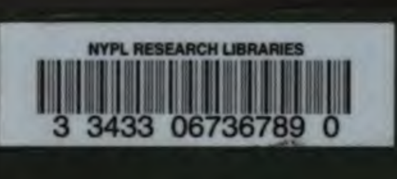
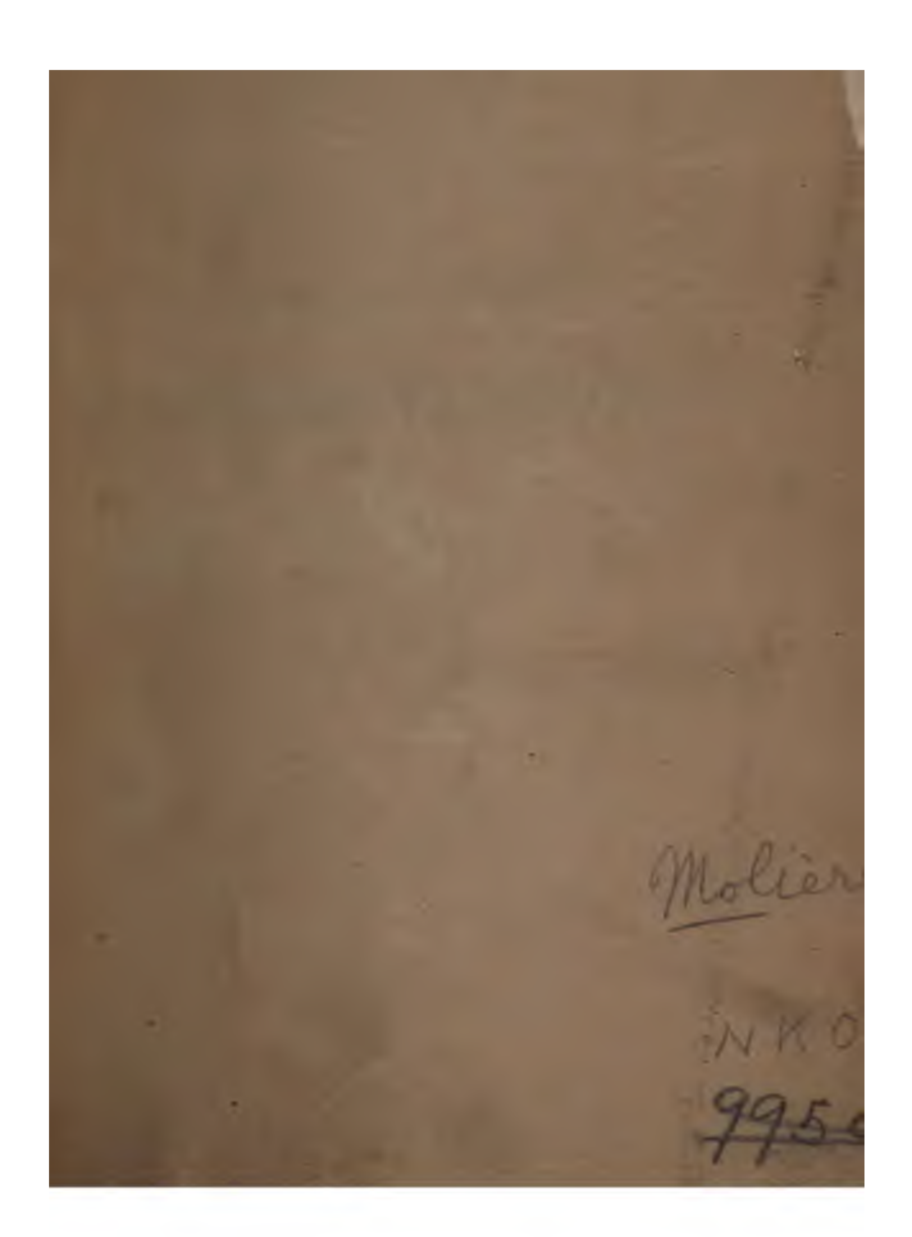

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06736789 0







[redacted]


Molièr
N. K. O
995

BIBLIOTHÈQUE

D'AUTEURS CLASSIQUES.



IMPRIMERIE D'ADOLPHE ÉVERAT ET C[e],
rue du Cadran, n° 16.

[redacted]

ŒUVRES

DE MOLIÈRE

AVEC LES NOTES

DE TOUS LES COMMENTATEURS.

DEUXIÈME ÉDITION PUBLIÉE

PAR L. AIMÉ-MARTIN.

TOME DEUXIÈME.



A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

M DCCC XXXVII.

L'ÉCOLE
DES FEMMES,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

1662.

[redacted]

PERSONNAGES.

ARNOLPHE, autrement M. DE LA SOUCHE[1].
AGNÈS *, jeune fille innocente élevée par Arnolphe[2].
HORACE, amant d'Agnès[3].
ALAIN, paysan, valet d'Arnolphe[4].
GEORGETTE, paysanne, servante d'Arnolphe[5].
CHRYSALDE, ami d'Arnolphe[6].
ENRIQUE, beau-frère de Chrysalde.
ORONTE, père d'Horace et grand ami d'Arnolphe.
UN NOTAIRE[7].

ACTEURS.

[1] Molière. — [2] Mademoiselle de Brie. — [3] La Grange. — [4] Brécourt. — [5] Magdeleine Béjart. — [6] L'Espy. — [7] De Brie.

* Le nom d'*Agnès* est devenu le synonyme d'innocence et d'ingénuité: il représente un caractère comme le nom de *Tartuffe*, d'*Harpagon*, et de *Sganarelle*.

La scène est dans une place de ville.

A MADAME[1].

MADAME,

Je suis le plus embarrassé homme du monde, lorsqu'il me faut dédier un livre; et je me trouve si peu fait au style d'épître dédicatoire, que je ne sais par où sortir de celle-ci. Un autre auteur, qui seroit en ma place, trouveroit d'abord cent belles choses à dire de VOTRE ALTESSE ROYALE, sur ce titre de *l'École des Femmes*, et l'offre qu'il vous en feroit. Mais, pour moi, MADAME, je vous avoue mon foible. Je ne sais point cet art de trouver des rapports entre des choses si peu proportionnées; et, quelques belles lumières que mes confrères les auteurs me donnent tous les jours sur de pareils sujets, je ne vois point ce que VOTRE ALTESSE ROYALE pourroit avoir à démêler avec la comédie que je lui présente. On n'est pas en peine, sans doute, comment il faut faire pour vous louer. La matière, MADAME, ne saute que trop aux yeux; et, de quelque côté qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur gloire, et qualités sur qualités. Vous en avez, MADAME, du côté du rang et de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en

[1] MADAME, première femme de MONSIEUR, frère de Louis XIV, étoit cette Henriette d'Angleterre, petite-fille de Henri IV, dont toute la France chérissoit la bonté l'esprit, et les graces; dont la mort soudaine et prématurée fit naître des soupçons d'empoisonnement qui sont loin d'être encore détruits; et dont l'oraison funèbre, prononcée par Bossuet, est un des chefs-d'œuvre de ce grand orateur. Elle mourut à Saint-Cloud, le 30 juin 1670, à l'âge de vingt-six ans. L'histoire confirme toutes les louanges que Molière lui donne dans cette épître dédicatoire. (A.)

avez du côté des graces, et de l'esprit, et du corps, qui vous font admirer de toutes les personnes qui vous voient. Vous en avez du côté de l'ame, qui, si l'on ose parler ainsi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous : je veux dire cette douceur pleine de charmes dont vous daignez tempérer la fierté des grands titres que vous portez ; cette bonté tout obligeante, cette affabilité généreuse que vous faites paroitre pour tout le monde. Et ce sont particulièrement ces dernières pour qui je suis et dont je sens fort bien que je ne me pourrai taire quelque jour. Mais encore une fois, MADAME, je ne sais point le biais de faire entrer ici des vérités si éclatantes ; et ce sont choses, à mon avis, et d'une trop vaste étendue, et d'un mérite trop relevé, pour les vouloir renfermer dans une épître, et les mêler avec des bagatelles. Tout bien considéré, MADAME, je ne vois rien à faire ici pour moi que de vous dédier simplement ma comédie, et de vous assurer, avec tout le respect qu'il m'est possible, que je suis,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très humble, très obéissant,
et très obligé serviteur,
J.-B. P. MOLIÈRE.

[redacted]

PRÉFACE.

Bien des gens ont frondé d'abord cette comédie ; mais les rieurs ont été pour elle, et tout le mal qu'on en a pu dire n'a pu faire qu'elle n'ait eu un succès dont je me contente.

Je sais qu'on attend de moi dans cette impression quelque préface qui réponde aux censeurs, et rende raison de mon ouvrage ; et sans doute que je suis assez redevable à toutes les personnes qui lui ont donné leur approbation, pour me croire obligé de défendre leur jugement contre celui des autres ; mais il se trouve qu'une grande partie des choses que j'aurois à dire sur ce sujet est dans une dissertation que j'ai faite en dialogue, et dont je ne sais encore ce que je ferai.

L'idée de ce dialogue, ou, si l'on veut, de cette petite comédie [1], me vint après les deux ou trois premières représentations de ma pièce.

Je la dis, cette idée, dans une maison où je me trouvai un soir ; et d'abord une personne de qualité, dont l'esprit est assez connu dans le monde [2], et qui me fait l'honneur de m'aimer, trouva le projet assez à son gré, non seulement pour me solliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre lui-même ; et je fus étonné que deux jours après il me montra toute l'affaire exécutée d'une manière à la vérité beaucoup plus galante et plus spirituelle que je ne puis faire, mais où je trouvai des choses trop avantageuses pour moi ; et j'eus peur que, si je produisois cet ouvrage sur notre théâtre, on ne m'accusât d'abord d'avoir mendié les louanges qu'on m'y donnoit. Cependant cela m'empêcha, par quelque considération, d'achever ce que j'avois commencé. Mais tant de gens me pressent tous les jours de le faire, que je ne sais ce qui en sera ; et cette incertitude est cause que je ne mets point dans cette préface ce qu'on verra dans la Critique, en cas que je me résolve à la faire paroître. S'il

[1] *La Critique de l'École des Femmes*, jouée le 1er juin 1663.

[2] Cette *personne de qualité* étoit l'abbé Dubuisson, *grand introducteur des ruelles*. Il est probable que sa pièce est la même qui fut imprimée sous le titre de *Panégyrique de l'École des Femmes*, etc. (Voyez les notes de la *Critique de l'École des Femmes*.)

faut que cela soit, je le dis encore, ce sera seulement pour venger le public du chagrin délicat de certaines gens; car, pour moi, je m'en tiens assez vengé par la réussite de ma comédie; et je souhaite que toutes celles que je pourrai faire soient traitées par eux comme celle-ci, pourvu que le reste suive de même.

L'ÉCOLE

DES FEMMES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I[1].

CHRYSALDE, ARNOLPHE.

CHYSALDE.

Vous venez, dites-vous, pour lui donner la main ?

ARNOLPHE.

Oui. Je veux terminer la chose dans demain.

[1] *L'École des Femmes* fut jouée le 26 décembre 1662. Jamais pièce ne fut plus admirée, jamais pièce n'eut un plus grand nombre de détracteurs ; on la portoit aux nues, ou on la déchiroit impitoyablement ; et depuis *le Cid* du grand Corneille, qui excita l'admiration de la France, la jalousie de Richelieu, et la haine de Scudéri, aucune piècede théâtre n'avoit obtenu un succès pareil ; enfin, la cour et la ville furent divisées :

Le commandeur vouloit la scène plus exacte ;
Le vicomte indigné sortoit au second acte.

Et l'on vit un certain Plapisson, qui passoit pour un grand philosophe, et dont les jugements n'étoient pas sans influence, « écouter toute la pièce avec un sérieux « le plus sombre du monde ; et tout ce qui égayoit les autres ridoit son front : à « tous les éclats de rire il haussoit les épaules, et regardoit le parterre en pitié ; « et quelquefois aussi, le regardant avec dépit, il lui disoit tout haut : *Ris donc*, « *parterre, ris donc*. Ce fut une seconde comédie que le chagrin de ce philoso- « phe. Il la donna en galant homme à toute l'assemblée, et chacun demeura d'ac- « cord qu'on ne pouvoit pas mieux jouer qu'il fit. » C'est Molière lui-même qui nous a conservé ce trait dans la *Critique de l'École des Femmes*. Mais pendant que Plapisson se donnoit en spectacle à tout Paris, la pièce obtenoit à Versailles les suffrages de la cour. Voici comment Loret en parle dans sa *Muse historique* :

Pour divertir seigneurs et dames,
On joua *l'École des Femmes*,
Qui fit rire leurs majestés
Jusqu'à s'en tenir les côtés.

CHRYSALDE.

Nous sommes ici seuls, et l'on peut, ce me semble,
Sans craindre d'être ouïs, y discourir ensemble.
Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon cœur?

Ainsi Louis XIV fut du parti de Molière; et Boileau, tout couvert encore de la poussière du greffe, annonça à la France qu'il devoit éclairer son siècle en rendant un hommage public au bon goût, dans les stances qui commencent par ces vers :

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer un si bel ouvrage;
Ta charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Enjouer la postérité.

De tels suffrages durent rassurer Molière, et lui faire oublier et les cris de la cabale, et les efforts de la sottise. Aussi avoue-t-il, dans sa préface, que *tout le mal qu'on a dit de sa pièce n'a pu faire qu'elle n'ait eu un succès dont il se contente.* En effet, il y eut dans son triomphe quelque chose de particulier, et dont l'histoire littéraire n'offre peut-être pas deux exemples; c'est qu'il arracha des éloges même à ses détracteurs les plus acharnés. C'est ainsi que de Visé, après avoir dit que la pièce étoit mal conduite, que chaque scène fourmilloit de fautes, que jamais on ne vit tant de méchantes choses ensemble, ajoute aussitôt, comme pressé par sa conscience: « Mais il y en a de si naturelles qu'il semble que la nature « ait elle-même travaillé à les faire : il y a des endroits qui sont inimitables, et « qui sont si bien exprimés, que je manque de termes assez forts et assez signifi- « catifs pour les bien faire concevoir. Il n'y a personne au monde qui les pût si « bien exprimer, à moins qu'il n'eût son génie, *quand il seroit un siècle à les* « *tourner.* Ce sont des portraits de la nature qui peuvent passer pour des origi- « naux : il semble qu'elle y parle elle-même; et ces endroits ne se rencontrent « pas seulement dans ce que dit Agnès, mais dans tous les rôles de la pièce. » Quel hommage involontaire rendu à la vérité et au génie! Certes, si quelque chose peut ajouter au prix de ces éloges, c'est de les trouver dans la bouche des ennemis de Molière. Le même de Visé a remarqué que le fond de la pièce étoit emprunté à différents conteurs italiens et espagnols; mais ces emprunts ajoutent à la gloire de l'auteur : lui seul pouvoit emprunter ainsi. En examinant les sources où il a puisé, nous avons vu que le premier et le second actes sont imités de la *Précaution inutile* de Scarron, et du *Jaloux* de Michel Cervantes. La quatrième *Nuit* de Straparole a fourni le sujet des deux actes suivants. On y trouve toutes les confidences d'Horace à Arnolphe. Mais le cinquième acte n'a pas d'autre modèle que Molière lui-même. C'est un tableau vivant de folle le passion qu'il éprouvoit pour Armande Béjart, et de ses tourments pendant la première année de son mariage. Quelques commentateurs ont écrit que le conte du *Maître en droit*, de La Fontaine, avoit fourni à Molière plusieurs traits du caractère d'Arnolphe. Ce conte ne fut imprimé que treize ans après *l'École des Femmes*; mais La Fontaine l'avoit imité de Boccace et de Straparole.

[redacted]

Votre dessein, pour vous, me fait trembler de peur;
Et, de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
Prendre femme est à vous un coup bien téméraire.

ARNOLPHE.

Il est vrai, notre ami. Peut-être que, chez vous,
Vous trouvez des sujets de craindre pour chez nous;
Et votre front, je crois, veut que du mariage
Les cornes soient partout l'infaillible apanage [1].

CHRYSALDE.

Ce sont coups du hasard, dont on n'est point garant;
Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.
Mais quand je crains pour vous, c'est cette raillerie
Dont cent pauvres maris ont souffert la furie :
Car enfin vous savez qu'il n'est grands, ni petits,
Que de votre critique on ait vus garantis;
Que vos plus grands plaisirs sont, partout où vous êtes,
De faire cent éclats des intrigues secrètes...

ARNOLPHE.

Fort bien. Est-il au monde une autre ville aussi [2]
Où l'on ait des maris si patients qu'ici?
Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les espèces,
Qui sont accommodés chez eux de toutes pièces?
L'un amasse du bien, dont sa femme fait part
A ceux qui prennent soin de le faire cornard :

[1] Arnolphe ne parle d'une manière si outrageante du malheur de certains maris que parcequ'il se croit sûr de n'être pas trompé par sa femme. Ce seul trait le met en scène d'une manière d'autant plus heureuse, qu'il est en contraste avec le reste de la pièce. Bientôt on verra l'orgueil d'Arnolphe humilié par cette même jeune fille dont la simplicité lui inspire en ce moment tant de confiance. Avant Molière, l'art de ces contrastes étoit inconnu. Personne n'avoit imaginé qu'il fût possible de renfermer l'exposition d'un sujet dans la peinture d'un personnage. Il a souvent usé de ce moyen, mais en le variant sans cesse; et c'est un des secrets de son génie qu'on ne sauroit trop étudier.

[2] L'auteur inconnu des *Quinze Joies du mariage*, livre composé à la fin du quatorzième siècle, met en action, de la manière la plus naïve, toutes les ruses qu'Arnolphe signale ici. Ce petit ouvrage est plein de verve et de comique, et plus d'une fois Molière y a trouvé des inspirations. (Voyez la cinquième et la septième Joie.)

L'autre, un peu plus heureux, mais non pas moins infame,
Voit faire tous les jours des présents à sa femme,
Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu,
Parcequ'elle lui dit que c'est pour sa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui sert de guères;
L'autre en toute douceur laisse aller les affaires,
Et, voyant arriver chez lui le damoiseau,
Prend fort honnêtement ses gants et son manteau.
L'une, de son galant, en adroite femelle,
Fait fausse confidence à son époux fidèle,
Qui dort en sûreté sur un pareil appas,
Et le plaint, ce galant, des soins qu'il ne perd pas[1]:
L'autre, pour se purger de sa magnificence,
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense;
Et le mari benêt, sans songer à quel jeu,
Sur les gains qu'elle fait rend des graces à Dieu.
Enfin, ce sont partout des sujets de satire;
Et, comme spectateur, ne puis-je pas en rire?
Puis-je pas de nos sots...?

CHRYSALDE.

Oui; mais qui rit d'autrui
Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui[2].
J'entends parler le monde, et des gens se délassent
A venir débiter les choses qui se passent;
Mais, quoi que l'on divulgue aux endroits où je suis,
Jamais on ne m'a vu triompher de ces bruits.
J'y suis assez modeste; et bien qu'aux occurrences
Je puisse condamner certaines tolérances,

[1] L'auteur a résumé dans ces quatre vers tout le sujet de *l'École des Maris*. (L. B.)

[2] On croiroit que Molière n'a fait que commenter ici un passage des *Quinze Joies du mariage*. « Ils voient ce qui advient aux autres, et s'en sçavent très bien « mocquer et en faire leurs farces; mais quand ils sont mariez, je les regarde « embridez mieux que les autres. Si donc chacun se garde de soy mocquer des « autres : mais chacun croit le contraire, et qu'il est preservé et bien heuré entre « les autres : qui mieux le croit, mieux est embridé. » (*Quinze Joies du mariage*, p. 202.)

Que mon dessein ne soit de souffrir nullement
Ce que quelques maris souffrent paisiblement,
Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire;
Car enfin il faut craindre un revers de satire,
Et l'on ne doit jamais jurer sur de tels cas
De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.
Ainsi, quand à mon front, par un sort qui tout mène,
Il seroit arrivé quelque disgrace humaine,
Après mon procédé, je suis presque certain
Qu'on se contentera de s'en rire sous main :
Et peut-être qu'encor j'aurai cet avantage,
Que quelques bonnes gens diront, Que c'est dommage!
Mais de vous, cher compère, il en est autrement;
Je vous le dis encor, vous risquez diablement.
Comme sur les maris accusés de souffrance
De tout temps votre langue a daubé d'importance [1],
Qu'on vous a vu contre eux un diable déchaîné,
Vous devez marcher droit, pour n'être point berné;
Et, s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
Gare qu'aux carrefours on ne vous tympanise [2],
Et...

ARNOLPHE.

Mon Dieu! notre ami, ne vous tourmentez point.
Bien huppé qui pourra m'attraper sur ce point.
Je sais les tours rusés et les subtiles trames
Dont pour nous en planter savent user les femmes,
Et comme on est dupé par leurs dextérités [3].

[1] *Dauber* est un vieux mot qui signifioit autrefois *battre sur le dos*. Il ne s'emploie plus aujourd'hui que dans le sens figuré, et se prend pour médire de quelqu'un, le railler, parcequ'alors *on le frappe à coups de langue*. (MÉN.) — Ce mot si expressif a été employé heureusement par Rulhières, dans sa satire sur les disputes.

[2] *Gare*, par corruption pour *gardez*. Le peuple dit également se garer pour se garder. Cette expression *gare* s'est glissée dans le style familier, et n'y figure point mal. (L. B.)

[3] Ce mot, qui vient du latin *dextra*, main droite, ne s'emploie pas au pluriel.

Contre cet accident j'ai pris mes sûretés;
Et celle que j'épouse a toute l'innocence
Qui peut sauver mon front de maligne influence.

CHRYSALDE.

Et que prétendez-vous qu'une sotte, en un mot...

ARNOLPHE.

Épouser une sotte est pour n'être point sot.
Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort sage;
Mais une femme habile est un mauvais présage;
Et je sais ce qu'il coûte à de certaines gens
Pour avoir pris les leurs avec trop de talents.
Moi, j'irois me charger d'une spirituelle
Qui ne parleroit rien que cercle et que ruelle;
Qui de prose et de vers feroit de doux écrits,
Et que visiteroient marquis et beaux esprits,
Tandis que, sous le nom du mari de madame,
Je serois comme un saint que pas un ne réclame!
Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut;
Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.
Je prétends que la mienne, en clartés peu sublime,
Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime;
Et, s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon,
Et qu'on vienne à lui dire à son tour, Qu'y met-on?
Je veux qu'elle réponde, Une tarte à la crème [1];

[1] Voltaire signale ce trait comme indigne de Molière, parcequ'il fut généralement désapprouvé aux premières représentations de la pièce. Mais comment l'autorité de ce premier jugement, qui paroît suffisante à Voltaire pour condamner Molière, ne put-elle décider celui-ci à faire le plus léger changement à ce passage? Osons le dire, c'est que Molière en savoit plus que ses juges, et que seul il connoissoit tous les secrets de son art. En effet, quel est le but d'Arnolphe? C'est de prouver qu'il a réussi dans son éducation, et qu'Agnès *est ignorante* au point de ne pas savoir ce que *c'est qu'une rime*. Ainsi il est conséquent avec lui-même, lorsqu'il suppose qu'elle répondra, non d'après les règles d'un jeu qu'elle ignore, mais en se rappelant l'usage auquel on emploie un *corbillon*, meuble de ménage qu'elle connoît fort bien. Plus Arnolphe croit Agnès idiote, plus il triomphe, plus il est comique. Ainsi l'auteur a eu l'art de mettre sous les yeux des spectateurs, par ce seul trait, et la simplicité d'Agnès, et la folie d'Arnolphe, qui sont les véritables ressorts de la pièce.

[redacted]

En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême;
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre, et filer.

CHRYSALDE.

Une femme stupide est donc votre marotte?

ARNOLPHE.

Tant, que j'aimerois mieux une laide bien sotte,
Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit [1].

CHRYSALDE.

L'esprit et la beauté...

ARNOLPHE.

L'honnêteté suffit.

CHRYSALDE.

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête?
Outre qu'il est assez ennuyeux, que je croi,
D'avoir toute sa vie une bête avec soi,
Pensez-vous le bien prendre, et que sur votre idée
La sûreté d'un front puisse être bien fondée?
Une femme d'esprit peut trahir son devoir;
Mais il faut, pour le moins, qu'elle ose le vouloir:
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie et sans penser le faire [2].

[1] Ce trait est emprunté de la *Précaution inutile*, nouvelle de Scarron. *J'aimerois mieux*, dit un des personnages, *une femme laide fort sotte, qu'une belle qui ne le seroit pas.* Au reste, l'idée de cette nouvelle n'appartient pas à Scarron. Michel Cervantes est le premier qui ait peint, et d'une manière charmante, le singulier travers d'un homme déja sur le retour, qui s'imagine qu'une jeune fille aura beaucoup de sagesse par cela seul qu'elle sera fort sotte. Le génie burlesque de Scarron s'est joué fort agréablement de ce sujet, que Molière a développé plus tard avec cette supériorité de talent qui le place au-dessus de ses deux modèles.

[2] « Je n'ai jamais vu d'homme raisonnable qui ne s'ennuie cruellement s'il « est seulement un quart d'heure avec une idiote. Comment une sotte sera-t-elle « honnête femme? Si elle ne sait ce que c'est que l'honnêteté, et n'est pas même « capable de l'apprendre, elle manquera à son devoir, sans savoir ce qu'elle fait; « au lieu qu'une femme d'esprit, quand même elle se défieroit de sa vertu, saura « éviter les occasions où elle sera en danger de la perdre. » En comparant ce passage de *la Précaution inutile* de Scarron avec les vers de Molière, on ne peut

ARNOLPHE.

A ce bel argument, à ce discours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond :
Pressez-moi de me joindre à femme autre que sotte,
Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte [1] ;
Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

CHRYSALDE.

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE.

Chacun a sa méthode.
En femme, comme en tout, je veux suivre ma mode :
Je me vois riche assez pour pouvoir, que je croi,
Choisir une moitié qui tienne tout de moi,
Et de qui la soumise et pleine dépendance
N'ait à me reprocher aucun bien ni naissance.
Un air doux et posé, parmi d'autres enfants,
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans ;

s'empêcher de faire un rapprochement singulier : c'est que Molière et Scarron épousèrent tous deux, à l'âge de quarante-deux ans, des filles qui n'en avoient que seize ou dix-sept, et que c'est dans les premiers temps de leur mariage que l'un composa *la Précaution inutile*, et l'autre *l'École des Femmes*. Tous deux avoient le dessein de prouver qu'une femme doit savoir se garder elle-même, et que, pour faire le bonheur d'un mari, ce n'est point assez de la beauté, de l'esprit, de l'innocence, il faut encore les lumières d'une bonne éducation. Ces principes, qui ressortent naturellement de la *nouvelle* et de la *comédie*, sont encore appuyés par les résultats si différents du mariage de Scarron et de Molière. Le premier trouva dans Françoise d'Aubigné une jeune personne instruite par le malheur et par les soins d'une mère vertueuse ; et il fut heureux, malgré son goût pour le monde, son âge, et ses infirmités. Le second choisit, au contraire, une jeune fille, spirituelle il est vrai, mais qui, n'ayant reçu que de mauvais exemples, se hâta de les suivre ; et il fut malheureux, malgré l'amour le plus tendre, l'indulgence la plus complète, et les sacrifices les plus généreux.

[1] *Patrociner*, du latin *patrocinari*, protéger, prendre la défense : on en a fait patrociner, plaider, parler longuement. Dans le passage de Rabelais, auquel Molière fait allusion, Panurge soutient qu'il est bon qu'il y ait des débiteurs et des créanciers, et cela parcequ'il veut emprunter de l'argent. « J'entends, répond « Pantagruel, et me semblez bon topicqueur, et affecté à vostre cause. Mais pres- « chez et patrocinez d'ici à la Pentecoste, enfin, vous serez esbahi comment rien « ne m'aurez persuadé. » (P.)

Sa mère se trouvant de pauvreté pressée,
De la lui demander il me vint en pensée;
Et la bonne paysanne, apprenant mon desir,
A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.
Dans un petit couvent, loin de toute pratique,
Je la fis élever selon ma politique;
C'est-à-dire, ordonnant quels soins on emploieroit
Pour la rendre idiote autant qu'il se pourroit [1].
Dieu merci, le succès a suivi mon attente;
Et grande, je l'ai vue à tel point innocente,
Que j'ai béni le ciel d'avoir trouvé mon fait,
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.
Je l'ai donc retirée; et, comme ma demeure
A cent sortes de monde est ouverte à toute heure,
Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre maison où nul ne me vient voir [2];
Et, pour n'y point gâter sa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle [3].
Vous me direz, Pourquoi cette narration?

[1] Ce récit nous explique le titre de la pièce, si mal-à-propos critiqué par quelques commentateurs. Il est évident que Molière a voulu avertir les femmes qu'elles doivent surtout éviter d'unir leur sort à celui d'un égoïste. Arnolphe n'a qu'un but; il veut asservir l'innocence, la jeunesse, la beauté, aux caprices de sa bizarre humeur : peu lui importe de rendre sa femme heureuse, son propre bonheur lui suffit. Voilà justement ce qui doit causer sa perte; et l'on verra tous ses efforts, tous ses soins, toutes les ruses de son égoïsme, tomber devant le simple bon sens d'une jeune fille. Molière est plein de ces combinaisons, souvent inaperçues des commentateurs, bien qu'elles fassent rire le vulgaire et penser les bons esprits.

[2] Cette pièce de mœurs, de caractère, et d'intrigue, appartient au genre mixte dont Molière est le créateur. La machine en est fort simple; elle repose tout entière sur le double logement et sur le double nom d'Arnolphe. Les caractères seuls donnent le mouvement à l'intrigue; et l'on ne sauroit trop admirer l'art avec lequel l'auteur, en les opposant les uns aux autres, sait en faire ressortir les situations les plus comiques de sa pièce. Sous ce point de vue, *l'École des Femmes* appelle l'attention de tous ceux qui veulent faire une étude approfondie du génie de Molière.

[3] « Don Pèdre chercha des valets les plus sots qu'il put trouver, et tâcha de « trouver des servantes aussi sottes que Laure; et il eut bien de la peine. » (SCARRON, *Précaution inutile*.)

C'est pour vous rendre instruit de ma précaution [1].
Le résultat de tout est qu'en ami fidèle
Ce soir je vous invite à souper avec elle;
Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,
Et voir si de mon choix on me doit condamner.

CHRYSALDE.

J'y consens.

ARNOLPHE.

Vous pourrez, dans cette conférence,
Juger de sa personne et de son innocence.

CHRYSALDE.

Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit
Ne peut...

ARNOLPHE.

La vérité passe encor mon récit.
Dans ses simplicités à tous coups je l'admire,
Et parfois elle en dit dont je pâme de rire.
L'autre jour (pourroit-on se le persuader?),
Elle étoit fort en peine, et me vint demander,
Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfants qu'on fait se faisoient par l'oreille [2].

CHRYSALDE.

Je me réjouis fort, seigneur Arnolphe...

[1] « Chrysalde est un personnage entièrement inutile : il vient sans nécessité « dire une centaine de vers à la louange des cocus, et s'en retourne jusques à « l'heure du souper, où il revient en dire encore autant, pour s'en retourner « encore, sans que ses discours avancent ou reculent les affaires de la scène. » On voit par ce passage tiré de *Zélinde*, comédie, acte Ier, scène III, que les ennemis de Molière s'empressoient de relever ses plus légères fautes; mais, pour être justes, ils auroient dû remarquer que si le personnage de Chrysalde ne sert pas à l'intrigue de la pièce, il sert au moins au développement du caractère d'Arnolphe.

[2] Ici Molière se commente lui-même. Pour ce qui est des *Enfants par l'oreille*, dit-il, ils ne sont plaisants que par réflexion à Arnolphe; et l'auteur n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot, mais seulement pour une chose qui caractérise l'homme, et peint d'autant mieux son extravagance, puisqu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnès, comme la chose la plus belle du monde, et qui lui donne une joie inconcevable. (MOLIÈRE, *Critique de l'École des Femmes*, scène VII.)

[redacted]

ARNOLPHE.

Bon!
Me voulez-vous toujours appeler de ce nom?

CHRYSALDE.

Ah! malgré que j'en aie, il me vient à la bouche,
Et jamais je ne songe à monsieur de la Souche.
Qui diable vous a fait aussi vous aviser,
A quarante-deux ans, de vous débaptiser,
Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie
Vous faire dans le monde un nom de seigneurie?

ARNOLPHE.

Outre que la maison par ce nom se connoît,
La Souche plus qu'Arnolphe à mes oreilles plaît [1].

CHRYSALDE.

Quel abus de quitter le vrai nom de ses pères,
Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimères!
De la plupart des gens c'est la démangeaison;
Et, sans vous embrasser dans la comparaison,

[1] On cherche vainement dans les commentaires une explication de cette boutade; et comme toute la pièce est fondée sur le double nom d'Arnolphe et de la Souche, il en résulte qu'on peut accuser Molière d'avoir établi son intrigue sur un changement de nom sans vraisemblance, parcequ'il est sans motif. Ce motif existe cependant, et même il est un trait de caractère. Dans les fabliaux du douzième et du treizième siècle, on rencontre souvent des plaisanteries sur le nom d'Arnolphe; et toutes ces plaisanteries prouvent que nos aïeux avoient fait de saint Arnolphe le patron des maris trompés: on disoit même proverbialement d'un mari dont la femme avoit un galant, qu'*il devoit une chandelle à saint Arnolphe*. La répugnance d'un homme déja mûr, et prêt à se marier, pour un nom de si mauvais présage, n'a donc rien que de très naturel. Si Molière n'a point indiqué la cause de cette répugnance, c'est que de son temps le proverbe qui servoit à l'intelligence de la pièce en faisoit ressortir les intentions comiques. Nos pères rioient lorsqu'Arnolphe s'écrie:

La Souche plus qu'Arnolphe à mes oreilles plaît...
J'y vois de la raison, j'y trouve des appas;
Et m'appeler de l'autre est ne m'obliger pas.

Car ce nom réveilloit dans les esprits des idées que nous n'y attachons plus. Ainsi, à mesure que les mœurs changent, ou que les traditions s'effacent, l'étude des meilleurs auteurs devient plus difficile, et il arrive souvent que leurs plaisanteries ne sont plus entendues.

[redacted]

Je sais un paysan qu'on appeloit Gros-Pierre,
Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
Et de monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux [1].

ARNOLPHE.

Vous pourriez vous passer d'exemples de la sorte.
Mais enfin de la Souche est le nom que je porte :
J'y vois de la raison, j'y trouve des appas;
Et m'appeler de l'autre est ne m'obliger pas.

CHRYSALDE.

Cependant la plupart ont peine à s'y soumettre,
Et je vois même encor des adresses de lettre...

ARNOLPHE.

Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit;
Mais vous...

CHRYSALDE.

Soit : là-dessus nous n'aurons point de bruit;
Et je prendrai le soin d'accoutumer ma bouche
A ne plus vous nommer que monsieur de la Souche.

ARNOLPHE.

Adieu. Je frappe ici pour donner le bonjour,
Et dire seulement que je suis de retour.

CHRYSALDE, *à part, en s'en allant.*

Ma foi, je le tiens fou de toutes les manières.

[1] L'abbé d'Aubignac a cru voir dans ce vers une allusion à Thomas Corneille, qui changea son nom contre celui de de l'Isle. Mais les relations amicales qui existèrent toujours entre Molière et les deux frères Corneille rendent cette anecdote au moins douteuse. (B.) — Suivant le P. Niceron, ce n'est pas Thomas Corneille, mais Charles Sorel, dont Molière a voulu se moquer. Sorel est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, et entre autres de *Francion*, de *Polyandre*, et du *Berger extravagant*. Ennemi de Molière, il en parloit fort mal, et l'on sait qu'il porta successivement le surnom de Souvigny, et celui de de l'Isle. Les ouvrages de Sorel, quoique pleins d'une érudition curieuse, sont peu recherchés aujourd'hui. Guy Patin a fait son portrait dans ses Lettres, tome Ier, page 216. Voyez aussi les *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, par Niceron, tome XXXI, page 391.

[redacted]

ARNOLPHE, *seul.*

Il est un peu blessé sur certaines matières.
Chose étrange, de voir comme, avec passion,
Un chacun est chaussé de son opinion[1] !

(Il frappe à sa porte.)

Holà !

SCÈNE II.

ARNOLPHE, ALAIN ; GEORGETTE, *dans la maison.*

ALAIN.

Qui heurte?

ARNOLPHE.

(à part.)

Ouvrez. On aura, que je pense,
Grande joie à me voir après dix jours d'absence[2].

[1] Un jour Boileau lisoit à Molière sa satire qui commence par ces vers :

> D'où vient, cher Le Vayer, que l'homme le moins sage
> Croit toujours seul avoir la raison en partage,
> Et qu'il n'est point de fou qui, pour bonnes raisons,
> Ne loge son voisin aux Petites-Maisons?

Molière lui fit entendre qu'il avoit eu dessein de traiter ce sujet-là, mais qu'il demandoit d'être traité avec la dernière délicatesse ; qu'il ne falloit point surtout faire comme Desmarets, dans ses *Visionnaires*, qui a justement mis sur le théâtre des fous dignes des Petites-Maisons ; car qu'un homme s'imagine être Alexandre, et autres caractères de pareille nature, cela ne peut arriver que la cervelle ne soit tout-à-fait altérée : mais le dessein du poëte comique étoit de dépeindre plusieurs fous de société, qui tous auroient des manies pour lesquelles on ne renferme point, et qui ne laisseroient point de se faire le procès les uns aux autres, comme s'ils étoient moins fous pour avoir de différentes folies. Molière avoit peut-être en vue cette idée quand, à la fin de sa première scène de *l'École des Femmes*, il fait dire d'Arnolphe par Chrysalde :

> Ma foi, je le tiens fou de toutes les manières.

Arnolphe dit de son côté de Chrysalde :

> Il est un peu blessé sur certaines matières. (*Bolœana*, p. 38.)

Les réflexions de Molière sont si judicieuses, que nous avons cru utile de les rapporter. Cependant l'auteur du *Bolœana* en a fait une fausse application, puisque l'*École des Femmes* précéda de deux ans la satire de Boileau, qui ne parut qu'en 1664. (B.)

[2] Molière auroit dû motiver l'absence d'Arnolphe. Pourquoi a-t-il été si long-

ALAIN.

Qui va là?

ARNOLPHE.

Moi.

ALAIN.

Georgette!

GEORGETTE.

Hé bien?

ALAIN.

Ouvre là-bas.

GEORGETTE.

Va-s-y, toi.

ALAIN.

Va-s-y, toi.

GEORGETTE.

Ma foi, je n'irai pas.

ALAIN.

Je n'irai pas aussi.

ARNOLPHE.

Belle cérémonie

Pour me laisser dehors! Holà! ho! je vous prie.

GEORGETTE.

Qui frappe?

ARNOLPHE.

Votre maître.

GEORGETTE.

Alain!

ALAIN.

Quoi?

GEORGETTE.

C'est monsieu.

Ouvre vite.

temps éloigné d'une jeune fille dont il est si jaloux? Il étoit facile de prévenir cette objection. (L. B.)

ALAIN.

Ouvre, toi.

GEORGETTE.

Je souffle notre feu.

ALAIN.

J'empêche, peur du chat, que mon moineau ne sorte.

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte
N'aura point à manger de plus de quatre jours.
Ah !

GEORGETTE.

Par quelle raison y venir, quand j'y cours ?

ALAIN.

Pourquoi plutôt que moi? Le plaisant strodagème !

GEORGETTE.

Ote-toi donc de là.

ALAIN.

Non, ôte-toi, toi-même.

GEORGETTE.

Je veux ouvrir la porte.

ALAIN.

Et je veux l'ouvrir, moi.

GEORGETTE.

Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN.

Ni toi non plus.

GEORGETTE.

Ni toi.

ARNOLPHE.

Il faut que j'aie ici l'ame bien patiente [1].

[1] Ce petit dialogue nous apprend que ce n'est ni la joie, ni l'amour, ni la reconnoissance, qui vont accueillir Arnolphe. Le peu d'empressement d'Alain et de Georgette à le revoir montre assez qu'ils n'ont aucun attachement pour lui. Voilà ce que Molière apprend aux spectateurs dans une scène que des critiques superficiels ont blâmée comme n'ayant d'autre but que de faire rire. Remarquez surtout qu'Arnolphe ne s'occupe que de sa patience à supporter la sottise de ses

ALAIN, *en entrant.*

Au moins c'est moi, monsieur.

GEORGETTE, *en entrant.*

Je suis votre servante,

C'est moi.

ALAIN.

Sans le respect de monsieur que voilà,

Je te...

ARNOLPHE, *recevant un coup d'Alain.*

Peste!

ALAIN.

Pardon.

ARNOLPHE.

Voyez ce lourdaud-là!

ALAIN.

C'est elle aussi, monsieur...

ARNOLPHE.

Que tous deux on se taise.

Songez à me répondre, et laissons la fadaise.

Hé bien! Alain, comment se porte-t-on ici?

ALAIN.

Monsieur, nous nous...

(Arnolphe ôte le chapeau de dessus la tête d'Alain.)

Monsieur, nous nous por...

(Arnolphe l'ôte encore.)

Dieu merci,

Nous nous...

ARNOLPHE, *ôtant le chapeau d'Alain pour la troisième fois, et le jetant par terre.*

Qui vous apprend, impertinente bête,

A parler devant moi le chapeau sur la tête?

ALAIN.

Vous faites bien, j'ai tort[1].

gens : leur indifférence ne le frappe pas, car il n'a jamais songé à leur inspirer de l'affection.

[1] Pour la scène d'Alain et de Georgette dans le logis, que quelques uns ont

[redacted]

ARNOLPHE, *à Alain.*

Faites descendre Agnès[1].

SCÈNE III.

ARNOLPHE, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Lorsque je m'en allai, fut-elle triste après?

GEORGETTE.

Triste? Non.

ARNOLPHE.

Non!

GEORGETTE.

Si fait.

ARNOLPHE.

Pourquoi donc...?

GEORGETTE.

Oui, je meure.
Elle vous croyoit voir de retour à toute heure;
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous
Cheval, âne, ou mulet, qu'elle ne prît pour vous[2].

trouvée longue et froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison; et de même qu'Arnolphe sera attrapé pendant son voyage par pure innocence de sa maîtresse, il demeure au retour long-temps à sa porte par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit partout puni par les choses dont il a cru faire la sûreté de ses précautions. (MOLIÈRE, *Critique de l'École des Femmes*, sc. VII.)

[1] Comment Arnolphe, à peine de retour d'un voyage qui a duré dix jours, ne s'empresse-t-il pas de rentrer dans sa maison? Comment peut-il faire descendre sur une place publique cette Agnès qu'il a pris tant de soin de faire *élever à l'écart?* Cette double invraisemblance, qui tient au lieu de la scène, fut encore reprochée à Molière par l'auteur de la *Zélinde*, acte I[er], scène III.

[2] Cette plaisanterie est imitée de J. Bouchet, épître IV, d'une fiancée à son fiancé absent:

Il m'est advis, quand j'ois quelque cheval
Qui marche fier, qui fait les saults et rue,
Que c'est le vôtre; alors je sors en rue,
Hastivement, cuidant que ce soit vous. (B.)

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

La besogne à la main? c'est un bon témoignage.
Hé bien! Agnès, je suis de retour du voyage :
En êtes-vous bien aise?

AGNÈS.

Oui, monsieur, Dieu merci.

ARNOLPHE.

Et moi, de vous revoir je suis bien aise aussi.
Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien portée?

AGNÈS.

Hors les puces, qui m'ont la nuit inquiétée[1].

ARNOLPHE.

Ah! vous aurez dans peu quelqu'un pour les chasser.

AGNÈS.

Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penser.
Que faites-vous donc là?

AGNÈS.

Je me fais des cornettes.
Vos chemises de nuit et vos coiffes sont faites.

ARNOLPHE.

Ah! voilà qui va bien. Allez, montez là-haut :
Ne vous ennuyez point, je reviendrai tantôt,
Et je vous parlerai d'affaires importantes.

[1] Ce trait de simplicité, digne des *enfants par l'oreille*, et de *tarte à la crême*, montre tout d'un coup cette jeune fille telle qu'Arnolphe vient de la peindre à Chrysalde. La mise en scène des personnages est une des parties les plus étonnantes du talent de Molière; tout y est si naturel, que rien n'y semble le résultat des combinaisons de l'art.

[redacted]

SCÈNE V.

ARNOLPHE.

Héroïnes du temps, mesdames les savantes,
Pousseuses de tendresse et de beaux sentiments,
Je défie à la fois tous vos vers, vos romans,
Vos lettres, billets doux, toute votre science,
De valoir cette honnête et pudique ignorance.
Ce n'est point par le bien qu'il faut être ébloui;
Et pourvu que l'honneur soit...[1].

SCÈNE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

Que vois-je? Est-ce?... Oui.
Je me trompe. Nenni. Si fait. Non, c'est lui-même,
Hor...

HORACE.

Seigneur Ar...

ARNOLPHE.

Horace.

HORACE.

Arnolphe.

ARNOLPHE.

Ah! joie extrême!
Et depuis quand ici?

HORACE.

Depuis neuf jours.

ARNOLPHE.

Vraiment?

[1] Rien de plus comique que cet essor du contentement d'Arnolphe. Il se félicite de la simplicité d'Agnès au moment même où il va apprendre combien cette simplicité lui a été funeste. Ce contraste doit ajouter à l'intérêt de la scène suivante. (L. B.)

HORACE.

Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE.

J'étois à la campagne.

HORACE.

Oui, depuis dix journées.

ARNOLPHE.

Oh! comme les enfants croissent en peu d'années!
J'admire de le voir au point où le voilà,
Après que je l'ai vu pas plus grand que cela.

HORACE.

Vous voyez.

ARNOLPHE.

Mais, de grace, Oronte votre père,
Mon bon et cher ami que j'estime et révère,
Que fait-il, que dit-il? Est-il toujours gaillard?
A tout ce qui le touche il sait que je prends part:
Nous ne nous sommes vus depuis quatre ans ensemble,
Ni, qui plus est, écrit l'un à l'autre, me semble.

HORACE.

Il est, seigneur Arnolphe, encor plus gai que nous;
Et j'avois de sa part une lettre pour vous;
Mais depuis, par une autre, il m'apprend sa venue,
Et la raison encor ne m'en est pas connue.
Savez-vous qui peut être un de vos citoyens
Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens
Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amérique?

ARNOLPHE.

Non. Vous a-t-on point dit comme on le nomme?

HORACE.

Enrique

ARNOLPHE.

Non.

HORACE.

Mon père m'en parle, et qu'il est revenu,
Comme s'il devoit m'être entièrement connu,

Et m'écrit qu'en chemin ensemble ils se vont mettre
Pour un fait important que ne dit point sa lettre [1].

(Horace remet la lettre d'Oronte à Arnolphe.)

ARNOLPHE.

J'aurai certainement grande joie à le voir,
Et pour le régaler je ferai mon pouvoir.

(après avoir lu la lettre.)

Il faut pour des amis des lettres moins civiles,
Et tous ces compliments sont choses inutiles.
Sans qu'il prît le souci de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement disposer de mon bien.

HORACE.

Je suis homme à saisir les gens par leurs paroles,
Et j'ai présentement besoin de cent pistoles.

ARNOLPHE.

Ma foi, c'est m'obliger que d'en user ainsi;
Et je me réjouis de les avoir ici.
Gardez aussi la bourse.

HORACE.

Il faut...

ARNOLPHE.

Laissons ce style.
Hé bien! comment encor trouvez-vous cette ville?

HORACE.

Nombreuse en citoyens, superbe en bâtiments;
Et j'en crois merveilleux les divertissements [2].

ARNOLPHE.

Chacun a ses plaisirs qu'il se fait à sa guise;
Mais pour ceux que du nom de galants on baptise,
Ils ont en ce pays de quoi se contenter,

[1] Plusieurs des dénoûments de Molière ont été blâmés justement. Celui de *l'École des Femmes* est du nombre. Il faut cependant admirer l'art avec lequel Molière le prépare de loin dans cette scène.

[2] Nous avons déjà remarqué que la scène se passe sur une place publique, ce qui nuit à la vraisemblance. Les deux vers que l'auteur met ici dans la bouche d'Horace, et qui semblent désigner Paris, rendent encore ce défaut plus sensible.

[redacted]

Car les femmes y sont faites à coqueter :
On trouve d'humeur douce et la brune et la blonde,
Et les maris aussi les plus benins du monde;
C'est un plaisir de prince[1], et des tours que je voi
Je me donne souvent la comédie à moi.
Peut-être en avez-vous déja féru quelqu'une[2].
Vous est-il point encore arrivé de fortune?
Les gens faits comme vous font plus que les écus,
Et vous êtes de taille à faire des cocus[3].

HORACE.

A ne vous rien cacher de la vérité pure,
J'ai d'amour en ces lieux eu certaine aventure,
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE, *à part.*

Bon! Voici de nouveau quelque conte gaillard;
Et ce sera de quoi mettre sur mes tablettes.

HORACE.

Mais, de grace, qu'au moins ces choses soient secrètes.

ARNOLPHE.

Oh!

HORACE.

Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions
Un secret éventé rompt nos prétentions.
Je vous avouerai donc avec pleine franchise
Qu'ici d'une beauté mon ame s'est éprise.

[1] *C'est un plaisir de prince*, dit Arnolphe, et il travaille à se couvrir de confusion, lorsqu'il ne songe qu'à se divertir malicieusement du malheur de ses voisins. Rien de plus comique que cette situation; et cette manière de rajeunir les choses par la force des choses mêmes est le trait qui caractérise le mieux et le génie de Molière, et celui de la véritable comédie.

[2] *Féru*, du vieux verbe *férir*, frapper, du latin *ferire*. *Féru* n'est en usage que dans le style familier et badin. On dit qu'un homme est *féru* d'une femme, pour exprimer la passion qu'il a pour elle. (MÉN.)

[3] Ce personnage, dont les plus grands plaisirs, comme le dit Chrysalde, étoient de faire cent éclats des intrigues d'autrui, meurt d'envie d'apprendre quelque nouveau conte gaillard qu'il puisse mettre sur ses tablettes. Avec quelle satisfaction ne voit-on pas cette démangeaison d'apprendre le mal du prochain punie dans la personne d'Arnolphe! (B.)

Mes petits soins d'abord ont eu tant de succès,
Que je me suis chez elle ouvert un doux accès;
Et, sans trop me vanter, ni lui faire une injure,
Mes affaires y sont en fort bonne posture[1].

ARNOLPHE, *en riant.*

Et c'est...?

HORACE, *lui montrant le logis d'Agnès.*

Un jeune objet qui loge en ce logis[2],
Dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis;
Simple, à la vérité, par l'erreur sans seconde
D'un homme qui la cache au commerce du monde,
Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,
Fait briller des attraits capables de ravir;
Un air tout engageant, je ne sais quoi de tendre
Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.
Mais peut-être il n'est pas que vous n'ayez bien vu

[1] Molière a su préparer et motiver, par le caractère même des deux interlocuteurs, la confiance qu'Horace fait paroître ici pour Arnolphe. On a vu ce dernier prêter galamment sa bourse au fils de son vieil ami, flatter son amour-propre, louer sa bonne mine, et, dans son humeur grivoise, l'exciter à lui faire le récit de ses intrigues amoureuses. D'un autre côté, la différence des âges exclut naturellement toute idée de rivalité dans l'esprit d'un jeune étourdi fier de ses avantages. Arnolphe doit donc lui paroître le plus sûr, le plus indulgent et le plus utile des confidents. C'est ainsi que sans aucune machine théâtrale, et sans s'écarter en rien des convenances, Molière a su préparer l'esprit des spectateurs aux nombreux récits qu'Horace doit faire à son rival : confidences imitées de celles que Nérin fait à Raymond dans la quatrième *Nuit de Straparole*, mais qui forment ici une transition d'autant plus heureuse, que l'auteur a pris soin de nous faire connoître le goût d'Arnolphe pour toutes les aventures qui intéressent l'honneur des maris.

[2] Veut-on, dès le premier acte, juger un acteur dans le rôle d'Arnolphe; il suffit de l'observer au moment où Horace lui dit :

Un jeune objet qui loge en ce logis
Dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis.

S'il n'est pas tout-à-coup l'opposé de ce qu'il étoit, s'il ne devient pas un autre homme, n'attendez rien de lui. (C.) — L'effet le plus piquant de l'intrigue de cette admirable pièce, c'est qu'il y a une dupe qui ne l'est cependant d'aucun stratagème caché. Arnolphe se trouve le confident de son heureux rival, et rit à ses propres dépens, jusqu'au moment où il se reconnoît pour le héros de l'aventure.

Ce jeune astre d'amour de tant d'attraits pourvu :
C'est Agnès qu'on l'appelle.

ARNOLPHE, *à part.*

Ah ! je crève !

HORACE.

Pour l'homme,
C'est, je crois, de la Zousse, ou Source, qu'on le nomme ;
Je ne me suis pas fort arrêté sur le nom :
Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus sensés, non [1] ;
Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.
Le connoissez-vous point ?

ARNOLPHE, *à part.*

La fâcheuse pilule !

HORACE.

Hé ! vous ne dites mot ?

ARNOLPHE.

Eh ! oui, je le connoi.

HORACE.

C'est un fou, n'est-ce pas ?

ARNOLPHE.

Hé...

HORACE.

Qu'en dites-vous ? Quoi ?
Hé ! c'est-à-dire, oui ? Jaloux à faire rire ?
Sot ? Je vois qu'il en est ce que l'on m'a pu dire.
Enfin l'aimable Agnès a su m'assujettir.
C'est un joli bijou, pour ne vous point mentir ;
Et ce seroit péché qu'une beauté si rare
Fût laissée au pouvoir de cet homme bizarre.

[1] Ce tour a quelque chose d'aisé qui plaît à l'oreille. Mettez, *mais non des plus sensés*, vous ôterez une certaine grace qu'on ne peut définir. J.-B. Rousseau a senti le naturel piquant de ce tour, et il l'a employé plusieurs fois dans ses Épîtres, entre autres dans la première du deuxième livre, au sujet de la licence dans les rimes :

« Un sage auteur qui veut se faire un nom
« Peut en user, mais en abuser, non. »

[redacted]

Pour moi, tous mes efforts, tous mes vœux les plus doux
Vont à m'en rendre maître en dépit du jaloux;
Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchise
N'est que pour mettre à bout cette juste entreprise.
Vous savez mieux que moi, quels que soient nos efforts,
Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,
Et que ce doux métal qui frappe tant de têtes,
En amour, comme en guerre, avance les conquêtes.
Vous me semblez chagrin! Seroit-ce qu'en effet
Vous désapprouveriez le dessein que j'ai fait?

ARNOLPHE.

Non, c'est que je songeois...

HORACE.

Cet entretien vous lasse.
Adieu. J'irai chez vous tantôt vous rendre grace.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Ah! faut-il...!

HORACE, *revenant.*

Derechef veuillez être discret;
Et n'allez pas, de grace, éventer mon secret.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Que je sens dans mon ame...!

HORACE, *revenant.*

Et surtout à mon père,
Qui s'en feroit peut-être un sujet de colère.

ARNOLPHE, *croyant qu'Horace revient encore.*

Oh[1]!...

[1] Arnolphe frappera également les spectateurs par l'énergie de sa passion, et par le ridicule inséparable d'un amour qui n'est pas partagé. Pour bien comprendre les difficultés de ce rôle, il faut se placer dans la situation où se trouvoit Molière lorsqu'il le joua pour la première fois. Qu'on se représente ce grand homme à quarante-deux ans (c'est aussi l'âge d'Arnolphe), devenu lui-même le jouet d'une jeune coquette, qui ne voit dans un mari jaloux qu'un tyran incommode et bizarre, et l'on aura une idée de l'effet que Molière dut produire sur le public. Tous ses contemporains lui ont rendu cette justice, que jamais rôle ne fut joué d'une manière plus parfaite. Plein de ses propres malheurs, il s'élevoit, par l'énergie de ses sentiments, à la hauteur de la tragédie, et redescendoit, par la

SCÈNE VII.

ARNOLPHE.

Oh ! que j'ai souffert durant cet entretien !
Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien.
Avec quelle imprudence et quelle hâte extrême
Il m'est venu conter cette affaire à moi même !
Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,
Étourdi montra-t-il jamais tant de fureur ?
Mais, ayant tant souffert, je devois me contraindre
Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,
A pousser jusqu'au bout son caquet indiscret,
Et savoir pleinement leur commerce secret[1].
Tâchons à le rejoindre; il n'est pas loin, je pense :
Tirons-en de ce fait l'entière confidence.
Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,
Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut trouver[2].

foiblesse de la passion et la tournure de son esprit, à tout ce que la comédie a de plus risible, et l'amour de plus digne de pitié. Un acteur qui de nos jours ne laisseroit rien à desirer dans le rôle d'Arnolphe, auroit atteint la perfection de son art.

[1] Comme tous les mouvements d'Arnolphe montrent bien l'oppression de son ame, l'incertitude de son esprit, le désordre de ses idées ! Il voudroit savoir la vérité, et il craint de la découvrir ; chacune de ses paroles exprime la douleur, la passion, la jalousie, et cependant il fait rire, il est comique : effets inimitables d'un art dont Molière a emporté le secret. Ce premier acte est bien rempli l'intérêt commence, la curiosité est excitée, les caractères sont connus, et ils promettent une action vive et intéressante, que cependant rien ne fait prévoir.

[2] Cette pensée est rendue d'une manière moins précise et plus sentencieuse, dans *Amphitryon*, acte II, scène III :

La foiblesse humaine est d'avoir
Des curiosités d'apprendre
Ce qu'on ne voudroit pas savoir.

[redacted]

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ARNOLPHE.

Il m'est, lorsque j'y pense, avantageux, sans doute,
D'avoir perdu mes pas, et pu manquer sa route :
Car enfin de mon cœur le trouble impérieux
N'eût pu se renfermer tout entier à ses yeux;
Il eût fait éclater l'ennui qui me dévore,
Et je ne voudrois pas qu'il sût ce qu'il ignore[1].
Mais je ne suis pas homme à gober le morceau,
Et laisser un champ libre aux vœux du damoiseau.
J'en veux rompre le cours, et, sans tarder, apprendre
Jusqu'où l'intelligence entre eux a pu s'étendre :
J'y prends pour mon honneur un notable intérêt;
Je la regarde en femme, aux termes qu'elle en est;
Elle n'a pu faillir sans me couvrir de honte,
Et tout ce qu'elle a fait enfin est sur mon compte.
Éloignement fatal! voyage malheureux!

(Il frappe à sa porte.)

[1] Qu'Arnolphe, au lieu de se montrer bizarre, insensé, égoïste, eût laissé voir pour Agnès quelques sentiments tendres et généreux, on le plaindroit, on seroit touché de son trouble, et soudain toutes les scènes d'inquiétudes et de désespoir, qui vont exciter la gaieté, prendroient la teinte plus ou moins triste du drame : voilà à quoi tient le comique; voilà ce qu'il est surtout important d'étudier dans Molière, si l'on veut approfondir quelques uns des secrets de son art. Dans ses ouvrages, non seulement le vice produit le ridicule, mais le ridicule devient aussitôt la punition naturelle du vice.

SCÈNE II.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN.

Ah! monsieur, cette fois...

ARNOLPHE.

Paix. Venez çà, tous deux.
Passez là, passez là. Venez là, venez, dis-je.

GEORGETTE.

Ah! vous me faites peur, et tout mon sang se fige [1].

ARNOLPHE.

C'est donc ainsi qu'absent vous m'avez obéi?
Et, tous deux de concert, vous m'avez donc trahi?

GEORGETTE, *tombant aux genoux d'Arnolphe.*

Hé! ne me mangez pas, monsieur, je vous conjure.

ALAIN, *à part.*

Quelque chien enragé l'a mordu, je m'assure.

ARNOLPHE, *à part.*

Ouf! je ne puis parler, tant je suis prévenu;
Je suffoque, et voudrois me pouvoir mettre nu.
(à Alain et à Georgette.)
Vous avez donc souffert, ô canaille maudite!

[1] L'obligation que Molière eut aux Italiens, et qui est véritablement fort grande, est d'avoir pris chez eux seuls l'idée du jeu muet dont il a enrichi son théâtre, et qu'il a porté, sur le modèle des grands acteurs qui vivoient de son temps, à ce degré de vivacité où aucun acteur n'atteindra jamais. (J.-B. R.) — La terreur qu'éprouve ici Georgette est un exemple frappant de ce jeu muet qui excitoit l'admiration de tous les contemporains de Molière. En effet, l'agitation qui transporte Arnolphe doit bien moins être exprimée par des paroles que par l'attitude, le regard, et l'émotion de la voix. Molière avoit porté cette partie essentielle de son art au plus haut degré. Ses ennemis même lui rendoient cette justice « qu'il étoit « comédien depuis les pieds jusqu'à la tête; qu'il sembloit qu'il eût plusieurs voix; « que tout parloit en lui; et que d'un pas, d'un sourire, d'un clin d'œil, d'un re- « muement de tête, il faisoit plus concevoir de choses que le plus grand parleur « n'en auroit pu dire en une heure. » (*Merc. gal.*, t. IV, p. 302). Voyez aussi, pour le talent de Molière comme acteur, Cizeron-Rival, p. 17; le *Bolœana*, *Zélinde*, comédie, sc. VII, p. 91; et les *Mémoires sur sa vie.*

[redacted]

(à Alain qui veut s'enfuir.)

Qu'un homme soit venu...? Tu veux prendre la fuite!

(à Georgette.)

Il faut que sur-le-champ... Si tu bouges... Je veux

(à Alain.)

Que vous me disiez... Euh! oui, je veux que tous deux...

(Alain et Georgette se lèvent, et veulent encore s'enfuir.)

Quiconque remuera, par la mort! je l'assomme.
Comme est-ce que chez moi s'est introduit cet homme[1]?
Hé! parlez. Dépêchez, vite, promptement, tôt,
Sans rêver. Veut-on dire?

ALAIN ET GEORGETTE.

Ah! ah!

GEORGETTE, *retombant aux genoux d'Arnolphe.*

Le cœur me faut[2].

ALAIN, *retombant aux genoux d'Arnolphe.*

Je meurs.

ARNOLPHE, *à part.*

Je suis en eau : prenons un peu d'haleine;
Il faut que je m'évente et que je me promène.
Aurois-je deviné, quand je l'ai vu petit,
Qu'il croîtroit pour cela[3]? Ciel! que mon cœur pâtit!

[1] Arnolphe ne peut tirer aucun éclaircissement d'Alain et de Georgette; leur silence est un effet naturel de leur effroi. Tout autre que Molière auroit probablement mis dans leur bouche le récit de l'aventure d'Horace, récit qui a tant de grace dans la bouche d'Agnès, et qui a fourni à l'auteur une scène dont il n'y avoit pas de modèle, et qui est restée unique au théâtre.

[2] Le verbe *faillir* ne s'emploie pas au présent de l'indicatif; cependant Thomas Corneille le trouvoit *tolérable* dans cette phrase toute faite : *le cœur me faut.* Le savant Huet a remarqué que du latin *fallere* on a fait les verbes *faillir* et *falloir*, qui, dans quelques uns de leurs temps, ont une même signification. Il appuie cette observation de cet exemple singulier : *Il me faut*, c'est la même chose que *il me manque; il me faut du pain*, c'est la même chose que *il me manque du pain.* La signification de ces deux verbes est cependant tout-à-fait différente.

[3] Cette exclamation est une de ces saillies si frappantes de vérité, qu'elles paroissent très faciles à trouver, et en même temps si originales et si gaies, qu'on félicite l'auteur de les avoir rencontrées. Assurément tout autre qu'Arnolphe trouveroit fort simple ce qui lui paroît si extraordinaire, et c'est ce qui rend ce mot si comique. Arnolphe est vivement affecté, et ce qu'il y a de plus commun lui

Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche
Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.
Tâchons à modérer notre ressentiment.
Patience, mon cœur, doucement, doucement.
(à Alain et à Georgette.)
Levez-vous, et, rentrant, faites qu'Agnès descende.
(à part.)
Arrêtez. Sa surprise en deviendroit moins grande :
Du chagrin qui me trouble ils iroient l'avertir,
Et moi-même je veux l'aller faire sortir[1].
(à Alain et à Georgette.)
Que l'on m'attende ici.

SCÈNE III.

ALAIN, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Mon Dieu! qu'il est terrible!
Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible;
Et jamais je ne vis un plus hideux chrétien.

ALAIN.

Ce monsieur l'a fâché; je te le disois bien.

GEORGETTE.

Mais que diantre est-ce là, qu'avec tant de rudesse
Il nous fait au logis garder notre maîtresse?
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne sauroit voir personne en approcher?

ALAIN.

C'est que cette action le met en jalousie.

paroît monstrueux. C'est la nature prise sur le fait; et cette expression si naïve, *qu'il croîtroit pour cela?*.. est d'un bonheur! Qu'on juge ce que c'est qu'un écrivain dont presque tous les vers (dans ses bonnes pièces), analysés ainsi, occasionneroient les mêmes exclamations! (L.)

[1] La sortie d'Arnolphe n'est vraiment nécessaire que pour laisser à Alain et à Georgette la liberté de s'expliquer à leur façon sur les étranges procédés de leur maître; mais Arnolphe lui-même en donne un motif fort plausible, pris dans son propre intérêt. (A.)

[redacted]

GEORGETTE.

Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie?

ALAIN.

Cela vient... Cela vient de ce qu'il est jaloux.

GEORGETTE.

Oui; mais pourquoi l'est-il? et pourquoi ce courroux?

ALAIN.

C'est que la jalousie... entends-tu bien, Georgette,
Est une chose... là... qui fait qu'on s'inquiète...
Et qui chasse les gens d'autour d'une maison[1].
Je m'en vais te bailler une comparaison,
Afin de concevoir la chose davantage.
Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,
Que, si quelque affamé venoit pour en manger,
Tu serois en colère, et voudrois le charger?

GEORGETTE.

Oui, je comprends cela.

ALAIN.

C'est justement tout comme.
La femme est en effet le potage de l'homme[2];

[1] Le pauvre Alain ne doit pas être bien fort sur les définitions morales; cependant la jalousie ne lui est pas inconnue; et, n'en sachant pas assez pour en expliquer le principe, il se jette au moins sur les effets qu'il en a vus, et, comme le plus sensible de tous, c'est qu'un jaloux écarte tout le monde autant qu'il peut; ce qui lui vient d'abord à l'esprit, après qu'il a bien cherché, c'est cette idée dont on ne peut s'empêcher de rire par réflexion, que la jalousie est *une chose qui chasse les gens d'autour d'une maison*, ce qui est très vrai en soi-même, pas mal trouvé pour Alain, et fort bien exprimé à sa manière. (L.)

[2] Panurge, ayant consulté sur son mariage les sorts virgiliens, dit: « Ce sort « desnote que ma femme sera preude, pudicque, et loyalle, non mie armée, re- « bousse, n'écervelée, et extraicte de cervelle comme Pallas, et ne me sera cor- « rival ce beau Jupin, et *jà ne saulcera son pain en ma souppe*, quand ensemble « serions à table. » (*Pantagruel*, liv. III, ch. XII.) Il est possible que ce passage d'un livre souvent feuilleté par Molière lui ait inspiré l'idée de cette comparaison, qui fut blâmée par les précieuses, et applaudie du public. La même image, mais plus développée, se trouve dans une facétie qui n'étoit probablement pas inconnue à Molière. Voici le passage. C'est une vieille femme qui raconte à sa voisine ses défaites amoureuses: « Quand j'ai vu quelqu'un, à genoux, teste nue et en chemise, im- « plorer mon secours, ça esté alors que, mue de pitié, je lui ai laissé manger la

Et quand un homme voit d'autres hommes parfois
Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,
Il en montre aussitôt une colère extrême.

GEORGETTE.

Oui; mais pourquoi chacun n'en fait-il pas de même,
Et que nous en voyons qui paroissent joyeux
Lorsque leurs femmes sont avec les biaux monsieux?

ALAIN.

C'est que chacun n'a pas cette amitié goulue
Qui n'en veut que pour soi.

GEORGETTE.

Si je n'ai la berlue,
Je le vois qui revient.

ALAIN.

Tes yeux sont bons, c'est lui.

GEORGETTE.

Vois comme il est chagrin.

ALAIN.

C'est qu'il a de l'ennui.

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE, *à part.*

Un certain Grec disoit à l'empereur Auguste,
Comme une instruction utile autant que juste,
Que, lorsqu'une aventure en colère nous met,
Nous devons, avant tout, dire notre alphabet,
Afin que dans ce temps la bile se tempère,

« soupe dans mon écuelle, et tremper son pain dans mon pot, selon son plaisir. » (*Caquet des femmes du Faubourg Montmartre*, chez Guillaume Grattelard, à l'enseigne des trois Navets, 1622, p. 6.) Nous ne justifierons point Molière de cette saillie si plaisante; ce seroit le justifier d'avoir donné à Alain le langage de sa condition, langage franc, comique, et qui peint ce personnage idiot et grossier pour qui l'amour n'est qu'un appétit, et la jalousie *une amitié goulue qui n'en veut que pour soi.*

Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire[1].
J'ai suivi sa leçon sur le sujet d'Agnès,
Et je la fais venir dans ce lieu tout exprès,
Sous prétexte d'y faire un tour de promenade,
Afin que les soupçons de mon esprit malade
Puissent sur le discours la mettre adroitement,
Et, lui sondant le cœur, s'éclaircir doucement.

SCÈNE V.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Venez, Agnès.

(à Alain et Georgette.)

Rentrez.

SCÈNE VI.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE.

La promenade est belle.

AGNÈS.

Fort belle.

ARNOLPHE.

Le beau jour !

AGNÈS.

Fort beau.

[1] « Athenodorus le philosophe estant fort vieil, luy demanda congé (à Auguste) « de se pouvoir retirer en sa maison pour sa vieillesse. Il luy donna ; mais en luy « disant adieu, Athenodorus luy dit : Quand tu te sentiras courroucé, sire, ne dy « ni ne fais rien, que premièrement tu n'ayes recité les vingt et quatre lettres de « l'alphabet en toy mesme. Cæsar ayant ouy cest advertissement, le prit par la « main, et luy dit : J'ay encore affaire de ta presence : et le reteint encore tout un « an, en luy disant :

« Sans péril est le loyer de silence. »

(PLUT. *Apoph. des Rom.*)

ARNOLPHE.

Quelle nouvelle?

AGNÈS.

Le petit chat est mort.

ARNOLPHE.

C'est dommage; mais quoi!
Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi.
Lorsque j'étois aux champs, n'a-t-il point fait de pluie?

AGNÈS.

Non.

ARNOLPHE.

Vous ennuyoit-il?

AGNÈS.

Jamais je ne m'ennuie.

ARNOLPHE.

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci?

AGNÈS.

Six chemises, je pense, et six coiffes aussi.

ARNOLPHE, *après avoir un peu rêvé.*

Le monde, chère Agnès, est une étrange chose!
Voyez la médisance, et comme chacun cause!
Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu
Étoit, en mon absence, à la maison venu;
Que vous aviez souffert sa vue et ses harangues.
Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues,
Et j'ai voulu gager que c'étoit faussement...

AGNÈS.

Mon Dieu! ne gagez pas, vous perdriez vraiment[1].

ARNOLPHE.

Quoi! c'est la vérité qu'un homme...?

[1] Ce trait est au-dessus de tout éloge. Les naïvetés répandues dans cette pièce, et dans toutes celles du même auteur, doivent faire observer qu'après La Fontaine personne n'a mieux attrapé le style naïf que Molière. C'est un des traits qui distinguent ces deux poëtes originaux, et qui caractérisent leur génie. (L. B.)

[redacted]

AGNÈS.

Chose sûre.
Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure [1].

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Cet aveu qu'elle fait avec sincérité
Me marque pour le moins son ingénuité.

(haut.)

Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est bonne,
Que j'avois défendu que vous vissiez personne.

AGNÈS.

Oui; mais, quand je l'ai vu, vous ignorez pourquoi;
Et vous en auriez fait, sans doute, autant que moi.

ARNOLPHE.

Peut-être. Mais enfin contez-moi cette histoire.

AGNÈS.

Elle est fort étonnante, et difficile à croire [2].
J'étois sur le balcon à travailler au frais,
Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès
Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vue,
D'une humble révérence aussitôt me salue :
Moi, pour ne point manquer à la civilité,
Je fis la révérence aussi de mon côté.
Soudain il me refait une autre révérence;
Moi, j'en refais de même une autre en diligence;
Et lui d'une troisième aussitôt repartant,

[1] L'adresse avec laquelle Arnolphe cherche d'abord à surprendre la simplicité d'Agnès, et la candeur de celle-ci, qui ne songe jamais à cacher la vérité, font de cette scène un tableau à la fois plein de grace et de verve comique. Le contraste est parfait : c'est une figure de l'Albane opposée à un grotesque de Calot; et pourtant rien ne grimace, tout est naturel et vrai; c'est à la fois une peinture admirable, et une admirable étude du cœur humain.

[2] Ce vers, qui n'a rien de saillant, mérite cependant d'être remarqué. Il prouve que l'auteur songe toujours à donner de la vérité à ses caractères : en effet, ce qui seroit une aventure toute simple pour une personne habituée aux manéges de la galanterie, doit paroître à la naïve Agnès *une chose étonnante et difficile à croire*. Cette aventure est pour elle un songe flatteur, mais inconcevable.

D'une troisième aussi j'y repars à l'instant.
Il passe, vient, repasse, et toujours, de plus belle,
Me fait à chaque fois révérence nouvelle:
Et moi, qui tous ces tours fixement regardois,
Nouvelle révérence aussi je lui rendois :
Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venue,
Toujours comme cela je me serois tenue,
Ne voulant point céder, et recevoir l'ennui
Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

ARNOLPHE.

Fort bien [1].

AGNÈS.

Le lendemain, étant sur notre porte,
Une vieille m'aborde, en parlant de la sorte :
« Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir [2],
« Et dans tous vos attraits long-temps vous maintenir!
« Il ne vous a pas faite une belle personne
« Afin de mal user des choses qu'il vous donne ;
« Et vous devez savoir que vous avez blessé
« Un cœur qui de s'en plaindre est aujourd'hui forcé. »

[1] La situation d'Arnolphe, forcé d'écouter d'un air tranquille un récit dont chaque mot l'irrite et le fait trembler, est en même temps une des plus naturelles et des plus fortes qui soient au théâtre. Il est remarquable que le comique de cette scène repose tout entier sur la parfaite innocence d'Agnès, qui ne se doute nullement de l'horrible contrainte d'Arnolphe. La plus légère intention, la moindre finesse de sa part, gâteroit tout. Les spectateurs ne pourroient la surprendre jouissant de l'affliction d'Arnolphe, sans que leur intérêt ne se reportât aussitôt sur ce dernier. Il est aisé de voir, par ce seul exemple, avec quel art on doit ménager les nuances délicates qui font naître le ridicule : ce sont elles qui séparent la véritable comédie du drame.

[2] Ce vers est imité de Regnier. Dans sa seizième satire, la vieille Macette, qui veut corrompre la maîtresse du poëte, débute ainsi :

Ma fille, Dieu vous garde, et vous veuille bénir !

Il y a dans le discours de Macette un autre trait imité par Molière, dix-sept vers plus loin :

Vous ne pouvez savoir tous les coups que vous faites ;
Et les traits de vos yeux, haut et bas élancés,
Belle, ne voyent pas tous ceux que vous blessez. (B.)

[redacted]

ARNOLPHE, *à part.*

Ah! suppôt de Satan! exécrable damnée!

AGNÈS.

Moi, j'ai blessé quelqu'un! fis-je tout étonnée[1].
« Oui, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon;
« Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon. »
Hélas! qui pourroit, dis-je, en avoir été cause?
Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose?
« Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,
« Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal. »
Hé! mon Dieu! ma surprise est, fis-je, sans seconde;
Mes yeux ont-ils du mal, pour en donner au monde?
« Oui, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas,
« Ma fille, ont un venin que vous ne savez pas.
« En un mot, il languit le pauvre misérable;
« Et s'il faut, poursuivit la vieille charitable,
« Que votre cruauté lui refuse un secours,
« C'est un homme à porter en terre dans deux jours[2]. »

[1] *Fis-je* a quelque chose de plus naïf que *dis-je*. Molière ne néglige rien de ce qui peut donner de la vérité à ses caractères. (L. B.)

[2] Le passage suivant de Scarron a fourni à Molière tout le commencement de cette scène. « La vieille damnée ne perdit pas de temps; elle se fit introduire par les « sottes servantes auprès de leur sotte maîtresse, et, lui parlant du beau gentil- « homme qui passoit si souvent devant ses fenêtres, elle lui dit qu'il l'aimoit plus « que sa vie, et qu'il avoit une forte passion de la servir, si elle le trouvoit bon. En « vérité, je lui en suis fort obligée, répondit Laure, et j'aurois son service pour « agréable; mais la maison est pleine de valets; et jusqu'à tant que quelqu'un d'eux « s'en aille, je n'oserois le recevoir en l'absence de mon mari. Je lui en écrirai si « ce gentilhomme le souhaite, et je ne doute point que je n'en obtienne tout ce « que je lui demanderai... La vieille, ayant fait entendre à Laure le mieux qu'il lui « fut possible de quelle manière ce gentilhomme vouloit la servir, lui dit qu'il étoit « aussi riche que son mari; et si elle en vouloit voir des preuves, qu'elle lui ap- « porteroit de sa part des pierreries de grand prix. — Ah! madame, lui dit Laure, « j'ai tout ce que vous dites, que je ne sais où le mettre. — Puisque cela est, ré- « pondit l'ambassadrice de Satan, et que vous ne vous souciez pas qu'il vous ré- « gale, souffrez au moins qu'il vous visite. *Qu'il le fasse, à la bonne heure,* dit « Laure, *personne ne l'en empêche.* Alors la vieille lui prit les mains, et les lui « baisa cent fois, lui disant qu'elle alloit donner la vie à ce pauvre gentilhomme, « qu'elle avoit laissé demi mort. Et pourquoi? s'écria Laure tout effrayée. C'est « vous qui l'avez tué, lui dit alors la vieille. Laure devint pâle comme si on l'eût

Mon Dieu! j'en aurois, dis-je, une douleur bien grande.
Mais pour le secourir qu'est-ce qu'il me demande?
« Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
« Que le bien de vous voir et vous entretenir;
« Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine,
« Et du mal qu'ils ont fait être la médecine. »
Hélas! volontiers, dis-je; et, puisqu'il est ainsi,
Il peut, tant qu'il voudra, me venir voir ici[1].

ARNOLPHE, *à part.*

Ah! sorcière maudite, empoisonneuse d'ames,
Puisse l'enfer payer tes charitables trames!

AGNÈS.

Voilà comme il me vit, et reçut guérison.
Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raison?
Et pouvois-je, après tout, avoir la conscience
De le laisser mourir faute d'une assistance?
Moi qui compatis tant aux gens qu'on fait souffrir,
Et ne puis, sans pleurer, voir un poulet mourir!

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Tout cela n'est parti que d'une ame innocente;
Et j'en dois accuser mon absence imprudente,
Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs
Exposée aux aguets des rusés séducteurs.
Je crains que le pendard, dans ses vœux téméraires,
Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.

AGNÈS.

Qu'avez-vous? Vous grondez, ce me semble, un petit[2]?
Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ai dit?

« convaincue d'un meurtre, et alloit protester de son innocence, si la méchante « femme, qui ne jugea pas à propos d'éprouver davantage son ignorance, ne se « fût séparée d'elle, lui jetant les bras au cou, et l'assurant que le malade n'en « mourroit pas. » (SCARRON, *Précaution inutile*, p. 83.)

[1] Molière mérite des éloges pour s'être servi de la matrone sans la faire paroître sur le théâtre. Les propos corrupteurs qu'elle tient à la jeune Agnès seroient révoltants dans sa bouche; ils deviennent plaisants dans celle de l'innocente. (C.)

[2] *Un petit*, c'est-à-dire *un peu*. Il est dommage que nous ayons laissé perdre un mot si agréable dans le style familier. (L. B.

[redacted]

ARNOLPHE.

Non. Mais de cette vue apprenez-moi les suites,
Et comme le jeune homme a passé ses visites.

AGNÈS.

Hélas! si vous saviez comme il étoit ravi,
Comme il perdit son mal sitôt que je le vi,
Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette,
Et l'argent qu'en ont eu notre Alain et Georgette,
Vous l'aimeriez sans doute, et diriez comme nous [1]...

ARNOLPHE.

Oui. Mais que faisoit-il étant seul avec vous?

AGNÈS.

Il juroit qu'il m'aimoit d'une amour sans seconde,
Et me disoit des mots les plus gentils du monde,
Des choses que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, et là-dedans remue
Certain je ne sais quoi dont je suis tout émue [2].

[1] Ce trait est encore imité de Scarron : « Ah! vraiment, lui dit-elle, je sais bien « une autre façon de passer la nuit avec son mari, que m'a enseignée un autre « mari que vous. Vous avez un autre mari! lui répliqua don Pèdre. Oui, lui dit-« elle, si beau et si bien fait, que vous serez ravi de le voir. » (*Précaution inutile*, p. 90.) Dans cette nouvelle, don Pèdre, à peine marié, couvre sa femme d'une armure, lui met une lance à la main, et lui dit que le devoir des femmes est de veiller ainsi leur mari pendant leur sommeil. C'est pendant une absence de ce singulier mari que la stupidité naturelle de Léonore l'empêchant de distinguer le mal du bien, elle consent à recevoir le beau gentilhomme, qui lui fait quitter ses armes. Dorimon a exprimé tout cela dans son *École des Cocus, ou la Précaution inutile*, qui précéda d'un an *l'École des Femmes* de Molière. La pièce de Dorimon semble avoir été faite exprès pour montrer combien il étoit difficile, sans blesser les mœurs, de mettre au théâtre la nouvelle de Scarron. Mais ce n'étoit point assez pour Moliere de vaincre cette difficulté; et, en donnant un but moral à sa pièce, il a rempli toutes les conditions de la comédie.

[2] Ces vers sont la peinture la plus naïve et la plus énergique de l'effet que produit sur un cœur innocent le langage enchanteur de la galanterie et de la passion. (G.) — Ce langage, qui est d'un effet si dramatique, manque peut-être un peu de cette vérité de mœurs et de caractère dont Molière s'éloigne si rarement. Il y a dans toutes les jeunes filles une pudeur native qui arrête les aveux de ce genre. Leur naïveté n'avoue rien, mais elle laisse tout deviner. Il faut le dire cependant.

ARNOLPHE, *bas, à part.*

O fâcheux examen d'un mystère fatal,
Où l'examinateur souffre seul tout le mal!
(haut.)
Outre tous ces discours, toutes ces gentillesses,
Ne vous faisoit-il point aussi quelques caresses?

AGNÈS.

Oh tant! il me prenoit et les mains et les bras,
Et de me les baiser il n'étoit jamais las.

ARNOLPHE.

Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre chose?
(la voyant interdite.)
Ouf!

AGNÈS.

Hé! il m'a...

ARNOLPHE.

Quoi?

AGNÈS.

Pris...

ARNOLPHE.

Euh!

AGNÈS.

Le...

ARNOLPHE.

Plait-il?

AGNÈS.

Je n'ose,
Et vous vous fâcherez peut-être contre moi.

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Si fait.

Molière peint ici avec un charme inimitable leurs pensées les plus secrètes : en un mot, c'est le fond du cœur de l'innocence, si ce n'est son langage.

[redacted]

ARNOLPHE.

Mon Dieu ! non.

AGNÈS.

Jurez donc votre foi [1].

ARNOLPHE.

Ma foi, soit.

AGNÈS.

Il m'a pris... Vous serez en colère.

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Si.

ARNOLPHE.

Non, non, non, non. Diantre ! que de mystère !
Qu'est-ce qu'il vous a pris ?

AGNÈS.

Il...

ARNOLPHE, *à part.*

Je souffre en damné.

AGNÈS.

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné [2].

[1] Dans *le Jaloux d'Estramadure*, nouvelle de Cervantes imitée par Scarron, la jeune Léonore consent à recevoir un joueur d'instrument, à condition qu'il jurera *de ne prétendre à rien de ce qui pourroit déplaire ; car*, dit-elle, *quand il aura juré, nous le tiendrons.* Cette naïveté a peut-être inspiré à Molière l'idée du serment qu'Agnès exige d'Arnolphe. Ce qu'il y a de certain, c'est que, pour tracer ce charmant caractère, Molière a pris alternativement ses couleurs sur la palette de Cervantes et sur celle de Scarron. Agnès est aussi touchante que la jeune épouse du *Jaloux*, et aussi simple que celle de don Pèdre. Seulement Molière, en la plaçant dans une autre situation, a su la rendre plus intéressante que la première, et plus comique que la seconde. Les deux héroïnes espagnoles étant mariées ne peuvent guère intéresser que par leurs fautes ou par leur repentir, au lieu qu'Agnès déploie d'une manière tout innocente, dans une défense légitime, les ressources d'un esprit naturel, éclairé soudain par l'amour. En suivant les développements et les nuances de ce caractère, on ne peut se lasser d'admirer le rare bonheur avec lequel Molière sait reprendre, comme il le dit lui-même, son bien partout où il le trouve.

[2] « Je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur qui prend tout « en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, et s'of-

A vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.

ARNOLPHE, *reprenant haleine.*

Passe pour le ruban. Mais je voulois apprendre
S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.

AGNÈS.

Comment! est-ce qu'on fait d'autres choses?

ARNOLPHE.

Non pas [1].
Mais, pour guérir du mal qu'il dit qui le possède,
N'a-t-il point exigé de vous d'autre remède?

AGNÈS.

Non. Vous pouvez juger, s'il en eût demandé,
Que pour le secourir j'aurois tout accordé [2].

« fense de l'ombre des choses. Il y avoit l'autre jour des femmes à cette comédie. « vis-à-vis de la loge où nous étions, qui, par les mines qu'elles affectèrent durant « toute la pièce, leurs détournements de tête, et leur cachement de visage, firent « dire de tous les côtés cent sottises de leur conduite, que l'on n'auroit pas dites « sans cela; et quelqu'un même des laquais cria tout haut qu'elles étoient plus « chastes des oreilles que de tout le reste du corps. » (MOLIÈRE, *Critique de l'École des Femmes, scène* III.) — Quoique Molière se défende ici par une critique très juste, et qui, en pareille circonstance, pourroit servir de règle de conduite aux femmes les plus scrupuleuses, il nous semble que le sens suspendu du monosyllabe qui inspire tant d'inquiétude à Arnolphe peut blesser avec apparence de justice, je ne dis pas les personnes innocentes, pour qui tout est innocent, mais les personnes délicates, auxquelles on doit aussi des égards. Au reste, Molière, qui avoit vu déserter son théâtre pour les farces grossières des Italiens, avoit peut-être le droit de s'étonner qu'on se scandalisât chez lui de ce qu'on alloit applaudir chez les autres.

[1] Voici la troisième fois qu'Arnolphe répond par un mensonge aux questions ingénues d'Agnès. Il n'ose s'expliquer franchement ni sur les choses dont il enrage, ni sur celles qu'il redoute, de peur d'éclairer en quoi que ce soit cette précieuse ignorance qu'il regarde comme le palladium de son honneur, et qui doit en causer la ruine : situation vraiment comique, et fertile en leçons morales. (A.)

[2] Ce dernier trait est le plus fort de vérité et de morale; car, quoique Agnès dise la chose la plus étrange dans la bouche d'une jeune fille, on sent qu'il est impossible qu'elle réponde autrement. Tout ce rôle d'Agnès est soutenu d'un bout à l'autre avec la même perfection. Il n'y a pas un mot qui ne soit de la plus grande ingénuité, et en même temps de l'effet le plus saillant; tout est à la fois de caractère et de situation, et cette réunion est le comble de l'art. (L.) — Cette réponse d'Agnès montre la vérité de cette maxime de Chrysalde au premier acte :

La sotte à son devoir peut manquer d'ordinaire
Sans en avoir l'envie, et sans penser le faire.

[redacted]

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Grace aux bontés du ciel, j'en suis quitte à bon compte :
Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'affronte.
(haut.)
Chut. De votre innocence, Agnès, c'est un effet;
Je ne vous en dis mot. Ce qui s'est fait est fait.
Je sais qu'en vous flattant le galant ne desire
Que de vous abuser, et puis après s'en rire.

AGNÈS.

Oh! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moi[1].

ARNOLPHE.

Ah! vous ne savez pas ce que c'est que sa foi.
Mais enfin apprenez qu'accepter des cassettes,
Et de ces beaux blondins écouter les sornettes;
Que se laisser par eux, à force de langueur,
Baiser ainsi les mains et chatouiller le cœur,
Est un péché mortel des plus gros qu'il se fasse.

AGNÈS.

Un péché, dites-vous? Et la raison, de grace?

ARNOLPHE.

La raison? La raison est l'arrêt prononcé
Que par ces actions le ciel est courroucé.

AGNÈS.

Courroucé! Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce?
C'est une chose, hélas! si plaisante et si douce[2]!
J'admire quelle joie on goûte à tout cela;
Et je ne savois point encor ces choses-là.

ARNOLPHE.

Oui, c'est un grand plaisir que toutes ces tendresses,
Ces propos si gentils, et ces douces caresses;
Mais il faut le goûter en toute honnêteté,

[1] La défiance ne vient qu'avec l'expérience, et une crédulité aveugle est presque toujours le fruit d'une ignorance absolue. Arnolphe apprend ici combien il s'est trompé en élevant Agnès comme il l'a fait; aussi se hâte-t-il de l'instruire d'une multitude de choses qu'il vouloit lui laisser ignorer.

[2] *Plaisant* est pris ici dans une acception qui s'est perdue. On disoit autrefois

Et qu'en se mariant, le crime en soit ôté.

AGNÈS.

N'est-ce plus un péché lorsque l'on se marie?

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Mariez-moi donc promptement, je vous prie.

ARNOLPHE.

Si vous le souhaitez, je le souhaite aussi;
Et pour vous marier on me revoit ici.

AGNÈS.

Est-il possible?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Que vous me ferez aise!

ARNOLPHE.

Oui, je ne doute point que l'hymen ne vous plaise.

AGNÈS.

Vous nous voulez, nous deux [1]...

ARNOLPHE.

Rien de plus assuré.

AGNÈS.

Que, si cela se fait, je vous caresserai!

d'une chose agréable, séduisante, voluptueuse, que c'étoit *chose plaisante*, *res voluptuosa*.

> Ainsi advint que de toy fais depart,
> Et m'en allay passer temps quelque part
> En un tournoy en region loingtaine,
> Prenant congé de ton *plaisant* regard *.

Cette ancienne acception s'est conservée dans le mot *déplaisant*, par lequel on entend qu'une chose ne plaît pas.

[1] Quelle précision! quelle naïveté! quelle imitation de la nature dans ce charmant dialogue! *Nous deux*, qui exprime si bien la pensée d'Agnès, ranime l'espérance d'Arnolphe, et le public n'est pas fâché de voir durer ce quiproquo, qui flatte si doucement les passions des deux interlocuteurs.

* Gringore, *Menus Propos de Mère sotte*, Paris, Gilles Couteau, 1521.

[redacted]

ARNOLPHE.

Hé! la chose sera de ma part réciproque.

AGNÈS.

Je ne reconnois point, pour moi, quand on se moque.
Parlez-vous tout de bon?

ARNOLPHE.

Oui, vous le pourrez voir.

AGNÈS.

Nous serons mariés?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Mais quand?

ARNOLPHE.

Dès ce soir.

AGNÈS, *riant.*

Dès ce soir?

ARNOLPHE.

Dès ce soir. Cela vous fait donc rire?

AGNÈS.

Oui.

ARNOLPHE.

Vous voir bien contente est ce que je desire.

AGNÈS.

Hélas! que je vous ai grande obligation,
Et qu'avec lui j'aurai de satisfaction!

ARNOLPHE.

Avec qui?

AGNÈS.

Avec... Là...

ARNOLPHE.

Là... Là n'est pas mon compte.
A choisir un mari vous êtes un peu prompte.
C'est un autre, en un mot, que je vous tiens tout prêt.
Et quant au monsieur là, je prétends, s'il vous plaît,
Dût le mettre au tombeau le mal dont il vous berce,
Qu'avec lui désormais vous rompiez tout commerce;

Que, venant au logis, pour votre compliment,
Vous lui fermiez au nez la porte honnêtement;
Et lui jetant, s'il heurte, un grès par la fenêtre,
L'obligiez tout de bon à ne plus y paroître.
M'entendez-vous, Agnès? Moi, caché dans un coin,
De votre procédé je serai le témoin.

AGNÈS.

Las! il est si bien fait! C'est...

ARNOLPHE.

Ah! que de langage!

AGNÈS.

Je n'aurai pas le cœur...

ARNOLPHE.

Point de bruit davantage.
Montez là-haut.

AGNÈS.

Mais quoi! voulez-vous...

ARNOLPHE.

C'est assez.
Je suis maître, je parle; allez, obéissez [1].

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Oui, tout a bien été, ma joie est sans pareille :
Vous avez là suivi mes ordres à merveille,

[1] Jusqu'ici Arnolphe a été trompé par ses propres précautions. L'imbécillité d'Alain et de Georgette, l'inexpérience d'Agnès, ont concouru à faire réussir les

Confondu de tout point le blondin séducteur;
Et voilà de quoi sert un sage directeur[1].
Votre innocence, Agnès, avoit été surprise :
Voyez, sans y penser, où vous vous étiez mise.
Vous enfiliez tout droit, sans mon instruction[2],
Le grand chemin d'enfer et de perdition.
De tous ces damoiseaux on sait trop les coutumes :
Ils ont de beaux canons, force rubans et plumes[3],
Grands cheveux, belles dents, et des propos fort doux;
Mais, comme je vous dis, la griffe est là-dessous;
Et ce sont vrais satans, dont la gueule altérée
De l'honneur féminin cherche à faire curée :
Mais, encore une fois, grace au soin apporté,
Vous en êtes sortie avec honnêteté.
L'air dont je vous ai vu lui jeter cette pierre,
Qui de tous ces desseins a mis l'espoir par terre,
Me confirme encor mieux à ne point différer
Les noces où je dis qu'il vous faut préparer.
Mais, avant toute chose, il est bon de vous faire
Quelque petit discours qui vous soit salutaire.

entreprises d'Horace. Arnolphe doit l'arrêter dans ses poursuites : comment pourra-t-il y réussir? voilà ce qui soutiendra la curiosité jusqu'à la fin de la pièce.

[1] Il y a quelques instants, Arnolphe étoit agité des plus vives inquiétudes; le voilà redevenu tranquille. Qui peut lui avoir rendu sa sécurité? S'est-il assuré de la tendresse d'Agnès? a-t-il sollicité son consentement pour leur mariage? C'est à quoi il n'a pas même songé. Fort de son expérience et de la simplicité de ceux qui l'entourent, il croit déja aux apparences, il se repose sur des précautions aussi folles qu'inutiles; et c'est au moment où Agnès vient de le tromper jusque sous ses yeux qu'il s'écrie :

> Ainsi que je voudrai je tournerai cette ame;
> Comme un morceau de cire entre mes mains elle est,
> Et je lui puis donner la forme qui me plait.

Voilà comment sa confiance en lui-même, qui est un trait de vérité, devient une source de bon comique.

[2] Du vivant de Molière, on supprimoit huit vers de cette scène, en commençant par celui-ci : *Vous enfiliez tout droit*. etc. (B.)

[3] Les canons étoient un cercle d'étoffe large et souvent orné de dentelles, qu'on attachoit au-dessus du genou, et qui couvroit la moitié de la jambe. (B.)

(A Georgette et à Alain.)

Un siége au frais ici. Vous, si jamais en rien [1]...

GEORGETTE.

De toutes vos leçons nous nous souviendrons bien.
Cet autre monsieur-là nous en faisoit accroire ;
Mais...

ALAIN.

S'il entre jamais, je veux jamais ne boire.
Aussi bien est-ce un sot ; il nous a l'autre fois
Donné deux écus d'or qui n'étoient pas de poids.

ARNOLPHE.

Ayez donc pour souper tout ce que je desire ;
Et pour notre contrat, comme je viens de dire,
Faites venir ici, l'un ou l'autre, au retour,
Le notaire qui loge au coin de ce carfour.

SCÈNE II.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE, *assis.*

Agnès, pour m'écouter, laissez-là votre ouvrage [2] :
Levez un peu la tête, et tournez le visage :

[1] Le choix d'une place publique pour le lieu de la scène a déja occasionné plusieurs invraisemblances ; celle du long sermon qu'Arnolphe va adresser à Agnès sur les devoirs du mariage, au milieu de la rue, est la plus choquante de toutes ; mais ce sermon est d'un sérieux si plaisant, d'une tournure si originale, qu'il importe peu où il se fasse, pourvu qu'on l'entende. (L.)

[2] « Don Pèdre se mit dans une chaise, fit tenir sa femme debout, et lui dit ces « paroles, ou d'autres encore plus impertinentes : Vous êtes ma femme, dont j'es- « père que j'aurai sujet de louer Dieu, tant que nous vivrons ensemble. Mettez- « vous bien dans l'esprit ce que je m'en vais vous dire, et l'observez exactement « tant que vous vivrez, et de peur d'offenser Dieu, et de peur de me déplaire. A « toutes ces paroles dorées, l'innocente Laure faisoit de grandes révérences à pro- « pos ou non, et regardoit son mari entre deux yeux, aussi timidement qu'un « écolier nouveau fait un pédant impérieux. Savez-vous, continua don Pèdre, la « vie que doivent mener les personnes mariées ? Je ne la sais pas, lui répondit « Laure, faisant une révérence plus basse que toutes les autres ; mais apprenez-la- « moi, et je la retiendrai comme *Ave Maria*. Et puis, autre révérence. » (SCARRON.)

[redacted]

(Mettant le doigt sur son front.)

Là, regardez-moi là durant cet entretien;
Et, jusqu'au moindre mot, imprimez-le-vous bien.
Je vous épouse, Agnès; et, cent fois la journée,
Vous devez bénir l'heur de votre destinée[1],
Contempler la bassesse où vous avez été,
Et dans le même temps admirez ma bonté,
Qui, de ce vil état de pauvre villageoise,
Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoise,
Et jouir de la couche et des embrassements
D'un homme qui fuyoit tous ces engagements,
Et dont à vingt partis, fort capables de plaire,
Le cœur a refusé l'honneur qu'il veut vous faire.
Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux
Le peu que vous étiez sans ce nœud glorieux,
Afin que cet objet d'autant mieux vous instruise
A mériter l'état où je vous aurai mise,
A toujours vous connoitre, et faire qu'à jamais
Je puisse me louer de l'acte que je fais[2].

[1] *Heur* pour *bonheur*. *Heur*, dit La Bruyère, se plaçoit où *bonheur* ne pouvoit entrer : il a fait *heureux*, qui est si françois, et il a cessé de l'être. Si quelques poëtes s'en sont servis, c'est moins par choix que par la contrainte de la mesure. Molière est, je crois, le dernier qui ait fait usage de ce mot, que son exemple et les regrets de La Bruyère n'ont pu nous conserver.

[2] Arnolphe, en humiliant Agnès par la dureté de ce discours, oublie qu'Horace la charmoit tout-à-l'heure, en lui disant *les mots les plus gentils du monde*. C'est ainsi que l'auteur prépare d'une manière admirable la scène IV du cinquième acte, dans laquelle la jeune fille déclarera naïvement qu'elle a été frappée de ce contraste. Arnolphe paroîtra d'autant plus ridicule alors, que son caractère aura été mieux établi ici. Le comique de ce rôle ne résulte pas, comme les commentateurs l'ont cru, de l'amour et de l'âge d'Arnolphe. Jamais l'amour seul n'a pu rendre ridicule un homme de quarante-deux ans, et c'est l'âge d'Arnolphe. Cette observation est si juste, que Molière nous a montré, dans l'Ariste de *l'École des Maris*, un personnage beaucoup plus âgé, et cependant aimé de Léonor, qui lui dit, dans une effusion de tendresse:

Si vous voulez satisfaire mes vœux,
Un saint nœud dès demain nous unira tous deux;

tandis que Sganarelle, trompé par Isabelle, est un personnage fort ridicule, quoique âgé de vingt ans de moins qu'Ariste. Le comique du rôle d'Arnolphe ne résulte donc ni de son amour, ni de son âge; il naît tout naturellement du faux système

Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage :
A d'austères devoirs le rang de femme engage;
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine et prendre du bon temps.
Votre sexe n'est là que pour la dépendance :
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :
L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne;
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne;
Et ce que le soldat, dans son devoir instruit[1],
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
Le valet à son maître, un enfant à son père,
A son supérieur le moindre petit frère,
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obéissance, et de l'humilité,
Et du profond respect où la femme doit être
Pour son mari, son chef, son seigneur, et son maître[2].
Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,
Son devoir aussitôt est de baisser les yeux,

qui l'égare, et qui le fait agir sans cesse contre ses plus chers intérêts. Préoccupé des précautions qu'il a prises, il croit sans examen qu'Agnès est aussi stupide qu'il le souhaite, et tous ses discours tendent à entretenir cette stupidité. C'est ainsi qu'en humiliant l'esprit de celle qu'il aime, en opprimant son cœur sous le poids d'une triste reconnoissance, il marche directement contre le but qu'il se propose. Il songe à inspirer de la crainte, du respect; il oublie d'inspirer de l'amour; il veut intimider l'esprit, et ne sait pas gagner le cœur. En un mot, l'opposition qui existe entre son véritable intérêt et l'intérêt de calcul et de système, fait tout le brillant, tout le comique de ce rôle, plein de verve et d'énergie. On sait que Le Kain disoit que le rôle d'Arnolphe devoit lui appartenir.

[1] Tout ce discours est supérieurement écrit. Ceux qui ont dit que les vers de Molière étoient inférieurs à sa prose, ne se sont pas montrés justes appréciateurs de son génie. A commencer du *Cocu imaginaire*, ses vers peuvent être regardés comme un modèle de style comique. On a dit encore que Boileau préféroit la prose de Molière à ses vers, et l'on a oublié qu'il l'a loué comme grand poëte dans la satire qu'il lui a adressée.

[2] Charron, *de la Sagesse*, liv. III, ch. XII du *devoir des mariés*, dit : « Les devoirs de la femme sont de rendre honneur, reverence et respect à son mari, comme à son maistre et bon seigneur. » (B.)

Et de n'oser jamais le regarder en face,
Que quand d'un doux regard il lui veut faire grace.
C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui;
Mais ne vous gâtez pas sur l'exemple d'autrui.
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines
Dont par toute la ville on vante les fredaines,
Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,
C'est-à-dire d'ouïr aucun jeune blondin.
Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne,
C'est mon honneur, Agnès, que je vous abandonne;
Que cet honneur est tendre, et se blesse de peu;
Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu;
Et qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes [1].
Ce que je vous dis là ne sont point des chansons;
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.
Si votre ame les suit, et fuit d'être coquette,
Elle sera toujours, comme un lis, blanche et nette;
Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,
Elle deviendra lors noire comme un charbon;
Vous paroîtrez à tous un objet effroyable,
Et vous irez un jour, vrai partage du diable,
Bouillir dans les enfers à toute éternité [2],
Dont veuille vous garder la céleste bonté!
Faites la révérence. Ainsi qu'une novice
Par cœur dans le couvent doit savoir son office,
Entrant au mariage il en faut faire autant;

[1] Molière a pris la peine de répondre lui-même, dans *la Critique de l'École des Femmes*, à ceux qui l'accusoient de tourner, dans ce discours, la religion en ridicule. « Pour le discours moral, dit-il, que vous appelez un sermon, il est certain que de vrais dévots, qui l'ont ouï, n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous « dites; et sans doute que les paroles d'enfer et de chaudières bouillantes sont « assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe, et par l'innocence de celle à qui « il parle. » (MOLIÈRE.)

[2] En écoutant ce discours, on rit également et de l'abus qu'Arnolphe fait de son esprit, et du peu d'effet qu'il produit. Dans ces deux scènes, Agnès ne prononce pas un mot; elle écoute, elle obéit, mais elle ne se laisse pas persuader.

Et voici dans ma poche un écrit important,
Qui vous enseignera l'office de la femme.
J'en ignore l'auteur : mais c'est quelque bonne ame;
Et je veux que ce soit votre unique entretien.
(Il se lève.)
Tenez. Voyons un peu si vous le lirez bien.

AGNÈS *lit.*

LES MAXIMES DU MARIAGE,
OU LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIÉE,
AVEC SON EXERCICE JOURNALIER[1].

PREMIÈRE MAXIME.

Celle qu'un lien honnête
Fait entrer au lit d'autrui
Doit se mettre dans la tête,
Malgré le train d'aujourd'hui,
Que l'homme qui la prend ne la prend que pour lui.

ARNOLPHE.

Je vous expliquerai ce que cela veut dire;
Mais pour l'heure présente il ne faut rien que lire.

AGNÈS *poursuit.*

DEUXIÈME MAXIME.

Elle ne se doit parer
Qu'autant que peut desirer
Le mari qui la possède :
C'est lui que touche seul le soin de sa beauté;
Et pour rien doit être compté
Que les autres la trouvent laide.

[1] Dans *l'Évangile des quenouilles*, petit livre du quinzième siècle, l'auteur représente plusieurs dames, *bonnes voisines et amies*, assemblées pour filer pendant six journées, et qui tiennent des propos joyeux sur toutes les matières. Dame Ysangrine commence la première journée par plusieurs maximes sur la conduite que les maris doivent tenir avec leurs femmes. Il est possible que ce livre ait inspiré à Molière l'idée des maximes du mariage. (Voyez les *Évangilles des Connoilles faicts à l'honneur et exaulsement des dames.*) Nous avons publié chez Techener une nouvelle édition de ce livre, tirée seulement à soixante et seize exemplaires.)

TROISIÈME MAXIME.

Loin ces études d'œillades,
Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
Et mille ingrédients qui font des teints fleuris :
A l'honneur, tous les jours, ce sont drogues mortelles ;
Et les soins de paroître belles
Se prennent peu pour les maris.

QUATRIÈME MAXIME.

Sous sa coiffe, en sortant, comme l'honneur l'ordonne,
Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups ;
Car, pour bien plaire à son époux,
Elle ne doit plaire à personne.

CINQUIÈME MAXIME.

Hors ceux dont au mari la visite se rend,
La bonne règle défend
De recevoir aucune ame :
Ceux qui de galante humeur
N'ont affaire qu'à madame
N'accommodent pas monsieur.

SIXIÈME MAXIME.

Il faut des présents des hommes
Qu'elle se défende bien ;
Car, dans le siècle où nous sommes,
On ne donne rien pour rien.

SEPTIÈME MAXIME.

Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,
Il ne faut écritoire, encre, papier ni plumes :
Le mari doit, dans les bonnes coutumes,
Écrire tout ce qui s'écrit chez lui.

HUITIÈME MAXIME.

Ces sociétés déréglées,
Qu'on nomme belles assemblées,
Des femmes tous les jours corrompent les esprits :

En bonne politique on les doit interdire ;
Car c'est là que l'on conspire
Contre les pauvres maris.

NEUVIÈME MAXIME.

Toute femme qui veut à l'honneur se vouer
Doit se défendre de jouer,
Comme d'une chose funeste ;
Car le jeu, fort décevant,
Pousse une femme souvent
A jouer de tout son reste.

DIXIÈME MAXIME.

Des promenades du temps,
Ou repas qu'on donne aux champs,
Il ne faut point qu'elle essaie.
Selon les prudents cerveaux,
Le mari dans ces cadeaux[1]
Est toujours celui qui paie[2].

ONZIÈME MAXIME.....

ARNOLPHE.

Vous achèverez seule ; et, pas à pas, tantôt

[1] Donner un *cadeau* signifioit autrefois *donner une fête*, *donner un repas*. Ce mot conserva assez long-temps cette signification, puisque Benserade, dans sa traduction d'Ovide, en rondeaux, publiée quatorze ans après *l'École des Femmes*, montre Pycus insensible aux *cadeaux* que ne cessoit de lui offrir la magicienne Circé. (Voyez sur ce mot *la Guerre civile des François sur la langue*, page 281.)

[2] L'auteur de *la Guerre comique** nous apprend que, du vivant même de Molière, on ne récitoit au théâtre que les maximes 1, 2, 3, 5, 6, et 10. Plus tard on réduisit ce nombre à quatre, et enfin l'on ne conserve plus aujourd'hui que la première et la sixième. Cailhava pense « qu'il seroit du devoir d'une bonne comédienne de s'exercer à les rendre toutes, mais avec naïveté, pour mieux en faire « ressortir le piquant. » Sans doute rien n'est impossible au talent. Il semble cependant que, pour rendre supportable la lecture de ces dix maximes, il faudroit plus d'art et de finesse qu'on ne peut en supposer à Agnès. D'ailleurs on ne doit point oublier que le ton de ces maximes est toujours grave, et qu'elles ne sont là que pour faire ressortir d'une manière plaisante le ridicule d'une prudence que la force des choses même doit rendre inutile.

* *Guerre comique, ou Défense de l'École des Femmes*; Paris, 1664, page 64.

[redacted]

Je vous expliquerai ces choses comme il faut.
Je me suis souvenu d'une petite affaire :
Je n'ai qu'un mot à dire, et ne tarderai guère.
Rentrez, et conservez ce livre chèrement.
Si le notaire vient, qu'il m'attende un moment.

SCÈNE III.

ARNOLPHE.

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.
Ainsi que je voudrai je tournerai cette ame;
Comme un morceau de cire entre mes mains elle est,
Et je lui puis donner la forme qui me plaît[1].
Il s'en est peu fallu que, durant mon absence,
On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence;
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité,
Que la femme qu'on a pèche de ce côté.
De ces sortes d'erreurs le remède est facile.
Toute personne simple aux leçons est docile;
Et, si du bon chemin on l'a fait écarter,
Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.
Mais une femme habile est bien une autre bête :
Notre sort ne dépend que de sa seule tête,
De ce qu'elle s'y met rien ne la fait gauchir[2],
Et nos enseignements ne font là que blanchir;
Son bel esprit lui sert à railler nos maximes,
A se faire souvent des vertus de ses crimes,
Et trouver, pour venir à ses coupables fins,

[1] Du temps de Molière on retranchoit les huit vers suivants, et les huit qui commencent par

De ce qu'elle s'y met, rien ne la fait gauchir. (B.)

[2] *Gauchir*, c'est-à-dire aller à gauche. La Bruyère regrettoit ce mot. Rousseau l'a employé dans l'*Ode à la Postérité*:

Écartons, ont-ils dit, ce censeur intraitable,
Que des plus beaux dehors l'attrait inévitable
Ne fit jamais *gauchir* contre la vérité.

Des détours à duper l'adresse des plus fins.
Pour se parer du coup en vain on se fatigue :
Une femme d'esprit est un diable en intrigue;
Et, dès que son caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de notre honneur, il faut passer le pas :
Beaucoup d'honnêtes gens en pourroient bien que dire.
Enfin mon étourdi n'aura pas lieu d'en rire;
Par son trop de caquet il a ce qu'il lui faut.
Voilà de nos François l'ordinaire défaut :
Dans la possession d'une bonne fortune,
Le secret est toujours ce qui les importune ;
Et la vanité sotte a pour eux tant d'appas,
Qu'ils se pendroient plutôt que de ne causer pas.
Oh! que les femmes sont du diable bien tentées,
Lorsqu'elles vont choisir ces têtes éventées [1] !
Et que... Mais le voici... Cachons-nous toujours bien,
Et découvrons un peu quel chagrin est le sien.

SCÈNE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

Je reviens de chez vous, et le destin me montre
Qu'il n'a pas résolu que je vous y rencontre [2].

[1] Il y a dans ce monologue une connoissance profonde des dispositions que donne toujours à l'ame un travers d'esprit, lorsqu'il est joint à une forte passion. Arnolphe n'a pas prononcé une seule fois le nom d'amour, et cependant tout annonce qu'il est passionnément amoureux. Il chérit dans Agnès le résultat de son système, et sa préoccupation lui fait oublier qu'Horace est aimé. *Agnès n'a péché que par ignorance*; c'est *un morceau de cire entre ses mains*. C'est ainsi qu'il l'excuse, et que l'amour qu'il ne s'avoue pas encore le rend presque indulgent; mais, pour que sa satisfaction soit complète, ne faut-il pas qu'il s'admire et se caresse un peu lui-même, qu'il médise des *femmes habiles*, et qu'il triomphe de l'indiscrétion de son rival? Quelle gradation! quelle vérité! quelle profondeur! C'est là le cœur humain tout entier.

[2] Dès la première scène du premier acte, Arnolphe a eu soin de nous apprendre qu'il avoit une autre maison :

Et comme ma demeure

[redacted]

Mais j'irai tant de fois, qu'enfin quelque moment...

ARNOLPHE.

Hé! mon Dieu! n'entrons point dans ce vain compliment :
Rien ne me fâche tant que ces cérémonies;
Et, si l'on m'en croyoit, elles seroient bannies.
C'est un maudit usage, et la plupart des gens
Y perdent sottement les deux tiers de leur temps.

(Il se couvre.)

Mettons donc sans façon [1]. Hé bien! vos amourettes?
Puis-je, seigneur Horace, apprendre où vous en êtes?
J'étois tantôt distrait par quelque vision;
Mais depuis là-dessus j'ai fait réflexion.
De vos premiers progrès j'admire la vitesse,
Et dans l'événement mon ame s'intéresse [2].

A cent sortes de monde est ouverte à toute heure,
Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre maison, où nul ne me vient voir.

Cette double habitation est très bien motivée; elle explique même les fréquentes rencontres d'Arnolphe et d'Horace, mais elle ne justifie pas l'auteur d'avoir placé la scène sur une place publique. Au reste, comme le dit La Harpe, « ces légers dé- « fauts disparoissent au milieu du bon comique, de la vraie gaieté dont cette pièce « est remplie. Situation, caractère, incident, dialogue, tout concourt à ce grand « objet de la comédie, d'instruire en divertissant. Il n'y a point d'auteur qui fasse « plus rire, et qui fasse plus penser : quelle réunion plus heureuse et plus sûre! « et si la vérité est par elle-même triste et sévère, quel art charmant que celui qui « la rend si agréable! »

[1] *Mettons donc sans façon*, pour *mettons donc notre chapeau*, locution elliptique qui n'est plus d'usage, et dont on trouve un second exemple dans la scène II du *Mariage forcé.*

[2] Arnolphe attend une confidence nouvelle, qu'il espère bien devoir être aussi pénible à faire pour Horace, que douce à recevoir pour lui-même; et, dans la crainte que ce double sujet de joie ne lui échappe, il cajole Horace, il lui témoigne de l'intérêt, afin de vaincre la répugnance qu'il pourroit avoir à raconter sa déconvenue. Quelle variété, quelle justesse d'intentions dans tout ce rôle d'Arnolphe, disons mieux, dans tous les rôles de cette excellente comédie! (A.)—Molière abandonne ici la nouvelle de Scarron, ou, pour mieux dire, il vient à bout de la fondre avec la quatrième nuit de Straparole. Dans cette fable, le docteur Raymond, toujours averti par Nérin, comme Arnolphe l'est ici par Horace, ne peut cependant jamais surprendre ceux dont il connoît toutes les démarches. Un jour, dans son désespoir, il se décide à mettre le feu aux quatre coins de la chambre, espérant forcer Nérin à se montrer; mais sa femme, sous prétexte de sauver

HORACE.

Ma foi, depuis qu'à vous s'est découvert mon cœur,
Il est à mon amour arrivé du malheur.

ARNOLPHE.

Oh! oh! comment cela?

HORACE.

La fortune cruelle
A ramené des champs le patron de la belle.

ARNOLPHE.

Quel malheur!

HORACE.

Et de plus, à mon très grand regret,
Il a su de nous deux le commerce secret [1].

ARNOLPHE.

D'où diantre a-t-il sitôt appris cette aventure?

HORACE.

Je ne sais; mais enfin c'est une chose sûre.
Je pensois aller rendre, à mon heure à peu près,
Ma petite visite à ses jeunes attraits,
Lorsque, changeant pour moi de ton et de visage,
Et servante et valet m'ont bouché le passage,
Et d'un « Retirez-vous, vous nous importunez, »
M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

les écritures et instruments de son mariage, fait emporter une armoire dans laquelle son amant étoit caché. Enfin Nérin, comme Horace, finit par enlever sa maîtresse à la barbe du pauvre mari, qui en meurt de déplaisir *. Ce conte plaisoit singulièrement à Molière, puisque, dans *la Critique de l'École des Femmes*, « il « assure que la beauté de son sujet consiste dans cette confidence perpétuelle; » et ce qui lui paroît surtout plaisant, « c'est qu'un homme qui a de l'esprit, et qui, « averti de tout par une innocente qui est sa maîtresse, et par un étourdi qui est « son rival, ne puisse avec cela éviter ce qui lui arrive. » Assez long-temps après Molière, La Fontaine traita le même sujet sous le titre du *Maître en droit*.

[1] *Le commerce de nous*, pour *notre commerce*, est une locution peu élégante et peu correcte, que l'inversion seule a pu rendre supportable. (L. B.)—Cette locution naïve, caressante et familière exprime au contraire une grande intimité entre Horace et Agnès; elle est employée par Molière à dessein, et ajoute au chagrin et à la confusion d'Arnolphe.

* *Les Facétieuses nuits du seigneur Straparole*, tome I, page 321.

[redacted]

ARNOLPHE.

La porte au nez!

HORACE.

Au nez.

ARNOLPHE.

La chose est un peu forte.

HORACE.

J'ai voulu leur parler au travers de la porte;
Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,
C'est, « Vous n'entrerez point, monsieur l'a défendu. »

ARNOLPHE.

Ils n'ont donc point ouvert?

HORACE.

Non. Et de la fenêtre
Agnès m'a confirmé le retour de ce maître,
En me chassant de là d'un ton plein de fierté,
Accompagné d'un grès que sa main a jeté.

ARNOLPHE.

Comment! d'un grès?

HORACE.

D'un grès de taille non petite,
Dont on a par ses mains régalé ma visite.

ARNOLPHE.

Diantre! ce ne sont pas des prunes que cela!
Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.

HORACE.

Il est vrai, je suis mal par ce retour funeste.

ARNOLPHE.

Certes, j'en suis fâché pour vous, je vous proteste.

HORACE.

Cet homme me rompt tout.

ARNOLPHE.

Oui; mais cela n'est rien,
Et de vous raccrocher vous trouverez moyen.

HORACE.

Il faut bien essayer, par quelque intelligence,
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE.

Cela vous est facile; et la fille, après tout,
Vous aime?

HORACE.

Assurément.

ARNOLPHE.

Vous en viendrez à bout.

HORACE.

Je l'espère.

ARNOLPHE.

Le grès vous a mis en déroute;
Mais cela ne doit pas vous étonner [1].

HORACE.

Sans doute;
Et j'ai compris d'abord que mon homme étoit là,
Qui, sans se faire voir, conduisoit tout cela.
Mais ce qui m'a surpris, et qui va vous surprendre,
C'est un autre incident que vous allez entendre;
Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté,
Et qu'on n'attendroit point de sa simplicité [2].

[1] Dans *l'École des Maris*, Sganarelle, en triomphant de son rival, éprouve un mouvement de pitié qui le rend fort comique :

Pauvre garçon! sa douleur est extrême;
Tenez, embrassez-moi; c'est un autre elle-même.

Le triomphe d'Arnolphe, au contraire, est froid, plein de malice et d'ironie; et l'on sent, à chaque parole qu'il prononce, qu'il n'accable son rival de tant de fausses marques d'intérêt, que pour mieux jouir de sa confusion. Il faut admirer l'adresse avec laquelle Molière prolonge le plaisir que prend Arnolphe à se faire raconter le malheur de son rival, et l'art supérieur avec lequel il va tout-à-l'heure dissiper ce contentement.

[2] Rien de plus imprévu et de plus dramatique que cette situation. Arnolphe étoit si heureux! et tout-à-coup le voilà agité d'une nouvelle inquiétude qui va croître sans cesse pendant le récit d'Horace. Remarquez que la longueur de ce récit n'a rien d'invraisemblable, on parle longuement de ce qu'on aime : l'auteur se saisit habilement de ce trait de caractère, et s'en fait un moyen d'irriter l'impatiente curiosité du public, et de prolonger le supplice d'Arnolphe.

[redacted]

Il le faut avouer, l'Amour est un grand maître :
Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être;
Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.
De la nature en nous il force les obstacles,
Et ses effets soudains ont de l'air des miracles.
D'un avare à l'instant il fait un libéral,
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal;
Il rend agile à tout l'ame la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente[1].
Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès;
Car, tranchant avec moi par ces termes exprès,
« Retirez-vous, mon ame aux visites renonce,
« Je sais tous vos discours, et voilà ma réponse, »
Cette pierre ou ce grès dont vous vous étonniez
Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds;
Et j'admire de voir cette lettre ajustée
Avec le sens des mots, et la pierre jetée.
D'une telle action n'êtes-vous pas surpris?
L'Amour sait-il pas l'art d'aiguiser les esprits?
Et peut-on me nier que ses flammes puissantes

[1] Ces vers sont charmants; mais je doute que Molière, qui ne fait jamais de dissertations, les eût placés dans ce récit, s'il n'avoit eu le double but d'exciter l'impatience d'Arnolphe, et de motiver le changement miraculeux que l'amour vient d'opérer dans l'esprit d'Agnès. Quelques années plus tard, La Fontaine a exprimé les mêmes pensées dans un de ses Contes : le rapprochement des deux morceaux peut offrir une étude intéressante : voici les vers de La Fontaine:

Le jeune Amour, bien qu'il ait la façon
D'un dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,
Fut de tout temps grand faiseur de miracles :
En gens coquets il change les Catons;
Par lui les sots deviennent des oracles;
Par lui les loups deviennent des moutons:
Il fait si bien que l'on n'est plus le même:
Témoin Hercule, et témoin Polyphème,
Mangeur de gens: l'un sur un roc assis,
Chantoit aux vents ses amoureux soucis,
Et, pour charmer sa nymphe joliette,
Tailloit sa barbe, et se miroit dans l'eau :
L'autre changea sa massue en fuseau,
Pour le plaisir d'une jeune fillette.

[redacted]

Ne fassent dans un cœur des choses étonnantes?
Que dites-vous du tour et de ce mot d'écrit?
Euh! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit?
Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personnage
A joué mon jaloux dans tout ce badinage?
Dites.

ARNOLPHE.

Oui, fort plaisant.

HORACE.

Riez-en donc un peu.

(Arnolphe rit d'un air forcé.)

Cet homme, gendarmé d'abord contre mon feu,
Qui chez lui se retranche, et de grès fait parade,
Comme si j'y voulois entrer par escalade;
Qui, pour me repousser, dans son bizarre effroi,
Anime du dedans tous ses gens contre moi,
Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine même,
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême!
Pour moi, je vous l'avoue, encor que son retour
En un grand embarras jette ici mon amour,
Je tiens cela plaisant, autant qu'on sauroit dire :
Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire;
Et vous n'en riez pas assez, à mon avis.

ARNOLPHE, *avec un ris forcé.*

Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE.

Mais il faut qu'en ami je vous montre la lettre.
Tout ce que son cœur sent, sa main a su l'y mettre,
Mais en termes touchants et tout pleins de bonté,
De tendresse innocente, et d'ingénuité;
De la manière enfin que la pure nature
Exprime de l'amour la première blessure.

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Voilà, friponne, à quoi l'écriture te sert;
Et, contre mon dessein, l'art t'en fut découvert.

[redacted]

HORACE *lit.*

« Je veux vous écrire, et je suis bien en peine par où je m'y « prendrai. J'ai des pensées que je desirerois que vous sussiez; « mais je ne sais comment faire pour vous les dire, et je me « défie de mes paroles. Comme je commence à connoître qu'on « m'a toujours tenue dans l'ignorance, j'ai peur de mettre « quelque chose qui ne soit pas bien, et d'en dire plus que je « ne devrois. En vérité, je ne sais ce que vous m'avez fait, « mais je sens que je suis fâchée à mourir de ce qu'on me fait « faire contre vous, que j'aurai toutes les peines du monde à « me passer de vous, et que je serois bien aise d'être à vous. « Peut-être qu'il y a du mal à dire cela; mais enfin je ne puis « m'empêcher de le dire, et je voudrois que cela se pût faire « sans qu'il y en eût. On me dit fort que tous les jeunes hom- « mes sont des trompeurs, qu'il ne les faut point écouter, et « que tout ce que vous me dites n'est que pour m'abuser; mais « je vous assure que je n'ai pu encore me figurer cela de vous, « et je suis si touchée de vos paroles, que je ne saurois croire « qu'elles soient menteuses. Dites-moi franchement ce qui en « est : car enfin, comme je suis sans malice, vous auriez le « plus grand tort du monde si vous me trompiez; et je pense que « j'en mourrois de déplaisir[1]. »

[1] Cette lettre est admirable; ce n'est autre chose que le premier instinct, le premier aperçu d'une ame neuve et sensible; et la manière dont elle parle de son ignorance fait voir que cette ignorance n'est chez elle qu'un défaut d'éducation, et nullement un défaut d'esprit; et que, si on ne lui a rien appris, on n'a pas pu du moins en faire une sotte. (L.)—On peut comparer cette lettre à celle d'Isabellé dans *l'École des Maris*. C'est presque la même situation; les deux jeunes filles veulent échapper au même danger : mais elles ont chacune le langage de leur caractère. Agnès, élevée dans l'ignorance, laisse voir la crainte de mal dire ou de dire trop. Elle s'excuse, tandis qu'Isabelle, plus instruite, ne songe qu'à faire l'apologie de sa conduite. L'une a plus de hardiesse; l'autre, plus de timidité et de naïveté : toutes deux cependant ont le même but, et les nuances différentes de leurs caractères cachent les mêmes pensées. Mais, dans l'intention du poëte, la lettre d'Agnès a un autre objet, c'est de faire tomber le bandeau qui aveugle Arnolphe : il commence à sentir qu'on ne peut tenir une fille dans l'ignorance des choses qu'elle doit savoir, et que la nature les lui fait deviner quand on ne les lui enseigne pas. Voilà surtout ce qui justifie le titre de la pièce, critiqué si injustement par tous les commentateurs. Molière a voulu montrer combien il est dange-

ARNOLPHE, *à part.*

Hon ! chienne !

HORACE.

Qu'avez-vous?

ARNOLPHE.

Moi ? rien. C'est que je tousse.

HORACE.

Avez-vous jamais vu d'expression plus douce ?
Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir,
Un plus beau naturel peut-il se faire voir ?
Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable
De gâter méchamment ce fond d'ame admirable ;
D'avoir, dans l'ignorance et la stupidité,
Voulu de cet esprit étouffer la clarté[1] ?
L'amour a commencé d'en déchirer le voile ;
Et si, par la faveur de quelque bonne étoile,
Je puis, comme j'espère, à ce franc animal,
Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal...

ARNOLPHE.

Adieu.

HORACE.

Comment ! si vite !

ARNOLPHE.

Il m'est dans la pensée
Venu tout maintenant une affaire pressée.

HORACE.

Mais ne sauriez-vous point, comme on la tient de près,
Qui dans cette maison pourroit avoir accès ?
J'en use sans scrupule ; et ce n'est pas merveille

reux de laisser à la nature le soin d'instruire une femme, car rien ne la dirige alors ; tandis que l'éducation, en éclairant son esprit, peut lui apprendre à défendre son cœur.

[1] Cette critique de la conduite d'Arnolphe est fort piquante ; c'est un trait de lumière qui doit l'éclairer. Il y a beaucoup d'art, et surtout de vrai comique, à le faire détromper de ses erreurs par celui-là même qui doit en profiter.

Qu'on se puisse, entre amis, servir à la pareille [1].
Je n'ai plus là-dedans que gens pour m'observer;
Et servante et valet, que je viens de trouver,
N'ont jamais, de quelque air que je m'y sois pu prendre,
Adouci leur rudesse à me vouloir entendre.
J'avois pour de tels coups certaine vieille en main,
D'un génie, à vrai dire, au-dessus de l'humain :
Elle m'a dans l'abord servi de bonne sorte;
Mais, depuis quatre jours, la pauvre femme est morte.
Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen [2]?

ARNOLPHE.

Non vraiment; et sans moi vous en trouverez bien.

HORACE.

Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.

SCÈNE V.

ARNOLPHE.

Comme il faut devant lui que je me mortifie!
Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant!
Quoi! pour une innocente un esprit si présent!
Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtresse,
Ou le diable à son ame a soufflé cette adresse.
Enfin me voilà mort par ce funeste écrit.
Je vois qu'il a, le traître, empaumé son esprit,
Qu'à ma suppression il s'est ancré chez elle;
Et c'est mon désespoir et ma peine mortelle.
Je souffre doublement dans le vol de son cœur;
Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.
J'enrage de trouver cette place usurpée,
Et j'enrage de voir ma prudence trompée [3].

[1] *A la pareille*, c'est-à-dire d'une façon pareille, à charge de revanche. (L. B.)

[2] Ce vers achève le tableau. Molière a poussé la situation aussi loin qu'elle pouvoit aller. Dans la comédie, il ne faut pas chercher des mots plaisants, mais trouver des situations plaisantes qui les inspirent.

[3] Peinture naïve de la jalousie, des soupçons et des chagrins de Molière. On

[redacted]

Je sais que, pour punir son amour libertin,
Je n'ai qu'à laisser faire à son mauvais destin,
Que je serai vengé d'elle par elle-même :
Mais il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.
Ciel! puisque pour un choix j'ai tant philosophé,
Faut-il de ses appas m'être si fort coiffé!
Elle n'a ni parents, ni support, ni richesse;
Elle trahit mes soins, mes bontés, ma tendresse :
Et cependant je l'aime, après ce lâche tour,
Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour.
Sot, n'as-tu point de honte? Ah! je crève, j'enrage,
Et je souffletterois mille fois mon visage.
Je veux entrer un peu, mais seulement pour voir
Quelle est sa contenance après un trait si noir.
Ciel, faites que mon front soit exempt de disgrace;
Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,
Donnez-moi tout au moins, pour de tels accidents,
La constance qu'on voit à de certaines gens[1]!

trouve même, dans une conversation qu'il eut avec Chapelle sur ses malheurs domestiques, toutes les plaintes qu'il semble avoir pris plaisir à revêtir ici des couleurs de la poésie. (Voyez les *Mémoires sur la vie de Molière*, p. 61.)

[1] Il y a huit monologues dans cette pièce; c'est beaucoup. Cependant ils ne sont pas, comme dans les ouvrages des prédécesseurs de Molière, préparés seulement pour faire briller le débit d'un acteur : tous ressortent du caractère et de la position du personnage. Ce sont des miroirs fidèles qui nous montrent les modifications et les nuances successives d'une passion insensée. Dans le premier, Arnolphe exprime l'émotion d'une douloureuse surprise; dans le second, il cherche à calmer cette émotion, pour mieux pénétrer un rival qu'il ne craint pas encore. Dans le troisième, il se montre abusé par la feinte docilité d'Agnès, et se félicite de nouveau de la sagesse de son système. Enfin, dans celui-ci ses yeux se dessillent, la vérité toute nue lui apparoit, et il la voit avec désespoir; car il sent que le cœur d'Agnès est capable d'aimer, et que ce n'est pas lui qu'elle aime. Et quelle verve comique dans ces quatre derniers vers :

> Ciel, faites que mon front soit exempt de disgrace;
> Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,
> Donnez-moi tout au moins, pour de tels accidents,
> La constance qu'on voit à de certaines gens!

Ceci n'est pas seulement une épigramme piquante, c'est un trait plein de vérité et de profondeur. Pour annoncer la folle passion d'Arnolphe et les excès où il va se porter, l'auteur nous le montre envisageant presque de sang-froid ce qu'il regar-

[redacted]

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ARNOLPHE.

J'ai peine, je l'avoue, à demeurer en place,
Et de mille soucis mon esprit s'embarrasse,
Pour pouvoir mettre un ordre et dedans et dehors,
Qui du godelureau rompe tous les efforts.
De quel œil la traîtresse a soutenu ma vue!
De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émue;
Et, bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
On diroit, à la voir, qu'elle n'y touche pas.
Plus, en la regardant, je la voyois tranquille,
Plus je sentois en moi s'échauffer une bile;
Et ces bouillants transports dont s'enflammoit mon cœur
Y sembloient redoubler mon amoureuse ardeur.
J'étois aigri, fâché, désespéré contre elle;
Et cependant jamais je ne la vis si belle,
Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçants,
Jamais je n'eus pour eux des desirs si pressants;
Et je sens là-dedans qu'il faudra que je crève,
Si de mon triste sort la disgrace s'achève [1].

doit naguère comme le plus grand des malheurs. Il n'est peut-être pas, dans toutes les pièces de Molière, de trait plus caractéristique que celui-là.

[1] Molière a exprimé dans cette tirade toute la vivacité, tout l'emportement de l'amour qu'il éprouvoit lui-même : on sait que, dans le délire de sa passion, il alloit jusqu'à excuser le penchant de sa femme pour la coquetterie : « Pour moi, « disoit-il, je crois que les gens qui n'ont point senti de semblables délicatesses « n'ont jamais aimé véritablement. Toutes les choses du monde ont du rapport « avec elle dans mon cœur : mon idée en est si fort occupée, que je ne sais

Quoi ! j'aurai dirigé son éducation
Avec tant de tendresse et de précaution ;
Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,
Et j'en aurai chéri la plus tendre espérance ;
Mon cœur aura bâti sur ses attraits naissants,
Et cru la mitonner pour moi durant treize ans,
Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache
Me la vienne enlever jusque sur la moustache,
Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi !
Non, parbleu ! non, parbleu ! Petit sot, mon ami,
Vous avez beau tourner, ou j'y perdrai mes peines,
Ou je rendrai, ma foi, vos espérances vaines,
Et de moi tout-à-fait vous ne vous rirez point[1].

« rien en son absence qui m'en puisse divertir. Quand je la vois, une émotion et « des transports qu'on peut sentir, mais qu'on ne sauroit dire, m'ôtent l'usage de « la réflexion. Je n'ai plus d'yeux pour ses défauts, il m'en reste seulement pour « tout ce qu'elle a d'aimable *. » Rien n'est plus frappant que ce rapport entre les sentiments de Molière et ceux d'Arnolphe. Tous deux sont justement parvenus à cette époque de la vie où une violente passion rend à l'ame les fougues du jeune âge, mais où celui qui s'y livre peut tomber dans les ridicules qui s'attachent à un vieillard amoureux. C'est par ce contraste qu'Arnolphe, dont tous les mouvements sont passionnés, ne laisse pas d'égayer et de faire rire les spectateurs : et qu'on ne croie pas que Molière ait ignoré le ridicule de sa position : on voit dans sa *Vie* que sa plus douloureuse réflexion étoit « qu'étant parvenu à se former la réputation « d'un homme de bon esprit, on eût à lui reprocher que son ménage n'en fût pas « mieux conduit.... Je n'ai pas pensé que j'étois trop austère pour une société do- « mestique, et je sens que dans la position où est ma femme, elle seroit cent fois « plus malheureuse que je ne le suis, si elle s'assujettissoit à mes manières *. » Il est aisé de voir, par des plaintes si raisonnables, que Molière avoit puisé toute la morale de sa pièce dans le sentiment profond de sa propre misère : les ridicules d'Arnolphe, sa jalousie, son égoïsme, disent à toutes les femmes : N'épousez pas un homme dont les goûts ne seroient pas de votre âge ! Le titre de la pièce est donc l'expression du sentiment le plus exquis des convenances naturelles.

[1] Arnolphe est désabusé de son système : il ne doit plus compter sur l'ignorance d'Agnès, et cependant il persiste à en faire sa femme. Quel chemin il a fait depuis le premier acte, où il vouloit absolument

Épouser une sotte, et pour n'être pas sot !

Telle est la bizarrerie du cœur humain. Arnolphe n'a cessé de montrer son éloignement pour ce qu'il nomme *une spirituelle* : et cependant plus Agnès lui montrera de l'esprit, plus il l'aimera.

* Mémoires sur la vie de Molière, page 65.

[redacted]

SCÈNE II.

UN NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

Ah ! le voilà ! Bonjour. Me voici tout à point
Pour dresser le contrat que vous souhaitez faire.

ARNOLPHE, *se croyant seul, et sans voir ni entendre le notaire.*

Comment faire?

LE NOTAIRE.

Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

A mes précautions je veux songer de près.

LE NOTAIRE.

Je ne passerai rien contre vos intérêts.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Il se faut garantir de toutes les surprises.

LE NOTAIRE.

Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises.
Il ne vous faudra point, de peur d'être déçu,
Quittancer le contrat que vous n'ayez reçu.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

J'ai peur, si je vais faire éclater quelque chose,
Que de cet incident par la ville on ne cause.

LE NOTAIRE.

Hé bien ! il est aisé d'empêcher cet éclat,
Et l'on peut en secret faire votre contrat.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en sorte ?

LE NOTAIRE.

Le douaire se règle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Je l'aime, et cet amour est mon grand embarras.

LE NOTAIRE.

On peut avantager une femme en ce cas.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Quel traitement lui faire en pareille aventure?

LE NOTAIRE.

L'ordre est que le futur doit douer la future
Du tiers du dot qu'elle a [1]; mais cet ordre n'est rien,
Et l'on va plus avant lorsque l'on le veut bien.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Si...

(Il aperçoit le notaire.)

LE NOTAIRE.

Pour le préciput, il les regarde ensemble [2].
Je dis que le futur peut, comme bon lui semble,
Douer la future.

ARNOLPHE.

Hé?

LE NOTAIRE.

Il peut l'avantager
Lorsqu'il l'aime beaucoup, et qu'il veut l'obliger;
Et cela par douaire, ou préfix qu'on appelle [3],
Qui demeure perdu par le trépas d'icelle;
Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs;
Ou coutumier, selon les différents vouloirs;
Ou par donation dans le contrat formelle,
Qu'on fait ou pure et simple, ou qu'on fait mutuelle.
Pourquoi hausser le dos? Est-ce qu'on parle en fat,
Et que l'on ne sait pas les formes d'un contrat?
Qui me les apprendra? personne, je présume.
Sais-je pas qu'étant joints on est par la coutume
Communs en meubles, biens, immeubles et conquêts,
A moins que par un acte on y renonce exprès?

[1] Cela signifie que si une femme apporte soixante mille livres de dot, elle doit avoir vingt mille livres de douaire. (L. B.)

[2] On appelle *préciput* ce que la femme a droit de prendre dans la communauté avant le partage de tout ce qui en a été le produit. (L. B.)

[3] Le douaire préfix est celui que chaque conjoint assigne à sa volonté. Le douaire coutumier est celui qui est ordonné et établi par la coutume. (L. B.)

Sais-je pas que le tiers du bien de la future
Entre en communauté pour...?

ARNOLPHE.

Oui, c'est chose sûre,
Vous savez tout cela; mais qui vous en dit mot?

LE NOTAIRE.

Vous, qui me prétendez faire passer pour sot,
En me haussant l'épaule et faisant la grimace.

ARNOLPHE.

La peste soit fait l'homme, et sa chienne de face!
Adieu. C'est le moyen de vous faire finir.

LE NOTAIRE.

Pour dresser un contrat m'a-t-on pas fait venir?

ARNOLPHE.

Oui, je vous ai mandé; mais la chose est remise,
Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise.
Voyez quel diable d'homme avec son entretien!

LE NOTAIRE, *seul.*

Je pense qu'il en tient; et je crois penser bien [1].

SCÈNE III.

LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE.

LE NOTAIRE, *allant au-devant d'Alain et de Georgette.*

M'êtes-vous pas venu querir pour votre maître?

[1] Cette scène est une imitation des quiproquo dont les pièces italiennes offrent de nombreux exemples. Si l'on examine le discours d'Arnolphe, on verra que rien n'y est forcé, et qu'il ressort naturellement de sa situation. Cependant, comme Arnolphe répond toujours directement au notaire qu'il n'entend pas, il faut bien convenir que la scène choque un peu les vraisemblances. Les critiques du temps, et entre autres l'auteur de la *Zélinde*, relevèrent cette faute avec d'autant plus d'empressement que la scène est charmante, et que c'est une de celles qui eurent le plus de succès dans la nouveauté. Au reste, comme le plus grand des fâcheux pour Arnolphe, dans la situation où il se trouve, doit être le notaire qu'il a mandé pour son contrat de mariage, cette scène n'est pas, comme on l'a dit, faite seulement pour occuper le théâtre, mais elle concourt merveilleusement à l'humiliation d'Arnolphe.

ALAIN.

Oui.

LE NOTAIRE.

J'ignore pour qui vous le pouvez connoître ;
Mais allez de ma part lui dire de ce pas
Que c'est un fou fieffé.

GEORGETTE.

Nous n'y manquerons pas.

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN.

Monsieur...

ARNOLPHE.

Approchez-vous ; vous êtes mes fidèles,
Mes bons, mes vrais amis, et j'en sais des nouvelles.

ALAIN.

Le notaire...

ARNOLPHE.

Laissons, c'est pour quelque autre jour.
On veut à mon honneur jouer d'un mauvais tour ;
Et quel affront pour vous, mes enfants, pourroit-ce être,
Si l'on avoit ôté l'honneur à votre maître !
Vous n'oseriez après paroître en nul endroit ;
Et chacun, vous voyant, vous montreroit au doigt [1].
Donc, puisqu'autant que moi l'affaire vous regarde,
Il faut de votre part faire une telle garde,
Que ce galant ne puisse en aucune façon...

GEORGETTE.

Vous nous avez tantôt montré notre leçon.

[1] Arnolphe, qui est un homme d'esprit et d'expérience, cherche à tirer parti de la simplicité de ses serviteurs, en remuant ce grand levier des actions humaines, l'intérêt personnel. On ne pouvoit donner à cette idée une tournure plus comique, et qui entrât mieux dans le caractère d'Alain et de Georgette.

ARNOLPHE.

Mais à ses beaux discours gardez bien de vous rendre.

ALAIN.

Oh vraiment...!

GEORGETTE.

Nous savons comme il faut s'en défendre.

ARNOLPHE.

S'il venoit doucement : Alain, mon pauvre cœur,
Par un peu de secours soulage ma langueur!

ALAIN.

Vous êtes un sot.

ARNOLPHE.

(à Georgette.)

Bon. Georgette, ma mignonne,
Tu me parois si douce et si bonne personne...

GEORGETTE.

Vous êtes un nigaud.

ARNOLPHE.

(à Alain.)

Bon. Quel mal trouves-tu
Dans un dessein honnête et tout plein de vertu?

ALAIN.

Vous êtes un fripon.

ARNOLPHE.

(à Georgette.)

Fort bien. Ma mort est sûre,
Si tu ne prends pitié des peines que j'endure.

GEORGETTE.

Vous êtes un benêt, un impudent.

ARNOLPHE.

Fort bien.

(à Alain.)

Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien;
Je sais, quand on me sert, en garder la mémoire :
Cependant, par avance, Alain, voilà pour boire;
Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon.

(Ils tendent tous deux la main, et prennent l'argent.)

[redacted]

Ce n'est de mes bienfaits qu'un simple échantillon.
Toute la courtoisie enfin dont je vous presse,
C'est que je puisse voir votre belle maîtresse.

GEORGETTE, *le poussant.*

A d'autres.

ARNOLPHE.

Bon cela.

ALAIN, *le poussant.*

Hors d'ici.

ARNOLPHE.

Bon.

GEORGETTE, *le poussant.*

Mais tôt.

ARNOLPHE.

Bon. Holà! c'est assez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut?

ALAIN.

Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre?

ARNOLPHE.

Oui, fort bien, hors l'argent qu'il ne falloit pas prendre[1].

GEORGETTE.

Nous ne nous sommes pas souvenus de ce point.

ALAIN.

Voulez-vous qu'à l'instant nous recommencions?

ARNOLPHE.

Point :

Suffit. Rentrez tous deux.

[1] Molière doit l'idée de cette scène à une pièce italienne intitulée *Pantalon jaloux*. Pantalon veut interdire l'entrée de la maison au docteur ; il ordonne à ses domestiques de lui fermer la porte au nez quand il viendra, et, s'il résiste, de lui donner des coups de bâton. Ensuite, pour exercer ses gens à bien faire, il suppose qu'il est le docteur. A ce titre, il est successivement repoussé, battu, s'écrie que cela va bien, et sort content. (C.)

[redacted]

ALAIN.

Vous n'avez rien qu'à dire[1].

ARNOLPHE.

Non, vous dis-je ; rentrez, puisque je le desire ;
Je vous laisse l'argent. Allez : je vous rejoins.
Ayez bien l'œil à tout, et secondez mes soins.

SCÈNE V.

ARNOLPHE.

Je veux, pour espion qui soit d'exacte vue,
Prendre le savetier du coin de notre rue.
Dans la maison toujours je prétends la tenir,
Y faire bonne garde, et surtout en bannir
Vendeuses de rubans, perruquières, coiffeuses,
Faiseuses de mouchoirs, gantières, revendeuses,
Tous ces gens qui sous main travaillent chaque jour
A faire réussir les mystères d'amour[2].
Enfin j'ai vu le monde, et j'en sais les finesses.
Il faudra que mon homme ait de grandes adresses,
Si message ou poulet de sa part peut entrer.

[1] Remarquez que c'est toujours Arnolphe qui emploie la finesse, la ruse, le mensonge. Rien n'est plus singulier que la contexture de cette pièce. Arnolphe n'a autour de lui que des cœurs sincères, que des serviteurs fidèles ; son rival lui donne avis de tout, sa maîtresse ne lui déguise rien, et cependant tout est inutile ; car plus il est éclairé, plus il est malheureux ; et la vérité, qui fait son supplice, doit seule punir sa folie.

[2] Ces détails sont empruntés à Scarron, qui peint ainsi une femme d'intrigue : « Sa principale profession étoit d'être conciliatrice des volontés, possédant éminemment toutes les conditions requises à celles qui veulent s'en acquitter, « comme d'être perruquière, revendeuse, distillatrice, d'avoir quantité de secrets « pour l'embellissement du corps humain, etc. » — Un commentateur dit que cette scène de *pure bouffonnerie est inutile*. Il se trompe : cette scène n'est point de pure bouffonnerie, elle est de caractère : Arnolphe raisonne bien d'après son système ; il est en situation, il dit ce qu'il doit dire : la scène est donc utile.



SCÈNE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

La place m'est heureuse à vous y rencontrer [1].
Je viens de l'échapper bien belle, je vous jure.
Au sortir d'avec vous, sans prévoir l'aventure,
Seule dans son balcon j'ai vu paroître Agnès [2],
Qui des arbres prochains prenoit un peu le frais.
Après m'avoir fait signe, elle a su faire en sorte,
Descendant au jardin, de m'en ouvrir la porte;
Mais à peine tous deux dans sa chambre étions-nous,
Qu'elle a sur les degrés entendu son jaloux;
Et tout ce qu'elle a pu, dans un tel accessoire [3],
C'est de me renfermer dans une grande armoire.
Il est entré d'abord : je ne le voyois pas,
Mais je l'oyois marcher, sans rien dire, à grands pas,
Poussant de temps en temps des soupirs pitoyables,
Et donnant quelquefois de grands coups sur les tables,
Frappant un petit chien qui pour lui s'émouvoit,

[1] Molière indique ici lui-même le défaut le plus sensible de sa pièce. Faire rencontrer ainsi Horace et Arnolphe, à point nommé, cinq fois de suite, c'est trop montrer le besoin qu'on en a pour les confidences qui font marcher la pièce. (L.)

[2] Le reproche qu'on faisoit à Molière, et qui paroîtroit le mieux fondé, c'est que toute son intrigue ne comportant que les récits d'Horace à Arnolphe, et d'Agnès à M. de la Souche, elle étoit vide d'action (B.)—Mais, premièrement, il n'est pas vrai de dire que toute la pièce n'est qu'en récits : on y voit beaucoup d'actions qui se passent sur la scène; et les récits eux-mêmes y sont des actions, suivant la constitution du sujet; d'autant qu'ils sont tous faits innocemment à la personne intéressée, qui par-là entre à tous coups dans une confusion à réjouir les spectateurs, et prend, à chaque nouvelle, toutes les mesures qu'elle peut pour se parer du malheur qu'elle craint. (MOLIÈRE, *Critique de l'École des Femmes*, scène VII.)

[3] *Être en accessoire*, suivant Nicot, signifie *être en danger*. Marot s'en est servi dans le sens de *désordre* : il dit, en parlant des ennemis,

Que la pique on manie
Pour les choquer et mettre *en accessoire* *.

Molière est le dernier de nos auteurs classiques qui ait employé ce mot.

* OEuvres de Marot, tome I, page 229, édition de 1700.

Et jetant brusquement les hardes qu'il trouvoit.
Il a même cassé, d'une main mutinée,
Des vases dont la belle ornoit sa cheminée;
Et sans doute il faut bien qu'à ce becque cornu[1]
Du trait qu'elle a joué quelque jour soit venu.
Enfin, après cent tours, ayant de la manière
Sur ce qui n'en peut mais déchargé sa colère[2],
Mon jaloux inquiet, sans dire son ennui,
Est sorti de la chambre, et moi, de mon étui[3].
Nous n'avons point voulu, de peur du personnage,
Risquer à nous tenir ensemble davantage;
C'étoit trop hasarder : mais je dois, cette nuit,
Dans sa chambre un peu tard m'introduire sans bruit.
En toussant par trois fois je me ferai connoître;
Et je dois au signal voir ouvrir la fenêtre,
Dont, avec une échelle, et secondé d'Agnès,
Mon amour tâchera de me gagner l'accès.
Comme à mon seul ami je veux bien vous l'apprendre.
L'allégresse du cœur s'augmente à la répandre;

[1] *Becque cornu* est une imitation du mot italien *becco*, qui signifie *bouc*. (B.)-- Les vieux conteurs emploient quelquefois ces deux mots réunis dans le sens de *cornard*. (A.)

[2] *Mais*, du latin *magis*, plus, davantage : vieux mot dont on se sert encore dans quelques provinces : *je n'en puis mais*; *je l'aime mais que toi*. (MÉN.) — Molière s'est encore servi de ce mot dans la grande scène du cinquième acte.

[3] Tout ce récit est imité de Straparole. Voici le passage : « Le jour ensuivant, « ainsi que Nérin s'en alloit aux champs, il vint, par fortune, à rencontrer maître « Raymond, et lui dit, en le saluant : Bonjour. maître Raymond; je veux vous « raconter une chose qui vous plaira grandement. Et quoy? respondit maître Ray- « mond. J'ai échappé, dit Nérin, le plus extresme danger que fit jamais homme « vivant. Je m'en allay au logis de la dame que vous sçavez; et ainsi que j'estois en « propos amoureux avec elle, le mary survint, lequel, après avoir cherché et « tracassé par toute la maison, a mis le feu aux quatre coins de la chambre, et a « brûlé tout ce qui estoit là-dedans. Et vous, dit maître Raymond, où estiez-vous « cependant? J'estois caché, dit Nérin, dedans une garde-robe, que la dame fit « jeter hors du foyer. Maître Raymond, entendant ces propos, et cognoissant que « ce qu'il disoit estoit vrai, tomba quasi mort en terre; mais il ne s'osoit descou- « vrir, à cause qu'il desiroit les trouver sur le fait. » (STRAPAROLE, quatrième nuit, fable IV, pag. 324, 325.)

Et, goûtât-on cent fois un bonheur plus parfait,
On n'en est pas content, si quelqu'un ne le sait.
Vous prendrez part, je pense, à l'heur de mes affaires.
Adieu. Je vais songer aux choses nécessaires [1].

SCÈNE VII.

ARNOLPHE.

Quoi! l'astre qui s'obstine à me désespérer
Ne me donnera pas le temps de respirer!
Coup sur coup je verrai, par leur intelligence,
De mes soins vigilants confondre la prudence!
Et je serai la dupe, en ma maturité [2],
D'une jeune innocente et d'un jeune éventé!
En sage philosophe on m'a vu, vingt années,
Contempler des maris les tristes destinées,
Et m'instruire avec soin de tous les accidents [3]
Qui font dans le malheur tomber les plus prudents;
Des disgraces d'autrui profitant dans mon ame,

[1] On s'étonne de la prodigieuse imagination de l'auteur, et de l'art avec lequel il reproduit les mêmes moyens sous une forme toujours nouvelle. Les commentateurs ont cherché à établir quelques points de comparaison entre l'intrigue de cette pièce et *l'École des Maris*. Mais dans *l'École des Maris* Isabelle et Valère travaillent tous deux à tromper Sganarelle : ici, au contraire, Agnès a seule tout l'honneur des divers stratagèmes qui désespèrent Arnolphe ; car, au lieu de seconder celle qu'il aime, Horace trahit continuellement les ruses que lui inspire l'amour. C'étoit une idée singulière et hardie que de placer tous les fils de l'intrigue entre les mains d'une jeune fille élevée dans une ignorance complète ; et, pour se rendre compte des difficultés d'une pareille entreprise, il faudroit ne pas connoître la pièce, et se donner le problème à résoudre.

[2] Du vivant de Molière, on supprimoit encore vingt vers de ce monologue, depuis *et je serai la dupe*, etc. (B.) — Les monologues sont nombreux dans cette pièce ; mais ils peignent si bien et d'une manière si comique toutes les nuances de la passion d'Arnolphe, qu'on ne peut même approuver les suppressions consenties par Molière.

[3] On retrouve encore dans cette partie du monologue l'histoire des chagrins domestiques de Molière. Comme Arnolphe, il perdit auprès d'une jeune fille le fruit de son expérience, de ses soins, et de sa philosophie. (Voyez les *Mémoires sur la vie de Molière*.)

J'ai cherché les moyens, voulant prendre une femme,
De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
Et le tirer de pair d'avec les autres fronts;
Pour ce noble dessein, j'ai cru mettre en pratique
Tout ce que peut trouver l'humaine politique;
Et, comme si du sort il étoit arrêté
Que nul homme ici-bas n'en seroit exempté,
Après l'expérience et toutes les lumières
Que j'ai pu m'acquérir sur de telles matières,
Après vingt ans et plus de méditation
Pour me conduire en tout avec précaution,
De tant d'autres maris j'aurois quitté la trace,
Pour me trouver après dans la même disgrace!
Ah! bourreau de destin, vous en aurez menti.
De l'objet qu'on poursuit je suis encor nanti;
Si son cœur m'est volé par ce blondin funeste,
J'empêcherai du moins qu'on s'empare du reste;
Et cette nuit, qu'on prend pour ce galant exploit,
Ne se passera pas si doucement qu'on croit.
Ce m'est quelque plaisir, parmi tant de tristesse,
Que l'on me donne avis du piége qu'on me dresse,
Et que cet étourdi, qui veut m'être fatal,
Fasse son confident de son propre rival.

SCÈNE VIII.

CHRYSALDE, ARNOLPHE.

CHRYSALDE [1].

Hé bien! souperons-nous avant la promenade?

[1] L'inutilité du personnage de Chrysalde dans l'action; la remarque que la pièce se passe toute en récit; les explications sur ce *le* (qui sont dans les commentateurs une faute plus grande que celle qu'ils veulent reprendre), toutes ces critiques furent faites dans le temps, et se trouvent dans la *Zélinde*, *la Guerre comique*, *le Portrait du Peintre*, et *le Panégyrique de l'École des Femmes*. Ce sont également les auteurs de ces pièces qui ont pour la première fois indiqué les sources où Molière avoit puisé l'idée de *l'École des Femmes*, telles que Cervantes, Scarron, Straparole, Rabelais, etc,

ARNOLPHE.

Non. Je jeûne ce soir.

CHRYSALDE.

D'où vient cette boutade?

ARNOLPHE.

De grace, excusez-moi, j'ai quelque autre embarras.

CHRYSALDE.

Votre hymen résolu ne se fera-t-il pas?

ARNOLPHE.

C'est trop s'inquiéter des affaires des autres.

CHRYSALDE.

Oh! oh! si brusquement! Quels chagrins sont les vôtres?
Seroit-il point, compère, à votre passion
Arrivé quelque peu de tribulation?
Je le jurerois presque, à voir votre visage.

ARNOLPHE.

Quoi qu'il m'arrive, au moins aurai-je l'avantage
De ne pas ressembler à de certaines gens
Qui souffrent doucement l'approche des galants.

CHRYSALDE.

C'est un étrange fait, qu'avec tant de lumières
Vous vous effarouchiez toujours sur ces matières,
Qu'en cela vous mettiez le souverain bonheur,
Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
Être avare, brutal, fourbe, méchant, et lâche,
N'est rien, à votre avis, auprès de cette tache;
Et, de quelque façon qu'on puisse avoir vécu,
On est homme d'honneur quand on n'est point cocu.
A le bien prendre au fond, pourquoi voulez-vous croire
Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,
Et qu'une ame bien née ait à se reprocher
L'injustice d'un mal qu'on ne peut empêcher?
Pourquoi voulez-vous, dis-je, en prenant une femme,
Qu'on soit digne, à son choix, de louange ou de blâme,
Et qu'on s'aille former un monstre plein d'effroi

De l'affront que nous fait son manquement de foi?
Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage
Se faire en galant homme une plus douce image;
Que, des coups du hasard aucun n'étant garant,
Cet accident de soi doit être indifférent,
Et qu'enfin tout le mal, quoique le monde glose,
N'est que dans la façon de recevoir la chose :
Et, pour se bien conduire en ces difficultés,
Il y faut, comme en tout, fuir les extrémités,
N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires
Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires,
De leurs femmes toujours vont citant les galants,
En font partout l'éloge, et prônent leurs talents,
Témoignent avec eux d'étroites sympathies,
Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties [1],
Et font qu'avec raison les gens sont étonnés
De voir leur hardiesse à montrer là leur nez.
Ce procédé, sans doute, est tout-à-fait blâmable;
Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.
Si je n'approuve pas ces amis des galants,
Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulents
Dont l'imprudent chagrin, qui tempête et qui gronde,
Attire au bruit qu'il fait les yeux de tout le monde,
Et qui, par cet éclat, semblent ne pas vouloir
Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
Entre ces deux partis il en est un honnête,
Où, dans l'occasion, l'homme prudent s'arrête;
Et, quand on le sait prendre, on n'a point à rougir
Du pis dont une femme avec nous puisse agir.
Quoi qu'on en puisse dire enfin, le cocuage
Sous des traits moins affreux aisément s'envisage;
Et, comme je vous dis, toute l'habileté
Ne va qu'à le savoir tourner du bon côté [2].

[1] *Cadeau* signifioit autrefois *fête*, *repas*. (Voyez la note de l'acte III, scène II.)
[2] Quoi! c'est peu de chose, ce n'est rien de perdre le cœur de sa femme, et de

ARNOLPHE.

Après ce beau discours, toute la confrérie
Doit un remerciement à votre seigneurie;
Et quiconque voudra vous entendre parler
Montrera de la joie à s'y voir enrôler.

CHRYSALDE.

Je ne dis pas cela; car c'est ce que je blâme :
Mais, comme c'est le sort qui nous donne une femme,
Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dés,
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
Il faut jouer d'adresse, et, d'une ame réduite,
Corriger le hasard par la bonne conduite.

ARNOLPHE.

C'est-à-dire dormir et manger toujours bien,
Et se persuader que tout cela n'est rien.

CHRYSALDE.

Vous pensez vous moquer; mais, à ne vous rien feindre,
Dans le monde je vois cent choses plus à craindre,
Et dont je me ferois un bien plus grand malheur

ne pas être le père de ses enfants? Quel est le galant homme qui puisse se faire d'un pareil malheur une douce image? Quoi! tout le mal de la violation conjugale n'est que dans la façon de prendre la chose! Quel peut être le bon côté d'un crime qui désorganise la famille, qui la déshonore, qui détruit les plus douces affections sociales, et empoisonne tout le bonheur domestique? Le plaisir que donnent les meilleures comédies est beaucoup trop cher, si, pour l'acheter, il faut s'exposer à tout le mal que peut produire cette pernicieuse morale. Au reste, le mal est fait, et *l'École des Femmes* est aujourd'hui fort innocente. (G.)— Cette diatribe porte entièrement à faux. L'infidélité est un malheur : qui le savoit mieux que l'auteur de *l'École des Femmes?* Mais ce malheur est d'autant plus grand, qu'on lui donne plus d'éclat. Molière n'amoindrit pas le crime, il conseille seulement de ne pas y ajouter le ridicule; il veut diminuer le mal en ôtant le scandale : et c'est ici, non une leçon de morale, mais, ce qui étoit plus à sa place, une école de bienséance. En un mot, tout ce que dit Geoffroy est vrai, mais ne doit pas s'adresser à Molière, dont l'unique but étoit de montrer la singularité d'un préjugé qui, en plaçant le déshonneur dans une chose indépendante de notre volonté, fait rejaillir la honte d'une femme sur toute une famille. Si la scène n'est pas aussi morale qu'on pourroit le desirer, c'est la faute de la société, et non celle de Molière. Au reste, il semble que l'auteur ait prévu les objections de ses critiques; car il les met dans la bouche d'Arnolphe; ce qui donne lieu à Chrysalde d'expliquer sa pensée, comme nous l'avons fait nous-mêmes. (Voyez cinq vers plus bas.)

[redacted]

Que de cet accident qui vous fait tant de peur.
Pensez-vous qu'à choisir de deux choses prescrites,
Je n'aimasse pas mieux être ce que vous dites,
Que de me voir mari de ces femmes de bien
Dont la mauvaise humeur fait un procès sur rien,
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses,
Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses[1],
Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
Prennent droit de traiter les gens de haut en bas,
Et veulent, sur le pied de nous être fidèles,
Que nous soyons tenus à tout endurer d'elles?
Encore un coup, compère, apprenez qu'en effet
Le cocuage n'est que ce que l'on le fait;
Qu'on peut le souhaiter pour de certaines causes,
Et qu'il a ses plaisirs comme les autres choses.

ARNOLPHE.

Si vous êtes d'humeur à vous en contenter,
Quant à moi, ce n'est pas la mienne d'en tâter;
Et plutôt que subir une telle aventure...

CHRYSALDE.

Mon Dieu! ne jurez point, de peur d'être parjure.
Si le sort l'a réglé, vos soins sont superflus,
Et l'on ne prendra pas votre avis là-dessus[2].

[1] Chrysalde, pour pousser Arnolphe à bout, et pour se moquer de lui, soutient une opinion singulière. Avant lui Rabelais et Brantôme s'étoient permis cette plaisanterie hasardée, mais qui devient très dramatique dans la situation d'Arnolphe et de Chrysalde. « Il n'est pas, dit Rabelais, coqun qui veult; si tu es coqun, « *ergo* ta femme sera belle: *ergo* tu seras bien traité d'elle; *ergo* tu auras des amis « beaucoup; *ergo* tu seras sauvé. » Brantôme développe cette pensée: « Quand une « femme, dit-il, est un peu galante, elle se rend plus aisée, plus subjecte, plus « docile, craintive, et de plus douce et agreable humeur, plus humble et plus « prompte à faire tout ce que le mari veut, et lui condescend en tout, comme j'en « ai veu plusieurs, telles qui n'osent gronder, ni crier, ni faire des caricatures, de « peur que leurs maris ne les menacent de leurs fautes; bref, elles font ce que « leurs maris veuillent. » (P.)—Juvénal, dans sa fameuse satire; Boileau, dans la satire x, et La Fontaine, dans *Belphégor*, se sont aussi récriés contre *ces dragons de vertu qui se retranchent toujours sur leurs sages prouesses.*

[2] Ce dernier trait est comme le résumé de tout ce qui vient d'être dit. Quoique

ARNOLPHE.

Moi, je serois cocu ?

CHRYSALDE.

Vous voilà bien malade!
Mille gens le sont bien, sans vous faire bravade,
Qui de mine, de cœur, de biens et de maison,
Ne feroient avec vous nulle comparaison.

ARNOLPHE.

Et moi, je n'en voudrois avec eux faire aucune.
Mais cette raillerie, en un mot, m'importune;
Brisons là, s'il vous plaît.

CHRYSALDE.

Vous êtes en courroux!
Nous en saurons la cause. Adieu. Souvenez-vous,
Quoi que sur ce sujet votre honneur vous inspire,
Que c'est être à demi ce que l'on vient de dire,
Que de vouloir jurer qu'on ne le sera pas

ARNOLPHE.

Moi, je le jure encore, et je vais de ce pas.
Contre cet accident trouver un bon remède.

(Il court heurter à sa porte.)

SCÈNE IX.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Mes amis, c'est ici que j'implore votre aide.
Je suis édifié de votre affection;
Mais il faut qu'elle éclate en cette occasion;
Et, si vous m'y servez selon ma confiance,
Vous êtes assurés de votre récompense.

cette scène refroidisse un peu l'action, on l'écoute avec d'autant plus de plaisir, qu'elle sert à développer le caractère d'Arnolphe, et qu'on sent le besoin de connoître sa pensée après tant d'événements qui peuvent l'avoir changée. Le résultat de cet examen est qu'Arnolphe n'a rien appris de l'expérience. C'est toujours un sot que son esprit a trompé.

[redacted]

L'homme que vous savez (n'en faites point de bruit)
Veut, comme je l'ai su, m'attraper cette nuit,
Dans la chambre d'Agnès entrer par escalade;
Mais il lui faut, nous trois, dresser une embuscade.
Je veux que vous preniez chacun un bon bâton,
Et, quand il sera près du dernier échelon
(Car dans le temps qu'il faut j'ouvrirai la fenêtre),
Que tous deux à l'envi vous me chargiez ce traître,
Mais d'un air dont son dos garde le souvenir,
Et qui lui puisse apprendre à n'y plus revenir;
Sans me nommer pourtant en aucune manière,
Ni faire aucun semblant que je serai derrière.
Aurez-vous bien l'esprit de servir mon courroux?

ALAIN.

S'il ne tient qu'à frapper, monsieur, tout est à nous:
Vous verrez, quand je bats, si j'y vais de main morte.

GEORGETTE.

La mienne, quoique aux yeux elle n'est pas si forte,
N'en quitte pas sa part à le bien étriller.

ARNOLPHE.

Rentrez donc; et surtout gardez de babiller[1].

(seul.)

Voilà pour le prochain une leçon utile;
Et si tous les maris qui sont en cette ville
De leurs femmes ainsi recevoient le galant,
Le nombre des cocus ne seroit pas si grand.

[1] Arnolphe se félicite sans cesse de ses précautions qui le trompent toujours. Personne n'a mieux su que Molière combien l'homme est attaché à ses foiblesses, et combien il peut être dupe sans être corrigé. Il n'y a dans ce quatrième acte que la scène VI qui fasse marcher l'action : celle du notaire, quoique très comique, lorsqu'elle est bien jouée, n'est qu'un simple jeu de théâtre. On en peut dire autant de celle d'Alain et Georgette, qui a cependant l'avantage d'ajouter quelque chose au ridicule d'Arnolphe. Enfin la discussion d'Arnolphe et de Chrysalde rappelle trop une discussion semblable du premier acte. L'auteur a manqué de matière : il y a suppléé par des scènes épisodiques, pour se ménager un cinquième acte, qui, sauf le dénoûment, est un des plus beaux qui soient au théâtre.

[redacted]

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Traîtres! qu'avez-vous fait par cette violence?

ALAIN.

Nous vous avons rendu, monsieur, obéissance.

ARNOLPHE.

De cette excuse en vain vous voulez vous armer,
L'ordre étoit de le battre, et non de l'assommer;
Et c'étoit sur le dos, et non pas sur la tête,
Que j'avois commandé qu'on fît choir la tempête.
Ciel! dans quel accident me jette ici le sort!
Et que puis-je résoudre à voir cet homme mort?
Rentrez dans la maison, et gardez de rien dire
De cet ordre innocent que j'ai pu vous prescrire.
(seul.)
Le jour s'en va paroître, et je vais consulter
Comment dans ce malheur je me dois comporter.
Hélas! que deviendrai-je? et que dira le père,
Lorsque inopinément il saura cette affaire?

SCÈNE II.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE, *à part.*

Il faut que j'aille un peu reconnoître qui c'est.

[redacted]

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Eût-on jamais prévu...

(heurté par Horace, qu'il ne reconnoît pas.)

Qui va là, s'il vous plaît?

HORACE.

C'est vous, seigneur Arnolphe?

ARNOLPHE.

Oui. Mais vous...?

HORACE.

C'est Horace.

Je m'en allois chez vous vous prier d'une grace.
Vous sortez bien matin[1]!

ARNOLPHE.

Quelle confusion!

Est-ce un enchantement? est-ce une illusion?

HORACE.

J'étois, à dire vrai, dans une grande peine;
Et je bénis du ciel la bonté souveraine
Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi.
Je viens vous avertir que tout a réussi[2],
Et même beaucoup plus que je n'eusse osé dire,
Et par un incident qui devoit tout détruire.
Je ne sais point par où l'on a pu soupçonner
Cette assignation qu'on m'avoit su donner;

[1] Comment la rencontre d'Arnolphe à une pareille heure de la nuit n'éveille-t-elle pas les soupçons d'Horace? Après ce qui vient de lui arriver, il devroit être moins confiant; il devroit surtout s'étonner de voir Arnolphe se tenir jour et nuit en sentinelle sur cette place. Il est vrai qu'Horace se trouve dans une situation qui ne lui laisse guère le temps de la réflexion. C'est une excuse; mais il en est une meilleure encore, c'est que l'intérêt de la scène en efface l'invraisemblance.

[2] Ce coup de théâtre est merveilleux; il enchérit sur tout ce qu'on a vu. Mais le génie de Molière n'est pas encore épuisé, et avant la fin de ce récit il relèvera Arnolphe aussi facilement qu'il vient de l'accabler. On ne sauroit trop remarquer l'art avec lequel Molière, dans cette scène, agite et tranquillise l'esprit de ce personnage; il le fait passer sans cesse de la crainte à l'espérance, du contentement à la peine, et cela sans blesser jamais les vraisemblances, et surtout sans cesser d'être comique. Tout le récit d'Horace est plein de chaleur et d'élégance. L'auteur nous a tellement identifié au sujet, que l'illusion est complète: on croit voir ce qu'il peint.

[redacted]

Mais, étant sur le point d'atteindre à la fenêtre,
J'ai, contre mon espoir, vu quelques gens paroître,
Qui, sur moi brusquement levant chacun le bras,
M'ont fait manquer le pied et tomber jusqu'en bas;
Et ma chute, aux dépens de quelque meurtrissure,
De vingt coups de bâton m'a sauvé l'aventure.
Ces gens-là, dont étoit, je pense, mon jaloux,
Ont imputé ma chute à l'effort de leurs coups;
Et comme la douleur, un assez long espace,
M'a fait sans remuer demeurer sur la place,
Ils ont cru tout de bon qu'ils m'avoient assommé,
Et chacun d'eux s'en est aussitôt alarmé.
J'entendois tout leur bruit dans le profond silence :
L'un l'autre ils s'accusoient de cette violence;
Et, sans lumière aucune, en querellant le sort,
Sont venus doucement tâter si j'étois mort.
Je vous laisse à penser si, dans la nuit obscure,
J'ai d'un vrai trépassé su tenir la figure.
Ils se sont retirés avec beaucoup d'effroi;
Et, comme je songeois à me retirer, moi,
De cette feinte mort la jeune Agnès émue
Avec empressement est devers moi venue :
Car les discours qu'entre eux ces gens avoient tenus
Jusques à son oreille étoient d'abord venus;
Et, pendant tout ce trouble étant moins observée,
Du logis aisément elle s'étoit sauvée;
Mais, me trouvant sans mal, elle a fait éclater
Un transport difficile à bien représenter.
Que vous dirai-je enfin? Cette aimable personne
A suivi les conseils que son amour lui donne,
N'a plus voulu songer à retourner chez soi,
Et de tout son destin s'est commise à ma foi.
Considérez un peu, par ce trait d'innocence,
Où l'expose d'un fou la haute impertinence,
Et quels fâcheux périls elle pourroit courir

[redacted]

Si j'étois maintenant homme à la moins chérir.
Mais d'un trop pur amour mon ame est embrasée;
J'aimerois mieux mourir que l'avoir abusée :
Je lui vois des appas dignes d'un autre sort,
Et rien ne m'en sauroit séparer que la mort[1].
Je prévois là-dessus l'emportement d'un père;
Mais nous prendrons le temps d'apaiser sa colère.
A des charmes si doux je me laisse emporter,
Et dans la vie enfin il se faut contenter.
Ce que je veux de vous, sous un secret fidèle,
C'est que je puisse mettre en vos mains cette belle;
Que dans votre maison, en faveur de mes feux,
Vous lui donniez retraite au moins un jour ou deux.
Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite,
Et qu'on en pourra faire une exacte poursuite,
Vous savez qu'une fille aussi de sa façon
Donne avec un jeune homme un étrange soupçon;
Et comme c'est à vous, sûr de votre prudence,
Que j'ai fait de mes feux entière confidence,
C'est à vous seul aussi, comme ami généreux,
Que je puis confier ce dépôt amoureux.

ARNOLPHE.

Je suis, n'en doutez point, tout à votre service.

HORACE.

Vous voulez bien me rendre un si charmant office?

ARNOLPHE.

Très volontiers, vous dis-je; et je me sens ravir
De cette occasion que j'ai de vous servir.

[1] Ces huit vers renferment tout ce qu'Horace pouvoit dire de plus naturel et de plus satisfaisant à la suite de son récit. En même temps qu'ils donnent une idée juste des dangers où la folle conduite d'Arnolphe pouvoit précipiter Agnès, ils rassurent le spectateur sur le sort de cette jeune fille, à laquelle il s'intéresse, en lui faisant connoître les intentions pures de son amant, qui pouvoit n'être qu'un vil séducteur. Dans *l'École des Maris*, Isabelle, qui est moins ignorante qu'Agnès, fait ses conditions avec Valère, avant de se livrer à lui; ici, il falloit que tout vînt de l'honnêteté d'Horace lui-même. (A.)

Je rends graces au ciel de ce qu'il me l'envoie,
Et n'ai jamais rien fait avec si grande joie.

HORACE.

Que je suis redevable à toutes vos bontés !
J'avois de votre part craint de difficultés :
Mais vous êtes du monde ; et, dans votre sagesse,
Vous savez excuser le feu de la jeunesse.
Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE.

Mais comment ferons-nous? car il fait un peu jour.
Si je la prends ici, l'on me verra peut-être ;
Et, s'il faut que chez moi vous veniez à paroître,
Des valets causeront. Pour jouer au plus sûr,
Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur.
Mon allée est commode, et je l'y vais attendre.

HORACE.

Ce sont précautions qu'il est fort bon de prendre.
Pour moi, je ne ferai que vous la mettre en main,
Et chez moi sans éclat je retourne soudain.

ARNOLPHE, *seul.*

Ah! fortune, ce trait d'aventure propice
Répare tous les maux que m'a faits ton caprice !

(Il s'enveloppe le nez de son manteau.

SCÈNE III.

AGNÈS, ARNOLPHE, HORACE.

HORACE, *à Agnès.*

Ne soyez point en peine où je vais vous mener ;
C'est un logement sûr que je vous fais donner.
Vous loger avec moi, ce seroit tout détruire :
Entrez dans cette porte, et laissez-vous conduire.

(Arnolphe lui prend la main sans qu'elle le reconnoisse.)

AGNÈS, *à Horace.*

Pourquoi me quittez-vous?

[redacted]

HORACE.

Chère Agnès, il le faut.

AGNÈS.

Songez donc, je vous prie, à revenir bientôt.

HORACE.

J'en suis assez pressé par ma flamme amoureuse.

AGNÈS.

Quand je ne vous vois point, je ne suis point joyeuse.

HORACE.

Hors de votre présence, on me voit triste aussi.

AGNÈS.

Hélas! s'il étoit vrai, vous resteriez ici.

HORACE.

Quoi! vous pourriez douter de mon amour extrême!

AGNÈS.

Non, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime[1].

(Arnolphe la tire.)

Ah! l'on me tire trop.

HORACE.

C'est qu'il est dangereux,
Chère Agnès, qu'en ce lieu nous soyons vus tous deux;
Et le parfait ami de qui la main vous presse
Suit le zèle prudent qui pour nous l'intéresse.

AGNÈS.

Mais suivre un inconnu que...

HORACE.

N'appréhendez rien :
Entre de telles mains vous ne serez que bien.

[1] Voilà donc Arnolphe obligé d'écouter patiemment les tendres déclarations d'Agnès et d'Horace. Il falloit un art singulier pour mettre en action, sous les yeux de ce jaloux, tout ce qu'il avoit le plus redouté. Remarquez surtout combien la grace touchante du dialogue ajoute à la force comique de la situation; et cependant cette situation n'est pour l'auteur qu'un moyen de préparer la scène suivante : il excite l'impatience pour accroître l'intérêt, et il fait éprouver à ses spectateurs toutes les passions qui troublent ses personnages.

AGNÈS.

Je me trouverois mieux entre celles d'Horace,
Et j'aurois...
(à Arnolphe qui la tire encore.)
Attendez.

HORACE.

Adieu. Le jour me chasse.

AGNÈS.

Quand vous verrai-je donc?

HORACE.

Bientôt, assurément.

AGNÈS.

Que je vais m'ennuyer jusques à ce moment!

HORACE, *en s'en allant.*

Grace au ciel, mon bonheur n'est plus en concurrence;
Et je puis maintenant dormir en assurance[1].

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE, *caché dans son manteau, et déguisant sa voix.*

Venez, ce n'est pas là que je vous logerai,
Et votre gîte ailleurs est par moi préparé.
Je prétends en lieu sûr mettre votre personne.
(se faisant connoître.)
Me connoissez-vous?

AGNÈS.

Hai!

ARNOLPHE.

Mon visage, friponne,

[1] Phrase d'un usage vulgaire, par laquelle on exprime l'état d'une sécurité parfaite. Il est surtout utile de faire remarquer ces tournures proverbiales; car ici, par exemple, un traducteur étranger pourroit s'y tromper, et croire qu'Horace ne quitte Agnès que pour aller dormir; ce qui feroit un étrange contre-sens. — Cette première scène excite dans l'esprit des spectateurs autant de curiosité que de crainte; c'est une de ces péripéties, un de ces coups de fortune, dont l'effet est certain lorsqu'ils sont heureusement amenés.

[redacted]

Dans cette occasion rend vos sens effrayés,
Et c'est à contre-cœur qu'ici vous me voyez ;
Je trouble en ses projets l'amour qui vous possède.

(Agnès regarde si elle ne verra point Horace.)

N'appelez point des yeux le galant à votre aide[1] ;
Il est trop éloigné pour vous donner secours.
Ah ! ah ! si jeune encor, vous jouez de ces tours !
Votre simplicité, qui semble sans pareille,
Demande si l'on fait les enfants par l'oreille ;
Et vous savez donner des rendez-vous la nuit,
Et pour suivre un galant vous évader sans bruit !
Tudieu ! comme avec lui votre langue cajole !
Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école !
Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris ?
Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits ?
Et ce galant, la nuit, vous a donc enhardie ?
Ah ! coquine, en venir à cette perfidie !
Malgré tous mes bienfaits former un tel dessein !
Petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein,
Et qui, dès qu'il se sent, par une humeur ingrate
Cherche à faire du mal à celui qui le flatte !

AGNÈS.

Pourquoi me criez-vous[2] ?

ARNOLPHE.

J'ai grand tort en effet !

[1] Ce coup de théâtre accroît l'intérêt, en jetant Agnès dans une double perplexité : elle se retrouve entre les mains de son tyran, et c'est Horace qui vient de l'y mettre. Quel trouble doit être le sien ! Cependant elle ne conçoit aucun soupçon, et ses regards cherchent encore son amant. Voilà bien le caractère de l'innocence : aucun trait n'échappe au génie de Molière.

[2] Voilà le fruit de cette ignorance dans laquelle Arnolphe a voulu élever Agnès. *Elle n'entend point de mal à tout ce qu'elle a fait.* Ainsi les précautions d'Arnolphe n'ont servi qu'à assurer son malheur, parceque ces précautions étoient la suite d'un système ridicule. Molière met ici en action cette pensée de Chrysalde au premier acte, que *la stupide* peut manquer à son devoir

Sans en avoir envie et sans penser le faire.

AGNÈS.

Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.

ARNOLPHE.

Suivre un galant n'est pas une action infame?

AGNÈS.

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme :
J'ai suivi vos leçons, et vous m'avez prêché
Qu'il se faut marier pour ôter le péché.

ARNOLPHE.

Oui. Mais pour femme, moi, je prétendois vous prendre;
Et je vous l'avois fait, me semble, assez entendre.

AGNÈS.

Oui. Mais, à vous parler franchement entre nous,
Il est plus pour cela selon mon goût que vous.
Chez vous le mariage est fâcheux et pénible,
Et vos discours en font une image terrible;
Mais, las! il le fait, lui, si rempli de plaisirs,
Que de se marier il donne des desirs[1].

ARNOLPHE.

Ah! c'est que vous l'aimez, traîtresse!

AGNÈS.

Oui, je l'aime.

ARNOLPHE.

Et vous avez le front de le dire à moi-même!

AGNÈS.

Et pourquoi, s'il est vrai, ne le dirois-je pas?

ARNOLPHE.

Le deviez-vous aimer, impertinente?

AGNÈS.

Hélas!
Est-ce que j'en puis mais? Lui seul en est la cause;

[1] Arnolphe, aveuglé par sa passion, n'a jamais pensé qu'il fût *trop austère pour une société domestique*; et c'est Agnès qui lui apprend que pour être heureux dans le mariage il faut des goûts semblables. Tout ce qu'elle dit est vrai, et peint la naïveté de son caractère; elle accable Arnolphe, qui voit en même temps son système renversé et son bonheur détruit.

[redacted]

Et je n'y songeois pas lorsque se fit la chose[1].

ARNOLPHE.

Mais il falloit chasser cet amoureux desir.

AGNÈS.

Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir?

ARNOLPHE.

Et ne saviez-vous pas que c'étoit me déplaire?

AGNÈS.

Moi? point du tout. Quel mal cela vous peut-il faire?

ARNOLPHE.

Il est vrai, j'ai sujet d'en être réjoui!
Vous ne m'aimez donc pas, à ce compte?

AGNÈS.

Vous?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Hélas! non.

ARNOLPHE.

Comment, non!

AGNÈS.

Voulez-vous que je mente?

ARNOLPHE.

Pourquoi ne m'aimer pas, madame l'impudente?

AGNÈS.

Mon Dieu! ce n'est pas moi que vous devez blâmer :
Que ne vous êtes-vous, comme lui, fait aimer!
Je ne vous en ai pas empêché, que je pense.

ARNOLPHE.

Je m'y suis efforcé de toute ma puissance;
Mais les soins que j'ai pris, je les ai perdus tous.

[1] Il est impossible de s'exprimer avec plus de vérité, plus de naïveté, plus de simplicité : c'est la nature éclairée par le sentiment. Agnès voit ce qui lui convient, mais elle ne cherche à tromper personne; sa franchise même sert à confondre le pauvre Arnolphe, et à lui montrer ce que Molière disoit de sa propre femme, *qu'une jeune innocente a cent fois plus de raison que lui.*

AGNÈS.

Vraiment, il en sait donc là-dessus plus que vous;
Car à se faire aimer il n'a point eu de peine[1].

ARNOLPHE, *à part.*

Voyez comme raisonne et répond la vilaine!
Peste! une précieuse en diroit-elle plus?
Ah! je l'ai mal connue; ou, ma foi, là-dessus
Une sotte en sait plus que le plus habile homme.
(à Agnès.)
Puisqu'en raisonnements votre esprit se consomme,
La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long temps
Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens?

AGNÈS.

Non. Il vous rendra tout jusques au dernier double[2].

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.
(haut.)
Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouvoir,
Les obligations que vous pouvez m'avoir?

AGNÈS.

Je ne vous en ai pas de si grandes qu'on pense.

ARNOLPHE.

N'est-ce rien que les soins d'élever votre enfance?

AGNÈS.

Vous avez là-dedans bien opéré vraiment,
Et m'avez fait en tout instruire joliment!
Croit-on que je me flatte, et qu'enfin, dans ma tête,
Je ne juge pas bien que je suis une bête[3]?

[1] Quel dialogue! et quelle naïveté de langage unie à la plus grande force de raison! Il n'y avoit avant Molière aucun exemple de ce comique-là. Celui qui dit, *pourquoi ne pas m'aimer?* c'est celui-là qui est un sot, malgré son âge et son expérience; et celle qui répond, *que ne vous êtes-vous fait aimer?* dit ce qu'il y a de mieux à dire. Toute la philosophie du monde ne trouveroit rien de meilleur, et ne pourroit que commenter ce que l'instinct d'une enfant de seize ans a deviné. (L.)

[2] Pièce de monnoie qui valoit deux deniers.

[3] Quelle leçon elle donne à celui qui l'a si mal élevée, et qui lui reproche les soins

[redacted]

Moi-même j'en ai honte; et, dans l'âge où je suis,
Je ne veux plus passer pour sotte, si je puis.

ARNOLPHE.

Vous fuyez l'ignorance, et voulez, quoi qu'il coûte,
Apprendre du blondin quelque chose?

AGNÈS.

Sans doute.
C'est de lui que je sais ce que je puis savoir;
Et beaucoup plus qu'à vous je pense lui devoir.

ARNOLPHE.

Je ne sais qui me tient qu'avec une gourmade
Ma main de ce discours ne venge la bravade.
J'enrage quand je vois sa piquante froideur;
Et quelques coups de poing satisferoient mon cœur.

AGNÈS.

Hélas! vous le pouvez, si cela peut vous plaire.

ARNOLPHE, *à part.*

Ce mot et ce regard désarme ma colère,
Et produit un retour de tendresse de cœur,
Qui de son action m'efface la noirceur.
Chose étrange d'aimer, et que, pour ces traîtresses,
Les hommes soient sujets à de telles foiblesses!
Tout le monde connoît leur imperfection;
Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion;
Leur esprit est méchant, et leur ame fragile;
Il n'est rien de plus foible et de plus imbécile,
Rien de plus infidèle : et, malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.

(à Agnès.)

Hé bien! faisons la paix. Va, petite traîtresse,
Je te pardonne tout, et te rends ma tendresse[1];

qu'il a pris de son enfance! On voit qu'en dépit d'Arnolphe elle n'est pas aussi *bête* qu'il l'auroit voulu, et chaque réplique de cette enfant, qui ne sait rien, le confond, et lui ferme la bouche par la seule force de la vérité. (L.)

[1] Quel singulier spectacle que celui d'Arnolphe, joué, moqué, outragé, s'adoucissant pour ramener Agnès au moment où elle vient de l'abreuver d'amertume!

[illegible] l'amour que j'ai pour toi,
[illegible] si bon, en revanche aime-moi.

AGNÈS.

[illegible] de mon cœur je voudrois vous complaire :
[illegible] me coûteroit-il si je le pouvois faire?

ARNOLPHE.

Mon pauvre petit bec, tu le peux si tu veux.
Écoute seulement ce soupir amoureux,
Vois ce regard mourant, contemple ma personne,
Et quitte ce morveux et l'amour qu'il te donne.
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi,
Et tu seras cent fois plus heureuse avec moi.
Ta forte passion est d'être brave et leste,
Tu le seras toujours, va, je te le proteste;
Sans cesse, nuit et jour, je te caresserai,
Je te bouchonnerai, baiserai, mangerai[1];
Tout comme tu voudras tu pourras te conduire :
Je ne m'explique point, et cela c'est tout dire.

(bas, à part.)

Jusqu'où la passion peut-elle faire aller[2]!

On s'étonne de le voir séduit par les qualités mêmes dont il a voulu la priver, sentant sa foiblesse, et ne pouvant y résister; voulant enfin accorder à une jeune fille et les plaisirs et la liberté qui selon lui perdent les femmes, et se rendant toujours plus ridicule à mesure qu'il se rend plus facile. Il seroit impossible de trouver un tableau plus vrai de l'aveuglement et du délire de la passion. Aussi Molière s'est-il peint ici d'après nature; c'est une scène de son ménage qu'il a mise sur le théâtre; et il suffit, pour le prouver, de citer ce passage d'une confidence qu'il adressoit à Chapelle : « J'eus le chagrin de voir qu'une personne sans beauté, qui doit le peu « d'esprit qu'on lui trouve à l'éducation que je lui ai donnée, détruisoit en un mo- « ment toute ma philosophie. Sa présence me fit oublier mes résolutions, et les « premières paroles qu'elle me dit pour sa défense me laissèrent si convaincu que « mes soupçons étoient mal fondés, que je lui demandai pardon d'avoir été cré- « dule. »

[1] Ce mot bouchonner vient de bouchon, diminutif de bouche, mignardise dont on se sert quelquefois en caressant un enfant. Molière a déja employé ce mot dans *l'École des Maris*, scène XIV, acte II, *Mon petit nez, pauvre petit bouchon.* (B.)

[2] Ce vers est une suffisante apologie du transport amoureux d'Arnolphe. Mais Molière a daigné répondre lui-même à ceux qui accusoient cette scène d'exagération. « Je voudrois bien savoir, disoit-il, si ce n'est pas faire la satire des amants, « et si les honnêtes gens mêmes, et les plus sérieux, en pareille occasion, ne font

[redacted]

(haut.)

Enfin, à mon amour rien ne peut s'égaler :
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate?
Me veux-tu voir pleurer? veux-tu que je me batte?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux?
Veux-tu que je me tue? Oui, dis si tu le veux,
Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme[1].

AGNÈS.

Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'ame:
Horace avec deux mots en feroit plus que vous.

ARNOLPHE.

Ah! c'est trop me braver, trop pousser mon courroux.
Je suivrai mon dessein, bête trop indocile;
Et vous dénicherez à l'instant de la ville[2].
Vous rebutez mes vœux, et me mettez à bout;
Mais un cul de couvent me vengera de tout.

« pas des choses... » Cette réticence ne nous permet pas de rien ajouter; car elle est de Molière, et elle laisse deviner tout ce qu'il est impossible d'écrire.

[1] Tout le monde éclate de rire à la vue d'une pareille folie. Mais ce n'est pas tout; la réflexion vous dit un moment après : Voilà pourtant à quel excès de délire et d'avilissement on peut se porter, quand on est assez foible pour aimer dans un âge où il faut laisser l'amour aux jeunes gens. La leçon est importante; elle pourroit fournir un beau chapitre de morale; mais auroit-il l'effet de la scène de Molière? (L.)

[2] Cette scène est la plus belle de *l'École des Femmes*. « Voulez-vous savoir, dit « un auteur contemporain, pourquoi Molière dépeint si naturellement les jaloux? « C'est qu'il est du nombre : ce n'est pas que je ne doive dire, pour lui rendre jus- « tice, qu'il ne témoigne pas sa jalousie hors du théâtre; il a trop de prudence, et « ne voudroit pas s'exposer à la raillerie*. » On voit par ce passage que, du temps de Molière, tout le monde le reconnoissoit dans ses ouvrages. En effet, *l'École des Femmes* le montre tout entier : d'abord comme homme de lettres, au milieu de ses livres, traçant le plan de sa pièce, et cherchant des inspirations dans Cervantes, Rabelais, Brantôme, Straparole, Scarron, Regnier, etc.; ensuite comme observateur de la société et de ses bienséances. Chrysalde ne fait que développer les sages règles de conduite que Molière, malheureux dans son ménage, s'étoit imposées à lui-même. Enfin avec quelle profondeur, quelle vérité de sentiment ne retrace-t-il pas dans Arnolphe le malheureux travers d'un homme qui a toute sa vie observé les foiblesses humaines, qui s'en est raillé, qui en a tracé de plaisants portraits, et qui, malgré toute son expérience, tombe dans le premier piége que lui tend son propre cœur! Il est impossible de ne pas reconnoître Molière dans ce tableau. Mais ce n'est là que l'homme de la société; il nous reste à observer l'homme

* De Visé, *Nouvelle nouvelle*, tome III, page 335.

SCÈNE V.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN.

ALAIN.

Je ne sais ce que c'est, monsieur; mais il me semble
Qu'Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble.

ARNOLPHE.

La voici. Dans ma chambre allez me la nicher.
(à part.)
Ce ne sera pas là qu'il la viendra chercher;
Et puis, c'est seulement pour une demi-heure.
Je vais, pour lui donner une sûre demeure,
(à Alain.)
Trouver une voiture. Enfermez-vous des mieux,
Et surtout gardez-vous de la quitter des yeux.
(seul.)
Peut-être que son ame, étant dépaysée,
Pourra de cet amour être désabusée.

SCÈNE VI.

ARNOLPHE, HORACE.

HORACE.

Ah! je viens vous trouver, accablé de douleur.

de génie : celui-là, supérieur à ses propres passions, ne perd pas un moment de vue le but moral de son ouvrage. En effet, quelle leçon donne cet Arnolphe, qui, malgré son esprit, sa prévoyance, sa philosophie, se laisse égarer par une passion qui le couvre de ridicule, et tombe enfin, comme Molière lui-même, dans le malheur qu'il a le plus observé, le plus raillé, et le plus redouté*! mais aussi quelle délicatesse exquise de sentiments dans celui qui, en traçant le rôle d'Agnès, semble ne songer qu'à justifier, à embellir celle qui jetoit tant d'amertume sur sa vie! On sent qu'en écrivant il se rappelle la Béjart, qu'il excuse ses fautes, qu'il la plaint, qu'il n'accuse que lui, qu'il ne veut faire rire qu'à ses dépens**. Ce sentiment exquis de tendresse, d'indulgence, et d'amour, est un trait si naturel du caractère de ce grand homme, qu'il peut servir à le faire reconnoître dans ses ouvrages.

* Histoire des intrigues de Molière et de celles de sa femme, page 37.

** Idem, page 38.

Le ciel, seigneur Arnolphe, a conclu mon malheur;
Et, par un trait fatal d'une injustice extrême,
On me veut arracher de la beauté que j'aime.
Pour arriver ici mon père a pris le frais[1];
J'ai trouvé qu'il mettoit pied à terre ici près :
Et la cause, en un mot, d'une telle venue,
Qui, comme je disois, ne m'étoit pas connue,
C'est qu'il m'a marié sans m'en écrire rien,
Et qu'il vient en ces lieux célébrer ce lien.
Jugez, en prenant part à mon inquiétude,
S'il pouvoit m'arriver un contre-temps plus rude.
Cet Enrique, dont hier je m'informois à vous,
Cause tout le malheur dont je ressens les coups :
Il vient avec mon père achever ma ruine,
Et c'est sa fille unique à qui l'on me destine.
J'ai, dès leurs premiers mots, pensé m'évanouir :
Et d'abord, sans vouloir plus long-temps les ouïr,
Mon père ayant parlé de vous rendre visite,
L'esprit plein de frayeur, je l'ai devancé vite.
De grace, gardez-vous de lui rien découvrir
De mon engagement qui le pourroit aigrir;
Et tâchez, comme en vous il prend grande créance,
De le dissuader de cette autre alliance.

ARNOLPHE.

Oui-dà.

HORACE.

Conseillez-lui de différer un peu,
Et rendez, en ami, ce service à mon feu.

ARNOLPHE.

Je n'y manquerai pas.

HORACE.

C'est en vous que j'espère.

[1] C'est-à-dire a profité de la fraîcheur de la nuit. Cette ocution manque de clarté.

ARNOLPHE.

Fort bien.

HORACE.

Et je vous tiens mon véritable père.
Dites-lui que mon âge... Ah! je le vois venir!
Écoutez les raisons que je vous puis fournir[1].

SCÈNE VII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, HORACE, ARNOLPHE.

(Horace et Arnolphe se retirent dans un coin du théâtre, et parlent bas ensemble.)

ENRIQUE, *à Chrysalde.*

Aussitôt qu'à mes yeux je vous ai vu paroître,
Quand on ne m'eût rien dit, j'aurois su vous connoître.
Je vous vois tous les traits de cette aimable sœur
Dont l'hymen autrefois m'avoit fait possesseur;
Et je serois heureux, si la parque cruelle
M'eût laissé ramener cette épouse fidèle,
Pour jouir avec moi des sensibles douceurs
De revoir tous les siens après nos longs malheurs.
Mais, puisque du destin la fatale puissance
Nous prive pour jamais de sa chère présence,
Tâchons de nous résoudre, et de nous contenter
Du seul fruit amoureux qui m'en ait pu rester.
Il vous touche de près; et, sans votre suffrage,

[1] Le reproche qu'on faisoit à Molière, et qui paroissoit le mieux fondé, c'est que toute son intrigue ne comportant que les récits d'Horace à Arnolphe, et d'Agnès à M. de la Souche, elle étoit vide d'action. Mais si ces récits, toujours intéressants de part et d'autre, occupoient toujours le spectateur, et le conduisoient au dénoûment avec le plaisir le plus vif, que pouvoit faire de plus ce qu'on appelle action? Le développement successif du caractère original et naïf d'Agnès; la confiance légère, mais aimable, d'Horace; les étonnements d'Arnolphe, toujours averti, et ses efforts toujours vains pour se conserver sa proie, qui lui échappe enfin dans une catastrophe dont les incidents sont suffisamment ménagés et prévus; tout cela n'équivaut-il pas au mouvement théâtral le plus vif? L'étonnante rapidité des quatre premiers actes de la tragédie d'*Horace* a-t-elle un autre fondement que des récits? (B.)

J'aurois tort de vouloir disposer de ce gage.
Le choix du fils d'Oronte est glorieux de soi;
Mais il faut que ce choix vous plaise comme à moi[1].

CHRYSALDE.

C'est de mon jugement avoir mauvaise estime,
Que douter si j'approuve un choix si légitime.

ARNOLPHE, *à part, à Horace.*

Oui, je vais vous servir de la bonne façon.

HORACE, *à part, à Arnolphe.*

Gardez, encore un coup...

ARNOLPHE, *à Horace.*

N'ayez aucun soupçon.

(Arnolphe quitte Horace pour aller embrasser Oronte.)

ORONTE, *à Arnolphe.*

Ah! que cette embrassade est pleine de tendresse!

ARNOLPHE.

Que je sens à vous voir une grande allégresse!

ORONTE.

Je suis ici venu...

ARNOLPHE.

Sans m'en faire récit,
Je sais ce qui vous mène.

ORONTE.

On vous l'a déja dit?

[1] Le besoin d'un dénoûment se fait trop sentir par l'arrivée des deux vieillards, qui viennent uniquement pour faire un mariage. On a beau abréger au théâtre le long roman qu'ils racontent en dialogue pour expliquer leur aventure, j'ai toujours vu qu'on n'écoutoit même pas le peu qu'on en dit, parceque l'on est d'accord avec l'auteur pour ôter Agnès des mains d'Arnolphe, n'importe comment, et la donner au jeune homme qu'elle aime. On a reproché à Molière quelques dénoûments semblables: c'est un défaut sans doute, et il faut tâcher de l'éviter; mais je crois cette partie bien moins importante dans la comédie que dans la tragédie. Comme dans la comédie il ne s'agit ordinairement que d'un mariage en dernier résultat, divertissez pendant cinq actes, et amenez le mariage comme il vous plaira, le spectateur ne s'y rendra pas difficile. (L.)— Il est cependant vrai qu'un bon dénoûment seroit une perfection de plus, chose toujours desirable, et dont Molière offre plusieurs exemples. Au reste, ces dénoûments postiches et romanesques sont imités des anciens, qui n'ont jamais rien imaginé de mieux pour terminer toutes leurs pièces.

Un bonheur continu rendroit l'homme superbe;
Et chacun a son tour, comme dit le proverbe.

HORACE, *à part.*

Quels maux peuvent, ô ciel! égaler mes ennuis!
Et s'est-on jamais vu dans l'abîme où je suis!

ARNOLPHE, *à Oronte.*

Pressez vite le jour de la cérémonie,
J'y prends part, et déja moi-même je m'en prie.

ORONTE.

C'est bien notre dessein.

SCÈNE IX.

AGNÈS, ORONTE, ENRIQUE, ARNOLPHE, HORACE, CHRYSALDE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE, *à Agnès.*

Venez, belle, venez,
Qu'on ne sauroit tenir, et qui vous mutinez.
Voici votre galant, à qui, pour récompense,
Vous pouvez faire une humble et douce révérence [1].
(à Horace.)
Adieu. L'événement trompe un peu vos souhaits;
Mais tous les amoureux ne sont pas satisfaits.

AGNÈS.

Me laissez-vous, Horace, emmener de la sorte?

HORACE.

Je ne sais où j'en suis, tant ma douleur est forte.

ARNOLPHE.

Allons, causeuse, allons.

AGNÈS.

Je veux rester ici.

[1] A peine rassuré, Arnolphe reprend son humeur railleuse : il fait ici allusion aux révérences du balcon. Molière est plein de ces rapprochements qui soutiennent un caractère, et font disparoître le comédien pour ne plus laisser voir aux spectateurs que le personnage représente.

ORONTE.

Dites-nous ce que c'est que ce mystère-ci.
Nous nous regardons tous, sans le pouvoir comprendre.

ARNOLPHE.

Avec plus de loisir je pourrai vous l'apprendre.
Jusqu'au revoir.

ORONTE.

Où donc prétendez-vous aller?
Vous ne nous parlez point comme il nous faut parler.

ARNOLPHE.

Je vous ai conseillé, malgré tout son murmure,
D'achever l'hyménée.

ORONTE.

Oui. Mais pour le conclure,
Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t-on pas dit
Que vous avez chez vous celle dont il s'agit,
La fille qu'autrefois, de l'aimable Angélique,
Sous des liens secrets, eut le seigneur Enrique?
Sur quoi votre discours étoit-il donc fondé?

CHRYSALDE.

Je m'étonnois aussi de voir son procédé.

ARNOLPHE.

Quoi...!

CHRYSALDE.

D'un hymen secret ma sœur eut une fille,
Dont on cacha le sort à toute la famille.

ORONTE.

Et qui, sous de feints noms, pour ne rien découvrir,
Par son époux, aux champs fut donnée à nourrir.

CHRYSALDE.

Et dans ce temps, le sort, lui déclarant la guerre,
L'obligea de sortir de sa natale terre.

ORONTE.

Et d'aller essuyer mille périls divers,
Dans ces lieux séparés de nous par tant de mers.

CHRYSALDE.

Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie
Avoient pu lui ravir l'imposture et l'envie.

ORONTE.

Et, de retour en France, il a cherché d'abord
Celle à qui de sa fille il confia le sort.

CHRYSALDE.

Et cette paysanne a dit avec franchise
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avoit remise.

ORONTE.

Et qu'elle l'avoit fait sur votre charité,
Par un accablement d'extrême pauvreté.

CHRYSALDE.

Et lui, plein de transport, et l'allégresse en l'ame,
A fait jusqu'en ces lieux conduire cette femme.

ORONTE.

Et vous allez enfin la voir venir ici,
Pour rendre aux yeux de tous ce mystère éclairci [1].

CHRYSALDE, *à Arnolphe.*

Je devine à peu près quel est votre supplice;
Mais le sort en cela ne vous est que propice.
Si n'être point cocu vous semble un si grand bien,
Ne vous point marier en est le vrai moyen.

ARNOLPHE, *s'en allant tout transporté, et ne pouvant parler.*

Ouf!

[1] Cette scène languit un peu par de petites explications qui retardent le dénoûment, et qui sont absolument inutiles. On a vu, dans la première scène du premier acte, qu'Arnolphe a reçu la jeune Agnès des mains d'une paysanne, qui la lui a cédée par pauvreté. On est instruit, par la scène VI du même acte, qu'un certain Enrique, qui a séjourné quatorze ans en Amérique, revient à Paris fort riche, et qu'il y doit arriver avec le père d'Horace, pour un fait important que la lettre ne dit point. C'en est assez pour le dénoûment. Chrysalde et Oronte n'apprennent au public que ce qu'il a déja soupçonné. (B.)

SCÈNE X.

ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, AGNÈS, HORACE.

ORONTE.

D'où vient qu'il s'enfuit sans rien dire?

HORACE.

Ah! mon père,
Vous saurez pleinement ce surprenant mystère.
Le hasard en ces lieux avoit exécuté
Ce que votre sagesse avoit prémédité.
J'étois, par les doux nœuds d'une ardeur mutuelle,
Engagé de parole avecque cette belle;
Et c'est elle, en un mot, que vous venez chercher,
Et pour qui mon refus a pensé vous fâcher.

ENRIQUE.

Je n'en ai point douté d'abord que je l'ai vue,
Et mon ame depuis n'a cessé d'être émue.
Ah! ma fille, je cède à des transports si doux.

CHRYSALDE.

J'en ferois de bon cœur, mon frère, autant que vous;
Mais ces lieux et cela ne s'accommodent guères.
Allons dans la maison débrouiller ces mystères,
Payer à notre ami ses soins officieux,
Et rendre grace au ciel, qui fait tout pour le mieux [1].

[1] Deux grands écrivains ont reproché à Molière de donner un tour gracieux au vice, et une austérité ridicule et odieuse à la vertu. Entraînés par leur exemple, d'autres écrivains d'un ordre moins élevé ont signalé *l'École des Femmes* comme un ouvrage immoral, et propre à flatter le goût d'un siècle dont les mœurs commençoient à se corrompre. Ces autorités sont nombreuses et respectables. Osons le dire cependant, Fénelon, J.-J. Rousseau, Riccoboni, Geoffroy lui-même, n'ont condamné Molière que faute d'avoir approfondi les secrets et le but de son art. Pour justifier l'auteur de *l'École des Femmes*, il suffit d'examiner s'il a su tirer un avertissement utile de la peinture des ridicules qui accompagnent toujours les vices du cœur et les travers de l'esprit. Dans cette pièce, Molière a voulu montrer un de ces hommes qui, s'éloignant encore plus des goûts de la jeunesse par leur austérité que par leur âge, ne laissent pas de s'abandonner à toutes les passions; pren-

nent les conseils de leur égoïsme pour ceux de l'expérience, les systèmes les plus bizarres pour les inspirations de la sagesse, et prétendent changer les lois éternelles de la nature en assujettissant à leurs caprices tout ce qui les environne. Tel est le caractère d'Arnolphe; et il faut remarquer que le développement de ce caractère fait tout le sujet et toute l'intrigue de la pièce. La simplicité d'Agnès, la sottise des valets, les confidences d'Horace, les raisonnements de Chrysalde, tendent à faire ressortir le travers d'esprit de ce singulier personnage; son ridicule système met tout en mouvement; lui seul porte le poids de l'action. Toujours en scène pendant les cinq actes, il va, il vient, s'agite, combine, gronde, s'adoucit; et, quoique toujours averti, il ne peut rien empêcher : tout est déception, ruse, adresse dans sa conduite; tout est simplicité, innocence, naïveté dans celle d'Agnès. Veut-il la surprendre, la séduire, la tromper, lui exagérer ses bienfaits; elle oppose la vérité au mensonge; et c'est en montrant le fond de son cœur qu'elle punit son tyran. Mais ce qui rend la situation plus vive et la leçon plus frappante, c'est que les précautions d'Arnolphe ne servent qu'à assurer son malheur; sa punition ressort de l'accomplissement de tous ses vœux : il a voulu des valets imbéciles, les siens le sont à l'excès; il a voulu qu'Agnès ne fût qu'une sotte, elle a toute la sottise que donne l'ignorance. Elle avoue avec la même naïveté son amour pour Horace, son indifférence pour Arnolphe, et son goût pour le mariage; enfin elle se sauve avec son amant,

Et ne voit pas de mal à tout ce qu'elle a fait.

Quelle profondeur dans ce vers! il résume la pièce, il justifie Agnès, il confond Arnolphe, il commence son châtiment; car enfin la voilà telle qu'il l'a souhaitée. Mais la justice ne seroit pas entière, si chaque travers de ce personnage ne recevoit sa punition. Arnolphe s'est moqué des maris trompés, il sera moqué par Chrysalde; il s'est joué de la confiance d'Horace, il le verra triompher; il a sacrifié le bonheur d'Agnès au sien, il sera *le plus malheureux des hommes*. Faire recueillir à chacun le fruit de ses œuvres, c'est la morale du théâtre; et jamais Molière n'a mieux atteint ce but que dans *l'École des Femmes*. Après cet examen, il semble que nous soyons autorisés à dire que c'est faute de réflexion qu'on a taxé cette pièce d'immoralité. Si elle pèche par quelques détails, le fond en est excellent, et nous croyons avoir prouvé que tout y concourt au but moral, c'est-à-dire à faire ressortir les travers d'Arnolphe, et à les punir.

FIN DE L'ÉCOLE DES FEMMES.

[redacted]

LA CRITIQUE

DE

L'ÉCOLE DES FEMMES,

COMÉDIE EN UN ACTE.

1663.

PERSONNAGES.

URANIE [1].
ÉLISE [2].
CLIMÈNE [3].
LE MARQUIS [4].
DORANTE, ou LE CHEVALIER [5].
LYSIDAS, poëte [6].
GALOPIN, laquais.

ACTEURS.

[1] Mademoiselle DE BRIE. — [2] Armande BÉJART, femme de Molière. — [3] Mademoiselle DUPARC. — [4] LA GRANGE. — [5] BRÉCOURT. — [6] DU CROISY.

La scène est à Paris, dans la maison d'Uranie.

A LA REINE MÈRE[1].

MADAME,

Je sais bien que VOTRE MAJESTÉ n'a que faire de toutes nos dédicaces, et que ces prétendus devoirs, dont on lui dit élégamment qu'on s'acquitte envers Elle, sont des hommages, à dire vrai, dont Elle nous dispenseroit très volontiers. Mais je ne laisse pas d'avoir l'audace de lui dédier *la Critique de l'École*

[1] Anne d'Autriche, fille aînée de Philippe III, roi d'Espagne, femme de Louis XIII, mère de Louis XIV. Les historiens n'ont point assez remarqué l'influence que cette grande princesse exerça sur les mœurs et sur la littérature de son siècle. L'isolement où la laissoit la froideur de son mari fut cause qu'elle conserva le goût le plus vif pour tout ce qui pouvoit lui rappeler la langue et les usages de son pays. Bientôt son goût devint celui de toute la France. On étudia la langue espagnole, on y chercha des modèles, et l'on eut des idées et une littérature nouvelles. La première traduction de don Quixote parut l'année même du mariage d'Anne d'Autriche. Plus tard, Scarron imita les nouvelles de Cervantes; et le grand Corneille, en faisant passer dans notre langue les beautés du *Cid* et du *Menteur*, créa notre double théâtre par cette double imitation du théâtre espagnol. Tandis que ce grand homme ennoblissoit notre langage, la jeune reine faisoit succéder une galanterie délicate et noble à la licence que Catherine de Médicis avoit introduite à la cour. Anne d'Autriche regardoit l'amour comme un tribut que tous les hommes doivent à la beauté; elle pensoit que son effet naturel étoit d'agrandir les ames, et de les porter aux plus hautes vertus. D'après cette opinion, il étoit glorieux d'aimer; les femmes devoient s'honorer de leurs conquêtes, être adorées des hommes, et ne souffrir que leurs respects. Ces sentiments devinrent fort à la mode sous l'autorité d'une jeune et belle princesse, faite pour donner le ton à son siècle; ils firent naître les précieuses, qui ne devinrent ridicules qu'après avoir opéré une révolution dont l'heureuse influence s'étendit jusqu'à nous. Anne d'Autriche fut donc la première cause de cette révolution qui fit naître tant de chefs-d'œuvre. Son caractère bon et indulgent, mais plein de hauteur et de noblesse, imprima le mouvement à l'ame de Louis XIV, et celui-ci à tout son siècle. Cette princesse mourut le 20 janvier 1666, âgée de soixante-quatre ans. (Voyez la note de la scène VI.)

[redacted]

des Femmes; et je n'ai pu refuser cette petite occasion de pouvoir témoigner ma joie à Votre Majesté, sur cette heureuse convalescence, qui redonne à nos vœux la plus grande et la meilleure princesse du monde, et nous promet en Elle de longues années d'une santé vigoureuse. Comme chacun regarde les choses du côté de ce qui le touche, je me réjouis, dans cette allégresse générale, de pouvoir encore obtenir l'honneur de divertir Votre Majesté; Elle, MADAME, qui prouve si bien que la véritable dévotion n'est point contraire aux honnêtes divertissements; qui, de ses hautes pensées et de ses importantes occupations, descend si humainement dans le plaisir de nos spectacles, et ne dédaigne pas de rire de cette même bouche dont Elle prie si bien Dieu. Je flatte, dis-je, mon esprit de l'espérance de cette gloire; j'en attends le moment avec toutes les impatiences du monde; et quand je jouirai de ce bonheur, ce sera la plus grande joie que puisse recevoir,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très humble, très obéissant,
et très obligé serviteur et sujet,

J.-B. P. MOLIÈRE.

LA CRITIQUE

DE

L'ÉCOLE DES FEMMES.

SCÈNE I[1].

URANIE, ÉLISE.

URANIE.

Quoi ! cousine, personne ne t'est venu rendre visite ?

ÉLISE.

Personne du monde.

[1] Cette pièce fut représentée pour la première fois, sur le théâtre du Palais-Royal, le 1er juin 1663. Elle eut trente-une représentations. « L'idée m'en vint, dit Molière*, après les deux ou trois premieres représentations de ma pièce. Je la dis cette idée dans une maison où je me trouvai un soir ; et d'abord une personne de qualité, dont l'esprit est assez connu dans le monde, et qui me fait l'honneur de m'aimer, trouva le projet assez à son gré, non seulement pour me solliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre lui-même ; et je fus étonné que deux jours après il me montra toute l'affaire exécutée d'une manière à la vérité beaucoup plus galante et plus spirituelle que je ne puis faire, mais où je trouvai des choses trop avantageuses pour moi ; et j'eus peur que si je produisois cet ouvrage sur notre théâtre, on ne m'accusât d'avoir mendié les louanges qu'on m'y donnoit. » De Visé, dans ses *Nouvelles nouvelles*, assure que la pièce dont parle Molière étoit de l'abbé Dubuisson, qui, suivant Somaise**, étoit « *grand introducteur des belles ruelles*, homme de qualité, ayant autant d'esprit qu'on en peut avoir, faisant facilement des vers enjoués, sérieux ou satiriques, et *protégeant les jeux du théâtre* ; enfin, un bel esprit craint de ses rivaux et fort aimé des précieuses. » Et par précieuses Somaise désigne ce que la cour avoit alors de plus aimable et de plus illustre. Molière reçut l'ouvrage du noble abbé comme Socrate avoit reçu la harangue que l'orateur Lysias avoit préparée pour le défendre. On sait que Socrate loua l'ouvrage de son disciple ; mais il ne voulut pas en faire usage, parcequ'il étoit, disoit-il, composé d'après les règles de la rhétorique, et

* Preface de *l'École des Femmes*.

** Grand Dictionnaire des Précieuses.

URANIE.

Vraiment, voilà qui m'étonne, que nous ayons été seules l'une et l'autre tout aujourd'hui.

ÉLISE.

Cela m'étonne aussi, car ce n'est guère notre coutume; et votre maison, Dieu merci, est le refuge ordinaire de tous les fainéants de la cour.

URANIE.

L'après-dînée, à dire vrai, m'a semblé fort longue.

ÉLISE.

Et moi, je l'ai trouvée fort courte.

URANIE.

C'est que les beaux esprits, cousine, aiment la solitude.

ÉLISE.

Ah! très humble servante au bel esprit; vous savez que ce n'est pas là que je vise.

URANIE.

Pour moi, j'aime la compagnie, je l'avoue.

ÉLISE.

Je l'aime aussi, mais je l'aime choisie; et la quantité de sottes visites qu'il vous faut essuyer parmi les autres, est cause bien souvent que je prends plaisir d'être seule.

URANIE.

La délicatesse est trop grande, de ne pouvoir souffrir que des gens triés.

ÉLISE.

Et la complaisance est trop générale, de souffrir indifféremment toutes sortes de personnes.

non d'après ses propres sentiments. Quoi qu'il en soit, l'ingénieux dialogue dans lequel Molière attaque ses censeurs bien plus qu'il ne se défend lui-même, eut un succès presque égal à celui de *l'École des Femmes*. C'est un tableau piquant de la société à cette époque : Molière ne s'y loue pas; il donne seulement les motifs des scènes critiquées, et, en traçant cette admirable esquisse, il devient un modèle, malheureusement inimitable pour tous ses commentateurs.—*La Critique de l'École des Femmes* est la première pièce de ce genre qui ait paru sur notre théâtre : elle a depuis été imitée par Montfleury, Destouches, et Regnard.

[redacted]

URANIE.

Je goûte ceux qui sont raisonnables, et me divertis des extravagants[1].

ÉLISE.

Ma foi, les extravagants ne vont guère loin sans vous ennuyer, et la plupart de ces gens-là ne sont plus plaisants dès la seconde visite. Mais, à propos d'extravagants, ne voulez-vous pas me défaire de votre marquis incommode? Pensez-vous me le laisser toujours sur les bras, et que je puisse durer à ses turlupinades perpétuelles[2]?

[1] Tous les caractères de cette pièce sont tracés avec un naturel inimitable; il semble qu'on ait eu mille fois l'occasion de les observer dans le monde. Élise est une femme spirituelle, assez en fonds pour se passer de la société, assez aimable pour en faire le charme. Son esprit a cette pointe de malice, cette ironie fine et légère qui fait passer la raillerie, et donne du piquant à la raison. L'esprit d'Uranie s'annonce avec des traits moins brillants; c'est une femme de bon sens qui juge sainement les travers de la société, mais qui ne sauroit se passer de son mouvement. Moins délicate que sa cousine sur le choix de ses amis, elle a plus de bonne foi, plus de douceur, et un commerce plus sûr. Par un effet singulier de l'art, ces deux caractères se font mutuellement valoir, et se prêtent des charmes en fondant eurs nuances; car ils ne sont point en opposition.

[2] *Turlupinades*, plaisanteries fondées sur un jeu de mots. Ménage fait dériver turlupinade de *Turlupin*, nom d'un célèbre farceur de l'Hôtel de Bourgogne. Quoi qu'il en soit, ce nom étoit connu dans le quatorzième siècle; on le donnoit alors à une secte d'hérétiques qui vivoient dans l'état le plus misérable, ce qui peut faire présumer que le nom de Turlupin tire son origine de *lupins*, pois chiches, nourriture ordinaire des pauvres. Rabelais a employé ce mot, comme une sorte d'injure, dans le prologue de Gargantua, et Molière s'en est servi pour désigner les marquis faiseurs de calembours, et qui étoient de la cabale des précieuses*; mais il ne les corrigea pas, puisque vingt ans plus tard La Bruyère se plaignoit encore *de leur langage extravagant, de leurs gestes affectés, de leurs prononciations contrefaites***. Boileau, dix ans après Molière et dix ans avant La Bruyère, avoit dit dans son *Art poétique* :

> Toutefois à la cour les *turlupins* restèrent,
> Insipides plaisants, bouffons infortunés,
> D'un jeu de mots grossiers partisans surannés.

Les turlupins n'ont pas obtenu moins de succès dans notre siècle; il est remarquable que les calembours ont remplacé les couplets malins qui jadis faisoient trembler les généraux, les ministres, et les belles. Aujourd'hui les François ne chantent plus, mais ils se vengent encore par une pointe, ou par un calembour.

* Voyez *la Guerre des Auteurs*, par Guéret, page 16.

** *La Bruyère*, tome I, page 162, édition de Lefèvre.

URANIE.

Ce langage est à la mode, et l'on le tourne en plaisanterie à la cour.

ÉLISE.

Tant pis pour ceux qui le font, et qui se tuent tout le jour à parler ce jargon obscur. La belle chose de faire entrer, aux conversations du Louvre, de vieilles équivoques ramassées parmi les boues des Halles et de la place Maubert! La jolie façon de plaisanter pour des courtisans, et qu'un homme montre d'esprit lorsqu'il vient vous dire : Madame, vous êtes dans la place Royale, et tout le monde vous voit de trois lieues de Paris, car chacun vous voit de bon œil; à cause que Bonneuil est un village à trois lieues d'ici! Cela n'est-il pas bien galant et bien spirituel? Et ceux qui trouvent ces belles rencontres n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier?

URANIE.

On ne dit pas cela aussi comme une chose spirituelle; et la plupart de ceux qui affectent ce langage savent bien eux-mêmes qu'il est ridicule.

ÉLISE.

Tant pis encore de prendre peine à dire des sottises, et d'être mauvais plaisants de dessein formé. Je les en tiens moins excusables; et si j'en étois juge, je sais bien à quoi je condamnerois tous ces messieurs les turlupins[1].

[1] Cette critique fit une telle impression, que les marquis, pour échapper au ridicule, imaginèrent de se donner entre eux le nom de turlupins. C'est ce que nous apprend l'auteur de *Zélinde* dans le passage suivant : « Pourquoi les marquis « font-ils si bonne mine à Molière? et pourquoi ceux qu'il dépeint le mieux l'embrassent-ils tous lorsqu'ils le rencontrent?—C'est parcequ'il leur donne sujet de « rire les uns des autres, et de s'appeler entre eux turlupins, comme ils font à la « cour depuis que Molière a joué sa *Critique**. » Le même auteur, dans le même ouvrage, osoit cependant engager les turlupins à se venger de Molière en le faisant berner *par quatre marquis qui auroient tenu la couverture***, s'étonnant que parmi les grands seigneurs il ne se trouvât personne *assez jaloux de son honneur pour faire repentir Molière de sa témérité*. C'est ainsi qu'un misérable libelliste osa appeler sur l'auteur de *la Critique de l'École des Femmes* la vengeance des grands. Heureusement ses efforts furent inutiles; et lui-même se vit forcé d'avouer

* *Zélinde*, scène VIII, page 98. — ** Ibid. pages 95 et 119.

[redacted]

URANIE.

Laissons cette matière qui t'échauffe un peu trop, et disons que Dorante vient bien tard, à mon avis, pour le souper que nous devons faire ensemble.

ÉLISE.

Peut-être l'a-t-il oublié, et que...

SCÈNE II.

URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

GALOPIN.

Voilà Climène, madame, qui vient ici pour vous voir.

URANIE.

Hé! mon Dieu, quelle visite!

ÉLISE.

Vous vous plaigniez d'être seule; aussi le ciel vous en punit.

URANIE.

Vite, qu'on aille dire que je n'y suis pas.

GALOPIN.

On a déja dit que vous y étiez.

URANIE.

Et qui est le sot qui l'a dit?

GALOPIN.

Moi, madame.

URANIE.

Diantre soit le petit vilain! Je vous apprendrai bien à faire vos réponses de vous-même.

GALOPIN.

Je vais lui dire, madame, que vous voulez être sortie.

URANIE.

Arrêtez, animal, et la laissez monter, puisque la sottise est faite[1].

« que les grands aimoient mieux se mirer dans les vivants miroirs de Molière que « dans les leurs, et qu'ils trouvoient que l'amertume de la satire avoit quelque « chose qui leur étoit utile. »

[1] Une femme bien élevée ne s'exprimeroit plus ainsi en parlant à son laquais. Il

[redacted]

GALOPIN.

Elle parle encore à un homme dans la rue.

URANIE.

Ah ! cousine, que cette visite m'embarrasse à l'heure qu'il est !

ÉLISE.

Il est vrai que la dame est un peu embarrassante de son naturel ; j'ai toujours eu pour elle une furieuse aversion ; et, n'en déplaise à sa qualité, c'est la plus sotte bête qui se soit jamais mêlée de raisonner.

URANIE.

L'épithète est un peu forte.

ÉLISE.

Allez, allez, elle mérite bien cela, et quelque chose de plus, si on lui faisoit justice. Est-ce qu'il y a une personne qui soit plus véritablement qu'elle ce qu'on appelle précieuse, à prendre le mot dans sa plus mauvaise signification[1] ?

URANIE.

Elle se défend bien de ce nom, pourtant.

ÉLISE.

Il est vrai. Elle se défend du nom, mais non pas de la chose : car enfin elle l'est depuis les pieds jusqu'à la tête, et la plus grande façonnière du monde. Il semble que tout son corps soit démonté, et que les mouvements de ses hanches, de ses épaules et de sa tête, n'aillent que par ressorts. Elle affecte toujours un ton de voix languissant et niais, fait la moue pour montrer une

est bon de remarquer ces légers perfectionnements dans les mœurs, afin de ne pas retourner en arrière.

[1] Avant la comédie des *Précieuses*, ce mot signifioit une *femme d'un mérite distingué et de très bonne compagnie*. Après cette comédie, ce mot changea de signification, et n'exprima plus qu'un ridicule ; il s'étendit même à d'autres objets, et l'on dit depuis non seulement une femme précieuse, mais un style précieux, un ton précieux, toutes les fois qu'on voulut désigner l'affectation d'être agréable. Ainsi l'ouvrage de Molière fit un changement dans la langue comme dans les mœurs, et ce qui étoit une louange devint une censure. (L.)—A cette époque les précieuses elles-mêmes s'étoient divisées en plusieurs classes : les précieuses galantes étoient du second ordre ; les précieuses véritables étoient celles qui recevoient les auteurs, et s'occupoient uniquement des ouvrages de l'esprit. (Voyez le *grand Dictionnaire des Précieuses*, tome II, page 4.)

[redacted]

petite bouche, et roule les yeux pour les faire paroître grands[1].

URANIE.

Doucement donc. Si elle venoit à entendre...

ÉLISE.

Point, point, elle ne monte pas encore. Je me souviens toujours du soir qu'elle eut envie de voir Damon, sur la réputation qu'on lui donne, et les choses que le public a vues de lui. Vous connoissez l'homme, et sa naturelle paresse à soutenir la conversation. Elle l'avoit invité à souper comme bel esprit, et jamais il ne parut si sot, parmi une demi-douzaine de gens à qui elle avoit fait fête de lui, et qui le regardoient avec de grands yeux, comme une personne qui ne devoit pas être faite comme les autres. Ils pensoient tous qu'il étoit là pour défrayer la compagnie de bons mots; que chaque parole qui sortoit de sa bouche devoit être extraordinaire; qu'il devoit faire des impromptu sur tout ce qu'on disoit, et ne demander à boire qu'avec une pointe. Mais il les trompa fort par son silence; et la dame fut aussi mal satisfaite de lui, que je le fus d'elle[2].

[1] Ce n'est pas là un portrait de fantaisie, c'est un de ces personnages dont les ridicules se perpétuent de génération en génération; car si les modes changent, les travers restent toujours les mêmes.

[2] Il est probable que Molière cite ici sa propre aventure à l'hôtel de Rambouillet, où il fut beaucoup souhaité, et très peu goûté. En général, on ne desire les hommes de génie que parcequ'on espère retrouver dans leur conversation le charme de leurs ouvrages. Bernardin de Saint-Pierre disoit à Jean-Jacques: Je connois une dame qui a pour vous tant d'admiration qu'elle souhaiteroit d'être votre servante. Oui, répondit Jean-Jacques, à condition que je lui ferois tous les jours des discours d'Émile. Molière se peint ici tel que sa vie nous l'a fait connoître. C'est une chose assez piquante que de comparer le portrait qu'il a tracé de lui-même avec le portrait suivant, qui n'est pas l'ouvrage d'un ami: c'est un marchand qui parle. « Molière n'a pas dit une seule parole. Je l'ai trouvé appuyé sur ma boutique, « dans la posture d'un homme qui rêve. Il avoit les yeux collés sur trois ou quatre « personnes de qualité qui marchandoient des dentelles; il paroissoit attentif à « leurs discours; et il sembloit, par le mouvement de ses yeux, qu'il regardoit « jusqu'au fond de leurs ames pour y voir ce qu'elles ne disoient pas: je crois même « qu'il avoit des tablettes, et qu'à la faveur de son manteau il a écrit, sans être « aperçu, ce qu'elles ont dit de plus remarquable. » — « C'est, reprend un autre « personnage, que peut-être il avoit un crayon, et dessinoit leurs grimaces, pour « les représenter au naturel sur son théâtre. » Le marchand répond: « S'il ne les a « dessinées sur ses tablettes, je ne doute point qu'il ne les ait imprimées dans son

URANIE.

Tais-toi. Je vais la recevoir à la porte de la chambre.

ÉLISE.

Encore un mot. Je voudrois bien la voir mariée avec le marquis dont nous avons parlé. Le bel assemblage que ce seroit d'une précieuse et d'un turlupin !

URANIE.

Veux-tu te taire? La voici.

SCÈNE III.

CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

URANIE.

Vraiment, c'est bien tard que...

CLIMÈNE.

Hé ! de grace, ma chère, faites-moi vite donner un siége.

URANIE, *à Galopin.*

Un fauteuil promptement.

CLIMÈNE.

Ah ! mon Dieu !

URANIE.

Qu'est-ce donc?

CLIMÈNE.

Je n'en puis plus.

URANIE.

Qu'avez-vous?

CLIMÈNE.

Le cœur me manque.

URANIE.

Sont-ce vapeurs qui vous ont pris[1] ?

« imagination. C'est un dangereux personnage. Il y en a qui ne vont point sans « leurs mains; mais l'on peut dire de lui qu'il ne va point sans ses yeux ni sans ses « oreilles. » (*Zélinde*, scène VI, page 48.)

[1] Les vapeurs ont été long-temps à la mode. Elles naissoient de l'oisiveté, de l'ennui, et des fatigues du grand monde. Comme nos pères se sont beaucoup

[redacted]

CLIMÈNE.

Non.

URANIE.

Voulez-vous que l'on vous délace?

CLIMÈNE.

Mon Dieu, non. Ah!

URANIE.

Quel est donc votre mal, et depuis quand vous a-t-il pris?

CLIMÈNE.

Il y a plus de trois heures, et je l'ai rapporté du Palais-Royal[1].

URANIE.

Comment?

CLIMÈNE.

Je viens de voir, pour mes péchés, cette méchante rapsodie de *l'École des Femmes*. Je suis encore en défaillance du mal de cœur que cela m'a donné, et je pense que je n'en reviendrai de plus de quinze jours.

ÉLISE.

Voyez un peu comme les maladies arrivent sans qu'on y songe!

URANIE.

Je ne sais pas de quel tempérament nous sommes, ma cousine et moi; mais nous fûmes avant-hier à la même pièce, et nous en revînmes toutes deux saines et gaillardes.

CLIMÈNE.

Quoi! vous l'avez vue?

URANIE.

Oui; et écoutée d'un bout à l'autre.

CLIMÈNE.

Et vous n'en avez pas été jusques aux convulsions, ma chère?

URANIE.

Je ne suis pas si délicate, Dieu merci; et je trouve, pour moi,

moqués de ce mal, et que la révolution l'a fait disparoître, il est probable que dans quelques siècles ce passage de Molière aura besoin d'une note pour être entendu.

[1] La troupe de Molière jouoit alors sur le théâtre du Palais-Royal.

que cette comédie seroit plutôt capable de guérir les gens, que de les rendre malades.

CLIMÈNE.

Ah! mon Dieu, que dites-vous là? cette proposition peut-elle être avancée par une personne qui ait du revenu en sens commun? Peut-on impunément, comme vous faites, rompre en visière à la raison? Et, dans le vrai de la chose, est-il un esprit si affamé de plaisanterie, qu'il puisse tâter des fadaises dont cette comédie est assaisonnée? Pour moi, je vous avoue que je n'ai pas trouvé le moindre grain de sel dans tout cela. *Les enfants par l'oreille* m'ont paru d'un goût détestable; *la tarte à la crême* m'a affadi le cœur; et j'ai pensé vomir *au potage*[1].

ÉLISE.

Mon Dieu, que tout cela est dit élégamment! J'aurois cru que cette pièce étoit bonne; mais madame a une éloquence si persuasive, elle tourne les choses d'une manière si agréable, qu'il faut être de son sentiment, malgré qu'on en ait[2].

URANIE.

Pour moi, je n'ai pas tant de complaisance; et, pour dire ma pensée, je tiens cette comédie une des plus plaisantes que l'auteur ait produites.

CLIMÈNE.

Ah! vous me faites pitié, de parler ainsi; et je ne saurois

[1] Cette pièce est d'un bout à l'autre une école de bienséance. Molière y fait voir clairement que les fausses délicatesses portent toujours en elles quelque chose de ridicule et d'indécent. La véritable pudeur se détourne de ce qui la blesse : la pruderie, au contraire, s'arrête devant ce qui la choque, et fait mille efforts pour faire remarquer une rougeur qui n'existe pas. Au reste, le langage de Climène étoit celui de toutes les précieuses; et Molière, en plaçant dans la bouche de ses ennemis des expressions aussi risibles, atténuoit leur critique, les traduisoit une seconde fois en ridicule devant le public, et instruisoit son siècle dans un dialogue qui sembloit n'être composé que pour sa propre défense.

[2] Le rôle d'Élise mérite d'être étudié comme un modèle d'une ironie délicate, fine, et permise. Rien de plus difficile que d'être railleur de bon ton.

Cet art veut sur tout autre un suprême mérite.

Molière nous indique la route à suivre; mais, pour compléter l'étude, il faut lire *le Portrait du peintre, ou la Contre-Critique de l'École des Femmes*, pièce où

[redacted]

vous souffrir cette obscurité de discernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouver de l'agrément dans une pièce qui tient sans cesse la pudeur en alarme, et salit à tout moment l'imagination?

ÉLISE.

Les jolies façons de parler que voilà! Que vous êtes, madame, une rude joueuse en critique, et que je plains le pauvre Molière de vous avoir pour ennemie[1]!

CLIMÈNE.

Croyez-moi, ma chère, corrigez de bonne foi votre jugement; et, pour votre honneur, n'allez point dire par le monde que cette comédie vous ait plu.

URANIE.

Moi, je ne sais pas ce que vous y avez trouvé qui blesse la pudeur.

CLIMÈNE.

Hélas! tout; et je mets en fait qu'une honnête femme ne la sauroit voir sans confusion, tant j'y ai découvert d'ordures et de saletés.

URANIE.

Il faut donc que pour les ordures vous ayez des lumières que les autres n'ont pas; car, pour moi, je n'y en ai point vu.

CLIMÈNE.

C'est que vous ne voulez pas y en avoir vu, assurément; car enfin toutes ces ordures, Dieu merci, y sont à visage découvert. Elles n'ont pas la moindre enveloppe qui les couvre, et les yeux les plus hardis sont effrayés de leur nudité.

ÉLISE.

Ah!

CLIMÈNE.

Hai, hai, hai.

Boursault nous indique à son tour, et par son propre exemple, la route qu'il faut éviter.

Les éloges d'Élise sont une charmante critique de tout ce que dit Climène. Il y a bien de l'art à critiquer les êtres ridicules par la louange qu'on leur donne. (L. B.) — Tout ce rôle d'Élise est un modèle de l'art de battre son ennemi avec ses propres armes, et de triompher de lui en paroissant toujours lui céder la victoire.



URANIE.

Mais encore, s'il vous plaît, marquez-moi une de ces ordures que vous dites.

CLIMÈNE.

Hélas! est-il nécessaire de vous les marquer?

URANIE.

Oui. Je vous demande seulement un endroit qui vous ait fort choquée.

CLIMÈNE.

En faut-il d'autre que la scène de cette Agnès, lorsqu'elle dit ce que l'on lui a pris?

URANIE.

Eh bien! que trouvez-vous là de sale?

CLIMÈNE.

Ah!

URANIE.

De grace.

CLIMÈNE.

Fi!

URANIE.

Mais encore?

CLIMÈNE.

Je n'ai rien à vous dire.

URANIE.

Pour moi, je n'y entends point de mal.

CLIMÈNE.

Tant pis pour vous.

URANIE.

Tant mieux plutôt, ce me semble. Je regarde les choses du côté qu'on me les montre, et ne les tourne point pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir.

CLIMÈNE.

L'honnêteté d'une femme... [1]

[1] La présence d'un homme sur la scène rendroit ce petit dialogue insupportable;

[redacted]

URANIE.

L'honnêteté d'une femme n'est pas dans les grimaces. Il sied mal de vouloir être plus sage que celles qui sont sages. L'affectation en cette matière est pire qu'en toute autre; et je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur, qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, et s'offense de l'ombre des choses. Croyez-moi, celles qui font tant de façons n'en sont pas estimées plus femmes de bien. Au contraire, leur sévérité mystérieuse, et leurs grimaces affectées, irritent la censure de tout le monde contre les actions de leur vie. On est ravi de découvrir ce qu'il peut y avoir à redire; et, pour tomber dans l'exemple, il y avoit l'autre jour des femmes à cette comédie, vis-à-vis de la loge où nous étions, qui, par les mines qu'elles affectèrent durant toute la pièce, leurs détournements de tête, et leurs cachements de visage, firent dire de tous côtés cent sottises de leur conduite, que l'on n'auroit pas dites sans cela; et quelqu'un même des laquais cria tout haut qu'elles étoient plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps [1].

CLIMÈNE.

Enfin il faut être aveugle dans cette pièce, et ne pas faire semblant d'y voir les choses.

URANIE.

Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y est pas.

CLIMÈNE.

Ah! je soutiens, encore un coup, que les saletés y crèvent les yeux.

ce qui prouve de la manière la plus vive combien il est inconvenant de discuter sur certaine matière. En effet, l'examen de ces trois dames est bien plus indécent que le mot d'Agnès, qui cependant l'est beaucoup trop.

[1] On voit par cette scène, qui frappe avec vigueur sur les précieuses, que les laquais n'étoient pas encore exclus de nos spectacles, puisque Molière les fait même parler haut dans la salle, à l'occasion des *cachements* de visage et des *détournements* de tête de certaines femmes. (B.) — Remarquez que c'est bien plutôt l'autorité de l'usage que celle des grands écrivains qui fait passer les mots nouveaux. Les précieuses ont enrichi notre langue d'une multitude d'expressions quelquefois

URANIE.

Et moi, je ne demeure pas d'accord de cela.

CLIMÈNE.

Quoi! la pudeur n'est pas visiblement blessée par ce que dit Agnès dans l'endroit dont nous parlons?

URANIE.

Non, vraiment. Elle ne dit pas un mot qui de soi ne soit fort honnête; et si vous voulez entendre dessous quelque autre chose, c'est vous qui faites l'ordure, et non pas elle, puisqu'elle parle eulement d'un ruban qu'on lui a pris.

CLIMÈNE.

Ah! ruban tant qu'il vous plaira; mais ce *le*, où elle s'arrête, n'est pas mis pour des prunes. Il vient sur ce *le* d'étranges pensées. Ce *le* scandalise furieusement; et, quoi que vous puissiez dire, vous ne sauriez défendre l'insolence de ce *le*[1].

ÉLISE.

Il est vrai, ma cousine, je suis pour madame contre ce *le*. Ce *le* est insolent au dernier point, et vous avez tort de défendre ce *le*.

CLIMÈNE.

Il a une obscénité qui n'est pas supportable.

ÉLISE.

Comment dites-vous ce mot-là, madame?

CLIMÈNE.

Obscénité, madame.

utiles, tandis que Molière n'a pu faire passer *cachement* et *détournement*, qui dérivent si naturellement des verbes *cacher* et *détourner*.

[1] L'affectation, au lieu de corriger les vices, donne des ridicules à la vertu. C'est ce que Molière a voulu prouver en traçant le caractère de Climène, qui, au lieu de passer légèrement sur ce qui la choque, semble prendre plaisir à l'expliquer, à le contempler, à le commenter. Ici, pour me servir de l'expression de La Harpe, Molière se venge en peintre; il s'amuse à dessiner ses ennemis, et à faire rire de leurs portraits. On ne sauroit trop le répéter, *la Critique de l'École des Femmes* est en même temps une école de savoir-vivre, un miroir de la société, un recueil d'excellentes esquisses et d'excellents préceptes que les auteurs comiques devroient consulter sans cesse, comme les peintres consultent les cartons de Raphaël.

ÉLISE.

Ah! mon Dieu, obscénité. Je ne sais ce que ce mot veut dire; mais je le trouve le plus joli du monde[1].

CLIMÈNE.

Enfin vous voyez comme votre sang prend mon parti.

URANIE.

Hé! mon Dieu, c'est une causeuse qui ne dit pas ce qu'elle pense. Ne vous y fiez pas beaucoup, si vous m'en voulez croire.

ÉLISE.

Ah! que vous êtes méchante, de me vouloir rendre suspecte à madame! Voyez un peu où j'en serois, si elle alloit croire ce que vous dites! Serois-je si malheureuse, madame, que vous eussiez de moi cette pensée?

CLIMÈNE.

Non, non. Je ne m'arrête pas à ces paroles; et je vous crois plus sincère qu'elle ne dit.

ÉLISE.

Ah! que vous avez bien raison, madame, et que vous me rendrez justice, quand vous croirez que je vous trouve la plus engageante personne du monde, que j'entre dans tous vos sentiments, et suis charmée de toutes les expressions qui sortent de votre bouche!

CLIMÈNE.

Hélas! je parle sans affectation.

ÉLISE.

On le voit bien, madame, et que tout est naturel en vous. Vos paroles, le ton de votre voix, vos regards, vos pas, votre action, et votre ajustement, ont je ne sais quel air de qualité qui enchante les gens. Je vous étudie des yeux et des oreilles; et je suis si remplie de vous, que je tâche d'être votre singe, et de vous contrefaire en tout.

[1] Le mot *obscénité* étoit nouveau, sans doute, et de la création des précieuses. Molière ne prévoyoit pas qu'il feroit une si heureuse fortune. (B.) — Ce mot est très énergique, mais il n'est plus du beau langage : une femme modeste aujourd'hui n'oseroit le prononcer.

CLIMÈNE.

Vous vous moquez de moi, madame.

ÉLISE.

Pardonnez-moi, madame. Qui voudroit se moquer de vous?

CLIMÈNE.

Je ne suis pas un bon modèle, madame.

ÉLISE.

Oh que si, madame!

CLIMÈNE.

Vous me flattez, madame.

ÉLISE.

Point du tout, madame.

CLIMÈNE.

Épargnez-moi, s'il vous plaît, madame.

ÉLISE.

Je vous épargne aussi, madame, et je ne dis pas la moitié de ce que je pense, madame [1].

CLIMÈNE.

Ah! mon Dieu, brisons là, de grace. Vous me jetteriez dans une confusion épouvantable. (*A Uranie.*) Enfin, nous voilà deux contre vous; et l'opiniâtreté sied si mal aux personnes spirituelles...

[1] Ce joli rôle d'Élise fut joué d'original par Armande Béjart, et porte l'empreinte du caractère de cette jeune actrice, dont l'esprit plein de grace et d'enjouement s'animoit encore par les traits d'une humeur piquante et caustique. Il est remarquable qu'à dater de cette petite pièce, Molière a composé peu d'ouvrages où l'on ne trouve quelques souvenirs de cette femme. La variété des figures qu'il a tracées d'après cet unique modèle est une des preuves les plus merveilleuses de la facilité de son génie. Dans le *Misanthrope*, on reconnoît Armande sous les traits de Célimène; elle est l'Elmire du *Tartuffe*, l'Henriette des *Femmes savantes*, et la Lucile du *Bourgeois gentilhomme*. Il créa, pour se rapprocher d'elle, le rôle charmant d'Angélique du *Malade imaginaire*; et partout l'amour prête à ses tableaux sa grace et ses couleurs, tellement qu'il est permis de croire que le génie de Molière se seroit élevé moins haut s'il eût été moins malheureux.

[redacted]

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

GALOPIN, *à la porte de la chambre.*

Arrêtez, s'il vous plaît, monsieur.

LE MARQUIS.

Tu ne me connois pas, sans doute.

GALOPIN.

Si fait, je vous connois; mais vous n'entrerez pas.

LE MARQUIS.

Ah! que de bruit, petit laquais!

GALOPIN.

Cela n'est pas bien de vouloir entrer malgré les gens.

LE MARQUIS.

Je veux voir ta maîtresse.

GALOPIN.

Elle n'y est pas, vous dis-je.

LE MARQUIS.

La voilà dans la chambre.

GALOPIN.

Il est vrai, la voilà; mais elle n'y est pas.

URANIE.

Qu'est-ce donc qu'il y a là?

LE MARQUIS.

C'est votre laquais, madame, qui fait le sot.

GALOPIN.

Je lui dis que vous n'y êtes pas, madame, et il ne veut pas laisser d'entrer.

URANIE.

Et pourquoi dire à monsieur que je n'y suis pas?

GALOPIN.

Vous me grondâtes l'autre jour de lui avoir dit que vous y étiez[1].

[1] Cette petite peinture des niaiseries du grand monde sert à animer et enjouer

URANIE.

Voyez cet insolent ! Je vous prie, monsieur, de ne pas croire ce qu'il dit. C'est un petit écervelé, qui vous a pris pour un autre.

LE MARQUIS.

Je l'ai bien vu, madame ; et, sans votre respect, je lui aurois appris à connoître les gens de qualité.

ÉLISE.

Ma cousine vous est fort obligée de cette déférence.

URANIE, *à Galopin.*

Un siége donc, impertinent.

GALOPIN.

N'en voilà-t-il pas un ?

URANIE.

Approchez-le.

(Galopin pousse le siége rudement, et sort [1].)

SCÈNE V.

LE MARQUIS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE.

LE MARQUIS.

Votre petit laquais, madame, a du mépris pour ma personne.

ÉLISE.

Il auroit tort, sans doute.

LE MARQUIS.

C'est peut-être que je paie l'intérêt de ma mauvaise mine [2] : (*il rit.*) hai, hai, hai, hai.

ces scènes de critique. Molière songeoit toujours à faire rire ; car le bon sens tout seul finit toujours par ennuyer.

[1] Nous avons vu tout-à-l'heure qu'un laquais, à la comédie, a décoché un trait assez dur contre quelques unes de ces prudes qui feignoient d'être scandalisées de certaines plaisanteries de *l'École des Femmes*. Voici maintenant qu'un petit laquais traite avec une assez grande insolence un de ces marquis ridicules qui avoient également cabalé contre la pièce. Molière pouvoit dire que leurs airs éventés, leurs discours tranchants et absurdes leur attiroient même le mépris des valets ; mais il a mieux fait que le dire, il l'a mis en action : sa vengeance en est plus forte et plus comique. (A.)

[2] Ce trait de fatuité est aussi un trait d'érudition. « Une hostesse de Mégare ayant

[redacted]

ÉLISE.

L'âge le rendra plus éclairé en honnêtes gens.

LE MARQUIS.

Sur quoi en étiez-vous, mesdames, lorsque je vous ai interrompues?

URANIE.

Sur la comédie de *l'École des Femmes.*

LE MARQUIS.

Je ne fais que d'en sortir.

CLIMÈNE.

Hé bien! monsieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaît?

LE MARQUIS.

Tout-à-fait impertinente.

CLIMÈNE.

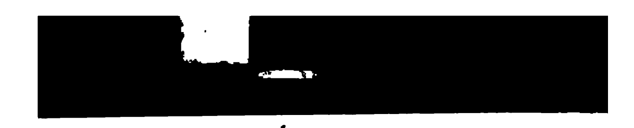
Ah! que j'en suis ravie!

LE MARQUIS.

C'est la plus méchante chose du monde. Comment, diable! à peine ai-je pu trouver place. J'ai pensé être étouffé à la porte, et jamais on ne m'a tant marché sur les pieds. Voyez comme mes canons et mes rubans en sont ajustés, de grace[1].

« esté avertie que Philopœmen, capitaine des Achœiens, venoit loger en son lo-
« gis, se travailloit et tourmentoit pour lui apprester à souper. Sur ce point, Phi-
« lopœmen arriva vestu d'un pauvre manteau : elle pensa que ce fust quelqu'un de
« ses serviteurs qui vinst pour apprester son logis; si lui pria de vouloir aider à
« faire la cuisine; et lui, posant incontinent son manteau, se mit à fendre du bois.
« Mais en ces entrefaites le mari arriva, qui, le trouvant ainsi embesogné, lui de-
« manda : Oh! oh! que veut dire ceci, seigneur Philopœmen? *Non autre chose*,
« lui respondit-il, *que je porte la peine que je ne suis pas beau fils, ni homme*
« *de belle apparence.* » (Plutarque, *Vie de Philop.*) On rapporte la même réponse du maréchal de Luxembourg, qui prêta son dos à une vieille femme pour l'aider à monter sur son âne. Les deux pieds de la vieille étant restés empreints sur l'habit du maréchal, il dit comme Philopœmen : *Il faut bien payer les intérêts de sa mauvaise mine.*

[1] Voilà une façon de critiquer qui renferme le plus grand de tous les éloges. On peut s'imaginer aussi combien les ennemis de Molière se récrièrent sur l'amour-propre d'un auteur qui faisoit ainsi son apologie sur le théâtre; mais n'est-il pas plaisant que d'ignorants barbouilleurs, qui ont assez d'amour-propre pour régenter devant le public un homme qui en sait cent fois plus qu'eux, ne veuillent pas qu'il en ait assez pour prétendre qu'il sait son métier un peu mieux que ceux qui



ÉLISE.

Il est vrai que cela crie vengeance contre *l'École des Femmes*, et que vous la condamnez avec justice.

LE MARQUIS.

Il ne s'est jamais fait, je pense, une si méchante comédie.

URANIE.

Ah ! voici Dorante, que nous attendions.

SCÈNE VI.

DORANTE, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, LE MARQUIS.

DORANTE.

Ne bougez, de grace, et n'interrompez point votre discours. Vous êtes là sur une matière qui, depuis quatre jours, fait presque l'entretien de toutes les maisons de Paris; et jamais on n'a rien vu de si plaisant que la diversité des jugements qui se font là-dessus. Car enfin, j'ai ouï condamner cette comédie à certaines gens, par les mêmes choses que j'ai vu d'autres estimer le plus.

URANIE.

Voilà monsieur le marquis qui en dit force mal.

LE MARQUIS.

Il est vrai. Je la trouve détestable, morbleu ! détestable, du dernier détestable, ce qu'on appelle détestable[1].

DORANTE.

Et moi, mon cher marquis, je trouve le jugement détestable.

se chargent de le lui enseigner ? Amour-propre pour amour-propre, lequel est le plus excusable ? Ce qui est certain, c'est que l'un ne produit guère que des sottises et des impertinences, et que l'autre produit l'instruction. Un grand artiste qui parle de son art répand toujours plus ou moins de lumière ; aussi les critiques qu'on a faites des bons écrivains sont oubliées, et leurs réponses sont encore lues avec fruit. (L.)

[1] Le marquis est ici le représentant de ces gens du grand monde, qui condamnent d'un mot l'ouvrage qu'ils connoissent à peine, et qu'ils seroient hors d'état de juger. (A.)

[redacted]

LE MARQUIS.

Quoi! chevalier, est-ce que tu prétends soutenir cette pièce?

DORANTE.

Oui, je prétends la soutenir.

LE MARQUIS.

Parbleu! je la garantis détestable.

DORANTE.

La caution n'est pas bourgeoise[1]. Mais, marquis, par quelle raison, de grace, cette comédie est-elle ce que tu dis?

LE MARQUIS.

Pourquoi elle est détestable?

DORANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Elle est détestable, parcequ'elle est détestable.

DORANTE.

Après cela, il n'y a plus rien à dire : voilà son procès fait. Mais, encore, instruis-nous, et nous dis les défauts qui y sont.

LE MARQUIS.

Que sais-je, moi? je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin, je sais bien que je n'ai jamais rien vu de si méchant, Dieu me damne; et Dorilas, contre qui j'étois[2], a été de mon avis.

DORANTE.

L'autorité est belle, et te voilà bien appuyé!

LE MARQUIS.

Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le par-

[1] Façon de parler empruntée de la science du droit. Elle veut dire que la caution n'est ni valable ni sûre. (B.)

[2] La Bruyère a emprunté à Molière une partie des traits de ce dialogue dans le passage suivant : « Que dites-vous du livre d'Hermodore? Qu'il est mauvais, ré- « pond Anthime, qu'il est mauvais; qu'il est tel, continue-t-il, que ce n'est pas un « livre, ou qui mérite du moins que le monde en parle.—Mais l'avez-vous lu? Non, « dit Anthime. Que n'ajoute-t-il que Fulvie et Mélanie l'ont condamné sans l'avoir « lu, et qu'il est ami de Fulvie et de Mélanie? » (Chapitre Ier *des Ouvrages d'esprit.*)

[redacted]

terre y fait. Je ne veux point d'autre chose pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DORANTE.

Tu es donc, marquis, de ces messieurs du bel air, qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun, et qui seroient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure chose du monde? Je vis l'autre jour sur le théâtre un de nos amis, qui se rendit ridicule par-là. Il écouta toute la pièce avec un sérieux le plus sombre du monde; et tout ce qui égayoit les autres ridoit son front. A tous les éclats de risée il haussoit les épaules, et regardoit le parterre en pitié; et quelquefois aussi, le regardant avec dépit, il lui disoit tout haut : *Ris donc, parterre, ris donc.* Ce fut une seconde comédie, que le chagrin de notre ami. Il la donna en galant homme à toute l'assemblée, et chacun demeura d'accord qu'on ne pouvoit pas mieux jouer qu'il fit[1]. Apprends, marquis, je te prie, et les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la comédie; que la différence du demi-louis d'or, et de la pièce de quinze sous[2], ne fait rien du tout au bon goût; que, debout et assis, l'on peut donner un mauvais jugement; et qu'enfin, à le prendre en général, je me fierois assez à l'approbation du parterre, par la raison qu'entre ceux qui le composent, il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une pièce selon les règles, et que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses, et de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule.

LE MARQUIS.

Te voilà donc, chevalier, le défenseur du parterre? Parbleu!

[1] Ce personnage, dont Molière trace un portrait si plaisant, se nommoit Plapisson. Les commentateurs de Boileau ont pensé que ce poëte avoit désigné Plapisson dans ces deux vers de son épître VII :

> L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
> Vouloit venger la cour immolée au parterre.

[2] Le louis d'or, ou lis d'or, étoit de 7 livres, le marc d'or à 423 livres 10 sous 11 deniers, à 23 karats 1/4 de titre. Les premières places d'un demi-louis étoient donc de 3 livres 10 sous. Aujourd'hui ce prix a doublé. (B.)

[redacted]

je m'en réjouis, et je ne manquerai pas de l'avertir que tu es de ses amis. Hai, hai, hai, hai, hai.

DORANTE.

Ris tant que tu voudras. Je suis pour le bon sens, et ne saurois souffrir les ébullitions de cerveau de nos marquis de Mascarille. J'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en ridicule, malgré leur qualité; de ces gens qui décident toujours, et parlent hardiment de toutes choses sans s'y connoître; qui, dans une comédie, se récrieront aux méchants endroits, et ne branleront pas à ceux qui sont bons; qui, voyant un tableau, ou écoutant un concert de musique, blâment de même et louent tout à contre-sens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, et ne manquent jamais de les estropier, et de les mettre hors de place. Hé, morbleu! messieurs, taisez-vous. Quand Dieu ne vous a pas donné la connoissance d'une chose, n'apprêtez point à rire à ceux qui vous entendent parler, et songez qu'en ne disant mot, on croira peut-être que vous êtes d'habiles gens [1].

LE MARQUIS.

Parbleu! chevalier, tu le prends là...

DORANTE.

Mon Dieu, marquis, ce n'est pas à toi que je parle. C'est à une douzaine de messieurs qui déshonorent les gens de cour par leurs manières extravagantes, et font croire parmi le peuple que nous nous ressemblons tous. Pour moi, je m'en veux justi-

[1] Il est remarquable qu'une simple conversation fournit à Molière un canevas suffisant à broder les portraits de six caractères, si ressemblants aux modèles du monde que plusieurs personnes s'en attribuèrent les traits jusqu'à s'en fâcher. Mais si dans cette petite pièce il prodigue ses trésors, ce fut du moins sans appauvrir son génie. Sans compter la multitude de personnages agissants qu'il groupa dans ses pièces, combien de portraits détachés ne dessina-t-il pas ou de face ou de profil? Les figures originales de ses *Fâcheux*, le cercle de la médisante Célimène, en contiennent une foule, tous aussi frappants les uns que les autres. Lui seul avoit l'art de faire ces portraits, parceque lui seul voyoit ce qui passoit invisiblement devant les yeux de ses contemporains, et personne ne mérita mieux la qualification dont il plaisanta, lorsqu'on l'appeloit le contrefaiseur de gens. (L. M.)

fier le plus qu'il me sera possible; et je les dauberai tant en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.

LE MARQUIS.

Dis-moi un peu, chevalier, crois-tu que Lysandre ait de l'esprit?

DORANTE.

Oui sans doute, et beaucoup.

URANIE.

C'est une chose qu'on ne peut pas nier.

LE MARQUIS.

Demandez-lui ce qu'il lui semble de *l'École des Femmes*: vous verrez qu'il vous dira qu'elle ne lui plaît pas.

DORANTE.

Hé! mon Dieu, il y en a beaucoup que le trop d'esprit gâte, qui voient mal les choses à force de lumière, et même qui seroient bien fâchés d'être de l'avis des autres, pour avoir la gloire de décider [1].

URANIE.

Il est vrai. Notre ami est de ces gens-là, sans doute. Il veut être le premier de son opinion, et qu'on attende par respect son jugement. Toute approbation qui marche avant la sienne est un attentat sur ses lumières, dont il se venge hautement en prenant le contraire parti. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit; et je suis sûre que, si l'auteur lui eût montré sa comédie avant que de la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde.

LE MARQUIS.

Et que direz-vous de la marquise Araminte, qui la publie partout pour épouvantable, et dit qu'elle n'a pu jamais souffrir les ordures dont elle est pleine?

DORANTE.

Je dirai que cela est digne du caractère qu'elle a pris; et qu'il y a des personnes qui se rendent ridicules, pour vouloir

[1] Voyez dans *le Misanthrope*, acte II, scène v, le portrait que fait Célimène d'un certain *Damis*, qui est de ses amis.

avoir trop d'honneur [1]. Bien qu'elle ait de l'esprit, elle a suivi le mauvais exemple de celles qui, étant sur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque chose ce qu'elles voient qu'elles perdent, et prétendent que les grimaces d'une pruderie scrupuleuse leur tiendront lieu de jeunesse et de beauté [2]. Celle-ci pousse l'affaire plus avant qu'aucune; et l'habileté de son scrupule découvre des saletés, où jamais personne n'en avoit vu. On tient qu'il va, ce scrupule, jusques à défigurer notre langue, et qu'il n'y a point presque de mots dont la sévérité de cette dame ne veuille retrancher ou la tête ou la queue, pour les syllabes déshonnêtes qu'elle y trouve [3].

URANIE.

Vous êtes bien fou, chevalier.

[1] Les dames de l'hôtel de Rambouillet souffrirent assez patiemment *les Précieuses ridicules*, parceque l'auteur eut l'adresse de leur faire croire qu'il n'avoit voulu attaquer que les sociétés de province; mais elles se récrièrent contre quelques passages de *l'École des Femmes*. Les naïvetés d'Agnès les avoient choquées; et leur imagination travaillant sur des expressions qui offroient à la vérité plus d'un sens, elles y avoient trouvé d'horribles indécences. Molière, voyant qu'elles s'étoient liguées contre lui, se crut dispensé de tout ménagement, et dès-lors il les poursuivit à visage découvert. On croiroit que dans cette petite pièce il essaie son talent, et prépare les esquisses des portraits qu'il devoit achever plus tard dans *les Femmes savantes*. En effet, Climène offre la première idée du rôle de Philaminte; le caractère de Dorante se trouve développé dans celui de Clitandre, et l'on retrouve encore les principaux traits de Lysidas dans Trissotin et Vadius. Enfin on sent que la touchante Henriette a retenu quelque chose de la grace de la piquante Élise. (P.)

[2] Sous les traits d'Araminte, Molière a voulu peindre les grandes précieuses qui commencèrent à briller et à *tenir ruelle* vers les premiers temps du mariage de Louis XIII. Il est remarquable que Louis XIV se forma à cette école célèbre, et qu'il y prit cette fleur de politesse et de galanterie qu'il sut si bien allier avec la décence et la majesté. Les grandes précieuses donnèrent long-temps encore le ton aux cercles de la ville et de la cour. Mais à mesure qu'elles perdoient leur beauté, elles voulurent se faire un nouvel empire, et remplacer les agréments de la jeunesse par les délicatesses de l'esprit et les affectations de la pudeur. Ce fut le second âge des précieuses; et c'est alors que Molière les frappa de ridicule, d'abord dans *les Précieuses*, puis dans *la Critique de l'École des Femmes*, qu'on peut regarder comme une première esquisse des *Femmes savantes*.

[3] Cette idée comique se retrouve dans *la Comtesse d'Escarbagnas*, et l'auteur l'a développée une troisième fois dans *les Femmes savantes* (acte III, scène II). (P.)

LE MARQUIS.

Enfin, chevalier, tu crois défendre ta comédie, en faisant la satire de ceux qui la condamnent.

DORANTE.

Non pas; mais je tiens que cette dame se scandalise à tort...

ÉLISE.

Tout beau, monsieur le chevalier, il pourroit y en avoir d'autres qu'elle, qui seroient dans les mêmes sentiments.

DORANTE.

Je sais bien que ce n'est pas vous, au moins; et que lorsque vous avez vu cette représentation...

ÉLISE.

Il est vrai; mais j'ai changé d'avis; (*montrant Climène*) et madame sait appuyer le sien par des raisons si convaincantes, qu'elle m'a entraînée de son côté.

DORANTE, *à Climène.*

Ah! madame, je vous demande pardon; et, si vous le voulez, je me dédirai, pour l'amour de vous, de tout ce que j'ai dit.

CLIMÈNE.

Je ne veux pas que ce soit pour l'amour de moi, mais pour l'amour de la raison : car enfin cette pièce, à le bien prendre, est tout-à-fait indéfendable; et je ne conçois pas...

URANIE.

Ah! voici l'auteur, monsieur Lysidas. Il vient tout à propos pour cette matière. Monsieur Lysidas, prenez un siége vous-même, et vous mettez là.

[redacted]

SCÈNE VII.

LYSIDAS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, DORANTE, LE MARQUIS.

LYSIDAS.

Madame, je viens un peu tard; mais il m'a fallu lire ma pièce chez madame la marquise dont je vous avois parlé; et les louanges qui lui ont été données m'ont retenu une heure plus que je ne croyois.

ÉLISE.

C'est un grand charme que les louanges pour arrêter un auteur.

URANIE.

Asseyez-vous donc, monsieur Lysidas; nous lirons votre pièce après souper.

LYSIDAS.

Tous ceux qui étoient là doivent venir à sa première représentation, et m'ont promis de faire leur devoir comme il faut.

URANIE.

Je le crois. Mais, encore une fois, asseyez-vous, s'il vous plait. Nous sommes ici sur une matière que je serai bien aise que nous poussions.

LYSIDAS.

Je pense, madame, que vous retiendrez aussi une loge pour ce jour-là.

URANIE.

Nous verrons. Poursuivons, de grace, notre discours.

LYSIDAS.

Je vous donne avis, madame, qu'elles sont presque toutes retenues[1].

[1] On ne pouvoit mieux saisir les ridicules d'un auteur plein de lui-même, et l'on ne conçoit pas comment Boursault put consentir à se reconnoître dans le personnage de Lysidas. Molière, en voyant la multitude de clefs qu'on s'empressoit de

URANIE.

Voilà qui est bien. Enfin, j'avois besoin de vous, lorsque vous êtes venu, et tout le monde étoit ici contre moi.

ÉLISE, *à Uranie, montrant Dorante.*

Il s'est mis d'abord de votre côté; mais maintenant (*montrant Climène*) qu'il sait que madame est à la tête du parti contraire, je pense que vous n'avez qu'à chercher un autre secours.

CLIMÈNE.

Non, non. Je ne voudrois pas qu'il fît mal sa cour auprès de madame votre cousine, et je permets à son esprit d'être du parti de son cœur[1].

DORANTE.

Avec cette permission, madame, je prendrai la hardiesse de me défendre.

URANIE.

Mais, auparavant, sachons un peu les sentiments de monsieur Lysidas.

LYSIDAS.

Sur quoi, madame?

URANIE.

Sur le sujet de *l'École des Femmes.*

LYSIDAS.

Ah, ah!

DORANTE.

Que vous en semble?

LYSIDAS.

Je n'ai rien à dire là-dessus; et vous savez qu'entre nous

répandre dès qu'il faisoit jouer une nouvelle pièce, auroit pu s'appliquer ce passage de La Bruyère: « Je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes peintures ex« priment bien l'homme en général, puisqu'elles ressemblent à tant de particuliers, et que chacun y croit voir ceux de la ville et de la province. »

[1] Les précieuses cherchoient toujours à faire l'analyse de leurs sentiments; et ces subtilités produisoient un jargon souvent inintelligible. On parloit beaucoup de [illegible] de l'esprit et du cœur; et cette distinction frivole, qu'on retrouve souvent dans les écrivains du dix-huitième siècle, est ici attaquée par Molière. (P.)

[redacted]

autres auteurs, nous devons parler des ouvrages les uns des autres avec beaucoup de circonspection [1].

DORANTE.

Mais encore, entre nous, que pensez-vous de cette comédie?

LYSIDAS.

Moi, monsieur?

URANIE.

De bonne foi, dites-nous votre avis.

LYSIDAS.

Je la trouve fort belle.

DORANTE.

Assurément?

LYSIDAS.

Assurément. Pourquoi non? N'est-elle pas en effet la plus belle du monde?

DORANTE.

Hon, hon, vous êtes un méchant diable, monsieur Lysidas; vous ne dites pas ce que vous pensez.

LYSIDAS.

Pardonnez-moi.

DORANTE.

Mon Dieu! je vous connois. Ne dissimulons point.

LYSIDAS.

Moi, monsieur?

DORANTE.

Je vois bien que le bien que vous dites de cette pièce n'est que par honnêteté, et que, dans le fond du cœur, vous êtes de l'avis de beaucoup de gens qui la trouvent mauvaise.

[1] Boursault, qui avoit cru se reconnoître dans le portrait de Lysidas, fit jouer, sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, *le Portrait du Peintre, ou la Contre-critique de l'École des Femmes*, pièce froide, lourde, sans comique et sans verve. L'auteur ose y avancer que Molière faisoit courir une clef de *l'École des Femmes*. Molière, outré qu'on osât lui prêter une pareille infamie, en marqua tout haut son indignation; Louis XIV lui permit, lui ordonna même de se venger : et soudain *l'Impromptu de Versailles*, fait réellement en impromptu, fit voir qu'il n'étoit pas sage de s'attaquer à un si rude athlète. (C.)

[redacted]

LYSIDAS.

Hai, hai, hai.

DORANTE.

Avouez, ma foi, que c'est une méchante chose que cette comédie.

LYSIDAS.

Il est vrai qu'elle n'est pas approuvée par les connoisseurs.

LE MARQUIS.

Ma foi, chevalier, tu en tiens, et te voilà payé de ta raillerie. Ah, ah, ah, ah, ah!

DORANTE.

Pousse, mon cher marquis, pousse.

LE MARQUIS.

Tu vois que nous avons les savants de notre côté.

DORANTE.

Il est vrai. Le jugement de monsieur Lysidas est quelque chose de considérable. Mais monsieur Lysidas veut bien que je ne me rende pas pour cela; et, puisque j'ai bien l'audace de me défendre (*montrant Climène*) contre les sentiments de madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les siens.

ÉLISE.

Quoi! vous voyez contre vous madame, monsieur le marquis, et monsieur Lysidas, et vous osez résister encore? Fi! que cela est de mauvaise grace!

CLIMÈNE.

Voilà qui me confond, pour moi, que des personnes raisonnables se puissent mettre en tête de donner protection aux sottises de cette pièce.

LE MARQUIS.

Dieu me damne! madame, elle est misérable depuis le commencement jusqu'à la fin.

DORANTE.

Cela est bientôt dit, marquis. Il n'est rien plus aisé que de trancher ainsi; et je ne vois aucune chose qui puisse être à couvert de la souveraineté de tes décisions.

[redacted]

LE MARQUIS.

Parbleu! tous les autres comédiens qui étoient là pour la voir en ont dit tous les maux du monde [1].

DORANTE.

Ah! je ne dis plus mot; tu as raison, marquis. Puisque les autres comédiens en disent du mal, il faut les en croire assurément. Ce sont tous gens éclairés, et qui parlent sans intérêt. Il n'y a plus rien à dire, je me rends.

CLIMÈNE.

Rendez-vous, ou ne vous rendez pas, je sais fort bien que vous ne me persuaderez point de souffrir les immodesties de cette pièce, non plus que les satires désobligeantes qu'on y voit contre les femmes.

URANIE.

Pour moi, je me garderai bien de m'en offenser, et de prendre rien sur mon compte de tout ce qui s'y dit. Ces sortes de satires tombent directement sur les mœurs, et ne frappent les personnes que par réflexion. N'allons point nous appliquer nous-mêmes les traits d'une censure générale; et profitons de la leçon, si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les théâtres doivent être regardées sans chagrin de tout le monde. Ce sont miroirs publics, où il ne faut jamais témoigner qu'on se voie; et c'est se taxer hautement d'un défaut, que se scandaliser qu'on le reprenne [2].

CLIMÈNE.

Pour moi, je ne parle pas de ces choses par la part que j'y

[1] Remarquez avec quel art Molière sait faire tourner les critiques de ses ennemis à la louange de sa pièce. Ces *autres comédiens* sont ceux de l'hôtel de Bourgogne, qui jouoient les pièces de Corneille, et qui se voyoient abandonnés pour celles de Molière. On verra bientôt que Corneille lui-même est attaqué indirectement dans cette critique.

[2] Ces réflexions renferment non seulement une règle fort bonne à suivre, mais une excellente définition de la comédie; définition longuement développée par Riccoboni, et répétée par tous les commentateurs. On ne sauroit trop étudier les détails de cette pièce; ils renferment, sous une simple apparence, quelques uns des secrets du génie de Molière.

puisse avoir, et je pense que je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui se gouvernent mal.

ÉLISE.

Assurément, madame, on ne vous y cherchera point. Votre conduite est assez connue, et ce sont de ces sortes de choses qui ne sont contestées de personne.

URANIE, *à Climène.*

Aussi, madame, n'ai-je rien dit qui aille à vous; et mes paroles, comme les satires de la comédie, demeurent dans la thèse générale.

CLIMÈNE.

Je n'en doute pas, madame. Mais enfin passons sur ce chapitre. Je ne sais pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à notre sexe dans un certain endroit de la pièce; et, pour moi, je vous avoue que je suis dans une colère épouvantable, de voir que cet auteur impertinent nous appelle *des animaux.*

URANIE.

Ne voyez-vous pas que c'est un ridicule qu'il fait parler?

DORANTE.

Et puis, madame, ne savez-vous pas que les injures des amants n'offensent jamais; qu'il est des amours emportés aussi bien que des doucereux; et qu'en de pareilles occasions les paroles les plus étranges, et quelque chose de pis encore, se prennent bien souvent pour des marques d'affection, par celles mêmes qui les reçoivent?

ÉLISE.

Dites tout ce que vous voudrez, je ne saurois digérer cela, non plus que *le potage* et *la tarte à la crême*, dont madame a parlé tantôt.

LE MARQUIS.

Ah! ma foi, oui, *tarte à la crême!* voilà ce que j'avois remarqué tantôt; *tarte à la crême!* Que je vous suis obligé, madame, de m'avoir fait souvenir de *tarte à la crême!* Y a-t-il

assez de pommes en Normandie pour *tarte à la crême*[1] ? *Tarte à la crême*, morbleu ! *tarte à la crême !*

DORANTE.

Hé bien ! que veux-tu dire? *Tarte à la crême!*

LE MARQUIS.

Parbleu ! *tarte à la crême*, chevalier.

DORANTE.

Mais encore ?

LE MARQUIS.

Tarte à la crême !

DORANTE.

Dis-nous un peu tes raisons.

LE MARQUIS.

Tarte à la crême !

URANIE.

Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

LE MARQUIS.

Tarte à la crême, madame !

URANIE.

Que trouvez-vous là à redire ?

LE MARQUIS.

Moi, rien. *Tarte à la crême !*

URANIE.

Ah ! je le quitte [2].

ÉLISE.

Monsieur le marquis s'y prend bien, et vous bourre de la belle manière. Mais je voudrois bien que monsieur Lysidas voulût les achever, et leur donner quelques petits coups de sa façon [3].

[1] Jadis on jetoit des pommes cuites, et quelquefois même des pommes crues, à la tête des acteurs, quand on étoit trop mécontent de leur jeu ou de la pièce. Racine, dans une épigramme, dit au sujet de Pradon :

Pommes sur lui volèrent largement. (A.)

[2] Du verbe *quitter*, qui signifie aussi *céder*, *renoncer*. On dit encore aujourd'hui *quitter un dessein* pour renoncer à un dessein. La locution employée par Molière n'est plus d'usage.

[3] Combien il y a de naturel, de vivacité, et d'esprit dans ce dialogue! Molière

LYSIDAS.

Ce n'est pas ma coutume de rien blâmer, et je suis assez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais enfin, sans choquer l'amitié que monsieur le chevalier témoigne pour l'auteur, on m'avouera que ces sortes de comédies ne sont pas proprement des comédies, et qu'il y a une grande différence de toutes ces bagatelles à la beauté des pièces sérieuses. Cependant tout le monde donne là-dedans aujourd'hui; on ne court plus qu'à cela, et l'on voit une solitude effroyable aux grands ouvrages, lorsque des sottises ont tout Paris. Je vous avoue que le cœur m'en saigne quelquefois, et cela est honteux pour la France.

CLIMÈNE.

Il est vrai que le goût des gens est étrangement gâté là-dessus, et que le siècle s'encanaille furieusement.

ELISE.

Celui-là est joli encore, s'encanaille! Est-ce vous qui l'avez inventé, madame[1]?

CLIMÈNE.

Hé?

ÉLISE.

Je m'en suis bien doutée.

DORANTE.

Vous croyez donc, monsieur Lysidas, que tout l'esprit et toute la beauté sont dans les poemes sérieux, et que les pièces

a copié, à s'y méprendre, toutes les nuances, tous les tons d'une conversation du grand monde; il en peint même le désordre sans sortir de son sujet, de manière que sa pièce dut paroître l'imitation la plus exacte de ce qui s'étoit passé dans Paris depuis que *l'École des Femmes* étoit devenue le sujet de tous les entretiens.

[1] Le mot *encanailler*, suivant Somaise, fut inventé par la marquise de Mony. « Cette dame, dit le même auteur, n'aime pas les gens de basse naissance; et les « mots qu'elle a inventés pour marquer son aversion en sont des témoins fort con« vaincants. » Malgré les railleries de Molière, ce mot et celui d'*obscénité* sont restés dans notre langue. On pourroit faire un dictionnaire fort curieux des mots que nous devons aux précieuses. (Voyez les notes des *Précieuses ridicules*, sc. XIII, et le *Grand Dictionnaire des Précieuses*, tome I, page 25.)

[redacted]

comiques sont des niaiseries qui ne méritent aucune louange?

URANIE.

Ce n'est pas mon sentiment, pour moi. La tragédie, sans doute, est quelque chose de beau quand elle est bien touchée; mais la comédie a ses charmes, et je tiens que l'une n'est pas moins difficile à faire que l'autre.

DORANTE.

Assurément, madame; et quand, pour la difficulté, vous mettriez un peu plus du côté de la comédie, peut-être que vous ne vous abuseriez pas. Car enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la fortune, accuser les destins, et dire des injures aux dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance; et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent; et vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnoître les gens de votre siècle. En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens, et bien écrites; mais ce n'est pas assez dans les autres, il y faut plaisanter; et c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens[1].

[1] Cette tirade est dirigée contre les admirateurs exclusifs de Corneille, qui opposoient leur cabale à tous les succès de Molière. On sait que Corneille lui-même conçut un moment des inquiétudes en voyant la foule abandonner ses pièces pour courir à celles de Molière; ce qui a fait dire à l'abbé d'Aubignac que *l'École des Femmes* étoit comme les trophées de Miltiade, qui troubloient le sommeil de Thémistocle. Mais il est juste de remarquer que Corneille habitoit la province, et que dans cet éloignement il ne pouvoit apprécier le génie d'un écrivain qui s'ouvroit une carrière nouvelle. Aussi en parloit-il un peu légèrement, et comme un homme piqué de se voir délaissé *pour des farces*. Thomas Corneille écrivoit à l'abbé de Pure, dans une lettre inédite datée du 1er décembre 1659, et dont l'original est sous nos yeux : « Tout le monde dit qu'ils ont joué détestablement la pièce de M. de

CLIMÈNE.

Je crois être du nombre des honnêtes gens ; et cependant je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ai vu.

LE MARQUIS.

Ma foi, ni moi non plus.

DORANTE.

Pour toi, marquis, je ne m'en étonne pas. C'est que tu n'y as point trouvé de turlupinades.

LYSIDAS.

Ma foi, monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaut guère mieux ; et toutes les plaisanteries y sont assez froides, à mon avis.

DORANTE.

La cour n'a pas trouvé cela.

LYSIDAS.

Ah ! monsieur, la cour !

DORANTE.

Achevez, monsieur Lysidas. Je vois bien que vous voulez dire que la cour ne se connoît pas à ces choses; et c'est le refuge ordinaire de vous autres messieurs les auteurs, dans le mauvais succès de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siècle et le peu de lumière des courtisans. Sachez, s'il vous plaît, monsieur Lysidas, que les courtisans ont d'aussi bons yeux que d'autres; qu'on peut être habile avec un point de Venise [1] et

« Cléville ; et le grand monde qu'ils ont eu à leur *farce des Précieuses* fait bien « connoître qu'ils ne sont propres qu'à soutenir de pareilles bagatelles, et que la « plus forte pièce tomberoit entre leurs mains. » De semblables paroles durent vivement blesser Molière ; cependant il est remarquable qu'ici il cherche bien plus à relever son art aux yeux du public, qu'à se venger d'un si respectable ennemi. Au reste, Corneille changea de langage dès qu'il put apprécier par lui-même le génie de l'auteur de *l'École des Femmes*. Ces deux grands hommes devinrent amis : ils unirent leurs talents dans *Psyché* ; et l'auteur du *Cid* se plut même à cultiver les talents du jeune Baron, élève de Molière. C'est ainsi que Baron eut la gloire de compter parmi ses maîtres les deux créateurs de notre théâtre. Quant à la question de la prééminence de la comédie sur la tragédie, on peut voir comment Le Sage l'a traitée, après Molière, dans le chapitre XV du *Diable boiteux*. Le P. Brumoy a publié une dissertation fort curieuse sur le même sujet, dans son *Discours sur la comédie*. Ce qu'elle offre de plus remarquable, c'est que le P. Brumoy y soutient la même thèse que Molière.

[1] Le roi défendit l'importation de ces dentelles par plusieurs édits ; et Colbert fit

des plumes, aussi bien qu'avec une perruque courte et un petit rabat uni; que la grande épreuve de toutes vos comédies, c'est le jugement de la cour; que c'est son goût qu'il faut étudier pour trouver l'art de réussir; qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes; et, sans mettre en ligne de compte tous les gens savants qui y sont, que, du simple bon sens naturel et du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une manière d'esprit qui, sans comparaison, juge plus finement des choses que tout le savoir enrouillé des pédants[1].

URANIE.

Il est vrai que, pour peu qu'on y demeure, il vous passe là tous les jours assez de choses devant les yeux, pour acquérir quelque habitude de les connoître, et surtout pour ce qui est de la bonne et mauvaise plaisanterie.

DORANTE.

La cour a quelques ridicules, j'en demeure d'accord, et je suis, comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma foi, il y en a un grand nombre parmi les beaux esprits de profession; et si l'on joue quelques marquis, je trouve qu'il y a bien plus de quoi jouer les auteurs, et que ce seroit une chose plaisante à mettre sur le théâtre, que leurs grimaces savantes et leurs raffinements ridicules, leur vicieuse coutume d'assassiner les gens de leurs ouvrages, leur friandise de louanges, leurs ménagements de pensées, leur trafic de réputation, et leurs ligues offensives et défensives, aussi bien que leurs guerres d'esprit, et leurs combats de prose et de vers[2].

venir des ouvriers de Venise, pour enrichir la France de ce genre d'industrie. On peut juger de la dépense dans laquelle cette mode jetoit les grands seigneurs, par ces vers que Boursault met dans la bouche d'un comte :

J'ai, parbleu, dépensé dix mille écus en points!
Il me feroit beau voir des dentelles de Flandre, etc.

[1] On peut comparer ce passage avec celui où Clitandre, dans *les Femmes savantes*, acte IV, scène III, développe les mêmes idées.

[2] Ce passage étoit dirigé contre l'abbé d'Aubignac. Voici ce que l'on trouve à ce sujet dans la comédie de *Zélinde* : « Votre chevalier se divertit aux dépens de « M. l'abbé d'Aubignac, qui s'en est lui-même bien aperçu; mais comme chacun vous

LYSIDAS.

Molière est bien heureux, monsieur, d'avoir un protecteur aussi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il est question de savoir si la pièce est bonne, et je m'offre d'y montrer partout cent défauts visibles.

URANIE.

C'est une étrange chose de vous autres messieurs les poëtes, que vous condamniez toujours les pièces où tout le monde court, et ne disiez jamais du bien que de celles où personne ne va[1]. Vous montrez pour les unes une haine invincible, et pour les autres une tendresse qui n'est pas concevable.

DORANTE.

C'est qu'il est généreux de se ranger du côté des affligés.

URANIE.

Mais, de grace, monsieur Lysidas, faites-nous voir ces défauts, dont je ne me suis point aperçue.

LYSIDAS.

Ceux qui possèdent Aristote et Horace voient d'abord, madame, que cette comédie pèche contre toutes les règles de l'art[2].

URANIE.

Je vous avoue que je n'ai aucune habitude avec ces messieurs là, et que je ne sais point les règles de l'art.

DORANTE.

Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles dont vous embarrassez les ignorants, et nous étourdissez tous les jours. Il

« loue de parler contre ceux qui écrivent contre les grands hommes, je n'ai garde « de vous en blâmer. » En effet, l'abbé d'Aubignac venoit de publier deux dissertations contre les tragédies de *Sophonisbe* et de *Sertorius*. Ce passage prouve assez que, quoique Molière eût été sensible au mépris avec lequel Corneille avoit parlé de ses premières pièces, il sentoit toute la supériorité de son génie, et ne songeoit à se venger qu'en le défendant contre ses ennemis.

[1] Cette réflexion est piquante. La Bruyère l'a reproduite sous une autre forme. « Si un poëte, dit-il, loue les vers d'un autre poëte, il y a à parier qu'ils sont « mauvais, et sans conséquence. »

[2] Plusieurs de ceux qui s'étoient déchaînés contre *l'École des Femmes* prétendoient que toutes les règles y étoient violées; car alors il étoit de mode de les réclamer avec pédantisme, comme aujourd'hui de les rejeter avec extravagance. (L.)

semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde; et cependant ce ne sont que quelques observations aisées, que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poëmes; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations les fait aisément tous les jours, sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrois bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend?

URANIE.

J'ai remarqué une chose de ces messieurs-là: c'est que ceux qui parlent le plus des règles, et qui les savent mieux que les autres, font des comédies que personne ne trouve belles[1].

DORANTE.

Et c'est ce qui marque, madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassées. Car enfin, si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent pas, et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudroit, de nécessité, que les règles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane, où ils veulent assujettir le goût du public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

URANIE.

Pour moi, quand je vois une comédie, je regarde seulement si les choses me touchent; et, lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ai eu tort, et si les règles d'Aristote me défendoient de rire.

[1] « Je sais bon gré à l'abbé d'Aubignac, disoit le prince de Condé, d'avoir si bien suivi les règles d'Aristote; mais je ne pardonne point aux règles d'Aristote d'avoir fait faire à l'abbé d'Aubignac une si méchante tragédie. » L'abbé d'Aubignac est l'auteur d'une tragédie de *Zénobie*.

DORANTE.

C'est justement comme un homme qui auroit trouvé une sauce excellente, et qui voudroit examiner si elle est bonne, sur les préceptes du *Cuisinier françois.*

URANIE.

Il est vrai; et j'admire les raffinements de certaines gens sur des choses que nous devons sentir par nous-mêmes.

DORANTE.

Vous avez raison, madame, de les trouver étranges, tous ces raffinements mystérieux. Car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire; nos propres sens seront esclaves en toutes choses; et, jusques au manger et au boire, nous n'oserons plus trouver rien de bon, sans le congé de messieurs les experts.

LYSIDAS.

Enfin, monsieur, toute votre raison, c'est que *l'École des Femmes* a plu; et vous ne vous souciez point qu'elle ne soit pas dans les règles, pourvu...

DORANTE.

Tout beau, monsieur Lysidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art est de plaire, et que cette comédie ayant plu à ceux pour qui elle est faite, je trouve que c'est assez pour elle, et qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais, avec cela, je soutiens qu'elle ne pèche contre aucune des règles dont vous parlez [1]. Je les ai lues, Dieu merci, autant qu'un autre; et je ferois voir aisément que peut-être n'avons-nous point de pièce au théâtre plus régulière que celle-là.

ÉLISE.

Courage, monsieur Lysidas! nous sommes perdus si vous reculez.

[1] Ces paroles de Dorante devroient être la règle de tous les auteurs. Remarquez que Molière veut que, sans se mettre l'esprit à la torture, on juge d'abord de l'effet général d'un ouvrage par le sentiment ; mais il n'exclut ni la raison ni les règles : et le grand art de plaire est pour lui le résultat de tous les arts réunis à l'inspiration de la nature. Il y a là une poétique tout entière.

[redacted]

LYSIDAS.

Quoi! monsieur, la protase, l'épitase, et la péripétie...

DORANTE.

Ah! monsieur Lysidas, vous nous assommez avec vos grands mots. Ne paroissez point si savant, de grace! Humanisez votre discours, et parlez pour être entendu. Pensez-vous qu'un nom grec donne plus de poids à vos raisons? Et ne trouveriez-vous pas qu'il fût aussi beau de dire, l'exposition du sujet, que la protase; le nœud, que l'épitase; et le dénoûment, que la péripétie?

LYSIDAS.

Ce sont termes de l'art dont il est permis de se servir. Mais, puisque ces mots blessent vos oreilles, je m'expliquerai d'une autre façon; et je vous prie de répondre positivement à trois ou quatre choses que je vais dire. Peut-on souffrir une pièce qui pèche contre le nom propre des pièces de théâtre? Car enfin le nom de poëme dramatique vient d'un mot grec qui signifie agir, pour montrer que la nature de ce poëme consiste dans l'action; et dans cette comédie-ci, il ne se passe point d'actions, et tout consiste en des récits que vient faire ou Agnès ou Horace.

LE MARQUIS.

Ah! ah! chevalier.

CLIMÈNE.

Voilà qui est spirituellement remarqué, et c'est rendre le fin des choses.

LYSIDAS.

Est-il rien de si peu spirituel, ou, pour mieux dire, rien de si bas, que quelques mots où tout le monde rit, et surtout celui des *enfants par l'oreille?*

CLIMÈNE.

Fort bien.

ÉLISE.

Ah!

LYSIDAS.

La scène du valet et de la servante au-dedans de la maison,

n'est elle pas d'une longueur ennuyeuse, et tout-à-fait impertinente?

LE MARQUIS.

Cela est vrai.

CLIMÈNE.

Assurément.

ÉLISE.

Il a raison.

LYSIDAS.

Arnolphe ne donne-t-il pas trop librement son argent à Horace? Et puisque c'est le personnage ridicule de la pièce, falloit-il lui faire faire l'action d'un honnête homme?

LE MARQUIS.

Bon. La remarque est encore bonne.

CLIMÈNE.

Admirable!

ÉLISE.

Merveilleuse!

LYSIDAS.

Le sermon et les maximes ne sont-ils pas des choses ridicules, et qui choquent même le respect que l'on doit à nos mystères?

LE MARQUIS.

C'est bien dit.

CLIMÈNE.

Voilà parlé comme il faut.

ÉLISE.

Il ne se peut rien de mieux.

LYSIDAS.

Et ce monsieur de la Souche, enfin, qu'on nous fait un homme d'esprit, et qui paroît si sérieux en tant d'endroits, ne descend-il point dans quelque chose de trop comique et de trop outré au cinquième acte, lorsqu'il explique à Agnès la violence de son amour, avec ces roulements d'yeux extravagants, ces soupirs ridicules, et ces larmes niaises qui font rire tout le monde?

LE MARQUIS.

Morbleu ! merveille.

CLIMÈNE.

Miracle !

ÉLISE.

Vivat ! monsieur Lysidas.

LYSIDAS.

Je laisse cent mille autres choses, de peur d'être ennuyeux.

LE MARQUIS.

Parbleu ! chevalier, te voilà mal ajusté.

DORANTE.

Il faut voir.

LE MARQUIS.

Tu as trouvé ton homme, ma foi.

DORANTE.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Réponds, réponds, réponds, réponds.

DORANTE.

Volontiers. Il...

LE MARQUIS.

Réponds donc, je te prie.

DORANTE.

Laisse-moi donc faire. Si...

LE MARQUIS.

Parbleu ! je te défie de répondre.

DORANTE.

Oui, si tu parles toujours.

CLIMÈNE.

De grace, écoutons ses raisons.

DORANTE.

Premièrement, il n'est pas vrai de dire que toute la pièce n'est qu'en récits. On y voit beaucoup d'actions qui se passent sur la scène ; et les récits eux-mêmes y sont des actions, suivant la constitution du sujet ; d'autant qu'ils sont tous faits inno-

cemment, ces récits, à la personne intéressée, qui, par-là, entre à tous coups dans une confusion à réjouir les spectateurs, et prend, à chaque nouvelle, toutes les mesures qu'il peut pour se parer du malheur qu'il craint.

URANIE.

Pour moi, je trouve que la beauté du sujet de *l'École des Femmes* consiste dans cette confidence perpétuelle; et, ce qui me paroît assez plaisant, c'est qu'un homme qui a de l'esprit, et qui est averti de tout par une innocente qui est sa maîtresse, et par un étourdi qui est son rival, ne puisse avec cela éviter ce qui lui arrive[1].

LE MARQUIS.

Bagatelle, bagatelle.

CLIMÈNE.

Foible réponse.

ÉLISE.

Mauvaises raisons.

DORANTE.

Pour ce qui est des *enfants par l'oreille*, ils ne sont plaisants que par réflexion à Arnolphe; et l'auteur n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot, mais seulement pour une chose qui caractérise l'homme[2], et peint d'autant mieux son extravagance, puisqu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnès, comme la chose la plus belle du monde, et qui lui donne une joie inconcevable.

LE MARQUIS.

C'est mal répondre.

[1] On peut s'imaginer combien les ennemis de Molière se récrièrent sur l'amour-propre d'un auteur qui faisoit sur le théâtre son apologie, et même son éloge. Mais n'est-il pas plaisant que d'ignorants barbouilleurs, qui ont assez d'amour-propre pour régenter devant le public un homme qui en sait cent fois plus qu'eux, ne veuillent pas qu'il en ait assez pour prétendre qu'il sait son métier un peu mieux que ceux qui se chargent de le lui enseigner? (L.)

[2] Tout le secret du comique de Molière semble être renfermé dans cette phrase On peut dire de ses plus heureux traits: « Il n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot, mais seulement pour une chose qui caractérise l'homme. » (A.)

CLIMÈNE.

Cela ne satisfait point.

ÉLISE.

C'est ne rien dire.

DORANTE.

Quant à l'argent qu'il donne librement, outre que la lettre de son meilleur ami lui est une caution suffisante, il n'est pas incompatible qu'une personne soit ridicule en de certaines choses, et honnête homme en d'autres. Et, pour la scène d'Alain et de Georgette dans le logis, que quelques uns ont trouvée longue et froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison; et de même qu'Arnolphe se trouve attrapé pendant son voyage par la pure innocence de sa maîtresse, il demeure au retour long-temps à sa porte par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit partout puni par les choses qu'il a cru faire la sûreté de ses précautions.

LE MARQUIS.

Voilà des raisons qui ne valent rien.

CLIMÈNE.

Tout cela ne fait que blanchir.

ÉLISE.

Cela fait pitié.

DORANTE.

Pour le discours moral que vous appelez un sermon, il est certain que de vrais dévots qui l'ont ouï n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites; et sans doute que ces paroles d'*enfer* et de *chaudières bouillantes* sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe, et par l'innocence de celle à qui il parle[1]. Et quant au transport amoureux du cinquième acte, qu'on accuse d'être trop outré et trop comique, je voudrois bien savoir

[1] Les hypocrites avoient trouvé de l'indécence dans les sermons d'Arnolphe; ils soutenoient que l'auteur, en parlant des chaudières bouillantes, avoit voulu tourner en ridicule les peines de l'enfer. Ce fut la première dispute que Molière eut avec les faux dévots: il leur répondit parfaitement dans cette scène; mais ils étoient loin de s'attendre qu'il leur préparoit la comédie foudroyante du *Tartuffe*. Il paroît qu'il s'en occupa dès cette époque. (P.)

si ce n'est pas faire la satire des amants, et si les honnêtes gens même et les plus sérieux, en de pareilles occasions, ne font pas des choses...[1]

LE MARQUIS.

Ma foi, chevalier, tu ferois mieux de te taire.

DORANTE.

Fort bien. Mais enfin si nous nous regardions nous-mêmes, quand nous sommes bien amoureux...

LE MARQUIS.

Je ne veux pas seulement t'écouter.

DORANTE.

Écoute-moi si tu veux. Est-ce que dans la violence de la passion...

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

(Il chante.)

DORANTE.

Quoi...!

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

DORANTE.

Je ne sais pas si...

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

URANIE.

Il me semble que...

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

URANIE.

Il se passe des choses assez plaisantes dans notre dispute. Je trouve qu'on en pourroit bien faire une petite comédie, et que cela ne seroit pas trop mal à la queue de *l'École des Femmes*.

[1] Remarquez que Molière revient trois fois sur ce sentiment. Partout dans ses ouvrages on retrouve des traces de la passion qui le tourmente, et qui semble redoubler l'énergie de son admirable talent.

DORANTE.

Vous avez raison.

LE MARQUIS.

Parbleu! chevalier, tu jouerois là dedans un rôle qui ne te seroit pas avantageux.

DORANTE.

Il est vrai, marquis.

CLIMÈNE.

Pour moi, je souhaiterois que cela se fît, pourvu qu'on traitât l'affaire comme elle s'est passée.

ÉLISE.

Et moi, je fournirois de bon cœur mon personnage.

LYSIDAS.

Je ne refuserois pas le mien, que je pense[1].

URANIE.

Puisque chacun en seroit content, chevalier, faites un mémoire de tout, et le donnez à Molière, que vous connoissez, pour le mettre en comédie.

CLIMÈNE.

Il n'auroit garde, sans doute, et ce ne seroit pas des vers à sa louange.

URANIE.

Point, point; je connois son humeur : il ne se soucie pas qu'on fronde ses pièces, pourvu qu'il y vienne du monde.

DORANTE.

Oui. Mais quel dénoûment pourroit-il trouver à ceci? Car il ne sauroit y avoir ni mariage, ni reconnoissance; et je ne sais point par où l'on pourroit faire finir la dispute.

URANIE.

Il faudroit rêver quelque incident pour cela.

[1] Ce trait achève le tableau. Les personnages ridicules sont toujours contents d'eux : il n'est pas étonnant qu'ils consentent à se laisser jouer. C'est une imitation parfaite de la société.

SCÈNE VIII.

CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, DORANTE, LE MARQUIS, LYSIDAS, GALOPIN.

GALOPIN.

Madame, on a servi sur table.

DORANTE.

Ah ! voilà justement ce qu'il faut pour le dénoûment que nous cherchions, et l'on ne peut rien trouver de plus naturel. On disputera fort et ferme de part et d'autre, comme nous avons fait, sans que personne se rende ; un petit laquais viendra dire qu'on a servi, on se lèvera, et chacun ira souper.

URANIE.

La comédie ne peut pas mieux finir, et nous ferons bien d'en demeurer là[1].

[1] Dans cette pièce, Molière ne se borna pas à humilier ses ennemis ; il présenta sous les traits les plus vrais et les plus comiques les sociétés qui existoient alors, et donna l'esquisse de quelques caractères qu'il approfondit par la suite. C'est une chose admirable que, dans une simple défense qui devoit peu intéresser le public, l'auteur ait pu faire entrer tant de scènes agréables, et que, sans nœud, sans intrigue, il soit parvenu à composer une pièce qu'on verroit encore avec plaisir, si elle étoit remise au théâtre. Ce n'est point l'apologie de *l'École des Femmes* qu'on y cherche ; l'agrément de cette comédie n'est plus contesté. Mais le lecteur, qui aime à suivre les progrès d'un homme de génie, remarque dans cette critique les germes de plusieurs conceptions que Molière méditoit alors, et qu'il fit entrer dans ses chefs-d'œuvre. (P.)—Cette critique n'est en effet qu'un simple dialogue ; mais où tout est vivant, où tout marche au but que se propose l'auteur. Voyez avec quel bonheur, avant de commencer à se défendre, l'auteur fait comparoître à son tribunal les différentes cabales liguées contre lui ! *Climène, qui fait des mots nouveaux, et qui a les oreilles plus chastes que tout le reste du corps*, représente à elle seule toute la coterie des précieuses. Le marquis est le patron de ces merveilleux du jour qui jugent une pièce avant de l'avoir vue, et qui prononcent en maîtres sur les choses qu'ils ne sauroient comprendre. Lysidas, qui ne veut pas qu'on juge un ouvrage par le plaisir qu'il donne, mais bien par les règles de la grammaire et de la rhétorique, représente au naturel ces pédants qui emploient le peu d'esprit qu'ils ont à cacher leur médiocrité sous un faux savoir, et l'envie qui les ronge sous une modération affectée. *Pire espèce*, auroit dit La Fontaine, fléaux du génie et de la société. A ces caractères, qui sont placés là pour représenter toutes les passions d'une coterie, Molière a soin d'opposer quelques caractères particuliers qui représentent la raison publique, qui n'est d'aucune coterie, et

[redacted]

qui fait toujours par les écraser toutes. Tels sont ici les personnages d'Élise et de Dorante. On peut remarquer que les trois caractères généraux jetés comme au hasard dans cette petite pièce sont si vrais, qu'avec les plus légères modifications, ils pourroient offrir le tableau de nos sociétés modernes. Ce qui prouve combien Molière étoit profond observateur, puisqu'il a peint les hommes de tous les siècles, même en ne voulant tracer qu'une esquisse légère des ridicules de son temps.

FIN DE LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES.


[redacted]

[redacted]

L'IMPROMPTU

DE

VERSAILLES,

COMÉDIE EN UN ACTE.

1663.

PERSONNAGES[1].

MOLIÈRE, marquis ridicule.
BRÉCOURT, homme de qualité.
DE LA GRANGE, marquis ridicule.
DU CROISY, poëte.
LA THORILLIÈRE, marquis fâcheux.
BÉJART, homme qui fait le nécessaire.
Mademoiselle DUPARC, marquise façonnière.
BÉJART, prude.
DE BRIE, sage coquette.
MOLIÈRE, satirique spirituelle.
DU CROISY, peste doucereuse.
HERVÉ, servante précieuse.
QUATRE NÉCESSAIRES.

La scene est à Versailles, dans la salle de la comédie.

[1] Voyez, à la suite des Mémoires de Grimarest, l'*Histoire de la troupe de Molière*. Voyez aussi la première note de la scène III, pour les épithètes caractéristiques qui accompagnent ici les noms des acteurs.

REMERCIEMENT

AU ROI[1].

Votre paresse enfin me scandalise,
Ma muse, obéissez-moi ;
Il faut ce matin, sans remise,
Aller au lever du roi.
Vous savez bien pourquoi ;
Et ce vous est une honte
De n'avoir pas été plus prompte
A le remercier de ses fameux bienfaits :
Mais il vaut mieux tard que jamais ;
Faites donc votre compte
D'aller au Louvre accomplir mes souhaits.
Gardez-vous bien d'être en muse bâtie ;
Un air de muse est choquant dans ces lieux ;
On y veut des objets à réjouir les yeux ;
Vous en devez être avertie :
Et vous ferez votre cour beaucoup mieux
Lorsqu'en marquis vous serez travestie.
Vous savez ce qu'il faut pour paroître marquis ;
N'oubliez rien de l'air ni des habits ;
Arborez un chapeau chargé de trente plumes
Sur une perruque de prix ;

[1] *L'Impromptu de Versailles* fut représenté à Paris, le 4 novembre 1663. Dans le courant de la même année, Louis XIV avoit fait comprendre Molière dans la liste des gens de lettres qui eurent part à ses libéralités, et qui annoncèrent à toute l'Europe le goût et la magnificence de ce prince. Molière exprima sa reconnoissance au roi dans la pièce qui porte le titre de *Remerciement au Roi*. (B.) — Bayle a fait sur cette pièce quelques remarques grammaticales qui ont peu d'intérêt.

[redacted]

Que le rabat soit des plus grands volumes,
Et le pourpoint des plus petits.
Mais surtout je vous recommande
Le manteau, d'un ruban sur le dos retroussé ;
La galanterie en est grande,
Et parmi les marquis de la plus haute bande
C'est pour être placé.
Avec vos brillantes hardes,
Et votre ajustement,
Faites tout le trajet de la salle des gardes ;
Et, vous peignant galamment,
Portez de tous côtés vos regards brusquement;
Et ceux que vous pourrez connoître,
Ne manquez pas, d'un haut ton,
De les saluer par leur nom,
De quelque rang qu'ils puissent être.
Cette familiarité
Donne à quiconque en use un air de qualité.
Grattez du peigne à la porte
De la chambre du roi[1] ;
Ou si, comme je prévoi,
La presse s'y trouve forte,
Montrez de loin votre chapeau,
Ou montez sur quelque chose
Pour faire voir votre museau,
Et criez sans aucune pause,
D'un ton rien moins que naturel :
Monsieur l'huissier, pour le marquis un tel.
Jetez-vous dans la foule, et tranchez du notable ;
Coudoyez un chacun, point du tout de quartier ;
Pressez, poussez, faites le diable
Pour vous mettre le premier ;

[1] D'Aubigné, dans le chapitre II du *Baron de Feneste*, décrit des modes à peu près pareilles. En comparant les deux passages, on trouvera peut-être que la scène écrite par d'Aubigné a pu inspirer à Molière l'idée de celle-ci.

Et quand même l'huissier,
A vos desirs inexorable,
Vous trouveroit en face un marquis repoussable,
Ne démordez point pour cela,
Tenez toujours ferme là;
A déboucher la porte il iroit trop du vôtre;
Faites qu'aucun n'y puisse pénétrer,
Et qu'on soit obligé de vous laisser entrer
Pour faire entrer quelque autre.
Quand vous serez entré, ne vous relâchez pas;
Pour assiéger la chaise il faut d'autres combats;
Tâchez d'en être des plus proches,
En y gagnant le terrain pas à pas;
Et, si des assiégeants le prévenant amas
En bouche toutes les approches,
Prenez le parti doucement
D'attendre le prince au passage;
Il connoîtra votre visage,
Malgré votre déguisement;
Et lors, sans tarder davantage,
Faites-lui votre compliment [1].
Vous pourriez aisément l'étendre,
Et parler des transports qu'en vous font éclater
Les surprenants bienfaits que, sans les mériter,
Sa libérale main sur vous daigne répandre,
Et des nouveaux efforts où s'en va vous porter
L'excès de cet honneur où vous n'osiez prétendre;
Lui dire comme vos desirs
Sont, après ses bontés qui n'ont point de pareilles,

[1] On remarque dans ce remerciement que Molière, dominé par son génie, ne pouvoit écrire la moindre bagatelle sans l'animer par le piquant de la comédie, par la peinture des ridicules à la mode. On y voit encore que si son cœur étoit sensible aux bienfaits de son roi, il ne l'étoit pas moins à l'injustice de ses ennemis. Ceux-ci alloient en avoir de nouvelles preuves. Ses amis prévoyoient depuis long-temps qu'il perdroit enfin patience. Le mépris des sots, disoit-il souvent, est une pilule qu'on peut bien avaler, mais qu'on ne peut mâcher sans faire la grimace. (C.)

D'employer à sa gloire, ainsi qu'à ses plaisirs,
Tout votre art et toutes vos veilles;
Et là-dessus lui promettre merveilles.
Sur ce chapitre on n'est jamais à sec.
Les Muses sont de grandes prometteuses;
Et, comme vos sœurs les causeuses,
Vous ne manquerez pas, sans doute, par le bec.
Mais les grands princes n'aiment guères
Que les compliments qui sont courts;
Et le nôtre surtout a bien d'autres affaires
Que d'écouter tous vos discours.
La louange et l'encens n'est pas ce qui le touche:
Dès que vous ouvrirez la bouche
Pour lui parler de grace et de bienfait,
Il comprendra d'abord ce que vous voulez dire;
Et, se mettant doucement à sourire
D'un air qui sur les cœurs fait un charmant effet,
Il passera comme un trait[1];
Et cela vous doit suffire:
Voilà votre compliment fait.

[1] « Dès ses plus jeunes ans, le roi étoit sérieux, grave, et fort aimable. Sa grandeur, jointe à ses grandes qualités, imprimoit le respect dans l'ame de ceux qui « l'approchoient. Il parloit peu, et bien. Ses paroles avoient une grande force pour « inspirer dans les cœurs et l'amour et la crainte, selon qu'elles étoient ou douces « ou sévères *. — Il avoit un air de politesse et de galanterie qu'il a su toujours « conserver, et qu'il a su si bien allier avec la décence et la majesté, qu'on peut « dire qu'il étoit fait pour elles, et qu'au milieu des autres hommes, sa taille, son « port, ses graces, sa beauté, le son de sa voix, et la grande mine qui succéda à « la beauté, l'adresse, la grace naturelle de toute sa personne, le firent distinguer « jusqu'à la mort **. — Le roi pensoit juste, s'exprimoit noblement; ses réponses « les moins préparées renfermoient en peu de mots tout ce qu'il y avoit de mieux « à dire selon les temps, les choses, et les personnes. S'il falloit badiner, s'il faisoit « des plaisanteries, s'il daignoit faire un conte, c'étoit avec des graces infinies, un « tour noble et fin que l'on n'a vu qu'à lui ***. — Une chose qu'il faisoit en maître, « c'étoit de refuser ce qu'il avoit résolu de ne pas accorder; ses manières étoient si

* Mémoires de madame de Motteville, tome IV, page 419.
** Mémoires du duc de Saint-Simon, tome I, page 14.
*** Souvenirs de madame de Caylus, page 130.

[redacted]

« insinuantes et si affables qu'il gagnoit les cœurs de ceux qu'il refusoit *. — « M. de Pomponne nous disoit avec admiration, et une espèce de ravissement, « qu'il étoit impossible d'imaginer la grandeur, la pénétration, et les lumières de « son esprit; et avec quelle justesse il disoit les choses, avec quelle douceur char- « mante dans ses yeux, et quel agrément dans toute sa personne quand il se dé- « faisoit de la majesté, et de cette mine haute et fière dont il se revêtoit dans le « public..... Il n'y a personne au monde qui fasse mieux les choses que le roi, ni « qui possède si excellemment l'art de donner de bonne grace **. » C'est une chose piquante que de rapprocher ces divers portraits de Louis XIV de celui que trace ici Molière. Tous ces portraits représentent le roi à la même époque. Ainsi la louange de Molière n'étoit point exagérée, et la reconnoissance ne lui inspiroit pas un autre langage que celui de ses contemporains.

* Fragments de lettres originales d'Élisabeth de Bavière, tome I, page 79.

** Mémoires de l'abbé Arnauld, troisième partie, pages 101 et 121.



L'IMPROMPTU

DE VERSAILLES.

SCÈNE I[1].

MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE, *seul, parlant à ses camarades qui sont derrière le théâtre.*

Allons donc, messieurs et mesdames, vous moquez-vous avec votre longueur, et ne voulez-vous pas tous venir ici? La peste soit des gens! Holà, ho! monsieur de Brécourt!

[1] On croit que cette petite pièce fut jouée à Versailles le 14 octobre 1663; elle eut ensuite dix-neuf représentations sur le théâtre du Palais-Royal, où elle parut le 14 novembre de la même année. Boursault venoit de faire *le Portrait du Peintre*, comédie satirique dirigée contre *l'École des Femmes*, et pleine d'outrages contre son auteur. Le roi ordonna à Molière de se venger, et Molière fit *l'Impromptu de Versailles*. Ainsi les ennemis du grand poëte se virent repoussés au nom de Louis XIV. Un nom si auguste ne put cependant terminer la guerre. *La Critique de l'École des Femmes* avoit fait naître *le Portrait du Peintre*, et celui-ci *l'Impromptu de Versailles*. De Villiers, acteur de l'hôtel de Bourgogne, répondit à cette dernière par *la Vengeance des Marquis*, grossière imitation de *l'Impromptu de l'hôtel de Condé*, autre réponse du jeune Montfleury, destinée à venger son père du ridicule que Molière avoit répandu sur lui. La pièce de Montfleury a du moins le mérite d'attaquer Molière par un côté foible. Ce grand acteur comique aimoit à jouer la tragédie, et il y réussissoit mal Une démarche sans noblesse, des grimaces involontaires, un hoquet perpétuel, l'avertissoient en vain d'abandonner un genre pour lequel il n'étoit pas né. Un portrait que l'on croit de Mignard, et qui représente Molière dans le rôle de César (de *la Mort de*

BRÉCOURT, *derrière le théâtre.*

Quoi ?

MOLIÈRE.

Monsieur de La Grange !

LA GRANGE, *derrière le théâtre.*

Qu'est-ce ?

MOLIÈRE.

Monsieur du Croisy !

DU CROISY, *derrière le théâtre.*

Plait-il ?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Duparc !

MADEMOISELLE DUPARC, *derrière le théâtre.*

Hé bien ?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Béjart !

MADEMOISELLE BÉJART, *derrière le théâtre.*

Qu'y a-t-il ?

MOLIÈRE.

Mademoiselle de Brie !

MADEMOISELLE DE BRIE, *derrière le théâtre.*

Que veut-on ?

Pompée, prouve que Montfleury avoit peu exagéré en lui faisant représenter ce personnage.

. . . . Le nez au vent,
Les pieds en parenthèse, et l'épaule en avant,
Sa perruque qui suit le côté qu'il avance,
Plus pleine de laurier qu'un jambon de Mayence;
Les mains sur les côtés d'un air peu négligé;
La tête sur le dos, comme un mulet chargé;
Les yeux fort égarés; puis débitant ses rôles,
D'un hoquet éternel sépare ses paroles, etc.

L'excellent esprit de Molière lui fit sentir ce que cette critique pouvoit avoir de juste ; dès-lors il cessa de jouer la tragédie, et il put dire de ses censeurs ce que Boileau disoit des siens :

Je sais sur leur avis corriger mes erreurs.

Mais si la nature avoit refusé à Molière les qualités extérieures qui font les grands

[redacted]

MOLIÈRE.

Mademoiselle du Croisy !

MADEMOISELLE DU CROISY, *derrière le théâtre.*

Qu'est-ce que c'est ?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Hervé !

MADEMOISELLE HERVÉ, *derrière le théâtre.*

On y va

MOLIÈRE.

Je crois que je deviendrai fou avec tous ces gens ci. Hé !

(Brécourt, La Grange, du Croisy entrent.)

Têtebleu ! messieurs, me voulez-vous faire enrager aujourd'hui ?

BRÉCOURT.

Que voulez-vous qu'on fasse ? Nous ne savons pas nos rôles ; et c'est nous faire enrager vous-même, que de nous obliger à jouer de la sorte.

MOLIÈRE.

Ah ! les étranges animaux à conduire que des comédiens !

(Mesdemoiselles Béjart, Duparc, de Brie, Molière, du Croisy et Hervé arrivent.)

MADEMOISELLE BÉJART.

Hé bien ! nous voilà. Que prétendez-vous faire ?

MADEMOISELLE DUPARC.

Quelle est votre pensée ?

MADEMOISELLE DE BRIE.

De quoi est-il question ?

MOLIÈRE.

De grace, mettons-nous ici ; et puisque nous voilà tous habillés, et que le roi ne doit venir de deux heures, employons

acteurs tragiques, elle lui avoit donné un sentiment exquis des rôles qu'il ne pouvoit remplir. Il le fit bien voir en développant les talents du jeune Baron, et en encourageant ceux du jeune Racine. La France, qui avoit vu revivre en lui Plaute et Térence, dut encore à sa générosité les talents immortels de son Euripide et de son Roscius.

[redacted]

ce temps à répéter notre affaire, et voir la manière dont il faut jouer les choses.

LA GRANGE.

Le moyen de jouer ce qu'on ne sait pas?

MADEMOISELLE DUPARC.

Pour moi, je vous déclare que je ne me souviens pas d'un mot de mon personnage.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je sais bien qu'il me faudra souffler le mien d'un bout à l'autre.

MADEMOISELLE BÉJART.

Et moi, je me prépare fort à tenir mon rôle à la main.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Et moi aussi.

MADEMOISELLE HERVÉ.

Pour moi, je n'ai pas grand' chose à dire.

MADEMOISELLE DU CROISY.

Ni moi non plus; mais avec cela, je ne répondrois pas de ne point manquer.

DU CROISY.

J'en voudrois être quitte pour dix pistoles.

BRÉCOURT.

Et moi, pour vingt bons coups de fouet, je vous assure.

MOLIÈRE.

Vous voilà tous bien malades, d'avoir un méchant rôle à jouer! Et que feriez-vous donc si vous étiez en ma place?

MADEMOISELLE BÉJART.

Qui, vous? vous n'êtes pas à plaindre; car, ayant fait la pièce, vous n'avez pas peur d'y manquer.

MOLIÈRE.

Et n'ai-je à craindre que le manquement de mémoire? Ne comptez-vous pour rien l'inquiétude d'un succès qui ne regarde que moi seul? Et pensez-vous que ce soit une petite affaire, que d'exposer quelque chose de comique devant une assemblée

comme celle-ci; que d'entreprendre de faire rire des personnes qui nous impriment le respect, et ne rient que quand ils veulent? Est-il auteur qui ne doive trembler lorsqu'il en vient à cette épreuve? Et n'est-ce pas à moi de dire que je voudrois en être quitte pour toutes les choses du monde?

MADEMOISELLE BÉJART.

Si cela vous faisoit trembler, vous prendriez mieux vos précautions, et n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait[1].

MOLIÈRE.

Le moyen de m'en défendre, lorsqu'un roi me l'a commandé?

MADEMOISELLE BÉJART.

Le moyen? Une respectueuse excuse fondée sur l'impossibilité de la chose, dans le peu de temps qu'on vous donne; et tout autre, en votre place, ménageroit mieux sa réputation, et se seroit bien gardé de se commettre comme vous faites. Où en serez-vous, je vous prie, si l'affaire réussit mal; et quel avantage pensez-vous qu'en prendront tous vos ennemis?

MADEMOISELLE DE BRIE.

En effet, il falloit s'excuser avec respect envers le roi, ou demander du temps davantage.

MOLIÈRE.

Mon Dieu! mademoiselle, les rois n'aiment rien tant qu'une prompte obéissance, et ne se plaisent point du tout à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le temps qu'ils les souhaitent; et leur en vouloir reculer le divertissement, est en ôter pour eux toute la grace. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent point attendre, et les moins préparés leur sont toujours les plus agréables. Nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils desirent de nous; nous ne sommes que pour leur plaire; et, lorsqu'ils nous ordonnent quelque chose,

[1] Le reproche de mademoiselle Béjart et la réponse de Molière renferment toute l'histoire de la pièce : le roi l'a commandée, et elle a été faite en huit jours.

c'est à nous à profiter vite de l'envie où ils sont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent, que de ne s'en acquitter pas assez tôt; et, si l'on a la honte de n'avoir pas bien réussi, on a toujours la gloire d'avoir obéi vite à leurs commandements. Mais songeons à répéter, s'il vous plaît[1].

MADEMOISELLE BÉJART.

Comment prétendez-vous que nous fassions, si nous ne savons pas nos rôles?

MOLIÈRE.

Vous les saurez, vous dis-je; et, quand même vous ne les sauriez pas tout-à-fait, pouvez-vous pas y suppléer de votre esprit, puisque c'est de la prose, et que vous savez votre sujet?

MADEMOISELLE BÉJART.

Je suis votre servante. La prose est pis encore que les vers.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Voulez-vous que je vous dise? vous deviez faire une comédie où vous auriez joué tout seul.

MOLIÈRE.

Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Grand merci, monsieur mon mari. Voilà ce que c'est! Le mariage change bien les gens, et vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

MOLIÈRE.

Taisez-vous, je vous prie.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

C'est une chose étrange, qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités, et qu'un mari et un galant regardent la même personne avec des yeux si différents.

[1] Cette tirade est une critique fine et délicate de l'exigence parfois un peu tyrannique que les grands portent jusque dans leur plaisir. Molière a su mêler à tout cela un empressement infiniment flatteur pour le maître généreux qui venoit de lui accorder une pension, et, ce qui étoit d'une toute autre conséquence, de se déclarer le protecteur de ses talents en lui ordonnant de battre ses ennemis.

MOLIÈRE.

Que de discours[1] !

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Ma foi, si je faisois une comédie, je la ferois sur ce sujet. Je justifierois les femmes de bien des choses dont on les accuse; et je ferois craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs manières brusques, aux civilités des galants.

MOLIÈRE.

Ah! laissons cela. Il n'est pas question de causer maintenant; nous avons autre chose à faire.

MADEMOISELLE BÉJART.

Mais puisqu'on vous a commandé de travailler sur le sujet de la critique qu'on a faite contre vous[2], que n'avez-vous fait cette

[1] Dans cette petite scène de coulisse, Molière peint d'une manière fort piquante les actions de sa vie habituelle. Obligé de vivre continuellement avec les trois femmes dont il esquisse ici le caractère, ce n'étoit pas sans peine qu'il maintenoit la paix entre elles; et l'on peut croire qu'il s'en étoit ouvert d'une manière assez vive à Chapelle, dont on a conservé une lettre à ce sujet: « Il est à propos, di« soit Chapelle, que vos femmes ne voient pas ces vers. Je les ai faits pour répon« dre à cet endroit de votre lettre où vous particularisez le déplaisir que vous don« nent les partialités de vos trois grandes actrices pour la distribution de vos « rôles. Il faut être à Paris pour en résoudre ensemble, et, *tâchant de faire « réussir l'application de vos rôles à leur caractère*, remédier à ce démêlé qui « vous donne tant de peine. En vérité, grand homme, vous avez besoin de toute « votre tête en conduisant les leurs; et je vous compare à Jupiter pendant la « guerre de Troie. La comparaison n'est pas odieuse, et la fantaisie me prit de la « suivre quand elle me vint. Qu'il vous souvienne donc de l'embarras où ce maî« tre des dieux se trouva pendant cette guerre sur les différents intérêts de la « troupe céleste pour réduire les trois déesses à ses volontés, etc. » Ici Chapelle décrit en jolis vers les embarras de Jupin, et termine ainsi:

Voilà l'histoire: que t'en semble?
Crois-tu pas qu'un homme avisé
Voit par-là qu'il n'est pas aisé
D'accorder trois femmes ensemble?
Fais-en donc ton profit; surtout
Tiens-toi neutre, et, tout plein d'Homère,
Dis-toi bien qu'en vain l'homme espère
Pouvoir jamais venir à bout
De ce qu'un grand dieu n'a su faire[*].

[2] L'ordre donné par Louis XIV à Molière de se venger devoit être bien positif.

[*] Œuvres de Chapelle et de Bachaumont, édition de Saint-Marc, page 185.

comédie des comédiens, dont vous nous avez parlé il y a long-temps [1]? C'étoit une affaire toute trouvée, et qui venoit fort bien à la chose, et d'autant mieux, qu'ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvroient l'occasion de les peindre aussi, et que cela auroit pu s'appeler leur portrait, à bien plus juste titre que tout ce qu'ils ont fait ne peut être appelé le vôtre. Car vouloir contrefaire un comédien dans un rôle comique, ce n'est pas le peindre lui-même, c'est peindre d'après lui les personnages qu'il représente, et se servir des mêmes traits et des mêmes couleurs qu'il est obligé d'employer aux différents tableaux des caractères ridicules qu'il imite d'après nature; mais contrefaire un comédien dans des rôles sérieux, c'est le peindre par des défauts qui sont entièrement de lui, puisque ces sortes de personnages ne veulent ni les gestes, ni les tons de voix ridicules dans lesquels on le reconnoît [2].

MOLIÈRE.

Il est vrai; mais j'ai mes raisons pour ne le pas faire, et je n'ai pas cru, entre nous, que la chose en valût la peine; et puis il falloit plus de temps pour exécuter cette idée. Comme leurs jours de comédie sont les mêmes que les nôtres [3], à peine ai-je

puisque celui-ci le répète deux fois dans cette scène, et le rappelle encore dans la suivante, lorsqu'en parlant de sa comédie, il fait dire à un marquis fâcheux, *C'est le roi qui vous l'a fait faire;* et qu'il répond, *Oui, monsieur.* (B.)

[1] Il y a beaucoup d'adresse dans cette manière d'amener l'imitation satirique des comédiens de l'hôtel de Bourgogne. Quelques commentateurs ont cru voir dans ce passage que Molière avoit eu l'intention de faire une comédie des *Comédiens;* mais ils n'apportent aucune preuve à l'appui de cette opinion.

[2] Les vers de Montfleury que nous avons cités confirment, aux dépens de Molière lui-même, tout ce qu'il dit ici des acteurs tragiques et comiques. Il est certain que les défauts personnels d'un comédien sont bien moins choquants dans les rôles ridicules que dans les rôles sérieux, qui demandent toujours de la noblesse. Le comble de l'art est de faire oublier ces défauts au public; c'est ce qui arriva un jour à Le Kain dans le rôle d'Orosmane, qu'il jouoit devant le roi. Cet acteur, dont la figure *étoit atroce* (c'est l'expression de Collé), inspira tout-à-coup un si grand enthousiasme, que cette exclamation, *Ah! qu'il est beau!* partit en même temps des loges et du parterre. Notre théâtre n'offre peut-être pas un second exemple d'un pareil triomphe.

[3] Les jours de représentation de la troupe du Palais-Royal et de celle de l'hôtel

[redacted]

été les voir que trois ou quatre fois depuis que nous sommes à Paris; je n'ai attrapé de leur manière de réciter que ce qui m'a d'abord sauté aux yeux, et j'aurois eu besoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien ressemblants.

MADEMOISELLE DUPARC.

Pour moi, j'en ai reconnu quelques uns dans votre bouche.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je n'ai jamais ouï parler de cela.

MOLIÈRE.

C'est une idée qui m'avoit passé une fois par la tête, et que j'ai laissée là comme une bagatelle, une badinerie, qui peut-être n'auroit pas fait rire.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Dites-la-moi un peu, puisque vous l'avez dite aux autres.

MOLIÈRE.

Nous n'avons pas le temps maintenant.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Seulement deux mots.

MOLIÈRE.

J'avois songé une comédie où il y auroit eu un poëte, que j'aurois représenté moi-même, qui seroit venu pour offrir une pièce à une troupe de comédiens nouvellement arrivés de la campagne. Avez-vous, auroit-il dit, des acteurs et des actrices qui soient capables de bien faire valoir un ouvrage? Car ma pièce est une pièce... Hé! monsieur, auroient répondu les comédiens, nous avons des hommes et des femmes qui ont été trouvés raisonnables partout où nous avons passé. — Et qui fait les rois parmi vous[1]? — Voilà un acteur qui s'en démêle parfois. — Qui?

de Bourgogne étoient les mardis, les vendredis et les dimanches, c'est-à-dire les mêmes jours qui ont été depuis ceux de l'opéra. (A.)

[1] On remarque dans cette pièce la prétention qu'avoit Molière à bien jouer la tragédie. Il contrefait les principaux acteurs du théâtre de l'hôtel de Bourgogne, et se moque de leur jeu maniéré. On ne peut savoir aujourd'hui jusqu'à quel point sa critique étoit juste; ce dont on est sûr, c'est que sa troupe étoit hors d'état de lutter avec sa rivale dans le genre sérieux. Il ne tarda pas à sentir les conséquences de la satire personnelle qu'il s'étoit permise. On ne manqua pas, comme nous l'avons déjà

ce jeune homme bien fait? Vous moquez-vous? Il faut un roi qui soit gros et gras comme quatre; un roi, morbleu! qui soit entripaillé[1] comme il faut; un roi d'une vaste circonférence, et qui puisse remplir un trône de la belle manière[2]. La belle chose qu'un roi d'une taille galante! Voilà déja un grand défaut; mais que je l'entende un peu réciter une douzaine de vers. Là-dessus le comédien auroit récité, par exemple, quelques vers du roi, de Nicomède :

> Te le dirai-je, Araspe? il m'a trop bien servi,
> Augmentant mon pouvoir...[3],

le plus naturellement qu'il lui auroit été possible. Et le poëte : Comment! vous appelez cela réciter? C'est se railler; il faut dire les choses avec emphase. Écoutez-moi[4] :

dit, de se moquer de la manière dont il jouoit Nicomède et César, rôles dans lesquels il se flattoit d'exceller. Au reste, la véritable cause de la haine qui existoit entre les deux troupes venoit de leur rivalité. (P.)

[1] *Entripaillé* paroît être un mot de la création de Molière : on ne le trouve dans aucun vocabulaire. Boursault l'a employé dans sa comédie de *Phaéton*.

> Phebus, de tous les dieux le plus entripaille,
> En pèse pour le moins une demi-douzaine. (A.)

[2] Allusion à l'énorme corpulence de Montfleury, qui étoit obligé de resserrer son ventre dans un cercle de fer, pour en soutenir le poids. Cyrano de Bergerac disoit de lui : « A cause que ce coquin est si gros qu'on ne peut le bâtonner tout entier en un jour, il fait le fier. »

[3] Ces vers font partie d'une tirade du rôle de Prusias, acte II, scène première, de *Nicomède*.

[4] D'abord les acteurs du Marais, qui furent les premiers fondateurs de la scène françoise, chantèrent les vers : c'est ainsi que Mondori joua le *Cid* d'original. Montfleury, qui lui succéda, remplaça ce chant monotone par une déclamation fort ampoulée. Molière, qui le critique ici, établit le premier une manière naturelle de réciter, manière qui est la seule bonne, parceque seule elle peut donner à la passion ses véritables accents. « Il y avoit, dit Collé, une si grande vérité dans « le jeu du célèbre Baron, qui eut l'avantage d'etre l'élève de Molière, qu'il faisoit « toujours oublier le comédien : et il portoit l'illusion jusqu'à faire imaginer que « l'action qui se passoit devant vous étoit réelle. Il ne déclamoit jamais, pas même « dans le plus grand tragique; et il rompoit la mesure des vers de telle sorte, que « l'on ne sentoit point l'insupportable monotonie du vers alexandrin : aussi les « beaux vers ne gagnoient rien avec lui, et l'on avoit de la peine à démêler dans

[redacted]

(Il contrefait Montfleury, comédien de l'hôtel de Bourgogne[1].)

Te le dirai-je, Araspe? etc.[2].

Voyez-vous cette posture? Remarquez bien cela. Là, appuyez comme il faut le dernier vers. Voilà ce qui attire l'approbation, et fait faire le brouhaha. Mais, monsieur, auroit répondu le comédien, il me semble qu'un roi qui s'entretient tout seul avec son capitaine des gardes parle un peu plus humainement, et ne prend guère ce ton de démoniaque. — Vous ne savez ce que c'est. Allez-vous-en réciter comme vous faites, vous verrez si vous ferez faire aucun *ah!* Voyons un peu une scène d'amant et d'amante. Là-dessus une comédienne et un comédien auroient fait une scène ensemble, qui est celle de Camille et de Curiace:

Iras-tu, ma chère ame, et ce funeste honneur
Te plait-il aux dépens de tout notre bonheur?
Hélas! je vois trop bien, etc.,

« son débit s'il récitoit des vers de Racine ou de La Chaussée; il ne rendoit jamais « le vers, mais la situation, mais le sentiment. » (*Mémoires de Collé.*)

[1] Zacharie Jacob, connu sous le nom de Montfleury, étoit gentilhomme: il naquit en Anjou, et fut page du duc de Guise. Entraîné par son goût pour le théâtre, il se joignit à une troupe qui couroit la province, et ses succès le firent recevoir à l'hôtel de Bourgogne. Il joua d'original dans *Horace*; et Chapuzeau, qui rapporte ces faits, le cite comme un comédien achevé. Il est vrai qu'à cette époque on ignoroit au théâtre l'art d'être simple et naturel; et Molière, en révélant au public les défauts de Montfleury, porta un coup funeste à sa réputation. Celui-ci voulut s'en venger par la calomnie; et Racine nous apprend que Montfleury présenta au roi une requête dans laquelle il accusoit Molière d'avoir épousé sa propre fille. Cette requête est datée de la fin de décembre 1663. Un mois s'étoit à peine écoulé depuis la première représentation, à Paris, de *l'Impromptu de Versailles*. On ignore quel fruit il recueillit de cette indignité; mais deux mois après cette requête, le roi tint sur les fonts de baptême, avec Madame (Henriette d'Angleterre), le premier enfant de Molière, et lui donna le nom de Louis. C'est ainsi que Louis XIV répondit toujours aux ennemis de Molière. Toutes les calomnies dont on vouloit accabler ce grand poëte étoient aussitôt consolées par un bienfait. (Voyez les notes de la *Vie de Molière*, pages XXVII et XL.)

[2] Dans *Horace*, acte II, scène V, les deux premiers vers appartiennent au rôle de Camille; le troisième commence la réponse de Curiace, et Camille reprend par une tirade dont ces paroles, *Non, je te connois mieux*, sont le premier hémistiche. Ainsi Molière, dans cet endroit, contrefaisoit alternativement mademoiselle Beauchâteau dans le rôle de Camille, et je ne sais quel comédien dans celui de Curiace, peut-être Beauchâteau, son mari. (A.)

tout de même que l'autre, et le plus naturellement qu'ils auroient pu. Et le poëte aussitôt : Vous vous moquez, vous ne faites rien qui vaille, et voici comme il faut réciter cela :

Il imite mademoiselle de Beauchâteau, comédienne de l'hôtel de Bourgogne[1].

Iras-tu, ma chère ame, etc.
Non, je te connois mieux, etc.

Voyez-vous comme cela est naturel et passionné? Admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions. — Enfin, voilà l'idée; et il auroit parcouru de même tous les acteurs et toutes les actrices.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je trouve cette idée assez plaisante, et j'en ai reconnu là dès le premier vers. Continuez, je vous prie.

MOLIÈRE, *imitant Beauchâteau, comédien de l'hôtel de Bourgogne, dans les stances du* Cid[2].

Percé jusques au fond du cœur, etc.

Et celui-ci, le reconnoîtrez-vous bien dans Pompée, de *Sertorius?*

(Il contrefait Hauteroche, comédien de l'hôtel de Bourgogne[3].)

L'inimitié qui règne entre les deux partis
N'y rend pas de l'honneur, etc.

[1] Magdeleine du Bouget, femme de Beauchâteau, fut une des bonnes actrices de son temps : elle étoit belle, spirituelle, et jouoit également bien les rôles de princesse dans le tragique, et les amoureuses dans le comique; mais elle ignoroit l'art d'exprimer les passions par la physionomie. Elle mourut à Versailles le 6 janvier 1683. (*Frères Parfait*, tome IX, page 413.)

[2] François Châtelet étoit un gentilhomme qui prit le parti de la comédie, et qui s'y distingua dans les rôles tragiques et comiques sous le nom de *Beauchâteau*. Cet acteur avoit peu de naturel. Il mourut en septembre 1665, laissant deux enfants de son mariage avec Magdeleine du Bouget. L'un de ces enfants composa un volume de poésie à l'âge de huit ans. Ce volume est connu sous le titre de *la Muse naissante du jeune Beauchâteau, ou la Lyre du jeune Apollon*, un volume in-4°, 1657. Le poëte Maynard orna ce recueil d'une préface. (*Frères Parfait*, tome IX, page 410.)

[3] Noël Breton, sieur de Hauteroche, étoit comédien dans la troupe du Marais en 1654, et joua, sous son nom de Hauteroche, un rôle dans *la Comédie sans Comédie*, de Quinault. Voici comment cet auteur le fit parler :

Je suis né, grace au ciel, d'assez nobles parents;
J'ai reçu dans la cour mille honneurs différents;

[redacted]

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je le reconnois un peu, je pense.

MOLIÈRE.

Et celui-ci?

(Imitant de Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne[1].)

Seigneur, Polybe est mort, etc.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Oui, je sais qui c'est; mais il y en a quelques uns d'entre eux, je crois, que vous auriez peine à contrefaire.

MOLIÈRE.

Mon Dieu, il n'y en a point qu'on ne pût attraper par quelque endroit, si je les avois bien étudiés! Mais vous me faites perdre un temps qui nous est cher. Songeons à nous, de grace, et ne nous amusons point davantage à discourir. (*A La Grange.*) Vous, prenez garde à bien représenter avec moi votre rôle de marquis.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Toujours des marquis!

MOLIÈRE.

Oui, toujours des marquis. Que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractère agréable de théâtre? Le marquis aujourd'hui est le plaisant de la comédie; et comme, dans toutes

La France à m'admirer fut souvent occupée.
Le favori du roi m'a donné cette épée;
J'ai reçu des faveurs des gens du plus haut rang;
Ce diamant de prix vient d'un prince du sang.
J'ai l'heur d'être connu du plus grand des monarques,
Et j'ai de son estime eu d'éclatantes marques.
Il m'écoute parfois mieux que ses courtisans,
Et l'habit que je porte est un de ses présents.

Hauteroche passa ensuite dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne, et à la retraite de Bellerose il lui succéda dans l'emploi d'orateur. Hauteroche est auteur de plusieurs comédies restées au théâtre. Sa vie fut très aventureuse. Il mourut le 14 juillet 1707, à quatre-vingt-dix ans. (*Frères Parfait*, tome XII, page 430.)

[1] De Villiers, mauvais acteur de l'hôtel de Bourgogne, avoit attaqué Molière dans la *Zélinde*, ou *la véritable Critique de l'École des Femmes*, pièce mal-à-propos attribuée à de Visé. Molière se moque ici de la déclamation emphatique de de Villiers, qui lui répliqua par *la Vengeance des Marquis*, ou *Réponse à l'Impromptu de Versailles*, pièce lourde, froide, et sans esprit. Il se retira du théâtre en 1670.

les comédies anciennes, on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même, dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie[1].

MADEMOISELLE BÉJART.

Il est vrai, on ne s'en sauroit passer.

MOLIÈRE.

Pour vous, mademoiselle...

MADEMOISELLE DUPARC.

Mon Dieu! pour moi, je m'acquitterai fort mal de mon personnage; et je ne sais pas pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonnière.

MOLIÈRE.

Mon Dieu! mademoiselle, voilà comme vous disiez, lorsque l'on vous donna celui de *la Critique de l'École des femmes*[2]; cependant vous vous en êtes acquittée à merveille, et tout le

[1] Tous les commentateurs se sont étonnés de la hardiesse de Molière; mais aucun n'a deviné le but de ses attaques. En effet, Louis XIV, laissant tourner la noblesse en ridicule, offre un spectacle singulier, et qui semble en contradiction avec la fierté de son caractère. Mais la contradiction n'est qu'apparente, et nous retrouvons ici la grande idée politique qui inspira toutes les actions de son règne. Témoin des troubles de la Fronde, victime des excès des grands, il sentit de bonne heure la nécessité de les *soumettre*, et il le fit. Cependant l'ancien souvenir de leur puissance vivoit encore parmi le peuple; et peut-être, comme sous la régence de Médicis, ils auroient trouvé des secours dans les provinces contre le roi lui-même. Louis XIV voulut leur ôter cette dernière ressource; et Molière servit ses projets, en égayant le peuple aux dépens de ceux même que jusqu'alors il avoit craints et honorés. On sait que plusieurs fois Louis désigna à Molière les caractères qui pouvoient le plus frapper la multitude. C'est ainsi que les grands perdirent peu à peu leur influence, c'est-à-dire qu'ils partagèrent les plaisirs de la cour, et cessèrent de la menacer. Sans doute cette politique fut poussée trop loin; car le roi diminuoit sa puissance en affoiblissant trop celle de la noblesse. Mais ce n'est point ici le lieu d'examiner cette grave question; il me suffit d'avoir essayé d'expliquer les raisons qui portèrent Louis à protéger les attaques que Molière renouvela toujours avec succès dans *le Misanthrope*, *le Bourgeois gentilhomme*, *George Dandin*, etc.

[2] Mademoiselle Duparc jouoit le rôle de Climène dans *la Critique de l'École des Femmes*. Tous les détails qui suivent sont fort curieux. Molière s'y montre au milieu de sa troupe, gourmandant les uns, encourageant les autres, la tête remplie de soins minutieux, et cependant rêvant toujours à de grandes conceptions. Quand cette pièce n'offriroit que ce tableau singulier, elle seroit digne de toute l'attention des connoisseurs. (P.)

[redacted]

monde est demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait. Croyez-moi, celui-ci sera de même; et vous le jouerez mieux que vous ne pensez.

MADEMOISELLE DUPARC.

Comment cela se pourroit-il faire? Car il n'y a point de personne au monde qui soit moins façonnière que moi.

MOLIÈRE.

Cela est vrai; et c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes excellente comédienne, de bien représenter un personnage qui est si contraire à votre humeur. Tâchez donc de bien prendre, tous, le caractère de vos rôles, et de vous figurer que vous êtes ce que vous représentez[1].

(à du Croisy.)

Vous faites le poëte, vous, et vous devez vous remplir de ce personnage, marquer cet air pédant qui se conserve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix sentencieux, et cette exactitude de prononciation qui appuie sur toutes les syllabes, et ne laisse échapper aucune lettre de la plus sévère orthographe.

(à Brécourt.)

Pour vous, vous faites un honnête homme de cour, comme vous avez déja fait dans *la Critique de l'École des Femmes*, c'est-à-dire que vous devez prendre un air posé, un ton de voix naturel, et gesticuler le moins qu'il vous sera possible.

(à la Grange.)

Pour vous, je n'ai rien à vous dire[2].

(à mademoiselle Béjart.)

Vous, vous représentez une de ces femmes qui, pourvu qu'elles ne fassent point l'amour, croient que tout le reste leur est permis; de ces femmes qui se retranchent toujours fièrement

[1] Tout ce qui suit est une peinture fidèle de la manière dont Molière faisoit étudier ses pièces, développoit ses caractères, expliquoit ses intentions. On voit qu'il se donnoit autant de peine pour faire jouer ses ouvrages que pour les composer; et c'est ainsi qu'il forma cette troupe qui, suivant l'expression de Segrais, fut une des merveilles du grand siècle.

[2] Molière adresse cette phrase à son camarade, à son ami, à celui qui lui succéda dans l'emploi d'orateur de la troupe, et qui plus tard devoit être l'éditeur de ses œuvres. Cet éloge fait assez sentir quel cas Molière faisoit des talents de La Grange, parcequ'il est le seul qui ne paroisse pas avoir besoin de ses avis. (B.)

sur leur pruderie, regardent un chacun de haut en bas, et veulent que toutes les plus belles qualités que possèdent les autres ne soient rien en comparaison d'un misérable honneur dont personne ne se soucie. Ayez toujours ce caractère devant les yeux, pour en bien faire les grimaces.

(à mademoiselle de Brie.)

Pour vous, vous faites une de ces femmes qui pensent être les plus vertueuses personnes du monde, pourvu qu'elles sauvent les apparences; de ces femmes qui croient que le péché n'est que dans le scandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont sur le pied d'attachement honnête, et appellent amis ce que les autres nomment galants. Entrez bien dans ce caractère.

(à mademoiselle Molière.)

Vous, vous faites le même personnage que dans *la Critique*, et je n'ai rien à vous dire, non plus qu'à mademoiselle Duparc.

(à mademoiselle du Croisy.)

Pour vous, vous représentez une de ces personnes qui prêtent doucement des charités à tout le monde[1]; de ces femmes qui donnent toujours le petit coup de langue en passant, et seroient bien fâchées d'avoir souffert qu'on eût dit du bien du prochain. Je crois que vous ne vous acquitterez pas mal de ce rôle.

(à mademoiselle Hervé.)

Et pour vous, vous êtes la soubrette de la précieuse, qui se mêle de temps en temps dans la conversation, et attrape, comme elle peut, tous les termes de sa maîtresse. Je vous dis tous vos caractères, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'esprit. Commençons maintenant à répéter, et voyons comme cela ira. Ah! voici justement un fâcheux! Il ne nous falloit plus que cela.

[1] *Prêter des charités à quelqu'un* est une expression proverbiale qui n'est plus guère en usage, et qui signifie vouloir faire croire que quelqu'un a fait ou dit quelque chose qu'il n'a ni fait ni dit. (A.)

SCÈNE II.

LA THORILLIÈRE, MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY ; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

LA THORILLIÈRE.

Bonjour, monsieur Molière.

MOLIÈRE.

Monsieur, votre serviteur. (*à part.*) La peste soit de l'homme !

LA THORILLIÈRE.

Comment vous en va ?

MOLIÈRE.

Fort bien pour vous servir. (*aux actrices.*) Mesdemoiselles, ne...

LA THORILLIÈRE.

Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien de vous.

MOLIÈRE.

Je vous suis obligé. (*à part.*) Que le diable t'emporte ! (*aux acteurs.*) Ayez un peu soin...

LA THORILLIÈRE.

Vous jouez une pièce nouvelle aujourd'hui ?

MOLIÈRE.

Oui, monsieur. (*aux actrices.*) N'oubliez pas...

LA THORILLIÈRE.

C'est le roi qui vous l'a fait faire[1] ?

MOLIÈRE.

Oui, monsieur. (*aux acteurs.*) De grace, songez...

LA THORILLIÈRE.

Comment l'appelez-vous ?

MOLIÈRE.

Oui, monsieur.

[1] Nous suivons ici le texte de 1682 ; c'est alors seulement que *l'Impromptu* fut imprimé pour la première fois, et nous avons dû nous y conformer. Presque toutes les éditions modernes portent, *qui l'a fait faire.*

LA THORILLIÈRE.

Je vous demande comment vous la nommez.

MOLIÈRE.

Ah! ma foi, je ne sais. (*aux actrices.*) Il faut, s'il vous plaît, que vous[1]...

LA THORILLIÈRE.

Comment serez-vous habillés?

MOLIÈRE.

Comme vous voyez. (*aux acteurs.*) Je vous prie...

LA THORILLIÈRE.

Quand commencerez-vous?

MOLIÈRE.

Quand le roi sera venu. (*à part.*) Au diantre le questionneur!

LA THORILLIÈRE.

Quand croyez-vous qu'il vienne?

MOLIÈRE.

La peste m'étouffe, monsieur, si je le sais.

LA THORILLIÈRE.

Savez-vous point...?

MOLIÈRE.

Tenez, monsieur, je suis le plus ignorant homme du monde. Je ne sais rien de tout ce que vous pourrez me demander, je vous jure. (*à part.*) J'enrage! Ce bourreau vient avec un air tranquille vous faire des questions, et ne se soucie pas qu'on ait en tête d'autres affaires.

LA THORILLIÈRE.

Mesdemoiselles, votre serviteur.

MOLIÈRE.

Ah! bon, le voilà d'un autre côté.

[1] Tout ce commencement de scène se retrouve, avec de très légers changements, dans le prologue du *Rendez-vous des Tuileries, ou le Coquet trompé*, comédie de Baron, jouée en 1685. *L'Impromptu de Versailles* avoit été imprimé trois ans auparavant dans l'édition des œuvres de Molière, publiée par La Grange et Vinot: ainsi Baron ne pouvoit espérer que son plagiat restât ignoré. (A.)

LA THORILLIÈRE, *à mademoiselle du Croisy.*

Vous voilà belle comme un petit ange. Jouez-vous toutes deux aujourd'hui? (*en regardant mademoiselle Hervé.*)

MADEMOISELLE DU CROISY.

Oui, monsieur.

LA THORILLIÈRE.

Sans vous, la comédie ne vaudroit pas grand' chose.

MOLIÈRE, *bas, aux actrices.*

Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-là?

MADEMOISELLE DE BRIE, *à La Thorillière.*

Monsieur, nous avons ici quelque chose à répéter ensemble[1].

LA THORILLIÈRE.

Ah! parbleu, je ne veux pas vous empêcher; vous n'avez qu'à poursuivre.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Mais...

LA THORILLIÈRE.

Non, non, je serois fâché d'incommoder personne. Faites librement ce que vous avez à faire.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Oui; mais...

LA THORILLIÈRE.

Je suis homme sans cérémonie, vous dis-je, et vous pouvez répéter ce qui vous plaira.

MOLIÈRE.

Monsieur, ces demoiselles ont peine à vous dire qu'elles souhaiteroient fort que personne ne fût ici pendant cette répétition.

LA THORILLIÈRE.

Pourquoi? il n'y a point de danger pour moi.

[1] L'impatience de Molière et l'importunité du questionneur sont si naïvement représentées, qu'on croit assister à cette petite scène; ce qui prouve au reste qu'il n'y a si mince accident dont la peinture ne puisse devenir agréable lorsqu'elle est touchée par une main habile et délicate.

MOLIÈRE.

Monsieur, c'est une coutume qu'elles observent; et vous aurez plus de plaisir quand les choses vous surprendront.

LA THORILLIÈRE.

Je m'en vais donc dire que vous êtes prêts.

MOLIÈRE.

Point du tout, monsieur; ne vous hâtez pas, de grace.

SCÈNE III.

MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ[1].

MOLIÈRE.

Ah! que le monde est plein d'impertinents! Or sus, commençons. Figurez-vous donc premièrement que la scène est dans l'antichambre du roi; car c'est un lieu où il se passe tous les jours des choses assez plaisantes. Il est aisé de faire venir là toutes les personnes qu'on veut, et on peut trouver des raisons même pour y autoriser la venue des femmes que j'introduis. La comédie s'ouvre par deux marquis qui se rencontrent.

[1] *L'Impromptu de Versailles* doit être regardé comme le premier crayon du *Misanthrope*, ou plutôt comme l'esquisse des différentes figures que Molière vouloit faire entrer dans la composition de ce merveilleux ouvrage. Les actrices qui sont ici en scène sous leurs véritables noms reparoîtront dans *le Misanthrope* sous des noms de théâtre, mais précisément dans les rôles que Molière vient de leur distribuer. Mademoiselle Duparc, envieuse et jalouse, s'y retrouvera sous les traits de la prude Arsinoé; mademoiselle Molière, coquette railleuse, sous ceux de Célimène; mademoiselle de Brie, amie indulgente et fidèle, y jouera le rôle de la *sage* Éliante; enfin, Molière lui-même y paroîtra avec toutes les foiblesses de son cœur, toutes les bizarreries de son esprit et de sa position, sous les traits du misanthrope, traits si caractéristiques, qu'on se demande avec surprise comment Molière ne fut pas reconnu de ses contemporains. Le poëte, le marquis ridicule, et l'homme raisonnable de *l'Impromptu*, entrent eux-mêmes dans l'ordonnance de ce vaste tableau. Mais ce n'est pas ici le lieu de développer ces idées : nous les indiquons seulement pour donner à nos lecteurs le plaisir d'assister à la création d'un chef-d'œuvre qui est resté inimitable.

(à La Grange.)

Souvenez-vous bien, vous, de venir, comme je vous ai dit, là, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque, et grondant une petite chanson entre vos dents. La, la, la, la, la, la. Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du terrain à deux marquis; et ils ne sont pas gens à tenir leur personne dans un petit espace. (*à La Grange.*) Allons, parlez.

LA GRANGE.

« Bonjour, marquis. »

MOLIÈRE.

Mon Dieu, ce n'est point là le ton d'un marquis; il faut le prendre un peu plus haut; et la plupart de ces messieurs affectent une manière de parler particulière pour se distinguer du commun : *Bonjour*, *marquis*. Recommencez donc.

LA GRANGE.

« Bonjour, marquis.

MOLIÈRE.

« Ah! marquis, ton serviteur.

LA GRANGE.

« Que fais-tu là?

MOLIÈRE.

« Parbleu, tu vois; j'attends que tous ces messieurs aient « débouché la porte, pour présenter là mon visage.

LA GRANGE.

« Têtebleu, quelle foule! Je n'ai garde de m'y aller frotter, « et j'aime bien mieux entrer des derniers.

MOLIÈRE.

« Il y a là vingt gens qui sont fort assurés de n'entrer point, « et qui ne laissent pas de se presser, et d'occuper toutes les « avenues de la porte.

LA GRANGE.

« Crions nos deux noms à l'huissier, afin qu'il nous appelle.

MOLIÈRE.

« Cela est bon pour toi; mais pour moi, je ne veux pas être « joué par Molière.

LA GRANGE.

« Je pense pourtant, marquis, que c'est toi qu'il joue dans
« *la Critique*.

MOLIÈRE.

« Moi ? Je suis ton valet ; c'est toi-même en propre personne.

LA GRANGE.

« Ah ! ma foi, tu es bon de m'appliquer ton personnage.

MOLIÈRE.

« Parbleu ! je te trouve plaisant de me donner ce qui t'ap-
« partient.

LA GRANGE, *riant*.

« Ah, ah, ah ! cela est drôle.

MOLIÈRE, *riant*.

« Ah, ah, ah ! cela est bouffon.

LA GRANGE.

« Quoi ! tu veux soutenir que ce n'est pas toi qu'on joue
« dans le marquis de *la Critique ?*

MOLIÈRE.

« Il est vrai, c'est moi. *Détestable, morbleu ! détestable !*
« *tarte à la crême !* C'est moi, c'est moi, assurément, c'est moi.

LA GRANGE.

« Oui, parbleu ! c'est toi, tu n'as que faire de railler ; et, si
« tu veux, nous gagerons, et verrons qui a raison des deux.

MOLIÈRE.

« Et que veux-tu gager encore ?

LA GRANGE.

« Je gage cent pistoles que c'est toi.

MOLIÈRE.

« Et moi, cent pistoles que c'est toi.

LA GRANGE.

« Cent pistoles comptant ?

MOLIÈRE.

« Comptant. Quatre vingt-dix pistoles sur Amyntas, et dix
« pistoles comptant.

LA GRANGE.

« Je le veux.

[redacted]

MOLIÈRE.

« Cela est fait.

LA GRANGE.

« Ton argent court grand risque.

MOLIÈRE.

« Le tien est bien aventuré.

LA GRANGE.

« A qui nous en rapporter?

MOLIÈRE, *à Brécourt.*

« Voici un homme qui nous jugera. Chevalier...

BRÉCOURT.

« Quoi? »

MOLIÈRE.

Bon. Voilà l'autre qui prend le ton de marquis. Vous ai-je pas dit que vous faites un rôle où l'on doit parler naturellement?

BRÉCOURT.

Il est vrai.

MOLIÈRE.

Allons donc. « Chevalier...

BRÉCOURT.

« Quoi?

MOLIÈRE.

« Juge-nous un peu sur une gageure que nous avons faite.

BRÉCOURT.

« Et quelle?

MOLIÈRE.

« Nous disputons qui est le marquis de *la Critique* de Molière;
« il gage que c'est moi, et moi je gage que c'est lui.

BRÉCOURT.

« Et moi, je juge que ce n'est ni l'un ni l'autre. Vous êtes
« fous tous deux de vouloir vous appliquer ces sortes de choses;
« et voilà de quoi j'ouïs l'autre jour se plaindre Molière, parlant
« à des personnes qui le chargeoient de même chose que vous.
« Il disoit que rien ne lui donnoit du déplaisir comme d'être

accusé de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait; que son dessein est de peindre les mœurs sans vouloir toucher aux personnes, et que tous les personnages qu'il représente, sont des personnages en l'air, et des fantômes proprement, qu'il habille à sa fantaisie, pour réjouir les spectateurs; qu'il seroit bien fâché d'y avoir jamais marqué qui que ce soit; et que, si quelque chose étoit capable de le dégoûter de faire des comédies, c'étoit les ressemblances qu'on y vouloit toujours trouver, et dont ses ennemis tâchoient malicieusement d'appuyer la pensée, pour lui rendre de mauvais offices auprès de certaines personnes à qui il n'a jamais pensé [1]. Et, en effet, je trouve qu'il a raison : car pourquoi vouloir, je vous prie, appliquer tous ses gestes et toutes ses paroles, et chercher à lui faire des affaires en disant hautement, Il joue un tel, lorsque ce sont des choses qui peuvent convenir à cent personnes? Comme l'affaire de la comédie est de représenter en général tous les défauts des hommes, et principalement des hommes de notre siècle, il est impossible à Molière de faire aucun caractère qui ne rencontre quelqu'un dans le monde; et, s'il faut qu'on l'accuse d'avoir songé toutes les personnes où l'on peut trouver les défauts qu'il peint, il faut, sans doute, qu'il ne fasse plus de comédies.

MOLIÈRE.

Ma foi, chevalier, tu veux justifier Molière, et épargner notre ami que voilà.

LA GRANGE.

Point du tout. C'est toi qu'il épargne; et nous trouverons d'autres juges.

MOLIÈRE.

Soit. Mais dis-moi, chevalier, crois-tu pas que ton Molière

[1] Boursault, dans son *Portrait du Peintre*, avoit accusé Molière d'avoir fait imprimer une clef de *la Critique de l'École des Femmes*. En répondant ici d'une manière indirecte à cette accusation, Molière évite avec adresse toutes les personnalités, en même temps qu'il fait l'apologie de son art et celle de sa personne.

« est épuisé maintenant [1], et qu'il ne trouvera plus de matière « pour...

BRÉCOURT.

« Plus de matière? Hé! mon pauvre marquis, nous lui en « fournirons toujours assez, et nous ne prenons guère le che- « min de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout ce « qu'il dit. »

MOLIÈRE.

Attendez; il faut marquer davantage tout cet endroit. Écoutez-le-moi dire un peu. « Et qu'il ne trouvera plus de matière « pour... — Plus de matière? Hé! mon pauvre marquis, nous « lui en fournirons toujours assez, et nous ne prenons guère « le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout « ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuisé dans ses comédies tout le « ridicule des hommes? Et, sans sortir de la cour, n'a-t-il pas « encore vingt caractères de gens où il n'a point touché? N'a- « t-il pas, par exemple, ceux qui se font les plus grandes amitiés « du monde, et qui, le dos tourné, font galanterie de se dé- « chirer l'un l'autre? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance, ces « flatteurs insipides, qui n'assaisonnent d'aucun sel les louanges « qu'ils donnent, et dont toutes les flatteries ont une douceur « fade qui fait mal au cœur à ceux qui les écoutent? N'a-t-il pas « ces lâches courtisans de la faveur, ces perfides adorateurs de « la fortune, qui vous encensent dans la prospérité, et vous « accablent dans la disgrace? N'a-t-il pas ceux qui sont toujours « mécontents de la cour, ces suivants inutiles, ces incommodes « assidus, ces gens, dis-je, qui pour services ne peuvent comp- « ter que des importunités, et qui veulent que l'on les récom- « pense d'avoir obsédé le prince dix ans durant? N'a-t-il pas « ceux qui caressent également tout le monde, qui promènent « leurs civilités à droite et à gauche, et courent à tous ceux

[1] C'étoit ainsi que s'exprimoient les ennemis de Molière, qui leur répondit par *le Misanthrope*, *le Tartuffe*, *les Femmes savantes*, *l'Avare*, et *le Bourgeois gentilhomme*. Jusqu'à présent nous avons compté ses pièces, maintenant nous ne compterons plus que ses chefs-d'œuvre.

« qu'ils voient, avec les mêmes embrassades et les mêmes pro« testations d'amitié ? — Monsieur, votre très humble serviteur. « Monsieur, je suis tout à votre service. Tenez-moi des vôtres, « mon cher. Faites état de moi, monsieur, comme du plus « chaud de vos amis. Monsieur, je suis ravi de vous embrasser. « Ah ! monsieur, je ne vous voyois pas. Faites-moi la grace de « m'employer. Soyez persuadé que je suis entièrement à vous. « Vous êtes l'homme du monde que je révère le plus. Il n'y a « personne que j'honore à l'égal de vous. Je vous conjure de « le croire. Je vous supplie de n'en point douter. Serviteur. « Très humble valet[1]. Va, va, marquis, Molière aura toujours « plus de sujets qu'il n'en voudra ; et tout ce qu'il a touché jus« qu'ici n'est rien que bagatelle au prix de ce qui reste. » Voilà à peu près comme cela doit être joué.

BRÉCOURT.

C'est assez.

MOLIÈRE.

Poursuivez.

BRÉCOURT.

« Voici Climène et Élise. »

MOLIÈRE, *à mesdemoiselles Duparc et Molière.*

Là-dessus vous arriverez toutes deux. (*à mademoiselle Duparc.*) Prenez bien garde, vous, à vous déhancher comme il faut, et à faire bien des façons. Cela vous contraindra un peu ; mais qu'y faire ? Il faut parfois se faire violence[2].

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Certes, madame, je vous ai reconnue de loin, et j'ai bien

[1] Nous avons déja remarqué que Molière avoit mis en action, dans *le Misanthrope*, tous les caractères qu'il indique ici ; pour s'en convaincre, il suffit de rapprocher le portrait qu'on vient de lire de ce qu'Alceste dit à Philinte dans la première scène. Tout en peignant les mœurs de la cour, il est probable que, dans ces deux peintures, Molière avoit en vue son ami Chapelle.

[2] Mademoiselle Duparc, dans *la Critique de l'École des Femmes*, jouoit le rôle de Climène, « la plus grande façonnière du monde, et dont il sembloit que tout le « corps fût démonté. » Il paroît que mademoiselle Duparc avoit beaucoup de naturel ; ce qui donne occasion à Molière de lui adresser plusieurs louanges délicates.

« vu à votre air que ce ne pouvoit être une autre que vous.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Vous voyez. Je viens attendre ici la sortie d'un homme « avec qui j'ai une affaire à démêler.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Et moi de même. »

MOLIÈRE.

Mesdames, voilà des coffres qui vous serviront de fauteuils[1].

MADEMOISELLE DUPARC.

« Allons, madame, prenez place, s'il vous plaît.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Après vous, madame. »

MOLIÈRE.

Bon. Après ces petites cérémonies muettes, chacun prendra place et parlera assis, hors les marquis, qui tantôt se lèveront et tantôt s'asseoiront, suivant leur inquiétude naturelle. « Parbleu, chevalier, tu devrois faire prendre médecine à tes « canons.

BRÉCOURT.

« Comment?

MOLIÈRE.

« Ils se portent fort mal.

BRÉCOURT.

« Serviteur à la turlupinade !

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Mon Dieu! madame, que je vous trouve le teint d'une « blancheur éblouissante, et les lèvres d'un couleur de feu sur- « prenant !

MADEMOISELLE DUPARC.

« Ah! que dites-vous là, madame? ne me regardez point, je « suis du dernier laid aujourd'hui.

[1] Au temps de Molière, on renfermoit dans des coffres les habillements et le linge. Ces coffres étoient rangés le long des murs dans les salles que l'on occupoit. (L. B.)

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Hé! madame, levez un peu votre coiffe.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Fi! Je suis épouvantable, vous dis-je, et je me fais peur « à moi-même.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Vous êtes si belle!

MADEMOISELLE DUPARC.

« Point, point.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Montrez-vous.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Ah! fi donc, je vous prie!

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« De grace!

MADEMOISELLE DUPARC.

« Mon Dieu, non.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Si fait.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Vous me désespérez.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Un moment.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Hai.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Résolument vous vous montrerez. On ne peut point se « passer de vous voir.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Mon Dieu, que vous êtes une étrange personne! Vous « voulez furieusement ce que vous voulez!

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Ah! madame, vous n'avez aucun désavantage à paroître « au grand jour, je vous jure! Les méchantes gens, qui assu-

« roient que vous mettiez quelque chose! Vraiment, je les dé« mentirai bien maintenant.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Hélas! je ne sais pas seulement ce qu'on appelle mettre « quelque chose[1]. Mais où vont ces dames?

MADEMOISELLE DE BRIE.

« Vous voulez bien, mesdames, que nous vous donnions en « passant la plus agréable nouvelle du monde. Voilà M. Ly« sidas qui vient de nous avertir qu'on a fait une pièce contre « Molière, que les grands comédiens vont jouer[2].

MOLIÈRE.

« Il est vrai, on me l'a voulu lire; et c'est un nommé Br... « Brou... Brossaut qui l'a faite.

DU CROISY.

« Monsieur, elle est affichée sous le nom de Boursault[3]. « Mais, à vous dire le secret, bien des gens ont mis la main à

[1] Ces petits riens sont autant de coups de pinceau qui peignent les mœurs du temps, les personnes, et le genre de coquetterie des femmes. On ne pouvoit dire d'une manière plus agréable à mademoiselle Duparc que la blancheur de sa peau n'étoit pas l'effet des cosmétiques, et qu'elle la devoit à la nature. (L. B.)

[2] On sait que Boursault crut se reconnoître dans le Lysidas de *la Critique de l'École des Femmes*. Il se vengea par *le Portrait du Peintre*, et fut puni par *l'Impromptu de Versailles*.

[3] On a blâmé Molière d'avoir nommé Boursault, et l'on n'a pas remarqué que Boursault s'étoit le premier mis en scène, en se nommant dans *le Portrait du Peintre*.

DORANTE.

Et qui donc la fera?

(*Il s'agit de faire la Critique de l'École des Femmes.*)

AMARANTE.

Un garçon que je sais, qu'on appelle Boursault.

LE COMTE.

Je le connois pécore.

DAMIS.

Il est bien chez la muse.

LE COMTE.

Il s'amuse à la muse, et la muse l'amuse.

AMARANTE.

Mais les vers de Boursault sont assez bien choisis.

LE COMTE.

Je le soutiens, madame, un butor parisis,

« cet ouvrage, et l'on en doit concevoir une assez haute at-
« tente. Comme tous les auteurs et tous les comédiens regardent
« Molière comme leur plus grand ennemi, nous nous sommes
« tous unis pour le desservir. Chacun de nous a donné un coup
« de pinceau à son portrait; mais nous nous sommes bien gar-
« dés d'y mettre nos noms; il lui auroit été trop glorieux de
« succomber, aux yeux du monde, sous les efforts de tout le
« Parnasse; et, pour rendre sa défaite plus ignominieuse, nous
« avons voulu choisir tout exprès un auteur sans réputation.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Pour moi, je vous avoue que j'en ai toutes les joies imagi-
« nables.

MOLIÈRE.

« Et moi aussi. Par la sambleu! le railleur sera raillé; il aura
« sur les doigts, ma foi.

MADEMOISELLE DUPARC.

« Cela lui apprendra à vouloir satiriser tout. Comment, cet
« impertinent ne veut pas que les femmes aient de l'esprit! Il
« condamne toutes nos expressions élevées, et prétend que
« nous parlions toujours terre à terre.

MADEMOISELLE DE BRIE.

« Le langage n'est rien; mais il censure tous nos attache-
« ments, quelque innocents qu'ils puissent être; et, de la façon
« qu'il en parle, c'est être criminelle que d'avoir du mérite.

Une grosse pécore, une pure mazette.

DAMIS.

Mais où la joueroit-on, quand Boursault l'auroit faite?

AMARANTE.

A l'hôtel de Bourgogne, etc.

Peut-être que si Voltaire eût lu ce passage il n'eût pas dit de la pièce de Molière que c'est *une satire cruelle et outrée, que Boursault y est nommé par son nom et que la licence de la comédie grecque n'alloit pas plus loin*. Il nous semble qu'il n'est pas juste de faire un crime à Molière d'avoir nommé sur le théâtre un auteur qui avoit pris soin de s'y nommer lui-même. Au reste, Molière, satisfait de cette vengeance, ne fit jamais imprimer sa pièce, tandis que Boursault se hâta de faire imprimer la sienne, avec une préface insultante, à laquelle Molière ne daigna pas répondre.

[redacted]

MADEMOISELLE DU CROISY.

« Cela est insupportable. Il n'y a pas une femme qui puisse « plus rien faire. Que ne laisse-t-il en repos nos maris, sans leur « ouvrir les yeux, et leur faire prendre garde à des choses « dont ils ne s'avisent pas?

MADEMOISELLE BÉJART.

« Passe pour tout cela; mais il satirise même les femmes de « bien; et ce méchant plaisant leur donne le titre d'honnêtes « diablesses[1].

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« C'est un impertinent. Il faut qu'il en ait tout le soûl.

DU CROISY.

« La représentation de cette comédie, madame, aura besoin « d'être appuyée; et les comédiens de l'hôtel...

MADEMOISELLE DUPARC.

« Mon Dieu! qu'ils n'appréhendent rien. Je leur garantis le « succès de leur pièce, corps pour corps.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Vous avez raison, madame. Trop de gens sont intéressés « à la trouver belle. Je vous laisse à penser si tous ceux qui se « croient satirisés par Molière ne prendront pas l'occasion de se « venger de lui en applaudissant à cette comédie.

BRÉCOURT, *ironiquement.*

« Sans doute; et pour moi je réponds de douze marquis, de « six précieuses, de vingt coquettes, et de trente cocus, qui ne « manqueront pas d'y battre des mains.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« En effet. Pourquoi aller offenser toutes ces personnes-là, et « particulièrement les cocus, qui sont les meilleures gens du « monde[2]?

[1] Allusion au vers de *l'École des Femmes* :

Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses.

Pour oser hasarder ce trait dans la bouche de sa femme, il falloit que Molière se crût alors bien sûr de sa fidélité.

MOLIÈRE.

« Par la sambleu! on m'a dit qu'on le va dauber, lui et « toutes ses comédies, de la belle manière, et que les comé- « diens et les auteurs, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, sont « diablement animés contre lui.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Cela lui sied fort bien. Pourquoi fait-il de méchantes pièces « que tout Paris va voir, et où il peint si bien les gens que cha- « cun s'y connoît? Que ne fait-il des comédies comme celles de « M. Lysidas? Il n'auroit personne contre lui, et tous les au- « teurs en diroient du bien. Il est vrai que de semblables comé- « dies n'ont pas ce grand concours de monde; mais, en re- « vanche, elles sont toujours bien écrites, personne n'écrit « contre elles, et tous ceux qui les voient meurent d'envie de « les trouver belles.

DU CROISY.

« Il est vrai que j'ai l'avantage de ne me point faire d'ennemis, « et que tous mes ouvrages ont l'approbation des savants [1].

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Vous faites bien d'être content de vous. Cela vaut mieux « que tous les applaudissements du public, et que tout l'argent « qu'on sauroit gagner aux pièces de Molière. Que vous importe « qu'il vienne du monde à vos comédies, pourvu qu'elles soient « approuvées par messieurs vos confrères?

[1] Être content de soi étoit, aux yeux de Molière et à ceux de Boileau, un signe certain de médiocrité; témoin ces vers :

Un sot, en écrivant, fait tout avec plaisir;
Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir;
Et, toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire.
Mais un esprit sublime en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver;
Et, toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde, et ne sauroit se plaire.

On sait qu'en entendant ces vers d'une épître qui lui étoit adressée, Molière interrompit son ami pour lui dire : « Je ne suis pas de ces esprits sublimes dont vous « parlez; mais, tel que je suis, je n'ai rien fait en ma vie dont je sois véritablement « content. »

[redacted]

LA GRANGE.

« Mais quand jouera-t-on *le Portrait du Peintre?*

DU CROISY.

« Je ne sais; mais je me prépare fort à paroître des premiers « sur les rangs, pour crier : Voilà qui est beau!

MOLIÈRE.

« Et moi de même, parbleu!

LA GRANGE.

« Et moi aussi, Dieu me sauve!

MADEMOISELLE DUPARC.

« Pour moi, j'y paierai de ma personne comme il faut; et je « réponds d'une bravoure d'approbation, qui mettra en déroute « tous les jugements ennemis. C'est bien la moindre chose que « nous devions faire, que d'épauler de nos louanges le vengeur « de nos intérêts!

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« C'est fort bien dit.

MADEMOISELLE DE BRIE.

« Et ce qu'il nous faut faire toutes.

MADEMOISELLE BÉJART.

« Assurément.

MADEMOISELLE DU CROISY.

« Sans doute.

MADEMOISELLE HERVÉ.

« Point de quartier à ce contrefaiseur de gens.

MOLIÈRE.

« Ma foi, chevalier, mon ami, il faudra que ton Molière se « cache.

BRÉCOURT.

« Qui, lui? Je te promets, marquis, qu'il fait dessein d'aller « sur le théâtre, rire avec tous les autres du portrait qu'on a « fait de lui[1].

[1] Molière tint parole. Il alla voir jouer *le Portrait du Peintre* sur le théâtre même de l'hôtel de Bourgogne, où son arrivée excita un brouhaha, et il paroît qu'il y fit assez bonne contenance; c'est du moins ce qu'on peut conclure d'un pas-

MOLIÈRE.

« Parbleu! ce sera donc du bout des dents qu'il rira.

BRÉCOURT.

« Va, va, peut-être qu'il y trouvera plus de sujets de rire « que tu ne penses. On m'a montré la pièce; et, comme tout ce « qu'il y a d'agréable sont effectivement les idées qui ont été « prises de Molière[1], la joie que cela pourra donner n'aura pas « lieu de lui déplaire, sans doute; car, pour l'endroit où l'on « s'efforce de le noircir[2], je suis le plus trompé du monde, si « cela est approuvé de personne; et quant à tous les gens qu'ils « ont tâché d'animer contre lui, sur ce qu'il fait, dit-on, des « portraits trop ressemblants[3], outre que cela est de fort mauvaise

sage de *la Vengeance des Marquis*, par de Villiers, où il est dit que Molière *fit tout ce qu'il put pour rire, mais qu'il n'en avoit pas beaucoup d'envie*. (A.)

[1] *Le Portrait du Peintre* n'est en effet qu'une imitation maladroite de *la Critique de l'École des Femmes*, avec cette différence que Molière y est attaqué par un homme raisonnable, et défendu par un comte ridicule. Cette idée n'appartient pas même à Boursault; elle lui avoit été indiquée dans le passage suivant de la *Zélinde* : « L'on pourroit de son sujet faire une satire inimitable, en faisant seule- « ment que ceux qui défendent *l'École des Femmes* la combattent, et que ceux « qui la combattent la défendent. Ne seroit-ce pas une chose bien divertissante « de voir le marquis donner mille louanges à *tarte à la crême*, et de l'entendre « crier, au lieu de voilà qui est détestable, *tarte à la crême est incomparable*, « *morbleu, incomparable, ce qu'on appelle incomparable?* » (*Zélinde*, sc. VIII, page 87.)

[2] Cet endroit est sans doute celui où Boursault l'accuse d'avoir témoigné du mépris pour les choses de la religion. Voici un passage de cette accusation :

Outre qu'un satirique est un homme suspect,
Au seul mot de sermon nous devons du respect :
C'est une vérité qu'on ne peut contredire;
Un sermon touche l'ame, et jamais ne fait rire;
De qui croit le contraire on se doit défier;
Et qui veut qu'on en rie en a ri le premier.

Portrait du Peintre, scène VII, page 34.

[3] Dans *le Portrait du Peintre*, Boursault suppose que Molière a publié une clef de *la Critique de l'École des Femmes*, dans l'intention de tourner trois mar quis en ridicule; il est vrai qu'il dit dans un autre endroit :

J'en sais vingt trop heureux de se laisser jouer:
Oui, j'en sais de ravis qu'on leur fasse la guerre;
Témoin trois, l'autre jour, qu'on nommoit au parterre,
Et qui, dans une loge où chacun les voyoit,
Rioient comme des fous de ce qu'on les jouoit.

Portrait du Peintre, page 27, scène V.

[redacted]

« grace, je ne vois rien de plus ridicule et de plus mal repris; « et je n'avois pas cru jusqu'ici que ce fût un sujet de blâme « pour un comédien, que de peindre trop bien les hommes.

LA GRANGE.

« Les comédiens m'ont dit qu'ils l'attendoient sur la réponse, « et que...

BRÉCOURT.

« Sur la réponse? Ma foi, je le trouverois un grand fou, s'il « se mettoit en peine de répondre à leurs invectives. Tout le « monde sait assez de quel motif elles peuvent partir; et la « meilleure réponse qu'il leur puisse faire, c'est une comédie « qui réussisse comme toutes ses autres. Voilà le vrai moyen de « se venger d'eux comme il faut; et, de l'humeur dont je les « connois, je suis fort assuré qu'une pièce nouvelle qui leur « enlèvera le monde les fâchera bien plus que toutes les satires « qu'on pourroit faire de leurs personnes.

MOLIÈRE.

« Mais, chevalier... »

MADEMOISELLE BÉJART.

Souffrez que j'interrompe pour un peu la répétition. (*à Molière.*) Voulez-vous que je vous die? Si j'avois été en votre place, j'aurois poussé les choses autrement. Tout le monde attend de vous une réponse vigoureuse; et, après la manière dont on m'a dit que vous étiez traité dans cette comédie, vous étiez en droit de tout dire contre les comédiens, et vous deviez n'en épargner aucun.

MOLIÈRE.

J'enrage de vous ouïr parler de la sorte; et voilà votre manie, à vous autres femmes. Vous voudriez que je prisse feu d'abord contre eux, et qu'à leur exemple j'allasse éclater promptement en invectives et en injures. Le bel honneur que j'en pourrois tirer, et le grand dépit que je leur ferois! Ne se sont-ils pas préparés de bonne volonté à ces sortes de choses? Et, lorsqu'ils ont délibéré s'ils joueroient *le Portrait du Peintre*, sur la crainte d'une riposte, quelques uns d'entre eux n'ont-ils pas répondu :

Qu'il nous rende toutes les injures qu'il voudra, pourvu que nous gagnions de l'argent? N'est-ce pas là la marque d'une ame fort sensible à la honte? et ne me vengerois-je pas bien d'eux, en leur donnant ce qu'ils veulent bien recevoir?

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ils se sont fort plaints, toutefois, de trois ou quatre mots que vous avez dit d'eux dans *la Critique* et dans vos *Précieuses*.

MOLIÈRE.

Il est vrai, ces trois ou quatre mots sont fort offensants, et ils ont grande raison de les citer. Allez, allez, ce n'est pas cela. Le plus grand mal que je leur aie fait, c'est que j'ai eu le bonheur de plaire un peu plus qu'ils n'auroient voulu; et tout leur procédé, depuis que nous sommes venus à Paris, a trop marqué ce qui les touche. Mais laissons-les faire tant qu'ils voudront; toutes leurs entreprises ne doivent point m'inquiéter. Ils critiquent mes pièces, tant mieux; et Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaisent! ce seroit une mauvaise affaire pour moi.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Il n'y a pas grand plaisir pourtant à voir déchirer ses ouvrages.

MOLIÈRE.

Et qu'est-ce que cela me fait? N'ai-je pas obtenu de ma comédie tout ce que j'en voulois obtenir, puisqu'elle a eu le bonheur d'agréer aux augustes personnes à qui particulièrement je m'efforce de plaire? N'ai-je pas lieu d'être satisfait de sa destinée, et toutes leurs censures ne viennent-elles pas trop tard? Est-ce moi, je vous prie, que cela regarde maintenant? et, lorsqu'on attaque une pièce qui a eu du succès, n'est-ce pas attaquer plutôt le jugement de ceux qui l'ont approuvée, que l'art de celui qui l'a faite?

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ma foi, j'aurois joué ce petit monsieur l'auteur, qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne songent pas à lui.

MOLIÈRE.

Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la cour, que monsieur Boursault! Je voudrois bien savoir de quelle façon on pourroit

[redacted]

l'ajuster pour le rendre plaisant, et si, quand on le berneroit sur un théâtre, il seroit assez heureux pour faire rire le monde. Ce lui seroit trop d'honneur que d'être joué devant une auguste assemblée ; il ne demanderoit pas mieux ; et il m'attaque de gaieté de cœur, pour se faire connoître, de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, et les comédiens ne me l'ont déchaîné que pour m'engager à une sotte guerre, et me détourner, par cet artifice, des autres ouvrages que j'ai à faire ; et cependant vous êtes assez simples pour donner toutes dans ce panneau. Mais enfin, j'en ferai ma déclaration publiquement. Je ne prétends faire aucune réponse à toutes leurs critiques et leurs contre-critiques. Qu'ils disent tous les maux du monde de mes pièces, j'en suis d'accord. Qu'ils s'en saisissent après nous ; qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre sur leur théâtre, et tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve, et d'un peu de bonheur que j'ai ; j'y consens, ils en ont besoin, et je serai bien aise de contribuer à les faire subsister, pourvu qu'ils se contentent de ce que je puis leur accorder avec bienséance. La courtoisie doit avoir des bornes ; et il y a des choses qui ne font rire ni les spectateurs, ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix, et ma façon de réciter, pour en faire et dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppose point à toutes ces choses, et je serai ravi que cela puisse réjouir le monde ; mais en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grace de me laisser le reste, et de ne point toucher à des matières de la nature de celles sur lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs comédies. C'est de quoi je prierai civilement cet honnête monsieur qui se mêle d'écrire pour eux, et voilà toute la réponse qu'ils auront de moi[1].

[1] Avant de poser les bornes d'une critique permise, Molière en donne le modèle. Provoqué par les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, il contrefait leurs jeux, mais il leur abandonne ses ouvrages, sa figure, ses gestes, et sa façon de réciter. En répondant à Boursault, qui l'avoit attaqué de *gaieté de cœur et pour se*

MADEMOISELLE BÉJART.

Mais enfin...

MOLIÈRE.

Mais enfin, vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage; nous nous amusons à faire des discours, au lieu de répéter notre comédie. Où en étions-nous? Je ne m'en souviens plus.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Vous en étiez à l'endroit...

MOLIÈRE.

Mon Dieu! j'entends du bruit; c'est le roi qui arrive assurément; et je vois bien que nous n'aurons pas le temps de passer outre. Voilà ce que c'est de s'amuser. Oh bien! faites donc, pour le reste, du mieux qu'il vous sera possible.

MADEMOISELLE BÉJART.

Par ma foi, la frayeur me prend, et je ne saurois aller jouer mon rôle, si je ne le répète tout entier.

MOLIÈRE.

Comment, vous ne sauriez aller jouer votre rôle?

MADEMOISELLE BÉJART.

Non.

MADEMOISELLE DUPARC.

Ni moi, le mien.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ni moi non plus.

faire connoître, il inquiète sa vanité, corrige sa présomption, mais sans jamais le blesser dans son honneur. Boursault, au contraire, avoit tâché de rendre la religion de Molière suspecte; il l'avoit même accusé d'avoir fait distribuer une clef de *l'École des Femmes*, dans le dessein de tourner en ridicule les personnes les plus recommandables. Pour répondre à ces accusations, Molière quitte tout-à-coup le ton plaisant; ses paroles deviennent graves, imposantes, et il n'oppose plus qu'un froid dédain à des personnalités, qu'il auroit pu regarder comme des dénonciations. C'est ainsi que Molière conserve toujours le ton d'un homme qui connoît sa dignité, et qu'on sent dans tous ses ouvrages l'expérience et le savoir-vivre d'un philosophe qui, en étudiant le cœur humain, s'est laissé façonner par l'usage du monde, la société des femmes, et le commerce des grands.

[redacted]

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Ni moi.

MADEMOISELLE HERVÉ.

Ni moi.

MADEMOISELLE DU CROISY.

Ni moi.

MOLIÈRE.

Que pensez-vous donc faire? Vous moquez-vous toutes de moi?

SCÈNE IV.

BÉJART, MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

BÉJART.

Messieurs, je viens vous avertir que le roi est venu, et qu'il attend que vous commenciez.

MOLIÈRE.

Ah! monsieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde: je suis désespéré à l'heure que je vous parle! Voici des femmes qui s'effraient, et qui disent qu'il leur faut répéter leurs rôles, avant que d'aller commencer. Nous demandons, de grace, encore un moment. Le roi a de la bonté, et il sait bien que la chose a été précipitée.

SCÈNE V.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE.

Hé! de grace, tâchez de vous remettre, prenez courage, je vous prie.

MADEMOISELLE DUPARC.

Vous devez vous aller excuser.

MOLIÈRE.

Comment m'excuser?

SCÈNE VI.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE[1].

UN NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE.

Tout-à-l'heure, monsieur. Je crois que je perdrai l'esprit de cette affaire-ci, et...

SCÈNE VII.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE, UN SECOND NÉCESSAIRE.

LE SECOND NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE.

Dans un moment, monsieur. (*à ses camarades.*) Hé, quoi donc! voulez-vous que j'aie l'affront...

[1] On dit d'un homme qui fait l'empressé, qui se mêle de tout, qu'*il fait le nécessaire*. La Fontaine a dit :

Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devroient être chassés.

C'est dans ce sens qu'on appelle ici, substantivement, des *nécessaires*, ces gens qui viennent dire à Molière de commencer, sans en avoir reçu la mission de personne. (A.)

SCÈNE VIII.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU-PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE UN SECOND NÉCESSAIRE, UN TROISIÈME, NÉCESSAIRE.

LE TROISIÈME NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE.

Oui, monsieur, nous y allons. Hé! que de gens se font de fête, et viennent dire : Commencez donc, à qui le roi ne l'a pas commandé!

SCÈNE IX.

MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU-PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE, UN SECOND NÉCESSAIRE, UN TROISIÈME NÉCESSAIRE, UN QUATRIÈME NÉCESSAIRE.

LE QUATRIÈME NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE.

Voilà qui est fait, monsieur. (*à ses camarades.*) Quoi donc, recevrai-je la confusion...?

SCÈNE X.

BÉJART, MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DUPARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE.

Monsieur, vous venez pour nous dire de commencer; mais...

BÉJART.

Non, messieurs; je viens pour vous dire qu'on a dit au roi l'embarras où vous vous trouviez, et que, par une bonté toute particulière, il remet votre nouvelle comédie à une autre fois, et se contente, pour aujourd'hui, de la première que vous pourrez donner.

MOLIÈRE.

Ah! monsieur, vous me redonnez la vie! Le roi nous fait la plus grande grace du monde de nous donner du temps pour ce qu'il avoit souhaité; et nous allons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il nous fait paroître[1].

[1] Le cadre de cette petite pièce est fort ingénieux : il y a peu d'intérêt dans l'action, peu de mouvement dans les personnages ; c'est une pièce de circonstance, et cependant il est impossible de ne pas être charmé, entraîné par sa lecture. Que de grace, de vivacité, et de naturel, dans le dialogue ! Voyez comme l'auteur sait se conformer aux bienséances ! avec quel soin il pose les bornes de la critique permise au théâtre ! comment enfin, en répondant à ses ennemis, il trouve le moyen de corriger les mœurs, de peindre le monde, et d'attaquer jusqu'au faux goût qui régnoit alors dans la déclamation ! Cette pièce mérite d'être étudiée, non seulement parcequ'elle est un modèle dans son genre, mais encore parcequ'elle offre, comme nous l'avons déja remarqué, la première esquisse de tous les caractères que l'auteur alloit développer dans *le Misanthrope*.

FIN DE L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

[redacted]

LE

MARIAGE FORCÉ

COMÉDIE EN UN ACTE.

1664.

[redacted]

PERSONNAGES.

SGANARELLE[1].
GÉRONIMO[2].
DORIMÈNE, jeune coquette, promise à Sganarelle[3].
ALCANTOR, père de Dorimène[4].
ALCIDAS, frère de Dorimène[5].
LYCASTE, amant de Dorimène.
PANCRACE, docteur aristotélicien[6].
MARPHURIUS, docteur pyrrhonien[7].
DEUX ÉGYPTIENNES[8].

ACTEURS.

[1] Molière. — [2] La Thorillière. — [3] Mademoiselle Duparc. — [4] B
— [5] La Grange. — [6] Brécourt. — [7] Du Croisy. — [8] Mesdemoiselles B
et de Brie.

La scène est dans une place publique.

MARIAGE FORCÉ[1].

SCÈNE I.

SGANARELLE, *parlant à ceux qui sont dans sa maison.*

Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vite chez le seigneur Géronimo; et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, et que je ne dois revenir de toute la journée[2].

SCÈNE II.

SGANARELLE, GÉRONIMO.

GÉRONIMO, *ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle.*

Voilà un ordre fort prudent.

[1] *Le Mariage forcé* fut joué au Louvre, en trois actes, avec des intermèdes, sous le titre de *Ballet du roi*, le 29 janvier 1664; et en un acte, avec quelques changements, sur le théâtre du Palais-Royal, le 15 février suivant. Louis XIV n'avoit accordé que très peu de temps à Molière pour composer cet ouvrage, dans lequel ce prince dansa la troisième entrée du ballet. Une anecdote sur le mariage du comte de Grammont a été citée souvent comme ayant fourni le dénoûment du *Mariage forcé*; mais c'est voir une ressemblance de trop loin, et le sujet de la pièce conduisoit naturellement l'auteur à la manière plaisante dont il la termine. *Le Mariage de Panurge* (liv. III, ch. XXXV) a fourni à Molière l'idée principale sur laquelle il a établi, non l'intrigue, car il n'y en a pas, mais le fond de sa comédie. Molière étoit plein de son Rabelais, et, comme La Fontaine, il s'est plu souvent à donner une nouvelle vie aux plaisanteries du curé de Meudon. (B.)

[2] Ce trait de caractère peint le personnage, sans annoncer le point de vue sous lequel l'auteur va le présenter. C'est un effet presque inaperçu de l'art, ou, si l'on veut, de cette attention que Molière portoit dans les plus petites choses. Que vouloit-il? que Sganarelle parût ridicule, et que son ridicule fût un trait de caractère. Son but est rempli, et il s'est réservé tout l'effet, toute la surprise de la scène suivante, dont les spectateurs n'ont point été avertis.

SGANARELLE.

Ah ! seigneur Géronimo, je vous trouve à propos ; et j'allois chez vous vous chercher.

GÉRONIMO.

Et pour quel sujet, s'il vous plaît ?

SGANARELLE.

Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prier de m'en dire votre avis.

GÉRONIMO.

Très volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler ici en toute liberté.

SGANARELLE.

Mettez donc dessus[1], s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose de conséquence que l'on m'a proposée ; et il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

GÉRONIMO.

Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

SGANARELLE.

Mais, auparavant, je vous conjure de ne me point flatter du tout, et de me dire nettement votre pensée.

GÉRONIMO.

Je le ferai, puisque vous le voulez.

SGANARELLE.

Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.

GÉRONIMO.

Vous avez raison.

SGANARELLE.

Et dans ce siècle on trouve peu d'amis sincères.

GÉRONIMO.

Cela est vrai.

[1] *Mettez donc dessus*, pour mettez donc votre chapeau. Locution elliptique qui n'est plus d'usage, et dont nous avons déja vu un exemple dans l'*École des Femmes*, acte III, scène IV.

[redacted]

SGANARELLE.

Promettez-moi donc, seigneur Géronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

GÉRONIMO.

Je vous le promets.

SGANARELLE.

Jurez-en votre foi.

GÉRONIMO.

Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

SGANARELLE.

C'est que je veux savoir de vous si je ferai bien de me marier.

GÉRONIMO.

Qui, vous?

SGANARELLE.

Oui, moi-même, en propre personne. Quel est votre avis là-dessus?

GÉRONIMO.

Je vous prie auparavant de me dire une chose.

SGANARELLE.

Et quoi?

GÉRONIMO.

Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant?

SGANARELLE.

Moi?

GÉRONIMO.

Oui.

SGANARELLE.

Ma foi, je ne sais, mais je me porte bien.

GÉRONIMO.

Quoi! vous ne savez pas à peu près votre âge?

SGANARELLE.

Non : est-ce qu'on songe à cela?

GÉRONIMO.

Hé! dites-moi un peu, s'il vous plaît : combien aviez-vous d'années lorsque nous fîmes connoissance?

SGANARELLE.

…ous que vingt ans alors.

GERONIMO.

…mes-nous ensemble à Rome ?

SGANARELLE.

… ans.

GÉRONIMO.

…ue temps avez-vous demeuré en Angleterre ?

SGANARELLE.

Sept ans.

GÉRONIMO.

Et en Hollande, où vous fûtes ensuite ?

SGANARELLE.

Cinq ans et demi.

GÉRONIMO.

Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici ?

SGANARELLE.

Je revins en cinquante-six.

GÉRONIMO.

De cinquante-six à soixante-huit[1], il y a douze ans, ce me semble. Cinq en Hollande font dix-sept; sept en Angleterre font vingt-quatre; huit dans notre séjour à Rome font trente-deux. Et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux. Si bien, seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

SGANARELLE.

Qui, moi? Cela ne se peut pas[2].

GÉRONIMO.

Mon Dieu! le calcul est juste; et là-dessus je vous dirai fran-

[1] C'est en 1668 seulement que la pièce fut imprimée : voilà pourquoi Géronimo compte de cette année.

[2] Sgaranelle est pris dans le piége. Plus il vouloit cacher son âge, plus il s'étonne qu'on le lui apprenne. Sa surprise est d'autant plus plaisante qu'il croyoit déja avoir échappé à l'argument de Géronimo, et que le voilà forcé d'entendre le bon conseil qu'il demandoit avec tant d'instance.

chement et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guère votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire; mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout; et si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal-à-propos que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin, je vous en dis nettement ma pensée. Je ne vous conseille point de songer au mariage; et je vous trouverois le plus ridicule du monde si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

SGANARELLE.

Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche [1].

GÉRONIMO.

Ah! c'est une autre chose! Vous ne m'aviez pas dit cela.

SGANARELLE.

C'est une fille qui me plaît, et que j'aime de tout mon cœur.

GÉRONIMO.

Vous l'aimez de tout votre cœur?

SGANARELLE.

Sans doute, et je l'ai demandée à son père.

GÉRONIMO.

Vous l'avez demandée?

[1] Les précautions de Sgaranelle pour se *faire parler avec franchise*, et qui, au premier coup d'œil, semblent n'être qu'un jeu du dialogue, sont cependant profondément calculées pour préparer l'effet comique du reste de la scène. Si Sganarelle ne se montroit pas si empressé d'entendre un bon conseil, s'il ne mettoit pas tant d'ardeur à se faire dire la vérité, il ne seroit pas si plaisant lorsqu'il refuse de l'entendre. Ces petits détails renferment donc le germe de toute cette scène si comique, et le génie de Molière s'y laisse voir aussi bien que dans ses plus sublimes conceptions. L'empressement de Sganarelle est d'ailleurs un trait plein de vérité, et qui annonce assez le dénoûment de la scène. Ce n'est pas pour les suivre que les gens passionnés demandent des avis, mais pour avoir le plaisir d'entendre approuver la résolution qu'ils ont déja prise.

SGANARELLE.

Oui. C'est un mariage qui se doit conclure ce soir; et j'ai donné ma parole [1].

GÉRONIMO.

Oh! mariez-vous donc! Je ne dis plus mot.

SGANARELLE.

Je quitterois le dessein que j'ai fait! Vous semble-t-il, seigneur Géronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir, mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans qui paroisse plus frais et plus vigoureux que vous me voyez? N'ai-je pas tous les mouvements de mon corps aussi bons que jamais; et voit-on que j'aie besoin de carrosse ou de chaise pour cheminer? N'ai-je pas encore toutes mes dents les meilleures du monde? (*Il montre ses dents.*) Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour, et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien? (*Il tousse.*) Hem, hem, hem. Eh! qu'en dites-vous?

GÉRONIMO.

Vous avez raison, je m'étois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE.

J'y ai répugné autrefois; mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme, qui me fera mille caresses, qui me dorlotera [2], et me viendra frotter lorsque je serai las; outre cette joie, dis-je, je considère qu'en demeurant comme je suis je laisse périr dans le

[1] Ainsi Sganarelle a donné sa parole, et il demande avis sur ce qu'il doit faire. Voilà l'homme de tous les temps. (L. B.)

[2] *Dorlot* est un mot picard, et vaut autant qu'affiquet, c'est-à-dire ornement de femme; d'où vient le verbe dorloter, qui signifie proprement orner de tels affiquets, et, par métaphore, caresser par mignotise, parceque les femmes qui sont pourvues de *dorlots* sont tenues bien aimées. (NICOT.) — Ce mot paroît avoir été introduit dans la langue par Rabelais, qui s'en est servi dans la phrase suivante, que Molière imite ici: « Par mes songeries, j'avois une femme jeune, galante, « belle en perfection, laquelle me traictoit et entretenoit mignonnement, comme « ung petit dorelot. »

monde la race des Sganarelles; et qu'en me mariant je pourrai me voir revivre en d'autres moi-même; que j'aurai le plaisir de voir des créatures qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déja que j'y suis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi [1].

GÉRONIMO.

Il n'y a rien de plus agréable que cela, et je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

SGANARELLE.

Tout de bon, vous me le conseillez?

GÉRONIMO.

Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

SGANARELLE.

Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami [2].

GÉRONIMO.

Hé! quelle est la personne, s'il vous plaît, avec qui vous vous allez marier?

SGANARELLE.

Dorimène.

GÉRONIMO.

Cette jeune Dorimène, si galante et si bien parée?

SGANARELLE.

Oui.

[1] Panurge consulte Pantagruel, comme Sganarelle consulte Géronimo. Il dit : « Je n'aurois jamais aultrement fils ne filles legitimes, esquels j'eusse espoir mon « nom et armes perpetuer, esquels je puisse laisser mes heritaiges et acquests.... « avec lesquels je me puisse esbaudir, quand d'ailleurs seroys meshaigné (chagrin)... comme je vois journellement vostre tant bening et debonnaire pere faire « avecq vous, et font touts gents de bien en leur serrail et privé. — Mariez-vous « doncques de par Dieu, respondit Pantagruel. » (*Pantagruel*, liv. III, chap. IX.)

[2] Ce trait est bien fort, mais il est vrai. L'homme qui ne consulte que pour être approuvé, doit nécessairement prendre une approbation pour un conseil. (A.)

GÉRONIMO.

Fille du seigneur Alcantor?

SGANARELLE.

Justement.

GÉRONIMO.

Et sœur d'un certain Alcidas, qui se mêle de porter l'épée?

SGANARELLE.

C'est cela.

GÉRONIMO.

Vertu de ma vie!

SGANARELLE.

Qu'en dites-vous?

GÉRONIMO.

Bon parti! Mariez-vous promptement.

SGANARELLE.

N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix?

GÉRONIMO.

Sans doute. Ah! que vous serez bien marié! Dépêchez-vous de l'être.

SGANARELLE.

Vous me comblez de joie de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil, et je vous invite ce soir à mes noces.

GÉRONIMO.

Je n'y manquerai pas; et je veux y aller en masque, afin de les mieux honorer.

SGANARELLE.

Serviteur.

GÉRONIMO, *à part.*

La jeune Dorimène, fille du seigneur Alcantor, avec le seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans! O le beau mariage! ô le beau mariage[1]!

(Ce qu'il répète plusieurs fois en s'en allant.)

[1] L'idée de cette scène appartient à Rabelais, mais les détails sont à Molière, et ce sont les détails qui font la scène. Il faut d'abord remarquer qu'il y a dans la manière dont ce dernier a envisagé son sujet une gradation comique qu'il ne doit pas

SCÈNE III.

SGANARELLE.

Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

à son modèle. En effet, Panurge, dès les premiers mots, déclare que son parti est pris, et qu'il veut se marier; sur quoi Pantagruel lui fait observer que puisqu'il est décidé il n'a pas besoin de conseil. Tout le comique de Rabelais ressort de ces deux mots, *Mariez-vous donc, ne vous mariez pas*, que Pantagruel répond successivement aux raisons que lui donne Panurge pour et contre le mariage. Enfin Rabelais ne peint qu'un homme, ne montre que Panurge; tandis que Molière offre dans Sganarelle une peinture générale du cœur humain. On sent qu'il s'est saisi de son sujet avec toute la supériorité que le génie doit avoir sur l'esprit. Et ce petit tableau des *demandeurs de conseils* sera vrai dans deux mille ans comme il l'est aujourd'hui. Au reste, si Molière a imité Rabelais, Rabelais lui-même avoit imité un auteur plus ancien. C'est dans les sermons de Raullin qu'il faut chercher l'original des *demandeurs de conseils*. Voici le passage : « Une certaine veuve, « desirant se remarier, vint consulter son curé. Elle lui exposa comment elle étoit « restée sans appui, et comment elle avoit un valet fort habile dans la profession « du défunt. — Eh bien! lui dit le curé, prenez votre valet. — Mais, ajouta la « veuve, si je le prends, il deviendra mon maître. — Ne le prenez donc pas, ré- « pondit le curé. — Hélas! repartit la veuve, comment pourrai-je, sans mari, sou- « tenir le poids de ma maison? — Il faut donc prendre votre valet, dit encore le « curé. — C'est bien aussi mon intention, dit la veuve; mais s'il étoit méchant, et « ne cherchoit que ma ruine? — Ne le prenez donc pas, dit le curé, qui se plioit « toujours à son avis. Cependant, comme il s'aperçut qu'elle ne demandoit qu'une « bonne raison pour se marier, il lui dit d'écouter les cloches, et de suivre « leur conseil. Or, les cloches venant à sonner, la veuve s'écria qu'elles disoient « clairement, *Prends ton valet, prends ton valet*. Elle le prit, et devint servante, « de maîtresse qu'elle étoit. Alors, maudissant l'heure de son mariage, elle court se « plaindre à son curé. — Il y a quelque méprise, dit celui-ci; sans doute vous « n'aurez pas bien compris les cloches : elles vont sonner, écoutons. La mariée « prêta l'oreille; mais quelle fut sa surprise! cette fois, les cloches disoient distinc- « tement, *Ne le prends pas, ne le prends pas*. » Ce conte charmant étoit digne d'être mis en vers par La Fontaine. On le trouve dans le sermon *de Viduitate*, p. 148, v°. L'ouvrage de Raullin est intitulé *Itinerarium paradisi*. Il fut imprimé chez Jean Petit, au lis d'or, rue Saint-Jacques, en 1524. Le premier livre de Rabelais ne parut qu'en 1542.

SCÈNE IV.

DORIMÈNE, SGANARELLE.

DORIMÈNE, *dans le fond du théâtre, à un petit laquais qui la suit.*

Allons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queue, et qu'on ne s'amuse pas à badiner.

SGANARELLE, *à part, apercevant Dorimène.*

Voici ma maîtresse qui vient. Ah! quelle est agréable! Quel air, et quelle taille! Peut-il y avoir un homme qui n'ait, en la voyant, des démangeaisons de se marier? (*A Dorimène.*) Où allez-vous, belle mignonne, chère épouse future de votre époux futur?

DORIMÈNE.

Je vais faire quelques emplettes.

SGANARELLE.

Hé bien! ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un et l'autre. Vous ne serez plus en droit de me rien refuser; et je pourrai faire avec vous tout ce qu'il me plaira, sans que personne s'en scandalise. Vous allez être à moi depuis la tête jusqu'aux pieds, et je serai maître de tout: de vos petits yeux éveillés, de votre petit nez fripon, de vos lèvres appétissantes, de vos oreilles amoureuses, de votre petit menton joli, de vos petits tétons rondelets, de votre... Enfin, toute votre personne sera à ma discrétion, et je serai à même pour vous caresser comme je voudrai. N'êtes-vous pas bien aise de ce mariage, mon aimable poupone [1]?

[1] Il y a dans ce morceau des détails qu'on ne passeroit point aujourd'hui. Il semble que la décence des mots soit faite pour nous dédommager de celle que nous n'avons plus. (B.) — Malgré l'épigramme de Bret, on est surpris de trouver un pareil passage dans une pièce composée pour une cour aussi polie que celle de Louis XIV. Il est probable que Molière, en forçant les *précieuses* et les *turlupins* à entendre cette tirade, voulut se venger des cris qu'ils avoient poussés à un passage beaucoup moins vif de *l'École des Femmes*.

DORIMÈNE.

Tout-à-fait aise, je vous jure. Car enfin la sévérité de mon père m'a tenue jusques ici dans une sujétion la plus fâcheuse du monde. Il y a je ne sais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne, et j'ai cent fois souhaité qu'il me mariât, pour sortir promptement de la contrainte où j'étois avec lui, et me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureusement pour cela, et je me prépare désormais à me donner du divertissement, et à réparer, comme il faut, le temps que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme, et que vous savez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde ensemble, et que vous ne serez point de ces maris incommodes, qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous. Je vous avoue que je ne m'accommoderois pas de cela, et que la solitude me désespère. J'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadeaux [1], et les promenades ; en un mot, toutes les choses de plaisir : et vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé ensemble ; et je ne vous contraindrai point dans vos actions [2], comme j'espère que de votre côté,

[1] Donner un *cadeau* signifioit autrefois donner un repas. Le P. Bouhours fait venir ce mot de *cadendo*, parceque, dit-il, les buveurs chancellent et tombent, et que c'est assez ordinairement comment finissent les *cadeaux*. D'autres ont fait venir ce mot d'un marchand fort riche qui se nommoit ainsi, et qui passoit sa vie à festoyer ses amis. Quoi qu'il en soit, ce mot étoit fort à la mode du temps de Molière, jusque-là que Bensserade, dans sa traduction des *Métamorphoses*, a parlé fort galamment des cadeaux que la magicienne Circé donnoit à l'ingrat Pycus. (Voyez la note de *l'École des Femmes*, acte III, scène II, page 60.)

[2] Moins Sganarelle s'attend à une pareille réponse, plus la situation est comique. Les deux personnages s'abandonnent naïvement à leurs idées favorites. Sganarelle ne songe qu'au plaisir d'être le mari d'une jolie femme, et il s'exprime avec toute la brutalité de son caractère ; Dorimène ne voit que le bonheur d'être délivrée de toute contrainte, et elle parle sans détour, parce que les paroles sont données, parceque Sganarelle est épris de ses charmes, parceque, dans sa situation, elle n'éprouve plus que le besoin de le façonner à sa guise. Enfin, si elle s'imagine que tout ce qui la charme doit le charmer, il ne faut point oublier que Sganarelle se livroit tout-à-l'heure à la même illusion ; et cela est encore un trait de naturel, car ils ont chacun les idées de leur âge, et c'est dans le contraste de ces idées que Molière a trouvé le motif comique de la scène.

vous ne me contraindrez point dans les miennes ; car, pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaisance mutuelle, et qu'on ne se doit point marier pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin, nous vivrons, étant mariés, comme deux personnes qui savent leur monde. Aucun soupçon jaloux ne nous troublera la cervelle ; et c'est assez que vous serez assuré de ma fidélité, comme je serai persuadée de la vôtre. Mais qu'avez-vous ? je vous vois tout changé de visage.

SGANARELLE.

Ce sont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la tête.

DORIMÈNE.

C'est un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de gens ; mais notre mariage vous dissipera tout cela. Adieu. Il me tarde déjà que je n'aie des habits raisonnables, pour quitter vite ces guenilles [1]. Je m'en vais de ce pas achever d'acheter toutes les choses qu'il me faut, et je vous enverrai les marchands.

SCÈNE V.

GÉRONIMO, SGANARELLE.

GÉRONIMO.

Ah ! seigneur Sganarelle, je suis ravi de vous trouver encore ici ; et j'ai rencontré un orfèvre, qui, sur le bruit que vous cherchez quelque beau diamant en bague pour faire un présent à votre épouse, m'a fort prié de vous venir parler pour lui, et de vous dire qu'il en a un à vendre, le plus parfait du monde.

SGANARELLE.

Mon Dieu ! cela n'est pas pressé.

[1] Autre effet comique de la préoccupation de Dorimène : car elle voit maintenant autant de plaisirs dans le mariage que Sganarelle y voit de tribulations. Mais il manquoit un trait à son caractère : ce sera le dernier, et il produira plus d'effet que tous les conseils de Géronimo.

[redacted]

GÉRONIMO.

Comment! que veut dire cela? Où est l'ardeur que vous montriez tout-à-l'heure?

SGANARELLE.

Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrois bien agiter à fond cette matière, et que l'on m'expliquât un songe que j'ai fait cette nuit, et qui vient tout-à-l'heure de me revenir dans l'esprit [1]. Vous savez que les songes sont comme des miroirs, où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me sembloit que j'étois dans un vaisseau, sur une mer bien agitée, et que...

GÉRONIMO.

Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire qui m'empêche de vous ouïr. Je n'entends rien du tout aux songes; et quant au raisonnement du mariage, vous avez deux savants, deux philosophes, vos voisins, qui sont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Comme ils sont de sectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverses opinions là-dessus. Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt, et demeure votre serviteur.

SGANARELLE, *seul.*

Il a raison. Il faut que je consulte un peu ces gens-là sur l'incertitude où je suis.

SCÈNE VI.

PANCRACE, SGANARELLE.

PANCRACE, *se tournant du côté par où il est entré, et sans voir Sganarelle.*

Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme

[1] Dans une situation à peu près semblable à celle de Sganarelle, Panurge demande l'explication d'un songe qu'il a fait. Voyez RABELAIS, chap. XIV, liv. III. (B.)

PANCRACE, *de même.*

Oui, je défendrai cette proposition, *pugnis et calcibus, unguibus et rostro*[1].

SGANARELLE.

Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère[2]?

PANCRACE.

Un sujet le plus juste du monde.

SGANARELLE.

Et quoi, encore?

PANCRACE.

Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécrable.

SGANARELLE.

Puis-je demander ce que c'est?

PANCRACE.

Ah! seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable règne partout; et les magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet état, devroient rougir de honte, en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler[3].

[1] Des poings, des pieds, des ongles, et du bec.

[2] Pancrace n'avoit point encore daigné répondre à Sganarelle; mais celui-ci lui donne le nom d'Aristote, et sait fixer son attention en flattant sa vanité. (L. B.)

[3] Cet appel à la sévérité des magistrats fait allusion aux efforts sérieux de l'université pour obtenir la confirmation de l'arrêt de 1624. Mais pour se faire une idée de l'importance de ce passage, nous citerons la fin de cet arrêt, qui condamnoit au bannissement les nommés Villon, Bitault, et de Claves, pour avoir pensé autrement qu'Aristote. « La cour ordonne que lesdites thèses seront déchirées dès à « présent, et que commandement sera fait auxdits Villon et Bitault... de sortir « dans vingt-quatre heures de cette ville de Paris, avec défense de se retirer dans « les villes et lieux du ressort de cette cour, d'enseigner la philosophie en aucune « des universités d'icelui.—Fait défense à toute personne, *à peine de la vie*, tenir « ni enseigner aucune maxime contre les auteurs anciens et approuvés, ni *faire « aucune dispute que celles qui seront approuvées par les docteurs de ladite « faculté.* — (Signé DEVERINS, président; SANGUIN, rapporteur). » Certes, ce dernier trait étoit digne de trouver une place dans la comédie de Molière.

SGANARELLE.

Quoi donc ?

PANCRACE.

N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la forme d'un chapeau ?

SGANARELLE.

Comment !

PANCRACE.

Je soutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme ; d'autant qu'il y a cette différence entre la forme et la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont animés, et la figure la disposition extérieure des corps qui sont inanimés : et puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme. (*se retournant encore du côté par où il est entré.*) Oui, ignorant que vous êtes, c'est comme il faut parler ; et ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la qualité.

SGANARELLE, *à part.*

Je pensois que tout fût perdu. (*à Pancrace.*) Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela. Je...

PANCRACE.

Je suis dans une colère, que je ne me sens pas.

SGANARELLE.

Laissez la forme et le chapeau en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je...

PANCRACE.

Impertinent fieffé [1] !

SGANARELLE.

De grace, remettez-vous. Je...

PANCRACE.

Ignorant !

[1] *Fieffé* vient de fief. Il se dit de ceux qui ont quelques vices. Dans ce sens, il signifie *achevé*, comme qui diroit un homme à qui il ne manque rien d'un tel vice ; de la même façon qu'il ne manque rien pour posséder un fief à celui qui l'a reçu de son seigneur. (CASENEUVE.) — Les précieuses prenoient ce mot en bonne part, et disoient d'un amant bien accueilli des dames que c'étoit *un galant fieffé*.

SGANARELLE.

Eh! mon Dieu. Je...

PANCRACE.

Me vouloir soutenir une proposition de la sorte!

SGANARELLE.

Il a tort. Je...

PANCRACE.

Une proposition condamnée par Aristote!

SGANARELLE.

Cela est vrai. Je...

PANCRACE.

En termes exprès!

SGANARELLE.

Vous avez raison. (*se tournant du côté par où Pancrace est entré.*) Oui, vous êtes un sot et un impudent, de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire[1]. Voilà qui est fait: je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite; elle me plait beaucoup, et est ravie de m'épouser. Son père me l'a accordée; mais je crains un peu ce que vous savez, la disgrace dont on ne plaint personne[2]; et je voudrois bien vous prier, comme philosophe, de me dire votre sentiment. Eh! quel est votre avis là-dessus?

PANCRACE.

Plutôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau,

[1] Cette épigramme est d'autant plus plaisante dans la bouche de Sganarelle, que, loin de vouloir faire la satire du docteur, il pense faire son éloge. (L. B.)

[2] Comme le langage de Sganarelle est devenu poli! Plus de ces formes brusques, de ces boutades triviales, qui lui échappoient avec Géronimo. C'est qu'il parle à un homme qu'il veut adoucir, et dont il sent la supériorité: il se contraint devant lui jusqu'à employer cette périphrase, *la disgrace dont on ne plaint personne*, pour exprimer une chose qu'il ne craindra pas de nommer lorsqu'il consultera les Égyptiennes. Molière excelle à peindre ces nuances du même caractère, et elles lui servent à en varier les effets.

j'accorderois que *datur vacuum in rerum natura*[1], et que je ne suis qu'une bête.

SGANARELLE, *à part.*

La peste soit de l'homme! (*à Pancrace.*) Eh! monsieur le docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANCRACE.

Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

SGANARELLE.

Eh! laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.

PANCRACE.

Soit. Que voulez-vous me dire?

SGANARELLE.

Je veux vous parler de quelque chose.

PANCRACE.

Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi?

SGANARELLE.

De quelle langue?

PANCRACE.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu! de la langue que j'ai dans la bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

PANCRACE.

Je vous dis, de quel idiome, de quel langage?

SGANARELLE.

Ah! c'est une autre affaire.

PANCRACE.

Voulez-vous me parler italien?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Espagnol?

[1] Le vide existe dans la nature.

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Allemand ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Anglois ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Latin ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Grec ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Hébreu ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Syriaque ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Turc ?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Arabe ?

SGANARELLE.

Non, non, françois, [françois, françois[1].]

[1] Dans sa première entrevue avec Panurge, Pantagruel essaie de lui parl

[redacted]

PANCRACE.

Ah! françois.

SGANARELLE.

Fort bien.

PANCRACE.

Passez donc de l'autre côté; car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques [et étrangères], et l'autre est pour [la vulgaire et] la maternelle.

SGANARELLE, *à part.*

Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci.

PANCRACE.

Que voulez-vous?

SGANARELLE.

Vous consulter sur une petite difficulté.

PANCRACE.

[Ah! ah!] sur une difficulté de philosophie, sans doute?

SGANARELLE.

Pardonnez-moi. Je...

PANCRACE.

Vous voulez peut-être savoir si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'être?

SGANARELLE.

Point du tout. Je...

PANCRACE.

Si la logique est un art ou une science?

SGANARELLE.

Ce n'est pas cela. Je...

PANCRACE.

Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement[1]?

douze langues différentes avant de lui parler françois. Ce passage de Rabelais a pu donner à Molière l'idée de ce dialogue. Voyez *Pantagruel*, chap. IX.

[1] C'est-à-dire si elle a pour objet la *perception*, le *jugement*, et le *raisonnement*, ou ce dernier seulement.

[redacted]

SGANARELLE.

Non. Je...

PANCRACE.

S'il y a dix catégories, ou s'il n'y en a qu'une[1] ?

SGANARELLE.

Point. Je...

PANCRACE.

Si la conclusion est de l'essence du syllogisme ?

SGANARELLE.

Nenni. Je...

PANCRACE.

Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité, ou dans la convenance[2] ?

SGANARELLE.

Non. Je...

PANCRACE.

Si le bien se réciproque avec la fin ?

SGANARELLE.

Hé! non. Je...

PANCRACE.

Si la fin nous peut émouvoir par son être réel, ou par son être intentionnel[3] ?

SGANARELLE.

Non, non, non, non, non, de par tous les diables, non.

[1] Les catégories étoient un moyen de classer toutes les pensées de l'entendement humain. Aristote en comptoit dix.

[2] Il s'agit de savoir *si l'essence d'un bien se trouve dans ce qu'on desire ou dans ce qui convient.*

[3] Cette question est aussi inintelligible que les précédentes sont ridicules. En recueillant toutes ces subtilités scolastiques, Molière vouloit se moquer du faux savoir, et devenoit le vengeur du bon goût après l'avoir été du bon sens. L'art avec lequel il a su donner de l'intérêt à cette scène est digne de remarque. Rien n'est plus ridicule, sans doute, que les sottises débitées par Pancrace, mais aussi rien n'est moins plaisant. Ne pouvant donc tirer le comique des choses, Molière le fait ressortir de la situation et des passions de ses personnages. Si Pancrace étoit moins en colère, et Sganarelle moins impatient; si tous deux étoient moins absorbés dans la pensée qui les agite, il y auroit bien encore une scène vigoureuse, mais il n'y auroit plus de scène comique.

[redacted]

PANCRACE.

Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

SGANARELLE.

Je vous la veux expliquer aussi; mais il faut m'écouter. (*Pendant que Sganarelle dit :*) L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort, et l'ai demandée à son père; mais, comme j'appréhende...

PANCRACE *dit en même temps, sans écouter Sganarelle :*

La parole a été donnée à l'homme pour expliquer sa pensée; et tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées.

(Sganarelle, impatienté, ferme la bouche du docteur avec sa main à plusieurs reprises, et le docteur continue de parler d'abord que Sganarelle ôte sa main.)

Mais ces portraits diffèrent des autres portraits en ce que les autres portraits sont distingués partout de leurs originaux, et que la parole enferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur; d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

SGANARELLE *pousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir*[1].

[Peste de l'homme!

PANCRACE, *au-dedans de sa maison.*

Oui, la parole est *animi index et speculum*[2]. C'est le truchement du cœur, c'est l'image de l'ame. (*Il monte à la fenêtre, et continue.*) C'est un miroir qui nous présente naïvement les secrets les plus arcanes[3] de nos individus; et, puisque vous

[1] Tout le reste de la scène, à partir de cet endroit, n'existe pas dans l'édition originale de 1668; et s'est trouvé, pour la première fois, dans l'édition posthume de 1682.

[2] « L'indice et le miroir de l'ame. » C'est ce que Pancrace traduit encore mieux par les mots de *truchement* et d'*image*. (A.)

[3] *Arcanes*, mot latin francisé; il signifie secret mystérieux. Plus bas, *ratioci-*

avez la faculté de ratiociner, et de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée?

SGANARELLE.

C'est ce que je veux faire ; mais vous ne voulez pas m'écouter.

PANCRACE.

Je vous écoute, parlez.

SGANARELLE.

Je dis donc, monsieur le docteur, que...

PANCRACE.

Mais surtout soyez bref.

SGANARELLE.

Je le serai.

PANCRACE.

Évitez la prolixité.

SGANARELLE.

Hé! monsi...

PANCRACE.

Tranchez-moi votre discours d'un apophthegme à la laconienne.

SGANARELLE.

Je vous...

PANCRACE.

Point d'ambages[1], de circonlocution.

(Sganarelle, de dépit de ne point parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du docteur.)

PANCRACE.

Hé quoi! vous vous emportez, au lieu de vous expliquer? Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la forme d'un chapeau ; et je vous prouverai, en

ner pour raisonner, terme de logique qui n'a jamais été en usage que dans les écoles.

[1] Point d'*ambages*, c'est-à-dire point d'embarras de paroles. Toute la partie de cette scène où Pancrace recommande à Sganarelle d'être bref, de *trancher* d'un apophthegme, se trouve dans *la Jalousie du Barbouillé*.

toute rencontre, par raisons démonstratives et convaincantes, et par arguments *in Barbara*, que vous n'êtes et ne serez jamais qu'une pécore, et que je suis et serai toujours, *in utroque jure* [1], le docteur Pancrace.

SGANARELLE.

Quel diable de babillard !

PANCRACE, *en rentrant sur le théâtre.*

Homme de lettres, homme d'érudition.

SGANARELLE.

Encore ?

PANCRACE.

Homme de suffisance, homme de capacité; (*s'en allant.*) homme consommé dans toutes les sciences, naturelles, morales, et politiques; (*revenant.*) homme savant, savantissime, *per omnes modos et casus* [2]; (*s'en allant.*) homme qui possède, *superlative*, fables, mythologies, et histoires, (*revenant.*) grammaire, poésie, rhétorique, dialectique, et sophistique, (*s'en allant.*) mathématiques, arithmétique, optique, onirocritique [3], physique, et mathématique, (*revenant.*) cosmométrie [4], géométrie, architecture, spéculoire et spéculatoire [5], (*s'en allant.*) médecine, astronomie, astrologie, physionomie, métoposcopie [6], chiromancie, géomancie [7], etc.]

[1] La jurisprudence se composoit de deux corps de droit, l'ecclésiastique et le civil. *In utroque jure* veut dire dans l'un et dans l'autre droit. Un docteur *in utroque jure* étoit donc celui qui professoit le droit civil et le droit canon.

[2] Par tous les cas et modes imaginables.

[3] Art d'interpréter les songes.

[4] Mesure de la terre.

[5] *Spéculoire* et *spéculatoire*.—La *spéculatoire* est l'art d'interpréter les éclairs, le tonnerre, les comètes, et autres météores ou phénomènes semblables.— La *spéculoire* est la partie de l'art divinatoire, qui consiste à faire voir dans un miroir les personnes ou les choses que l'on desire connoître. (A.)

[6] Art de conjecturer le sort d'une personne par l'inspection des traits de son visage. Cardan a fait un volume in-folio fort curieux sur cette science chimérique.

[7] *Chiromancie*, divination par l'inspection des lignes de la main.— *Géomancie*, art de deviner, soit par des lignes qu'on trace au hasard sur la terre, soit par les fentes naturelles qu'on remarque à sa surface. (A.)

SCÈNE VII.

SGANARELLE.

Au diable les savants qui ne veulent point écouter les gens ! On me l'avoit bien dit, que son maître Aristote n'étoit rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre ; il est plus posé, et plus raisonnable. Holà !

SCÈNE VIII.

MARPHURIUS, SGANARELLE.

MARPHURIUS.

Que voulez-vous de moi, seigneur Sganarelle ?

SGANARELLE.

Seigneur docteur, j'aurois besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, et je suis venu ici pour cela. (*à part.*) Ah ! voilà qui va bien. Il écoute le monde, celui-ci.

MARPHURIUS.

Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement ; et, par cette raison, vous ne devez pas dire, Je suis venu, mais, Il me semble que je suis venu.

SGANARELLE.

Il me semble ?

MARPHURIUS.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu ! il faut bien qu'il me semble, puisque cela est.

MARPHURIUS.

Ce n'est pas une conséquence ; et il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.

SGANARELLE.

Comment! il n'est pas vrai que je suis venu ?

MARPHURIUS.

Cela est incertain, et nous devons douter de tout.

SGANARELLE.

Quoi! je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas?

MARPHURIUS.

Il m'apparoît que vous êtes là, et il me semble que je vous parle; mais il n'est pas assuré que cela soit.

SGANARELLE.

Hé! que diable! vous vous moquez. Me voilà, et vous voilà bien nettement, et il n'y a point de *me semble* à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

MARPHURIUS.

Je n'en sais rien.

SGANARELLE.

Je vous le dis.

MARPHURIUS.

Il se peut faire.

SGANARELLE.

La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle.

MARPHURIUS.

Il n'est pas impossible.

SGANARELLE.

Ferai-je bien ou mal de l'épouser ?

MARPHURIUS.

L'un ou l'autre.

SGANARELLE, *à part.*

Ah! ah! voici une autre musique. (*à Marphurius.*) Je vous demande si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.

MARPHURIUS.

Selon la rencontre.

SGANARELLE.

Ferai-je mal?

MARPHURIUS.

Par aventure.

SGANARELLE.

De grace, répondez-moi comme il faut.

MARPHURIUS.

C'est mon dessein.

SGANARELLE.

J'ai une grande inclination pour la fille.

MARPHURIUS.

Cela peut être.

SGANARELLE.

Le père me l'a accordée.

MARPHURIUS.

Il se pourroit.

SGANARELLE.

Mais, en l'épousant, je crains d'être cocu.

MARPHURIUS.

La chose est faisable.

SGANARELLE.

Qu'en pensez-vous?

MARPHURIUS.

Il n'y a pas d'impossibilité.

SGANARELLE.

Mais que feriez-vous, si vous étiez à ma place?

MARPHURIUS.

Je ne sais.

SGANARELLE.

Que me conseillez-vous de faire?

MARPHURIUS.

Ce qu'il vous plaira.

SGANARELLE.

J'enrage!

MARPHURIUS.

Je m'en lave les mains.

SGANARELLE.

Au diable soit le vieux rêveur !

MARPHURIUS.

Il en sera ce qui pourra [1].

SGANARELLE, *à part.*

La peste du bourreau ! Je te ferai changer de note, chien de philosophe enragé.

(Il donne des coups de bâton à Marphurius.)

MARPHURIUS.

Ah ! ah ! ah !

SGANARELLE.

Te voilà payé de ton galimatias, et me voilà content.

MARPHURIUS.

Comment ! Quelle insolence ! M'outrager de la sorte ! Avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi !

SGANARELLE.

Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choses ; et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.

[1] Cette scène est imitée du chapitre de *Pantagruel*, dans lequel Panurge consulte Trouillogan, philosophe pyrrhonien, sur le mariage qu'il a projeté. La voici. « PANURGE. Doncques me marieray-je ? TROUILLOGAN. Par adventure. PAN. M'en « trouveray-je bien ? TR. Selon la rencontre. PAN. Aussi si je rencontre bien, « comme j'espere, seray-je heureux ? TR. Assez. PAN. Tournons à contre-poil. Et « si je rencontre mal ? TR. Je m'en excuse. PAN. Mais conseillez-moi, de grace : « que doibs-je faire ? TR. Ce que vous voudrez.... PAN. Que m'en conseillez-vous ? « TR. Rien. PAN. Me doibs-je marier ? TR. Je n'y estois pas. PAN. Je ne me marie- « ray donc point ? TR. Je n'en peulx mais. PAN. Si je suis marié, je ne seray ja- « mais coquu ? TR. Je y pensois.... PAN. Prenez le cas que marié je sois. TR. Je « suis d'ailleurs empesché.... PAN. Et doncques, si je suis marié, je seray coquu ? « TR. On le diroit. PAN. Si ma femme est preude et chaste, je ne seray jamais co- « quu ? TR. Vous me semblez parler correct.... PAN. Sera elle preude et chaste ? « Reste seullement ce poinct. TR. J'en doubte. PAN. Vous ne la veistes jamais ? TR. « Que je sçaiche. PAN. Pourquoi doncques doubtez-vous d'une chose que ne con- « gnoissez ? TR. Pour cause. PAN. Et si la congnoissez ? TR. Encores plus.... PAN. « Mais qui me fera coquu ? TR. Quelcqu'un. PAN. Par la ventre bœuf de bois, je « vous frotteray bien, monsieur le quelcqu'un. TR. Vous le dites, etc. »

MARPHURIUS.

Ah ! je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier, des coups que j'ai reçus.

SGANARELLE.

Je m'en lave les mains.

MARPHURIUS.

J'en ai les marqués sur ma personne.

SGANARELLE.

Il se peut faire.

MARPHURIUS.

C'est toi qui m'as traité ainsi.

SGANARELLE.

Il n'y a pas d'impossibilité.

MARPHURIUS.

J'aurai un décret contre toi.

SGANARELLE.

Je n'en sais rien.

MARPHURIUS.

Et tu seras condamné en justice.

SGANARELLE.

Il en sera ce qui pourra.

MARPHURIUS.

Laisse-moi faire [1].

SCÈNE IX.

SGANARELLE.

Comment ! on ne sauroit tirer une parole positive de ce chien d'homme-là, et l'on est aussi savant à la fin qu'au commencement.

[1] L'idée de cette revanche si comique appartient à Molière : elle manque à la scène de Rabelais. Molière a reproduit cette combinaison, mais avec un effet plus plaisant encore, dans la scène entre madame Pernelle et Orgon, acte V du *Tartuffe*. Le rapprochement des deux scènes peut offrir une étude intéressante ; la même idée y produit le même effet, quoiqu'elle soit présentée d'une manière absolument différente. Quant à la scène de Marphurius, elle n'avoit aucun but satirique. Molière venoit de donner une grande leçon dans la scène précédente, il ne vouloit que s'égayer dans celle-ci.

Que dois-je faire dans l'incertitude des suites de mon mariage? Jamais homme ne fut plus embarrassé que je suis. Ah! voici des Égyptiennes; il faut que je me fasse dire par elle ma bonne aventure.

SCÈNE X.

DEUX ÉGYPTIENNES, SGANARELLE.

(Les Égyptiennes avec leurs tambours de basque entrent en chantant et en dansant.)

SGANARELLE.

Elles sont gaillardes. Écoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune?

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Oui, mon beau monsieur, nous voici deux qui te la dirons.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main, avec la croix dedans[1], et nous te dirons quelque chose pour ton bon profit.

SGANARELLE.

Tenez, les voilà toutes deux avec ce que vous demandez.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Tu as une bonne physionomie, mon bon monsieur, une bonne physionomie.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

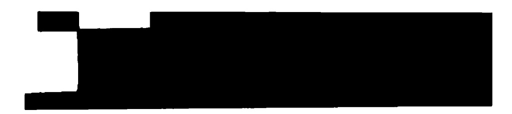
Oui, une bonne physionomie; physionomie d'un homme qui sera un jour quelque chose[2].

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Tu seras marié avant qu'il soit peu, mon bon monsieur, tu seras marié avant qu'il soit peu.

[1] C'est-à-dire une pièce *à la croix*, par allusion à la croix représentée sur certaine pièce de monnoie.

[2] L'équivoque de cette réponse est une demi-lumière qui n'échappe point au spectateur. Si Sganarelle ne devine rien, c'est qu'il cherche moins à s'éclairer qu'à se tromper lui-même sur ce qu'il veut savoir. (L. B.)



DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Tu épouseras une femme gentille, une femme gentille.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Oui, une femme qui sera chérie et aimée de tout le mo

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon mon
qui te fera beaucoup d'amis.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Une femme qui fera venir l'abondance chez toi.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Une femme qui te donnera une grande réputation.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Tu seras considéré par elle, mon bon monsieur, tu sera
sidéré par elle.

SGANARELLE.

Voilà qui est bien. Mais dites-moi un peu : suis-je menacé
cocu ?

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Cocu?

SGANARELLE.

Oui.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Cocu?

SGANARELLE.

Oui, si je suis menacé d'être cocu?

(Les deux Égyptiennes dansent et chanten

SGANARELLE.

Que diable, ce n'est pas là me répondre! Venez çà. J
demande à toutes deux si je serai cocu?

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Cocu? vous?

SGANARELLE.

Oui, si je serai cocu?

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Vous? cocu?

SGANARELLE.

Oui, si je le serai, ou non[1] ?

(Les deux Égyptiennes sortent en chantant et en dansant.)

SCÈNE XI.

SGANARELLE.

Peste soit des carognes qui me laissent dans l'inquiétude! Il faut absolument que je sache la destinée de mon mariage; et pour cela je veux aller trouver ce grand magicien dont tout le monde parle tant, et qui, par son art admirable, fait voir tout ce que l'on souhaite. Ma foi, je crois que je n'ai que faire d'aller au magicien, et voici qui me montre tout ce que je puis demander.

SCÈNE XII.

DORIMÈNE, LYCASTE, SGANARELLE, *retiré dans un coin du théâtre, sans être vu.*

LYCASTE.

Quoi! belle Dorimène, c'est sans raillerie que vous parlez?

DORIMÈNE.

Sans raillerie.

LYCASTE.

Vous vous mariez tout de bon?

DORIMÈNE.

Tout de bon.

LYCASTE.

Et vos noces se feront dès ce soir?

DORIMÈNE.

Dès ce soir.

[1] Ceci est imité de Rabelais. Panurge demande au théologien Hyppotadée s'il ne sera point cocu. « Nenni dà, mon ami, respondit Hyppotadée, si Dieu plaist. — « Oh! la vertu de Dieu, s'ecria Panurge, vous soit en aide! Où me renvoyez-vous, « bonnes gens?... Si Dieu plaist, je ne serai point coquu; je serai coquu, si Dieu « plaist. » (*Rabelais*, livre III, chap. XXX.)

LYCASTE.

Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier de la sorte l'amour que j'ai pour vous, et les obligeantes paroles que vous m'aviez données?

DORIMÈNE.

Moi? point du tout. Je vous considère toujours de même, et ce mariage ne doit point vous inquiéter : c'est un homme que je n'épouse point par amour, et sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien, vous n'en avez point aussi, et vous savez que sans cela on passe mal le temps au monde; et qu'à quelque prix que ce soit il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me mettre à mon aise; et je l'ai fait sur l'espérance de me voir bientôt délivrée du barbon que je prends. C'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu, et qui n'a tout au plus que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le temps que je dis; et je n'aurai pas longuement à demander pour moi au ciel l'heureux état de veuve[1]. (*à Sganarelle qu'elle aperçoit.*) Ah! nous parlions de vous, et nous en disions tout le bien qu'on en sauroit dire.

LYCASTE.

Est-ce là monsieur... ?

DORIMÈNE.

Oui, c'est monsieur qui me prend pour femme.

LYCASTE.

Agréez, monsieur, que je vous félicite de votre mariage, et vous présente en même temps mes très humbles services. Je

[1] Plus ce discours est immoral, plus Sganarelle doit en être frappé. C'est le but de la scène. On a dit que Molière avoit manqué aux mœurs en faisant ainsi parler Dorimène. C'est à peu près comme si l'on eût dit qu'il étoit défendu aux auteurs comiques de représenter les vices. La véritable faute n'est pas de les mettre sur la scène, mais de les y rendre aimables ; et c'est un reproche que Molière n'a jamais mérité : il entendoit la morale mieux que ses critiques. Il savoit, par exemple, que pour dégoûter du vice il suffit de le montrer tel qu'il est, c'est-à-dire dans toute sa laideur, ne sentant plus son avilissement, dépouillé même de cette dernière honte qui le sépare du crime. C'est ainsi que Lycaste et Dorimène ne se cachent rien. Mais en les montrant tels qu'ils sont, Molière étoit bien sûr que personne n'auroit l'envie de leur ressembler.

[redacted]

vous assure que vous épousez là une très honnête personne : et vous, mademoiselle, je me réjouis avec vous aussi de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver, et monsieur a toute la mine d'être un fort bon mari. Oui, monsieur, je veux faire amitié avec vous, et lier ensemble un petit commerce de visites et de divertissements.

DORIMÈNE.

C'est trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le temps me presse, et nous aurons tout le loisir de nous entretenir ensemble

SCÈNE XIII.

SGANARELLE.

Me voilà tout-à-fait dégoûté de mon mariage; et je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a coûté quelque argent; mais il vaut mieux encore perdre cela que de m'exposer à quelque chose de pis. Tâchons adroitement de nous débarrasser de cette affaire. Holà!

(Il frappe à la porte de la maison d'Alcantor.)

SCÈNE XIV.

ALCANTOR, SGANARELLE.

ALCANTOR.

Ah! mon gendre, soyez le bien venu!

SGANARELLE.

Monsieur, votre serviteur.

ALCANTOR.

Vous venez pour conclure le mariage?

SGANARELLE.

Excusez-moi.

ALCANTOR.

Je vous promets que j'en ai autant d'impatience que vous.

SGANARELLE.

Je viens ici pour autre sujet.

ALCANTOR.

J'ai donné ordre à toutes les choses nécessaires pour cette fête.

SGANARELLE.

Il n'est pas question de cela.

ALCANTOR.

Les violons sont retenus, le festin est commandé, et ma fille est parée pour vous recevoir.

SGANARELLE.

Ce n'est pas ce qui m'amène.

ALCANTOR.

Enfin, vous allez être satisfait; et rien ne peut retarder votre contentement.

SGANARELLE.

Mon Dieu! c'est autre chose.

ALCANTOR.

Allons. Entrez donc, mon gendre.

SGANARELLE.

J'ai un petit mot à vous dire.

ALCANTOR.

Ah! mon Dieu, ne faisons point de cérémonie! Entrez vite, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Non, vous dis-je. Je vous veux parler auparavant.

ALCANTOR.

Vous voulez me dire quelque chose?

SGANARELLE.

Oui.

ALCANTOR.

Et quoi?

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage, il est vrai, et vous me l'avez accordée; mais je me trouve un peu

avancé en âge pour elle, et je considère que je ne suis point du tout son fait.

ALCANTOR.

Pardonnez-moi, ma fille vous trouve bien comme vous êtes; et je suis sûr qu'elle vivra fort contente avec vous.

SGANARELLE.

Point. J'ai parfois des bizarreries épouvantables, et elle auroit trop à souffrir de ma mauvaise humeur.

ALCANTOR.

Ma fille a de la complaisance, et vous verrez qu'elle s'accommodera entièrement à vous.

SGANARELLE.

J'ai quelques infirmités sur mon corps qui pourroient la dégoûter.

ALCANTOR.

Cela n'est rien. Une honnête femme ne se dégoûte jamais de son mari.

SGANARELLE.

Enfin, voulez-vous que je vous dise? Je ne vous conseille pas de me la donner.

ALCANTOR.

Vous moquez-vous? J'aimerois mieux mourir que d'avoir manqué à ma parole.

SGANARELLE.

Mon Dieu! je vous en dispense, et je...

ALCANTOR.

Point du tout. Je vous l'ai promise; et vous l'aurez en dépit de tous ceux qui y prétendent.

SGANARELLE, *à part.*

Que diable!

ALCANTOR.

Voyez-vous? j'ai une estime et une amitié pour vous toute particulière; et je refuserois ma fille à un prince pour vous la donner.

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, je vous suis obligé de l'honneur que vous me faites; mais je vous déclare que je ne me veux point marier.

ALCANTOR.

Qui, vous?

SGANARELLE.

Oui, moi.

ALCANTOR.

Et la raison?

SGANARELLE.

La raison? C'est que je ne me sens point propre pour le mariage, et que je veux imiter mon père, et tous ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier[1].

ALCANTOR.

Écoutez. Les volontés sont libres; et je suis homme à ne contraindre jamais personne. Vous vous êtes engagé avec moi pour épouser ma fille, et tout est préparé pour cela; mais, puisque vous voulez retirer votre parole, je vais voir ce qu'il y a à faire; et vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCÈNE XV.

SGANARELLE.

Encore est-il plus raisonnable que je ne pensois, et je croyois avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi, quand j'y songe, j'ai fait fort sagement de me tirer de cette affaire; et j'allois faire un pas dont je me serois peut-être long-temps repenti. Mais voici le fils qui me vient rendre réponse.

[1] Suivant Ménage, Molière a imité cet endroit d'une épigramme de Malleville:

Mais sais-tu ce que tu dois faire
Pour mettre ton esprit en paix?
Résous-toi d'imiter ton père,
Tu ne te marieras jamais.

Ménagiana, tome II, page 107.

[redacted]

SCÈNE XVI.

ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS, *parlant d'un ton doucereux*[1].

Monsieur, je suis votre serviteur très humble.

SGANARELLE.

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

ALCIDAS, *toujours avec le même ton.*

Mon père m'à dit, monsieur, que vous vous étiez venu dégager de la parole que vous aviez donnée.

SGANARELLE.

Oui, monsieur, c'est avec regret; mais...

ALCIDAS.

Oh! monsieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGANARELLE.

J'en suis fâché, je vous assure; et je souhaiterois...

ALCIDAS.

Cela n'est rien, vous dis-je. (*Alcidas présente à Sganarelle deux épées.*) Monsieur, prenez la peine de choisir, de ces deux épées, laquelle vous voulez.

SGANARELLE.

De ces deux épées?

ALCIDAS.

Oui, s'il vous plait.

SGANARELLE.

A quoi bon?

[1] Le chevalier de Grammont ayant quitté l'Angleterre sans remplir la promesse qu'il avoit faite d'épouser mademoiselle Hamilton, les deux frères de cette demoiselle le joignirent à Douvres : du plus loin qu'ils l'aperçurent, ils lui crièrent : « Chevalier de Grammont, n'avez-vous rien oublié à Londres? Pardonnez-moi, messieurs, leur répondit-il; j'ai oublié d'épouser votre sœur, et je retourne avec « vous pour finir cette affaire. » Telle est l'anecdote qui, suivant quelques commentateurs, a fourni à Molière le dénoûment du *Mariage forcé*. (Voyez le recueil de Cizeron Rival, page 8, et *Ana*, ou Bigarrure Calotine, première partie, p. 18.)

[redacted]

ALCIDAS.

Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma sœur après la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

SGANARELLE.

Comment?

ALCIDAS.

D'autres gens feroient du bruit, et s'emporteroient contre vous; mais nous sommes personnes à traiter les choses dans la douceur; et je viens vous dire civilement qu'il faut, si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

SGANARELLE.

Voilà un compliment fort mal tourné.

ALCIDAS.

Allons, monsieur, choisissez, je vous prie.

SGANARELLE.

Je suis votre valet, je n'ai point de gorge à me couper. (*à part.*) La vilaine façon de parler que voilà!

ALCIDAS.

Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Hé! monsieur, rengaînez ce compliment, je vous prie.

ALCIDAS.

Dépêchons vite, monsieur. J'ai une petite affaire qui m'attend.

SGANARELLE.

Je ne veux point de cela, vous dis-je.

ALCIDAS.

Vous ne voulez pas vous battre?

SGANARELLE.

Nenni, ma foi.

ALCIDAS.

Tout de bon?

SGANARELLE.

Tout de bon.

[redacted]

ALCIDAS, *après lui avoir donné des coups de bâton.*

Au moins, monsieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre ; vous voyez que je fais les choses dans l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous ; vous refusez de vous battre, je vous donne des coups de bâton : tout cela est dans les formes ; et vous êtes trop honnête homme pour ne pas approuver mon procédé.

SGANARELLE, *à part.*

Quel diable d'homme est-ce ci ?

ALCIDAS *lui présente encore les deux épées.*

Allons, monsieur, faites les choses galamment, et sans vous faire tirer l'oreille.

SGANARELLE.

Encore[1] ?

ALCIDAS.

Monsieur, je ne contrains personne ; mais il faut que vous vous battiez, ou que vous épousiez ma sœur.

SGANARELLE.

Monsieur, je ne puis faire ni l'un ni l'autre, je vous assure.

[1] *Encore* est très plaisant. Ainsi Sganarelle croyoit en être quitte pour les coups de bâton qu'il avoit reçus. Sa situation est assez semblable à celle du paysan qui avoit offensé son seigneur, et qui mangea les aulx, reçut les coups de bâton, et paya les cent écus. Il est vrai que le conte de La Fontaine ne fut imprimé qu'un an après la première représentation du *Mariage forcé*. Mais le livre où La Fontaine avoit puisé le sujet de ce conte étoit connu de Molière : c'est *Boniface et le Pédant*, comédie en cinq actes de Bruno Nolano. Il est probable que cet auteur avoit puisé lui-même dans quelques facéties italiennes ; mais ce qui prouve que La Fontaine avoit lu son ouvrage, c'est qu'il y a trouvé le sujet d'une de ses fables les plus ingénieuses, *le Gland et la Citrouille* (livre IX, fable IV). Cette origine, ainsi que la précédente, étant restée inconnue jusqu'à ce jour à tous les éditeurs de La Fontaine, je rapporterai la fable de *la Citrouille* telle qu'elle se trouve dans *Bruno Nolano*. « Momus un jour, disputant avec Mercure, qui est l'interprète et l'avocat des « dieux, vint à l'interroger de cette sorte : O Mercure, le meilleur sophiste d'ici « haut, dis-moi un peu : pourquoi les citrouilles, qui sont si grosses, sont-elles « attachées à des branches si menues, et les noix, qui sont si petites, sont-elles « portées par de si gros arbres ? Parceque, répondit Mercure, il y avoit bien plus « à craindre pour les hommes de la chute d'une citrouille que de celle d'une noix. » *Boniface et le Pédant*, acte V, scène XV.

ALCIDAS.

Assurément?

SGANARELLE.

Assurément.

ALCIDAS.

Avec votre permission donc...

(Alcidas lui donne encore des coups de bâton.)

SGANARELLE.

Ah! ah! ah!

ALCIDAS.

Monsieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en user ainsi avec vous; mais je ne cesserai point, s'il vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre, ou d'épouser ma sœur.

(Alcidas lève le bâton.)

SGANARELLE.

Hé bien! j'épouserai, j'épouserai.

ALCIDAS.

Ah! monsieur, je suis ravi que vous vous mettiez à la raison, et que les choses se passent doucement. Car enfin vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, je vous jure; et j'aurois été au désespoir que vous m'eussiez contraint à vous maltraiter[1]. Je vais appeler mon père, pour lui dire que tout est d'accord.

(Il va frapper à la porte d'Alcantor.)

[1] Molière a présenté le rôle d'Alcidas d'une manière très comique, en le rendant poli et doucereux. Il vient de donner des coups de bâton à Sganarelle, et il l'assure qu'il est ravi que les choses se passent doucement; qu'il seroit au désespoir que Sganarelle l'eût contraint à le maltraiter. Rien ne fait plus d'effet au théâtre que cette espèce de contraste entre l'extérieur d'un homme et sa conduite habituelle. Molière n'a jamais manqué, lorsque l'occasion s'en est offerte, d'indiquer cette bizarrerie, très commune dans le monde. (P.)—Molière peint ici d'après nature, et il n'a fait que transporter à Alcidas le trait si fortement marqué d'un seigneur de La Trousse tué à la prise de Tortose en 1648, et dont madame de Motteville parle d'une manière fort originale: « Ce marquis de La Trousse, dit-elle, étoit estimé brave, honnête homme, et si civil, que même quand il se battoit en duel, ce qui lui arrivoit souvent, il faisoit des compliments à celui contre lequel il avoit affaire. Lorsqu'il donnoit de bons coups d'épée, il disoit à son ennemi qu'il en étoit [illegible] et parmi ces douceurs, il donnoit la mort aussi hardiment et avec autant [illegible] que le plus brutal de tous les hommes[*]. » Le marquis de La Trousse

[*] [illegible] de madame de Motteville, tome II, page 180.

SCÈNE XVII.

ALCANTOR, DORIMÈNE, ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS.

Mon père, voilà monsieur qui est tout-à-fait raisonnable. Il a voulu faire les choses de bonne grace, et vous pouvez lui donner ma sœur.

ALCANTOR.

Monsieur, voilà sa main; vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué soit le ciel! m'en voilà déchargé[1], et c'est vous désormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjouir, et célébrer cet heureux mariage[2].

étoit fort célèbre, et son caractère avoit un côté comique qui ne devoit point échapper à la verve de Molière.

[1] On ne pouvoit marquer plus fortement la morale de la pièce, ni annoncer l'avenir avec moins de paroles. C'est pour ainsi dire le premier acte de *George Dandin*. Alcantor se réjouit, parcequ'il est *débarrassé*: c'est pour lui que le mariage est *heureux*, et il le dit de la manière la plus comique, en ayant l'air de féliciter Sganarelle, qui garde le plus profond silence: « Silence qui est un coup de maître, dit « Riccoboni; et c'est cette espèce de dénoûment que j'avois en vue, lorsque j'ai « dit que le froid d'une situation pouvoit quelquefois servir à dénouer une pièce, « autant que le feu et la vivacité d'une action. »

[2] Cette petite pièce renferme plusieurs scènes du meilleur comique, et une des plus fortes et des plus utiles leçons que la comédie ait jamais données à un grand corps de l'état. Voltaire a dit qu'on y remarquoit plus de bouffonnerie que d'art et d'agrément. En écrivant cette ligne, il avoit oublié la première scène, qui est une des meilleures du théâtre de Molière: et lors même que cette scène n'existeroit pas, ce jugement seroit encore injuste; car les rôles de Pancrace, de Marphurius, et d'Alcidas, ne sont pas des rôles sans agrément; et il y a quelque chose de mieux que de la bouffonnerie dans la scène où Pancrace invoque la sévérité des magistrats contre un philosophe qui a osé penser autrement qu'Aristote.

FIN DU MARIAGE FORCÉ.

[redacted]

LE

MARIAGE FORCÉ,

BALLET DU ROI,

Dansé par Sa Majesté le 29e jour de janvier 1664.

PERSONNAGES.

SGANARELLE [1].
GERONIMO [2].
DORIMÈNE [3].
ALCANTOR [4].
LYCANTE * [5].
PREMIÈRE BOHÉMIENNE [6].
SECONDE BOHÉMIENNE [7].
PREMIER DOCTEUR [8].
SECOND DOCTEUR [9].

ACTEURS.

[1] Molière. — [2] La Thorillière. — [3] Mademoiselle Duparc. — [4] Béjart. — [5] La Grange. — [6] Mademoiselle Béjart. — [7] Mademoiselle De Brie. — [8] Brécourt. — [9] Du Croisy.

* Lycante est le même personnage qui est appelé Alcidas dans la comédie : c'est le fils d'Alcantor et le frère de Dorimène.

[redacted]

LE

MARIAGE FORCÉ [1].

ARGUMENT.

Comme il n'y a rien au monde qui soit si commun que le mariage, et que c'est une chose sur laquelle les hommes ordinairement se tournent le plus en ridicule, il n'est pas merveilleux que ce soit toujours la matière de la plupart des comédies aussi bien que des ballets, qui sont des comédies muettes; et c'est par-là qu'on a pris l'idée de cette comédie-mascarade.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Sganarelle demande conseil au seigneur Géronimo s'il se doit marier ou non: cet ami lui dit franchement que le mariage n'est guère le fait d'un homme de cinquante ans; mais Sganarelle lui répond qu'il est résolu au mariage; et l'autre, voyant cette extravagance de demander conseil après une résolution prise, lui conseille hautement de se marier, et le quitte en riant.

SCÈNE II.

La maîtresse de Sganarelle arrive, qui lui dit qu'elle est ravie de se marier avec lui, pour pouvoir sortir promptement de

[1] Lorsque Molière fit représenter *le Mariage forcé* sur le théâtre du Palais-Royal, il supprima les récits et les entrées de ballet, et réduisit sa pièce en un acte. Nous rétablissons ici tous les morceaux supprimés.

[redacted]

la sujétion de son père, et avoir désormais toutes ses coudées franches; et là-dessus elle lui conte la manière dont elle prétend vivre avec lui, qui sera proprement la naïve peinture d'une coquette achevée. Sganarelle reste seul, assez étonné; il se plaint, après ce discours, d'une pesanteur de tête épouvantable; et, se mettant en un coin du théâtre pour dormir, il voit en songe une femme représentée par mademoiselle Hilaire, qui chante ce récit :

RÉCIT DE LA BEAUTÉ.

Si l'amour vous soumet à ses lois inhumaines,
Choisissez, en aimant, un objet plein d'appas :
    Portez au moins de belles chaînes;
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.
Si l'objet de vos feux ne mérite vos peines,
Sous l'empire d'Amour ne vous engagez pas :
    Portez au moins de belles chaînes;
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

PREMIÈRE ENTRÉE.

LA JALOUSIE, LES CHAGRINS ET LES SOUPÇONS.

LA JALOUSIE, le sieur Dolivet.
LES CHAGRINS, les sieurs Saint-André et Desbrosses.
LES SOUPÇONS, les sieurs De Lorge et Le Chantre.

SECONDE ENTRÉE.

QUATRE PLAISANTS, OU GOGUENARDS.

Le comte d'Armagnac, messieurs d'Heureux, Beauchamp, et Des-Airs le jeune.

[redacted]

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

Le seigneur Géronimo éveille Sganarelle, qui lui veut conter le songe qu'il vient de faire; mais il lui répond qu'il n'entend rien aux songes, et que, sur le sujet du mariage, il peut consulter deux savants qui sont contents de lui, dont l'un suit la philosophie d'Aristote, et l'autre est pyrrhonien.

SCÈNE II.

Il trouve le premier, qui l'étourdit de son caquet, et ne le laisse point parler; ce qui l'oblige à le maltraiter.

SCÈNE III.

Ensuite il rencontre l'autre, qui ne lui répond, suivant sa doctrine, qu'en termes qui ne décident rien, il le chasse avec colère, et là-dessus arrivent deux Égyptiens et quatre Égyptiennes.

TROISIÈME ENTRÉE.

DEUX ÉGYPTIENS, QUATRE ÉGYPTIENNES.

Deux Égyptiens, le ROI, le marquis de Villeroy.
Égyptiennes, le marquis de Rassan, les sieurs Raynal, Noblet et La Pierre.

Il prend fantaisie à Sganarelle de se faire dire sa bonne aventure, et, rencontrant deux bohémiennes, il leur demande s'il sera heureux en son mariage : pour réponse, ils se mettent à danser, en se moquant de lui, ce qui l'oblige d'aller trouver un magicien.

RÉCIT D'UN MAGICIEN,

CHANTÉ PAR M. DESTIVAL.

Holà !
Qui va là ?
Dis-moi vite quel souci
Te peut amener ici.

Mariage [1].

Ce sont de grands mystères
Que ces sortes d'affaires.

Destinée.

Je te vais, pour cela, par mes charmes profonds,
Faire venir quatre démons.

Ces gens-là.

Non, non, n'ayez aucune peur,
Je leur ôterai la laideur.

N'effrayez pas.

Des puissances invincibles
Rendent depuis long-temps tous les démons muets ;
Mais par signes intelligibles
Ils répondront à tes souhaits.

QUATRIÈME ENTRÉE.

UN MAGICIEN, *qui fait sortir quatre* DÉMONS.

LE MAGICIEN, M. Beauchamp.
QUATRE DÉMONS, MM. d'Heureux, De Lorge, Des-Airs l'aî et Le Mercier.

Sganarelle les interroge ; ils répondent par signes, et sort en lui faisant les cornes.

[1] Il ne reste des demandes de Sganarelle au magicien que ce qu'on appelle termes de théâtre, les *répliques*. (L'éditeur de 1664.)

[redacted]

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Sganarelle, effrayé de ce présage, veut s'aller dégager au père, qui, ayant ouï la proposition, lui répond qu'il n'a rien à lui dire, et qu'il lui va tout-à-l'heure envoyer sa réponse.

SCÈNE II.

Cette réponse est un brave doucereux, son fils, qui vient avec civilité à Sganarelle, et lui fait un petit compliment pour se couper la gorge ensemble. Sganarelle l'ayant refusé, il lui donne quelques coups de bâton, le plus civilement du monde; et ces coups de bâton le portent à demeurer d'accord d'épouser la fille.

SCÈNE III.

Sganarelle touche les mains à la fille.

CINQUIÈME ENTRÉE.

Un maître à danser, représenté par M. Dolivet, qui vient enseigner une courante à Sganarelle.

SCÈNE IV.

Le seigneur Géronimo vient se réjouir avec son ami, et lui dit que les jeunes gens de la ville ont préparé une mascarade pour honorer ses noces.

CONCERT ESPAGNOL,

CHANTÉ PAR LA SIGNORA ANNA BERGEROTTI, BORDIGONI, CHIARINI, JON AGUSTIN TAILLAVACA, ANGELO MICHAEL.

Ciego me tienes, Belisa,
Mas bien tus rigores veo,
Porque és tu desden tan claro,
Que pueden verle los ciegos.

Aunque mi amor es tan grande,
Como mi dolor no és menos,
Si calla el uno dormido,
Sé que ya és el otro despierto.

Favores tuyos, Belisa,
Tuvieralos yo secretos;
Mas ya de dolores mios
No puedo hacer lo que quiero [1] !

SIXIÈME ENTRÉE.

DEUX ESPAGNOLS, ET DEUX ESPAGNOLES.

MM. du Pille et Tartas, ESPAGNOLS.
MM. de La Lanne et de Saint-André, ESPAGNOLES.

SEPTIÈME ENTRÉE.

UN CHARIVARI GROTESQUE.

M. Lulli, les sieurs Balthasard, Vagnac, Bonnard, La Pierre
Descousteaux, et les trois Opterres, frères.

[1] Voici la traduction de ces couplets :

« Tu prétends, Bélise, que je suis aveugle ; cependant je vois bien tes rigueu
« Ton dédain est si sensible qu'il ne faut pas d'yeux pour l'apercevoir.
« Mon amour est bien grand ; mais ma douleur n'est pas moindre. Le somm
« calme celle-ci ; rien ne peut assoupir l'autre.
« Je saurois, Bélise, garder le secret de tes faveurs ; mais je ne suis pas le mai
« d'empêcher mes douleurs d'éclater. » (A.)

[redacted]

HUITIÈME ENTRÉE.

ATRE GALANTS, *cajolant la femme de Sganarelle.*

e Duc, M. le duc de Saint-Aignan, MM. Beauchamp et Raynal.

FIN DU BALLET.



LA

PRINCESSE D'ÉLIDE,

COMÉDIE-BALLET EN CINQ ACTES.

1664.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

L'AURORE.
LYCISCAS, valet de chiens.
TROIS VALETS DE CHIENS chantants.
VALETS DE CHIENS dansants.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE [1].
AGLANTE, cousine de la princesse [2].
CYNTHIE, cousine de la princesse [3].
PHILIS, suivante de la princesse [4].
IPHITAS, père de la princesse [5].
EURYALE, prince d'Ithaque [6].
ARISTOMÈNE, prince de Messène [7].
THÉOCLE, prince de Pyle [8].
ARBATE, gouverneur du prince d'Ithaque [9].
MORON, plaisant de la princesse [10].
LYCAS, suivant d'Iphitas [11].

ACTEURS.

[1] Armande Béjart, femme de Molière. — [2] Mademoiselle Duparc. — [3] Mademoiselle de Brie. — [4] Magdeleine Béjart. — [5] Hubert. — [6] La Grange. — [7] Du Croisy. — [8] Béjart. — [9] La Thorillière. — [10] Molière. — [11] Prévot.

[redacted]

PERSONNAGES DES INTERMÈDES.

PREMIER INTERMÈDE.

MORON.
CHASSEURS dansants.

SECOND INTERMÈDE.

PHILIS.
MORON.
UN SATYRE chantant.
SATYRES dansants.

TROISIÈME INTERMÈDE.

PHILIS.
TIRCIS, berger chantant.
MORON.

QUATRIÈME INTERMÈDE.

LA PRINCESSE.
PHILIS.
CLIMÈNE.

CINQUIÈME INTERMÈDE.

BERGERS ET BERGÈRES chantants.
BERGERS ET BERGÈRES dansants.

La scène est en Élide.

[redacted]

PROLOGUE.

SCÈNE I.

L'AURORE, LYCISCAS, ET PLUSIEURS AUTRES VALETS DE CHIENS, *endormis et couchés sur l'herbe.*

L'AURORE *chante.*

Quand l'amour à vos yeux offre un choix agréable,
Jeunes beautés, laissez-vous enflammer;
Moquez-vous d'affecter cet orgueil indomptable,
Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer.
Dans l'âge où l'on est aimable,
Rien n'est si beau que d'aimer.
Soupirez librement pour un amant fidèle,
Et bravez ceux qui voudroient vous blâmer.
Un cœur tendre est aimable, et le nom de cruelle
N'est pas un nom à se faire estimer;
Dans le temps où l'on est belle,
Rien n'est si beau que d'aimer.

SCÈNE II.

LYCISCAS, ET AUTRES VALETS DE CHIENS, *endormis.*

TROIS VALETS DE CHIENS, *réveillés par l'Aurore, chantent ensemble.*

Holà! holà! Debout, debout, debout.
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout;
Holà! ho! debout, vite debout.

PREMIER.

Jusqu'aux plus sombres lieux le jour se communique.

DEUXIÈME.

L'air sur les fleurs en perles se résout.

TROISIÈME.

Les rossignols commencent leur musique,
Et leurs petits concerts retentissent partout.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, sus, debout, vite debout.

(à Lyciscas endormi.)

Qu'est ceci, Lyciscas? Quoi! tu ronfles encore,
Toi qui promettois tant de devancer l'aurore?
Allons, debout, vite debout.
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.
Debout, vite debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS, *en s'éveillant.*

Par la morbleu! vous êtes de grands braillards, vous
et vous avez la gueule ouverte de bon matin.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Ne vois-tu pas le jour qui se répand partout?
Allons, debout, Lyciscas, debout.

LYCISCAS.

Hé! laissez-moi dormir encore un peu, je vous conjur

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Non, non, debout, Lyciscas, debout.

LYCISCAS.

Je ne vous demande plus qu'un petit quart d'heure.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Point, point, debout, vite debout.

LYCISCAS.

Hé! je vous prie.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Un moment.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

De grace!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Hé!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Je...

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

J'aurai fait incontinent.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Non, non, debout, Lyciscas, debout.
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout.
Vite, debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS.

Hé bien! laissez-moi, je vais me lever. Vous êtes d'étranges gens de me tourmenter comme cela! Vous serez cause que je ne me porterai pas bien de toute la journée; car, voyez-vous, le sommeil est nécessaire à l'homme; et, lorsqu'on ne dort pas sa réfection, il arrive... que... on n'est... (*Il se rendort.*)

PREMIER.

Lyciscas!

DEUXIÈME.

Lyciscas!

TROISIÈME.

Lyciscas!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Lyciscas!

LYCISCAS.

Diables soient les brailleurs! Je voudrois que vous eussiez la gueule pleine de bouillie bien chaude.

[redacted]

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout, debout;
Vite debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS.

Ah ! quelle fatigue de ne pas dormir son soûl !

PREMIER.

Holà ! ho !

DEUXIÈME.

Holà ! ho !

TROISIÈME.

Holà ! ho !

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Ho ! ho ! ho ! ho ! ho !

LYCISCAS.

Ho ! ho ! La peste soit des gens avec leurs chiens de l ments ! Je me donne au diable si je ne vous assomme. voyez un peu quel diable d'enthousiasme il leur prend venir chanter aux oreilles comme cela. Je...

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Encore ?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

Le diable vous emporte !

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS, *en se levant.*

Quoi ! toujours ? A-t-on jamais vu une pareille furie de ter ? Par la sambleu ! j'enrage. Puisque me voilà évei faut que j'éveille les autres, et que je les tourmente com m'a fait. Allons, ho, messieurs, debout, debout, vite trop dormir. Je vais faire un bruit de diable partout. (*de toute sa force.*) Debout, debout, debout ! Allons vit

[redacted]

ho! ho! debout! debout! Pour la chasse ordonnée, il faut préparer tout : debout! debout! Lyciscas, debout! Ho! ho! ho! ho! ho[1]!

(Plusieurs cors et trompes de chasse se font entendre ; les valets de chiens que Lyciscas a réveillés dansent une entrée ; ils reprennent le son de leurs cors et trompes à certaines cadences.)

[1] Les intermèdes de *la Princesse d'Élide* sont dans le genre espagnol. Ils forment ordinairement, chez les poëtes de cette nation, une petite pièce indépendante de celle à laquelle ils sont liés. Ils roulent presque toujours sur des amours populaires, sur des ridicules du moment, et sont en général remplis de sel et de comique : ceux de *la Princesse d'Élide* n'ont pas le même intérêt : on voit qu'ils ont été faits trop rapidement. (P.)

Ces longs soupirs que laisse échapper votre cœur,
Et ces fixes regards si chargés de langueur,
Disent beaucoup, sans doute, à des gens de mon âge;
Et je pense, seigneur, entendre ce langage;
Mais, sans votre congé, de peur de trop risquer,
Je n'ose m'enhardir jusques à l'expliquer.

EURYALE.

Explique, explique, Arbate, avec toute licence
Ces soupirs, ces regards, et ce morne silence.
Je te permets ici de dire que l'Amour
M'a rangé sous ses lois, et me brave à son tour;
Et je consens encor que tu me fasses honte
Des foiblesses d'un cœur qui souffre qu'on le dompte.

ARBATE.

Moi, vous blâmer, seigneur, des tendres mouvements
Où je vois qu'aujourd'hui penchent vos sentiments!
Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon ame
Contre les doux transports de l'amoureuse flamme;
Et bien que mon sort touche à ses derniers soleils,
Je dirai que l'amour sied bien à vos pareils;
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage
De la beauté d'une ame est un clair témoignage,
Et qu'il est malaisé que, sans être amoureux,
Un jeune prince soit et grand et généreux.
C'est une qualité que j'aime en un monarque;
La tendresse du cœur est une grande marque
Que d'un prince à votre âge on peut tout présumer,
Dès qu'on voit que son ame est capable d'aimer.
Oui, cette passion, de toutes la plus belle,
Traîne dans un esprit cent vertus après elle;
Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
Et tous les grands héros ont senti ses ardeurs.
Devant mes yeux, seigneur, a passé votre enfance,
Et j'ai de vos vertus vu fleurir l'espérance;
Mes regards observoient en vous des qualités

Où je reconnoissois le sang dont vous sortez ;
J'y découvrois un fonds d'esprit et de lumière ;
Je vous trouvois bien fait, l'air grand, et l'ame fière ;
Votre cœur, votre adresse, éclatoient chaque jour ;
Mais je m'inquiétois de ne voir point d'amour ;
Et, puisque les langueurs d'une plaie invincible
Nous montrent que votre ame à ses traits est sensible,
Je triomphe, et mon cœur, d'allégresse rempli,
Vous regarde à présent comme un prince accompli [1].

EURYALE.

Si de l'Amour un temps j'ai bravé la puissance,
Hélas ! mon cher Arbate, il en prend bien vengeance !
Et, sachant dans quels maux mon cœur s'est abîmé,
Toi-même tu voudrois qu'il n'eût jamais aimé.
Car enfin, vois le sort où mon astre me guide :
J'aime, j'aime ardemment la princesse d'Élide ;
Et tu sais que l'orgueil, sous des traits si charmants,
Arme contre l'amour ses jeunes sentiments,
Et comment elle fuit en cette illustre fête
Cette foule d'amants qui briguent sa conquête.
Ah ! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer,
Aussitôt qu'on le voit, prend droit de nous charmer,
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flammes
Où le ciel, en naissant, a destiné nos ames !
A mon retour d'Argos, je passai dans ces lieux,
Et ce passage offrit la princesse à mes yeux ;
Je vis tous les appas dont elle est revêtue,

[1] Ces vers flattoient la galanterie de Louis XIV, et sa passion pour mademoiselle de La Vallière. Il y avoit peut-être quelque inconvenance à les placer dans la bouche du gouverneur du prince : mais c'étoit alors le ton et les idées de la cour, et il semble que Molière ait songé à justifier Arbate en lui faisant dire :

Et qu'il est malaisé que, sans être amoureux,
Un jeune prince soit et grand et généreux.

Des commentateurs ont remarqué que le rôle d'Arbate, dans cette scène, ressemble un peu à celui de Théramène dans *Phèdre*. *Phèdre* fut jouée quinze ans après *la Princesse d'Élide*.

Mais de l'œil dont on voit une belle statue.
Leur brillante jeunesse observée à loisir
Ne porta dans mon ame aucun secret desir,
Et d'Ithaque en repos je revis le rivage,
Sans m'en être en deux ans rappelé nulle image.
Un bruit vient cependant à répandre à ma cour
Le célèbre mépris qu'elle fait de l'amour ;
On publie en tous lieux que son ame hautaine
Garde pour l'hyménée une invincible haine,
Et qu'un arc à la main, sur l'épaule un carquois,
Comme une autre Diane elle haute les bois,
N'aime rien que la chasse, et de toute la Grèce
Fait soupirer en vain l'héroïque jeunesse.
Admire nos esprits, et la fatalité !
Ce que n'avoient point fait sa vue et sa beauté,
Le bruit de ses fiertés en mon ame fit naître [1]
Un transport inconnu dont je ne fus point maître.
Ce dédain si fameux eut des charmes secrets
A me faire avec soin rappeler tous ses traits [2] ;
Et mon esprit, jetant de nouveaux yeux sur elle,
M'en refit une image et si noble et si belle,
Me peignit tant de gloire et de telles douceurs
A pouvoir triompher de toutes ses froideurs,
Que mon cœur, aux brillants d'une telle victoire,
Vit de sa liberté s'évanouir la gloire :
Contre une telle amorce il eut beau s'indigner,
Sa douceur sur mes sens prit tel droit de régner,
Qu'entraîné par l'effort d'une occulte puissance,

[1] Du temps de Molière, le mot *fierté* prenoit le pluriel, même en prose. Le P. Bouhours a dit : Il est des *fiertés* comme des héros de plus d'une espèce et de plus d'une manière. (*Remarques sur la langue*, tome Ier, page 59.)

[2] On dit aujourd'hui plus généralement, *un prétexte pour*... J'avoue que, s'il falloit choisir entre l'ancienne manière de parler, *un prétexte à*, et la nouvelle, *un prétexte pour*, je préférerois la première, surtout en vers. Ces sortes de constructions elliptiques (*un prétexte qui serve à*...) animent toujours la diction ; et, quand elles ne blessent en rien le génie de la langue et la grammaire générale, elles valent mieux que des constructions rigoureusement exactes. (L.)

J'ai d'Ithaque en ces lieux fait voile en diligence ;
Et je couvre en effet de mes vœux enflammés
Du desir de paroître à ces jeux renommés,
Où l'illustre Iphitas, père de la princesse,
Assemble la plupart des princes de la Grèce [1].

ARBATE.

Mais à quoi bon, seigneur, les soins que vous prenez ?
Et pourquoi ce secret où vous vous obstinez ?
Vous aimez, dites-vous, cette illustre princesse,
Et venez à ses yeux signaler votre adresse ;
Et nuls empressements, paroles ni soupirs,
Ne l'ont instruite encor de vos brûlants desirs ?
Pour moi, je n'entends rien à cette politique
Qui ne veut point souffrir que votre cœur s'explique ;
Et je ne sais quel fruit peut prétendre un amour
Qui fuit tous les moyens de se produire au jour.

EURYALE.

Et que ferai-je, Arbate, en déclarant ma peine,
Qu'attirer les dédains de cette ame hautaine,
Et me jeter au rang de ces princes soumis,
Que le titre d'amants lui peint en ennemis ?
Tu vois les souverains de Messène et de Pyle
Lui faire de leurs cœurs un hommage inutile,
Et de l'éclat pompeux des plus grandes vertus
En appuyer en vain les respects assidus :
Ce rebut de leurs soins, sous un triste silence,
Retient de mon amour toute la violence :
Je me tiens condamné dans ces rivaux fameux,
Et je lis mon arrêt au mépris qu'on fait d'eux.

ARBATE.

Et c'est dans ce mépris, et dans cette humeur fière,
Que votre ame à ses vœux doit voir plus de lumière,
Puisque le sort vous donne à conquérir un cœur

[1] Iphitus, roi d'Élide, contemporain de Lycurgue, et fameux dans la Grèce pour avoir rétabli les jeux olympiques. Molière a changé son nom en celui d'Iphitas.

[redacted]

Que défend seulement une simple froideur,
Et qui n'oppose point à l'ardeur qui vous presse
De quelque attachement l'invincible tendresse.
Un cœur préoccupé résiste puissamment;
Mais, quand une ame est libre, on la force aisément;
Et toute la fierté de son indifférence
N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
Ne lui cachez donc plus le pouvoir de ses yeux,
Faites de votre flamme un éclat glorieux;
Et, bien loin de trembler de l'exemple des autres,
Du rebut de leurs vœux fortifiez les vôtres.
Peut-être, pour toucher ses sévères appas,
Aurez-vous des secrets que ces princes n'ont pas;
Et, si de ces fiertés l'impérieux caprice
Ne vous fait éprouver un destin plus propice,
Au moins est-ce un bonheur en ces extrémités
Que de voir avec soi ses rivaux rebutés.

EURYALE.

J'aime à te voir presser cet aveu de ma flamme:
Combattant mes raisons, tu chatouilles mon ame;
Et, par ce que j'ai dit, je voulois pressentir
Si de ce que j'ai fait tu pourrois m'applaudir.
Car enfin, puisqu'il faut t'en faire confidence,
On doit à la princesse expliquer mon silence;
Et peut-être, au moment que je t'en parle ici,
Le secret de mon cœur, Arbate, est éclairci.
Cette chasse, où, pour fuir la foule qui l'adore,
Tu sais qu'elle est allée au lever de l'aurore,
Est le temps que Moron, pour déclarer mon feu,
A pris...

ARBATE.

Moron, seigneur!

EURYALE.

Ce choix t'étonne un peu:
Par son titre de fou tu crois le bien connoître;

Mais sache qu'il l'est moins qu'il ne le veut paroître ;
Et que, malgré l'emploi qu'il exerce aujourd'hui,
Il a plus de bon sens que tel qui rit de lui.
La princesse se plaît à ses bouffonneries :
Il s'en est fait aimer par cent plaisanteries,
Et peut, dans cet accès, dire et persuader
Ce que d'autres que lui n'oseroient hasarder[1] ;
Je le vois propre enfin à ce que j'en souhaite :
Il a pour moi, dit-il, une amitié parfaite,
Et veut, dans mes états ayant reçu le jour,
Contre tous mes rivaux appuyer mon amour.
Quelque argent mis en main pour soutenir ce zèle...

SCÈNE II.

EURYALE, ARBATE, MORON.

MORON, *derrière le théâtre.*

Au secours ! sauvez-moi de la bête cruelle.

EURYALE.

Je pense ouïr sa voix.

MORON, *derrière le théâtre.*

A moi ! de grace, à moi !

[1] Les fous de cour étoient encore fort à la mode. C'étoit un reste de barbarie, qui a duré plus long-temps en Allemagne qu'ailleurs. Le besoin des amusements, l'impuissance de s'en procurer d'agréables et d'honnêtes dans les temps d'ignorance et de mauvais goût, avoient fait imaginer ce triste plaisir qui dégrade l'esprit humain. Le fou qui étoit alors auprès de Louis XIV avoit appartenu au prince de Condé : il s'appeloit l'Angeli. Le comte de Grammont disoit que, de tous les fous qui avoient suivi M. le Prince, il n'y avoit que l'Angeli qui eût fait fortune. Ce bouffon ne manquoit pas d'esprit. C'est lui qui dit qu'*il n'alloit pas au sermon, parce-qu'il n'aimoit pas le brailler, et qu'il n'entendoit pas le raisonner.* (VOLT.) — Boileau a parlé de l'Angeli dans sa première satire :

Un poëte à la cour fut jadis à la mode ;
Mais des fous d'aujourd'hui c'est le plus incommode ;
Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au sort de l'Angeli.

On peut consulter Brossette, qui, dans une note sur ce dernier vers, a rassemblé tout ce qu'on connoissoit sur l'Angeli.

[redacted]

EURYALE.

C'est lui-même. Où court-il avec un tel effroi?

MORON, *entrant sans voir personne.*

Où pourrai-je éviter ce sanglier redoutable?
Grands dieux! préservez-moi de sa dent effroyable!
Je vous promets, pourvu qu'il ne m'attrape pas,
Quatre livres d'encens, et deux veaux des plus gras.

(Rencontrant Euryale, que dans sa frayeur il prend pour le sanglier qu'il évite.)

Ah! je suis mort.

EURYALE.

Qu'as-tu?

MORON.

Je vous croyois la bête
Dont à me diffamer j'ai vu la gueule prête[1],
Seigneur; et je ne puis revenir de ma peur.

EURYALE.

Qu'est-ce?

MORON.

Oh! que la princesse est d'une étrange humeur!
Et qu'à suivre la chasse et ses extravagances,
Il nous faut essuyer de sottes complaisances!
Quel diable de plaisir trouvent tous les chasseurs
De se voir exposés à mille et mille peurs?
Encore si c'étoit qu'on ne fût qu'à la chasse
Des lièvres, des lapins, et des jeunes daims, passe:
Ce sont des animaux d'un naturel fort doux,
Et qui prennent toujours la fuite devant nous.
Mais aller attaquer de ces bêtes vilaines
Qui n'ont aucun respect pour les faces humaines,
Et qui courent les gens qui les veulent courir,
C'est un sot passe-temps que je ne puis souffrir.

[1] *Diffamer* se prenoit autrefois non seulement dans le sens de déshonorer, mais aussi dans le sens de salir, gâter, *défigurer*. Les auteurs du temps en offrent un grand nombre d'exemples. Voyez ce mot dans le dictionnaire de Richelet.

EURYALE.

Dis nous donc ce que c'est.

MORON.

Le pénible exercice
Où de notre princesse a volé le caprice !
J'en aurois bien juré qu'elle auroit fait le tour ;
Et, la course des chars se faisant en ce jour,
Il falloit affecter ce contre-temps de chasse
Pour mépriser ces jeux avec meilleure grace,
Et faire voir... Mais chut. Achevons mon récit,
Et reprenons le fil de ce que j'avois dit.
Qu'ai-je dit?

EURYALE.

Tu parlois d'exercice pénible.

MORON.

Ah ! oui. Succombant donc à ce travail horrible
(Car en chasseur fameux j'étois enharnaché,
Et dès le point du jour je m'étois découché),
Je me suis écarté de tous en galant homme,
Et, trouvant un lieu propre à dormir d'un bon somme,
J'essayois ma posture, et, m'ajustant bientôt,
Prenois déja mon ton pour ronfler comme il faut,
Lorsqu'un murmure affreux m'a fait lever la vue,
Et j'ai, d'un vieux buisson de la forêt touffue,
Vu sortir un sanglier d'une énorme grandeur,
Pour...

EURYALE.

Qu'est-ce ?

MORON.

Ce n'est rien. N'ayez point de frayeur,
Mais laissez-moi passer entre vous deux, pour cause ;
Je serai mieux en main pour vous conter la chose.
J'ai donc vu ce sanglier, qui, par nos gens chassé,
Avoit d'un air affreux tout son poil hérissé ;
Ses deux yeux flamboyants ne lançoient que menace,

Et sa gueule faisoit une laide grimace,
Qui parmi de l'écume, à qui l'osoit presser,
Montroit de certains crocs... je vous laisse à penser.
A ce terrible aspect j'ai ramassé mes armes;
Mais le faux animal, sans en prendre d'alarmes,
Est venu droit à moi, qui ne lui disois mot.

ABBATE.

Et tu l'as de pied ferme attendu?

MORON.

Quelque sot.
J'ai jeté tout par terre, et couru comme quatre.

ABBATE.

Fuir devant un sanglier, ayant de quoi l'abattre!
Ce trait, Moron, n'est pas généreux...

MORON.

J'y consens;
Il n'est pas généreux, mais il est de bon sens.

ABBATE.

Mais, par quelques exploits si l'on ne s'éternise...

MORON.

Je suis votre valet. J'aime mieux que l'on dise:
C'est ici qu'en fuyant, sans se faire prier,
Moron sauva ses jours des fureurs d'un sanglier.
Que si l'on y disoit: Voilà l'illustre place
Où le brave Moron, signalant son audace,
Affrontant d'un sanglier l'impétueux effort,
Par un coup de ses dents vit terminer son sort[1].

EURYALE.

Fort bien.

MORON.

Oui. J'aime mieux, n'en déplaise à la gloire,

[1] Ce trait est emprunté à l'Arétin, qui, dans une lettre à Baptiste Strozzi. *E meglio per la pelle vostra che si dica: Qui fuggi il tale, che, Qui mor tale.* « Il vaut mieux, pour votre peau, qu'on dise. Ici un tel prit la fuite « Ici un tel trouva la mort. » P.

Vivre au monde deux jours, que mille ans dans l'histoire.

EURYALE.

En effet, ton trépas fâcheroit tes amis;
Mais, si de ta frayeur ton esprit est remis,
Puis-je te demander si du feu qui me brûle... ?

MORON.

Il ne faut pas, seigneur, que je vous dissimule;
Je n'ai rien fait encore, et n'ai point rencontré
De temps pour lui parler qui fût selon mon gré.
L'office de bouffon a des prérogatives;
Mais souvent on rabat nos libres tentatives.
Le discours de vos feux est un peu délicat,
Et c'est chez la princesse une affaire d'état.
Vous savez de quel titre elle se glorifie,
Et qu'elle a dans la tête une philosophie
Qui déclare la guerre au conjugal lien,
Et vous traite l'Amour de déité de rien.
Pour n'effaroucher point son humeur de tigresse,
Il me faut manier la chose avec adresse;
Car on doit regarder comme l'on parle aux grands,
Et vous êtes parfois d'assez fâcheuses gens.
Laissez-moi doucement conduire cette trame.
Je me sens là pour vous un zèle tout de flamme;
Vous êtes né mon prince, et quelques autres nœuds
Pourroient contribuer au bien que je vous veux.
Ma mère, dans son temps, passoit pour assez belle,
Et naturellement n'étoit pas fort cruelle;
Feu votre père alors, ce prince généreux,
Sur la galanterie étoit fort dangereux;
Et je sais qu'Elpénor, qu'on appeloit mon père
A cause qu'il étoit le mari de ma mère,
Contoit pour grand honneur aux pasteurs d'aujourd'hui
Que le prince autrefois étoit venu chez lui,
Et que, durant ce temps, il avoit l'avantage
De se voir salué de tous ceux du village.

Mais, dût votre courroux être plus grand qu'il n'est :
C'est extrême plaisir, quand l'amour est extrême,
De pouvoir d'un péril affranchir ce qu'on aime.

LA PRINCESSE.

Et pensez-vous, seigneur, puisqu'il me faut parler[1],
Qu'il eût eu, ce péril, de quoi tant m'ébranler?
Que l'arc et que le dard, pour moi si pleins de charmes,
Ne soient entre mes mains que d'inutiles armes?
Et que je fasse enfin mes plus fréquents emplois
De parcourir nos monts, nos plaines et nos bois,
Pour n'oser, en chassant, concevoir l'espérance
De suffire, moi seule, à ma propre défense?
Certes, avec le temps, j'aurois bien profité
De ces soins assidus dont je fais vanité,
S'il falloit que mon bras, dans une telle quête,
Ne pût pas triompher d'une chétive bête!
Du moins, si, pour prétendre à de sensibles coups,
Le commun de mon sexe est trop mal avec vous,
D'un étage plus haut accordez-moi la gloire;
Et me faites tous deux cette grace de croire,
Seigneurs, que, quel que fût le sanglier d'aujourd'hui,
J'en ai mis bas sans vous de plus méchants que lui.

THÉOCLE.

Mais, madame...

LA PRINCESSE.

Hé bien! soit. Je vois que votre envie

[1] Il y a quelque rapport entre le commencement de *la Princesse d'Élide* et le caractère de *Marcelle*, peint avec tant de charmes dans la première partie de *Don Quichotte*. Ces deux beautés ont la même fierté, le même goût pour l'indépendance, et la même aversion pour l'amour. Marcelle fait mourir son amant de désespoir, et ce malheureux expire sans se plaindre des rigueurs de sa maîtresse. Ce dénoûment est foible et commun. La fable de Molière est bien mieux conduite: l'amour-propre de la princesse d'Élide est piqué par l'indifférence apparente d'Euryale : son dépit lui apprend qu'elle n'est pas insensible, et ce sentiment est gradué avec beaucoup d'art. C'est le premier modèle du genre de Marivaux, dont toutes les pièces roulent sur cette idée, mais qui abusa singulièrement des petites nuances et du raffinement que ce genre semble exiger. (P.)

[redacted]

Est de persuader que je vous dois la vie;
J'y consens. Oui, sans vous, c'étoit fait de mes jours.
Je rends de tout mon cœur grace à ce grand secours;
Et je vais de ce pas au prince, pour lui dire
Les bontés que pour moi votre amour vous inspire.

SCÈNE IV.

EURYALE, ARBATE, MORON.

MORON.

Eh! a-t-on jamais vu de plus farouche esprit?
De ce vilain sanglier l'heureux trépas l'aigrit.
Oh! comme volontiers j'aurois d'un beau salaire
Récompensé tantôt qui m'en eût su défaire!

ARBATE, *à Euryale.*

Je vous vois tout pensif, seigneur, de ses dédains;
Mais ils n'ont rien qui doive empêcher vos desseins.
Son heure doit venir; et c'est à vous, possible,
Qu'est réservé l'honneur de la rendre sensible.

MORON.

Il faut qu'avant la course elle apprenne vos feux.
Et je...

EURYALE.

Non. Ce n'est plus, Moron, ce que je veux,
Garde-toi de rien dire, et me laisse un peu faire;
J'ai résolu de prendre un chemin tout contraire.
Je vois trop que son cœur s'obstine à dédaigner
Tous ces profonds respects qui pensent la gagner;
Et le dieu qui m'engage à soupirer pour elle
M'inspire pour la vaincre une adresse nouvelle.
Oui, c'est lui d'où me vient ce soudain mouvement,
Et j'en attends de lui l'heureux événement.

ARBATE.

Peut-on savoir, seigneur, par où votre espérance...?

EURYALE.

Tu le vas voir. Allons, et garde le silence [1].

PREMIER INTERMÈDE.

SCÈNE I.

MORON.

Jusqu'au revoir; pour moi, je reste ici, et j'ai une petite conversation à faire avec ces arbres et ces rochers.

Bois, prés, fontaines, fleurs, qui voyez mon teint blême,
Si vous ne le savez, je vous apprends que j'aime.
Philis est l'objet charmant
Qui tient mon cœur à l'attache;
Et je devins son amant
La voyant traire une vache.
Ses doigts, tout pleins de lait et plus blancs mille fois,
Pressoient les bouts du pis, d'une grace admirable.
Ouf! Cette idée est capable
De me réduire aux abois.
Ah! Philis! Philis! Philis!

SCÈNE II.

MORON, UN ÉCHO.

L'ÉCHO.

Philis.

[1] L'intention de cette scène est dans la comédie espagnole : c'est à Carlos, comme ici à Euryale, que vient l'idée d'employer un autre moyen que les témoignages d'amour pour vaincre l'indifférence de la princesse, idée qui est le fondement de toute la comédie. L'acte finit bien. Euryale, sortant sans faire connoître positivement en quoi consiste sa nouvelle résolution, tient l'esprit du spectateur en suspens, et excite sa curiosité. Cela appartient à Molière. (A.)



MORON.

Ah !

L'ÉCHO.

Ah.

MORON.

Hem.

L'ÉCHO.

Hem.

MORON.

Ah ! ah !

L'ÉCHO.

Ah.

MORON.

Hi, hi.

L'ÉCHO.

Hi.

MORON.

Oh !

L'ÉCHO.

Oh.

MORON.

Oh!

L'ÉCHO.

Oh.

MORON.

Voilà un écho qui est bouffon.

L'ÉCHO.

On.

MORON.

Hon.

L'ÉCHO.

Hon.

MORON.

Ah !

[redacted]

L'ÉCHO.

Ah.

MORON.

Hu.

L'ÉCHO.

Hu.

MORON.

Voilà un écho qui est bouffon.

SCÈNE III.

MORON, *apercevant un ours qui vient à lui.*

Ah! monsieur l'ours, je suis votre serviteur de tout mon cœur. De grace, épargnez-moi. Je vous assure que je ne vaux rien du tout à manger, je n'ai que la peau et les os, et je vois de certaines gens là-bas qui seroient bien mieux votre affaire. Hé! hé! hé! monseigneur, tout doux, s'il vous plaît. Là, (*il caresse l'ours, et tremble de frayeur.*) là, là, là. Ah! monseigneur, que votre altesse est jolie et bien faite! Elle a tout-à-fait l'air galant, et la taille la plus mignonne du monde. Ah! beau poil, belle tête, beaux yeux brillants, et bien fendus! Ah! beau petit nez! belle petite bouche! petites quenottes jolies! Ah! belle gorge! belles petites menottes! petits ongles bien faits! (*L'ours se lève sur ses pattes de derrière.*) A l'aide! au secours! je suis mort! Miséricorde! Pauvre Moron! Ah! mon Dieu! Hé! vite, à moi, je suis perdu!

(Moron monte sur un arbre.)

SCÈNE IV.

MORON, CHASSEURS.

MORON, *monté sur un arbre, aux chasseurs.*

Hé! messieurs, ayez pitié de moi. (*Les chasseurs combattent l'ours.*) Bon! messieurs, tuez-moi ce vilain animal-là. O ciel! daigne les assister! Bon! le voilà qui fuit. Le voilà qui s'arrête,

et qui se jette sur eux. Bon! en voilà un qui vient de lui donner un coup dans la gueule. Les voilà tous à l'entour de lui. Courage! ferme! allons, mes amis! Bon! poussez fort! Encore! Ah! le voilà qui est à terre; c'en est fait, il est mort! Descendons maintenant pour lui donner cent coups. (*Moron descend de l'arbre.*) Serviteur, messieurs! je vous rends grace de m'avoir délivré de cette bête. Maintenant que vous l'avez tuée, je m'en vais l'achever, et en triompher avec vous.

(Moron donne mille coups à l'ours, qui est mort.)

ENTRÉE DE BALLET.

Les chasseurs dansent, pour témoigner leur joie d'avoir remporté la victoire.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS.

LA PRINCESSE.

Oui, j'aime à demeurer dans ces paisibles lieux;
On n'y découvre rien qui n'enchante les yeux;
Et de tous nos palais la savante structure
Cede aux simples beautés qu'y forme la nature.
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais,
Ont pour moi des appas à ne lasser jamais.

AGLANTE.

Je chéris comme vous ces retraites tranquilles,
Où l'on se vient sauver de l'embarras des villes.
De mille objets charmants ces lieux sont embellis;
Et ce qui doit surprendre est qu'aux portes d'Élis
La douce passion de fuir la multitude

[redacted]

Rencontre une si belle et vaste solitude[1].
Mais, à vous dire vrai, dans ces jours éclatants
Vos retraites ici me semblent hors de temps;
Et c'est fort maltraiter l'appareil magnifique
Que chaque prince a fait pour la fête publique.
Ce spectacle pompeux de la course des chars
Devoit bien mériter l'honneur de vos regards.

LA PRINCESSE.

Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma présence,
Et que dois-je, après tout, à leur magnificence?
Ce sont soins que produit l'ardeur de m'acquérir,
Et mon cœur est le prix qu'ils veulent tous courir.
Mais, quelque espoir qui flatte un projet de la sorte,
Je me tromperai fort, si pas un d'eux l'emporte.

CYNTHIE.

Jusques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher
Des innocents desseins qu'on a de le toucher,
Et regarder les soins que pour vous on se donne
Comme autant d'attentats contre votre personne?
Je sais qu'en défendant le parti de l'amour,
On s'expose chez vous à faire mal sa cour;
Mais ce que par le sang j'ai l'honneur de vous être
S'oppose aux duretés que vous faites paroître;
Et je ne puis nourrir d'un flatteur entretien
Vos résolutions de n'aimer jamais rien.
Est-il rien de plus beau que l'innocente flamme
Qu'un mérite éclatant allume dans une ame?
Et seroit-ce un bonheur de respirer le jour,
Si d'entre les mortels on bannissoit l'amour?
Non, non, tous les plaisirs se goûtent à le suivre;
Et vivre sans aimer n'est pas proprement vivre[2].

[1] Les douze premiers vers de cet acte sont écrits avec soin, on peut même dire avec charme. Ils entroient à merveille dans les intentions du prince qui donnoit la fête, et qui vouloit faire valoir sa création de Versailles, alors toute nouvelle. L'allusion est évidente. (A.)

[2] Le dessein de l'auteur étoit de traiter ainsi toute la comédie. Mais un comman-

AGLANTE.

Pour moi, je tiens que cette passion est la plus agréable affaire de la vie; qu'il est nécessaire d'aimer pour vivre heureusement, et que tous les plaisirs sont fades, s'il ne s'y mêle un peu d'amour.

LA PRINCESSE.

Pouvez-vous bien toutes deux, étant ce que vous êtes, prononcer ces paroles? et ne devez-vous pas rougir d'appuyer une passion qui n'est qu'erreur, que foiblesse et qu'emportement, et dont tous les désordres ont tant de répugnance avec la gloire de notre sexe? J'en prétends soutenir l'honneur jusqu'au dernier moment de ma vie, et ne veux point du tout me commettre à ces gens qui font les esclaves auprès de nous, pour devenir un jour nos tyrans. Toutes ces larmes, tous ces soupirs, tous ces hommages, tous ces respects, sont des embûches qu'on tend à notre cœur, et qui souvent l'engagent à commettre des lâchetés. Pour moi, quand je regarde certains exemples, et les bassesses épouvantables où cette passion ravale les personnes sur qui elle étend sa puissance, je sens tout mon cœur qui s'émeut; et je ne puis souffrir qu'une ame, qui fait profession d'un peu de fierté, ne trouve pas une honte horrible à de telles foiblesses.

CYNTHIE.

Hé! madame, il est de certaines foiblesses qui ne sont point honteuses, et qu'il est beau même d'avoir dans les plus hauts degrés de gloire. J'espère que vous changerez un jour de pensée; et, s'il plaît au ciel, nous verrons votre cœur, avant qu'il soit peu...

LA PRINCESSE.

Arrêtez. N'achevez pas ce souhait étrange. J'ai une horreur trop invincible pour ces sortes d'abaissements; et, si jamais j'étois

dement du roi, qui pressa cette affaire, l'obligea d'achever tout le reste en prose, et de passer légèrement sur plusieurs scènes, qu'il auroit étendues davantage, s'il avoit eu plus de loisir. (*Note de Molière.*) — Le style de ces derniers actes est supérieur à celui du premier. Nous avons cru inutile de relever les fautes assez nombreuses de ce premier acte, la pièce n'étant pas restée au théâtre.

capable d'y descendre, je serois personne, sans doute, à ne me le point pardonner.

AGLANTE.

Prenez garde, madame, l'Amour sait se venger des mépris que l'on fait de lui; et peut-être...

LA PRINCESSE.

Non, non. Je brave tous ses traits; et le grand pouvoir qu'on lui donne n'est rien qu'une chimère, et qu'une excuse des foibles cœurs, qui le font invincible pour autoriser leur foiblesse.

CYNTHIE.

Mais, enfin, toute la terre reconnoît sa puissance, et vous voyez que les dieux mêmes sont assujettis à son empire. On nous fait voir que Jupiter n'a pas aimé pour une fois, et que Diane même, dont vous affectez tant l'exemple, n'a pas rougi de pousser des soupirs d'amour.

LA PRINCESSE.

Les croyances publiques sont toujours mêlées d'erreur. Les dieux ne sont point faits comme les fait le vulgaire; et c'est leur manquer de respect, que de leur attribuer les foiblesses des hommes.

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON.

AGLANTE.

Viens, approche, Moron, viens nous aider à défendre l'amour contre les sentiments de la princesse.

LA PRINCESSE.

Voilà votre parti fortifié d'un grand défenseur.

MORON.

Ma foi, madame, je crois qu'après mon exemple il n'y a plus rien à dire, et qu'il ne faut plus mettre en doute le pouvoir de l'amour. J'ai bravé ses armes assez long-temps, et fait de mon drôle comme un autre; mais enfin ma fierté a baissé l'oreille, et vous (*il montre Philis*) avez une traîtresse qui m'a rendu plus

sollicitations d'un père, et aux vœux de tout un état; mais, à vous dire vrai, je suis en peine du jugement que vous ferez de moi, et je voudrois savoir si vous condamnerez, ou non, le dessein que j'ai de me donner un époux.

EURYALE.

Vous pourriez faire un tel choix, madame, que je l'approuverois sans doute.

LA PRINCESSE.

Qui croyez-vous, à votre avis, que je veuille choisir?

EURYALE.

Si j'étois dans votre cœur, je pourrois vous le dire; mais comme je n'y suis pas, je n'ai garde de vous répondre.

LA PRINCESSE.

Devinez pour voir, et nommez quelqu'un.

EURYALE.

J'aurois trop peur de me tromper.

LA PRINCESSE.

Mais encore, pour qui souhaiteriez-vous que je me débarrasse?

EURYALE.

Je sais bien, à vous dire vrai, pour qui je le souhaiterois; mais, avant que de m'expliquer, je dois savoir votre pensée.

LA PRINCESSE.

Hé bien! prince, je veux bien vous la découvrir. Je suis sûre que vous allez approuver mon choix; et, pour ne vous point tenir en suspens davantage, le prince de Messène est celui de qui le mérite s'est attiré mes vœux.

EURYALE, *à part.*

O ciel!

LA PRINCESSE, *bas, à Moron.*

Mon invention a réussi, Moron. Le voilà qui se trouble.

MORON, *à la princesse.*

Bon, madame. (*au prince.*) Courage, seigneur. (*à la princesse.*) Il en tient. (*au prince.*) Ne vous défaites pas [1].

[1] A cette époque on disoit *se défaire*, pour être embarrassé, interdit.

Deux vérités, seigneur, aussi constantes l'une que l'autre, et dont je puis vous assurer également : l'une, que vous avez un absolu pouvoir sur moi, et que vous ne sauriez m'ordonner rien qui je ne réponde aussitôt par une obéissance aveugle ; l'autre, que je regarde l'hyménée ainsi que le trépas, et qu'il m'est impossible de forcer cette aversion naturelle. Me donner un mari, est me donner la mort, c'est une même chose ; mais votre volonté va la première, et mon obéissance m'est bien plus chère que ma vie. Après cela parlez, seigneur ; prononcez librement ce que vous voulez.

IPHITAS.

Ma fille, tu as tort de prendre de telles alarmes ; et je me plains de toi, qui peux mettre dans ta pensée que je sois assez mauvais père pour vouloir faire violence à tes sentiments, et me servir tyranniquement de la puissance que le ciel me donne sur toi. Je souhaite, à la vérité, que ton cœur puisse aimer quelqu'un. Tous mes vœux seroient satisfaits, si cela pouvoit arriver : et je n'ai proposé les fêtes et les jeux que je fais célébrer ici, qu'afin d'y pouvoir attirer tout ce que la Grèce a d'illustre, et que, parmi cette noble jeunesse, tu puisses enfin rencontrer où arrêter tes yeux et déterminer tes pensées. Je ne demande, dis-je, au ciel autre bonheur que celui de te voir un époux. J'ai, pour obtenir cette grace, fait encore ce matin un sacrifice à Vénus ; et, si je sais bien expliquer le langage des dieux, elle m'a promis un miracle. Mais, quoi qu'il en soit, je veux en user avec toi en père qui chérit sa fille. Si tu trouves où attacher tes vœux, ton choix sera le mien, et je ne considérerai ni intérêt d'état, ni avantages d'alliance ; si ton cœur demeure insensible, je n'entreprendrai point de le forcer ; mais au moins sois complaisante aux civilités qu'on te rend, et ne m'oblige point à faire les excuses de ta froideur. Traite ces princes avec l'estime que tu leur dois, reçois avec reconnoissance les témoignages de leur zèle, et viens voir cette course où leur adresse va paroître.

THÉOCLE, *à la princesse.*

Tout le monde va faire des efforts pour remporter le prix de

cette course. Mais, à vous dire vrai, j'ai peu d'ardeur pour la victoire, puisque ce n'est pas votre cœur qu'on y doit disputer.

ARISTOMÈNE.

Pour moi, madame, vous êtes le seul prix que je me propose partout. C'est vous que je crois disputer dans ces combats d'adresse, et je n'aspire maintenant à remporter l'honneur de cette course, que pour obtenir un degré de gloire qui m'approche de votre cœur.

EURYALE.

Pour moi, madame, je n'y vais point du tout avec cette pensée. Comme j'ai fait toute ma vie profession de ne rien aimer, tous les soins que je prends ne vont point où tendent les autres. Je n'ai aucune prétention sur votre cœur, et le seul honneur de la course est tout l'avantage où j'aspire[1].

[1] Il s'agit d'une course de chars, et l'on ne doit point oublier que la scène se passe en Élide. Dans la pièce espagnole, l'auteur amène une fête ou un jeu dans le goût de sa nation; et il est malheureux que Molière n'ait pu emprunter l'idée de ce jeu, dont voici les règles. Chaque cavalier nomme une couleur à son choix. Alors les dames montrent des rubans qu'elles tenoient cachés; et les cavaliers sont obligés de danser, et de tenir des propos galants, pendant le reste du jour, à la dame dont la couleur répond à la leur. La princesse saisit l'occasion d'une fête semblable: elle présente un ruban de la couleur nommée par le prince Euryale; de manière qu'il s'établit entre eux un entretien fort tendre, l'un étant obligé de parler, et l'autre de répondre; ce qui produit une situation tout-à-fait théâtrale. Cependant le prince déclare sa passion avec vivacité, et d'une manière si vraie, que la princesse, persuadée que ce n'est point une feinte, reprend tout son orgueil, et le repousse fièrement. Mais Euryale reconnoît aussitôt son imprudence, et lui déclare qu'il n'a parlé avec tant de feu que pour observer les règles prescrites; ce qui pique vivement la princesse, et la jette dans une situation fort embarrassante. (R.)—Telle est la scène espagnole, dont Molière n'a pu se servir, parcequ'il a transporté sa pièce en Élide. Ce jeu porte le nom de *sarao*. Il a fourni à Le Sage un des plus jolis chapitres du *Bachelier de Salamanque*.

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE.

D'où sort cette fierté où l'on ne s'attendoit point? Princesses, que dites-vous de ce jeune prince? Avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris?

AGLANTE.

Il est vrai que cela est un peu fier.

MORON, *à part.*

Ah! quelle brave botte il vient là de lui porter!

LA PRINCESSE.

Ne trouvez-vous pas qu'il y auroit plaisir d'abaisser son orgueil, et de soumettre un peu ce cœur qui tranche tant du brave?

CYNTHIE.

Comme vous êtes accoutumée à ne jamais recevoir que des hommages et des adorations de tout le monde, un compliment pareil au sien doit vous surprendre, à la vérité.

LA PRINCESSE.

Je vous avoue que cela m'a donné de l'émotion, et que je souhaiterois fort de trouver les moyens de châtier cette hauteur. Je n'avois pas beaucoup d'envie de me trouver à cette course; mais j'y veux aller exprès, et employer toute chose pour lui donner de l'amour.

CYNTHIE.

Prenez garde, madame. L'entreprise est périlleuse; et lorsqu'on veut donner de l'amour, on court risque d'en recevoir.

LA PRINCESSE.

Ah! n'appréhendez rien, je vous prie. Allons, je vous réponds de moi[1].

[1] Voilà l'exposition terminée. L'auteur y a consacré deux actes. C'est trop d'un. Heureusement que le dépit secret de la princesse, qui se rend aux courses *pour*

SECOND INTERMÈDE.

SCÈNE I.

PHILIS, MORON.

MORON.

Philis, demeure ici.

PHILIS.

Non. Laisse-moi suivre les autres.

MORON.

Ah! cruelle, si c'étoit Tircis qui t'en priât, tu demeurerois bien vite.

PHILIS.

Cela se pourroit faire, et je demeure d'accord que je trouve bien mieux mon compte avec l'un qu'avec l'autre; car il me divertit avec sa voix, et toi tu m'étourdis de ton caquet. Lorsque tu chanteras aussi bien que lui, je te promets de t'écouter.

MORON.

Hé! demeure un peu.

PHILIS.

Je ne saurois.

MORON.

De grace!

PHILIS.

Point, te dis-je.

MORON, *retenant Philis.*

Je ne te laisserai point aller...

donner de l'amour à Euryale, promet quelques scènes intéressantes. Ainsi l'action ne commencera qu'au troisième acte. Partout on sent la précipitation avec laquelle Molière a été obligé de travailler.

PHILIS.

Ah! que de façons!

MORON.

Je ne te demande qu'un moment à être avec toi.

PHILIS.

Hé bien! oui, j'y demeurerai, pourvu que tu me promettes une chose.

MORON.

Et quelle?

PHILIS.

De ne me parler point du tout.

MORON.

Hé! Philis.

PHILIS.

A moins que de cela, je ne demeurerai point avec toi.

MORON.

Veux-tu me...?

PHILIS.

Laisse-moi aller.

MORON.

Hé bien! oui, demeure. Je ne te dirai mot.

PHILIS.

Prends-y bien garde, au moins; car à la moindre parole je prends la fuite.

MORON.

Soit. (*Après avoir fait une scène de gestes.*) Ah! Philis!... Hé!...

SCÈNE II.

MORON.

Elle s'enfuit, et je ne saurois l'attraper. Voilà ce que c'est. Si je savois chanter, j'en ferois bien mieux mes affaires. La plupart des femmes aujourd'hui se laissent prendre par les oreilles; elles sont cause que tout le monde se mêle de musique,

et l'on ne réussit auprès d'elles que par les petites chansons, et les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'apprenne à chanter, pour faire comme les autres. Bon, voici justement mon homme.

SCÈNE III.

UN SATYRE, MORON.

LE SATYRE *chante.*

La, la, la.

MORON.

Ah! satyre, mon ami, tu sais bien ce que tu m'as promis, il y a long-temps. Apprends-moi à chanter, je te prie.

LE SATYRE.

Je le veux. Mais auparavant écoute une chanson que je viens de faire.

MORON, *bas, à part.*

Il est si accoutumé à chanter, qu'il ne sauroit parler d'autre façon. (*Haut.*) Allons, chante, j'écoute.

LE SATYRE *chante.*

Je portois...

MORON.

Une chanson? dis-tu.

LE SATYRE.

Je port...

MORON.

Une chanson à chanter?

LE SATYRE.

Je port...

MORON.

Chanson amoureuse? Peste!

LE SATYRE.

Je portois dans une cage
Deux moineaux que j'avois pris,
Lorsque la jeune Chloris

[redacted]

Fit, dans un sombre bocage,
Briller à mes yeux surpris
Les fleurs de son beau visage.
Hélas! dis-je aux moineaux, en recevant les coups
De ses yeux si savants à faire des conquêtes,
Consolez-vous, pauvres petites bêtes,
Celui qui vous a pris est bien plus pris que vous.

(Moron demande au satyre une chanson plus passionnée, et le prie de lui dire celle qu'il lui avoit ouï chanter quelques jours auparavant.)

LE SATYRE *chante.*

Dans vos chants si doux
Chantez à ma belle,
Oiseaux, chantez tous
Ma peine mortelle.
Mais, si la cruelle
Se met en courroux
Au récit fidèle
Des maux que je sens pour elle,
Oiseaux, taisez-vous.

MORON.

Ah! qu'elle est belle! Apprends-la-moi.

LE SATYRE.

La, la, la, la.

MORON.

La, la, la, la.

LE SATYRE.

Fa, fa, fa, fa.

MORON.

Fat toi-même.

ENTRÉE DE BALLET.

Le satyre, en colère, menace Moron, et plusieurs satyres dansent une entrée plaisante.

[redacted]

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS.

CYNTHIE.

Il est vrai, madame, que ce jeune prince a fait voir une adresse non commune, et que l'air dont il a paru a été quelque chose de surprenant. Il sort vainqueur de cette course. Mais je doute fort qu'il en sorte avec le même cœur qu'il y a porté; car enfin vous lui avez tiré des traits dont il est difficile de se défendre; et, sans parler de tout le reste, la grace de votre danse et la douceur de votre voix ont eu des charmes aujourd'hui à toucher les plus insensibles.

LA PRINCESSE.

Le voici qui s'entretient avec Moron; nous saurons un peu de quoi il lui parle. Ne rompons point encore leur entretien, et prenons cette route pour revenir à leur rencontre.

SCÈNE II.

EURYALE, ARBATE, MORON.

EURYALE.

Ah! Moron, je te l'avoue, j'ai été enchanté; et jamais tant de charmes n'ont frappé tout ensemble mes yeux et mes oreilles. Elle est adorable en tout temps, il est vrai; mais ce moment l'a emporté sur tous les autres, et des graces nouvelles ont redoublé l'éclat de ses beautés. Jamais son visage ne s'est paré de plus vives couleurs, ni ses yeux ne se sont armés de traits plus

vifs et plus perçants. La douceur de sa voix a voulu se faire paroître dans un air tout charmant qu'elle a daigné chanter; et les sons merveilleux qu'elle formoit passoient jusqu'au fond de mon ame, et tenoient tous mes sens dans un ravissement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater ensuite une disposition toute divine, et ses pieds amoureux sur l'émail d'un tendre gazon traçoient d'aimables caractères[1] qui m'enlevoient hors de moi-même, et m'attachoient par des nœuds invincibles aux doux et justes mouvements dont tout son corps suivoit les mouvements de l'harmonie. Enfin, jamais ame n'a eu de plus puissantes émotions que la mienne; et j'ai pensé plus de vingt fois oublier ma résolution, pour me jeter à ses pieds, et lui faire un aveu sincère de l'ardeur que je sens pour elle[2].

MORON.

Donnez-vous-en bien de garde, seigneur, si vous m'en voulez croire. Vous avez trouvé la meilleure invention du monde, et je me trompe fort si elle ne vous réussit. Les femmes sont des animaux d'un naturel bizarre; nous les gâtons par nos douceurs; et je crois tout de bon que nous les verrions nous courir, sans tous ces respects et ces soumissions où les hommes les acoquinent.

ARBATE.

Seigneur, voici la princesse, qui s'est un peu éloignée de sa suite.

MORON.

Demeurez ferme, au moins, dans le chemin que vous avez pris. Je m'en vais voir ce qu'elle me dira. Cependant promenez-vous ici dans ces petites routes, sans faire aucun semblant

[1] Il y a de la passion dans cette tirade, mais il y a aussi un peu de recherche et d'affectation. Les précieuses, dont Molière s'étoit moqué si heureusement, disoient de la danse que *c'étoit tracer des chiffres amoureux*. Ce langage ressemble assez à celui d'Euryale; et l'on pourroit s'étonner de trouver de pareilles idées dans Molière, si l'on ne savoit que cette pièce n'est qu'une esquisse que les circonstances ne lui permirent pas d'achever.

[2] Cette scène de chant et de danse est en action dans la pièce espagnole. Molière la raconte; ainsi sa pièce marche dans l'entr'acte, et la situation de ses personnages présente un nouvel intérêt. (R.)

d'avoir envie de la joindre; et, si vous l'abordez, demeurez avec elle le moins qu'il vous sera possible.

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

Tu as donc familiarité, Moron, avec le prince d'Ithaque[1] ?

MORON.

Ah ! madame, il y a long-temps que nous nous connoissons.

LA PRINCESSE.

D'où vient qu'il n'est pas venu jusqu'ici, et qu'il a pris cette autre route quand il m'a vue?

MORON.

C'est un homme bizarre, qui ne se plaît qu'à entretenir ses pensées.

LA PRINCESSE.

Étois-tu tantôt au compliment qu'il m'a fait?

MORON.

Oui, madame, j'y étois; et je l'ai trouvé un peu impertinent, n'en déplaise à sa principauté.

LA PRINCESSE.

Pour moi, je le confesse, Moron, cette fuite m'a choquée; et j'ai toutes les envies du monde de l'engager, pour rabattre un peu son orgueil.

MORON.

Ma foi, madame, vous ne feriez pas mal; il le mériteroit bien :

[1] Dans la pièce espagnole, le bouffon devient aussi le confident de la princesse. Il est valet du prince, et se présente devant elle, pour la première fois, en habit de médecin, avec le titre de médecin de l'Amour. La princesse, charmée de ses ·uffonneries, lui donne toute sa confiance, dès qu'elle lui a entendu dire qu'il est ·ilier avec le prince. Molière a été plus heureux, en faisant de ce valet un bouf- depuis long-temps au service de la princesse, et en le montrant indigné de la ·leur de sa maîtresse, et séduit par les bienfaits du prince. Ces changements suffi pour donner de la vraisemblance au rôle de Moron, et pour rentrer dans convenances, un peu trop oubliées par l'auteur espagnol. (R.)

[redacted]

mais, à vous dire vrai, je doute fort que vous y puissiez réussir.

LA PRINCESSE.

Comment?

MORON.

Comment? C'est le plus orgueilleux petit vilain que vous ayez jamais vu. Il lui semble qu'il n'y a personne au monde qui le mérite, et que la terre n'est pas digne de le porter.

LA PRINCESSE.

Mais, encore, ne t'a-t-il point parlé de moi?

MORON.

Lui? non.

LA PRINCESSE.

Il ne t'a rien dit de ma voix et de ma danse?

MORON.

Pas le moindre mot.

LA PRINCESSE.

Certes, ce mépris est choquant, et je ne puis souffrir cette hauteur étrange de ne rien estimer.

MORON.

Il n'estime et n'aime que lui.

LA PRINCESSE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour le soumettre comme il faut.

MORON.

Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui soit plus dur et plus insensible que lui.

LA PRINCESSE.

Le voilà.

MORON.

Voyez-vous comme il passe, sans prendre garde à vous?

LA PRINCESSE.

De grace, Moron, va le faire aviser que je suis ici, et l'oblige à me venir aborder.

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE, EURYALE, ARBATE, MORON.

MORON, *allant au-devant d'Euryale, et lui parlant bas.*

Seigneur, je vous donne avis que tout va bien. La princesse souhaite que vous l'abordiez ; mais songez bien à continuer votre rôle ; et, de peur de l'oublier, ne soyez pas long-temps avec elle.

LA PRINCESSE.

Vous êtes bien solitaire, seigneur ; et c'est une humeur bien extraordinaire que la vôtre, de renoncer ainsi à notre sexe, et de fuir, à votre âge, cette galanterie dont se piquent tous vos pareils.

EURYALE.

Cette humeur, madame, n'est pas si extraordinaire qu'on n'en trouvât des exemples sans aller loin d'ici ; et vous ne sauriez condamner la résolution que j'ai prise de n'aimer jamais rien, sans condamner aussi vos sentiments.

LA PRINCESSE.

Il y a grande différence ; et ce qui sied bien à un sexe ne sied pas bien à l'autre. Il est beau qu'une femme soit insensible, et conserve son cœur exempt des flammes de l'amour ; mais ce qui est vertu en elle devient un crime dans un homme ; et comme la beauté est le partage de notre sexe, vous ne sauriez ne nous point aimer, sans nous dérober les hommages qui nous sont dus, et commettre une offense dont nous devons toutes nous ressentir.

EURYALE.

Je ne vois pas, madame, que celles qui ne veulent point aimer doivent prendre aucun intérêt à ces sortes d'offenses.

LA PRINCESSE.

Ce n'est pas une raison, seigneur ; et, sans vouloir aimer, on est toujours bien aise d'être aimée.

[redacted]

EURYALE.

Pour moi, je ne suis pas de même; et, dans le dessein où je suis de ne rien aimer, je serois fâché d'être aimé.

LA PRINCESSE.

Et la raison?

EURYALE.

C'est qu'on a obligation à ceux qui nous aiment, et que je serois fâché d'être ingrat.

LA PRINCESSE.

Si bien donc que, pour fuir l'ingratitude, vous aimeriez qui vous aimeroit?

EURYALE.

Moi, madame? Point du tout. Je dis bien que je serois fâché d'être ingrat; mais je me résoudrois plutôt de l'être que d'aimer.

LA PRINCESSE.

Telle personne vous aimeroit peut-être, que votre cœur...

EURYALE.

Non, madame. Rien n'est capable de toucher mon cœur. Ma liberté est la seule maîtresse à qui je consacre mes vœux; et quand le ciel emploieroit ses soins à composer une beauté parfaite, quand il assembleroit en elle tous les dons les plus merveilleux et du corps et de l'ame, enfin quand il exposeroit à mes yeux un miracle d'esprit, d'adresse et de beauté, et que cette personne m'aimeroit avec toutes les tendresses imaginables, je vous l'avoue franchement, je ne l'aimerois pas[1].

LA PRINCESSE, *à part*.

A-t-on jamais rien vu de tel!

[1] *Quand le ciel formeroit une beauté parfaite*, dit le prince. Et il parle ainsi à une femme qui s'étonne qu'on puisse lui résister; et il semble ignorer même qu'elle est belle! Ce n'est pas assez pour lui de paroître indifférent, il est encore sans admiration! Cette injure est sans doute la plus forte qu'on puisse faire à une femme. Aussi les paroles du prince blessent si profondément la princesse, qu'on ne s'étonne plus de lui entendre dire à Moron, dans la scène suivante: « Tâche d'é« branler ses sentiments par la douceur de quelque espoir; je te permets de dire « tout ce que tu voudras pour tâcher à me l'engager. » Ce discours répond à celui du prince. Elle n'aura plus de repos qu'elle n'ait vengé son injure.

sollicitations d'un père, et aux vœux de tout un état; mais, à vous dire vrai, je suis en peine du jugement que vous ferez de moi, et je voudrois savoir si vous condamnerez, ou non, le dessein que j'ai de me donner un époux.

EURYALE.

Vous pourriez faire un tel choix, madame, que je l'approuverois sans doute.

LA PRINCESSE.

Qui croyez-vous, à votre avis, que je veuille choisir?

EURYALE.

Si j'étois dans votre cœur, je pourrois vous le dire; mais comme je n'y suis pas, je n'ai garde de vous répondre.

LA PRINCESSE.

Devinez pour voir, et nommez quelqu'un.

EURYALE.

J'aurois trop peur de me tromper.

LA PRINCESSE.

Mais encore, pour qui souhaiteriez-vous que je me déclarasse?

EURYALE.

Je sais bien, à vous dire vrai, pour qui je le souhaiterois; mais, avant que de m'expliquer, je dois savoir votre pensée.

LA PRINCESSE.

Hé bien! prince, je veux bien vous la découvrir. Je suis sûre que vous allez approuver mon choix; et, pour ne vous point tenir en suspens davantage, le prince de Messène est celui de [illegible] mérite s'est attiré mes vœux.

EURYALE, *à part.*

LA PRINCESSE, *bas, à Moron.*

[illegible] a réussi, Moron. Le voilà qui se trouble.

MORON, *à la princesse.*

[illegible] madame. (*au prince.*) Courage, seigneur. (*à la prin-* [illegible]) en tient. (*au prince.*) Ne vous défaites pas [1].

[illegible] on disoit *se défaire*, pour être embarrassé, interdit.

LA PRINCESSE, *à Euryale.*

Ne trouvez-vous pas que j'ai raison, et que ce prince a tout le mérite qu'on peut avoir?

MORON, *bas, au prince.*

Remettez-vous, et songez à répondre.

LA PRINCESSE.

D'où vient, prince, que vous ne dites mot, et semblez interdit?

EURYALE.

Je le suis, à la vérité; et j'admire, madame, comme le ciel a pu former deux ames aussi semblables en tout que les nôtres, deux ames en qui l'on ait vu une plus grande conformité de sentiments, qui aient fait éclater dans le même temps une résolution à braver les traits de l'amour, et qui, dans le même moment, aient fait paroître une égale facilité à perdre le nom d'insensibles. Car enfin, madame, puisque votre exemple m'autorise, je ne feindrai point de vous dire que l'amour aujourd'hui s'est rendu maître de mon cœur, et qu'une des princesses vos cousines, l'aimable et belle Aglante, a renversé d'un coup d'œil tous les projets de ma fierté. Je suis ravi, madame, que, par cette égalité de défaite, nous n'ayons rien à nous reprocher l'un à l'autre; et je ne doute point que, comme je vous loue infiniment de votre choix, vous n'approuviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, et nous ne devons point différer à nous rendre tous deux contents. Pour moi, madame, je vous sollicite de vos suffrages, pour obtenir celle que je souhaite, et vous trouverez bon que j'aille de ce pas en faire la demande au prince votre père.

MORON, *bas à Euryale.*

Ah! digne, ah! brave cœur[1]!

[1] Plus la situation des deux amants est pénible, plus elle présente d'intérêt, et plus on voudroit la prolonger. Molière ne l'a pas fait, parceque cette scène o[illegible] une grande difficulté, et que le temps lui a manqué pour la vaincre. Dan[illegible] espagnole, le prince exalte la beauté de celle dont il feint d'être am[illegible] princesse réplique en faisant à son tour l'éloge de l'amant en faveur de q[illegible] déclarée. C'est une imitation de la troisième et de la quatrième stroph[illegible]

sollicitations d'un père, et aux vœux de tout un état; mais, à vous dire vrai, je suis en peine du jugement que vous ferez de moi, et je voudrois savoir si vous condamnerez, ou non, le dessein que j'ai de me donner un époux.

EURYALE.

Vous pourriez faire un tel choix, madame, que je l'approuverois sans doute.

LA PRINCESSE.

Qui croyez-vous, à votre avis, que je veuille choisir?

EURYALE.

Si j'étois dans votre cœur, je pourrois vous le dire; mais comme je n'y suis pas, je n'ai garde de vous répondre.

LA PRINCESSE.

Devinez pour voir, et nommez quelqu'un.

EURYALE.

J'aurois trop peur de me tromper.

LA PRINCESSE.

Mais encore, pour qui souhaiteriez-vous que je me déclarasse?

EURYALE.

Je sais bien, à vous dire vrai, pour qui je le souhaiterois; mais, avant que de m'expliquer, je dois savoir votre pensée.

LA PRINCESSE.

Hé bien! prince, je veux bien vous la découvrir. Je suis sûre que vous allez approuver mon choix; et, pour ne vous point tenir en suspens davantage, le prince de Messène est celui de qui le mérite s'est attiré mes vœux.

EURYALE, *à part.*

O ciel!

LA PRINCESSE, *bas, à Moron.*

Mon invention a réussi, Moron. Le voilà qui se trouble.

MORON, *à la princesse.*

Bon, madame. (*au prince.*) Courage, seigneur. (*à la princesse.*) Il en tient. (*au prince.*) Ne vous défaites pas[1].

[1] A cette époque on disoit *se défaire*, pour être embarrassé, interdit.

LA PRINCESSE, *à Euryale.*

Ne trouvez-vous pas que j'ai raison, et que ce prince a tout le mérite qu'on peut avoir?

MORON, *bas, au prince.*

Remettez-vous, et songez à répondre.

LA PRINCESSE.

D'où vient, prince, que vous ne dites mot, et semblez interdit?

EURYALE.

Je le suis, à la vérité; et j'admire, madame, comme le ciel a pu former deux ames aussi semblables en tout que les nôtres, deux ames en qui l'on ait vu une plus grande conformité de sentiments, qui aient fait éclater dans le même temps une résolution à braver les traits de l'amour, et qui, dans le même moment, aient fait paroître une égale facilité à perdre le nom d'insensibles. Car enfin, madame, puisque votre exemple m'autorise, je ne feindrai point de vous dire que l'amour aujourd'hui s'est rendu maître de mon cœur, et qu'une des princesses vos cousines, l'aimable et belle Aglante, a renversé d'un coup d'œil tous les projets de ma fierté. Je suis ravi, madame, que, par cette égalité de défaite, nous n'ayons rien à nous reprocher l'un à l'autre; et je ne doute point que, comme je vous loue infiniment de votre choix, vous n'approuviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, et nous ne devons point différer à nous rendre tous deux contents. Pour moi, madame, je vous sollicite de vos suffrages, pour obtenir celle que je souhaite, et vous trouverez bon que j'aille de ce pas en faire la demande au prince votre père.

MORON, *bas à Euryale.*

Ah! digne, ah! brave cœur[1]!

[1] Plus la situation des deux amants est pénible, plus elle présente d'intérêt, et plus on voudroit la prolonger. Molière ne l'a pas fait, parceque cette scène offroit une grande difficulté, et que le temps lui a manqué pour la vaincre. Dans la pièce espagnole, le prince exalte la beauté de celle dont il feint d'être amoureux. La princesse réplique en faisant à son tour l'éloge de l'amant en faveur de qui elle s'est déclarée. C'est une imitation de la troisième et de la quatrième strophe de l'ode



Ah ! Philis, je trépasse ;
Daigne me secourir.
En seras-tu plus grasse
De m'avoir fait mourir ?

Vivat! Moron.

PHILIS.

Voilà qui est le mieux du monde. Mais, Moron, je souhaiterois bien d'avoir la gloire que quelque amant fût mort pour moi. C'est un avantage dont je n'ai pas encore joui ; et je trouve que j'aimerois de tout mon cœur une personne qui m'aimeroit assez pour se donner la mort.

MORON.

Tu aimerois une personne qui se tueroit pour toi ?

PHILIS.

Oui.

MORON.

Il ne faut que cela pour te plaire ?

PHILIS.

Non.

MORON.

Voilà qui est fait. Je te veux montrer que je me sais tuer quand je veux.

TIRCIS *chante.*

Ah ! quelle douceur extrême,
De mourir pour ce qu'on aime !

MORON, *à Tircis.*

C'est un plaisir que vous aurez quand vous voudrez.

TIRCIS *chante.*

Courage, Moron ! Meurs promptement.
En généreux amant.

MORON, *à Tircis.*

Je vous prie de vous mêler de vos affaires, et de me laisser tuer à ma fantaisie. Allons, je vais faire honte à tous les amants. (*à Philis.*) Tiens, je ne suis pas homme à faire tant de façons.

poignard. Prends bien garde comme je vais me percer
Je suis votre serviteur. Quelque niais.

PHILIS.

Tircis. Viens-t'en me redire à l'écho ce que tu m'as

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LA PRINCESSE, EURYALE, MORON[1].

LA PRINCESSE.

Prince, comme jusqu'ici nous avons fait paroître une conformité de sentiments, et que le ciel a semblé mettre en nous mêmes attachements pour notre liberté, et même aversion pour l'amour; je suis bien aise de vous ouvrir mon cœur, et de vous faire confidence d'un changement dont vous serez surpris. J'ai toujours regardé l'hymen comme une chose affreuse, et j'avois fait serment d'abandonner plutôt la vie, que de me résoudre jamais à perdre cette liberté, pour qui j'avois des tendresses si grandes; mais, enfin, un moment a dissipé toutes ces résolutions. Le mérite d'un prince m'a frappé aujourd'hui les yeux; et mon ame tout d'un coup, comme par un miracle, est devenue sensible aux traits de cette passion que j'avois toujours méprisée. J'ai trouvé d'abord des raisons pour autoriser ce changement, et je puis l'appuyer de ma volonté de répondre aux ardentes

[1] Dans la dernière scène du troisième acte, la princesse annonce qu'elle vient d'imaginer un moyen de découvrir les sentiments du prince. Cette scène, qui promet d'être intéressante, ouvre le quatrième acte : ainsi l'action a été suspendue. Molière a senti que, dans cette occasion, il ne pouvoit s'astreindre aux règles sans nuire à l'intérêt de la pièce; car le stratagème de la princesse est un des points principaux du sujet, et le mettre en récit, c'étoit non seulement se priver d'une excellente scène, mais encore ne pas répondre à l'attente des spectateurs. (R.)

solli[illegible]ion d'un père, et aux vœux de tout un état; mais, à vous dire vrai, je suis en peine du jugement que vous ferez de moi, et je voudrois savoir si vous condamnerez, ou non, le dessein que j'ai de me donner un époux.

EURYALE.

Vous pourriez faire un tel choix, madame, que je l'approuverois sans doute.

LA PRI[illegible]SE.

Qui croyez-vous, à votre av[illegible]que je veuille choisir?

EURY[illegible].

Si j'étois dans votre cœur, je [illegible]pourrois vous le dire; mais comme je n'y suis pas, je n'ai ga[illegible]le de vous répondre.

LA PRINCESSE.

Devinez pour voir, et nommez quelqu'un.

EURYALE.

J'aurois trop peur de me tromper.

LA PRINCESSE.

Mais encore, pour qui souhaiteriez-vous que je me déclarasse?

EURYALE.

Je sais bien, à vous dire vrai, pour qui je le souhaiterois; mais, avant que de m'expliquer, je dois savoir votre pensée.

LA PRINCESSE.

Hé bien! prince, je veux bien vous la découvrir. Je suis sûre que vous allez approuver mon choix; et, pour ne vous point tenir en suspens davantage, le prince de Messène est celui de qui le mérite s'est attiré mes vœux.

EURYALE, *à part*.

O ciel!

LA PRINCESSE, *bas, à Moron*.

Mon invention a réussi, Moron. Le voilà qui se trouble.

MORON, *à la princesse*.

Bon, madame. (*au prince.*) Courage, seigneur. (*à la princesse.*) Il en tient. (*au prince.*) Ne vous défaites pas [1].

[1] A cette époque on disoit *se défaire*, pour être embarrassé, interdit.

LA PRINCESSE, *à Euryale.*

Ne trouvez-vous pas que j'ai raison, et que ce prince a tout le mérite qu'on peut avoir?

MORON, *bas, au prince.*

Remettez-vous, et songez à répondre.

LA PRINCESSE.

D'où vient, prince, que vous ne dites mot, et semblez interdit?

EURYALE.

Je le suis, à la vérité; et j'admire, madame, comme le ciel a pu former deux ames aussi semblables en tout que les nôtres, deux ames en qui l'on ait vu une plus grande conformité de sentiments, qui aient fait éclater dans le même temps une résolution à braver les traits de l'amour, et qui, dans le même moment, aient fait paroître une égale facilité à perdre le nom d'insensibles. Car enfin, madame, puisque votre exemple m'autorise, je ne feindrai point de vous dire que l'amour aujourd'hui s'est rendu maître de mon cœur, et qu'une des princesses vos cousines, l'aimable et belle Aglante, a renversé d'un coup d'œil tous les projets de ma fierté. Je suis ravi, madame, que, par cette égalité de défaite, nous n'ayons rien à nous reprocher l'un à l'autre; et je ne doute point que, comme je vous loue infiniment de votre choix, vous n'approuviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, et nous ne devons point différer à nous rendre tous deux contents. Pour moi, madame, je vous sollicite de vos suffrages, pour obtenir celle que je souhaite, et vous trouverez bon que j'aille de ce pas en faire la demande au prince votre père.

MORON, *bas à Euryale.*

Ah! digne, ah! brave cœur[1]!

[1] Plus la situation des deux amants est pénible, plus elle présente d'intérêt, et plus on voudroit la prolonger. Molière ne l'a pas fait, parceque cette scène offroit une grande difficulté, et que le temps lui a manqué pour la vaincre. Dans la pièce espagnole, le prince exalte la beauté de celle dont il feint d'être amoureux. La princesse réplique en faisant à son tour l'éloge de l'amant en faveur de qui elle s'est déclarée. C'est une imitation de la troisième et de la quatrième strophe de l'ode

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

Ah! Moron, je n'en puis plus; et ce coup, que je n'attendois pas, triomphe absolument de toute ma fermeté.

MORON.

Il est vrai que le coup est surprenant, et j'avois cru d'abord que votre stratagème avoit fait son effet.

LA PRINCESSE.

Ah! ce m'est un dépit à me désespérer, qu'une autre ait l'avantage de soumettre ce cœur que je voulois soumettre.

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

Princesse, j'ai à vous prier d'une chose qu'il faut absolument que vous m'accordiez. Le prince d'Ithaque vous aime, et veut vous demander au prince mon père.

AGLANTE.

Le prince d'Ithaque, madame?

LA PRINCESSE.

Oui. Il vient de m'en assurer lui-même, et m'a demandé mon suffrage pour vous obtenir; mais je vous conjure de rejeter cette proposition, et de ne point prêter l'oreille à tout ce qu'il pourra vous dire.

AGLANTE.

Mais, madame, s'il étoit vrai que ce prince m'aimât effecti-

d'Horace, *Donec gratus eram tibi*, etc. Mais, pour sortir de cette situation, l'auteur a été obligé de montrer le prince parlant avec mépris de son rival, et le rabaissant aux yeux de celle qu'il aime. Plus ce mouvement est naturel, et plus l'auteur devoit le craindre; car le dépit d'Euryale ne pouvoit manquer d'éclairer la princesse, dont alors le stratagème eût réussi. Voilà sans doute ce qui a empêché Molière d'emprunter cette scène, qui peut paroître piquante, mais qui devoit nécessairement terminer la pièce.

vement, pourquoi, n'ayant aucun dessein de vous engager, ne voudriez-vous pas souffrir...?

LA PRINCESSE.

Non, Aglante. Je vous le demande. Faites-moi ce plaisir, je vous prie, et trouvez bon que, n'ayant pu avoir l'avantage de le soumettre, je lui dérobe la joie de vous obtenir.

AGLANTE.

Madame, il faut vous obéir; mais je croirois que la conquête d'un tel cœur ne seroit pas une victoire à dédaigner.

LA PRINCESSE.

Non, non, il n'aura pas la joie de me braver entièrement.

SCÈNE IV.

LA PRINCESSE, ARISTOMÈNE, AGLANTE, MORON.

ARISTOMÈNE.

Madame, je viens à vos pieds rendre grace à l'amour de mes heureux destins, et vous témoigner avec mes transports le ressentiment où je suis des bontés surprenantes dont vous daignez favoriser le plus soumis de vos captifs.

LA PRINCESSE.

Comment?

ARISTOMÈNE.

Le prince d'Ithaque, madame, vient de m'assurer tout-à-l'heure que votre cœur avoit eu la bonté de s'expliquer en ma faveur sur ce célèbre choix qu'attend toute la Grèce.

LA PRINCESSE.

Il vous a dit qu'il tenoit cela de ma bouche?

ARISTOMÈNE.

Oui, madame.

LA PRINCESSE.

C'est un étourdi; et vous êtes un peu trop crédule, prince, d'ajouter foi si promptement à ce qu'il vous a dit. Une pareille nouvelle méritoit bien, ce me semble, qu'on en doutât un

pe[illegible] temps; et c'est tout ce que vous pourriez faire de la croire, si je vous l'avois dite moi-même.

ARISTOMÈNE.

Madame, si j'ai été trop prompt à me persuader...

LA PRINCESSE.

De grace, prince, brisons là ce discours; et, si vous voulez m'obliger, souffrez que je puisse [illegible]ir de deux moments de solitude [1].

SC[illegible] V.

LA PRINCESSE, AGI[illegible]ANTE, MORON.

LA PRINC[illegible]SE.

Ah! qu'en cette aventure le cie[illegible] me traite avec une rigueur étrange! Au moins, princesse, sou[illegible]venez-vous de la prière que je vous ai faite.

AGLANTE.

Je vous l'ai dit déja, madame, il faut vous obéir.

SCÈNE VI.

LA PRINCESSE, MORON.

MORON.

Mais, madame, s'il vous aimoit, vous n'en voudriez point, et cependant vous ne voulez pas qu'il soit à une autre. C'est faire justement comme le chien du jardinier [2].

LA PRINCESSE.

Non, je ne puis souffrir qu'il soit heureux avec une autre; et, si la chose étoit, je crois que j'en mourrois de déplaisir.

[1] La conception de ces deux scènes appartient à l'auteur espagnol; elle est fort dramatique, mais elle manque ici des développements nécessaires.

[2] Pour expliquer le sens de ce proverbe, il suffit de le donner dans son entier. Le voici: « Il est comme le chien du jardinier; il ne mange point de choux, et ne veut pas que les autres en mangent. » Nous avons abrégé ce proverbe, qui est italien. On le trouve dans une pastorale de Groto, intitulée *le Repentir d'amour de Dieromène* (acte II, scène IV, page 56).

MORON.

Ma foi, madame, avouons la dette. Vous voudriez qu'il fût à vous; et, dans toutes vos actions, il est aisé de voir que vous aimez un peu ce jeune prince.

LA PRINCESSE.

Moi, je l'aime? O ciel! je l'aime? Avez-vous l'insolence de prononcer ces paroles? Sortez de ma vue, impudent, et ne vous présentez jamais devant moi.

MORON.

Madame...

LA PRINCESSE.

Retirez-vous d'ici, vous dis-je, ou je vous en ferai retirer d'une autre manière.

MORON, *bas, à part.*

Ma foi, son cœur en a sa provision; et...

(Il rencontre un regard de la princesse, qui l'oblige à se retirer.)

SCÈNE VII.

LA PRINCESSE.

De quelle émotion inconnue sens-je mon cœur atteint? Et quelle inquiétude secrète est venue troubler tout d'un coup la tranquillité de mon ame? Ne seroit-ce point aussi ce qu'on vient de me dire? et, sans en rien savoir, n'aimerois-je point ce jeune prince? Ah! si cela étoit, je serois personne à me désespérer! mais il est impossible que cela soit, et je vois bien que je ne puis pas l'aimer. Quoi! je serois capable de cette lâcheté! J'ai vu toute la terre à mes pieds avec la plus grande insensibilité du monde; les respects, les hommages, et les soumissions, n'ont jamais pu toucher mon ame, et la fierté et le dédain en auroient triomphé! J'ai méprisé tous ceux qui m'ont aimée, et j'aimerois le seul qui me méprise! Non, non, je sais bien que je ne l'aime pas. Il n'y a pas de raison à cela. Mais, si ce n'est pas de l'amour que ce que je sens maintenant, qu'est-ce donc que ce peut être? et d'où vient ce poison qui me court par toutes les veines,

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

IPHITAS, EURYALE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

MORON, *à Iphitas.*

Oui, seigneur, ce n'est point raillerie ; j'en suis ce qu'on appelle disgracié. Il m'a fallu tirer mes chausses au plus vite[1], et jamais vous n'avez vu un emportement plus brusque que le sien.

IPHITAS, *à Euryale.*

Ah ! prince, que je devrai de graces à ce stratagème amoureux, s'il faut qu'il ait trouvé le secret de toucher son cœur !

EURYALE.

Quelque chose, seigneur, que l'on vienne de vous en dire, je n'ose encore, pour moi, me flatter de ce doux espoir ; mais enfin, si ce n'est pas à moi trop de témérité que d'oser aspirer à l'honneur de votre alliance, si ma personne et mes états...

IPHITAS.

Prince, n'entrons point dans ces compliments. Je trouve en vous de quoi remplir tous les souhaits d'un père ; et, si vous avez le cœur de ma fille, il ne vous manque rien.

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, IPHITAS, EURYALE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

LA PRINCESSE.

O ciel ! que vois-je ici ?

[1] Expression proverbiale, pour s'enfuir, quitter un lieu à la hâte. (RICHELET.)

IPHITAS, *à Euryale.*

Oui, l'honneur de votre alliance m'est d'un prix très considérable, et je souscris aisément de tous mes suffrages à la demande que vous me faites.

LA PRINCESSE, *à Iphitas.*

Seigneur, je me jette à vos pieds pour vous demander une grace. Vous m'avez toujours témoigné une tendresse extrême, et je crois vous devoir bien plus par les bontés que vous m'avez fait voir, que par le jour que vous m'avez donné. Mais, si jamais vous avez eu de l'amitié pour moi, je vous en demande aujourd'hui la plus sensible preuve que vous me puissiez accorder; c'est de n'écouter point, seigneur, la demande de ce prince, et de ne pas souffrir que la princesse Aglante soit unie avec lui[1].

IPHITAS.

Et par quelle raison, ma fille, voudrois-tu t'opposer à cette union?

LA PRINCESSE.

Par la raison que je hais ce prince, et que je veux, si je puis, traverser ses desseins.

IPHITAS.

Tu le hais, ma fille!

LA PRINCESSE.

Oui, et de tout mon cœur, je vous l'avoue.

IPHITAS.

Et que t'a-t-il fait?

LA PRINCESSE.

Il m'a méprisée.

IPHITAS.

Et comment?

[1] La princesse cherche à se faire illusion, et veut persuader à son père qu'elle n'agit de la sorte que pour punir son insensibilité. Ce prétexte, tout spécieux qu'il paroît, fait assez entendre que l'amour est le motif qui l'anime. C'est ainsi qu'en apercevant son amant avec son père, et ne pouvant deviner ce qui se passe entre eux, elle découvre devant tout le monde qu'elle aime le prince, sans cependant le déclarer tout-à-fait. (R.)

LA PRINCESSE.

Il ne m'a pas trouvée assez bien faite pour m'adresser ses vœux.

IPHITAS.

Et quelle offense te fait cela? Tu ne veux accepter personne.

LA PRINCESSE.

N'importe. Il me devoit aimer comme les autres, et me laisser au moins la gloire de le refuser. Sa déclaration me fait un affront; et ce m'est une honte sensible qu'à mes yeux, et au milieu de votre cour, il a recherché une autre que moi.

IPHITAS.

Mais quel intérêt dois-tu prendre à lui?

LA PRINCESSE.

J'en prends, seigneur, à me venger de son mépris; et comme je sais bien qu'il aime Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empêcher, s'il vous plaît, qu'il ne soit heureux avec elle.

IPHITAS.

Cela te tient donc bien au cœur?

LA PRINCESSE.

Oui, seigneur, sans doute; et, s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

IPHITAS.

Va, va, ma fille, avoue franchement la chose. Le mérite de ce prince t'a fait ouvrir les yeux, et tu l'aimes enfin, quoi que tu puisses dire.

LA PRINCESSE.

Moi, seigneur?

IPHITAS.

Oui, tu l'aimes.

LA PRINCESSE.

Je l'aime, dites-vous? et vous m'imputez cette lâcheté! O ciel! quelle est mon infortune! Puis-je bien, sans mourir, entendre ces paroles? Et faut-il que je sois si malheureuse, qu'on me soupçonne de l'aimer? Ah! si c'étoit un autre que

vous, seigneur, qui me tînt ce discours, je ne sais pas ce que je ne ferois point!

IPHITAS.

Eh bien! oui, tu ne l'aimes pas. Tu le hais, j'y consens, et je veux bien, pour te contenter, qu'il n'épouse pas la princesse Aglante.

LA PRINCESSE.

Ah! seigneur, vous me donnez la vie!

IPHITAS.

Mais, afin d'empêcher qu'il ne puisse être jamais à elle, il faut que tu le prennes pour toi.

LA PRINCESSE.

Vous vous moquez, seigneur, et ce n'est pas ce qu'il demande [1].

EURYALE.

Pardonnez-moi, madame, je suis assez téméraire pour cela, et je prends à témoin le prince votre père si ce n'est pas vous que j'ai demandée. C'est trop vous tenir dans l'erreur; il faut lever le masque, et, dussiez-vous vous en prévaloir contre moi, découvrir à vos yeux les véritables sentiments de mon cœur. Je n'ai jamais aimé que vous, et jamais je n'aimerai que vous. C'est vous, madame, qui m'avez enlevé cette qualité d'insensible que j'avois toujours affectée; et tout ce que j'ai pu vous dire n'a été qu'une feinte qu'un mouvement secret m'a inspirée, et que je n'ai suivie qu'avec toutes les violences imaginables. Il falloit qu'elle cessât bientôt, sans doute, et je m'étonne seulement qu'elle ait pu durer la moitié d'un jour; car, enfin, je mourois, je brûlois dans l'ame, quand je vous déguisois mes sentiments; et jamais cœur n'a souffert une contrainte égale à la mienne. Que si cette feinte, madame, a quelque chose qui vous offense, je suis tout prêt de mourir pour vous

[1] C'est tout ce que la princesse pouvoit dire de plus adroit et de plus délicat. Par cette réponse, elle force Euryale à manifester ses vrais sentiments, et elle laisse apercevoir les siens assez pour l'encourager à un aveu qu'elle desire, pas assez pour se compromettre elle-même. (A.)

en ; vous n'avez qu'à parler, et ma main sur-le-champ fer d'exécuter l'arrêt que vous prononcerez.

LA PRINCESSE.

Non, non, prince, je ne vous sais pas mauvais gré de m'avoir abusée; et tout ce que vous m'avez dit, je l'aime bien mieux une feinte, que non pas une vérité.

IPHITAS.

Si bien donc, ma fille, que tu veux bien accepter ce prince pour époux.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je ne sais pas encore ce que je veux. Donnez-moi le temps d'y songer, je vous prie, et m'épargnez un peu la confusion où je suis.

IPHITAS.

Vous jugez, prince, ce que cela veut dire, et vous vous pouvez fonder là-dessus.

EURYALE.

Je l'attendrai tant qu'il vous plaira, madame, cet arrêt de ma destinée; et, s'il me condamne à la mort, je le suivrai sans murmure [1].

IPHITAS.

Viens, Moron. C'est ici un jour de paix, et je te remets en grace avec la princesse.

[1] Dans la pièce espagnole, la princesse, qui vient d'entendre son amant déclarer au roi qu'il aime sa nièce, et non sa fille, demande à son père la liberté de choisir pour époux celui des trois princes rivaux qui lui plaît davantage. Après avoir obtenu le consentement qu'elle souhaite, elle fait promettre aux trois prétendants d'applaudir au choix qu'elle va faire, et déclare aussitôt qu'elle donne la préférence à celui qui *a su vaincre le dédain par le dédain*. Quel est-il? s'écrie le prince. *Toi seul*, répond la princesse en lui donnant sa main. Et la pièce finit. Dans cette scène, le sexe, le rang, la bienséance, tout est blessé. La princesse, qui vient d'entendre que le prince en aime une autre, ne peut s'offrir elle-même sans s'exposer à un refus; et la précaution qu'elle a prise, en demandant aux princes leur parole de respecter son choix, ne peut qu'assurer son malheur, s'il est vrai qu'elle n'est pas aimée. La fable de Molière est infiniment supérieure. Le goût, la finesse du sentiment naturel et de la vraisemblance, se trouvent dans l'économie de ce dénoûment. Les égards du sexe et du rang, la délicatesse du cœur, et toutes les bienséances, y sont marqués avec un art que l'on ne peut trop admirer. Enfin Molière a rendu ce dénoûment excellent, de défectueux qu'il étoit. (B.)

MORON.

Seigneur, je serai meilleur courtisan une autre fois, et je me garderai bien de dire ce que je pense.

SCÈNE III.

ARISTOMÈNE, THÉOCLE, IPHITAS, LA PRINCESSE, EURYALE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

IPHITAS, *aux princes de Messène et de Pyle.*

Je crains bien, princes, que le choix de ma fille ne soit pas en votre faveur; mais voilà deux princesses qui peuvent bien vous consoler de ce petit malheur.

ARISTOMÈNE.

Seigneur, nous savons prendre notre parti; et, si ces aimables princesses n'ont point trop de mépris pour des cœurs qu'on a rebutés, nous pouvons revenir par elles à l'honneur de votre alliance.

SCÈNE IV.

IPHITAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, EURYALE, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, MORON.

PHILIS, *à Iphitas.*

Seigneur, la déesse Vénus vient d'annoncer partout le changement du cœur de la princesse. Tous les pasteurs et toutes les bergères en témoignent leur joie par des danses et des chansons; et, si ce n'est point un spectacle que vous méprisiez, vous allez voir l'allégresse publique se répandre jusques ici[1].

[1] Les fêtes que Louis XIV donna dans sa jeunesse méritent d'entrer dans l'histoire de ce monarque, non seulement par les magnificences singulières, mais encore par le bonheur qu'il eut d'avoir des hommes célèbres en tous genres, qui contribuoient en même temps à ses plaisirs, à la politesse et à la gloire de la nation. Ce fut à cette fête, connue sous le nom de *l'Ile enchantée*, que Molière fit jouer *la Princesse d'Élide*. Cette pièce réussit beaucoup dans une cour qui ne respiroit que la joie, et qui, au milieu de tant de plaisirs, ne pouvoit critiquer avec sévérité un ouvrage fait à la hâte pour embellir la fête... Mais rarement les ouvrages faits

CINQUIÈME INTERMÈDE.

BERGERS ET BERGÈRES.

QUATRE BERGERS ET DEUX BERGÈRES HÉROÏQUES *chantent la chanson suivante, sur l'air de laquelle dansent d'autres bergers et bergères.*

Usez mieux, ô beautés fières,
Du pouvoir de tout charmer :
Aimez, aimables bergères ;
Nos cœurs sont faits pour aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour ;
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'amour.

pour des fêtes réussissent-ils au théâtre de Paris. Ceux à qui la fête est donnée sont toujours indulgents; mais le public est toujours sévère. Le genre sérieux et galant n'étoit pas le génie de Molière ; et cette espèce de poëme, n'ayant ni le plaisant de la comédie, ni les grandes passions de la tragédie, tombe presque toujours dans l'insipidité. (V.)—Ce fut aussi à la sixième journée des fêtes de l'*Ile enchantée* que les trois premiers actes du *Tartuffe* furent joués pour la première fois. La relation de ces fêtes, rédigée par ordre de Louis XIV, contient les véritables motifs qui, dans la suite, firent suspendre les représentations de cette pièce ; voici le passage qui mérite d'être conservé : « Le soir, sa majesté fit jouer les trois premiers « actes d'une comédie nommée *Tartuffe*, que le sieur de Molière avoit faite « contre les hypocrites ; mais, quoiqu'elle eût été trouvée fort divertissante, le roi « connut tant de conformité entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le « chemin du ciel, et ceux qu'une vaine ostentation de bonnes œuvres n'empêche « pas d'en commettre de mauvaises, que son extrême délicatesse pour les choses « de la religion ne put souffrir cette ressemblance du vice avec la vertu, qui pou- « voient être pris l'un pour l'autre ; et, quoiqu'on ne doutât point des bonnes in- « tentions de l'auteur, il la défendit pourtant en public, et se priva soi-même de ce « plaisir, pour n'en pas laisser abuser à d'autres, moins capables d'en faire un juste « discernement. »

[redacted]

Songez de bonne heure à suivre
Le plaisir de s'enflammer ;
Un cœur ne commence à vivre
Que du jour qu'il sait aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour ;
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'amour.

FIN DE LA PRINCESSE D'ÉLIDE.



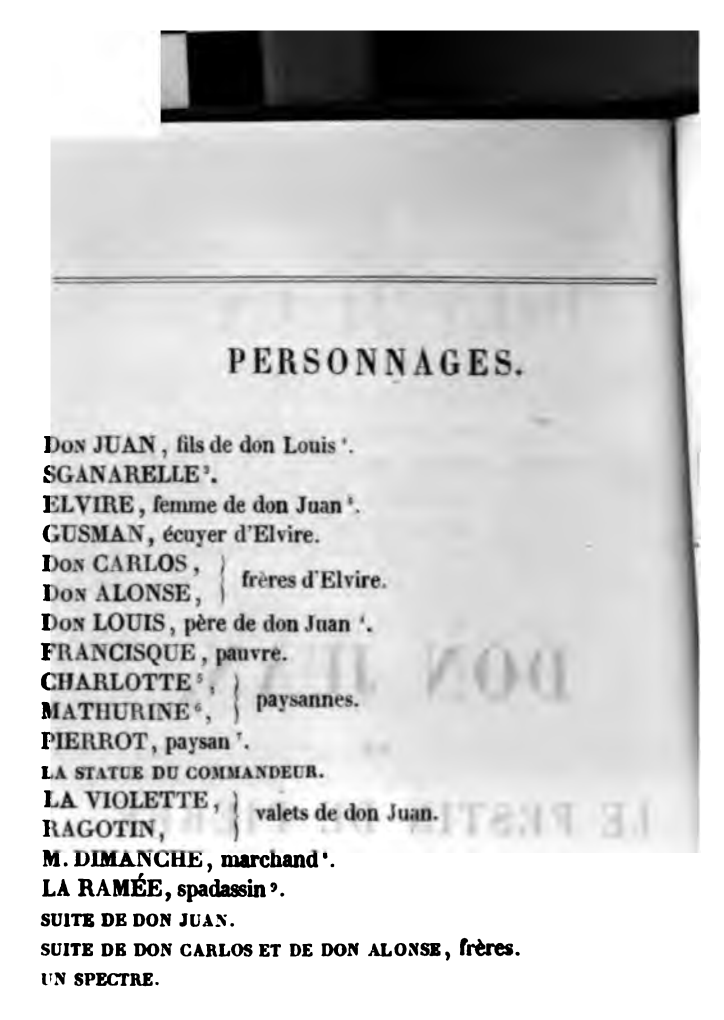
DON JUAN,

OU

LE FESTIN DE PIERRE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

1665.



PERSONNAGES.

DON JUAN, fils de don Louis [1].
SGANARELLE [2].
ELVIRE, femme de don Juan [3].
GUSMAN, écuyer d'Elvire.
DON CARLOS, } frères d'Elvire.
DON ALONSE, } frères d'Elvire.
DON LOUIS, père de don Juan [4].
FRANCISQUE, pauvre.
CHARLOTTE [5], } paysannes.
MATHURINE [6], } paysannes.
PIERROT, paysan [7].
LA STATUE DU COMMANDEUR.
LA VIOLETTE, } valets de don Juan.
RAGOTIN, } valets de don Juan.
M. DIMANCHE, marchand [8].
LA RAMÉE, spadassin [9].
SUITE DE DON JUAN.
SUITE DE DON CARLOS ET DE DON ALONSE, frères.
UN SPECTRE.

ACTEURS.

[1] LA GRANGE. — [2] MOLIÈRE. — [3] Mademoiselle DUPARC. — [4] BÉJART. — [5] Mademoiselle MOLIÈRE (Armande BÉJART). — [6] Mademoiselle DE BRIE. — [7] HUBERT. — [8] DU CROISY. — [9] DE BRIE.

La scène est en Sicile.

[redacted]

DON JUAN,

OU

LE FESTIN DE PIERRE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

1665.

ames à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droit et à gauche, partout où l'on se trouve? On n'attend pas même qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens; tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent [1]. Mais c'est assez de cette matière, reprenons

« *de Pierre.* » Et, en citant de pareils exemples, l'auteur s'étonne de la patience de la reine et de l'indifférence du roi. Mais, dit un des contemporains de Molière, « le « roi n'ignoroit pas que, si Molière n'eût point fait *Tartuffe*, on eût moins fait « de plaintes contre lui. Ce grand monarque savoit que *le Festin de Pierre* étoit « souffert dans toute l'Europe; que l'inquisition, quoique très rigoureuse, le « permettoit en Italie et en Espagne; enfin que, depuis plusieurs années, on le « jouoit à Paris sur le théâtre italien et même sur le théâtre françois *. » Le roi ne se borna pas à la connoissance de ces faits, il sut encore juger la pièce malgré les cris de ceux qui cherchoient à la lui faire condamner; car un jour que, pour l'irriter contre Molière, on lui faisoit le dénombrement de tous les vices et de tous les crimes de don Juan, il répondit simplement: « Cela est vrai, mais il n'est pas ré- « compensé. » Enfin, pour donner plus d'éclat à sa protection, Louis XIV saisit ce moment d'honorer Molière par de nouveaux bienfaits. Non seulement il lui fit une seconde pension, mais il lui ordonna de prendre le titre de *comédien du roi* **. — La plupart des commentateurs ont blâmé le titre adopté par Molière, sans faire attention que ce titre indique en même temps le but moral et le sujet de la pièce. Ce sujet, c'est le festin auquel la statue de don Pierre invite don Juan, et non le festin donné par don Juan lui-même. Ce qui le prouve, c'est que toute la pièce est faite pour la dernière scène du cinquième acte, qui renferme la catastrophe ou le dénoûment: or, dans cette scène, la statue de don Pierre vient chercher don Juan pour le conduire au lieu du festin. Boileau ne l'a pas entendu autrement lorsqu'il a dit:

A tous ces beaux discours j'étois comme une pierre,
Ou comme la statue est au festin de Pierre.

C'est-à-dire au festin *donné* par Pierre. Ceux qui ont accusé Boileau de faire rimer un mot avec lui-même n'avoient pas compris le titre de la pièce de Molière. — *Le Festin de Pierre* n'eut que quinze représentations, et ne fut pas repris du vivant de l'auteur. Depuis, Thomas Corneille, à la sollicitation de la veuve de Molière, mit cette pièce en vers; elle fut jouée treize fois, et c'est dans cet état qu'elle est restée au théâtre.

[1] A cette époque, le tabac, récemment cultivé, étoit devenu l'objet de discussions plus ou moins savantes. On disputoit sur ses bonnes et mauvaises qualités,

* Lettre sur les Observations d'une comedie du sieur Moliere, page 15.

** *Idem*, page 33.

un peu notre discours [1]. Si bien donc, cher Gusman, que done Elvire, ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est mise en campagne après nous; et son cœur, que mon maître a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville produise peu de fruit, et que vous eussiez autant gagné à ne bouger de là.

GUSMAN.

Et la raison encore? Dis-moi, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inspirer une peur d'un si mauvais augure? Ton maître t'a-t-il ouvert son cœur là-dessus, et t'a-t-il dit qu'il eût pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir?

SGANARELLE.

Non pas; mais, à vue de pays, je connois à peu près le train des choses, et, sans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerois presque que l'affaire va là. Je pourrois peut-être me tromper; mais enfin, sur de tels sujets, l'expérience m'a pu donner quelques lumières.

GUSMAN.

Quoi! ce départ si peu prévu seroit une infidélité de don Juan? Il pourroit faire cette injure aux chastes feux de done Elvire?

SGANARELLE.

Non, c'est qu'il est jeune encore, et qu'il n'a pas le courage...

et ces disputes servirent elles-mêmes à le mettre à la mode. On sait que cette plante fut apportée en France par Nicot, ambassadeur de François II à la cour de Madrid. Catherine de Médicis en favorisa l'usage, et les médecins, pour flatter cette reine, attribuèrent au tabac des guérisons miraculeuses, et lui donnèrent les épithètes pompeuses d'herbe à la reine, d'herbe sainte, d'herbe sacrée. Les disputes duroient encore du temps de Molière, et il donne à Sganarelle le langage de son siècle, et celui de son caractère un peu doctoral. Nous ne faisons cette remarque que pour répondre à un commentateur qui a cru voir dans cet éloge du tabac une complaisance de Molière pour les financiers qui spéculoient sur cette poudre.

[1] Cette phrase prouve que Sganarelle a interrompu l'entretien pour faire l'éloge du tabac. Il y a beaucoup de naturel dans ces digressions, qui sont de la conversation habituelle.

GUSMAN.

Un homme de sa qualité feroit une action si lâche ?

SGANARELLE.

Hé! oui, sa qualité! La raison en est belle; et c'est par-là qu'il s'empêcheroit des choses!

GUSMAN.

Mais les saints nœuds du mariage le tiennent engagé.

SGANARELLE.

Hé! mon pauvre Gusman, mon ami, tu ne sais pas encore, crois-moi, quel homme est don Juan.

GUSMAN.

Je ne sais pas, de vrai, quel homme il peut être, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie; et je ne comprends point comme, après tant d'amour et tant d'impatience témoignée, tant d'hommages pressants, de vœux, de soupirs et de larmes, tant de lettres passionnées, de protestations ardentes et de serments réitérés, tant de transports enfin, et tant d'emportements qu'il a fait paroître, jusqu'à forcer, dans sa passion, l'obstacle sacré d'un couvent, pour mettre done Elvire en sa puissance; je ne comprends pas, dis-je, comme, après tout cela, il auroit le cœur de pouvoir manquer à sa parole.

SGANARELLE.

Je n'ai pas grande peine à le comprendre, moi; et, si tu connoissois le pélerin, tu trouverois la chose assez facile pour lui. Je ne dis pas qu'il ait changé de sentiments pour done Elvire, je n'en ai point de certitude encore. Tu sais que, par son ordre, je partis avant lui; et, depuis son arrivée, il ne m'a point entretenu; mais, par précaution, je t'apprends, *inter nos*, que tu vois en don Juan, mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un turc, un hérétique, qui ne croit ni ciel, ni saint, ni Dieu, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable bête brute, un pourceau d'Épicure, un vrai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances chrétiennes qu'on lui peut faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a

[redacted]

épousé ta maîtresse; crois qu'il auroit plus fait pour sa passion, et qu'avec elle il auroit encore épousé toi, son chien, et son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter; il ne se sert point d'autres piéges pour attraper les belles; et c'est un épouseur à toutes mains. Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui; et si je te disois le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce seroit un chapitre à durer jusqu'au soir. Tu demeures surpris, et changes de couleur à ce discours: ce n'est là qu'une ébauche du personnage; et, pour en achever le portrait, il faudroit bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du ciel l'accable quelque jour; qu'il me vaudroit bien mieux d'être au diable que d'être à lui, et qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je souhaiterois qu'il fût déja je ne sais où. Mais un grand seigneur méchant homme est une terrible chose; il faut que je lui sois fidèle, en dépit que j'en aie; la crainte en moi fait l'office du zèle, bride mes sentiments, et me réduit d'applaudir bien souvent à ce que mon ame déteste. Le voilà qui vient se promener dans ce palais, séparons-nous. Écoute, au moins: je t'ai fait cette confidence avec franchise, et cela m'est sorti un peu bien vite de la bouche; mais, s'il falloit qu'il en vînt quelque chose à ses oreilles, je dirois hautement que tu aurois menti [1].

SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

Quel homme te parloit là? Il a bien de l'air, ce me semble, du bon Gusman de done Elvire.

[1] Le caractère de Sganarelle et celui de don Juan sont bien établis. Le valet s'est peint en faisant le portrait de son maître. On plaint le premier; on desire voir le second; la curiosité est excitée. C'est tout ce que l'auteur pouvoit faire dans un pareil sujet. Gusman ne paroît plus dans le reste de la pièce, c'est un personnage inutile à l'action.

SGANARELLE.

C'est quelque chose aussi à peu près de cela.

DON JUAN.

Quoi! c'est lui?

SGANARELLE.

Lui-même.

DON JUAN.

Et depuis quand est-il en cette ville?

SGANARELLE.

D'hier au soir.

DON JUAN.

Et quel sujet l'amène?

SGANARELLE.

Je crois que vous jugez assez ce qui le peut inquiéter.

DON JUAN.

Notre départ, sans doute?

SGANARELLE.

Le bon homme en est tout mortifié, et m'en demandoit le sujet.

DON JUAN.

Et quelle réponse as-tu faite?

SGANARELLE.

Que vous ne m'en aviez rien dit.

DON JUAN.

Mais encore, quelle est ta pensée là-dessus? Que t'imagines-tu de cette affaire?

SGANARELLE.

Moi? Je crois, sans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en tête.

DON JUAN.

Tu le crois?

SGANARELLE.

Oui.

[redacted]

DON JUAN.

Ma foi, tu ne te trompes pas, et je dois t'avouer qu'un autre objet a chassé Elvire de ma pensée.

SGANARELLE.

Hé ! mon Dieu ! je sais mon don Juan sur le bout du doigt, et connois votre cœur pour le plus grand coureur du monde ; il se plaît à se promener de liens en liens, et n'aime guère à demeurer en place.

DON JUAN.

Et ne trouves-tu pas, dis-moi, que j'ai raison d'en user de la sorte ?

SGANARELLE.

Hé ! monsieur...

DON JUAN.

Quoi ? Parle.

SGANARELLE.

Assurément que vous avez raison, si vous le voulez ; on ne peut pas aller là contre. Mais, si vous ne le vouliez pas, ce seroit peut-être une autre affaire.

DON JUAN.

Hé bien ! je te donne la liberté de parler, et de me dire tes sentiments.

SGANARELLE.

En ce cas, monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

DON JUAN.

Quoi ! tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la pre-

point de mal ; mais, monsieur, se jouer ainsi d'un mystère sacré, et...

DON JUAN.

Va, va, c'est une affaire entre le ciel et moi, et nous la démêlerons bien ensemble sans que tu t'en mettes en peine.

SGANARELLE.

Ma foi, monsieur, j'ai toujours ouï dire que c'est une méchante raillerie que de se railler du ciel, et que les libertins ne font jamais une bonne fin.

DON JUAN.

Holà ! maître sot. Vous savez que je vous ai dit que je n'aime pas les faiseurs de remontrances.

SGANARELLE.

Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde ! Vous savez ce que vous faites, vous ; et, si vous ne croyez rien, vous avez vos raisons : mais il y a de certains petits impertinents dans le monde, qui sont libertins sans savoir pourquoi, qui font les esprits forts, parcequ'ils croient que cela leur sied bien ; et si j'avois un maître comme cela, je lui dirois fort nettement, le regardant en face : Osez-vous bien ainsi vous jouer au ciel, et ne tremblez-vous point de vous moquer comme vous faites des choses les plus saintes ? C'est bien à vous, petit ver de terre, petit myrmidon que vous êtes (je parle au maître que j'ai dit), c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie ce que tous les hommes révèrent ? Pensez-vous que pour être de qualité, pour avoir une perruque blonde et bien frisée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré, et des rubans couleur de feu (ce n'est pas à vous que je parle, c'est à l'autre), pensez-vous, dis-je, que vous en soyez plus habile homme, que tout vous soit permis, et qu'on n'ose vous dire vos vérités ? Apprenez de moi, qui suis votre valet, que le ciel punit tôt ou tard les impies, qu'une méchante vie amène une méchante mort, et que... [1].

[1] Sganarelle est un des valets les plus francs, les plus vrais, les plus naïvement comiques qui soient au théâtre. Il n'est pas de la race antique de ces Daves qui,

DON JUAN.

Paix.

SGANARELLE.

De quoi est-il question ?

DON JUAN.

Il est question de te dire qu'une beauté me tient au cœur, et qu'entraîné par ses appas je l'ai suivie jusqu'en cette ville.

SGANARELLE.

Et n'y craignez-vous rien, monsieur, de la mort de ce commandeur que vous tuâtes il y a six mois ?

DON JUAN.

Et pourquoi craindre ? ne l'ai-je pas bien tué ?

SGANARELLE.

Fort bien, le mieux du monde, et il auroit tort de se plaindre.

DON JUAN.

J'ai eu ma grace de cette affaire.

SGANARELLE.

Oui : mais cette grace n'éteint pas peut-être le ressentiment des parents et des amis ; et...

DON JUAN.

Ah ! n'allons point songer au mal qui nous peut arriver, et songeons seulement à ce qui nous peut donner du plaisir[1]. La personne dont je te parle est une jeune fiancée, la plus agréable

transplantés sur notre scène sous les noms de Crispin et de Frontin, y étalent une nature de convention, au lieu de la nature réelle qu'ils représentoient autrefois. Il est d'une lignée naturelle et toute françoise ; il descend de ce Cliton du *Menteur*, le premier valet moderne qui ait remplacé dans la comédie les esclaves anciens. Le caractère propre des valets formés sur ce modèle est un gros bon sens qui est continuellement révolté des vices et des ridicules de leurs maîtres, mais que l'amour de l'argent ou la crainte des mauvais traitements empêche le plus souvent d'éclater. C'est ce conflit entre la raison et leur intérêt, c'est cette alternative de hardiesse et de timidité, d'humeur chagrine et de complaisance forcée, qui leur donne une physionomie si vraie et si plaisante : cette physionomie est celle de Cliton avec le menteur Dorante, de Sancho avec l'extravagant don Quichotte, enfin de Sganarelle avec le scélérat don Juan. (A.)

[1] Les méchants ne songent point au mal qu'ils ont fait, ils ont besoin de s'étourdir, et c'est assez pour eux de s'occuper de celui qu'ils doivent faire. Chaque mot qui sort de la bouche de don Juan est un trait profond de vérité qui peint son caractère. (L. B.)

du monde, qui a été conduite ici par celui même qu'elle y vient épouser, et le hasard me fit voir ce couple d'amants trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ai vu deux personnes être si contents l'un de l'autre, et faire éclater plus d'amour. La tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion; j'en fus frappé au cœur, et mon amour commença par la jalousie. Oui, je ne pus souffrir d'abord de les voir si bien ensemble; le dépit alluma mes desirs, et je me figurai un plaisir extrême à pouvoir troubler leur intelligence, et rompre cet attachement, dont la délicatesse de mon cœur se tenoit offensée; mais jusques ici tous mes efforts ont été inutiles, et j'ai recours au dernier remède[1]. Cet époux prétendu doit aujourd'hui régaler sa maîtresse d'une promenade sur mer. Sans t'en avoir rien dit, toutes choses sont préparées pour satisfaire mon amour, et j'ai une petite barque et des gens, avec quoi fort facilement je prétends enlever la belle.

SGANARELLE.

Ah! monsieur...

DON JUAN.

Hen?

SGANARELLE.

C'est fort bien fait à vous, et vous le prenez comme il faut. Il n'est rien tel en ce monde que de se contenter.

DON JUAN.

Prépare-toi donc à venir avec moi, et prends soin toi-même d'apporter toutes mes armes, afin que... (*apercevant donc Elvire.*) Ah! rencontre fâcheuse. Traître! tu ne m'avois pas dit qu'elle étoit ici elle-même.

SGANARELLE.

Monsieur, vous ne me l'avez pas demandé.

[1] Ce morceau est une peinture profonde du cœur du méchant. Sa peine naît de la vue du bonheur d'autrui; il s'en offense, il met sa volupté à le détruire, enfin il pousse la corruption jusqu'à se faire une *délicatesse* de son crime. Quel étonnant génie que celui qui observe et saisit de pareils traits! car il n'est pas donné à l'imagination humaine d'inventer rien de pareil.

DON JUAN.

Est elle folle, de n'avoir pas changé d'habit, et de venir en ce lieu-ci avec son équipage de campagne[1] ?

SCÈNE III.

DONE ELVIRE, DON JUAN, SGANARELLE.

DONE ELVIRE.

Me ferez-vous la grace, don Juan, de vouloir bien me reconnoître? Et puis-je au moins espérer que vous daigniez tourner le visage de ce côté?

DON JUAN.

Madame, je vous avoue que je suis surpris, et que je ne vous attendois pas ici.

DONE ELVIRE.

Oui, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas; et vous êtes surpris, à la vérité, mais tout autrement que je ne l'espérois; et la manière dont vous le paroissez me persuade pleinement ce que je refusois de croire. J'admire ma simplicité, et la foiblesse de mon cœur, à douter d'une trahison que tant d'apparences me confirmoient. J'ai été assez bonne, je le confesse, ou plutôt assez sotte, pour me vouloir tromper moi-même, et travailler à démentir mes yeux et mon jugement. J'ai cherché des raisons, pour excuser à ma tendresse le relâchement d'amitié qu'elle voyoit en vous; et je me suis forgé exprès cent sujets légitimes d'un départ si précipité, pour vous justifier du crime dont ma raison vous accusoit. Mes justes soupçons chaque jour avoient beau me parler, j'en rejetois la voix qui vous rendoit criminel à mes yeux, et j'écoutois avec plaisir mille chimères ridicules, qui vous peignoient innocent à mon cœur; mais enfin cet abord ne me per-

[1] Dans une situation aussi embarrassante, don Juan ne se montre sensible qu'à la vanité. Il oublie les reproches qu'on vient lui faire; il oublie la douleur d'Elvire, pour ne s'occuper que de sa toilette. C'est que la légèreté de l'esprit vient presque toujours du vide du cœur ou de sa corruption. Un homme du monde peut fouler aux pieds tout principe, toute morale, il n'oublie jamais les apparences, parce qu'elles servent de voile à ses crimes.

met plus de douter, et le coup d'œil qui m'a reçue m'apprend bien plus de choses que je ne voudrois en savoir. Je serois bien aise pourtant d'ouïr de votre bouche les raisons de votre départ. Parlez, don Juan, je vous prie, et voyons de quel air vous saurez vous justifier.

DON JUAN.

Madame, voilà Sganarelle qui sait pourquoi je suis parti [1].

SGANARELLE, *bas, à don Juan.*

Moi, monsieur? Je n'en sais rien, s'il vous plaît.

DONE ELVIRE.

Hé bien! Sganarelle, parlez. Il n'importe de quelle bouche j'entende ses raisons.

DON JUAN, *faisant signe à Sganarelle d'approcher.*

Allons, parle donc à madame.

SGANARELLE, *bas, à don Juan.*

Que voulez vous que je dise?

DONE ELVIRE.

Approchez, puisqu'on le veut ainsi, et me dites un peu les causes d'un départ si prompt.

DON JUAN.

Tu ne répondras pas?

SGANARELLE, *bas, a don Juan.*

Je n'ai rien à répondre. Vous vous moquez de votre serviteur.

DON JUAN.

Veux-tu répondre, te dis-je?

SGANARELLE.

Madame...

DONE ELVIRE.

Quoi?

SGANARELLE, *se tournant vers son maître.*

Monsieur...

[1] Remarquez comment, par un nouveau trait de perversité qui peint don Juan, Molière a réussi à égayer une explication qui promettoit d'être sérieuse. Ces jeux de théâtre appartiennent à la comédie italienne. Molière est le premier qui les ait transportés sur notre scène.

[redacted]

DON JUAN, *en le menaçant.*

Si...

SGANARELLE.

Madame, les conquérants, Alexandre et les autres mondes, sont cause de notre départ. Voilà, monsieur, tout ce que je puis dire[1].

DONE ELVIRE.

Vous plait-il, don Juan, nous éclaircir ces beaux mystères?

DON JUAN.

Madame, à vous dire la vérité...

DONE ELVIRE.

Ah! que vous savez mal vous défendre pour un homme de cour, et qui doit être accoutumé à ces sortes de choses! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie? Que ne me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes sentiments pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est capable de vous détacher de moi que la mort? Que ne me dites-vous que des affaires de la dernière conséquence vous ont obligé à partir sans m'en donner avis; qu'il faut que, malgré vous, vous demeuriez ici quelque temps, et que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assurée que vous suivrez mes pas le plus tôt qu'il vous sera possible; qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, et qu'éloigné de moi vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son ame? Voilà comme il faut vous défendre, et non pas être interdit comme vous êtes[2].

[1] Don Juan n'éprouve aucun embarras, mais il veut humilier Elvire, et s'amuse de la confusion de Sganarelle; c'est toujours le même caractère. Le malaise de ces deux personnages est pour lui une situation agréable. Cette scène, qui a été souvent reproduite sur notre théâtre, est, avec celle où don Juan méprise son père, le point moral de la pièce. Toutes deux tendent à rendre odieux celui que, par un trait de génie, Molière a cependant voulu faire paroître aimable.

[2] Elvire a la simplicité de croire que don Juan est interdit, qu'il ne sait que répondre; et elle se croit bien habile en imaginant ce qu'il auroit dû dire pour sa justification. Elle ne le connoît pas encore, et il en sait un peu plus qu'elle : il va le lui prouver. Au lieu de ces faussetés banales dont, suivant elle, il devoit la

DON JUAN.

Je vous avoue, madame, que je n'ai point le talent de dissimuler, et que je porte un cœur sincère. Je ne vous dirai point que je suis toujours dans les mêmes sentiments pour vous, et que je brûle de vous rejoindre, puisque enfin il est assuré que je ne suis parti que pour vous fuir, non point par les raisons que vous pouvez vous figurer, mais par un pur motif de conscience, et pour ne croire pas qu'avec vous davantage je puisse vivre sans péché. Il m'est venu des scrupules, madame, et j'ai ouvert les yeux de l'ame sur ce que je faisois. J'ai fait réflexion que, pour vous épouser, je vous ai dérobée à la clôture d'un couvent, que vous avez rompu des vœux qui vous engageoient autre part, et que le ciel est fort jaloux de ces sortes de choses. Le repentir m'a pris, et j'ai craint le courroux céleste. J'ai cru que notre mariage n'étoit qu'un adultère déguisé, qu'il nous attireroit quelque disgrace d'en haut, et qu'enfin je devois tâcher de vous oublier, et vous donner moyen de retourner à vos premières chaînes. Voudriez-vous, madame, vous opposer à une si sainte pensée, et que j'allasse, en vous retenant, me mettre le ciel sur les bras? que par[1]...?

DONE ELVIRE.

Ah! scélérat, c'est maintenant que je te connois tout entier; et, pour mon malheur, je te connois lorsqu'il n'en est plus temps, et qu'une telle connoissance ne peut plus me servir qu'à me désespérer; mais sache que ton crime ne demeurera pas impuni, et que le même ciel dont tu te joues me saura venger de ta perfidie.

payer, il va forger un mensonge, je ne dis pas plus adroit, mais cent fois plus odieux, un mensonge où sera réuni tout ce qu'il peut y avoir de plus offensant pour Elvire et de plus injurieux pour la Divinité. Il ne veut point tromper ici; il ne veut qu'outrager, se moquer de Dieu et des hommes. (A.)

[1] Ce passage est très remarquable. Don Juan fait ici l'essai de l'hypocrisie dont il s'enveloppera au cinquième acte. Il se joue du ciel, comme il s'est joué d'Elvire; mais, au ton ironique de son discours, on sent qu'il n'est pas encore de bonne foi même dans son hypocrisie. Cela doit être, parcequ'il ne peut en sentir encore la nécessité. Pour arriver là, il faut avoir épuisé tous les autres crimes.

DON JUAN.

Sganarelle, le ciel!

SGANARELLE.

Vraiment oui, nous nous moquons bien de cela, nous autres.

DON JUAN.

Madame...

DONE ELVIRE.

Il suffit. Je n'en veux pas ouïr davantage, et je m'accuse même d'en avoir trop entendu. C'est une lâcheté que de se faire expliquer trop sa honte; et, sur de tels sujets, un noble cœur, au premier mot, doit prendre son parti. N'attends pas que j'éclate ici en reproches et en injures; non, non, je n'ai point un courroux à exhaler en paroles vaines, et toute sa chaleur se réserve pour sa vengeance. Je te le dis encore, le ciel te punira, perfide, de l'outrage que tu me fais; et, si le ciel n'a rien que tu puisses appréhender, appréhende du moins la colère d'une femme offensée.

SCÈNE IV.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE, *à part.*

Si le remords le pouvoit prendre!

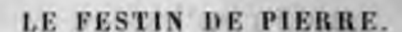
DON JUAN, *après un moment de réflexion.*

Allons songer à l'exécution de notre entreprise amoureuse.

SGANARELLE, *seul.*

Ah! quel abominable maître me vois-je obligé de servir[1]!

[1] Le personnage de don Juan possède toutes les conditions qui frappent à la scène, et il est peut-être le plus parfait, le plus fortement tracé qui jamais ait paru: il se montre et se développe d'acte en acte avec une perversité toujours égale, et des attitudes sans cesse variées, tour-à-tour séducteur perfide, amant infidèle, époux adultère, débiteur insolvable, duelliste audacieux, seigneur insolent, maître tyrannique, railleur cruel, fils dénaturé, athée téméraire, et redoutable hypocrite. Mais ce dernier vice ne se signale en lui que vers la fin de la pièce, pour combler la mesure de ses crimes, et lui servir à les couvrir tous: les autres éclatent dans ses faits et dans ses paroles durant le cours entier de la fable L'audace de son es-



ACTE SECOND.

Le théâtre représente une campagne, au bord de la mer.

SCÈNE I.

CHARLOTTE, PIERROT.

CHARLOTTE.

Notre dinse, Piarrot, tu t'es trouvé là bien à point.

PIERROT.

Parguienne, il ne s'en est pas fallu l'époisseur d'une éplingue, qu'il ne se sayant nayés tous deux.

CHARLOTTE.

C'est donc le coup de vent d'à matin qui les avoit ranvarsés dans la mar?

prit n'a recours à nul déguisement; trop accoutumé à braver les hommes et le ciel, il ignore long-temps le besoin de mentir et de dissimuler : de là vient que son humeur atroce n'a pas moins d'expansion et de véhémence dans tout son rôle que la bile vertueuse du Misanthrope. On pourra donc, en ordonnant mieux les intrigues décousues de l'ouvrage espagnol, faire un meilleur *Festin de Pierre*; mais je défie qu'on fasse un meilleur athée. Il a fallu un suprême talent dans Molière pour égayer une si sombre physionomie. Ce caractère est un rare exemple de la puissance du génie comique. (L. M.) — Les trois grandes scènes qui composent cet acte ne servent qu'à faire connoître le caractère de don Juan. Il est vrai que l'auteur semble vouloir établir l'intrigue de sa pièce sur l'amour d'Elvire, mais cet amour a peu d'intérêt, parceque les remords d'Elvire naissent plutôt de son dépit que de sa conscience; et il excite peu de curiosité, parceque le caractère de don Juan est dessiné de manière à ôter l'espoir d'un dénoûment qui puisse satisfaire le spectateur. Aussi Molière donnera-t-il peu de suite à cette espèce d'intrigue : il composera sa pièce d'une multitude de scènes séparées d'intérêt, et dont le but unique est de faire ressortir le caractère de don Juan. C'est le premier modèle des pièces du genre romantique. Ainsi Molière n'est pas seulement le créateur de la bonne e, il a ouvert toutes les routes nouvelles qu'on essaie de parcourir aujour-is le genre de Marivaux jusqu'au genre dont M. Schlegel a tracé la

PIERROT.

Aga [1], quien, Charlotte, je m'en vas te conter tout fin drait comme cela est venu; car, comme dit l'autre, je les ai le premier avisés, avisés le premier je les ai. Enfin donc j'étions sur le bord de la mar, moi et le gros Lucas, et je nous amusions à batifoler avec des mottes de tarre que je nous jesquions à la tête; car, comme tu sais bian, le gros Lucas aime à batifoler, et moi, par fouas, je batifole itou. En batifolant donc, pisque batifoler y a, j'ai aparçu de tout loin quenque chose qui grouilloit dans gliau, et qui venoit comme envars nous par secousse. Je voyois cela fixiblement, et pis tout d'un coup je voyois que je ne voyois plus rian. Hé! Lucas, c'ai-je fait, je pense que vlà des hommes qui nageant là-bas. Voire, ce m'a-t-il fait, t'as été au trépassement d'un chat, t'as la vue trouble [2]. Palsanguienne, c'ai-je fait, je n'ai point la vue trouble, ce sont des hommes. Point du tout, ce m'a-t-il fait, t'as la barlue. Veux-tu gager, c'ai-je fait, que je n'ai point la barlue, c'ai-je fait, et que ce sont deux hommes, c'ai-je fait, qui nageant droit ici, c'ai-je fait? Morguienne, ce m'a-t-il fait, je gage que non. Oh! çà, c'ai-je fait, veux-tu gager dix sous que si? Je le veux bian, ce m'a-t-il fait; et, pour te montrer, vlà argent su jeu, ce m'a-t-il fait. Moi, je n'ai point été ni fou, ni étourdi; j'ai bravement bouté à tarre quatre pièces tapées, et cinq sous en doubles, jerniguienne, aussi hardiment que si j'avois avalé un varre de vin; car je sis hasardeux, moi, et je vas à la débandade. Je savois bian ce que je faisois pourtant. Queuque gniais! Enfin donc, je n'avons pas putôt eu gagé, que j'avons vu les deux hommes tout à plain, qui nous faisiant signe de les aller querir; et moi de tirer

[1] *Aga* est une interjection d'admiration encore usitée dans quelques pays de France. Elle n'est point tirée du grec, comme plusieurs hellénistes l'ont pensé. La nature l'a fournie à nos ancêtres comme les autres interjections ah! oh! eh! (Mén.) — On trouve un exemple de l'emploi de cette interjection dans *l'Inconstant vaincu* (acte IV, scène v), pastorale en chansons, pièce en cinq actes, imprimée six ans avant *le Festin de Pierre*.

[2] Ce proverbe, fondé sur quelque superstition populaire, se trouve dans *la Comédie des Proverbes*, d'Adrien de Montluc : « Tu as la berlue; je crois que tu as « été au trépassement d'un chat, tu vois trouble. » (A.)

aupara les enjeux. Allons, Lucas, c'ai-je dit, tu vois bien qu'ils nous appelont; allons vite à leu secours. Non, ce m'a-t-il dit, ils m'ont fait pardre. Oh! donc, tanquia, qu'à la parfin, pour le faire court, je l'ai tant sarmonné, que je nous sommes boutés dans une barque, et pis j'avons tant fait cahin caha, que je les avons tirés de gliau, et pis je les avons menés cheux nous auprès du feu, et pis ils se sant dépouillés tout nus pour se sécher, et pis il y en est venu encore deux de la mé bande qui s'équiant sauvés tout seuls, et pis Mathurine est ivée là, à qui l'en a fait les doux yeux. Vlà justement, Cha te, comme tout ça s'est fait.

CHARLOT E.

Ne m'as-tu pas dit, Piarrot, qu il y en a un qu'est bien pu mieux fait que les autres?

PIERROT.

Oui, c'est le maître. Il faut que ce soit queuque gros, gros monsieu, car il a du dor à son habit tout depis le haut jusqu'en bas; et ceux qui le servont sont des monsieux eux-mêmes : et stapandant, tout gros monsieu qu'il est, il seroit par ma fiqué nayé si je n'aviomme été là.

CHARLOTTE.

Ardez[1] un peu!

PIERROT.

Oh! parguienne, sans nous, il en avoit pour sa maine de fèves[2].

CHARLOTTE.

Est-il encore cheux toi tout nu, Piarrot?

PIERROT.

Nannain, ils l'avont r'habillé tout devant nous. Mon Guieu, je n'en avois jamais vu s'habiller. Que d'histoires et d'engingorniaux[3] boutont ces messieux-là les courtisans! Je me pardrois

[1] *Ardez*, abréviation de *regardez*.

[2] On dit figurément, il en a pour *sa mine de fèves*, pour, il a été attrapé, il en a eu pour son compte. La *mine* est une mesure qui contient la moitié d'un setier.

[3] *Engingorniaux*, parure, ornement de cou. Ce mot patois est probablement composé de l'ancienne expression *engin*, invention, et de *gorgère*, *gorgias*, gorge, invention pour le cou. Ce qui a surtout frappé Pierrot, c'est ce *grand*

[redacted]

là-dedans, pour moi, et j'étois tout ébobi de voir ça. Quien, Charlotte, ils avont des cheveux qui ne tenont point à leu tête; et ils boutont ça, après tout, comme un gros bonnet de filasse. Ils ant des chemises qui ant des manches où j'entrerions tout brandis, toi et moi. En glieu d'haut-de-chausse, ils portont un garde-robe[1] aussi large que d'ici à Pâques : en glieu de pourpoint, de petites brassières, qui ne leu venont pas jusqu'au brichet[2]; et, en glieu de rabats, un grand mouchoir de cou à réziau, aveuc quatre grosses houpes de linge qui leu pendont sur l'estomaque. Ils avont itou d'autres petits rabats au bout des bras, et de grands entonnois de passement aux jambes; et, parmi tout ça, tant de rubans, tant de rubans, que c'est une vraie piquié. Ignia pas jusqu'aux souliers qui n'en soyont farcis tout depis un bout jusqu'à l'autre; et ils sont faits d'eune façon que je me romprois le cou aveuc.

CHARLOTTE.

Par ma fi, Piarrot, il faut que j'aille voir un peu ça.

PIERROT.

Oh ! acoute un peu auparavant, Charlotte. J'ai queuque autre chose à te dire, moi.

CHARLOTTE.

Hé bian ! dis, qu'est-ce que c'est?

PIERROT.

Vois-tu, Charlotte? il faut, comme dit l'autre, que je débonde mon cœur. Je t'aime, tu le sais bian, et je sommes pour être mariés ensemble; mais, marguienne, je ne suis point satisfait de toi.

CHARLOTTE.

Quement? qu'est-ce que c'est donc qu'iglia?

mouchoir de cou à réseau avec quatre grosses houpes de linge qui leur pendoient sur l'estomac.

[1] Les villageoises portoient alors sur leur jupon une espèce de tablier appelé *garde-robe*. Ce mot a perdu cette signification.

[2] Le creux qui est au haut de l'estomac. Ce mot dérive de l'allemand *brechen*, rompre, couper. (MEN.)

PIERROT.

Iglia que tu me chagraines l'esprit, franchement.

CHARLOTTE.

Et quement donc?

PIERROT.

Tétiguienne, tu ne m'aimes point.

CHARLOTTE.

Ah! ah! n'est-ce que ça?

PIERROT.

Oui, ce n'est que ça, et c'est bian assez.

CHARLOTTE.

Mon Guieu, Piarrot, tu me viens toujou dire la même chose.

PIERROT.

Je te dis toujou la même chose, parce que c'est toujou la même chose; et, si ce n'étoit pas toujou la même chose, je ne te dirois pas toujou la même chose.

CHARLOTTE.

Mais qu'est-ce qu'il te faut? Que veux-tu?

PIERROT.

Jerniguienne! je veux que tu m'aimes.

CHARLOTTE.

Est-ce que je ne t'aime pas?

PIERROT.

Non, tu ne m'aimes pas, et si, je fais tout ce que je pis pour ça. Je t'achète, sans reproche, des rubans à tous les marciers qui passont; je me romps le cou à t'aller dénicher des marles; je fais jouer pour toi les vielleux quand ce vient ta fête; et tout ça comme si je me frappois la tête contre un mur. Vois-tu, ça n'est ni biau ni honnête de n'aimer pas les gens qui nous aimont.

CHARLOTTE.

Mais, mon Guieu, je t'aime aussi.

PIERROT.

Oui, tu m'aimes d'une belle dégaine!

CHARLOTTE.

Quement veux-tu donc qu'on fasse?

[redacted]

PIERROT.

Je veux que l'en fassc comme l'en fait, quand l'en aime comme il faut.

CHARLOTTE.

Ne t'aimé-je pas aussi comme il faut?

PIERROT.

Non. Quand ça est, ça se voit, et l'en fait mille petites singeries aux parsonnes quand on les aime du bon du cœur. Regarde la grosse Thomasse, comme elle est assottée du jeune Robain; alle est toujou autour de li à l'agacer, et ne le laisse jamais en repos. Toujou al li fait queuque niche, ou li baille queuque taloche en passant; et l'autre jour qu'il étoit assis sur un escabiau, al fut le tirer de dessous li, et le fit cheoir tout de son long par tarre. Jarni, vlà où l'en voit les gens qui aimont; mais toi, tu ne me dis jamais mot, t'es toujou là comme eune vraie souche de bois; et je passerois vingt fois devant toi, que tu ne te grouillerois pas pour me bailler le moindre coup, ou me dire la moindre chose. Ventreguienne! ça n'est pas bian, après tout; et t'es trop froide pour les gens.

CHARLOTTE.

Que veux-tu que j'y fasse? C'est mon himeur, et je ne me pis refondre.

PIERROT.

Ignia himeur qui quienne. Quand en a de l'amiquié pour les parsonnes, l'en en baille toujou queuque petite signifiance.

CHARLOTTE.

Enfin, je t'aime tout autant que je pis; et si tu n'es pas content de ça, tu n'as qu'à en aimer queuque autre.

PIERROT.

Hé bian! vlà pas mon compte? Téligué! si tu m'aimois, me dirois-tu ça?

CHARLOTTE.

Pourquoi me viens-tu aussi tarabuster l'esprit?

PIERROT.

Morgué! queu mal te fais-je? Je ne te demande qu'un peu d'amiquié.

CHARLOTTE.

Hé bien! laisse faire aussi, et ne me presse point tant. Peut être que ça viendra tout d'un coup sans y songer.

PIERROT.

Touche donc là, Charlotte.

CHARLOTTE, *donnant sa main.*

Hé bien! quien.

PIERROT.

Promets-moi donc que tu tâcheras de m'aimer davantage.

CHARLOTTE.

J'y ferai tout ce que je pourrai; mais il faut que ça vienne de lui-même. Piarrot, est-ce là ce monsieu?

PIERROT.

Oui, le vlà.

CHARLOTTE.

Ah! mon Guieu, qu'il est genti, et que c'auroit été dommage qu'il eût été nayé!

PIERROT.

Je revians tout-à-l'heure; je m'en vas boire chopaine, pour me rebouter tant soit peu de la fatigue que j'ais eue[1].

[1] Cette scène, pleine de grace, offre la peinture la plus vraie des mœurs villageoises, soutenues par une observation délicate du cœur humain. On a blâmé Molière d'avoir employé sur notre théâtre ce langage rustique et grossier: que ne le blâmoit-on de chercher les moyens d'être simple, naïf et vrai? Au reste, cette invention n'appartient pas à Molière. *Le Pédant joué* de Cyrano de Bergerac est, je crois, la première pièce où l'on ait hasardé le langage villagois. Cette pièce est aussi la première composée en prose depuis Hardy. (Voyez les notes du *Médecin malgré lui*, acte I[er], scène V.)

SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARELLE; CHARLOTTE, *dans le fond du théâtre.*

DON JUAN.

Nous avons manqué notre coup, Sganarelle, et cette bourrasque imprévue a renversé avec notre barque le projet que nous avions fait; mais, à te dire vrai, la paysanne que je viens de quitter répare ce malheur, et je lui ai trouvé des charmes qui effacent de mon esprit tout le chagrin que me donnoit le mauvais succès de notre entreprise. Il ne faut pas que ce cœur m'échappe, et j'y ai déja jeté des dispositions à ne pas me souffrir long-temps de pousser des soupirs.

SGANARELLE.

Monsieur, j'avoue que vous m'étonnez. A peine sommes-nous échappés d'un péril de mort, qu'au lieu de rendre grace au ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer sa colère par vos fantaisies accoutumées, et vos amours cr...

(Don Juan prend un ton menaçant.)

Paix, coquin que vous êtes, vous ne savez ce que vous dites, et monsieur sait ce qu'il fait. Allons.

DON JUAN, *apercevant Charlotte.*

Ah! ah! d'où sort cette autre paysanne, Sganarelle? As-tu rien vu de plus joli? et ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre?

SGANARELLE.

Assurément. (*à part.*) Autre pièce nouvelle.

DON JUAN, *à Charlotte.*

D'où me vient, la belle, une rencontre si agréable? Quoi! dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres et ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous êtes?

CHARLOTTE.

Vous voyez, monsieu.



DON JUAN.

Êtes-vous de ce village?

CHARLOTTE.

Oui, monsieu.

DON JUAN.

Et vous y demeurez?

CHARLOTTE.

Oui, monsieu.

DON JUAN.

Vous vous appelez...?

CHARLOTTE.

Charlotte, pour vous servir.

DON JUAN.

Ah! la belle personne, et que ses yeux sont pénétrants!

CHARLOTTE.

Monsieu, vous me rendez toute honteuse.

DON JUAN.

Ah! n'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu? Peut-on rien voir de plus agréable? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah! que cette taille est jolie! Haussez un peu la tête, de grace. Ah! que ce visage est mignon! Ouvrez vos yeux entièrement. Ah! qu'ils sont beaux! Que je voie un peu vos dents, je vous prie. Ah! qu'elles sont amoureuses, et ces lèvres appétissantes! Pour moi je suis ravi, et je n'ai jamais vu une si charmante personne.

CHARLOTTE.

Monsieu, cela vous plaît à dire, et je ne sais pas si c'est pour vous railler de moi.

DON JUAN.

Moi, me railler de vous? Dieu m'en garde! Je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du cœur que je vous parle.

CHARLOTTE.

Je vous suis bien obligée, si ça est.

DON JUAN.

Point du tout, vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je

dis; et ce n'est qu'à votre beauté que vous en êtes redevable.

CHARLOTTE.

Monsieu, tout ça est trop bien dit pour moi, et je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.

DON JUAN.

Sganarelle, regarde un peu ses mains.

CHARLOTTE.

Fi, monsieu! elles sont noires comme je ne sais quoi.

DON JUAN.

Ah! que dites-vous là? Elles sont les plus belles du monde: souffrez que je les baise, je vous prie.

CHARLOTTE.

Monsieu, c'est trop d'honneur que vous me faites; et si j'avois su ça tantôt, je n'aurois pas manqué de les laver avec du son.

DON JUAN.

Hé! dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas mariée, sans doute?

CHARLOTTE.

Non, monsieu; mais je dois bientôt l'être avec Piarrot, le fils de la voisine Simonette.

DON JUAN.

Quoi! une personne comme vous seroit la femme d'un simple paysan! Non, non, c'est profaner tant de beautés, et vous n'êtes pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez, sans doute, une meilleure fortune; et le ciel, qui le connoît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage, et rendre justice à vos charmes; car enfin, belle Charlotte, je vous aime de tout mon cœur, et il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce misérable lieu, et ne vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour est bien prompt, sans doute; mais quoi! c'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté; et l'on vous aime autant en un quart d'heure, qu'on feroit une autre en six mois.

CHARLOTTE.

Aussi vrai, monsieu, je ne sais comment faire quand vous

parlez. Ce que vous dites me fait aise, et j'aurois toutes les envies du monde de vous croire; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire les monsieux, et que vous autres courtisans êtes des enjoleux, qui ne songez qu'à abuser les filles.

DON JUAN.

Je ne suis pas de ces gens-là.

SGANARELLE, *à part.*

Il n'a garde.

CHARLOTTE.

Voyez-vous, monsieu? il n'y a pas plaisir à se laisser abuser. Je suis une pauvre paysanne; mais j'ai l'honneur en recommandation, et j'aimerois mieux me voir morte que de me voir déshonorée.

DON JUAN.

Moi, j'aurois l'ame assez méchante pour abuser une personne comme vous? je serois assez lâche pour vous déshonorer? Non, non, j'ai trop de conscience pour cela. Je vous aime, Charlotte, en tout bien et en tout honneur; et, pour vous montrer que je vous dis vrai, sachez que je n'ai point d'autre dessein que de vous épouser. En voulez-vous un plus grand témoignage? M'y voilà prêt, quand vous voudrez; et je prends à témoin l'homme que voilà, de la parole que je vous donne.

SGANARELLE.

Non, non, ne craignez point. Il se mariera avec vous tant que vous voudrez.

DON JUAN.

Ah! Charlotte, je vois bien que vous ne me connoissez pas encore. Vous me faites grand tort de juger de moi par les autres; et, s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuser des filles, vous devez me tirer du nombre, et ne pas mettre en doute la sincérité de ma foi; et puis votre beauté vous assure de tout. Quand on est faite comme vous, on doit être à couvert de toutes sortes de craintes: vous n'avez point l'air, croyez-moi, d'une personne qu'on abuse; et, pour

[redacted]

moi, je l'avoue, je me percerois le cœur de mille coups, si j'avois eu la moindre pensée de vous trahir.

CHARLOTTE.

Mon Dieu! je ne sais si vous dites vrai, ou non; mais vous faites que l'on vous croit.

DON JUAN.

Lorsque vous me croirez, vous me rendrez justice assurément, et je vous réitère encore la promesse que je vous ai faite. Ne l'acceptez-vous pas? et ne voulez-vous pas consentir à être ma femme?

CHARLOTTE.

Oui, pourvu que ma tante le veuille.

DON JUAN.

Touchez donc là, Charlotte, puisque vous le voulez bien de votre part.

CHARLOTTE.

Mais au moins, monsieu, ne m'allez pas tromper, je vous prie! il y auroit de la conscience à vous, et vous voyez comme j'y vais à la bonne foi.

DON JUAN.

Comment! il semble que vous doutiez encore de ma sincérité! Voulez-vous que je fasse des serments épouvantables? Que le ciel...

CHARLOTTE.

Mon Dieu, ne jurez point! je vous crois.

DON JUAN.

Donnez-moi donc un petit baiser pour gage de votre parole.

CHARLOTTE.

Oh! monsieu, attendez que je soyons mariés, je vous prie. Après ça, je vous baiserai tant que vous voudrez [1].

[1] Ce trait est charmant. Remarquez que dans tout ce rôle le sentiment délicat de la pudeur est remplacé par un sentiment d'honnêteté incorruptible, qui ne permet pas la séduction. Aussi don Juan, qui paroît fort exercé dans ce genre d'intrigue, ne cherche-t-il pas à se faire aimer de Charlotte. Que lui importe son amour? il seroit trop long de la séduire, c'est par la corruption qu'il arrivera à son

DON JUAN.

Hé bien! belle Charlotte, je veux tout ce que vous voulez: abandonnez-moi seulement votre main, et souffrez que, par mille baisers, je lui exprime le ravissement où je suis...

SCÈNE III.

DON JUAN, SGANARELLE, PIERROT, CHARLOTTE.

PIERROT, *poussant don Juan qui baise la main de Charlotte.*

Tout doucement, monsieu; tenez-vous, s'il vous plaît. Vous vous échauffez trop, et vous pourriez gagner la purésie[1].

DON JUAN, *repoussant rudement Pierrot.*

Qui m'amène cet impertinent[2]?

PIERROT, *se mettant entre don Juan et Charlotte.*

Je vous dis qu'ous vous tegniez, et qu'ous ne caressiais point nos accordées.

DON JUAN, *repoussant encore Pierrot.*

Ah! que de bruit!

PIERROT.

Jerniguienne! ce n'est pas comme ça qu'il faut pousser les gens.

CHARLOTTE, *prenant Pierrot par le bras.*

Et laisse-le faire aussi, Piarrot.

PIERROT.

Quement! que je le laisse faire? Je ne veux pas, moi.

but. Il parle donc de mariage; il éblouit sa victime, il remue sa vanité. Comment Charlotte ne seroit-elle pas crédule? et, si elle est crédule, comment ne se laisseroit-elle pas tromper? Quant au dialogue, on s'arrêteroit à chaque ligne, si l'on vouloit en faire remarquer tous les traits pleins de naturel et de vérité.

[1] Ce trait excellent est emprunté au *Festin de Pierre* de Dorimond; mais Dorimond l'a placé dans la bouche de la bergère, qui s'écrie en arrêtant don Juan:

. . . . Holà! monsieur, tout beau;
Ne vous échauffez pas, de peur d'être malade.

[2] Excellente manière d'accueillir la plainte d'un homme dont on séduit la maîtresse, et qui vient de vous sauver la vie! Ce n'est pas assez pour don Juan d'être simplement suborneur; il faut qu'il soit en même temps sacrilége ou ingrat. Ce rôle est, dans toutes ses parties, l'idéal de la perversité. (A.)

DON JUAN.

Ah !

PIERROT.

Tétiguienne ! parcequ'ous êtes monsieu, ous viendrez caresser nos femmes à note barbe ? Allez-v's-en caresser les vôtres.

DON JUAN.

Heu ?

PIERROT.

Heu. (*don Juan lui donne un soufflet.*) Tétigué ! ne me frappez pas. (*autre soufflet.*) Oh ! jerniguié ! (*autre soufflet.*) Ventregué ! (*autre soufflet.*) Palsangué ! morguienne ; ça n'est pas bian de battre les gens, et ce n'est pas là la récompense de v's avoir sauvé d'être nayé.

CHARLOTTE.

Piarrot, ne te fâche point.

PIERROT

Je me veux fâcher ; et t'es une vilaine, toi, d'endurer qu'on te cajole.

CHARLOTTE.

Oh ! Piarrot, ce n'est pas ce que tu penses. Ce monsieu veut m'épouser, et tu ne dois pas te bouter en colère.

PIERROT.

Quement ? jerni ! tu m'es promise.

CHARLOTTE.

Ça n'y fait rien, Piarrot. Si tu m'aimes, ne dois-tu pas être bien aise que je devienne madame ?

PIERROT.

Jerniguié ! non. J'aime mieux te voir crevée que de te voir à un autre.

CHARLOTTE.

Va, va, Piarrot, ne te mets pas en peine. Si je sis madame, je te ferai gagner queuque chose [1], et tu apporteras du beurre et du fromage cheux nous.

[1] Il eût fallu beaucoup de temps pour toucher le cœur de Charlotte, il n'a fallu qu'un moment pour exciter sa vanité au point de lui faire tout oublier. Enivrée des promesses de don Juan, elle voit battre son prétendu, et ne veut pas qu'il se fâche ;

DON JUAN, *bas, à Charlotte.*

Elle est jalouse de me voir vous parler, et voudroit bien
je l'épousasse; mais je lui dis que c'est vous que je veux.

MATHURINE.

Quoi! Charlotte...

DON JUAN, *bas, à Mathurine.*

Tout ce que vous lui direz sera inutile; elle s'est mis
dans la tête [1].

CHARLOTTE.

Quement donc! Mathurine...

DON JUAN, *bas, à Charlotte.*

C'est en vain que vous lui parlerez; vous ne lui ôterez
cette fantaisie.

MATHURINE.

Est-ce que...?

DON JUAN, *bas, à Mathurine.*

Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

CHARLOTTE.

Je voudrois...

DON JUAN, *bas, à Charlotte.*

Elle est obstinée comme tous les diables.

MATHURINE.

Vrament...

DON JUAN, *bas, à Mathurine.*

Ne lui dites rien, c'est une folle.

CHARLOTTE.

Je pense...

DON JUAN, *bas, à Charlotte.*

Laissez-la là, c'est une extravagante.

[1] Le naufrage et la scène champêtre, tout cela étoit donné par le sujet o
et se trouve aussi dans la pièce de Dorimond : mais quelle différence entre l
et l'original! Molière, s'écartant de l'idée primitive, a établi la double intri
deux villageoises, et tracé le plus délicieux tableau de la vie champêtre e
naïveté rustique; et toutes ces scènes sont des chefs-d'œuvre où l'on reco
main du maître.

[redacted]

MATHURINE.

Non, non, il faut que je lui parle.

CHARLOTTE.

Je veux voir un peu ses raisons.

MATHURINE.

Quoi!...

DON JUAN, *bas, à Mathurine.*

Je gage qu'elle va vous dire que je lui ai promis de l'épouser.

CHARLOTTE.

Je...

DON JUAN, *bas, à Charlotte.*

Gageons qu'elle vous soutiendra que je lui ai donné parole de la prendre pour femme.

MATHURINE.

Holà! Charlotte, ça n'est pas bian de courir su le marché des autres.

CHARLOTTE.

Ça n'est pas honnête, Mathurine, d'être jalouse que monsieu me parle.

MATHURINE.

C'est moi que monsieu a vue la première.

CHARLOTTE.

S'il vous a vue la première, il m'a vue la seconde, et m'a promis de m'épouser.

DON JUAN, *bas, à Mathurine.*

Hé bien! que vous ai-je dit?

MATHURINE, *à Charlotte.*

Je vous baise les mains; c'est moi, et non pas vous, qu'il a promis d'épouser.

DON JUAN, *bas, à Charlotte.*

N'ai-je pas deviné?

CHARLOTTE.

A d'autres, je vous prie; c'est moi, vous dis-je.

MATHURINE.

Vous vous moquez des gens ; c'est moi, encore un coup.

CHARLOTTE.

Le vlà qui est pour le dire, si je n'ai pas raison.

MATHURINE.

Le vlà qui est pour me démentir, si je ne dis pas vrai.

CHARLOTTE.

Est-ce, monsieu, que vous lui avez promis de l'épouser ?

DON JUAN, *bas, à Charlotte.*

Vous vous raillez de moi.

MATHURINE.

Est-il vrai, monsieu, que vous lui avez donné parole d'être son mari ?

DON JUAN, *bas, à Mathurine.*

Pouvez-vous avoir cette pensée ?

CHARLOTTE.

Vous voyez qu'al le soutient.

DON JUAN, *bas, à Charlotte.*

Laissez-la faire.

MATHURINE.

Vous êtes témoin comme al l'assure.

DON JUAN, *bas, à Mathurine.*

Laissez-la dire.

CHARLOTTE.

Non, non, il faut savoir la vérité.

MATHURINE.

Il est question de juger ça.

CHARLOTTE.

Oui, Mathurine, je veux que monsieu vous montre votre bec jaune [1].

[1] Mot qui exprime la niaiserie et l'inexpérience, par allusion aux jeunes oiseaux qui naissent presque tous avec le *bec jaune*, et qui, en termes de fauconnerie, se nomment *des niais*. Montrer à quelqu'un son *bec jaune*, c'est lui montrer qu'il est un sot. Ce mot étoit très à la mode autrefois. Mademoiselle de Gournay a dit des savants, qui critiquoient ses diminutifs : « Je gage ma quenouille, contre l'hon-

[redacted]

MATHURINE.

Oui, Charlotte, je veux que monsieu vous rende un peu camuse [1].

CHARLOTTE.

Monsieu, videz la querelle, s'il vous plait.

MATHURINE.

Mettez-nous d'accord, monsieu.

CHARLOTTE, *à Mathurine.*

Vous allez voir.

MATHURINE, *à Charlotte.*

Vous allez voir vous-même.

CHARLOTTE, *à don Juan.*

Dites.

MATHURINE, *à don Juan.*

Parlez.

DON JUAN.

Que voulez-vous que je dise? Vous soutenez également toutes deux que je vous ai promis de vous prendre pour femmes. Est-ce que chacune de vous ne sait pas ce qui en est, sans qu'il soit nécessaire que je m'explique davantage? Pourquoi m'obliger là-dessus à des redites? Celle à qui j'ai promis effectivement n'a-t-elle pas, en elle-même, de quoi se moquer des discours de l'autre; et doit-elle se mettre en peine, pourvu que j'accomplisse ma promesse? Tous les discours n'avancent point les cho-

neur de leur bonne grace, que je *leur montrerai leur bec jaune;* » mais ce mot est plus ancien, puisqu'on le trouve dans la farce de Pathelin :

Ce trompeur-là est bien béjaune,
Quand, pour vingt-quatre sols l'aune,
A pris drap qui n'en vaut que vingt.

[1] Autre locution proverbiale qui exprime la honte de n'avoir pas réussi dans une entreprise. *Voilà des harangueurs bien camus*, dit Montaigne. On dit, dans le même sens, *avoir un pied de nez.* Guy-Patin raconte quelque part qu'ayant gagné un procès contre le docteur Renaudot, il lui dit, en sortant du tribunal, comme pour le consoler : Monsieur, vous avez gagné en perdant (Renaudot avoit le nez extrêmement court). Comment donc? répondit Renaudot. C'est, répliqua Guy-Patin, que vous étiez camus lorsque vous êtes entré au palais, et que vous en sortez avec un pied de nez.

[redacted]

ses. Il faut faire, et non pas dire; et les effets décident mieux que les paroles. Aussi, n'est-ce rien que par-là que je vous veux mettre d'accord; et l'on verra, quand je me marierai, laquelle des deux a mon cœur. (*bas, à Mathurine.*) Laissez-lui croire ce qu'elle voudra. (*bas, à Charlotte.*) Laissez-la se flatter dans son imagination. (*bas, à Mathurine.*) Je vous adore. (*bas, à Charlotte.*) Je suis tout à vous. (*bas, à Mathurine.*) Tous les visages sont laids auprès du vôtre. (*bas, à Charlotte.*) On ne peut plus souffrir les autres quand on vous a vue. (*haut.*) J'ai un petit ordre à donner, je viens vous retrouver dans un quart d'heure[1].

SCÈNE VI.

CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

CHARLOTTE, *à Mathurine.*

Je suis celle qu'il aime, au moins.

MATHURINE, *à Charlotte.*

C'est moi qu'il épousera.

SGANARELLE, *arrêtant Charlotte et Mathurine.*

Ah! pauvres filles que vous êtes, j'ai pitié de votre innocence, et je ne puis souffrir de vous voir courir à votre malheur. Croyez-moi l'une et l'autre : ne vous amusez point à tous les contes qu'on vous fait, et demeurez dans votre village.

SCÈNE VII.

DON JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

DON JUAN, *dans le fond du théâtre, à part.*

Je voudrois bien savoir pourquoi Sganarelle ne me suit pas.

[1] L'idée de cette scène appartient à Molière. Elle est à la fois vive et comique, et il seroit inutile d'en relever les legères invraisemblances. Ceux qui ont l'habitude de la scène savent que ces jeux de théâtre sont convenus entre les spectateurs et l'auteur, et que, dans ce genre de composition, le public n'exige qu'une seule chose, c'est d'être amusé.

[redacted]

SGANARELLE.

Mon maître est un fourbe; il n'a dessein que de vous abuser, et en a bien abusé d'autres; c'est l'épouseur du genre humain, et... (*apercevant don Juan.*) Cela est faux [1]; et quiconque vous dira cela, vous lui devez dire qu'il en a menti. Mon maître n'est point l'épouseur du genre humain, il n'est point un fourbe, il n'a pas dessein de vous tromper, et n'en a point abusé d'autres. Ah! tenez, le voilà; demandez-le plutôt à lui-même.

DON JUAN, *regardant Sganarelle, et le soupçonnant d'avoir parlé.*

Oui!

SGANARELLE.

Monsieur, comme le monde est plein de médisants, je vais au-devant des choses; et je leur disois que, si quelqu'un leur venoit dire du mal de vous, elles se gardassent bien de le croire, et ne manquassent pas de lui dire qu'il en auroit menti.

DON JUAN.

Sganarelle!

SGANARELLE, *à Charlotte et à Mathurine.*

Oui, monsieur est homme d'honneur; je le garantis tel.

DON JUAN.

Hon!

SGANARELLE.

Ce sont des impertinents.

[1] L'arrivée de don Juan au moment où son valet le traite impitoyablement est encore une situation empruntée à la pièce originale et à celle de Dorimond; mais ici, comme dans tous les autres emprunts, Molière embellit son modèle. Et d'ailleurs quel admirable contraste entre Sganarelle et son maître! quelle insouciance du crime d'un côté, quelle raison puissante et amusante de l'autre! Voyez si Sganarelle n'est pas en effet la seule sagesse que le génie de Molière pût opposer aux vices de don Juan; et s'il seroit possible de séparer ces deux hommes, sans détruire tous les effets comiques de la pièce?

SCÈNE VIII.

DON JUAN, LA RAMÉE, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

LA RAMÉE, *bas, à don Juan.*

Monsieur, je viens vous avertir qu'il ne fait pas bon ici pour vous.

DON JUAN.

Comment?

LA RAMÉE.

Douze hommes à cheval vous cherchent, qui doivent arriver ici dans un moment : je ne sais pas par quel moyen ils peuvent vous avoir suivi ; mais j'ai appris cette nouvelle d'un paysan qu'ils ont interrogé, et auquel ils vous ont dépeint. L'affaire presse ; et le plus tôt que vous pourrez sortir d'ici sera le meilleur [1].

SCÈNE IX.

DON JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

DON JUAN, *à Charlotte et à Mathurine.*

Une affaire pressante m'oblige de partir d'ici ; mais je vous prie de vous ressouvenir de la parole que je vous ai donnée, et de croire que vous aurez de mes nouvelles avant qu'il soit demain au soir.

SCÈNE X.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

Comme la partie n'est pas égale, il faut user de stratagème,

[1] D'où vient ce personnage? comment se trouve-t-il là? pourquoi prend-il intérêt à don Juan? L'auteur ne s'est pas donné la peine de nous en instruire. Nous avons déjà remarqué la même faute dans les rôles d'Ergaste et de La Rapière, de *l'Étourdi* et du *Dépit amoureux*.

[redacted]

et éluder adroitement le malheur qui me cherche. Je veux que Sganarelle se revêtе de mes habits, et moi...

SGANARELLE.

Monsieur, vous vous moquez. M'exposer à être tué sous vos habits, et... !

DON JUAN.

Allons vite, c'est trop d'honneur que je vous fais ; et bien heureux est le valet qui peut avoir la gloire de mourir pour son maître [1].

SGANARELLE.

Je vous remercie d'un tel honneur. (*seul.*) O ciel ! puisqu'il s'agit de mort, fais-moi la grace de n'être point pris pour un autre [2] !

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une forêt.

SCÈNE I[3].

DON JUAN, *en habit de campagne*; SGANARELLE, *en médecin*.

SGANARELLE.

Ma foi, monsieur, avouez que j'ai eu raison, et que nous

[1] Ce troc d'habits se trouve dans les deux imitations françoises du *Festin de Pierre*, qui ont précédé celle de Molière ; mais il n'y est pas seulement en projet comme ici. il s'exécute sur le théâtre même : don Juan s'évade, et son valet, tombé entre les mains des archers, leur échappe par un mensonge. (A.)

[2] Cet acte est adroitement ménagé pour jeter de la variété dans un sujet plus propre à inspirer de la terreur qu'à égayer les esprits. C'est par des épisodes que Molière a cherché à déguiser la sécheresse de la pièce qui lui servoit de modèle ; mais on doit remarquer que tous ces épisodes rentrent dans le sujet en ce qu'ils servent à développer le caractère de don Juan.

[3] Tous les mots placés entre deux crochets ne se trouvent que dans la première édition.



voilà l'un et l'autre déguisés à merveille. Votre premier dessein n'étoit point du tout à propos, et ceci nous cache bien mieux que tout ce que vous vouliez faire.

DON JUAN.

Il est vrai que te voilà bien ; et je ne sais où tu as été déterrer cet attirail ridicule.

SGANARELLE.

Oui? C'est l'habit d'un vieux médecin, qui a été laissé en gage au lieu où je l'ai pris, et il m'en a coûté de l'argent pour l'avoir. Mais savez-vous, monsieur, que cet habit me met déjà en considération, que je suis salué des gens que je rencontre, et que l'on me vient consulter ainsi qu'un habile homme?

DON JUAN.

Comment donc?

SGANARELLE.

Cinq ou six paysans et paysannes, en me voyant passer, me sont venus demander mon avis sur différentes maladies.

DON JUAN.

Tu leur as répondu que tu n'y entendois rien?

SGANARELLE.

Moi? Point du tout. J'ai voulu soutenir l'honneur de mon habit ; j'ai raisonné sur le mal, et leur ai fait des ordonnances à chacun.

DON JUAN.

Et quels remèdes encore leur as-tu ordonnés?

SGANARELLE.

Ma foi, monsieur, j'en ai pris par où j'en ai pu attraper ; j'ai fait mes ordonnances à l'aventure ; et ce seroit une chose plaisante si les malades guérissoient, et qu'on m'en vînt remercier.

DON JUAN.

Et pourquoi non? Par quelle raison n'aurois-tu pas les mêmes priviléges qu'ont tous les autres médecins? Ils n'ont pas plus de part que toi aux guérisons des malades, et tout leur art est pure grimace. Ils ne font rien que recevoir la gloire des heureux

[redacted]

succès ; et tu peux profiter, comme eux, du bonheur du malade, et voir attribuer à tes remèdes tout ce qui peut venir des faveurs du hasard et des forces de la nature.

SGANARELLE.

Comment, monsieur, vous êtes aussi impie en médecine ?

DON JUAN.

C'est une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes[1].

SGANARELLE.

Quoi ! vous ne croyez pas au séné, ni à la casse, ni au vin émétique[2] ?

DON JUAN

Et pourquoi veux-tu que j'y croie ?

SGANARELLE.

Vous avez l'ame bien mécréante. Cependant vous voyez, depuis un temps, que le vin émétique fait bruire ses fuseaux. Ses miracles ont converti les plus incrédules esprits ; et il n'y a pas trois semaines que j'en ai vu, moi qui vous parle, un effet merveilleux.

DON JUAN.

Et quel ?

SGANARELLE.

Il y avoit un homme qui, depuis six jours, étoit à l'agonie, on ne savoit plus que lui ordonner, et tous les remèdes ne faisoient rien ; on s'avisa à la fin de lui donner de l'émétique.

[1] Cette scène contre les médecins est comme le prélude de la guerre que Molière va leur déclarer. A dater de ce moment, il ne cessera plus de les poursuivre, et de livrer au ridicule ce que Montaigne auroit appelé leur ignorance doctorale.

[2] Environ sept ans avant la représentation de *Don Juan*, Louis XIV étoit tombé malade à Calais ; et son état parut si alarmant, qu'on ne balança pas à le remettre entre les mains d'un célèbre empirique d'Abbeville. Ce médecin sauva la vie du roi en lui administrant le vin émétique, remède alors peu connu. Une cure si merveilleuse mit le vin émétique à la mode, et devint l'objet des disputes des savants. La Faculté se divisa en deux camps ennemis ; on écrivit pour et contre ce remède avec une égale fureur, et c'est dans ces circonstances que Molière se présenta sur le champ de bataille, pour se moquer de tous les combattants.

DON JUAN.

Il réchappa, n'est-ce pas?

SGANARELLE.

Non, il mourut.

DON JUAN.

L'effet est admirable.

SGANARELLE.

Comment! il y avoit six jours entiers qu'il ne pouvoit mourir, et cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace?

DON JUAN.

Tu as raison.

SGANARELLE.

Mais laissons là la médecine, où vous ne croyez point, et parlons des autres choses; car cet habit me donne de l'esprit, et je me sens en humeur de disputer contre vous. Vous savez bien que vous me permettez les disputes, et que vous ne me défendez que les remontrances.

DON JUAN.

Hé bien?

SGANARELLE.

Je veux savoir un peu vos pensées à fond. Est-il possible que vous ne croyiez point du tout au ciel?

DON JUAN.

Laissons cela.

SGANARELLE.

C'est-à-dire que non. Et à l'enfer?

DON JUAN.

Eh?

SGANARELLE.

Tout de même. Et au diable, s'il vous plaît?

DON JUAN.

Oui, oui.

SGANARELLE.

Aussi peu. Ne croyez-vous point à l'autre vie?

DON JUAN.

Ah! ah! ah[1]!

SGANARELLE.

Voilà un homme que j'aurai bien de la peine à convertir. Et dites-moi un peu, [le moine bourru, qu'en croyez-vous? eh!

DON JUAN.

La peste soit du fat!

SGANARELLE.

Et voilà ce que je ne puis souffrir; car il n'y a rien de plus vrai que le moine bourru, et je me ferois pendre pour celui-là[2]. Mais] encore faut-il croire quelque chose [dans le monde]. Qu'est-ce [donc] que vous croyez?

DON JUAN.

Ce que je crois?

SGANARELLE.

Oui.

[1] Cette scène et la suivante firent accuser Molière d'irréligion. « Certes, disoit-« on, s'il n'eût joué que les précieuses, et s'il n'en eût voulu qu'aux petits pour-« points et aux grands canons, il ne mériteroit pas une censure publique, et ne se « seroit pas attiré l'indignation de toutes les personnes de piété : mais qui peut « supporter la hardiesse d'un farceur qui fait plaisanterie de la religion, qui tient « école de libertinage, et qui rend la majesté de Dieu le jouet d'un maître et d'un « valet de théâtre, d'un athée qui s'en rit, et d'un valet plus impie que son maître, « qui en fait rire les autres*? » J'ai représenté un athée, auroit pu dire Molière, mais je n'ai pas fait aimer ses vices, je n'ai pas même excité la pitié en sa faveur. En perdant le sentiment de Dieu, il a perdu le sentiment de la vertu; ou plutôt, c'est parcequ'il a perdu tout sentiment de vertu, qu'il a oublié Dieu; toujours criminel, il n'inspire que l'horreur, et il est puni. J'ai donc fait une pièce morale; et plus don Juan se montrera incrédule, plus il se montrera coupable, moins on sera tenté de l'imiter. En un mot, la justification du poëte est dans l'excès même de la perversité de don Juan : ce n'est pas en adoucissant les traits d'un scélérat qu'on peut espérer de donner une grande leçon.

[2] Fantôme créé par l'imagination du peuple, et qu'on représentoit courant la nuit dans les rues, pour maltraiter les passants. Ce rapprochement entre les croyances de la religion et le moine bourru souleva les ennemis de Molière, et il fut accusé d'impiété pour avoir exprimé cette idée si vraie : qu'il n'est point de religion pour le peuple sans quelque idée superstitieuse.

* Observations sur *le Festin de Pierre*, par Rochemont, page 88.

DON JUAN.

Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit[1].

SGANARELLE.

La belle croyance [et les beaux articles de foi] que voilà! votre religion, à ce que je vois, est donc l'arithmétique? Il faut avouer qu'il se met d'étranges folies dans la tête des hommes, et que, pour avoir bien étudié, on est bien moins sage le plus souvent. Pour moi, monsieur, je n'ai point étudié comme vous, Dieu merci, et personne ne sauroit se vanter de m'avoir jamais rien appris; mais avec mon petit sens, mon petit jugement, je vois les choses mieux que tous les livres, et je comprends fort bien que ce monde que nous voyons n'est pas un champignon qui soit venu tout seul en une nuit. Je voudrois bien vous demander qui a fait ces arbres-là, ces rochers, cette terre, et ce ciel que voilà là-haut; et si tout cela s'est bâti de lui-même. Vous voilà, vous, par exemple, vous êtes là : est-ce que vous vous êtes fait tout seul, et n'a-t-il pas fallu que votre père ait engrossé votre mère pour vous faire? Pouvez-vous voir toutes les inventions dont la machine de l'homme est composée, sans admirer de quelle façon cela est agencé l'un dans l'autre? ces nerfs, ces os, ces veines, ces artères, ces... ce poumon, ce cœur, ce foie, et tous ces autres ingrédients qui sont là, et qui... Oh! dame, interrompez-moi donc, si vous voulez. Je ne saurois disputer, si l'on ne m'interrompt. Vous vous taisez exprès, et me laissez parler par belle malice.

DON JUAN.

J'attends que ton raisonnement soit fini.

SGANARELLE.

Mon raisonnement est qu'il y a quelque chose d'admirable dans l'homme, quoi que vous puissiez dire, que tous les savants ne sauroient expliquer. Cela n'est-il pas merveilleux que me voilà

[1] Quelques commentateurs ont cru voir une allusion dans cette phrase. C'est une erreur : don Juan veut simplement établir de la manière la plus énergique qu'il ne croit qu'aux choses qui peuvent être démontrées arithmétiquement.

[redacted]

ici, et que j'aie quelque chose dans la tête qui pense cent choses différentes en un moment, et fait de mon corps tout ce qu'elle veut? Je veux frapper des mains, hausser le bras, lever les yeux au ciel, baisser la tête, remuer les pieds, aller à droit, à gauche, en avant, en arrière, tourner...

(Il se laisse tomber en tournant.)

DON JUAN.

Bon! voilà ton raisonnement qui a le nez cassé[1].

SGANARELLE.

Morbleu! je suis bien sot de m'amuser à raisonner avec vous; croyez ce que vous voudrez : il m'importe bien que vous soyez damné!

DON JUAN.

Mais, tout en raisonnant, je crois que nous sommes égarés. Appelle un peu cet homme que voilà là-bas, pour lui demander le chemin.

SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARELLE, UN PAUVRE[2].

SGANARELLE.

Hola! ho! l'homme! ho! mon compère! ho! l'ami! un petit mot, s'il vous plaît. Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.

[1] Voilà toute la réponse de don Juan à des arguments qui, pour être présentés d'une manière comique, n'en sont pas moins invincibles. C'est une chose digne de remarque, que, dans le cours de la pièce, jamais don Juan n'entre en discussion réglée avec Sganarelle; il le laisse parler, se moque de ses arguments, et ne les combat pas. En un mot, il est incrédule, mais il n'est pas raisonneur; il pense et il agit en athée, mais il ne croit pas nécessaire de développer ses principes. Et cette observation est d'autant plus importante, qu'elle justifie Molière des reproches d'immoralité adressés à sa pièce. En effet, la manière dont il présente don Juan étoit la seule qui fût sans danger pour la morale. On se laisse quelquefois séduire par de brillants sophismes, jamais par des actions infames.

[2] Cette scène et la précédente, que l'on croyoit perdues, furent publiées pour la première fois en 1813 par M. Simonnin. Il les découvrit toutes deux dans l'édition d'Amsterdam de 1683. Depuis, M. Beuchot a retrouvé les mêmes scènes dans l'édition de 1682, faite sur les manuscrits de Molière. Il paroît, d'après les obser-

LE PAUVRE.

Vous n'avez qu'à suivre cette route, messieurs, et détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt; mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que, depuis quelque temps, il y a des voleurs ici autour.

DON JUAN.

Je te suis obligé, mon ami, et je te rends grace de tout mon cœur.

LE PAUVRE.

Si vous vouliez me secourir, monsieur, de quelque aumône?

DON JUAN.

Ah! ah! ton avis est intéressé, à ce que je vois.

LE PAUVRE.

Je suis un pauvre homme, monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le ciel qu'il vous donne toute sorte de biens.

DON JUAN.

Eh! prie le ciel qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres.

SGANARELLE.

Vous ne connoissez pas monsieur, bon homme; il ne croit qu'en deux et deux sont quatre, et en quatre et quatre sont huit.

DON JUAN.

Quelle est ton occupation parmi ces arbres?

LE PAUVRE.

De prier le ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

DON JUAN.

Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise?

vations de ce savant bibliographe, que l'édition de 1682 fut *cartonnée*, et que deux ou trois exemplaires seulement échappèrent à cette mutilation. Nous publions ces deux scènes, d'après un exemplaire de l'édition de 1683 inséré dans l'édition des œuvres de Molière, avec le titre de H. Wetstein, 1691.

[redacted]

LE PAUVRE.

Hélas! monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.

DON JUAN.

Tu te moques : un homme qui prie le ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.

LE PAUVRE.

Je vous assure, monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents.

DON JUAN.

Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins. Ah! ah! je m'en vais te donner un louis d'or tout-à-l'heure, pourvu que tu veuilles jurer.

LE PAUVRE.

Ah! monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché?

DON JUAN.

Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un louis d'or, ou non; en voici un que je te donne, si tu jures. Tiens. Il faut jurer.

LE PAUVRE.

Monsieur...

DON JUAN.

A moins de cela, tu ne l'auras pas.

SGANARELLE.

Va, va, jure un peu; il n'y a pas de mal.

DON JUAN.

Prends, le voilà, prends, te dis-je; mais jure donc.

LE PAUVRE.

Non, monsieur, j'aime mieux mourir de faim[1].

[1] Cette scène fut supprimée à la seconde représentation, dans la crainte qu'elle ne devînt un sujet de scandale pour les foibles. Mais, en approfondissant la pensée de Molière, on voit qu'il a voulu peindre dans don Juan la dégradation du crime, dans Sganarelle la fragilité des ames intéressées, et dans le pauvre cette vertu naturelle et incorruptible que donne la foi. Celui qui ne croit à rien veut faire le mal pour le mal même, celui qui est foible et intéressé se laisse toucher par l'appât de l'or, tandis que le pauvre qui résiste à la séduction aime mieux mourir de faim que d'offenser Dieu. Ainsi cette scène présente au naturel l'état de l'ame de ces



DON JUAN.

Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité[1]. (*Regardant dans la forêt.*) Mais que vois-je là? un homme attaqué par trois autres! la partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lâcheté[2].

(Il met l'épée à la main, et court au lieu du combat.)

SCÈNE III.

SGANARELLE.

Mon maître est un vrai enragé d'aller se présenter à un péril qui ne le cherche pas. Mais, ma foi, le secours a servi, et les deux ont fait fuir les trois.

trois personnages, tableau moral où le pauvre triomphe sans efforts des séductions du riche, et où le refus d'une aumône qui ne peut être acceptée sans crime est peut-être la plus forte leçon que le vice puisse recevoir de la vertu.

[1] Il me semble qu'il n'y avoit point de raison de retrancher cette scène : elle pouvoit même être utile, car on y voyoit que les impies affectent quelques vertus pour persuader aux simples qu'on n'a pas besoin de la religion pour être vertueux, et que la nature et l'humanité suffisent pour faire du bien. (G.)—Ce mot d'*humanité* n'étoit point encore à la mode, et il y a dans cette phrase, si courte et si précise, une véritable prévision des doctrines du dix-huitième siècle. Comme les sophistes modernes, don Juan rend sa charité stérile pour lui-même, en donnant, au nom de l'humanité, ce qu'il refuse au nom de Dieu. Mot plein de profondeur, et qui ressort du caractère même de don Juan; car la charité faite au nom de Dieu comporte la vertu, tandis que celle faite au nom de l'humanité laisse aux passions toute leur étendue et toutes leurs misères. Tel fut le secret des philosophes du dix-huitième siècle : n'est-ce pas une chose singulière que ce soit Molière qui nous l'ait révélé!

[2] Don Juan expose sa vie pour sauver celle d'un étranger, tandis qu'il est assez lâche pour immoler à ses caprices les plus foibles créatures : c'est ainsi que Lovelace, dont le caractère est évidemment tracé sur celui de don Juan, est fidèle à ses amis, généreux envers ses ennemis, plein de franchise et de valeur; et cependant sa conduite envers une jeune personne sans défense, et qu'il retient prisonnière, est celle du plus vil des scélérats. (G.)— Le caractère de don Juan est une des plus fortes conceptions de Molière; mais ici, comme dans ses autres ouvrages, il n'a peint que ce qu'il avoit observé. C'est dans la société des disciples de Théophile qu'il trouva ses modèles; c'est là qu'il put voir Des Barreaux, Saint-Pavin, Bardouville et le poëte Hénault se livrer à toute la verve de leur impiété : impiété devenue si publique qu'on la chansonnoit dans Paris*. Bardouville, homme difficile et factieux, suivant l'expression de La Rochefoucauld**, fut successivement de

* *Valesiana*, page 31.

** Mémoires de La Rochefoucauld. — *Idem*, du cardinal de Retz.

[redacted]

SCÈNE IV.

DON JUAN, DON CARLOS; SGANARELLE, ***au fond du théâtre.***

DON CARLOS, *remettant son épée.*

On voit, par la fuite de ces voleurs, de quel secours est votre bras. Souffrez, monsieur, que je vous rende graces d'une action si généreuse, et que...

DON JUAN.

Je n'ai rien fait, monsieur, que vous n'eussiez fait en ma place. Notre propre honneur est intéressé dans de pareilles aventures; et l'action de ces coquins étoit si lâche, que c'eût été y prendre part que de ne s'y pas opposer. Mais par quelle rencontre vous êtes-vous trouvé entre leurs mains?

DON CARLOS.

Je m'étois, par hasard, égaré d'un frère et de tous ceux de notre suite; et comme je cherchois à les rejoindre, j'ai fait rencontre de ces voleurs, qui d'abord ont tué mon cheval, et qui, sans votre valeur, en auroient fait autant de moi.

toutes les conspirations contre Richelieu et Mazarin. Il étoit bravo, et se battoit souvent en duel. Un jour il tua son adversaire; il fut pris, jugé, et condamné à avoir la tête tranchée. Des Barreaux fut le rival heureux de Cinq-Mars et du cardinal de Richelieu auprès de Marion de Lorme : Guy-Patin dit « qu'il parloit comme un « homme qui avoit peu de foi, et qu'il infectoit les jeunes gens de son libertinage, « sa conversation étant dangereuse et pestilente au public. » Il se convertit vers la fin de sa vie, mais sa sincérité fut mise en doute. Quant à Saint-Pavin, on sait que Boileau regardoit sa conversion comme une chose moralement impossible.

> Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
> On pourra voir la Seine à la Saint-Jean glacée;
> Arnauld, à Charenton, devenir huguenot;
> Saint-Sorlin, janséniste, et *Saint-Pavin*, bigot.

Enfin le poëte Hénault, ami de Chapelle et de Molière*, étoit de la même société, partageoit les mêmes opinions et menoit la même vie. Il est probable que ces quatre libertins fameux ont fourni à Molière les principaux traits du caractère de don Juan, qui renferme ainsi toute la perversité du siècle; car ce siècle, qui répandit tant de lumière, ne compte guère plus de quatre incrédules.

* *Patiniana*, page 113.

DON JUAN.

Votre dessein est-il d'aller du côté de la ville?

DON CARLOS.

Oui, mais sans y vouloir entrer; et nous nous voyons obligés, mon frère et moi, à tenir la campagne pour une de ces fâcheuses affaires qui réduisent les gentilshommes à se sacrifier, eux et leur famille, à la sévérité de leur honneur, puisque enfin le plus doux succès en est toujours funeste, et que, si l'on ne quitte pas la vie, on est contraint de quitter le royaume; et c'est en quoi je trouve la condition d'un gentilhomme malheureuse, de ne pouvoir point s'assurer sur toute la prudence et toute l'honnêteté de sa conduite, d'être asservi par les lois de l'honneur au déréglement de la conduite d'autrui, et de voir sa vie, son repos et ses biens dépendre de la fantaisie du premier téméraire qui s'avisera de lui faire une de ces injures pour qui un honnête homme doit périr[1].

DON JUAN.

On a cet avantage, qu'on fait courir le même risque et passer mal aussi le temps à ceux qui prennent fantaisie de nous venir faire une offense de gaieté de cœur. Mais ne seroit-ce point une indiscrétion que de vous demander quelle peut être votre affaire?

DON CARLOS.

La chose en est aux termes de n'en plus faire de secret; et, lorsque l'injure a une fois éclaté, notre honneur ne va point à vouloir cacher notre honte, mais à faire éclater notre vengeance, et à publier même le dessein que nous en avons. Ainsi, monsieur, je ne feindrai point de vous dire que l'offense que nous

1 L'auteur avoit déjà attaqué la fureur des duels dans la comédie des *Fâcheux*; mais il avoit gardé certains ménagements sur une matière aussi délicate. Il n'est pas question, dans la situation d'Éraste, d'une dispute particulière; ce gentilhomme se refuse seulement à servir de second à un homme qu'il connoît à peine. Dans *le Festin de Pierre*, Molière ne cache plus son opinion; il développe au contraire les idées les plus justes sur cet abus du courage que Louis XIV s'efforçoit de réprimer. Il peint un gentilhomme très brave obligé de se battre, et faisant des réflexions sur les duels... Qu'on se représente les mœurs du temps, et l'on sera étonné de la hardiesse de Molière. (P.)

[redacted]

cherchons à venger est une sœur séduite et enlevée d'un couvent, et que l'auteur de cette offense est un don Juan Tenorio, fils de don Louis Tenorio. Nous le cherchons depuis quelques jours, et nous l'avons suivi ce matin, sur le rapport d'un valet qui nous a dit qu'il sortoit à cheval, accompagné de quatre ou cinq, et qu'il avoit pris le long de cette côte; mais tous nos soins ont été inutiles, et nous n'avons pu découvrir ce qu'il est devenu [1].

DON JUAN.

Le connoissez-vous, monsieur, ce don Juan dont vous parlez?

DON CARLOS.

Non, quant à moi. Je ne l'ai jamais vu, et je l'ai seulement ouï dépeindre à mon frère; mais la renommée n'en dit pas force bien, et c'est un homme dont la vie...

DON JUAN.

Arrêtez, monsieur, s'il vous plaît. Il est un peu de mes amis, et ce seroit à moi une espèce de lâcheté que d'en ouïr dire du mal.

DON CARLOS.

Pour l'amour de vous, monsieur, je n'en dirai rien du tout, et c'est bien la moindre chose que je vous doive, après m'avoir sauvé la vie, que de me taire devant vous d'une personne que vous connoissez, lorsque je ne puis en parler sans en dire du mal; mais, quelque ami que vous lui soyez, j'ose espérer que vous n'approuverez pas son action, et ne trouverez pas étrange que nous cherchions d'en prendre la vengeance.

DON JUAN.

Au contraire, je vous y veux servir, et vous épargner des soins inutiles. Je suis ami de don Juan, je ne puis pas m'en empêcher; mais il n'est pas raisonnable qu'il offense impunément des gentilshommes, et je m'engage à vous faire faire raison par lui.

[1] L'aventure de don Juan, qui secourt le frère de celle qu'il a séduite, n'est pas dans la pièce originale, mais on la trouve dans presque tous les romans espagnols. Elle avoit d'ailleurs été mise au théâtre en 1639, par le poëte Beys, dans sa comédie de *l'Hôpital des Fous*, acte II, scène I[re]. Molière en a tiré une situation fort intéressante qu'il développe dans la scène suivante, et dont l'idée est encore empruntée aux Espagnols.

DON CARLOS.

Et quelle raison peut-on faire à ces sortes d'injures ?

DON JUAN.

Toute celle que votre honneur peut souhaiter; et, sans vous donner la peine de chercher don Juan davantage, je m'oblige de le faire trouver au lieu que vous voudrez, et quand il vous plaira.

DON CARLOS.

Cet espoir est bien doux, monsieur, à des cœurs offensés; mais, après ce que je vous dois, ce me seroit une trop sensible douleur que vous fussiez de la partie.

DON JUAN.

Je suis si attaché à don Juan, qu'il ne sauroit se battre que je ne me batte aussi; mais enfin j'en réponds comme de moi-même, et vous n'avez qu'à dire quand vous voulez qu'il paroisse, et vous donne satisfaction.

DON CARLOS.

Que ma destinée est cruelle! Faut-il que je vous doive la vie, et que don Juan soit de vos amis?

SCÈNE V.

DON ALONSE, DON CARLOS, DON JUAN, SGANARELLE.

DON ALONSE, *parlant à ceux de sa suite, sans voir don Carlos ni don Juan.*

Faites boire là mes chevaux, et qu'on les amène après nous; je veux un peu marcher à pied. (*Les apercevant tous deux.*) O ciel! que vois-je ici? Quoi! mon frère, vous voilà avec notre ennemi mortel!

DON CARLOS.

Notre ennemi mortel?

DON JUAN, *mettant la main sur la garde de son épée.*

Oui, je suis don Juan moi-même, et l'avantage du nombre ne m'obligera pas à vouloir déguiser mon nom.

[redacted]

DON ALONSE, *mettant l'épée à la main.*

Ah ! traître, il faut que tu périsses ; et...

(Sganarelle court se cacher.)

DON CARLOS.

Ah ! mon frère, arrêtez. Je lui suis redevable de la vie ; et, sans le secours de son bras, j'aurois été tué par des voleurs que j'ai trouvés.

DON ALONSE.

Et voulez-vous que cette considération empêche notre vengeance ? Tous les services que nous rend une main ennemie ne sont d'aucun mérite pour engager notre ame ; et, s'il faut mesurer l'obligation à l'injure, votre reconnoissance, mon frère, est ici ridicule ; et comme l'honneur est infiniment plus précieux que la vie, c'est ne devoir rien proprement, que d'être redevable de la vie à qui nous a ôté l'honneur.

DON CARLOS.

Je sais la différence, mon frère, qu'un gentilhomme doit toujours mettre entre l'un et l'autre ; et la reconnoissance de l'obligation n'efface point en moi le ressentiment de l'injure ; mais souffrez que je lui rende ici ce qu'il m'a prêté, que je m'acquitte sur-le-champ de la vie que je lui dois, par un délai de notre vengeance, et lui laisse la liberté de jouir, durant quelques jours, du fruit de son bienfait.

DON ALONSE.

Non, non, c'est hasarder notre vengeance que de la reculer, et l'occasion de la prendre peut ne plus revenir. Le ciel nous l'offre ici, c'est à nous d'en profiter. Lorsque l'honneur est blessé mortellement, on ne doit point songer à garder aucunes mesures ; et, si vous répugnez à prêter votre bras à cette action, vous n'avez qu'à vous retirer, et laisser à ma main la gloire d'un tel sacrifice.

DON CARLOS.

De grace, mon frère...

DON ALONSE.

Tous ces discours sont superflus : il faut qu'il meure.

DON CARLOS.

Arrêtez, vous dis-je, mon frère. Je ne souffrirai point du tout qu'on attaque ses jours; et je jure le ciel que je le défendrai ici contre qui que ce soit, et je saurai lui faire un rempart de cette même vie qu'il a sauvée; et, pour adresser vos coups, il faudra que vous me perciez.

DON ALONSE.

Quoi! vous prenez le parti de notre ennemi contre moi; et, loin d'être saisi à son aspect des mêmes transports que je sens, vous faites voir pour lui des sentiments pleins de douceur!

DON CARLOS.

Mon frère, montrons de la modération dans une action légitime; et ne vengeons point notre honneur avec cet emportement que vous témoignez. Ayons du cœur dont nous soyons les maîtres, une valeur qui n'ait rien de farouche, et qui se porte aux choses par une pure délibération de notre raison, et non point par le mouvement d'une aveugle colère. Je ne veux point, mon frère, demeurer redevable à mon ennemi; et je lui ai une obligation dont il faut que je m'acquitte avant toute chose. Notre vengeance, pour être différée, n'en sera pas moins éclatante; au contraire, elle en tirera de l'avantage; et cette occasion de l'avoir pu prendre la fera paroître plus juste aux yeux de tout le monde.

DON ALONSE.

O l'étrange foiblesse, et l'aveuglement effroyable de hasarder ainsi les intérêts de son honneur pour la ridicule pensée d'une obligation chimérique!

DON CARLOS.

Non, mon frère, ne vous mettez pas en peine. Si je fais une faute, je saurai bien la réparer, et je me charge de tout le soin de notre honneur; je sais à quoi il nous oblige, et cette suspension d'un jour, que ma reconnoissance lui demande, ne fera qu'augmenter l'ardeur que j'ai de le satisfaire. Don Juan, vous voyez que j'ai soin de vous rendre le bien que j'ai reçu de vous, et vous devez par-là juger du reste, croire que je m'acquitte

[redacted]

avec la même chaleur de ce que je dois, et que je ne serai pas moins exact à vous payer l'injure que le bienfait. Je ne veux point vous obliger ici à expliquer vos sentiments, et je vous donne la liberté de penser à loisir aux résolutions que vous avez à prendre. Vous connoissez assez la grandeur de l'offense que vous nous avez faite, et je vous fais juge vous-même des réparations qu'elle demande. Il est des moyens doux pour nous satisfaire; il en est de violents et de sanglants : mais enfin, quelque choix que vous fassiez, vous m'avez donné parole de me faire faire raison par don Juan. Songez à me la faire, je vous prie, et vous ressouvenez que, hors d'ici, je ne dois plus qu'à mon honneur.

DON JUAN.

Je n'ai rien exigé de vous, et vous tiendrai ce que j'ai promis.

DON CARLOS.

Allons, mon frère; un moment de douceur ne fait aucune injure à la sévérité de notre devoir [1].

SCÈNE VI.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

Holà! hé! Sganarelle!

SGANARELLE, *sortant de l'endroit où il étoit caché.*

Plait-il?

[1] C'est une situation des plus dramatiques que celle de don Carlos devant la vie à celui dont il a juré la mort, lui rendant ce qu'il a reçu de lui, en le sauvant à son tour, songeant à ce que l'honneur exige, après que la reconnoissance est satisfaite, et attaquant comme son ennemi l'homme qu'il vient de défendre comme son libérateur. Cette situation, qu'on doit à la noble et riche imagination des Espagnols, est le sujet d'un des plus beaux ouvrages de leur théâtre, que trois de nos auteurs ont imité, Boisrobert et Scarron, sous le titre des *Généreux Ennemis*, et Thomas Corneille, sous celui des *Illustres Ennemis*. Molière ensuite, réduisant en deux scènes ce qu'ils avoient développé dans une pièce entière, en a fait un épisode de son *Festin de Pierre*. Le Sage, à son tour, en a fait une des histoires dont son *Diable boiteux* est enrichi : c'est celle qui est intitulée, *Amours du comte de Belflor et de Léonor de Cespèdes*. Enfin, Beaumarchais l'a emprunté à Le Sage, pour en faire un des incidents de son drame d'*Eugénie*. (A.)

DON JUAN.

Comment! coquin, tu fuis quand on m'attaque!

SGANARELLE.

Pardonnez-moi, monsieur, je viens seulement d'ici près. Je crois que cet habit est purgatif, et que c'est prendre médecine que de le porter.

DON JUAN.

Peste soit de l'insolent! Couvre au moins ta poltronnerie d'un voile plus honnête. Sais-tu bien qui est celui à qui j'ai sauvé la vie?

SGANARELLE.

Moi? non.

DON JUAN.

C'est un frère d'Elvire.

SGANARELLE.

Un...

DON JUAN.

Il est assez honnête homme, il en a bien usé, et j'ai regret d'avoir démêlé avec lui.

SGANARELLE.

Il vous seroit aisé de pacifier toutes choses.

DON JUAN.

Oui; mais ma passion est usée pour done Elvire, et l'engagement ne compatit point avec mon humeur. J'aime la liberté en amour, tu le sais, et je ne saurois me résoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles. Je te l'ai dit vingt fois, j'ai une pente naturelle à me laisser aller à tout ce qui m'attire. Mon cœur est à toutes les belles, et c'est à elles à le prendre tour-à-tour, et à le garder tant qu'elles le pourront. Mais quel est le superbe édifice que je vois entre ces arbres?

SGANARELLE.

Vous ne le savez pas?

DON JUAN.

Non, vraiment.

SGANARELLE.

Bon; c'est le tombeau que le commandeur faisoit faire lorsque vous le tuâtes.

DON JUAN.

Ah! tu as raison. Je ne savois pas que c'étoit de ce côté-ci qu'il étoit. Tout le monde m'a dit des merveilles de cet ouvrage, aussi bien que de la statue du commandeur; et j'ai envie de l'aller voir.

SGANARELLE.

Monsieur, n'allez point là.

DON JUAN.

Pourquoi?

SGANARELLE.

Cela n'est pas civil, d'aller voir un homme que vous avez tué.

DON JUAN.

Au contraire, c'est une visite dont je lui veux faire civilité, et qu'il doit recevoir de bonne grace, s'il est galant homme. Allons, entrons dedans.

(Le tombeau s'ouvre, et l'on voit la statue du commandeur.)

SGANARELLE.

Ah! que cela est beau! les belles statues! le beau marbre! les beaux piliers! Ah! que cela est beau! Qu'en dites-vous, monsieur?

DON JUAN.

Qu'on ne peut voir aller plus loin l'ambition d'un homme mort; et ce que je trouve admirable, c'est qu'un homme qui s'est passé durant sa vie d'une assez simple demeure en veuille avoir une si magnifique pour quand il n'en a plus que faire.

SGANARELLE.

Voici la statue du commandeur.

DON JUAN.

Parbleu! le voilà bon, avec son habit d'empereur romain!

SGANARELLE.

Ma foi, monsieur, voilà qui est bien fait. Il semble qu'il est en vie, et qu'il s'en va parler. Il jette des regards sur nous qui

me feroient peur si j'étois tout seul, et je pense qu'il ne prend pas plaisir de nous voir.

DON JUAN.

Il auroit tort; et ce seroit mal recevoir l'honneur que je lui fais. Demande-lui s'il veut venir souper avec moi.

SGANARELLE.

C'est une chose dont il n'a pas besoin, je crois.

DON JUAN.

Demande-lui, te dis-je.

SGANARELLE.

Vous moquez-vous? Ce seroit être fou, que d'aller parler à une statue.

DON JUAN.

Fais ce que je te dis.

SGANARELLE.

Quelle bizarrerie! Seigneur commandeur... (*à part.*) Je ris de ma sottise; mais c'est mon maître qui me la fait faire. (*haut.*) Seigneur commandeur, mon maître don Juan vous demande si vous voulez lui faire l'honneur de venir souper avec lui. (*La statue baisse la tête.*) Ah!

DON JUAN.

Qu'est-ce? qu'as-tu? Dis donc. Veux-tu parler?

SGANARELLE, *baissant la tête comme la statue.*

La statue...

DON JUAN.

Hé bien! que veux-tu dire, traître?

SGANARELLE.

Je vous dis que la statue...

DON JUAN.

Hé bien, la statue? Je t'assomme, si tu ne parles.

SGANARELLE.

La statue m'a fait signe.

DON JUAN.

La peste le coquin!

SGANARELLE.

Elle m'a fait signe, vous dis-je; il n'est rien de plus vrai. Allez-vous-en lui parler vous-même pour voir. Peut-être...

DON JUAN.

Viens, maraud, viens. Je te veux bien faire toucher au doigt ta poltronnerie. Prends garde. Le seigneur commandeur voudroit-il venir souper avec moi?

(La statue baisse encore la tête.)

SGANARELLE.

Je ne voudrois pas en tenir dix pistoles. Hé bien! monsieur?

DON JUAN.

Allons, sortons d'ici [1].

SGANARELLE, *seul.*

Voilà de mes esprits forts, qui ne veulent rien croire!

[1] Ces trois mots, *Allons, sortons d'ici*, sont d'un incrédule luttant sous le poids de la conviction qui l'écrase, et empressé de changer de lieu, comme s'il pouvoit échapper à la terrible vérité qui le poursuit. Ce troisième acte n'est point un hors-d'œuvre comme le second. Après deux scènes qui servent merveilleusement au développement du caractère de don Juan, la scène où Sganarelle argumente en faveur de Dieu, et la scène du pauvre, l'action commencée au premier acte se renoue par l'arrivée des deux frères d'Elvire; et, à la fin de l'acte, la visite rendue par don Juan à la statue du commandeur prépare le dénoûment de la pièce. Il est presque inutile de dire que cette fin d'acte est de l'original espagnol, et qu'elle a été répétée dans toutes les imitations: c'est une des trois ou quatre scènes essentielles du sujet. (A.)

DON JUAN, *parlant à la Violette et à Ragotin.*

Parbleu ! coquins, je vous apprendrai à laisser monsieur Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connoître les gens.

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, cela n'est rien.

DON JUAN, *à monsieur Dimanche.*

Comment ! vous dire que je n'y suis pas, à monsieur Dimanche, au meilleur de mes amis !

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, je suis votre serviteur. J'étois venu...

DON JUAN.

Allons vite, un siége pour monsieur Dimanche.

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, je suis bien comme cela.

DON JUAN.

Point, point, je veux que vous soyez assis contre moi.

MONSIEUR DIMANCHE.

Cela n'est point nécessaire.

DON JUAN.

Otez ce pliant, et apportez un fauteuil.

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, vous vous moquez ; et...

DON JUAN.

Non, non, je sais ce que je vous dois ; et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur...

DON JUAN.

Allons, asseyez-vous.

MONSIEUR DIMANCHE.

Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étois...

DON JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

[redacted]

MONSIEUR DIMANCHE.

Non, monsieur, je suis bien. Je viens pour...

DON JUAN.

Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

DON JUAN.

Parbleu ! monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

MONSIEUR DIMANCHE.

Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

DON JUAN.

Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.

MONSIEUR DIMANCHE.

Je voudrois bien...

DON JUAN.

Comment se porte madame Dimanche, votre épouse ?

MONSIEUR DIMANCHE.

Fort bien, monsieur, Dieu merci.

DON JUAN.

C'est une brave femme.

MONSIEUR DIMANCHE.

Elle est votre servante, monsieur. Je venois...

DON JUAN.

Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

MONSIEUR DIMANCHE.

Le mieux du monde.

DON JUAN.

La jolie petite fille que c'est ! je l'aime de tout mon cœur.

MONSIEUR DIMANCHE.

C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je vous....

DON JUAN.

Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour ?

MONSIEUR DIMANCHE.

Toujours de même, monsieur. Je...

DON JUAN.

Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?

MONSIEUR DIMANCHE.

Plus que jamais, monsieur, et nous ne saurions en chevir[1].

DON JUAN.

Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille; car j'y prends beaucoup d'intérêt.

MONSIEUR DIMANCHE.

Nous vous sommes, monsieur, infiniment obligés. Je...

DON JUAN, *lui tendant la main.*

Touchez donc là, monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis?

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

DON JUAN.

Parbleu! je suis à vous de tout mon cœur.

MONSIEUR DIMANCHE.

Vous m'honorez trop. Je...

DON JUAN.

Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

MONSIEUR DIMANCHE.

Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

DON JUAN.

Et cela est sans intérêt, je vous prie de le croire.

MONSIEUR DIMANCHE.

Je n'ai point mérité cette grace assurément. Mais, monsieur...

[1] *Chevir*, c'est-à-dire venir à *chef*, et à bout de quelque chose; car il vient de *chef*, ainsi qu'achever. Selon ce, on dit *chevir* d'un homme revêche, d'un cheval farouche; c'est en venir à bout et le mettre à la raison. (Nic.)

DON JUAN.

Oh ça, monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi ?

MONSIEUR DIMANCHE.

Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout-à-l'heure. Je...

DON JUAN, *se levant.*

Allons, vite un flambeau, pour conduire M. Dimanche ; et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter[1].

MONSIEUR DIMANCHE, *se levant aussi.*

Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais...

(Sganarelle ôte les siéges promptement.)

DON JUAN.

Comment ? Je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et, de plus, votre débiteur.

MONSIEUR DIMANCHE.

Ah ! monsieur...

DON JUAN.

C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

MONSIEUR DIMANCHE.

Si...

DON JUAN.

Voulez-vous que je vous reconduise ?

MONSIEUR DIMANCHE.

Ah ! monsieur, vous vous moquez ! Monsieur...

[1] Il faut se souvenir que la scène est en Sicile, pays où, à l'époque présumée de l'action, le caractère vindicatif et jaloux des habitants rendoit les guet-apens fort communs, et où, par conséquent, les personnes un peu considérables ne sortoient guère de nuit qu'avec une escorte de gens armés. Thomas Corneille a changé ce trait de vérité locale : dans son imitation, don Juan offre à M. Dimanche sa calèche, au lieu d'une escorte. (A.)

DON JUAN.

Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service[1].

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MONSIEUR DIMANCHE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Il faut avouer que vous avez en monsieur un homme qui vous aime bien.

MONSIEUR DIMANCHE.

Il est vrai; il me fait tant de civilités et tant de compliments, que je ne saurois jamais lui demander de l'argent.

SGANARELLE.

Je vous assure que toute sa maison périroit pour vous; et je voudrois qu'il vous arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avisât de vous donner des coups de bâton, vous verriez de quelle manière…

MONSIEUR DIMANCHE.

Je le crois; mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

SGANARELLE.

Oh! ne vous mettez pas en peine, il vous paiera le mieux du monde.

MONSIEUR DIMANCHE.

Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en votre particulier.

[1] Cette scène, la plus comique de la pièce, est une peinture fidèle des marchands du dix-septième siècle. Les grands seigneurs prenoient alors un ascendant singulier sur cette sorte de créanciers; ils croyoient leur faire honneur en retenant leur argent. Ces derniers avoient autant d'humilité que les autres de hauteur : le plus petit mot de bienveillance et de protection suffisoit pour les satisfaire. C'est ainsi que don Juan accable M. Dimanche de tant de politesses, que celui-ci ne trouve pas un moment pour lui parler de sa dette, et se borne à implorer la protection de Sganarelle. Rien n'est plus plaisant et plus dramatique. (P.)

SGANARELLE.

Fi ! ne me parlez pas de cela.

MONSIEUR DIMANCHE.

Comment ? Je...

SGANARELLE.

Ne sais-je pas bien que je vous dois ?

MONSIEUR DIMANCHE.

Oui. Mais...

SGANARELLE.

Allons, monsieur Dimanche, je vais vous éclairer.

MONSIEUR DIMANCHE.

Mais, mon argent.

SGANARELLE, *prenant M. Dimanche par le bras.*

Vous moquez-vous ?

MONSIEUR DIMANCHE.

Je veux...

SGANARELLE, *le tirant.*

Hé !

MONSIEUR DIMANCHE.

J'entends...

SGANARELLE, *le poussant vers la porte.*

Bagatelles.

MONSIEUR DIMANCHE.

Mais...

SGANARELLE, *le poussant encore.*

Fi !

MONSIEUR DIMANCHE.

Je...

SGANARELLE, *le poussant tout-à-fait hors du théâtre.*

Fi ! vous dis-je [1].

[1] Molière place Sganarelle dans une situation semblable à celle de son maître ; mais il l'en tire par des moyens différents, et tout-à-fait conformes à l'état du personnage et à son éducation. J'ai vu un Sganarelle de province faire rire le parterre aux éclats en demandant, à son tour, des nouvelles de madame Dimanche, de ses enfants, du petit chien Brusquet, etc. Pourquoi Molière n'a-t-il pas usé de ce moyen, qui produit beaucoup d'effet ? C'est que Sganarelle ne peut mystifier

SCÈNE V.

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE.

LA VIOLETTE, *à don Juan.*

Monsieur, voilà monsieur votre père.

Ah ! me voici bien ! Il me fall cette visite pour me faire enrager.

SCÈNE VI.

DON LOUIS, DON JUAN, SGANARELLE.

DON LOUIS.

Je vois bien que je vous embarrasse, et que vous vous passeriez fort aisément de ma venue. A dire vrai, nous nous incommodons étrangement l'un et l'autre ; et si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportements. Hélas ! que nous savons peu ce que nous faisons, quand nous ne laissons pas au ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui, et que nous venons à l'importuner par nos souhaits aveugles et nos demandes inconsidérées ! J'ai souhaité un fils avec des ardeurs non pareilles ; je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables ; et ce fils, que j'obtiens en fatiguant le ciel de vœux, est le chagrin et le supplice de cette vie même dont je croyois qu'il devoit être la joie et la consolation. De quel œil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes, dont on a peine, aux yeux du monde, d'adoucir le mauvais visage ; cette suite continuelle de méchantes affaires, qui nous réduisent à toute heure à lasser les bontés du souverain, et qui ont épuisé auprès de lui le mérite de mes ser-

M. Dimanche sans lui apprendre que don Juan s'est moqué de lui, et sans irriter celui qu'il brûle de renvoyer. Molière veut bien faire rire, mais jamais en blessant la vérité.

[redacted]

vices, et le crédit de mes amis? Ah! quelle bassesse est la vôtre! Ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance? Êtes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité? Et qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentilhomme? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes, et que ce nous soit une gloire d'être sortis d'un sang noble, lorsque nous vivons en infames? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. Aussi, nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler; et cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, et de ne point dégénérer de leur vertu, si nous voulons être estimés leurs véritables descendants. Ainsi, vous descendez en vain des aïeux dont vous êtes né; ils vous désavouent pour leur sang, et tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage; au contraire, l'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre déshonneur, et leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin qu'un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature; que la vertu est le premier titre de noblesse; que je regarde bien moins au nom qu'on signe, qu'aux actions qu'on fait, et que je ferois plus d'état du fils d'un crocheteur, qui seroit honnête homme, que du fils d'un monarque, qui vivroit comme vous[1].

[1] On ne peut lire cette scène sans se rappeler aussitôt celle de Géronte et de Dorante dans *le Menteur* : et il est impossible que Molière ne s'en soit pas souvenu en écrivant la sienne. C'est dans toutes deux un vieux gentilhomme qui vient réprimander un fils dont la conduite est indigne de sa naissance ; et l'on peut remarquer dans les vers sublimes de Corneille quelques pensées, quelques expressions même, dont s'est enrichie la prose éloquente de Molière. (A.)—C'est dans ces morceaux que Molière s'élève au-dessus de son génie :

Interdum vocem comœdia tollit ;

c'est là qu'il étale une philosophie profonde, une éloquence vraiment sublime, quoique toujours simple et naturelle. Il y avoit sans doute un grand courage à s'exprimer ainsi sur la noblesse, dans un temps où ce préjugé étoit dans toute sa force, et il n'y avoit qu'un génie tel que celui de Molière qui pût lui donner le droit de débiter une morale aussi grave et aussi sévère, devant toute la cour de France. (G.)

[redacted]

DON JUAN.

Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler [1].

DON LOUIS.

Non, insolent, je ne veux point m'asseoir, ni parler davantage, et je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton ame; mais sache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions; que je saurai, plus tôt que tu ne penses, mettre une borne à tes déréglements, prévenir sur toi le courroux du ciel, et laver, par ta punition, la honte de t'avoir fait naître.

SCÈNE VII.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN, *adressant encore la parole à son père, quoiqu'il soit sorti.*

Hé! mourez le plus tôt que vous pourrez, c'est le mieux que vous puissiez faire. Il faut que chacun ait son tour, et j'enrage de voir des pères qui vivent autant que leurs fils. (*Il se met dans un fauteuil.*)

SGANARELLE.

Ah! monsieur, vous avez tort.

DON JUAN, *se levant.*

J'ai tort!

SGANARELLE, *tremblant.*

Monsieur...

DON JUAN.

J'ai tort!

SGANARELLE.

Oui, monsieur, vous avez tort d'avoir souffert ce qu'il vous

[1] Les injures et les outrages révolteroient moins que cette insultante ironie. Dans cette réponse, Molière prépare l'hypocrisie de don Juan en le montrant incapable de repentir. On peut revenir des égarements de la passion, jamais de ceux d'une froide perversité.

a dit, et vous le deviez mettre dehors par les épaules. A-t-on jamais rien vu de plus impertinent? Un père venir faire des remontrances à son fils, et lui dire de corriger ses actions, de se ressouvenir de sa naissance, de mener une vie d'honnête homme, et cent autres sottises de pareille nature! Cela se peut-il souffrir à un homme comme vous, qui savez comme il faut vivre? J'admire votre patience; et, si j'avois été en votre place, je l'aurois envoyé promener[1]. (*bas à part.*) O complaisance maudite! à quoi me réduis-tu?

DON JUAN.

Me fera-t-on souper bientôt?

SCÈNE VIII.

DON JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN.

RAGOTIN.

Monsieur, voici une dame voilée qui vient vous parler.

DON JUAN.

Que pourroit ce être?

SGANARELLE.

Il faut voir.

SCÈNE IX.

DONE ELVIRE, *voilée*; DON JUAN, SGANARELLE.

DONE ELVIRE.

Ne soyez point surpris, don Juan, de me voir à cette heure et dans cet équipage. C'est un motif pressant qui m'oblige à cette visite, et ce que j'ai à vous dire ne veut point du tout de

[1] Dans la pièce de De Villiers, don Juan conseille à son père de *retenir son insolence*, et termine cette leçon *par un coup de poing*. Molière épargne au spectateur la vue d'une action si monstrueuse, sans que don Juan soit moins odieux. Le crime étoit possible, puisque Sganarelle s'étonne qu'il n'ait pas été commis, puisqu'il apaise la colère de son maître en admirant sa patience, et que celui-ci approuve tout par son silence et son indifférence.

retardement. Je ne viens point ici pleine de ce courroux que j'ai tantôt fait éclater, et vous me voyez bien changée de ce que j'étois ce matin. Ce n'est plus cette done Elvire qui faisoit des vœux contre vous, et dont l'ame irritée ne jetoit que menaces et ne respiroit que vengeance. Le ciel a banni de mon ame toutes ces indignes ardeurs que je sentois pour vous, tous ces transports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportements d'un amour terrestre et grossier; et il n'a laissé dans mon cœur pour vous qu'une flamme épurée de tout le commerce des sens, une tendresse toute sainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour soi, et ne se met en peine que de votre intérêt.

DON JUAN, *bas, à Sganarelle.*

Tu pleures, je pense?

SGANARELLE.

Pardonnez-moi.

DONE ELVIRE.

C'est ce parfait et pur amour qui me conduit ici pour votre bien, pour vous faire part d'un avis du ciel, et tâcher de vous retirer du précipice où vous courez. Oui, don Juan, je sais tous les déréglements de votre vie; et ce même ciel, qui m'a touché le cœur et fait jeter les yeux sur les égarements de ma conduite, m'a inspiré de vous venir trouver, et de vous dire de sa part que vos offenses ont épuisé sa miséricorde, que sa colère redoutable est prête de tomber sur vous, qu'il est en vous de l'éviter par un prompt repentir, et que peut-être vous n'avez pas encore un jour à vous pouvoir soustraire au plus grand de tous les malheurs. Pour moi, je ne tiens plus à vous par aucun attachement du monde. Je suis revenue, graces au ciel, de toutes mes folles pensées; ma retraite est résolue, et je ne demande qu'assez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ai faite, et mériter, par une austère pénitence, le pardon de l'aveuglement où m'ont plongée les transports d'une passion condamnable. Mais, dans cette retraite, j'aurois une douleur extrême qu'une personne que j'ai chérie tendrement devînt un exemple

[redacted]

funeste de la justice du ciel; et ce me sera une joie incroyable, si je puis vous porter à détourner de dessus votre tête l'épouvantable coup qui vous menace. De grace, don Juan, accordez-moi, pour dernière faveur, cette douce consolation; ne me refusez point votre salut, que je vous demande avec larmes; et, si vous n'êtes point touché de votre intérêt, soyez-le au moins de mes prières, et m'épargnez le cruel déplaisir de vous voir condamner à des supplices éternels.

SGANARELLE, *à part.*

Pauvre femme!

DONE ELVIRE.

Je vous ai aimé avec une tendresse extrême, rien au monde ne m'a été aussi cher que vous; j'ai oublié mon devoir pour vous, j'ai fait toutes choses pour vous; et toute la récompense que je vous en demande, c'est de corriger votre vie, et de prévenir votre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi. Encore une fois, don Juan, je vous le demande avec larmes; et, si ce n'est assez des larmes d'une personne que vous avez aimée, je vous en conjure par tout ce qui est le plus capable de vous toucher.

SGANARELLE, *à part, regardant don Juan.*

Cœur de tigre!

DONE ELVIRE.

Je m'en vais, après ce discours; et voilà tout ce que j'avois à vous dire.

DON JUAN.

Madame, il est tard, demeurez ici. On vous y logera le mieux qu'on pourra.

DONE ELVIRE.

Non, don Juan, ne me retenez pas davantage.

DON JUAN.

Madame, vous me ferez plaisir de demeurer, je vous assure.

DONE ELVIRE.

Non, vous dis-je; ne perdons point de temps en discours superflus. Laissez-moi vite aller, ne faites aucune instance

pour me conduire, et songez seulement à profiter de mon avis[1].

SCÈNE X.

DON JUAN, SGANARELLE.

DON JUAN.

Sais-tu bien que j'ai encore senti quelque peu d'émotion pour elle, que j'ai trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre, et que son habit négligé, son air languissant et ses larmes, ont réveillé en moi quelques petits restes d'un feu éteint[2]?

SGANARELLE.

C'est-à-dire que ses paroles n'ont fait aucun effet sur vous.

DON JUAN.

Vite à souper.

SGANARELLE.

Fort bien.

SCÈNE XI.

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

DON JUAN, *se mettant à table.*

Sganarelle, il faut songer à s'amender, pourtant.

SGANARELLE.

Oui-dà.

DON JUAN.

Oui, ma foi, il faut s'amender. Encore vingt ou trente ans de cette vie-ci, et puis nous songerons à nous.

SGANARELLE.

Oh!

[1] Elvire, sans étaler de sentiments romanesques, inspire le plus vif intérêt. Les conseils qu'elle donne à l'amant qui l'a trahie sont pleins de tendresse et de véritable sensibilité; ils paroissent d'autant mieux placés à la fin de la pièce, qu'ils mettent le comble à la scélératesse de don Juan, qui s'y montre insensible. (P.)

[2] Don Juan, insensible aux avertissements de son père, n'éprouve, en écoutant ceux de sa maîtresse, que le desir d'être encore plus coupable. Ainsi toutes les actions, toutes les pensées de don Juan tendent au mal, et les gradations criminelles de ce caractère sont effrayantes de vérité.

[redacted]

DON JUAN.

Qu'en dis-tu?

SGANARELLE.

Rien. Voilà le souper.

(Il prend un morceau d'un des plats qu'on apporte, et le met dans sa bouche.)

DON JUAN.

Il me semble que tu as la joue enflée : qu'est-ce que c'est? Parle donc. Qu'as-tu là?

SGANARELLE.

Rien.

DON JUAN.

Montre un peu. Parbleu! c'est une fluxion qui lui est tombée sur la joue. Vite une lancette pour percer cela! le pauvre garçon n'en peut plus, et cet abcès le pourroit étouffer. Attends : voyez comme il étoit mûr! Ah! coquin que vous êtes!

SGANARELLE.

Ma foi, monsieur, je voulois voir si votre cuisinier n'avoit point mis trop de sel ou trop de poivre.

DON JUAN.

Allons, mets-toi là, et mange. J'ai affaire de toi, quand j'aurai soupé[1]. Tu as faim, à ce que je vois.

SGANARELLE, *se mettant à table.*

Je le crois bien, monsieur, je n'ai point mangé depuis ce matin. Tâtez de cela, voilà qui est le meilleur du monde.

(A Ragotin, qui, à mesure que Sganarelle met quelque chose sur son assiette, la lui ôte, dès que Sganarelle tourne la tête.)

Mon assiette, mon assiette! Tout doux, s'il vous plaît. Vertubleu! petit compère, que vous êtes habile à donner des assiettes nettes! Et vous, petit la Violette, que vous savez présenter à boire à propos!

(Pendant que la Violette donne à boire à Sganarelle, Ragotin ôte encore son assiette.)

[1] Don Juan éprouve un sentiment de terreur dont il ne se rend pas compte : voilà pourquoi il fait placer son valet près de lui; mais, pour s'excuser à ses propres yeux, il suppose qu'il aura besoin de Sganarelle après son souper, c'est-à-dire à l'heure où Sganarelle lui-même devoit se mettre à table : circonstance qui justifie également le poëte.



DON JUAN.

Qui peut frapper de cette sorte?

SGANARELLE.

Qui diable nous vient troubler dans notre repas?

DON JUAN.

Je veux souper en repos, au moins, et qu'on ne laisse entrer personne.

SGANARELLE.

Laissez-moi faire, je m'y en vais moi-même.

DON JUAN, *voyant venir Sganarelle effrayé.*

Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il?

SGANARELLE, *baissant la tête comme la statue.*

Le... qui est là.

DON JUAN.

Allons voir, et montrons que rien ne me sauroit ébranler.

SGANARELLE.

Ah! pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu?

SCÈNE XII.

DON JUAN, LA STATUE DU COMMANDEUR, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

DON JUAN, *à ses gens.*

Une chaise et un couvert. Vite donc.

(Don Juan et la statue se mettent à table.)

(à Sganarelle.)

Allons, mets-toi à table.

SGANARELLE.

Monsieur, je n'ai plus faim.

DON JUAN.

Mets-toi là, te dis-je. A boire. A la santé du commandeur! Je te la porte, Sganarelle! Qu'on lui donne du vin.

SGANARELLE.

Monsieur, je n'ai pas soif.

[redacted]

DON JUAN.

Bois, et chante ta chanson [1], pour régaler le commandeur.

SGANARELLE.

Je suis enrhumé, monsieur.

DON JUAN.

Il n'importe. Allons. Vous autres, (*à ses gens.*) venez, accompagnez sa voix.

LA STATUE.

Don Juan, c'est assez. Je vous invite à venir demain souper avec moi. En aurez-vous le courage?

DON JUAN.

Oui. J'irai, accompagné du seul Sganarelle.

SGANARELLE.

Je vous rends graces, il est demain jeûne pour moi.

DON JUAN, *à Sganarelle.*

Prends ce flambeau.

LA STATUE.

On n'a pas besoin de lumière, quand on est conduit par le ciel [2].

[1] *Chante donc*, dit aussi don Juan dans la pièce de Dorimon ; à quoi le valet répond :

Que je chante à la fin de mon sort!
Je ne suis pas un cygne, et je suis catholique.

[2] Cette scène est courte, et elle devoit l'être. Plus les impressions de la terreur sont rapides, plus elles sont profondes. Aussi Molière s'est-il bien gardé d'imiter ses prédécesseurs, qui ont fait tenir de longs discours à la statue, et qui, en prolongeant cette situation, en ont manqué l'effet. Fidèle à toutes les convenances de son sujet, Molière fait à peine prononcer quelques mots au commandeur ; encore ces mots ne renferment-ils ni sentences ni leçons. Les avertissements qui peuvent frapper le cœur de l'impie lui sont donnés par de plus touchants interprètes. Ainsi toute la morale qui tient à l'honneur est dans la bouche du père ; toute celle qui tient au sentiment est dans la bouche d'Elvire. La statue n'avoit pas besoin de discours ; sa seule action devoit épouvanter ou convaincre les incrédules.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une campagne.

SCÈNE I.

DON LOUIS, DON JUAN, SGANARELLE.

DON LOUIS.

Quoi! mon fils, seroit-il possible que la bonté du ciel eût exaucé mes vœux? Ce que vous me dites est-il bien vrai? Ne m'abusez-vous point d'un faux espoir, et puis-je prendre quelque assurance sur la nouveauté surprenante d'une telle conversion?

DON JUAN.

Oui, vous me voyez revenu de toutes mes erreurs; je ne suis plus le même d'hier au soir, et le ciel, tout d'un coup, a fait en moi un changement qui va surprendre tout le monde. Il a touché mon ame et dessillé mes yeux; et je regarde avec horreur le long aveuglement où j'ai été, et les désordres criminels de la vie que j'ai menée. J'en repasse dans mon esprit toutes les abominations, et m'étonne comme le ciel les a pu souffrir si longtemps, et n'a pas vingt fois, sur ma tête, laissé tomber les coups de sa justice redoutable. Je vois les graces que sa bonté m'a faites en ne me punissant point de mes crimes; et je prétends en profiter comme je dois, faire éclater aux yeux du monde un soudain changement de vie, réparer par-là le scandale de mes actions passées, et m'efforcer d'en obtenir du ciel une pleine rémission. C'est à quoi je vais travailler; et je vous prie, monsieur, de vouloir bien contribuer à ce dessein, et de m'aider vous-même à faire choix d'une personne qui me serve de guide,

et sous la conduite de qui je puisse marcher sûrement dans le chemin où je m'en vais entrer [1].

DON LOUIS.

Ah ! mon fils, que la tendresse d'un père est aisément rappelée, et que les offenses d'un fils s'évanouissent vite au moindre mot de repentir [2] ! Je ne me souviens plus déja de tous les déplaisirs que vous m'avez donnés, et tout est effacé par les paroles que vous venez de me faire entendre. Je ne me sens pas, je l'avoue ; je jette des larmes de joie ; tous mes vœux sont satisfaits, et je n'ai plus rien désormais à demander au ciel. Embrassez-moi, mon fils, et persistez, je vous conjure, dans cette louable pensée. Pour moi, j'en vais, tout de ce pas, porter

[1] Ici don Juan change de volonté, mais il ne change pas de caractère. Riche, brave, séduisant, il s'est montré jusqu'à ce jour tel qu'il est, autant ennemi du ciel que de la terre, n'ayant de loi que ses caprices, et de maximes que celles du plaisir et de la débauche ; mais la haine universelle est prête à l'accabler, mais le déshonneur de ses épouses trompées suscite contre lui le courroux de plusieurs familles, mais l'aversion publique lui enlève tous ses amis, et le plonge dans un isolement qui le fatigue, mais les dettes qui le pressent gênent toutes ses dépenses depuis que la méfiance lui a fermé toutes les bourses ; insolvable et poursuivi, son père le déshérite en le maudissant. C'est peu de tant de périls : on feint que l'ombre d'un homme tué de sa main s'attache à ses traces pour l'effrayer, image ingénieuse du remords secret qui contriste les plus scélérats. C'est alors que la force des choses le réduit à songer aux ressources du mensonge et de l'imposture. Sa volonté de tout railler et de tout braver cède à ses nouvelles réflexions : il change alors non de caractère, mais de langage et de maintien. Cette grande péripétie est merveilleusement motivée dans la prose excellente de Molière, morceau d'éloquence digne de faire pressentir au public le génie qui venoit de créer *le Tartuffe*, non encore représenté. (L. M.)—Thomas Corneille a singulièrement affoibli cette scène, en motivant l'hypocrisie de don Juan sur le desir de faire acquitter ses dettes. Un pareil motif ne pouvoit suffire pour déterminer un aussi grand changement. Don Juan se fait hypocrite pour couvrir tous ses crimes d'un voile que personne n'ose soulever. Il se fait hypocrite pour *jouir en repos*, comme il le dit lui-même, *d'une impunité souveraine*. On ne peut toucher à Molière sans l'affoiblir. Voilà ce que nous apprennent les efforts de Corneille, et quelquefois aussi les critiques des commentateurs.

[2] Térence, qui savoit comme Molière lire dans le fond du cœur, donne le même sentiment au père de Simon :

> Pro peccato magno paulum supplicii satis est patri.
>
> *Andria*, act. V, sc. III.

« C'est assez pour un père que de punir légèrement les plus grandes fautes d'un « fils. »

l'heureuse nouvelle à votre mère, partager avec elle les doux transports du ravissement où je suis, et rendre graces au ciel des saintes résolutions qu'il a daigné vous inspirer.

SCÈNE II.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Ah! monsieur, que j'ai de joie de vous voir converti! Il y a long-temps que j'attendois cela; et voilà, graces au ciel, tous mes souhaits accomplis.

DON JUAN.

La peste le benêt!

SGANARELLE.

Comment, le benêt?

DON JUAN.

Quoi! tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire, et tu crois que ma bouche étoit d'accord avec mon cœur?

SGANARELLE.

Quoi! ce n'est pas.... Vous ne.... Votre.... (*à part.*) Oh! quel homme! quel homme! quel homme!

DON JUAN.

Non, non, je ne suis point changé, et mes sentiments sont toujours les mêmes.

SGANARELLE.

Vous ne vous rendez pas à la surprenante merveille de cette statue mouvante et parlante?

DON JUAN.

Il y a bien quelque chose là-dedans que je ne comprends pas; mais, quoi que ce puisse être, cela n'est pas capable, ni de convaincre mon esprit, ni d'ébranler mon ame; et, si j'ai dit que je voulois corriger ma conduite, et me jeter dans un train de vie exemplaire, c'est un dessein que j'ai formé par pure politique, un stratagème utile, une grimace nécessaire où je veux

me contraindre, pour ménager un père dont j'ai besoin, et me mettre à couvert, du côté des hommes, de cent fâcheuses aventures qui pourroient m'arriver. Je veux bien, Sganarelle, t'en faire confidence, et je suis bien aise d'avoir un témoin du fond de mon ame, et des véritables motifs qui m'obligent à faire les choses [1].

SGANARELLE.

Quoi! vous ne croyez rien du tout, et vous voulez cependant vous ériger en homme de bien?

DON JUAN.

Et pourquoi non? Il y en a tant d'autres comme moi, qui se mêlent de ce métier, et qui se servent du même masque, pour abuser le monde!

SGANARELLE.

Ah! quel homme! quel homme!

DON JUAN.

Il n'y a plus de honte maintenant à cela; l'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus. Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer. Aujourd'hui, la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée; et, quoiqu'on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement; mais l'hypocrisie est un vice privilégié qui, de sa main, ferme la bouche à tout le monde, et jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie, à force de grimaces, une société étroite avec tous les gens du parti. Qui en choque un, se les attire tous sur les bras; et ceux que l'on sait même agir de bonne foi là-dessus, et que chacun connoît pour être véritable-

[1] Confidence qui nous fait lire dans les derniers replis de ce cœur infernal. Ainsi don Juan s'est placé au-dessus du remords. Ce n'est plus un simple criminel, c'est un réprouvé; il est tombé par orgueil; et, lorsqu'il croit ne chercher qu'un témoin de sa scélératesse, c'est un admirateur qu'il demande. Ainsi, dans Milton, Satan, tout meurtri de sa chute, se glorifie encore de sa rebellion.

ment touchés, ceux-là, dis-je, sont toujours les dupes des autres; ils donnent bonnement dans le panneau des grimaciers, et appuient aveuglément les singes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connoisse, qui, par ce stratagème, ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, qui se font un bouclier du manteau de la religion, et, sous cet habit respecté, ont la permission d'être s plus méchants hommes du monde ? On a beau savoir leurs n rigues, et les connoître pour ce qu'ils sont, ils ne laissent pas pour cela d'être en crédit parmi les gens; et quelque baissement de tête, un soupir mortifié, et deux roulements d'yeux, rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cet abri favorable que je veux me sauver, et mettre en sûreté mes affaires. Je ne quitterai point mes douces habitudes; mais j'aurai soin de me cacher, et me divertirai à petit bruit. Que si je viens à être découvert, je verrai, sans me remuer, prendre mes intérêts à toute la cabale, et je serai défendu par elle envers et contre tous. Enfin, c'est là le vrai moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en censeur des actions d'autrui, jugerai mal de tout le monde, et n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonnerai jamais, et garderai tout doucement une haine irréconciliable. Je ferai le vengeur des intérêts du ciel; et, sous ce prétexte commode, je pousserai mes ennemis, je les accuserai d'impiété, et saurai déchainer contre eux des zélés indiscrets, qui, sans connoissance de cause, crieront en public après eux, qui les accableront d'injures, et les damneront hautement de leur autorité privée[1]. C'est ainsi qu'il faut profiter des foiblesses des hommes, et qu'un sage esprit s'accommode aux vices de son siècle[2].

[1] Molière a emprunté cette pensée de la satire de Boileau à M. l'abbé Le Vayer.

Damne tous les humains de sa pleine puissance.

Cette satire fut imprimée en 1664. Le *Festin de Pierre* ne parut qu'en 1665.

Morceau admirable, dans lequel Molière se vengeoit des hypocrites qui s'opposoient encore à la représentation du *Tartuffe*. Thomas Corneille a fait de cette tirade une traduction qui mérite d'être étudiée : ses vers, toujours bien tournés, re-

[redacted]

SGANARELLE.

O ciel! qu'entends-je ici? il ne vous manquoit plus que d'être hypocrite, pour vous achever de tout point, et voilà le comble des abominations. Monsieur, cette dernière-ci m'emporte, et je ne puis m'empêcher de parler. Faites-moi tout ce qu'il vous plaira; battez-moi, assommez moi de coups, tuez-moi, si vous voulez; il faut que je décharge mon cœur, et qu'en valet fidèle, je vous dise ce que je dois. Sachez, monsieur, que tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise; et, comme dit fort bien cet auteur que je ne connois pas, l'homme est, en ce monde, ainsi que l'oiseau sur la branche; la branche est attachée à l'arbre; qui s'attache à l'arbre suit de bons préceptes; les bons préceptes valent mieux que les belles paroles; les belles paroles sont à la cour; à la cour sont les courtisans; les courtisans suivent la mode; la mode vient de la fantaisie; la fantaisie est une faculté de l'ame; l'ame est ce qui nous donne la vie; la vie finit par la mort; la mort nous fait penser au ciel; le ciel est au-dessus de la terre; la terre n'est point la mer; la mer est sujette aux orages; les orages tourmentent les vaisseaux; les vaisseaux ont besoin d'un bon pilote; un bon pilote a de la prudence; la prudence n'est pas dans les jeunes gens; les jeunes gens doivent obéissance aux vieux; les vieux aiment les richesses; les richesses font les riches; les riches ne sont pas pauvres; les pauvres ont de la nécessité; la nécessité n'a point de loi; qui n'a pas de loi vit en bête brute; et, par conséquent, vous serez damné à tous les diables.

produisent presque chaque expression de la prose vigoureuse de Molière. Mais, en admirant la rare facilité du traducteur, on se demande comment il se fait que toute la verve comique du morceau original ait disparu dans la copie? C'est toujours un excellent portrait de l'hypocrisie, mais ce n'est plus un chef-d'œuvre dont chaque signe excite la surprise, et force à la méditation. Et, par exemple, on y chercheroit vainement cette phrase si expressive: « Dès qu'on m'aura choqué tant soit peu, « je ne pardonnerai jamais, et *garderai tout doucement une haine irréconci-* » *liable.* » Expression qui montre à la fois le visage de l'hypocrite et le fond de son cœur. Thomas Corneille a également senti l'impossibilité de rendre cette pensée, qu'on croiroit échappée à l'éloquence de Pascal: « L'hypocrisie est un *vice privi-* « *légié*, qui de sa main ferme la bouche à tout le monde, *et jouit en repos d'une* « *impunité souveraine.* »

DON JUAN.

O le beau raisonnement !

SGANARELLE.

Après cela, si vous ne vous rendez, tant pis pour vous.

SCÈNE III.

DON CARLOS, DON JUAN, SGANARELLE.

DON CARLOS.

Don Juan, je vous trouve à propos, et suis bien aise de vous parler ici plutôt que chez vous, pour vous demander vos résolutions. Vous savez que ce soin me regarde, et que je me suis, en votre présence, chargé de cette affaire. Pour moi, je ne le cèle point, je souhaite fort que les choses aillent dans la douceur; et il n'y a rien que je ne fasse pour porter votre esprit à vouloir prendre cette voie, et pour vous voir publiquement confirmer à ma sœur le nom de votre femme.

DON JUAN, *d'un ton hypocrite.*

Hélas! je voudrois bien, de tout mon cœur, vous donner la satisfaction que vous souhaitez; mais le ciel s'y oppose directement; il a inspiré à mon ame le dessein de changer de vie, et je n'ai point d'autres pensées maintenant que de quitter entièrement tous les attachements du monde, de me dépouiller au plus tôt de toutes sortes de vanités, et de corriger désormais, par une austère conduite, tous les déréglements criminels où m'a porté le feu d'une aveugle jeunesse.

DON CARLOS.

Ce dessein, don Juan, ne choque point ce que je dis; et la compagnie d'une femme légitime peut bien s'accommoder avec les louables pensées que le ciel vous inspire.

DON JUAN.

Hélas! point du tout. C'est un dessein que votre sœur elle-même a pris; elle a résolu sa retraite, et nous avons été touchés tous deux en même temps.

[redacted]

DON CARLOS.

Sa retraite ne peut nous satisfaire, pouvant être imputée au mépris que vous feriez d'elle et de notre famille; et notre honneur demande qu'elle vive avec vous.

DON JUAN.

Je vous assure que cela ne se peut. J'en avois, pour moi, toutes les envies du monde; et je me suis, même encore aujourd'hui, conseillé au ciel pour cela; mais lorsque je l'ai consulté, j'ai entendu une voix qui m'a dit que je ne devois point songer à votre sœur, et qu'avec elle, assurément, je ne ferois point mon salut.

DON CARLOS.

Croyez-vous, don Juan, nous éblouir par ces belles excuses?

DON JUAN.

J'obéis à la voix du ciel.

DON CARLOS.

Quoi! vous voulez que je me paie d'un semblable discours?

DON JUAN.

C'est le ciel qui le veut ainsi.

DON CARLOS.

Vous aurez fait sortir ma sœur d'un couvent, pour la laisser ensuite?

DON JUAN.

Le ciel l'ordonne de la sorte.

DON CARLOS.

Nous souffrirons cette tache en notre famille?

DON JUAN.

Prenez-vous-en au ciel.

DON CARLOS.

Hé quoi! toujours le ciel!

DON JUAN.

Le ciel le souhaite comme cela.

DON CARLOS.

Il suffit, don Juan, je vous entends. Ce n'est pas ici que je

veux vous prendre, et le lieu ne le souffre pas; mais, avant qu'il soit peu, je saurai vous trouver[1].

DON JUAN.

Vous ferez ce que vous voudrez. Vous savez que je ne manque point de cœur, et que je sais me servir de mon épée quand il le faut. Je m'en vais passer tout-à-l'heure dans cette petite rue écartée qui mène au grand couvent; mais je vous déclare, pour moi, que ce n'est point moi qui me veux battre; le ciel m'en défend la pensée[2], et, si vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera.

DON CARLOS.

Nous verrons, de vrai, nous verrons.

SCÈNE IV.

DON JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Monsieur, quel diable de style prenez-vous là? Ceci est bien pis que le reste, et je vous aimerois bien mieux encore comme vous étiez auparavant. J'espérois toujours de votre salut: mais c'est maintenant que j'en désespère; et je crois que le ciel, qui vous a souffert jusques ici, ne pourra souffrir du tout cette dernière horreur.

DON JUAN.

Va, va, le ciel n'est pas si exact que tu penses; et si toutes les fois que les hommes...

[1] On ne conçoit pas trop pourquoi don Carlos laisse échapper une si belle occasion de punir don Juan; en effet, la remise du duel n'est pas suffisamment motivée par ces mots, *le lieu ne le souffre pas*, puisque les personnages sont en pleine campagne. Thomas Corneille n'a pas mis en vers cette scène, si utile au développement du caractère de don Juan.

[2] Don Juan, devenu hypocrite, donne ici un exemple des restrictions jésuitiques dont Pascal avoit fait justice dans ses petites lettres. On sait que les jésuites s'opposoient à la représentation du *Tartuffe*. (L. B.)

[redacted]

SCÈNE V.

DON JUAN, SGANARELLE; UN SPECTRE, *en femme voilée.*

SGANARELLE, *apercevant le spectre.*

Ah! monsieur, c'est le ciel qui vous parle, et c'est un avis qu'il vous donne.

DON JUAN.

Si le ciel me donne un avis, il faut qu'il parle un peu plus clairement, s'il veut que je l'entende.

LE SPECTRE.

Don Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miséricorde du ciel; et, s'il ne se repent ici, sa perte est résolue.

SGANARELLE.

Entendez-vous, monsieur?

DON JUAN.

Qui ose tenir ces paroles? Je crois connoître cette voix.

SGANARELLE.

Ah! monsieur, c'est un spectre, je le reconnois au marcher.

DON JUAN.

Spectre, fantôme, ou diable, je veux voir ce que c'est.

(Le spectre change de figure, et représente le Temps, avec sa faux à la main.)

SGANARELLE.

Oh ciel! Voyez-vous, monsieur, ce changement de figure?

DON JUAN.

Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur; et je veux éprouver, avec mon épée, si c'est un corps ou un esprit.

(Le spectre s'envole, dans le temps que don Juan veut le frapper.)

SGANARELLE.

Ah! monsieur, rendez-vous à tant de preuves, et jetez-vous vite dans le repentir.

DON JUAN.

Non, non, il ne sera pas dit, quoi qu'il arrive, que je sois capable de me repentir. Allons, suis-moi.

SCÈNE VI.

LA STATUE DU COMM EUR, DON JUAN, SGANA LE.

LA STA

Arrêtez, don Juan. Vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moi.

DON JUAN.

Oui. Où faut-il aller?

LA STATUE.

Donnez-moi la main.

DON JUAN.

La voilà.

LA STATUE.

Don Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste; et les graces du ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à sa foudre.

DON JUAN.

O ciel! que sens-je? un feu invisible me brûle, je n'en puis plus, et tout mon corps devient un brasier ardent. Ah!

(Le tonnerre tombe avec un grand bruit et de grands éclairs sur don Juan. La terre s'ouvre et l'abîme; et il sort de grands feux de l'endroit où il est tombé.)

SCÈNE VII.

SGANARELLE, *seul.*

Ah! mes gages! mes gages! Voilà, par sa mort, un chacun satisfait. Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles désrées, parents outragés, femmes mises à mal, maris pous-

[redacted]

sés à bout, tout le monde est content; il n'y a que moi seul de malheureux. Mes gages, mes gages, mes gages [1] !

[1] Molière, en écrivant *le Festin de Pierre*, ne put se dispenser d'adopter le merveilleux qui en faisoit alors le principal mérite aux yeux du peuple; mais, en payant ce tribut au goût du vulgaire, il a déployé tout son génie pour réduire aux règles de l'art et du bon sens la majeure partie de l'ouvrage, où il n'entre rien de surnaturel. On sait que Molière ne dédaignoit pas de coudre à ses grandes compositions de petites farces burlesques. *Le Malade imaginaire* est un de ses meilleurs ouvrages, jusqu'à la réception du médecin inclusivement. Les trois premiers actes du *Bourgeois gentilhomme* forment une excellente comédie; on y reconnoît Molière partout où il n'est point question du Mamamouchi; de même, *le Festin de Pierre* est digne de son auteur partout où la statue ne paroît pas. Il n'y a, dans toute la pièce, que trois scènes données à cette espèce de merveilleux qui rappelle l'enfance du théâtre; celle même où don Juan envoie Sganarelle inviter le commandeur à souper est une débauche d'impiété, une extravagance d'esprit fort, parfaitement analogue au caractère de don Juan.

Si l'on excepte *le Tartuffe*, Molière n'a point tracé de caractère plus fort que celui de don Juan. Il a servi de modèle à Richardson pour peindre son Lovelace, le plus brillant personnage des romans modernes; et Lovelace est devenu le prototype de tous les scélérats du même genre qui jouent un si grand rôle dans les ouvrages de la fin du dix-huitième siècle. Mais Molière et Richardson se sont efforcés de rendre odieux un caractère qui pouvoit être trop séduisant sous plusieurs rapports. Au contraire, les écrivains qui leur ont succédé semblent avoir cherché à rendre aimables ces dangereux ennemis de la société, connus sous le nom d'hommes à bonnes fortunes. Ils les ont présentés comme des philosophes au-dessus des préjugés de la pudeur et de la vertu, comme des esprits supérieurs qui avoient réduit en principes l'art de subjuguer les femmes, et fait de la galanterie une tactique infaillible.

On doit regretter que Molière ait été obligé de s'asservir à la pièce originale; il eût sans doute dénoué sa pièce d'une manière plus naturelle, et plus digne de son génie. Lovelace est puni dans Richardson; mais quoique les Anglois soient très amis des spectres, le romancier n'a pas voulu gâter son ouvrage par des prodiges. Lovelace est puni pour ses propres crimes. Cet homme, si fier de son adresse, si vain de ses exploits, rencontre enfin un adversaire encore plus adroit aux combats, plus intrépide, et plus ferme. Je ne sais quelle terreur s'empare de l'esprit du lecteur au récit de ce duel vraiment tragique; et cette terreur est l'effet des événements les plus naturels et les plus simples : les ombres et les revenants ne seroient pas aussi terribles. Malheureusement Molière fut obligé d'adopter le dénoûment donné par le sujet, puisque sans la statue, sans le fantôme, sans le souterrain enflammé, sans la descente de don Juan aux enfers, il n'y avoit point à espérer de succès. (G.)

FIN DU FESTIN DE PIERRE.

[illegible]

L'AMOUR MÉDECIN,

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES.

1665.

[redacted]

AU LECTEUR.

Ce n'est ici qu'un simple crayon, un petit impromptu dont le roi a voulu se faire un divertissement. Il est le plus précipité de tous ceux que sa majesté m'ait commandés ; et, lorsque je dirai qu'il a été proposé, fait, appris et représenté en cinq jours, je ne dirai que ce qui est vrai. Il n'est pas nécessaire de vous avertir qu'il y a beaucoup de choses qui dépendent de l'action. On sait bien que les comédies ne sont faites que pour être jouées; et je ne conseille de lire celle-ci qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir, dans la lecture, tout le jeu du théâtre. Ce que je vous dirai, c'est qu'il seroit à souhaiter que ces sortes d'ouvrages pussent toujours se montrer à vous avec les ornements qui les accompagnent chez le roi. Vous les verriez dans un état beaucoup plus supportable ; et les airs et les symphonies de l'incomparable M. Lulli, mêlés à la beauté des voix et à l'adresse des danseurs, leur donnent sans doute des graces dont ils ont toutes les peines du monde à se passer.

[redacted]

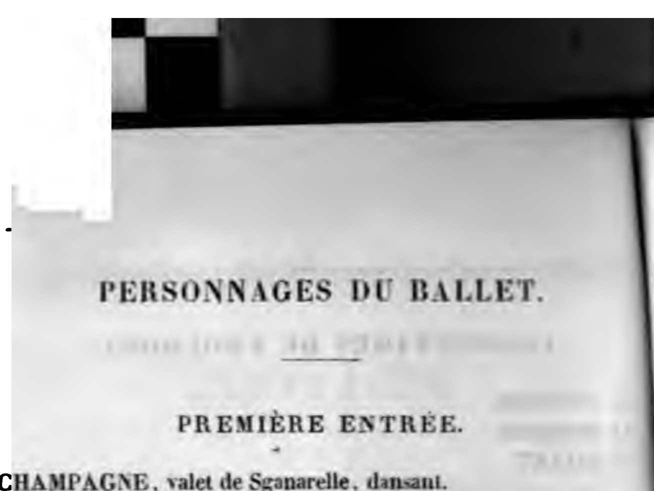
PERSONNAGES DU PROLOGUE.

COMÉDIE.
MUSIQUE.
BALLET.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

ANARELLE, père de Lucinde.
CINDE, fille de Sganarelle.
ITANDRE, amant de Lucinde.
IINTE, voisine de Sganarelle.
CRÈCE, nièce de Sganarelle.
SETTE, suivante de Lucinde.
GUILLAUME, marchand de tapisseries.
JOSSE, orfèvre.
THOMÈS, DESFONANDRÈS, MACROTON, BAHIS, FILERIN, médecins[1].
NOTAIRE.
IAMPAGNE, valet de Sganarelle.

Sous ces noms grecs, Molière osa jouer devant le roi les quatre premiers mé- ns de la cour, Desfougerais, Esprit, Guenaut, et Daquin. (B.) — Voyez les s, acte II, scène II.)



PERSONNAGES DU BALLET.

PREMIÈRE ENTRÉE.

CHAMPAGNE, valet de Sganarelle, dansant.
QUATRE MÉDECINS, dansants.

SECONDE ENTRÉE.

UN OPÉRATEUR, chantant.
TRIVELINS ET SCARAMOUCHES, dansants, de la suite de l'opérateur.

TROISIÈME ENTRÉE.

LA COMÉDIE.
LA MUSIQUE.
LE BALLET.
JEUX, RIS, PLAISIRS, dansants.

La scène est à Paris.

[redacted]

PROLOGUE.

LA COMÉDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET.

LA COMÉDIE.

Quittons, quittons notre vaine querelle,
Ne nous disputons point nos talents tour-à-tour;
Et d'une gloire plus belle
Piquons-nous en ce jour.
Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

LA MUSIQUE.

De ses travaux, plus grands qu'on ne peut croire,
Il se vient quelquefois délasser parmi nous.

LE BALLET.

Est-il de plus grande gloire?
Est-il bonheur plus doux?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

FIN DU PROLOGUE.

[redacted]

L'AMOUR MÉDECIN.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I[1].

SGANARELLE, AMINTE, LUCRÈCE, M. GUILLAUME, M. JOSSE.

SGANARELLE.

Ah ! l'étrange chose que la vie ! et que je puis bien dire, avec ce grand philosophe de l'antiquité, que qui terre a guerre a, et qu'un malheur ne vient jamais sans l'autre ! Je n'avois qu'une seule femme, qui est morte.

[1] *L'Amour médecin* fut composé, appris et représenté en cinq jours. Il parut sur le théâtre de Versailles le 15 septembre 1665, et à Paris sur le théâtre du Palais-Royal le 22 du même mois. On a dit que Molière esquissa cette pièce pour venger sa femme d'une injure qu'elle avoit reçue de la femme d'un médecin*; on a même ajouté que les disputes de ces deux femmes furent l'origine de toutes les critiques que dans la suite Molière dirigea contre la Faculté. Mais cette anecdote est peu vraisemblable, et sans doute elle fut inventée par quelque médecin du temps, pour décrier la pièce et l'auteur. Les médecins, courant les rues de Paris en habit de docteur, sur leurs mules, consultant gravement en latin sur les maladies les plus ordinaires, avoient eux-mêmes, depuis nombre d'années, répandu sur leur profession un ridicule ineffaçable, par leurs divisions, et par les injures dont ils s'accabloient mutuellement. Ce qui s'étoit passé dans la dernière maladie du cardinal de Mazarin, qui avoit dit au roi, avant de mourir, que tous ses médecins n'étoient que des charlatans ; les scènes bouffonnes qu'ils jouoient tous les jours entre eux à l'occasion du célèbre vin émétique ; les deux procès des Facultés de médecine de Rouen et de Marseille contre les apothicaires des mêmes villes ; les sarcasmes dont se régalèrent les deux professions dans leurs écrits publics ; tout sembloit arrangé à plaisir pour inspirer le génie de Molière. La pièce arrivoit à

* Voyez la *Vie de Molière*, page xlix.

M. GUILLAUME.

Et combien donc en voulez-vous avoir?

SGANARELLE.

Elle est morte, monsieur mon ami. Cette perte m'est très sensible, et je ne puis m'en ressouvenir sans pleurer. Je n'étois pas fort satisfait de sa conduite, et nous avions le plus souvent dispute ensemble; mais enfin la mort rajuste toutes choses. Elle est morte; je la pleure. Si elle étoit en vie, nous nous querellerions. De tous les enfants que le ciel m'avoit donnés, il ne m'a laissé qu'une fille, et cette fille est toute ma peine; car enfin je la vois dans une mélancolie la plus sombre du monde, dans une tristesse épouvantable, dont il n'y a pas moyen de la retirer, et dont je ne saurois même apprendre la cause. Pour moi, j'en perds l'esprit, et j'aurois besoin d'un bon conseil sur cette matière. (*à Lucrèce.*) Vous êtes ma nièce; (*à Aminte.*) vous, ma voisine; (*à M. Guillaume et à M. Josse.*) et vous, mes compères et mes amis: je vous prie de me conseiller tous ce que je dois faire.

point; aussi obtint-elle un succès de vogue. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que Molière osât, sous les yeux du roi, jouer les quatre premiers médecins de la cour. « On a donné depuis peu à Versailles, écrivoit Gui Patin, une comédie des méde- « cins de la cour, où ils ont été traités en ridicule devant le roi, qui en a bien ri: « on y met en premier chef les cinq premiers médecins, et par-dessus le marché « notre maître Élie Beda, autrement le sieur Desfougerais*, qui est un grand « homme de probité et fort digne de louanges, si l'on croit ce qu'il en voudroit « persuader. » Le succès de *l'Amour médecin* dut faire un grand plaisir à Gui Patin, puisqu'il y revient encore dans sa trois cent soixante-douzième lettre. « Tout « Paris y court en foule, dit il, pour voir représenter *les Médecins de la cour*, et « principalement Esprit et Guenaut, avec des masques faits tout exprès**. On y a « ajouté Desfougerais, etc. Ainsi on se moque de ceux qui tuent le monde impu- « nément. » Lulli composa la musique du prologue et des intermèdes de cet ouvrage; mais ce n'est jamais du côté des paroles lyriques qu'il faut envisager le talent de Molière. (B.)—Molière a emprunté quelques situations de cette pièce à un canevas italien, *il Medico volante*, au *Pédant joué* de Cyrano, et au *Phormion* de Térence. (C.)

* Gui Patin compte six médecins, quoiqu'on n'en voie que cinq dans la pièce.

** Ce passage pourroit faire croire que ces rôles furent joués avec des masques; mais Gui Patin paroît si mal informé de quelques circonstances relatives à la pièce, qu'il est permis de ne pas ajouter beaucoup de foi à celle-ci.

[redacted]

M. JOSSE [1].

Pour moi, je tiens que la braverie et l'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles; et, si j'étois que de vous [2], je lui achèterois, dès aujourd'hui, une belle garniture de diamants, ou de rubis, ou d'émeraudes.

M. GUILLAUME.

Et moi, si j'étois en votre place, j'achèterois une belle tenture de tapisserie de verdure, ou à personnages, que je ferois mettre à sa chambre, pour lui réjouir l'esprit et la vue.

AMINTE.

Pour moi, je ne ferois pas tant de façons; et je la marierois fort bien, et le plus tôt que je pourrois, avec cette personne qui vous la fit, dit-on, demander il y a quelque temps.

LUCRÈCE.

Et moi, je tiens que votre fille n'est point du tout propre pour le mariage. Elle est d'une complexion trop délicate et trop peu saine, et c'est la vouloir envoyer bientôt en l'autre monde, que de l'exposer, comme elle est, à faire des enfants. Le monde n'est point du tout son fait; et je vous conseille de la mettre dans un couvent, où elle trouvera des divertissements qui seront mieux de son humeur.

SGANARELLE.

Tous ces conseils sont admirables assurément; mais je les tiens un peu intéressés, et trouve que vous me conseillez fort

[1] Molière a emprunté ce nom à la comédie des *Esbahis* de Jacques Grevin, imprimée en 1562.

[2] Dans une discussion de l'Académie françoise sur cette locution, le président Rose raconta l'historiette suivante: « Au voyage de la paix des Pyrénées, un jour le maré-« chal de Clérambault, le duc de Créqui, et M. de Lionne, causoient, moi présent, « dans la chambre du cardinal Mazarin. Le duc de Créqui, en parlant au maréchal « de Clérambault, lui dit, dans la chaleur de la conversation: Monsieur le ma-« réchal, *si j'étois que de vous*, je m'irois pendre tout-à-l'heure. Hé bien! ré-« pliqua le maréchal, *soyez que de moi*. » Et puis on décida que, dans le discours familier, on peut dire, *si j'étois que de vous*. Quelqu'un dit qu'il aimeroit encore mieux *si j'étois de vous*. Un autre ajouta que cette phrase étoit d'un familier très et trop familier. Voyez les *Opuscules sur la langue françoise, par divers académiciens*, recueil publié par l'abbé d'Olivet. (A.)

[redacted]

ton petit cœur. Là, ma pauvre mie, dis, dis, dis tes petites pensées à ton petit papa mignon. Courage, veux-tu que je te baise? Viens. (*à part.*) J'enrage de la voir de cette humeur-là. (*à Lucinde.*) Mais, dis-moi, me veux-tu faire mourir de déplaisir; et ne puis-je savoir d'où vient cette grande langueur? découvre-m'en la cause, et je te promets que je ferai toutes choses pour toi. Oui, tu n'as qu'à me dire le sujet de ta tristesse; je t'assure ici, et je te fais serment, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour te satisfaire; c'est tout dire. Est-ce que tu es jalouse de quelqu'une de tes compagnes que tu voies plus brave que toi? et seroit-il quelque étoffe nouvelle dont tu voulusses avoir un habit[1]? Non. Est-ce que ta chambre ne te semble pas assez parée, et que tu souhaiterois quelque cabinet[2] de la foire Saint-Laurent? Ce n'est pas cela. Aurois-tu envie d'apprendre quelque chose, et veux-tu que je te donne un maître pour te montrer à jouer du clavecin? Nenni. Aimerois-tu quelqu'un, et souhaiterois-tu d'être mariée? (*Lucinde fait signe que oui.*)

SCÈNE III.

SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

Hé bien, monsieur, vous venez d'entretenir votre fille. Avez-vous su la cause de sa mélancolie?

SGANARELLE.

Non. C'est une coquine qui me fait enrager.

LISETTE.

Monsieur, laissez-moi faire; je m'en vais la sonder un peu.

SGANARELLE.

Il n'est pas nécessaire; et, puisqu'elle veut être de cette humeur, je suis d'avis qu'on l'y laisse[3].

[1] Sganarelle a rejeté les conseils qu'on lui a donnés. Chacun d'eux est l'objet des questions qu'il fait à sa fille. La première scène fournit le motif de la seconde. (L. B.)

[2] Meuble garni de tiroirs, où les femmes enfermoient leurs bijoux.

[3] Voilà Sganarelle bien changé! Ses promesses, ses serments, ses sollicitudes, il

LISETTE.

Laissez-moi faire, vous dis-je. Peut-être qu'elle se découvrira plus librement à moi qu'à vous. Quoi! madame, vous ne nous direz point ce que vous avez, et vous voulez affliger ainsi tout le monde? Il me semble qu'on n'agit point comme vous faites, et que, si vous avez quelque répugnance à vous expliquer à un père, vous n'en devez avoir aucune à me découvrir votre cœur. Dites-moi, souhaitez-vous quelque chose de lui? Il nous a dit plus d'une fois qu'il n'épargneroit rien pour vous contenter. Est-ce qu'il ne vous donne pas toute la liberté que vous souhaiteriez? Et les promenades et les cadeaux [1] ne tenteroient-ils point votre ame? Hé! avez-vous reçu quelque déplaisir de quelqu'un? Hé! n'auriez-vous point quelque secrète inclination avec qui vous souhaiteriez que votre père vous mariât? Ah! je vous entends. Voilà l'affaire. Que diable! pourquoi tant de façons? Monsieur, le mystère est découvert; et...

SGANARELLE.

Va, fille ingrate, je ne te veux plus parler, et je te laisse dans ton obstination [2].

LUCINDE.

Mon père, puisque vous voulez que je vous dise la chose...

SGANARELLE.

Oui, je perds toute l'amitié que j'avois pour toi.

semble qu'il ait tout oublié. Mais ceci n'est qu'un jeu naturel des passions; et le même motif qui le poussoit tout-à-l'heure à interroger sa fille, maintenant l'empêche de rien vouloir entendre. Ce changement rapide de pensée et d'humeur, dans un personnage qui n'a pas quitté la scène, produit d'autant plus d'effet qu'il est moins attendu. Il sert d'ailleurs à développer le caractère de ce Sganarelle, à qui l'on ne pourra jamais faire entendre qu'un père doive « amasser du bien avec « de grands travaux, et élever une fille avec beaucoup de soin et de tendresse, « pour se dépouiller de l'un et de l'autre entre les mains d'un homme qui ne nous « touche en rien. »

[1] *Donner un cadeau.* Ce mot signifioit autrefois *donner une fête*, *donner un repas*. (Voyez les notes de *l'École des Femmes*, acte III, scène II, page 60, et *le Mariage forcé*, scène IV, page 253.)

[2] Sganarelle se fâche parcequ'il n'a rien de raisonnable à opposer au desir de sa fille. Mouvement naturel, et qui n'appartient pas seulement au caractère de Sganarelle.

[redacted]

LISETTE.

Monsieur, sa tristesse...

SGANARELLE.

C'est une coquine qui me veut faire mourir.

LUCINDE.

Mon père, je veux bien...

SGANARELLE.

Ce n'est pas la récompense de t'avoir élevée comme j'ai fait.

LISETTE.

Mais, monsieur...

SGANARELLE.

Non, je suis contre elle dans une colère épouvantable.

LUCINDE.

Mais, mon père...

SGANARELLE.

Je n'ai plus aucune tendresse pour toi.

LISETTE.

Mais...

SGANARELLE.

C'est une friponne.

LUCINDE.

Mais...

SGANARELLE.

Une ingrate.

LISETTE.

Mais...

SGANARELLE.

Une coquine qui ne me veut pas dire ce qu'elle a.

LISETTE.

C'est un mari qu'elle veut.

SGANARELLE, *faisant semblant de ne pas entendre.*

Je l'abandonne.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Je la déteste.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Et la renonce pour ma fille.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Non, ne m'en parlez point.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LISETTE.

Un mari.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LISETTE.

Un mari, un mari, un mari[1].

[1] Sganarelle ne ressemble pas aux autres bourgeois de Molière. Quoique fort égoïste, il aime tendrement sa fille. Comment concilier deux penchants si opposés? Il n'appartenoit qu'à un grand maître de montrer qu'ils s'unissent souvent dans le cœur des hommes. Sganarelle fera tout pour Lucinde, mais il ne la mariera pas. Il lui faut quelqu'un qui gouverne sa maison, qui supporte son humeur, qui partage sa solitude. Où trouvera-t-il cette personne, s'il consent à l'éloignement de sa fille? D'ailleurs il n'est pas exempt d'un peu d'avarice; nouvelle raison de ne pas marier Lucinde. Ainsi dans ce rôle, qui malheureusement n'est qu'esquissé, on voit pourquoi Sganarelle évite d'entendre Lucinde et Lisette, lorsqu'elles lui parlent de mariage; et pourquoi, lorsqu'il croit sa fille malade, il témoigne toute l'inquiétude d'un bon père. Cette combinaison, qui n'a pas été remarquée, est aussi vraie que comique. On peut encore observer l'avantage que Molière a trouvé à peindre les mœurs bourgeoises. Un homme du monde, dans la situation de Sganarelle, sauroit si bien cacher son égoïsme, qu'il seroit impossible de le deviner. (P.)

SCÈNE IV.

LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

On dit bien vrai qu'il n'y a point de pires sourds que ceux qui ne veulent point entendre.

LUCINDE.

Hé bien! Lisette, j'avois tort de cacher mon déplaisir, et je n'avois qu'à parler pour avoir tout ce que je souhaitois de mon père! Tu le vois.

LISETTE.

Par ma foi, voilà un vilain homme; et je vous avoue que j'aurois un plaisir extrême à lui jouer quelque tour. Mais d'où vient donc, madame, que jusqu'ici vous m'avez caché votre mal?

LUCINDE.

Hélas! de quoi m'auroit servi de te le découvrir plus tôt? et n'aurois-je pas autant gagné à le tenir caché toute ma vie? Crois-tu que je n'aie pas bien prévu tout ce que tu vois maintenant, que je ne susse pas à fond tous les sentiments de mon père, et que le refus qu'il a fait porter à celui qui m'a demandée par un ami n'ait pas étouffé dans mon ame toute sorte d'espoir?

LISETTE.

Quoi! c'est cet inconnu qui vous a fait demander, pour qui vous...?

LUCINDE.

Peut-être n'est-il pas honnête à une fille de s'expliquer si librement; mais enfin je t'avoue que, s'il m'étoit permis de vouloir quelque chose, ce seroit lui que je voudrois. Nous n'avons eu ensemble aucune conversation, et sa bouche ne m'a point déclaré la passion qu'il a pour moi; mais, dans tous les lieux où il m'a pu voir, ses regards et ses actions m'ont toujours parlé si tendrement, et la demande qu'il a fait faire de moi m'a paru

d'un si honnête homme, que mon cœur n'a pu s'empêcher d'être sensible à ses ardeurs; et cependant tu vois où la dureté de mon père réduit toute cette tendresse.

LISETTE.

Allez, laissez-moi faire. Quelque sujet que j'aie de me plaindre de vous du secret que vous m'avez fait, je ne veux pas laisser de servir votre amour; et, pourvu que vous ayez assez de résolution...

LUCINDE.

Mais que veux-tu que je fasse contre l'autorité d'un père? Et, s'il est inexorable à mes vœux...

LISETTE.

Allez, allez, il ne faut pas se laisser mener comme un oison; et, pourvu que l'honneur n'y soit pas offensé, on peut se libérer un peu de la tyrannie d'un père. Que prétend-il que vous fassiez? N'êtes-vous pas en âge d'être mariée? et croit-il que vous soyez de marbre? Allez, encore un coup, je veux servir votre passion; je prends, dès à présent, sur moi tout le soin de ses intérêts, et vous verrez que je sais des détours... Mais je vois votre père. Rentrons, et me laissez agir.

SCÈNE V.

SGANARELLE [1].

Il est bon quelquefois de ne point faire semblant d'entendre les choses qu'on n'entend que trop bien; et j'ai fait sagement de parer la déclaration d'un desir que je ne suis pas résolu de contenter. A-t-on jamais rien vu de plus tyrannique que cette coutume où l'on veut assujettir les pères, rien de plus impertinent et de plus ridicule que d'amasser du bien avec de grands travaux, et d'élever une fille avec beaucoup de soin et de tendresse, pour se dépouiller de l'un et de l'autre entre les mains d'un homme qui ne nous touche de rien? Non, non, je me

[1] Pourquoi Sganarelle, qui est sorti pour éviter d'entendre Lisette et sa fille, rentre-t-il aussitôt sur la scène, où elles sont encore? (L. B.)

[redacted]

moque de cet usage, et je veux garder mon bien et ma fille pour moi.

SCÈNE VI.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE, *courant sur le théâtre, et feignant de ne pas voir Sganarelle.*

Ah! malheur! ah! disgrace! ah! pauvre seigneur Sganarelle, où pourrai-je te rencontrer?

SGANARELLE, *à part.*

Que dit-elle là?

LISETTE, *courant toujours.*

Ah! misérable père! que feras-tu, quand tu sauras cette nouvelle?

SGANARELLE, *à part.*

Que sera-ce?

LISETTE.

Ma pauvre maîtresse!

SGANARELLE, *à part.*

Je suis perdu!

LISETTE.

Ah!

SGANARELLE, *courant après Lisette.*

Lisette!

LISETTE.

Quelle infortune!

SGANARELLE.

Lisette!

LISETTE.

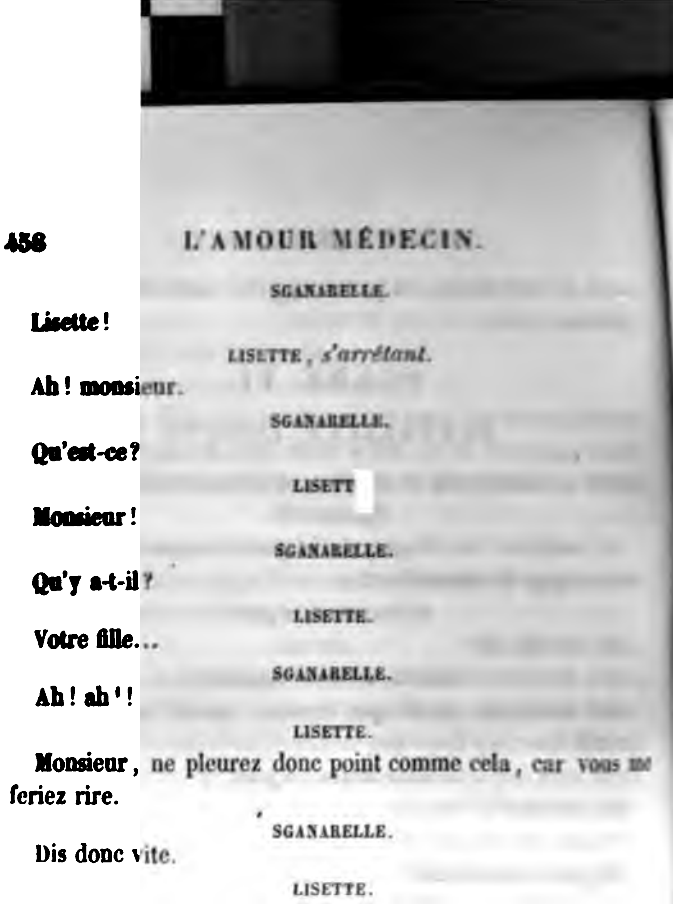
Quel accident!

SGANARELLE.

Lisette!

LISETTE.

Quelle fatalité!



SGANARELLE.

Lisette !

LISETTE, *s'arrêtant.*

Ah ! monsieur.

SGANARELLE.

Qu'est-ce ?

LISETTE.

Monsieur !

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il ?

LISETTE.

Votre fille...

SGANARELLE.

Ah ! ah[1] !

LISETTE.

Monsieur, ne pleurez donc point comme cela, car vous me feriez rire.

SGANARELLE.

Dis donc vite.

LISETTE.

Votre fille, toute saisie des paroles que vous lui avez dites, et de la fureur effroyable où elle vous a vu contre elle, est montée vite dans sa chambre, et, pleine de désespoir, a ouvert la fenêtre qui regarde sur la rivière.

SGANARELLE.

Hé bien !

LISETTE.

Alors, levant les yeux au ciel : Non, a-t-elle dit, il m'est impossible de vivre avec le courroux de mon père ; et puisqu'il me renonce pour sa fille, je veux mourir.

[1] Molière a répété ce commencement de scène dans les *Fourberies de Scapin*. Ici le trouble feint de Lisette fait un contraste agréable avec le trouble plus réel de Sganarelle. Le jeu de théâtre par lequel ce double sentiment est exprimé est dans le goût des anciens. Il étoit plus naturel sur leurs théâtres, beaucoup plus vastes que les nôtres. Cependant les poëtes latins ont usé un peu trop souvent de ce moyen de peindre les grandes agitations. Les poëtes modernes en ont abusé comme eux. (L. B.)

SGANARELLE.

Elle s'est jetée ?

LISETTE.

Non, monsieur. Elle a fermé tout doucement la fenêtre, et s'est allée mettre sur son lit. Là, elle s'est prise à pleurer amèrement ; et tout d'un coup son visage a pâli, ses yeux se sont tournés, le cœur lui a manqué, et elle m'est demeurée entre les bras.

SGANARELLE.

Ah! ma fille! [Elle est morte?

LISETTE.

Non, monsieur[1].] A force de la tourmenter, je l'ai fait revenir ; mais cela lui reprend de moment en moment, et je crois qu'elle ne passera pas la journée[2].

SGANARELLE.

Champagne ! Champagne ! Champagne !

SCÈNE VII.

SGANARELLE, CHAMPAGNE, LISETTE.

SGANARELLE.

Vite, qu'on m'aille querir des médecins, et en quantité[3]. On n'en peut trop avoir dans une pareille aventure. Ah ! ma fille ! ma pauvre fille !

SCÈNE VIII.

PREMIER INTERMÈDE.

Champagne, valet de Sganarelle, frappe, en dansant, aux portes de quatre médecins.

[1] Ce qui est renfermé entre des crochets n'existe point dans l'édition originale.

[2] Il est aisé de voir que Regnard a dessiné ses *Folies amoureuses* d'après cette scène, et d'après toute la pièce. (B.)

[3] Cette pensée est fort piquante ; car elle est dans Sganarelle le cri naturel de son inquiétude, tandis que l'esprit du spectateur la convertit en épigramme.

SCÈNE IX.

Les quatre médecins dansent, et entrent avec cérémonie chez Sganarelle.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE.

Que voulez-vous donc faire, monsieur, de quatre médecins? N'est-ce pas assez d'un pour tuer une personne?

SGANARELLE.

Taisez-vous. Quatre conseils valent mieux qu'un.

LISETTE.

Est-ce que votre fille ne peut pas bien mourir sans le secours de ces messieurs-là?

SGANARELLE.

Est-ce que les médecins font mourir?

LISETTE.

Sans doute; et j'ai connu un homme qui prouvoit, par bonnes raisons, qu'il ne faut jamais dire, Une telle personne est morte d'une fièvre et d'une fluxion sur la poitrine, mais, Elle est morte de quatre médecins et de deux apothicaires[2].

[1] La pièce fut représentée à la cour telle qu'elle est ici, c'est-à-dire divisée en trois actes par des entrées de ballet; mais, sur le théâtre de Paris, ces entrées furent probablement supprimées, et la pièce réduite en un seul acte. C'est du moins en cet état qu'on l'a toujours jouée depuis long-temps. (A.)

[2] Ce mot est une charmante traduction de l'épitaphe de l'empereur Adrien: *Turba medicorum perii*, la foule des médecins m'a tué. (Voyez Dion Cassius sur Adrien, et Pline, liv. XXIX, ch. Ier.)

SGANARELLE.

Chut! N'offensez pas ces messieurs-là.

LISETTE.

Ma foi, monsieur, notre chat est réchappé depuis peu d'un saut qu'il fit du haut de la maison dans la rue; et il fut trois jours sans manger, et sans pouvoir remuer ni pied ni patte: mais il est bien heureux de ce qu'il n'y a point de chats médecins, car ses affaires étoient faites, et ils n'auroient pas manqué de le purger et de le saigner.

SGANARELLE.

Voulez-vous vous taire? vous dis-je. Mais voyez quelle impertinence! Les voici.

LISETTE.

Prenez garde, vous allez être bien édifié. Ils vous diront en latin que votre fille est malade [1].

SCÈNE II.

MM. TOMÈS, DESFONANDRÈS, MACROTON, BAHIS, SGANARELLE, LISETTE [2].

SGANARELLE.

Hé bien! messieurs?

[1] Lisette est le véritable type des servantes de Molière. Nous la retrouverons sous le nom de Dorine, de Nicole, de Martine, et de Toinette, dans *le Tartuffe*, *le Bourgeois gentilhomme*, *les Femmes savantes*, et *le Malade imaginaire*.

[2] Sous ces noms grecs, Molière osa jouer, devant le roi, les quatre premiers médecins de la cour: Desfougerais, Esprit, Guenaut, et Dacquin. Comme Molière vouloit déguiser leurs noms, il pria M. Despréaux de leur en faire de convenables. Il en fit en effet qui étoient tirés du grec, et qui marquoient le caractère de chacun de ces médecins. Il donna à M. Desfougerais le nom de Desfonandrès, qui signifie *tueur d'hommes*; à M. Esprit, qui bredouilloit, celui de Bahis, qui signifie *jappant, aboyant*; Macroton fut le nom qu'il donna à M. Guenaut, parcequ'il parloit fort lentement; et enfin celui de Tomès, qui signifie un *saigneur*, à M. Dacquin, qui aimoit beaucoup la saignée. (Cizeron Rival, p. 23.) Il suffit de lire les lettres de Gui Patin, pour se convaincre que Molière n'a rien exagéré en peignant les médecins de son siècle. Gui Patin étoit lui-même un fort savant médecin; et, cependant, il se réjouissoit de voir faire justice de ces quatre docteurs, qu'il désignoit sous le nom de *charlatans*, d'*empiriques de cour*, d'*ignorants*, et d'*assassins qui tuent le monde impunément*.

M. TOMÈS[1].

Nous avons vu suffisamment la malade, et sans doute qu'il y a beaucoup d'impuretés en elle.

SGANARELLE.

Ma fille est impure?

M. TOMÈS.

Je veux dire qu'il y a beauco[illegible] d'impuretés dans son corps, quantité d'humeurs corrom[illegible]

SGANARELLE.

Ah! je vous entends.

M. TOMÈS.

Mais... Nous allons consulter ensemble.

SGANARELLE.

Allons, faites donner des siéges.

LISETTE, *à M. Tomès.*

Ah! monsieur, vous en êtes!

SGANARELLE, *à Lisette.*

De quoi donc connoissez-vous monsieur?

LISETTE.

De l'avoir vu l'autre jour chez la bonne amie de madame votre nièce.

M. TOMÈS.

Comment se porte son cocher?

LISETTE.

Fort bien. Il est mort.

M. TOMÈS.

Mort?

LISETTE.

Oui.

M. TOMÈS.

Cela ne se peut.

[1] Voici comment Gui Patin s'exprimoit sur le compte de Dacquin : « Dacquin, » pauvre cancre, race de juif, grand charlatan, avoit autrefois suivi la reine-mère, il l'a quitté avec grande raison. C'est un médecin de la cour, qui est véritable- t court de science, mais riche en fourberies chimiques et pharmaceutiques. »

LISETTE.

Je ne sais pas si cela se peut; mais je sais bien que cela est.

M. TOMÈS.

Il ne peut pas être mort, vous dis-je.

LISETTE.

Et moi, je vous dis qu'il est mort et enterré.

M. TOMÈS.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Je l'ai vu.

M. TOMÈS.

Cela est impossible. Hippocrate dit que ces sortes de maladies ne se terminent qu'au quatorze ou au vingt-un; et il n'y a que six jours qu'il est tombé malade.

LISETTE.

Hippocrate dira ce qu'il lui plaira; mais le cocher est mort.

SGANARELLE.

Paix, discoureuse. Allons, sortons d'ici. Messieurs, je vous supplie de consulter de la bonne manière. Quoique ce ne soit pas la coutume de payer auparavant; toutefois, de peur que je l'oublie, et afin que ce soit une affaire faite, voici...

(Il leur donne de l'argent, et chacun, en le recevant, fait un geste différent.)

SCÈNE III.

MM. DESFONANDRÈS, TOMÈS, MACROTON, BAHIS.

(Ils s'asseyent et toussent [1].)

M. DESFONANDRÈS [2].

Paris est étrangement grand, et il faut faire de longs trajets quand la pratique donne un peu.

[1] Molière fait tousser M. Desfonandrès, afin de persuader qu'il va s'occuper de la consultation à laquelle il est appelé. La manière dont les spectateurs sont détrompés est très piquante. (L. B.)

[2] Desfougerais est désigné ici sous le nom de Desfonandrès. « Je ne crois pas, dit « Gui Patin, qu'il y ait sur la terre un charlatan plus déterminé et plus perverti « que ce malheureux chimiste, boiteux des deux côtés comme Vulcan, qui tue

M. TOMÈS.

Il faut avouer que j'ai une mule admirable pour cela, et qu'on a peine à croire le chemin que je lui fais faire tous les jours.

M. DESFONANDRÈS.

J'ai un cheval merveilleux, et c'est un animal infatigable.

M. TOMÈS.

Savez-vous le chemin que ma mule a fait aujourd'hui? J'ai été, premièrement, tout contre l'Arsenal; de l'Arsenal, au bout du faubourg Saint-Germain; du faubourg Saint-Germain, au fond du Marais; du fond du Marais, à la Porte Saint-Honoré; de la Porte Saint-Honoré, au faubourg Saint-Jacques; du faubourg Saint-Jacques, à la Porte de Richelieu [1]; de la Porte de Richelieu, ici; et d'ici je dois aller encore à la Place-Royale.

M. DESFONANDRÈS.

Mon cheval a fait tout cela aujourd'hui; et de plus j'ai été à Ruel voir un malade.

M. TOMÈS.

Mais, à propos, quel parti prenez-vous dans la querelle des deux médecins Théophraste et Artémius? car c'est une affaire qui partage tout notre corps.

M. DESFONANDRÈS.

Moi, je suis pour Artémius.

M. TOMÈS.

Et moi aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on a vu, n'ait tué le malade, et que celui de Théophraste ne fût beaucoup meilleur, assurément; mais enfin il a tort dans les circonstances, et il ne devoit pas être d'un autre avis que son ancien. Qu'en dites-vous?

« plus de monde avec son antimoine que trois hommes de bien n'en sauvent avec
« les remèdes ordinaires. Je pense que si cet homme croyoit qu'il y eût au monde
« un plus grand charlatan que lui, il tâcheroit de le faire empoisonner. Il a dans
« sa pochette de la poudre blanche, de la rouge, et de la jaune. Il guérit toutes
« sortes de maladies, et se fourre partout. »

[1] Cette porte s'élevoit à l'extrémité de la rue de Richelieu; elle fut démolie en 1701.

[redacted]

M. DESFONANDRÈS.

Sans doute. Il faut toujours garder les formalités, quoi qu'il puisse arriver.

M. TOMÈS.

Pour moi, j'y suis sévère en diable, à moins que ce soit entre amis; et l'on nous assembla un jour, trois de nous autres, avec un médecin de dehors, pour une consultation où j'arrêtai toute l'affaire, et ne voulus point endurer qu'on opinât, si les choses n'alloient dans l'ordre. Les gens de la maison faisoient ce qu'ils pouvoient, et la maladie pressoit; mais je n'en voulus point démordre, et la malade mourut bravement pendant cette contestation.

M. DESFONANDRÈS.

C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre, et de leur montrer leur bec jaune[1].

M. TOMÈS.

Un homme mort n'est qu'un homme mort, et ne fait point de conséquence; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins[2].

SCÈNE IV.

SGANARELLE, MM. TOMÈS, DESFONANDRÈS, MACROTON, BAHIS.

SGANARELLE.

Messieurs, l'oppression de ma fille augmente; je vous prie de me dire vite ce que vous avez résolu.

[1] Mot qui exprime la niaiserie et l'inexpérience, par allusion aux jeunes oiseaux, qui naissent presque tous avec le bec jaune. (Voyez *le Festin de Pierre*, acte II, scène v, p. 382.)

[2] La conversation des médecins n'a roulé que sur des objets tout-à-fait étrangers à la maladie pour laquelle ils ont été appelés; et cependant ils finissent par donner hardiment leurs ordonnances pour la malade. Voilà sans doute le trait le plus piquant que Molière ait jamais lancé contre les médecins; et néanmoins dans toute la scène il n'y a pas un mot de mépris ou d'insulte : c'est qu'un tel procédé mis sur le théâtre devient seul une critique amère. (R.)

M. TOMÈS, *à M. Desfonandrès.*

Allons, monsieur.

M. DESFONANDRÈS.

Non, monsieur; parlez, s'il vous plait.

M. TOMÈS.

Vous vous moquez.

M. DESFONANDRÈS.

Je ne parlerai pas le premier.

M. TOMÈS.

Monsieur.

M. DESFONANDRÈS.

Monsieur.

SGANARELLE.

Hé! de grace, messieurs, laissez toutes ces cérémonies, et songez que les choses pressent.

(Ils parlent tous quatre à la fois.)

M. TOMÈS.

La maladie de votre fille...

M. DESFONANDRÈS.

L'avis de tous ces messieurs tous ensemble...

M. MACROTON [1].

A-près a-voir bi-en con-sul-té...

M. BAHIS [2].

Pour raisonner...

[1] Guenaut, que désigne le nom de Macroton, étoit un des plus fameux médecins de cette époque. Il étoit à la tête des partisans de l'antimoine. Gui Patin l'accuse d'avoir tué avec ce remède un nombre infini de personnes, entre autres sa femme, sa fille, son neveu, et deux gendres. Boileau partageoit cette opinion.

Il compteroit plutôt combien, dans un printemps,
Guenaut et l'antimoine ont fait mourir de gens.

Gui Patin ne ménage pas plus le caractère de Guenaut que son talent. Il le représente comme un homme excessivement cupide, déterminé à tout faire pour de l'argent, et ayant coutume de dire qu'*on ne sauroit attraper l'écu blanc des malades, si on ne les trompe.*

Guenaut sur son cheval, en passant, m'éclabousse,

a dit Boileau. Guenaut et son cheval étoient fort connus dans Paris. (A.)

[2] Esprit, représenté sous le nom de Bahis, étoit un autre médecin de la cour,

SGANARELLE.

Hé ! messieurs, parlez l'un après l'autre, de grace.

M. TOMÈS.

Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille, et mon avis, à moi, est que cela procède d'une grande chaleur de sang ; ainsi je conclus à la saigner le plus tôt que vous pourrez.

M. DESFONANDRÈS.

Et moi, je dis que sa maladie est une pourriture d'humeurs causée par une trop grande réplétion ; ainsi je conclus à lui donner de l'émétique.

M. TOMÈS.

Je soutiens que l'émétique la tuera.

M. DESFONANDRÈS.

Et moi, que la saignée la fera mourir.

M. TOMÈS.

C'est bien à vous de faire l'habile homme !

M. DESFONANDRÈS.

Oui, c'est à moi ; et je vous prêterai le collet en tout genre d'érudition.

M. TOMÈS.

Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever ces jours passés.

M. DESFONANDRÈS.

Souvenez-vous de la dame que vous avez envoyée en l'autre monde il y a trois jours.

M. TOMÈS, *à Sganarelle.*

Je vous ai dit mon avis.

M. DESFONANDRÈS, *à Sganarelle.*

Je vous ai dit ma pensée.

M. TOMÈS.

Si vous ne faites saigner tout-à-l'heure votre fille, c'est une personne morte.

(Il sort.)

que Gui Patin enveloppoit dans son aversion pour la secte *antimoniale*, mais contre lequel il ne dit rien en particulier. (A.)

M. DESFONANDRÈS.

Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart d'heure[1].

(Il sort.)

SCÈNE V.

SGANARELLE, MM. MACROTON, BAHIS.

SGANARELLE.

A qui croire des deux? et quelle résolution prendre sur des avis si opposés? Messieurs, je vous conjure de déterminer mon esprit, et de me dire, sans passion, ce que vous croyez le plus propre à soulager ma fille.

M. MACROTON.

Mon-si-eur, dans ces ma-ti-è-res-là, il faut pro-cé-der a-vec-que cir-con-spec-ti-on, et ne ri-en fai-re, com-me on dit, à la vo-lé-e; d'au-tant que les fau-tes qu'on y peut fai-re sont, se-lon no-tre maî-tre Hip-po-cra-te, d'u-ne dan-ge-reu-se con-sé-quen-ce.

M. BAHIS, *bredouillant.*

Il est vrai, il faut bien prendre garde à ce qu'on fait; car ce ne sont pas ici des jeux d'enfant; et, quand on a failli, il n'est

[1] Dans cette scène, Molière fait allusion à la fameuse consultation de Vincennes pour le cardinal Mazarin, entre les sieurs Guenaut, Brayer, Valot, et Desfougerais. Gui Patin dit que Brayer vouloit que la rate fût gâtée, que Guenaut s'en prenoit au foie, Valot au poumon, et Desfougerais au mésentère. (B.)—Il est probable que l'avis de Guenaut l'emporta sur celui de ses trois confrères, parcequ'un jour qu'il se trouvoit au milieu d'un embarras de voitures, un charretier dit : « Laissons « passer monsieur le docteux. c'est li qui nous a fait la grace de tuer le cardinal *. » — Pour montrer combien Molière est dans la vérité, il suffit de citer le passage suivant d'une lettre de Boileau à Racine : « A vous dire le vrai, mon cher monsieur, « c'est quelque chose d'assez fâcheux que de se voir le jouet d'une science très con« jecturale, où l'un dit blanc, et l'autre noir. Deux de mes médecins ne soutiennent « pas seulement que le bain n'est pas bon à mon mal; mais ils prétendent qu'il y va « de la vie, et citent sur cela des exemples funestes : mais enfin me voilà livré à la « médecine, et il n'est plus temps de reculer. »

* *Furetieriana*, p. 217.

pas aisé de réparer le manquement, et de rétablir ce qu'on a gâté : *experimentum periculosum*. C'est pourquoi il s'agit de raisonner auparavant comme il faut, de peser mûrement les choses, de regarder le tempérament des gens, d'examiner les causes de la maladie, et de voir les remèdes qu'on y doit apporter.

SGANARELLE, *à part.*

L'un va en tortue, et l'autre court la poste.

M. MACROTON.

Or, mon-si-eur, pour ve-nir au fait, je trou-ve que vo-tre fil-le a u-ne ma-la-di-e chro-ni-que, et qu'el-le peut pé-ri-cli-ter, si on ne lui don-ne du se-cours, d'au-tant que les symp-tô-mes qu'el-le a sont in-di-ca-tifs d'u-ne va-peur fu-li-gi-neu-se et mor-di-can-te qui lui pi-co-te les mem-bra-nes du cer-veau. Or cet-te va-peur, que nous nom-mons en grec *at-mos*, est cau-sé-e par des hu-meurs pu-tri-des, te-na-ces et con-glu-ti-neu-ses, qui sont con-te-nu-es dans le bas-ven-tre.

M. BAHIS.

Et comme ces humeurs ont été là engendrées par une longue succession de temps, elles s'y sont recuites, et ont acquis cette malignité qui fume vers la région du cerveau.

M. MACROTON.

Si bi-en donc que, pour ti-rer, dé-ta-cher, ar-ra-cher, ex-pul-ser, é-va-cu-er les-di-tes hu-meurs, il fau-dra une pur-ga-ti-on vi-gou-reu-se. Mais, au pré-a-la-ble, je trou-ve à pro-pos, et il n'y a pas d'in-con-vé-ni-ent, d'u-ser de pe-tis re-mè-des a-no-dins, c'est-à-di-re de pe-tits la-ve-ments ré-mol-li-ents et dé-ter-sifs, de ju-leps et de si-rops ra-fraî-chis-sants qu'on mê-le-ra dans sa pti-sa-ne.

M. BAHIS.

Après, nous en viendrons à la purgation, et à la saignée, que nous réitérerons, s'il en est besoin.

M. MACROTON.

Ce n'est pas qu'a-vec-que tout ce-la vo-tre fil-le ne puis-se mou-rir; mais au moins vous au-rez fait quel-que cho-se, et

vous au-rez la con-so-la-ti-on qu'el-le se-ra mor-te dans les for-mes.

M. BAHIS.

Il vaut mieux mourir selon les règles que de réchapper contre les règles.

M. MACROTON.

Nous vous di-sons sin-cè-re-ment no-tre pen-sé-e.

M. BAHIS.

Et vous avons parlé comme nous parlerions à notre propre frère.

SGANARELLE, *à M. Macroton, en allongeant ses mots.*

Je vous rends très hum-bles gra-ces. (*à M. Bahis, en bredouillant.*) Et vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise [1].

SCÈNE VI.

SGANARELLE.

Me voilà justement un peu plus incertain que je n'étois auparavant [2]. Morbleu! il me vient une fantaisie. Il faut que j'aille acheter de l'orviétan, et que je lui en fasse prendre; l'orviétan est un remède dont beaucoup de gens se sont bien trouvés [3]. Holà!

[1] Cette scène est visiblement imitée du *Phormion* de Térence, où Demiphon consulte trois avocats, comme Sganarelle consulte ici quatre médecins. Mais le comique et la moralité de la scène françoise croissent par le choix des charlatans mis en action. Dans la pièce de Térence, Demiphon termine en disant, comme Sganarelle : *Incertior sum multo quam dudum*, Me voilà beaucoup plus incertain que je n'étois auparavant. (C.)

[2] Dans *le Mariage forcé*, Sganarelle consulte des savants et des bohémiennes, comme il consulte ici des médecins et un opérateur. C'est le même mouvement de scène, le même genre d'intérêt, et le même comique; car à chaque consultation les deux Sganarelle se trouvent toujours un peu plus incertains qu'auparavant. Enfin, dans les deux pièces les consultations servent à amener des divertissements.

[3] L'orviétan est un électuaire dont la composition est extrêmement compliquée. Il fut apporté à Paris en 1647 par un charlatan d'Orviète, ville d'Italie, et vendu en place publique sur des tréteaux. Le nom de la ville d'Orviète avoit passé au charlatan, et du charlatan au remède. Aujourd'hui l'orviétan a cessé d'être à la mode, mais le mot est resté dans la langue.

[redacted]

SCÈNE VII.

SGANARELLE, UN OPÉRATEUR.

SGANARELLE.

Monsieur, je vous prie de me donner une boîte de votre orviétan, que je m'en vais vous payer.

L'OPÉRATEUR *chante.*

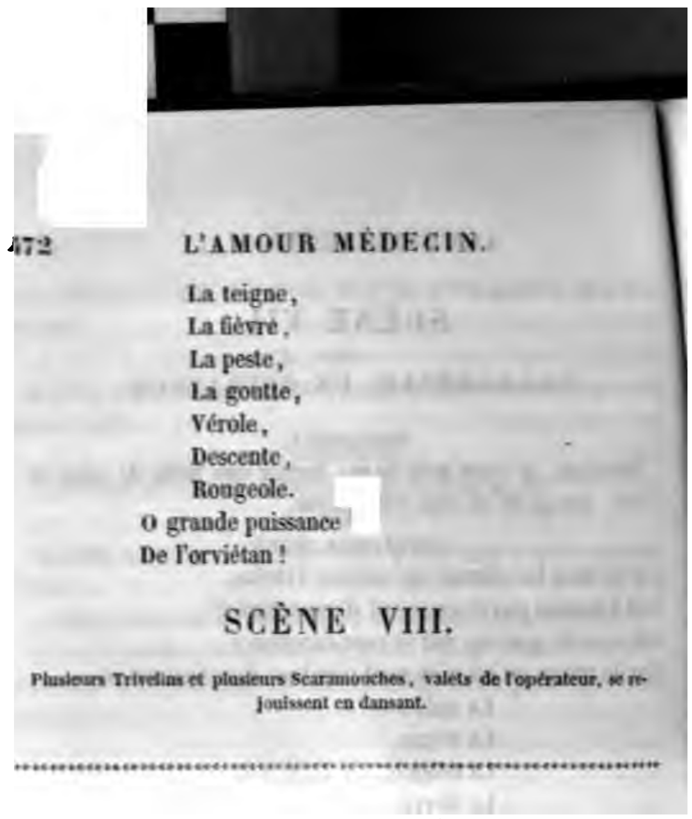
L'or de tous les climats qu'entoure l'Océan
Peut-il jamais payer ce secret d'importance ?
Mon remède guérit, par sa rare excellence,
Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans tout un an :
La gale,
La rogne,
La teigne,
La fièvre,
La peste,
La goutte,
Vérole,
Descente,
Rougeole.
O grande puissance
De l'orviétan !

SGANARELLE.

Monsieur, je crois que tout l'or du monde n'est pas capable de payer votre remède ; mais pourtant voici une pièce de trente sous que vous prendrez, s'il vous plaît.

L'OPÉRATEUR *chante.*

Admirez mes bontés, et le peu qu'on vous vend
Ce trésor merveilleux que ma main vous dispense.
Vous pouvez, avec lui, braver en assurance
Tous les maux que sur nous l'ire du ciel répand :
La gale,
La rogne,



La teigne,
La fièvre,
La peste,
La goutte,
Vérole,
Descente,
Rougeole.
O grande puissance
De l'orviétan !

SCÈNE VIII.

Plusieurs Trivelins et plusieurs Scaramouches, valets de l'opérateur, se réjouissent en dansant.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MM. FILERIN, TOMÈS, DESFONANDRÈS.

M. FILERIN [1].

N'avez-vous point de honte, messieurs, de montrer si peu de prudence, pour des gens de votre âge, et de vous être querellés comme de jeunes étourdis? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes de querelles nous font parmi le monde? et n'est-ce pas assez que les savants voient les contrariétés et les dissensions qui sont entre nos auteurs et nos anciens maîtres, sans découvrir encore au peuple, par nos débats et nos querelles, la for-

[1] Quelques commentateurs ont pensé que, sous le nom de Filerin, Molière avoit personnifié la Faculté. Ce nom vient du grec φίλος ἐρέβεος, ami de la mort

[redacted]

fanterie de notre art[1]? Pour moi, je ne comprends rien du tout à cette méchante politique de quelques uns de nos gens, et il faut confesser que toutes ces contestations nous ont décriés depuis peu d'une étrange manière; et que, si nous n'y prenons garde, nous allons nous ruiner nous-mêmes[2]. Je n'en parle pas pour mon intérêt; car, Dieu merci, j'ai déja établi mes petites affaires. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il grêle, ceux qui sont morts sont morts, et j'ai de quoi me passer des vivants; mais enfin, toutes ces disputes ne valent rien pour la médecine. Puisque le ciel nous fait la grace que, depuis tant de siècles, on demeure infatué de nous, ne désabusons point les hommes avec nos cabales extravagantes, et profitons de leurs sottises le plus doucement que nous pourrons. Nous ne sommes pas les seuls, comme vous savez, qui tâchons à nous prévaloir de la foiblesse humaine. C'est là que va l'étude de la plupart du monde, et chacun s'efforce de prendre les hommes par leur foible, pour en tirer quelque profit. Les flatteurs, par exemple, cherchent à profiter de l'amour que les hommes ont pour les louanges, en leur donnant tout le vain encens qu'ils souhaitent; et c'est un art où l'on fait, comme on voit, des fortunes considérables. Les alchimistes tâchent à profiter de la passion que l'on a pour les richesses, en promettant des montagnes d'or à ceux qui les écoutent; et les diseurs d'horoscopes, par leurs prédictions trompeuses, profitent de la vanité et de l'ambition

[1] Les medecins se devroient contenter du perpetuel desaccord qui se trouve ès opinions des principaux maistres et aucteurs anciens de cette science, lequel n'est cogneu que des hommes versez aux livres, sans faire voir encore au peuple les controverses et inconstances de jugement qu'ils nourrissent et continuent entre eux. (*Essais de Montaigne*, liv. II, chap. XXXVII.)

[2] Ceci est une application maligne à deux procès fort singuliers qui firent beaucoup de bruit un an avant la représentation de *l'Amour médecin*. En 1664, les Facultés de médecine de Rouen et de Marseille prirent dispute avec les apothicaires. Les médecins se plaignoient de ce que les pharmaciens empiétoient sur leurs droits. La cause fut portée devant les tribunaux; et, dans les mémoires publiés des deux côtés, on ne s'épargna pas les injures; des vérités désagréables furent dites; et cette affaire, en faisant connoître le charlatanisme de quelques médecins, inspira de la défiance pour les autres. (P.)

des crédules esprits. Mais le plus grand foible des hommes, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie; et nous en profitons, nous autres, par notre pompeux galimatias, et savons prendre nos avantages de cette vénération que la peur de mourir leur donne pour notre métier. Conservons-nous donc dans le degré d'estime où leur foiblesse nous a mis, et soyons de concert auprès des malades, pour nous attribuer les heureux succès de la maladie, et rejeter sur la nature toutes les bévues de notre art[1]. N'allons point, dis-je, détruire sottement les heureuses préventions d'une erreur qui donne du pain à tant de personnes, [et, de l'argent de ceux que nous mettons en terre, nous fait élever de tous côtés de si beaux héritages.]

M. TOMÈS.

Vous avez raison en tout ce que vous dites; mais ce sont chaleurs de sang, dont parfois on n'est pas le maître.

M. FILERIN.

Allons donc, messieurs, mettez bas toute rancune, et faisons ici votre accommodement.

M. DESFONANDRÈS.

J'y consens. Qu'il me passe mon émétique pour la malade dont il s'agit, et je lui passerai tout ce qu'il voudra pour le premier malade dont il sera question.

M. FILERIN.

On ne peut pas mieux dire, et voilà se mettre à la raison.

M. DESFONANDRÈS.

Cela est fait.

[1] Ce que la fortune, ce que la nature, ou quelque autre cause estrangiere (desquelles le nombre est infini), produict en nous de bon et de salutaire, c'est le privilege de la medecine de se l'attribuer. Touts les heureux succez qui arrivent au patient qui est sous son régime, c'est d'elle qu'il les tient. Et, quant aux mauvais accidents, ou ils les desavouent tout-à-faict, en attribuant la coulpe au patient... ou, s'il leur plaist, ils se servent encores de cet empirement, et en font leurs affaires par cet aultre moyen qui ne leur peut jamais faillir, c'est de nous payer, lorsque la maladie se treuve reschauffée par leurs applications, de l'asseurance qu'ils nous donnent qu'elle seroit bien aultrement empirée sans leurs remedes. (*Essais de Montaigne*, livre II, chapitre XXXVII.)

M. FILERIN.

Touchez donc là. Adieu. Une autre fois, montrez plus de prudence.

SCÈNE II.

M. TOMÈS, M. DESFONANDRÈS, LISETTE.

LISETTE.

Quoi! messieurs, vous voilà, et vous ne songez pas à réparer le tort qu'on vient de faire à la médecine!

M. TOMÈS.

Comment! qu'est-ce?

LISETTE.

Un insolent, qui a eu l'effronterie d'entreprendre sur votre métier, et qui, sans votre ordonnance, vient de tuer un homme d'un grand coup d'épée au travers du corps.

M. TOMÈS.

Écoutez, vous faites la railleuse; mais vous passerez par nos mains quelque jour.

LISETTE.

Je vous permets de me tuer lorsque j'aurai recours à vous.

SCÈNE III.

CLITANDRE, *en habit de médecin;* LISETTE.

CLITANDRE.

Hé bien! Lisette, [que dis-tu de mon équipage? Crois-tu qu'avec cet habit je puisse duper le bon homme?] Me trouves-tu bien ainsi?

LISETTE.

Le mieux du monde; et je vous attendois avec impatience. Enfin le ciel m'a fait d'un naturel le plus humain du monde, et je ne puis voir deux amants soupirer l'un pour l'autre qu'il ne me prenne une tendresse charitable, et un desir ardent de soulager les maux qu'ils souffrent. Je veux, à quelque prix que ce

soit, tirer Lucinde de la tyrannie où elle est, et la mettre en votre pouvoir. Vous m'avez plu d'abord; je me connois en gens, et elle ne peut pas mieux choisir. L'amour risque des choses extraordinaires; et nous avons concerté ensemble une manière de stratagème qui pourra peut-être nous réussir. Toutes nos mesures sont déja prises: l'homme à qui nous avons affaire n'est pas des plus fins du monde; et, si cette aventure nous manque, nous trouverons mille autres voies pour arriver à notre but. Attendez-moi là seulement, je reviens vous querir.

(Clitandre se retire dans le fond du théâtre.)

SCÈNE IV.

SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, allégresse! allégresse!

SGANARELLE.

Qu'est-ce?

LISETTE.

Réjouissez-vous.

SGANARELLE.

De quoi?

LISETTE.

Réjouissez-vous, vous dis-je.

SGANARELLE.

Dis-moi donc ce que c'est, et puis je me réjouirai peut-être.

LISETTE.

Non. Je veux que vous vous réjouissiez auparavant, que vous chantiez, que vous dansiez [1].

SGANARELLE.

Sur quoi?

[1] Après une scène d'exposition, remarquez ici l'art avec lequel Molière ramène la gaieté sur la scène. (L. B.)

[redacted]

LISETTE.

Sur ma parole.

SGANARELLE.

Allons donc. (*Il chante et danse.*) La lera la la, la, lera la. Que diable!

LISETTE.

Monsieur, votre fille est guérie.

SGANARELLE.

Ma fille est guérie!

LISETTE.

Oui. Je vous amène un médecin, mais un médecin d'importance, qui fait des cures merveilleuses, et qui se moque des autres médecins.

SGANARELLE.

Où est-il?

LISETTE.

Je vais le faire entrer.

SGANARELLE, *seul.*

Il faut voir si celui-ci fera plus que les autres.

SCÈNE V.

CLITANDRE, *en habit de médecin;* SGANARELLE, LISETTE.

LISETTE, *amenant Clitandre.*

Le voici.

SGANARELLE.

Voilà un médecin qui a la barbe bien jeune.

LISETTE.

La science ne se mesure pas à la barbe, et ce n'est pas par le menton qu'il est habile.

SGANARELLE.

Monsieur, on m'a dit que vous aviez des remèdes admirables pour faire aller à la selle.

CLITANDRE.

Monsieur, mes remèdes sont différents de ceux des autres. Ils ont l'émétique, les saignées, les médecines, et les lavements; mais moi, je guéris par des paroles, par des sons, par des lettres, par des talismans, et par des anneaux constellés.

LISETTE.

Que vous ai-je dit?

SGANARELLE.

Voilà un grand homme!

LISETTE.

Monsieur, comme votre fille est là tout habillée dans une chaise, je vais la faire passer ici.

SGANARELLE.

Oui, fais.

CLITANDRE, *tâtant le pouls à Sganarelle.*

Votre fille est bien malade.

SGANARELLE.

Vous connoissez cela ici?

CLITANDRE.

Oui, par la sympathie qu'il y a entre le père et la fille [1].

[1] Molière a emprunté ce trait d'une farce italienne intitulée *il Medico volante*. Arlequin tâte le pouls de Pantalon :

ARLEQUIN.

Monsieur, vous me paroissez très mal.

PANTALON.

Vous vous trompez, monsieur le médecin; c'est ma fille qui est malade, et non pas moi.

ARLEQUIN.

N'avez-vous jamais lu la loi Scotia sur la puissance paternelle, qui dit : Tel est le père, tels sont les enfants? Votre fille n'est-elle pas votre chair et votre sang?

PANTALON.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN.

Eh bien! le sang de votre fille étant échauffé, altéré, le vôtre doit l'être aussi.

PANTALON.

Le raisonnement est spécieux; mais...

ARLEQUIN.

Mais enfin, seigneur Pantalon, votre fille est-elle légitime ou bâtarde? (C.)

Dans la farce du *Médecin volant*, attribuée à Molière, on retrouve le même trait tiré sans doute de la même source. Sganarelle tâte le pouls de Gorgibus. Ce n'est pas lui qui est malade, dit la suivante, c'est sa fille; il n'importe, reprend Sgana-

[redacted]

SCÈNE VI.

SGANARELLE, LUCINDE, CLITANDRE, LISETTE.

LISETTE, *à Clitandre.*

Tenez, monsieur, voilà une chaise auprès d'elle. (*à Sganarelle.*) Allons, laissez-les là tous deux.

SGANARELLE.

Pourquoi? je veux demeurer là.

LISETTE.

Vous moquez-vous? Il faut s'éloigner. Un médecin a cent choses à demander qu'il n'est pas honnête qu'un homme entende.

(Sganarelle et Lisette s'éloignent.)

CLITANDRE, *bas, à Lucinde.*

Ah! madame, que le ravissement où je me trouve est grand! et que je sais peu par où vous commencer mon discours! Tant que je ne vous ai parlé que des yeux, j'avois, ce me sembloit, cent choses à vous dire; et, maintenant que j'ai la liberté de vous parler de la façon que je souhaitois, je demeure interdit, et la grande joie où je suis étouffe toutes mes paroles.

LUCINDE.

Je puis vous dire la même chose; et je sens, comme vous, des mouvements de joie qui m'empêchent de pouvoir parler.

CLITANDRE.

Ah! madame, que je serois heureux s'il étoit vrai que vous sentissiez tout ce que je sens, et qu'il me fût permis de juger de votre ame par la mienne! Mais, madame, puis-je au moins croire que ce soit à vous à qui je doive la pensée de cet heureux stratagème qui me fait jouir de votre présence?

LUCINDE.

Si vous ne m'en devez pas la pensée, vous m'êtes redevable

relle, le sang du père et de la fille ne sont qu'une même chose; et par l'altération de celui du père, je puis connoître la maladie de la fille.

au moins d'en avoir approuvé la proposition avec beaucoup de joie.

SGANARELLE, *à Lisette.*

Il me semble qu'il lui parle de bien près.

LISETTE, *à Sganarelle.*

C'est qu'il observe sa physionomie et tous les traits de son visage.

CLITANDRE, *à Lucinde.*

Serez-vous constante, madame, dans ces bontés que vous me témoignez?

LUCINDE.

Mais, vous, serez-vous ferme dans les résolutions que vous avez montrées?

CLITANDRE.

Ah! madame, jusqu'à la mort. Je n'ai point de plus forte envie que d'être à vous, et je vais le faire paroître dans ce que vous m'allez voir faire.

SGANARELLE, *à Clitandre.*

Hé bien! notre malade? Elle me semble un peu plus gaie[1].

CLITANDRE.

C'est que j'ai déja fait agir sur elle un de ces remèdes que mon art m'enseigne. Comme l'esprit a grand empire sur le corps, et que c'est de lui bien souvent que procèdent les maladies, ma coutume est de courir à guérir les esprits avant que de venir aux corps. J'ai donc observé ses regards, les traits de son visage, et les lignes de ses deux mains; et, par la science que le ciel m'a donnée, j'ai reconnu que c'étoit de l'esprit qu'elle étoit malade, et que tout son mal ne venoit que d'une imagination déréglée, d'un desir dépravé de vouloir être ma-

[1] Clitandre produit ici à peu près le même incident qu'Adraste dans *le Sicilien*, scène XII. Clitandre et Adraste, à la faveur de leur déguisement, trouvent le moyen d'entretenir leur maîtresse en particulier, quoique Sganarelle et don Pèdre soient sur la scène. (L. B.) — Cette scène est le vrai sujet de la pièce; tout ce qui précède l'annonce et la fait desirer, et la délicatesse avec laquelle l'auteur a su la conduire remplit l'attente des spectateurs. C'est un des plus jolis tableaux qu'on ait exposés sur la scène comique.

riée. Pour moi, je ne vois rien de plus extravagant et de plus ridicule que cette envie qu'on a du mariage.

SGANARELLE, *à part.*

Voilà un habile homme !

CLITANDRE.

Et j'ai eu et aurai pour lui toute ma vie une aversion effroyable.

SGANARELLE, *à part.*

Voilà un grand médecin[1] !

CLITANDRE.

Mais, comme il faut flatter l'imagination des malades, et que j'ai vu en elle de l'aliénation d'esprit, et même qu'il y avoit du péril à ne lui pas donner un prompt secours, je l'ai prise par son foible, et lui ai dit que j'étois venu ici pour la demander en mariage. Soudain son visage a changé, son teint s'est éclairci, ses yeux se sont animés; et, si vous voulez, pour quelques jours, l'entretenir dans cette erreur, vous verrez que nous la tirerons d'où elle est.

SGANARELLE.

Oui-dà, je le veux bien.

CLITANDRE.

Après, nous ferons agir d'autres remèdes pour la guérir entièrement de cette fantaisie.

SGANARELLE.

Oui, cela est le mieux du monde. Hé bien! ma fille, voilà monsieur qui a envie de t'épouser, et je lui ai dit que je le voulois bien.

LUCINDE.

Hélas! est-il possible?

SGANARELLE.

Oui.

[1] Cette expression naïve échappe au foible de presque tous les humains. Dès qu'on flatte leur amour-propre ou leurs sentiments, on est un habile homme; on n'est rien à leurs yeux quand on les contrarie. (L. B.)

LUCINDE.

Mais, tout de bon?

SGANARELLE.

Oui, oui.

LUCINDE, *à Clitandre.*

Quoi! vous êtes dans les sentiments d'être mon mari?

CLITANDRE.

Oui, madame.

LUCINDE.

Et mon père y consent?

SGANARELLE.

Oui, ma fille.

LUCINDE.

Ah! que je suis heureuse, si cela est véritable!

CLITANDRE.

N'en doutez point, madame. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous aime, et que je brûle de me voir votre mari. Je ne suis venu ici que pour cela; et, si vous voulez que je vous dise nettement les choses comme elles sont, cet habit n'est qu'un pur prétexte inventé, et je n'ai fait le médecin que pour m'approcher de vous, et obtenir [plus facilement] ce que je souhaite.

LUCINDE.

C'est me donner des marques d'un amour bien tendre, et j'y suis sensible autant que je puis.

SGANARELLE, *à part.*

O la folle! ô la folle! ô la folle!

LUCINDE.

Vous voulez donc bien, mon père, me donner monsieur pour époux?

SGANARELLE.

Oui. Çà, donne-moi ta main. Donnez-moi un peu aussi la vôtre, pour voir.

CLITANDRE.

Mais, monsieur...

SGANARELLE, *étouffant de rire.*

Non, non, c'est pour... pour lui contenter l'esprit. Touchez là. Voilà qui est fait.

CLITANDRE.

Acceptez, pour gage de ma foi, cet anneau que je vous donne. (*bas, à Sganarelle.*) C'est un anneau constellé, qui guérit les égarements d'esprit.

LUCINDE.

Faisons donc le contrat, afin que rien n'y manque.

CLITANDRE.

Hélas! je le veux bien, madame. (*bas, à Sganarelle.*) Je vais faire monter l'homme qui écrit mes remèdes, et lui faire croire que c'est un notaire.

SGANARELLE.

Fort bien.

CLITANDRE.

Holà! faites monter le notaire que j'ai amené avec moi.

LUCINDE.

Quoi! vous aviez amené un notaire?

CLITANDRE.

Oui, madame.

LUCINDE.

J'en suis ravie.

SGANARELLE.

O la folle! ô la folle!

SCÈNE VII.

LE NOTAIRE, CLITANDRE, SGANARELLE, LUCINDE, LISETTE.

(Clitandre parle bas au notaire.)

SGANARELLE, *au notaire.*

Oui, monsieur, il faut faire un contrat pour ces deux personnes-là. Écrivez. (*à Lucinde.*) Voilà le contrat qu'on fait.

(*au notaire.*) Je lui donne vingt mille écus en mariage. Écrivez.

LUCINDE.

Je vous suis bien obligée, mon père.

LE NOTAIRE.

Voilà qui est fait. Vous n'avez qu'à venir signer.

SGANARELLE.

Voilà un contrat bientôt bâti.

CLITANDRE, *à Sganarelle.*

[Mais] au moins, [monsieur...]

SGANARELLE.

Hé! non, vous dis-je. Sait-on pas bien... (*au notaire.*) Allons, donnez-lui la plume pour signer. (*à Lucinde.*) Allons, signe, signe, signe. Va, va, je signerai tantôt, moi [1].

LUCINDE.

Non, non, je veux avoir le contrat entre mes mains.

SGANARELLE.

Hé bien! tiens. (*après avoir signé.*) Es-tu contente?

LUCINDE.

Plus qu'on ne peut s'imaginer.

SGANARELLE.

Voilà qui est bien, voilà qui est bien.

CLITANDRE.

Au reste, je n'ai pas eu seulement la précaution d'amener un notaire; j'ai eu celle encore de faire venir des voix et des instruments [et des danseurs] pour célébrer la fête, et pour nous réjouir. Qu'on les fasse venir. Ce sont des gens que je mène avec moi, et dont je me sers tous les jours pour pacifier avec leur harmonie [et leurs danses] les troubles de l'esprit.

[1] Ce qui plaît davantage dans cette situation, c'est que Sganarelle applaudit lui-même au moyen qu'on prend de le tromper, et qu'il est le plus occupé à le faire réussir; et cependant rien ne choque les vraisemblances. L. B.)

[redacted]

SCÈNE VIII.

LA COMÉDIE, LE BALLET, LA MUSIQUE, *ensemble.*

Sans nous tous les hommes
Deviendroient malsains,
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands médecins.

LA COMÉDIE.

Veut-on qu'on rabatte,
Par des moyens doux,
Les vapeurs de rate
Qui vous minent tous?
Qu'on laisse Hippocrate,
Et qu'on vienne à nous.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sans nous tous les hommes
Deviendroient malsains,
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands médecins.

(Pendant que les Jeux, les Ris et les Plaisirs dansent, Clitandre emmène Lucinde.)

SCÈNE IX.

SGANARELLE, LISETTE, LA COMÉDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET, JEUX, RIS, PLAISIRS.

SGANARELLE.

Voilà une plaisante façon de guérir! Où est donc ma fille et le médecin?

LISETTE.

Ils sont allés achever le reste du mariage.

SGANARELLE.

Comment, le mariage?

LISETTE.

Ma foi, monsieur, la bécasse est bridée[1]; et vous avez cru faire un jeu, qui demeure une vérité.

SGANARELLE.

Comment diable! (*Il veut aller après Clitandre et Lucinde, les danseurs le retiennent.*) Laissez-moi aller, laissez-moi aller, vous dis-je. (*Les danseurs le retiennent toujours.*) Encore? (*Ils veulent faire danser Sganarelle de force.*) Peste des gens[2]!

[1] Locution proverbiale tirée de la chasse. On prend les bécasses avec des lacets ou collets, et elles se brident elles-mêmes. (P.)

[2] Cette scène est préparée avec beaucoup d'art; elle amène un dénoûment naturel et comique; la signature du contrat est surprise par un moyen tiré du sujet. La crédulité de Sganarelle n'est pas poussée trop loin: on n'est point choqué qu'il emploie, pour guérir sa fille, tous les expédients qu'on lui propose; et la manière dont on le trompe n'a rien d'odieux, puisque c'est l'unique voie par laquelle Lucinde peut parvenir à se marier avec un jeune homme qui lui convient, et contre lequel Sganarelle n'a rien à opposer. (P.)—Ce dénoûment est imité du *Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac. Dans cette pièce, le père, amoureux de la maîtresse de son fils, refuse de consentir à leur mariage; mais on lui persuade de leur laisser jouer une petite comédie; lui-même se charge d'un rôle, et il signe le contrat des deux amants. C'est alors qu'on lui apprend qu'il est victime d'un stratagème, et qu'il vient de marier son fils. Ce dénoûment a servi de modèle à Molière; cependant il est mauvais, et celui de *l'Amour médecin* est excellent. Pourquoi cela? C'est que le père qui, dans *le Pédant joué*, connoît l'amour de son fils, doit nécessairement se douter du tour qu'on lui joue, et qu'il n'est pas naturel qu'il signe réellement lorsqu'il pouvoit se contenter de le feindre. Au lieu que Sganarelle, ignorant que le faux médecin est l'amant de sa fille, ne doit pas se méfier de lui: remarquez même qu'il ne signe réellement que lorsque sa fille l'a pressé de signer. (C.)

FIN DE L'AMOUR MÉDECIN.

[redacted]

LE MISANTHROPE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

1666.

PERSONNAGES.

ALCESTE, amant de Célimène [1].
PHILINTE, ami d'Alceste [2].
ORONTE, amant de Célimène [3].
CÉLIMÈNE [4].
ÉLIANTE, cousine de Célimène [5].
ARSINOÉ, amie de Célimène [6].
ACASTE [7], } marquis.
CLITANDRE, } marquis.
BASQUE, valet de Célimène.
UN GARDE de la maréchaussée de France [8].
DUBOIS, valet d'Alceste [9].

ACTEURS.

[1] Molière. — [2] La Thorillière. — [3] Du Croisy. — [4] Armande Béjart, femme de Molière. — [5] Mademoiselle de Brie. — [6] Mademoiselle Duparc. — [7] La Grange. — [8] De Brie. — [9] Béjart.

La scène se passe à Paris, dans la maison de Célimène.

[redacted]

PRÉFACE

DU COMMENTATEUR.

Le succès des *Précieuses ridicules* fit dire à Molière : « Je n'ai « plus que faire d'étudier Plaute et Térence; je n'ai qu'à étudier le « monde. » Cependant ce grand poëte suivit encore long-temps les traces de ses anciens maîtres; et c'est une chose remarquable, qu'il n'abandonna la comédie d'intrigue qu'après l'avoir portée à la perfection dans *l'École des Femmes* et dans *l'École des Maris*.

Enfin *le Misanthrope* parut. Ce fut le premier essai de la comédie *de mœurs et de caractère*, et cet essai est un chef-d'œuvre. Là, nul souvenir des anciens ni des modernes : Molière marche seul; il est sans modèle; et il se place si haut, qu'il reste sans imitateur.

Pour commenter avec fruit un pareil ouvrage, il falloit, pour ainsi dire, entrer avec l'auteur dans la nouvelle route qu'il venoit de s'ouvrir; il falloit surtout ne point appliquer au genre que Molière venoit de créer, des principes qui convenoient seulement à l'ancienne comédie.

C'est à quoi les commentateurs n'ont point songé. Préoccupés de leur système, et de la réfutation de celui de Rousseau, ils ont longuement disserté sur le caractère du Misanthrope. Pour mettre fin à tant de dissertations, que falloit-il? Définir la misanthropie [1].

Trompés sur le but moral de la scène comique, ils ont cherché *quel étoit l'honnête homme de la pièce*, donnant tour-à-tour ce rôle à Philinte ou à Alceste. Pour terminer cette discussion, que falloit-il? Définir la comédie.

La comédie est la peinture de la société : elle corrige en montrant les ridicules, et non en nous offrant des modèles.

[1] Voyez la note page 193.

Frappé de cette pensée, nous en avons suivi le développement dans la pièce même, et c'est cette étude que nous offrons aujourd'hui au public.

Le 20 septembre 1824.

L. AIMÉ-MARTIN.

LE MISANTHROPE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PHILINTE, ALCESTE

PHILINTE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

ALCESTE, *assis.*

Laissez-moi, je vous prie.

[1] *Le Misanthrope* fut joué pour la première fois le 4 juin 1666 sur le théâtre du Palais-Royal. Il eut, suivant les registres de la Comédie françoise, vingt et une représentations. Habitué à des intrigues plus vives, à un comique moins élevé, le public resta froid, et Molière crut sa pièce tombée. Je n'ai pu mieux faire, disoit-il avec amertume, et sûrement je ne ferois pas mieux. Attendez, répondoit Boileau, et vous obtiendrez le succès le plus éclatant. En effet, on s'aperçut bientôt que l'auteur venoit d'ouvrir une nouvelle route, et qu'en abandonnant ses modèles, il étoit devenu lui-même un modèle inimitable. De Visé, qui avoit critiqué ses premiers ouvrages, se fit l'apologiste de celui-ci; mais ce qu'il n'a pas dit, et ce que les commentateurs n'ont pas même entrevu, quoique les contemporains et Rousseau lui-même les aient mis sur la voie, c'est que *le Misanthrope* est un tableau d'après nature, et que Molière s'y montre partout avec ses foiblesses et ses vertus. Si donc on venoit nous offrir le portrait d'un homme plein de probité, mais inégal, impétueux, colère, dont l'humeur irritable n'épargne aucun vice, dont le goût délicat n'épargne aucun ridicule; qui, malgré cette rudesse de caractère, s'abandonne aux caprices d'une coquette dont il est la victime et le jouet; si dans le même moment cet homme étoit recherché par une prude, et chéri d'une personne douce et facile; s'il se trouvoit enfin qu'il eût pour ami *l'ami de tout le monde*, pour ennemis les mauvais poëtes, et pour rivaux une foule de jeunes seigneurs tout brillants de jeunesse et de fatuité; si un tel homme nous étoit présenté, nous dirions aussitôt : C'est Alceste, ou plutôt, C'est Molière lui-même; car nous venons de faire son histoire : et pour peu que ses habitudes, sa société, ses passions, nous fussent connues, nous retrouverions aussitôt mademoiselle Molière sous les traits de Célimène, mesdemoiselles Duparc et de Brie sous ceux d'Arsinoé et d'Éliante.

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie...

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre;
Et, quoique amis enfin, je suis tout des premiers...

ALCESTE, *se levant brusquement.*

Moi, votre ami? Rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paroître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte[1];

Acaste et Clitandre s'offriroient à nous avec la grace et la tournure des comtes de Guiche et de Lauzun; nous saisirions dans Oronte les ridicules que le siècle avoit signalés dans le duc de Saint-Aignan; enfin le caractère de Philinte nous rappelleroit cet aimable Chapelle, ami trop léger, qui, sans souci des choses de la vie, savoit prendre le temps comme il vient, et les hommes comme ils sont. Ces premiers types des principaux caractères du *Misanthrope* se retrouvent ici tels que Molière les dessina dans *l'Impromptu de Versailles*: car il avoit préparé son chef-d'œuvre en le crayonnant, comme un peintre prépare un grand tableau par des esquisses. Et qu'on ne croie pas que notre but soit de donner ici une clef des ouvrages de Molière! idée futile, qui n'auroit pu nous soutenir au milieu de tant de recherches et de travaux. Il s'agissoit pour nous de pénétrer dans le cabinet du poëte et du philosophe, de le suivre dans ses études, et de le surprendre au sein de la société, observant ses amis et ses ennemis, s'observant lui-même, pour connoître l'homme et pour le peindre. Cette manière d'envisager les ouvrages d'un si grand maître nous a paru aussi utile que nouvelle, et peut-être ne sera-t-elle pas stérile pour la perfection de l'art.

[1] L'auteur a peu varié ses expositions. Sa manière est vive, brillante; elle met en mouvement le caractère principal auquel se rattache l'action. *L'Étourdi*, *le*

Une telle action ne sauroit s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses;
De protestations, d'offres, et de serments,
Vous chargez la fureur de vos embrassements;
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme;
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbleu! c'est une chose indigne, lâche, infame,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son ame;
Et si, par un malheur, j'en avois fait autant,
Je m'irois, de regret, pendre tout à l'instant[1].

Dépit amoureux, *l'École des Maris*, *l'École des Femmes*, sont des modèles en ce genre. Mais l'entrée du *Misanthrope* est peut-être encore supérieure. On le reconnoît au premier vers, et au troisième il est peint tout entier:

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

C'est ainsi qu'en trois lignes Molière donne à l'esprit du spectateur le mouvement qu'il doit avoir pendant toute la pièce.

[1] Il est bien remarquable que Molière a conçu le caractère du Misanthrope comme Platon l'a défini. « La misanthropie, dit Platon, vient de ce qu'un homme, « après avoir ajouté foi à un autre homme sans aucun examen, et après l'avoir « toujours pris pour un homme vrai, solide et fidèle, trouve enfin qu'il est faux, « infidèle et trompeur; et après plusieurs épreuves semblables, voyant qu'il a « été trompé par ceux qu'il croyoit ses meilleurs amis, et las enfin d'être si long- « temps la dupe, il hait tous les hommes également, et finit par se persuader qu'il « n'y a rien d'honnête dans aucun d'eux*. » C'est pour ne s'être pas souvenu de cette définition, qui est la clef véritable du caractère d'Alceste, que Rousseau et tous les commentateurs ont confondu le misanthrope tantôt avec le méchant, tantôt avec le vertueux. Alceste n'est ni un homme vertueux, ni un méchant; c'est un misanthrope. Être vertueux, c'est aimer tous les hommes, indépendamment de leurs vices, parceque ces vices peuvent toujours être séparés de l'homme, comme la maladie du malade. Être misanthrope, au contraire, c'est non-seulement haïr les vicieux, comme s'ils étoient le vice même, mais encore c'est haïr tous les hommes pour les vices qui ne sont qu'en quelques uns. Ainsi la misanthropie, séparée de la vertu par une foiblesse, et du vice par la vertu, se trompe sans cesse dans l'application de sa haine, et devient, par ses erreurs mêmes, une source abondante de vrai comique. En effet, tout le comique du caractère d'Alceste naît de

* Voyez le PHÉDON, *Bibliothèque des Philosophes*, tome IV, page 438.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable;
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grace sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grace!

PHILINTE.

Mais sérieusement que voulez-vous qu'on fasse?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnoie,
Répondre comme on peut à ses empressements,
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,

cette erreur : c'est elle qui lui fait presque haïr la modération dans Philinte, seulement parceque Philinte ne partage pas son injustice, c'est-à-dire parcequ'il se contente de haïr la méchanceté sans haïr les méchants. C'est elle encore qui rend Alceste aussi sensible à une injure personnelle qu'il le seroit à une injustice faite au genre humain. Enfin, c'est elle qui le met en contradiction avec lui-même dans l'amour qu'il éprouve pour une coquette; car il aime Célimène malgré ses vices, parcequ'il sait bien que le vice et Célimène sont deux choses différentes; mais il déteste tous les hommes, parceque les hommes et les vices lui semblent une même chose. Remarquez que si Molière nous fait rire de cette erreur, il nous en fait respecter la source dans tout ce qu'elle a de commun avec la vertu.

Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'ame un peu bien située
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers :
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu! vous n'êtes pas pour être de mes gens;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence;
Je veux qu'on me distingue; et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait [1].

PHILINTE.

Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je; on devroit châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblants d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre

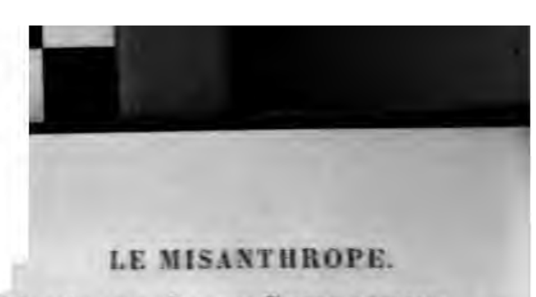
[1] « Molière s'est peint lui-même dans le misanthrope vertueux; mais peu aimé, « à cause de son manque de complaisance pour les foiblesses des autres, il a également représenté Chapelle, sous le nom de Philinte, qui, étant d'une humeur « plus liante, voit les défauts d'un chacun sans s'irriter *. » Cette assertion est appuyée par une multitude de faits que nous recueillerons dans la suite de notre commentaire. On sait que Molière travailloit toujours d'après nature **, et que la facilité de Chapelle, qui étoit son ami d'enfance, le désoloit ***. Il lui disoit souvent : « Vous êtes tout aimable, mais vous prodiguez vos agréments à tout le monde; et « vos amis ne vous ont plus d'obligation lorsque vous leur donnez ce que vous « sacrifiez au premier venu ****. » La véhémente sortie d'Alceste nous représente donc ici au naturel une des discussions de Chapelle et de Molière.

* Vie de Molière, écrite en 1724, page 69.

** Mémoires de Grimarest, p. cj. Voyez aussi la préface de l'édition de 1682, par Vinot et Lagrange.

*** Mémoires de Grimarest, page xcviij.

**** *Ibid.*, p. 136. Voyez aussi la *Vie de Chapelle*, par Saint-Marc, p. 39.



...nd de notre cœur dans nos discours se montre,
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

PHILINTE.

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendroit ridicule, et seroit peu permise;
Et parfois, n'en déplaise à ...re austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on ... dans le cœur.
Seroit-il à propos, et de la bienséance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense ?
Et, quand on a quelqu'un qu'... hait ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est[1] ?

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi! vous iriez dire à la vieille Émilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun ?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il est trop importun ;
Et qu'il n'est, à la cour, oreille qu'il ne lasse
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race?

ALCESTE.

Fort bien[2].

[1] Le tour que prend ici Philinte pour justifier sa conduite est aussi ... piquant : il est si bien dans le caractère d'esprit de Chapelle, qu'il suffir... le faire reconnoître. Alceste, poussé à bout, ne s'arrêtera plus, il prendra... vilité pour de la franchise, l'indiscrétion pour de la misanthropie ; et cette... sion, qui naît tout naturellement de son travers d'esprit et de la contrarié... éprouve, donne à l'auteur le moyen de faire passer sous nos yeux tous l... et les ridicules de son siècle.

[2] Nous verrons dans la scène suivante qu'Alceste sait s'astreindre aux... nances de la société, mais seulement dans une certaine mesure, c'est-à-di... que la sottise et la contrariété n'excitent pas sa bile. Une fois le mouvement... rien ne l'arrête, et il devient très comique, non par les choses qu'il dit, ...

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point,
Et je vais n'épargner personne sur ce point.
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font;
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage; et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain[1].

PHILINTE.

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.
Je ris des noirs accès où je vous envisage,
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris[2],

la manière dont il les dit. Il résulte de cette combinaison dramatique que sa vertu est toujours respectée, et que l'âpreté de ses formes, la véhémence de son action, excitent seules le rire.

[1] Qui mieux que Molière a exécuté le dessein d'Alceste, et rompu en visière à tout le genre humain? qui mieux que lui a connu les hommes? qui mieux que lui a passé en revue les vices et les ridicules du siècle? *Il n'en a épargné aucun*; et, dans ses vives peintures, on sent partout, sous le masque du misanthrope, l'observateur habile, le philosophe profond, et le premier des poëtes comiques.

[2] Pour bien comprendre ces deux vers, il faut se souvenir que Molière et Chapelle étoient amis d'enfance, et qu'ils avoient étudié sous le même maître, le célèbre Gassendi. Ainsi Molière d'un seul trait désigne son ami, les circonstances qui firent naître leur affection, et jusqu'à l'opposition de leurs caractères. Molière étoit brusque, silencieux, observateur; Chapelle aimoit le plaisir, et il avoit l'heureux don de le faire naître partout où il paroissoit*. Recherché du grand Condé, des ducs de Vendôme, de Bouillon, de Nevers, il eut pour amis La Fontaine, Racine, Boileau, Bernier, et Molière. Ce dernier lui confioit ses chagrins; mais, loin de le consoler, Chapelle se plaisoit à le contredire, et à exciter, par ses railleries, une sensibilité trop vive pour n'être pas irritable. Plus on étudiera les relations des deux amis, plus on sera convaincu de la vérité de notre remarque. On a dit que cette opposition de caractère étoit une savante combinaison de l'art: c'est mieux encore; c'est une profonde observation de la nature.

* Voyez la *Vie de Chapelle* par Saint-Marc, page 36.

Les deux frères que peint l'*École des Maris*,
Dont...

ALCESTE.

Mon Dieu! laissons là vos comparaisons fades.

PHILINTE.

Non : tout de bon, quittez toutes ces incartades.
Le monde par vos soins ne se changera pas:
Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai tout franc que cette maladie,
Partout où vous allez, donne la comédie;
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu! tant mieux, c'est ce que je demande.
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande.
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine [1].

[1] Ce n'est pas des hommes qu'Alceste est ennemi, mais de la méchanceté des uns, et du support que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avoit ni fripons ni flatteurs, il aimeroit tout le genre humain. Il n'y a pas un homme de bien qui ne soit misanthrope en ce sens..... Une preuve bien sûre qu'Alceste n'est point misanthrope à la lettre, c'est qu'avec ses brusqueries et ses incartades, il ne laisse pas d'intéresser et de plaire. (J.-J. R.) — Rousseau se trompe, lorsqu'il dit qu'Alceste n'est pas un *misanthrope à la lettre* [*]. A cette erreur près, le passage est excellent, et justifie Molière de toutes les accusations que Rousseau lui-même a portées contre lui. Les commentateurs qui ont réfuté ce philosophe auroient dû remarquer que, tant qu'il suit son auteur, il entre mieux que personne dans ses intentions morales et comiques. Alors, non seulement il oublie son système, mais il devine qu'Alceste est un caractère tracé d'après nature, que c'est *Molière lui-même*, c'est-à-dire, non un personnage ridicule, comme il vient de le soutenir, mais un homme qui laisse voir ses vertus et ses défauts. Molière, dit-il, « a mis dans la bouche d'Alceste un si grand nombre de ses propres maximes que plusieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit

[*] Voyez la troisième note de la scène, page 493.

[redacted]

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes [1]...

ALCESTE.

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes:
Les uns, parcequ'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres, pour être aux méchants complaisants [2],
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux ames vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès.
Au travers de son masque on voit à plein le traître [3];

« qu'eut le parterre, à la première représentation, de n'avoir pas été sur le sonnet « de l'avis du misanthrope; car on vit bien que c'étoit celui de l'auteur. »

[1] Cette raillerie de Philinte indique le véritable travers d'Alceste, car elle renferme une définition de la misanthropie exactement semblable à celle de Platon.

[2] On lit, dans le recueil d'Apophthegmes publié par Érasme: *Timon athenensis dictus μισάνθρωπος interrogatus cur omnes homines odio prosequeretur: Malos, inquit, merito odi; cæteros ob id odi, quod malos non oderint.* « On demandoit « à Timon d'Athènes, appelé le misanthrope, pourquoi il haïssoit tous les hommes. « *Je hais les méchants*, répondit-il, *parcequ'ils le méritent; et les autres « parcequ'ils ne haïssent pas les méchants.* » (A.)

[3] Alceste motive d'abord sa haine pour les méchants d'une manière générale; il l'appuie ensuite d'un exemple particulier. Cet exemple, il est vrai, lui est personnel, il peint son ennemi; mais, oubliant bientôt ses propres griefs, il ne considère dans *le traître* que ce qui blesse la société ou *fait rougir la vertu*. Ces nuances méritoient d'être mieux étudiées par les commentateurs, qui ont voulu faire du misanthrope un égoïste. Si l'injustice l'aigrit, ce n'est pas seulement parcequ'elle lui est personnelle, mais parcequ'elle est une injustice, et que toute injustice déshonore l'humanité. D'ailleurs on n'est point égoïste par cela seul qu'on se fâche d'être blessé dans ses intérêts; et Alceste, pour être devenu misanthrope, n'a pas cessé d'être homme. Osons le dire, malgré Rousseau, cette combinaison est une des plus heureuses et des plus savantes dont Molière ait enrichi la scène. Tandis que les boutades d'Alceste excitent la plus vive gaieté, sa franchise et la noblesse de son caractère donnent à toutes ses paroles l'ascendant de la vertu. On rit, et cependant on l'aime, on le respecte; on seroit heureux de lui ressembler; et, pour ne pa sortir de l'objet de cette note, quelle énergie! quelle profondeur dans le portrait de ce fourbe, dont personne n'est dupe, et qui l'emporte toujours sur les plus honnêtes gens! C'est ainsi que le génie observe tous les intrigants dans un seul, et tous les temps dans le siècle qui s'écoule.

Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être ;
Et ses roulements d'yeux, et son ton radouci,
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied-plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
Et que par eux son sort, de splendeur revêtu,
Fait gronder le mérite et rougir la vertu ;
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne :
Nommez-le fourbe, infame, et scélérat maudit,
Tout le monde en convient, et nul n'y contredit.
Cependant sa grimace est partout bien venue ;
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue ;
Et s'il est, par la brigue, un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu ! ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le vice on garde des mesures ;
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE.

Mon Dieu ! des mœurs du temps mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grace à la nature humaine ;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable ;
A force de sagesse, on peut être blâmable ;
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages ;
Elle veut aux mortels trop de perfection :
Il faut fléchir au temps sans obstination ;
Et c'est une folie à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde [1].

[1] Cette raison pleine d'insouciance faisoit toute la philosophie de Chapelle. Con-

J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,
Qui pourroient mieux aller, prenant un autre cours;
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paroître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être;
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont;
J'accoutume mon ame à souffrir ce qu'ils font;
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

ALCESTE.

Mais ce flegme, monsieur, qui raisonne si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien?
Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchants bruits de vous [1],

templateur indulgent des travers de la société, il avoit rejeté, avec les embarras d'une grande fortune, tous les soins qui auroient pu troubler sa vie, ne cherchant que des compagnons de plaisir, et croyant fermement

Que c'est une folle à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde.

Molière, en reproduisant ici les principaux traits du caractère de son ami, n'a donc voulu peindre ni un malhonnête homme, comme l'a pensé Rousseau, ni un homme parfaitement sage, comme on l'a si souvent répété : il a mis fort habilement en opposition la facilité d'un homme du monde avec la véhémence énergique de l'ennemi du vice; il a peint de tous deux les qualités et les défauts, parceque la perfection n'eût pas été dans la nature, et n'eût produit aucun effet sur la scène. Au reste, il importe de le remarquer, en copiant ses amis, ses ennemis, et lui-même, Molière ne s'est pas borné à bien rendre ses modèles, il n'eût fait que des portraits, il n'eût peint que des individus : son art consiste à rassembler autour de son premier type tous les traits qui peuvent en faire un caractère général; et c'est ainsi qu'il imprime la durée à son ouvrage.

[1] A cette époque, Molière étoit calomnié par Montfleury, et trahi par Racine, qui lui enlevoit sa meilleure actrice. On sait que Montfleury présenta au roi une requête dans laquelle l'auteur de *l'École des Femmes* étoit accusé d'avoir épousé sa propre fille. Quant à Racine, non seulement il donna son *Alexandre* aux acteurs de l'hôtel de Bourgogne au moment même de son succès au Palais-Royal, mais encore il fit passer mademoiselle Duparc, dont il étoit amoureux, dans la nouvelle troupe qu'il venoit d'adopter. Les auteurs du *Bolæana* * et du *Fureteriana* ** ont tenté de justifier Racine, en disant que sa pièce étoit mal montée au théâtre de Molière. Depuis on a répété cette assertion, sans trop l'examiner. Mais elle est dé-

* Bolæana, page 101. — ** *Fureteriana*, pages 104 et 105.



Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?

PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts, dont votre ame murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage.

ALCESTE.

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois... Morbleu! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence [1]!

truite par Robinet, qui écrivoit jour par jour tout ce qui arrivoit de curieux à Paris. Ce gazetier parle du succès de la pièce, et donne les plus grands éloges aux acteurs du Palais-Royal. Il trace un charmant portrait de mademoiselle Duparc, et un plus charmant encore de mademoiselle Molière : voici ce dernier :

O justes dieux! qu'elle a d'appas!
Et qui pourroit ne l'aimer pas?
Sans rien toucher de sa coiffure
Et de sa belle chevelure,
Sans rien toucher de ses habits,
Semés de perles, de rubis,
Et de toute la pierrerie
Dont l'Inde brillante est fleurie.
Rien n'est si beau ni si mignon,
Et je puis dire tout de bon
Qu'ensemble Amour et la Nature
D'elle ont fait une miniature
Des appas, des graces, des ris,
Qu'on attribuoit à Cypris.

Robinet dit expressément que Racine produisit *en même temps l'Alexandre*

Sur les deux théâtres françois.

Ce genre de succès est unique; mais Racine le paya trop cher, puisqu'il lui fit perdre l'affection de Molière *.

[1] Si le courroux d'Alceste n'étoit mêlé d'aucun intérêt personnel, son caractère seroit manqué. Ce personnage est ici d'autant plus comique, qu'il se croit entraîné par la raison, lorsqu'il ne l'est que par son caractère. Rousseau, dans le portrait qu'il a tracé du misanthrope, a confondu la misanthropie avec la sagesse : c'est, comme nous l'avons déja dit, la source de toutes ses erreurs. Molière s'étoit fait une définition plus juste : il connoissoit trop bien les profondeurs de son art pour mettre la critique des vices de la société dans la bouche d'un sage toujours maître de lui.

* Voyez l'*Histoire du Théâtre François*, t. IX, p. 387; la *Vie de Molière*, p. cvij; les *Lettres* en vers de Robinet, 20 décembre 1665, et 30 janvier 1666.

PHILINTE.

Ma foi, vous ferez bien de garder le silence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite?

ALCESTE.

Qui je veux? La raison, mon bon droit, l'équité[1].

PHILINTE.

Aucun juge par vous ne sera visité?

ALCESTE.

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord: mais la brigue est fâcheuse,
Et...

ALCESTE.

Non. J'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remuerai point.

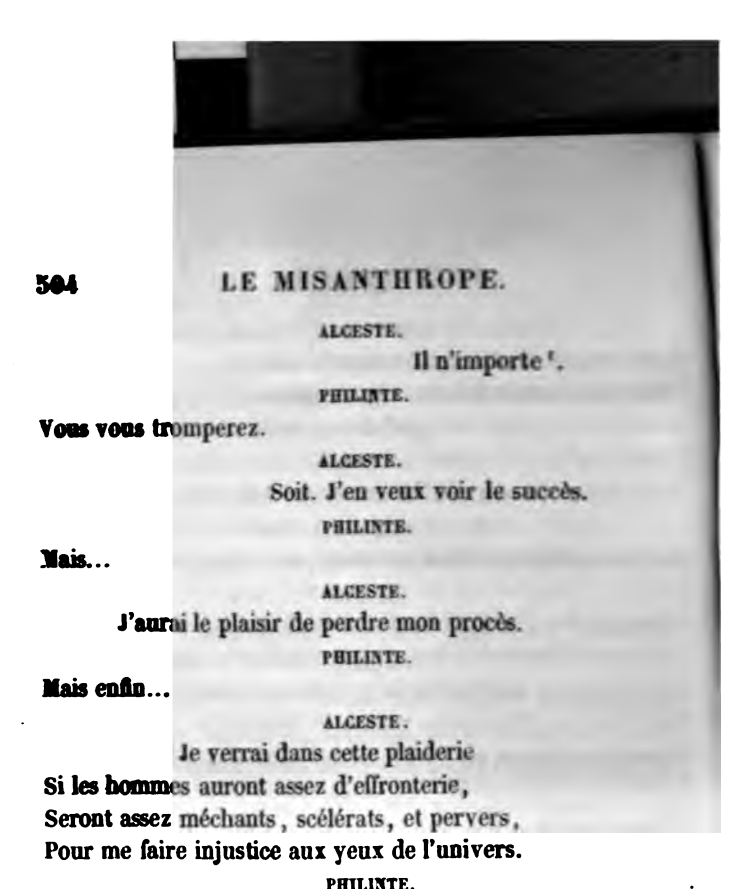
PHILINTE.

Votre partie est forte,
Et peut, par sa cabale, entrainer...

Sans doute, par ce moyen, il eût pu faire un très beau sermon; mais, à coup sûr, il n'eût pas fait une bonne comédie.

[1] Si Alceste estimoit les hommes, il ne parleroit pas autrement. Aussi verrons-nous bientôt que, loin de chercher à éclairer ses juges, sa droiture leur tend un piége; il va même jusqu'à desirer de perdre son procès, c'est-à-dire qu'il seroit presque fâché de trouver les hommes justes. Voilà bien le misanthrope, et tel que Molière l'entendoit*. Cette scène est admirable, mais elle veut être méditée.

* Voyez la note page 493.



ALCESTE.

Il n'importe [1].

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit. J'en veux voir le succès.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Je verrai dans cette plaiderie
Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchants, scélérats, et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme !

ALCESTE.

Je voudrois, m'en coûtât-il grand'chose,
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause [2].

[1] Cet entêtement ne vient ni de confiance ni de conscience ; il est la suite naturelle du travers d'esprit d'Alceste. Le misanthrope ne fera rien pour empêcher les effets de la brigue, c'est-à-dire pour éviter une erreur à ses juges. On rit de cette résolution, parcequ'elle ne blesse que lui ; on s'en indigneroit si elle blessoit les intérêts d'un autre ; on seroit touché si elle prenoit sa source dans un scrupule vertueux. Molière a dû choisir dans toutes ces nuances pour arriver à la source du vrai comique.

[2] Quelque tour qu'on donne à la chose, ou celui qui sollicite un juge l'exhorte à remplir son devoir, et alors il lui fait une insulte, ou il lui propose une acception de personnes, et alors il le veut séduire, puisque toute acception de personnes est un crime dans un juge qui doit connoître l'affaire et non les parties, et ne voir que l'ordre et la loi ; or, je dis qu'engager un juge à faire une mauvaise action, c'est la faire soi-même, et qu'il vaut mieux perdre une cause juste, que de faire une mauvaise action. Cela est clair, net ; il n'y a rien à répondre. (J.-J. R.) — On pourroit dire à Alceste : Sans doute il vaudroit mieux que la justice seule pût tout faire ; mais d'abord ce qui est permis à votre partie ne vous est pas défendu ; et,

[redacted]

PHILINTE.

On se riroit de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE.

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?
Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,
Vous et le genre humain, si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous avez pris chez lui ce qui charme vos yeux;
Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
La sincère Éliante a du penchant pour vous,
La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux[1];

si vous opposez à l'usage la morale rigide, je vais vous convaincre qu'elle est d'accord avec la démarche que je vous conseille. Ne conviendrez-vous pas qu'il vaut encore mieux empêcher une injustice, si on le peut, que *d'avoir le plaisir de perdre son procès?* Eh bien! d'après ce principe que vous ne pouvez pas nier, vous avez tort de vous refuser à ce qu'on vous demande. Car, sans révoquer en doute l'équité de vos juges, n'est-il pas très possible qu'on leur ait montré l'affaire sous un faux jour, que votre rapporteur n'ait pas fait assez d'attention à des pièces probantes? Faites parler la vérité, et vous pourrez prévenir un arrêt injuste, c'est-à-dire une mauvaise action, un scandale, un mal réel. Que pourroit opposer à ce raisonnement un homme sans passion et sans humeur? Rien. (L.)

[1] Cette situation étoit précisément celle de Molière. Mademoiselle de Brie (la douce Éliante) cherchoit, par son amitié, à le consoler de la coquetterie de sa femme. Mademoiselle Duparc (la prude Arsinoé), qui avoit autrefois dédaigné ses hommages, ne laissoit plus entrevoir de rigueurs; mais Molière étoit devenu insensible à son tour. Enfin Armande Béjart remplissoit le rôle de Célimène, créé pour elle, et d'après elle. Sa grace, sa coquetterie, son esprit médisant, l'amour qu'elle inspiroit à Molière, la jalousie et la confiance de ce dernier, le poëte n'a rien oublié; il s'est mis en scène avec toutes ses foiblesses; et la seule vengeance qu'il ait tirée de celles de sa femme a été de les peindre et presque de les rendre aimables. Plus on entrera dans l'esprit de l'auteur, et plus on sentira la vérité de ces rapprochements; plus on connoîtra sa vie, et plus on prendra d'intérêt à son chef-d'œuvre, jusque-là qu'en voyant *le Misanthrope*, on peut s'imaginer avoir

Cependant à leurs vœux votre ame se refuse,
Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse,
De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
Semblent si fort donner dans les mœurs d'à présent.
D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle?
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?
Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous [1] ?

ALCESTE.

Non. L'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve [2];
Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais avec tout cela, quoi que je puisse faire,
Je confesse mon foible; elle a l'art de me plaire :
J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer;
Sa grace est la plus forte; et sans doute ma flamme
De ces vices du temps pourra purger son ame [3].

vécu dans l'intimité de Molière. Comment se faire une idée de la verve et du talent avec lesquels cette pièce dut être représentée, puisque chaque personnage exprimoit ses propres passions et jouoit dans son propre caractère?

[1] Si Molière oppose le penchant d'Alceste à son humeur austère, s'il met en contraste les caprices d'une femme coquette et la sagesse d'un misanthrope, c'est qu'il avoit éprouvé lui-même qu'en s'abandonnant à une passion déraisonnable, le plus sage peut devenir ridicule et tomber dans les plus grands malheurs. « N'ad- « mirez-vous pas, disoit-il à son ami Chapelle, que tout ce que j'ai de raison ne « sert qu'à me faire connoître ma foiblesse *? » Paroles profondes qui nous apprennent que c'est à la connoissance de sa propre foiblesse que nous devons *le Misanthrope*. Ainsi, nous le répétons, Molière avoit mieux fait que de combiner une situation, il s'étoit observé lui-même.

[2] Du temps de Molière, on disoit encore *treuve*. La Fontaine a dit : *Dans les citrouilles je la treuve*; mais l'usage a aboli ce terme. (V.)

[3] Il est impossible de parler des défauts de la personne qu'on aime avec plus de dignité, de grace, et de délicatesse : chacun de ces vers respire la noble confiance d'un cœur bien épris. C'est ainsi que Molière, comme il le disoit lui-même, « avoit espéré d'assujettir à ses intentions les manières et la vertu d'Armande « Béjart **. »

* *Vie de Molière*, page 15. — ** *Ibid.*, page 48.

[redacted]

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez être donc aimé d'elle?

ALCESTE.

Oui, parbleu!
Je ne l'aimerois pas, si je ne croyois l'être.

PHILINTE.

Mais, si son amitié pour vous se fait paroître,
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui?

ALCESTE.

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui;
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE.

Pour moi, si je n'avois qu'à former des desirs,
Sa cousine Éliante auroit tous mes soupirs:
Son cœur, qui vous estime, est solide et sincère,
Et ce choix plus conforme étoit mieux votre affaire.

ALCESTE.

Il est vrai: ma raison me le dit chaque jour;
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour [1].

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux; et l'espoir où vous êtes
Pourroit...

SCÈNE II.

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE, *à Alceste* [2].

J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes,
Éliante est sortie, et Célimène aussi.

[1] Le caractère d'Alceste se soutient avec la même verve, le même mouvement jusqu'à la fin de la pièce. Pour sentir toute la grandeur d'un pareil éloge, il suffit de réfléchir un moment sur la manière hardie dont il est présenté dans cette première scène.

[2] « On reconnut dans *le Misanthrope* plusieurs personnes de la cour. Oronte

[redacted]

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

ALCESTE.

A moi, monsieur?

ORONTE.

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE.

Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçoi[1].

ORONTE.

L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

L'état n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous[2].

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Oui, de ma part, je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALCESTE.

Monsieur...

[1] C'est faute d'avoir approfondi le caractère du misanthrope que les commentateurs ont vu dans ce vers un *tribut à cette politesse contre laquelle Alceste est si fort déchaîné*. Le ton protecteur d'Oronte, et la supériorité qu'il affecte, devoient avoir leur réponse. La politesse d'Alceste est donc encore un trait de caractère; elle conserve sa dignité : il repousse la familiarité par le respect, seule barrière que l'honnête homme puisse placer entre lui et les supérieurs que lui donne la fortune. Ce sentiment exquis des convenances, cette noble fierté, la contrainte, l'impatience, sont admirablement exprimés par ce vers, par la répétition du mot *monsieur*, et par les froides civilités d'Alceste.

[2] Des compliments si exagérés seroient absurdes s'ils s'adressoient à un courtisan; mais ils conviennent à un homme de lettres. On sent que Molière répète ici une scène d'après nature. Les contemporains ne s'y trompèrent pas, et ils remarquèrent, suivant Brossette, « que Molière s'étoit copié lui-même en quelques en« droits du *Misanthrope, et surtout dans la scène où Oronte fait des protesta« tions d'amitié et des offres de service* [*]. »

[*] Note manuscrite de Brossette, citée dans le recueil de Cizeron Rival, page 21.

ORONTE.

Sois-je du ciel écrasé, si je ments !
Et, pour vous confirmer ici mes sentiments,
Souffrez qu'à cœur ouvert, monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez là, s'il vous plait. Vous me la promettez,
Votre amitié?

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Quoi! vous y résistez?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire;
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère;
Et c'est assurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre à toute occasion [1].
Avec lumière et choix cette union veut naître;
Avant que nous lier, il faut nous mieux connoître;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions [2].

ORONTE.

Parbleu! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage.
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux;

[1] Alceste répond ici aux protestations d'Oronte comme il vouloit tout-à-l'heure que Philinte répondît aux protestations des indifférents. Il donne l'exemple de cette franchise et de cette délicatesse que lui-même exigeoit dans un ami; et tous les principes qu'il a développés avec tant de chaleur dans la scène précédente, il les met en action dans celle-ci.

[2] Cette réponse entre si bien dans le caractère connu d'Alceste, qu'elle ne peut offenser Oronte. D'ailleurs celui-ci n'est pas venu chercher un ami, mais un flatteur, et il s'imagine bien que son *merveilleux abord* [*] a payé d'avance les éloges qu'il veut obtenir. Il y a dans tout cela une connoissance exquise des détours où la vanité peut quelquefois faire descendre l'orgueil. Voilà justement ce qui rend le discours d'Alceste si comique; car il parle sérieusement de l'amitié à un homme pour qui elle n'est qu'un mot, et qui s'en sert pour couvrir les prétentions de son amour-propre.

[*] Voyez son portrait dans une des notes précédentes, page 507-508.

[redacted]

Mais cependant je m'offre entièrement à vous.
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure;
Il m'écoute; et dans tout il en use, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin je suis à vous de toutes les manières;
Et, comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose [1].

ALCESTE.

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose.
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE.

Pourquoi?

ALCESTE.

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'est ce que je demande; et j'aurois lieu de plainte,
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir, et me déguiser rien.

ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet. C'est un sonnet... *L'espoir*... C'est une dame
Qui de quelque espérance avoit flatté ma flamme.
L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres, et langoureux.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

[1] Alceste a dit un peu plus haut qu'il n'épargnera aucun ridicule. Molière se hâte de le mettre aux prises avec un amour-propre fort exalté, pour voir s'il tiendra parole. (L. B.)

ORONTE.

L'espoir... Je ne sais si le style
Pourra vous en paroître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, monsieur.

ORO[illegible]

Au [illegible]e, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quar[illegible] heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, monsieur; le temps ne fait rien à l'affaire [1].

ORONTE *lit*.

L'espoir, il est vrai, nous sou lage,
Et nous berce un temps notre ennui;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui!

PHILINTE.

Je suis déja charmé de ce petit morceau [2].

[1] Ce vers, devenu proverbe, est un trait de caractère. Bien que Molière ait peint d'une manière admirable l'homme en général, les portraits qu'il trace ont une telle justesse, qu'on ne peut jamais les méconnoître; car si on se trompe dans les rapprochements, chaque trait défault; si au contraire on rencontre juste, chaque trait ajoute à la vérité du tableau. Ouvrez les mémoires du temps, et cherchez parmi cette foule de grands seigneurs qui environnoient Louis XIV celui que Molière a caché sous le masque d'Oronte, vous aurez à choisir dans une foule de mauvais poëtes: mais l'un d'eux s'avance portant à la main un petit livre qu'on vient d'imprimer; tous les autres l'accablent de louanges, car ce livre est une merveille écrite *en une seule nuit*[*]. Le poëte qui vient de le composer est d'ailleurs un homme de qualité, de mérite, et de cœur; on peut louer *son train*, *sa dépense*, *son adresse à cheval*, *aux armes*, *à la danse*. Enfin il est impossible de méconnoître M. de Saint-Aignan; car la critique et la louange sont également vraies, et ne peuvent convenir qu'à lui seul.

[2] On sent que les éloges de Philinte sont dictés par un sentiment naturel de bienveillance; il souffre de la situation d'Oronte, et s'efforce de prévenir ou d'adoucir les brusqueries d'Alceste. C'est ainsi qu'on ne peut voir affliger une personne, même indifférente, sans redoubler involontairement pour elle de politesse 'égards. C'est au jeu des acteurs à rendre le sentiment exquis de cette scène. A

[*] ...yage du *Roi à Nantes* fut imprimé en 1663 à Cologne, chez Pierre Marteau, dans le ...e quelques pièces nouvelles et galantes.

[redacted]

ALCESTE, *bas, à Philinte.*

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau?

ORONTE.

Vous eûtes de la complaisance;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE.

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!

ALCESTE, *bas, à Philinte.*

Morbleu! vil complaisant, vous louez des sottises?

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire :
Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours[1].

PHILINTE.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

chaque quatrain les yeux d'Oronte doivent chercher la louange, ceux de Philinte exprimer l'inquiétude, et ceux d'Alceste montrer son impatience.

[1] On croit ce sonnet de Bensserade. Molière en fit usage sans désigner l'auteur, et peut-être pour se venger de quelques mécontentements particuliers. M. François de Neufchâteau, de qui je tiens cette anecdote, l'avoit lui-même entendu raconter dans la société de Piron, Collé, et Voisenon. (A.) — Quel que soit l'auteur du sonnet, sa chute paroît imitée de deux vers espagnols du *Combidado de Piedra*,

El que un ben gozar espera,
Quanto espera desespera.

« Celui qui espère jouir d'un bien désespère tout le temps qu'il espère. » (C.)— L'auteur françois a également pu imiter cette idée d'une chanson de Ronsard Voici comment ce poëte définit l'amour :

C'est un plaisir tout rempli de tristesse ;
C'est un tourment tout confit de liesse,
Un désespoir où toujours on espère,
Un espérer où l'on se désespère.

ALCESTE, *bas, à part.*

La peste de ta chute, empoisonneur au diable !
En eusses-tu fait une à te casser le nez [1] !

PHILINTE.

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

ALCESTE, *bas, à part.*

Morbleu !

ORONTE, *à Philinte.*

Vous me flattez, et vous croyez peut-être...

PHILINTE.

Non, je ne flatte point [2].

ALCESTE, *bas, à part.*

Hé ! que fais-tu donc, traître ?

ORONTE, *à Alceste.*

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité.
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE.

Monsieur, cette matière est toujours délicate [3],

[1] Rousseau se récrie qu'il est impossible qu'Alceste, qui, un moment après, va critiquer les jeux de mots, en fasse un de cette nature. Mais ne dit-on pas tous les jours en conversation ce qu'on ne voudroit pas écrire ? et qui ne voit que ce quolibet échappe à la mauvaise humeur qui se prend au dernier mot qu'elle entend, et qui veut dire une injure à quelque prix que ce soit ? La colère n'y regarde pas de si près, et l'homme de l'esprit le plus sévère peut manquer de goût quand il se fâche. (L.)

[2] Les éloges exagérés de Philinte sont toujours dictés par le même sentiment. Il se hâte de satisfaire aux prétentions d'Oronte, et de prévenir le jugement d'Alceste. Ce n'est donc pas la politesse qui dicte ses éloges, comme l'a cru d'Alembert, c'est son malaise, c'est l'embarras de sa situation, c'est la crainte d'un éclat. Presque sûr du silence d'Alceste, si on ne le pousse pas, il espère faire oublier à Oronte qu'il a un autre juge à consulter. Ce sentiment est si naturel qu'on peut s'étonner qu'il ait échappé à tous les commentateurs. Philinte aime Alceste, il voudroit le sauver du ridicule, et son rôle est un rôle de bienveillance et de conciliation.

[3] Alceste donne des conseils utiles ; il les donne avec goût, avec ménagement : mais la sotte vanité d'Oronte ne voudra rien entendre ; c'est ce que le tact de Philinte lui a fait deviner, et voilà aussi pourquoi il a écouté le sonnet en homme de cour, et non en censeur maladroit. Les nuances de ces trois caractères montrent avec quelle finesse Molière savoit observer, et avec quel talent il savoit peindre. Pas un mot de trop, pas un sacrifice à la rime : la prose ne s'exprimeroit ni avec autant de concision, ni avec plus de simplicité. Voltaire a cru louer dignement le style du

[redacted]

Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom,
Je disois, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par-là
Que j'ai tort de vouloir...

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.
Mais je lui disois, moi, qu'un froid écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme,
Et, qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettois aux yeux comme, dans notre temps,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal, et leur ressemblerois-je?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela[1]. Mais enfin, lui disois-je,

Misanthrope en disant que cette pièce étoit écrite d'un bout à l'autre comme les satires de Boileau. L'erreur de ce grand homme ne doit pas surprendre, parceque lui-même écrivoit ses comédies comme il écrivoit ses satires. Les nuances qui séparent ces deux genres se font assez sentir par la simple lecture. Il suffit donc de remarquer que dans une satire on doit toujours voir le poëte, et que dans le *Misanthrope* on ne voit jamais que le personnage. C'est faute d'avoir médité ces principes que les auteurs dramatiques modernes nous présentent si peu de comédies écrites en style de comédie.

[1] Rousseau reproche au misanthrope de ne pas dire crûment du premier mot à

Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi, résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations,
Et n'allez point quitter, de quoi c[illegible] l'on vous somme,
Le nom que dans la cour vous av[illegible] l'honnête homme,
Pour prendre, de la main d'un a[illegible] imprimeur,
Celui de ridicule et misérable auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre [1].

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.

Oronte que son sonnet ne vaut rien; et il ne s'aperçoit pas que chaque fois qu'Alceste répète, *Je ne dis pas cela*, il dit en effet tout ce qu'on peut dire de plus dur; en sorte que, malgré ce qu'il croit devoir aux formes, il s'abandonne à son caractère dans le temps même où il croit en faire le sacrifice. Rien n'est plus naturel et plus comique que cette espèce d'illusion qu'il se fait, et Rousseau l'accuse de fausseté dans l'instant où il est le plus vrai; car qu'y a-t-il de plus vrai que d'être soi-même en s'efforçant de ne pas l'être? L.)

[1] A cette époque les plus grands seigneurs de la cour se faisoient un mérite de composer des vers et de les faire imprimer. Peu difficiles pour eux-mêmes, ils pensoient que le public devoit tout admirer dans les ouvrages d'un homme de qualité, et que la naissance suffit pour donner le talent, peut-être pour en dispenser. Ce travers étoit général. Il offre un de ces traits caractéristiques de mœurs qui s'effacent avec les générations, et dont l'oubli nuit quelquefois à l'intelligence des auteurs comiques. Heureusement De Visé a pris soin de nous instruire du but de Molière, dans le passage suivant, qui est fort curieux: « Le choix du sonnet est « excellent, surtout dans un temps où tous nos courtisans font des vers. On peut « ajouter à cela que les gens de qualité *croient que leur naissance les doit « excuser*, lorsqu'ils écrivent mal; et qu'ils sont les premiers à dire: *Cela est « écrit cavalièrement* [*]: *un gentilhomme n'en doit pas savoir davantage*. Mais « ils devroient plutôt se persuader que les gens de qualité doivent mieux faire « que les autres, ou du moins ne point faire voir ce qu'ils ne font pas bien. » Remarquez l'art avec lequel Molière sait tirer une leçon générale d'un fait particulier. Remarquez surtout comment, en prenant ses modèles parmi ceux que le monde admire, il nous apprend à nous méfier des jugements de la société, et à porter un œil observateur sur elle et sur nous-mêmes.

[*] Cette opinion étoit si générale, que M. de Resé donna à ses poésies le titre d'*Œuvres cavalières*, ou *Pièces galantes et curieuses*. Elles furent imprimées à Cologne, chez Pierre Marteau, en 1671.

Mais ne puis je savoir ce que dans mon sonnet...

ALCESTE.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet[1].
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est ce que, *Nous berce un temps notre ennui?*
Et que, *Rien ne marche après lui?*
Que, *Ne vous pas mettre en dépense*
Pour ne me donner que l'espoir?

[1] Un homme de lettres plein d'esprit et de goût, M. Duviquet, a publié sur ce vers des observations qui nous paroissent dignes d'occuper une place dans ce commentaire : « Un grand nombre de termes ont vieilli depuis Molière, et leur « signification a été considérablement altérée. A cette époque le mot de *cabinet* « exclusivement consacré à un lieu de recueillement et d'étude, n'avoit poin « encore été détourné à l'acception qu'il a reçue des utiles et commodes innova- « tions de l'architecture moderne. Du temps de Molière, des vers bons à *mettre* « *au cabinet* ne signifioient autre chose que des vers indignes de voir le jour et « de recevoir les honneurs de l'impression. C'est ainsi que, dans le procès de *la* « *Femme juge et partie*, comédie qui n'est guère postérieure que de deux ans « au *Misanthrope* (2 mars 1669), Montfleury fait dire à la prude qui prononce la « condamnation de l'ouvrage :

« Ordonnons par pitié, pour raison de ces faits,
« Qu'elle entre au cabinet, et n'en sorte jamais.

« C'étoit donc là une expression consacrée dont le sens ne donnoit lieu à aucune « équivoque, et que, dans l'exemple tiré de Molière, Alceste avoit expliquée « d'avance. Ces vers,

« *Dérobez au public* vos occupations...
« Quel besoin si pressant avez-vous de rimer,
« Et qui diantre vous presse *à vous faire imprimer?*

« ces vers, adressés d'abord à Oronte par forme d'allusion indirecte, préparent « l'application directe et foudroyante que lui en fait Alceste, lorsque, répondant « à une interpellation pressante du poëte, il se voit forcé de lui déclarer qu'il « fera bien de réserver pour le *cabinet* les vers qu'il vouloit exposer au public ; et « en effet, à cette question,

« Et savoir s'il est bon qu'en public je l'expose,

« il n'y a, en cas de négative, qu'une seule réponse convenable et possible ; et « c'est celle qu'a dû faire et qu'a faite réellement Alceste. » — On peut ajouter à ces observations, que, même après Molière, le mot *cabinet* avoit conservé cette acception. La Bruyère en offre un exemple dans le chapitre IX *des Grands*, p. 338.



Et que, Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours?

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est p[illegible]ature[1].
Le méchant goût du siècle e[illegible]e fait peur;
Nos pères, tout grossiers, l'av[illegible] beaucoup meilleur;
Et je prise bien moins tout ce que [illegible]n admire,
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire.

Si le roi m'avoit donné
Paris, sa grand' ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirois au roi Henri :
Reprenez votre Paris;
J'aime mieux ma mie, ô gué!
J'aime mieux ma mie[2].

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux :
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure;
Et que la passion parle là toute pure?

Si le roi m'avoit donné
Paris, sa grand' ville,
Et qu'il me fallût quitter...

[1] Le style précieux et figuré étoit au siècle de Molière ce qu'est au nôtre le style romantique, c'est-à-dire un style de convention, un langage qui ne peint rien de réel, rien de naturel, et qui, par conséquent, ne peint rien de durable :

Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure;
Et ce n'est point ainsi que parle la nature

[2] Baron prétendoit que la déclamation avoit une telle puissance, que les paroles les plus gaies pouvoient devenir touchantes par la seule manière de les prononcer. Il s'essayoit souvent sur cette chanson, et il la récitoit avec tant d'ame et d'un ton si pénétrant, qu'il faisoit fondre en larmes ses auditeurs. (L. B.)

L'amour de ma mie,
Je dirois au roi Henri :
Reprenez votre Paris;
J'aime mieux ma mie, ô gué!
J'aime mieux ma mie.

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.
(A Philinte, qui rit.)
Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillants où chacun se récrie.

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons[1].

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi, vous avez vos raisons;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre; et moi, je ne l'ai pas.

[1] Tout le monde sentira la vérité de ce trait; il est pris sur nature. Mais un trait non moins naturel et non moins comique, c'est le dépit d'Alceste qui, n'ayant pu persuader Oronte, se laisse emporter jusqu'au sarcasme et à l'injure. Ces boutades, cette humeur irritable, égaient le spectateur sans affoiblir l'estime qu'inspire le misanthrope; car c'est dans un défaut de son caractère et non dans sa vertu que l'auteur a placé le ressort comique de sa pièce. Voilà ce que Rousseau ne vouloit pas voir lorsqu'il osa toucher à cet ouvrage; et voilà pourquoi tout ce qu'il a imaginé étoit si peu fait pour la scène. Une singularité fort remarquable, c'est que Molière et Rousseau se soient peints successivement sous les traits du misanthrope, avec cette différence toutefois que Molière ne dissimula pas ses défauts, et fit un portrait d'après nature; tandis que Rousseau s'étoit donné un rôle, et ne songeoit qu'à en tracer l'apologie. Ce rôle, au reste, il le jouoit courageusement dans l'occasion. On connoît l'histoire de ce curé de campagne qui lisoit une mauvaise tragédie dans la société des philosophes : « Tous s'apprêtoient « à le persifler; le seul citoyen de Genève (dit Grimm, qui rapporte cette anec- « dote), le seul citoyen de Genève, avec sa probité à toute épreuve, étoit résolu « de faire le rôle d'honnête homme, et il a en effet si bien réussi que le curé l'a « pris dans une haine inexprimable *. »

* *Correspondance littéraire de Grimm*, tome I, p. 407

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE.

Si je louois vos vers, j'en aurois davantage.

ORONTE.

Je me passerai bien que vous les approuviez.

Il faut bien, s [illegible] s vous en passiez.

Je voudrois bien, pour voir [illegible] le votre manière,
Vous en composassiez sur la m[illegible] matière.

ALCESTE.

J'en pourrois, par malheur, faire d'aussi méchants;
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme; et cette suffisance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE.

Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE, *se mettant entre deux.*

Hé! messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grace.

ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.
Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur [1].

[1] « *Je vis* un assez grand nombre de spectateurs qui se firent jouer pendant « qu'on représentoit cette scène; car ils crièrent que le sonnet étoit bon avant « que le misanthrope en fit la critique, et demeurèrent ensuite tout confus. » (DE VISÉ.) — La manière dont le sonnet fut écouté montre l'état du goût à cette époque. Ce n'étoit pas assez de faire des chefs-d'œuvre, il falloit encore former le public qui devoit les juger. Telle fut l'influence de cette scène. Le public, habitué au faux brillant que Molière lui présentoit dans le sonnet d'Oronte, s'effaroucha

SCÈNE III

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Hé bien! vous le voyez. Pour être trop sincère,
Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire;
Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté...

ALCESTE.

Ne me parlez pas.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Plus de société.

PHILINTE.

C'est trop...

ALCESTE.

Laissez-moi là.

PHILINTE.

Si je...

ALCESTE.

Point de langage.

PHILINTE.

Mais quoi!...

ALCESTE.

Je n'entends rien.

PHILINTE.

Mais...

d'abord de la critique d'Alceste. Mais peu à peu cette critique l'éclaira, et il s'aperçut que le but de l'auteur n'étoit pas seulement de se moquer de quelques méchants vers, mais d'attaquer l'esprit à la mode, et de réformer le goût du siècle. Dès-lors la leçon fut comprise, et le faux bel esprit tomba. Législateur des mœurs, Molière le fut aussi du goût; et il opéra une révolution dont Boileau seul a partagé la gloire *.

* A cette epoque Boileau n'avoit encore publié que ses sept premières satires.

ALCESTE.

Encore?

PHILINTE.

On outrage...

ALCESTE.

Ah! parbleu! c'en est trop. Ne suivez point mes pas.

PHIL[illegible]

Vous vous moquez de moi. Je [illegible] ous quitte pas [1].

[1] Cet acte renferme une des plus b[illegible] es du *Misanthrope*, celle du sonnet. On ne peut se lasser d'admirer les [illegible] ns timides d'Oronte avant de commencer sa lecture, les réponses d'Alceste, si opposées à celles de Philinte, et le développement d'une doctrine littéraire ple[illegible] e de goût. Les critiques de Boileau n'ont peut-être pas plus contribué à bannir l[illegible] ffectation et la fausse délicatesse que cette scène de Molière, blâmée d'abord par la plus grande partie du parterre, reçue ensuite avec transport. On partagea l'opinion du misanthrope, qu'on savoit être celle de l'auteur : on se moqua du jargon maniéré; et c'est principalement de cette époque qu'on put remarquer un changement décidé dans le ton du siècle, qu'un grand nombre de chefs-d'œuvre n'honoroit pas encore, et qui ne possédoit pas l'*Art poétique* de Boileau. (P.) — L'exposition est excellente. Alceste s'est peint par ses discours et par ses actions : il a eu pour interlocuteur un homme d'un caractère en opposition avec le sien, et on connoit déja tous les personnages qui doivent mettre en jeu les ressorts principaux de la pièce. (C.) — Quant au style, plein de vigueur et d'impétuosité dans Alceste, plus doux et plus mesuré dans Philinte, il est ici, comme dans le reste de la pièce, l'expression du caractère de chaque personnage. Cet art de varier le style, et de le transformer en autant de langages divers appropriés aux passions de celui qui parle, rend l'illusion parfaite. Il n'appartient qu'aux premiers génies : c'est celui d'Homère, de Molière, et de La Fontaine.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ALCESTE, CÉLIMÈNE.

ALCESTE.

Madame, voulez-vous que je vous parle net?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait :
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble :
Oui, je vous tromperois de parler autrement ;
Tôt ou tard nous romprons indubitablement ;
Et je vous promettrois mille fois le contraire,
Que je ne serois pas en pouvoir de le faire.

CÉLIMÈNE.

C'est pour me quereller donc, à ce que je voi,
Que vous avez voulu me ramener chez moi?

ALCESTE.

Je ne querelle point. Mais votre humeur, madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre ame [1] :
Vous avez trop d'amants qu'on voit vous obséder,
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder [2].

[1] Dans la première scène de l'acte premier, Alceste dit à Philinte :

> Non, non, il n'est point d'ame un peu bien située
> Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
> Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
> Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers.

Ainsi Alceste a montré à son ami les mêmes délicatesses qu'il laisse voir ici à sa maîtresse.

[2] Sous le masque d'Alceste, on retrouve toujours Molière. Cet acte est un tableau de l'intérieur de sa maison, une galerie de portraits, une scène de société;

CÉLIMÈNE.

Des amants que je fais me rendez-vous coupable?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable?
Et, lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors?

ALCESTE.

Non, ce n'est pas, madame on qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leurs vœux cile et moins tendre.
Je sais que vos appas vous ı tous lieux;
Mais votre accueil retient tirent vos yeux,
Et sa douceur offerte à qui vo d les armes
Achève sur les cœurs l'o vos charmes [1].
Le trop riant espoir que vous résentez
Attache autour de vous leurs ass ités;
Et votre complaisance, un peu moi s étendue,
De tant de soupirants chasseroit la cohue.
Mais, au moins, dites-moi, madame, par quel sort
Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort [2]?
Sur quel fonds de mérite et de vertu sublime
Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt [3],

et l'auteur s'y dessine d'une main légère, avec sa femme, son ami, et quelques jeunes seigneurs de la cour. On ne peut trop le redire, le génie n'invente rien; il observe, rapproche, et combine. Dans cet immense travail, l'observation donne les détails, le goût établit l'ordre, et l'imagination crée l'ensemble. C'est ainsi que les ouvrages du génie réunissent à la fois, et les charmes de la vérité, et les charmes de la fiction.

[1] L'amour répand un charme infini sur le caractère d'Alceste. Il n'ôte rien à sa franchise, mais il adoucit ce qu'elle a de trop rude; il lui apprend à mêler les éloges les plus flatteurs aux reproches les plus sérieux. Enfin la passion de l'homme anime tous les vers du poëte: on reconnoît Molière, on admire son génie, on plaint son malheur.

[2] *Heur* se plaçoit où *bonheur* ne sauroit entrer; il a fait *heureux*, qui est si françois, et il a cessé de l'être. Si quelques poëtes s'en sont servis, c'est moins par choix que par la contrainte de la mesure. (LA BRUYÈRE.)

[3] Dans un temps où l'on portoit en poche un peigne dont on se servoit jusque dans l'antichambre du roi, il n'est pas étonnant que quelqu'un se soit avisé de laisser croître l'ongle du petit doigt pour se curer l'oreille. Scarron avoit déjà remarqué ce ridicule dans sa nouvelle tragi-comique, *Plus d'effet que de paroles*

Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?
Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau du monde,
Au mérite éclatant de sa perruque blonde?
Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer?
L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer?
Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave[1]
Qu'il a gagné votre ame en faisant votre esclave?
Ou sa façon de rire, et son ton de fausset,
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret[2]?

CÉLIMÈNE.

Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage!
Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage;
Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis?

ALCESTE.

Perdez votre procès, madame, avec constance,
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

CÉLIMÈNE.

Mais de tout l'univers vous devenez jaloux.

il dit en parlant du prince de Tarente: « Il s'étoit laissé croître l'ongle du petit « doigt de la gauche jusqu'à une grandeur étonnante, ce qu'il trouvoit le plus ga« lant du monde. » B.)

[1] Sorte de hauts-de-chausses fort amples, ainsi appelés du nom d'un seigneur allemand gouverneur de Maëstricht, qui en introduisit la mode. (MÉN.)

[2] Clitandre représente le comte de Guiche, dont la taille et la beauté tournèrent la tête de mademoiselle Molière. Pour perdre son rival, Molière le frappe de ridicule; il semble qu'en le dépouillant de sa perruque, de ses canons, de ses rubans et de *sa vaste rhingrave*, il ait soudain réduit toute sa personne à ce ton de fausset qui termine si heureusement le tableau: tout le mérite de Clitandre tombe avec ses habits. Comme nos acteurs ne s'astreignent pas au costume, ils retranchent, avec ces vers, un des meilleurs traits de l'ouvrage. Bien plus: une fois la physionomie du personnage effacée, ils ne peuvent plus rendre, ni le ton qui régnoit à la cour, ni les mœurs du temps. La pièce a cessé de peindre le siècle. « Le comte « de Guiche, dit un auteur contemporain, avoit de grands yeux noirs, le nez bien « fait, la bouche un peu grande, la forme du visage ronde, le teint admirable, « le front grand, et la taille belle. Il avoit de l'esprit, il étoit moqueur, léger, pré« somptueux, brave, étourdi, sans amitié*. » Tous les traits de ce caractère se retrouvent dans celui de Clitandre.

* *Amours des Gaules*, tome I, page 65.

ALCESTE.

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

CÉLIMÈNE.

C'est ce qui doit rasseoir votre ame effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée;
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

ALCESTE.

Mais, moi, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, madame, je vous prie?

CÉLIMÈNE.

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

ALCESTE.

Et quel lieu de le croire à mon cœur enflammé?

CÉLIMÈNE.

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.

ALCESTE.

Mais qui m'assurera que, dans le même instant,
Vous n'en disiez, peut-être, aux autres tout autant?

CÉLIMÈNE.

Certes, pour un amant, la fleurette est mignonne;
Et vous me traitez là de gentille personne[1].
Hé bien! pour vous ôter d'un semblable souci,
De tout ce que j'ai dit je me dédis ici;
Et rien ne sauroit plus vous tromper que vous-même:
Soyez content.

ALCESTE.

Morbleu! faut-il que je vous aime!

[1] Il est impossible de mieux peindre le manége de la coquetterie, et de saisir dans un caractère des nuances plus délicates. Voyez comme Célimène sait rappeler toutes les preuves de tendresse qu'elle a données à Alceste, en feignant de le chasser, et comme elle a l'art de le retenir en s'indignant des soupçons qu'il ose lui témoigner. Dans cette scène et dans les suivantes, Molière peint, avec beaucoup de vérité, les embarras d'une coquette, et ses ruses pour en sortir. On doit admirer surtout le bonheur avec lequel il a su faire passer, sans inconvénients, le ton et les manières d'un mari mécontent à la faveur de la misanthropie d'Alceste.

[redacted]

Ah! que si de vos mains je rattrape mon cœur,
Je bénirai le ciel de ce rare bonheur !
Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible[1];
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

CÉLIMÈNE.

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

ALCESTE.

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.
Mon amour ne se peut concevoir; et jamais
Personne n'a, madame, aimé comme je fais.

CÉLIMÈNE.

En effet, la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle;
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,
Et l'on n'a vu jamais un amour si grondeur.

ALCESTE.

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.
A tous nos démêlés coupons chemin, de grace;
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter[2]...

[1] On croit entendre Molière lui-même, lorsque, parlant de sa femme, il disoit à Chapelle : « Si vous saviez ce qu'elle me fait souffrir, vous auriez pitié de moi. Toutes « les choses du monde ont du rapport avec elle dans mon cœur. Mon idée en est si « fort occupée, que je ne sais rien en son absence qui m'en puisse divertir. Quand « je la vois, une émotion et des transports qu'on ne sauroit dire m'ôtent l'usage « de la réflexion. Je n'ai plus d'yeux pour ses défauts, il m'en reste seulement « pour tout ce qu'elle a d'aimable. N'est-ce pas là le dernier point de la folie? et « n'admirez-vous pas que tout ce que j'ai de raison ne serve qu'à me faire con- « noître ma foiblesse sans pouvoir en triompher[a]? » Ce délicieux passage est l'expression de l'amour le plus tendre, et nous en verrons tous les traits se développer successivement dans le cœur du misanthrope.

[2] Nous desirions de voir Alceste aux prises avec Célimène; nous étions impatients d'assister à cette lutte d'un amour impétueux qui ne souffre ni détours ni délais, et d'une froide coquetterie qui ne redoute rien tant que d'être forcée dans ses retranchements. La scène a répondu à notre attente ; elle a été tout ce qu'elle

[a] *La Fameuse Comédienne*, ou *Intrigues de Molière et de sa femme*, p. 39 : *Mémoires de Grimarest*, p. xlvij, *note*.

SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ALCESTE, BASQUE.

CÉLIMÈNE.

Qu'est-ce ?

BASQUE.

Acaste est là-bas.

CÉLIMÈNE.

Hé bien ! faites monter.

SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE.

Quoi ! l'on ne peut jamais vous parler tête à tête [1] ?
A recevoir le monde on vous voit toujours prête ;

devoit être entre un homme déchaîné contre les vices du siècle, qui a le malheur de s'être passionné pour une femme atteinte de quelques uns des plus haïssables, et cette même femme qui, dévorée du desir de subjuguer tous les cœurs, doit attacher un grand prix à soumettre et à conserver le cœur du sauvage Alceste. Quelle brusquerie ! quelle rudesse dans les reproches de l'un, malgré sa tendresse ! Quel air de bonne foi et presque de candeur, quel charme surtout dans les réponses de l'autre, malgré sa perfidie ! (A.)

[1] Écoutons encore Molière parlant de sa femme : « Elle a de l'enjouement et de l'esprit ; elle est sensible au plaisir de se faire valoir ; *tout cela m'ombrage malgré* « *moi. J'y trouve à redire, je m'en plains.* Cette femme, cent fois plus rai- « sonnable que je ne le suis, *veut jouir agréablement de la vie ; elle va son* « *chemin* ; et, assurée par son innocence, elle *dédaigne de s'assujettir aux* « *précautions que je lui demande.* JE PRENDS CETTE NÉGLIGENCE POUR DU « MÉPRIS ; je voudrois des marques d'amitié, pour croire qu'on en a pour moi, « et qu'on eût plus *de justesse dans sa conduite, pour que j'eusse l'esprit* « *tranquille.* Mais ma femme, toujours égale et libre dans la sienne, *me laisse* « *impitoyablement dans mes peines* ; et, occupée seulement du desir de plaire « en général, sans avoir de dessein particulier, elle rit de ma foiblesse *. » Tous les traits de ce tableau conviennent à Célimène, comme ceux du passage précédent convenoient au misanthrope. Ainsi tout vient à l'appui de la vérité que nous voulons établir, que c'est dans l'histoire même de Molière qu'il faut chercher le type de ces deux rôles admirables.

* *Memoires de Grimarest*, page lxxj

Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous,
Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous?

CÉLIMÈNE.

Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire?

ALCESTE.

Vous avez des égards qui ne sauroient me plaire.

CÉLIMÈNE.

C'est un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il savoit que sa vue eût pu m'importuner.

ALCESTE.

Et que vous fait cela, pour vous gêner de sorte...?

CÉLIMÈNE.

Mon Dieu! de ses pareils la bienveillance importe;
Et ce sont de ces gens qui, je ne sais comment,
Ont gagné, dans la cour, de parler hautement[1].
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire;
Ils ne sauroient servir, mais ils peuvent vous nuire[2];

[1] M. de Lauzun, favori de Louis XIV, est, comme nous l'avons dit, l'original de ce portrait. On sait que mademoiselle de Montpensier refusa sa main au roi de Portugal, pour la donner à ce gentilhomme, qui fut l'amant de mademoiselle Molière. Beaucoup d'esprit et d'audace composoient son caractère : il avoit moins de mérite que d'art pour faire valoir le peu qu'il en avoit. Sa devise étoit une fusée montant aux nues, avec ces mots : *Aussi loin que je puis* *. Molière le signale ici par un trait qui le désigne fort bien, puisque Rabutin a dit de lui que la faveur où il étoit auprès du roi *le faisoit redouter, et le rendoit recommandable à la cour* **. Les ennemis de Molière reconnurent la vérité de ces portraits, et ils l'accusèrent publiquement de jouer toute la cour. « Il n'épargne, écrivoient-« ils, que l'auguste personne du roi, et il ne s'aperçoit pas que cet incomparable « monarque *est toujours accompagné des gens qu'il veut rendre ridicules*; que « c'est avec eux qu'il se divertit, que c'est avec eux qu'il s'entretient, que c'est « avec eux qu'il donne de la terreur à ses ennemis..... : n'est-ce donc pas nuire à « la gloire de l'état, que de railler toute la noblesse, et de rendre méprisables, non « seulement à tous les François, mais encore à tous les étrangers, des noms « éclatants pour lesquels on devroit avoir du respect ***? »

[2] Ce vers est d'un grand sens, et la manière naturelle dont il est amené est surtout fort remarquable. C'est un modèle de l'art de présenter une maxime neuve et

* Mémoires de mademoiselle de Montpensier, tome V, page 111.

** Histoire amoureuse des Gaules, tome I, page 107.

*** De Visé, *Lettres sur les affaires de théâtre*, dans les *Diversités galantes*, p. 83.

Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ailleurs,
On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs[1].

ALCESTE.

Enfin, quoi qu'il en soit, et sur quoi qu'on se fonde,
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde;
Et les précautions de votre jugement...

SCÈNE IV.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE.

BASQUE.

Voici Clitandre encor, madame.

ALCESTE.

Justement.

CÉLIMÈNE.

Où courez-vous?

ALCESTE.

Je sors.

CÉLIMÈNE.

Demeurez.

ALCESTE.

Pourquoi faire?

CÉLIMÈNE.

Demeurez.

ALCESTE.

Je ne puis.

frappante sans affectation, sans prétentions, et en paroissant seulement rendre compte d'une observation qu'on a faite dans le monde.

[1] Ne semble-t-il pas entendre mademoiselle Molière trouvant toujours de nouveaux prétextes pour accueillir les jeunes seigneurs de la cour? Si on les repousse, ils se vengeront! Ne faut-il pas se faire des partisans, éviter les cabales? et n'est-il pas de la prudence, même avec l'appui du roi, de ne pas *se brouiller avec ces grands brailleurs?* Ce trait convient parfaitement à M. de Lauzun, qui tout-à-l'heure se vantera de *décider en chef, et de faire grand fracas sur les bancs du théâtre*. Molière peint toujours la nature, parcequ'il ne cesse jamais de l'observer.

[redacted]

CÉLIMÈNE.

Je le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire.

Ces conversations ne font que m'ennuyer,
Et c'est trop que vouloir me les faire essuyer.

CÉLIMÈNE.

Je le veux, je le veux.

ALCESTE.

Non, il m'est impossible.

CÉLIMÈNE.

Hé bien! allez, sortez, il vous est tout loisible [1].

SCÈNE V.

ÉLIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE.

ÉLIANTE, *à Célimène.*

Voici les deux marquis qui montent avec nous.
Vous l'est-on venu dire?

CÉLIMÈNE.

(à Basque.)

Oui. Des siéges pour tous.

(Basque donne des siéges, et sort.)

(à Alceste.)

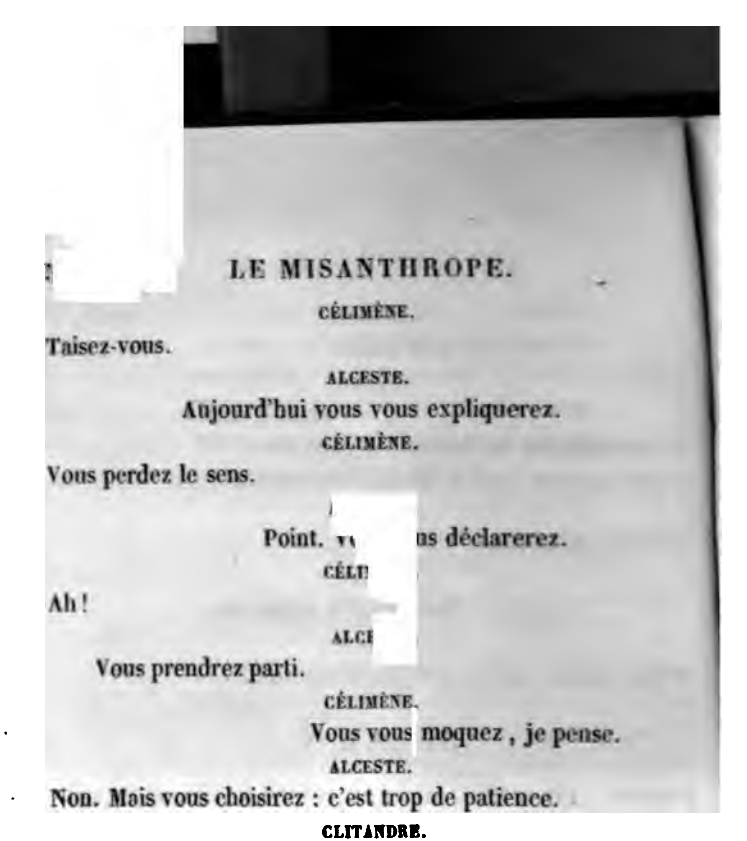
Vous n'êtes pas sorti [2]?

ALCESTE.

Non; mais je veux, madame,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre ame.

[1] Jusqu'à quatre fois, Célimène ordonne à Alceste de rester, et il persiste à vouloir sortir; elle lui dit ensuite qu'il peut sortir, et il se décide à rester. Est-ce un effet de l'humeur contrariante d'Alceste? nullement. C'est un effet de sa passion. Un amant peut, dans son courroux, braver les volontés impérieuses de sa maîtresse; mais il ne sait pas résister aux marques de son indifférence. (A.)

[2] Tout-à-l'heure Alceste feignoit de se retirer, pour obtenir une préférence qu'on lui a refusée. Il reste, et Célimène le raille de sa foiblesse. Voilà bien la coquette. il ne lui suffit pas d'exercer son pouvoir, il faut qu'elle le fasse sentir.



CÉLIMÈNE.

Taisez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'hui vous vous expliquerez.

CÉLIMÈNE.

Vous perdez le sens.

Point. v[illegible]us déclarerez.

CÉL[illegible]

Ah!

ALC[illegible]

Vous prendrez parti.

CÉLIMÈNE.

Vous vous moquez, je pense.

ALCESTE.

Non. Mais vous choisirez : c'est trop de patience.

CLITANDRE.

Parbleu! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé[1],
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières,
D'un charitable avis lui prêter les lumières?

CÉLIMÈNE.

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort;
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord;
Et, lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE.

Parbleu! s'il faut parler de gens extravagants,
Je viens d'en essuyer un des plus fatigants;
Damon le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise,
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise.

[1] Molière est le premier qui ait su tourner en scène ces conversations du monde, et y mêler des portraits. *Le Misanthrope* en est plein; c'est une peinture continuelle, mais une peinture de ces ridicules que des yeux vulgaires n'aperçoivent pas. (V.)

CÉLIMÈNE.

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours :
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE, *à Philinte.*

Ce début n'est pas mal; et, contre le prochain,
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE.

Timante encor, madame, est un bon caractère.

CÉLIMÈNE.

C'est de la tête aux pieds un homme tout mystère [1],
Qui vous jette, en passant, un coup d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
A force de façons, il assomme le monde;
Sans cesse il a tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien;
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Géralde, madame?

CÉLIMÈNE.

O l'ennuyeux conteur !

[1] Suivant une tradition du temps, l'original de l'homme tout mystère étoit le comte de Saint-Gilles. Ce singulier personnage faisoit des vers. On sait qu'il osa parier pour *la Joconde* de Bouillon contre *la Joconde* de La Fontaine, et qu'il perdit sa cause au tribunal de Boileau *. Son caractère lui avoit acquis quelque célébrité. Gombault a fait contre lui une épigramme où il est peint comme dans Molière : elle est intitulée *Humeur de Gilles :*

Gilles veut faire voir qu'il a bien des affaires:
On le trouve partout, dans la presse, à l'écart;
Mais ses voyages sont des erreurs volontaires,
Quoiqu'il aille toujours, il ne va nulle part.

La Bruyère a transporté à l'abbé de Choisy quelques traits du caractère du comte de Saint-Gilles. « Théodote, dit-il, s'approche de vous, et il vous dit à l'oreille : « Voilà un beau temps, voilà un grand dégel ! »

* Voyez le commentaire de Brossette, Œuvres de Boileau, édition in-4°, tome II, page 337.

Jam ne le voit sortir du grand seigneur.
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince, ou princesse.
La qualité l'entête; et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage, et de chiens:
Il tutaye, en parlant, ceux du plus haut étage,
Et le nom de monsieur est che hors d'usage.

CL E.

On dit qu'avec Bélise il est du d ier bien[1].

CÉLIMÈ .

Le pauvre esprit de femme, et le c entretien!
Lorsqu'elle vient me voir, je souffr le martyre;
Il faut suer sans cesse à chercher q e lui dire;
Et la stérilité de son expression
Fait mourir à tous coups la conversation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance;
Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
Cependant sa visite, assez insupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable;
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
Qu'elle grouille[2] aussi peu qu'une pièce de bois.

ACASTE.

Que vous semble d'Adraste?

CÉLIMÈNE.

Ah! quel orgueil extrême!
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même.
Son mérite jamais n'est content de la cour,

[1] Clitandre, qui pousse Célimène à médire, est, nous le répétons, le comte de Guiche. Amant heureux de mademoiselle Molière, il avoit comme elle l'esprit fin, léger, et railleur. (Voyez son portrait, acte II, scène I, p. 525.)

[2] Vieux mot qui signifie remuer. Il étoit fort usité alors; c'est au moins ce qu'on peut conclure du passage suivant, de Ménage: « Nous disons *je ne puis me grouiller*, pour dire je ne puis me remuer. » Molière l'a encore employé dans *le Bourgeois gentilhomme*. Il a vieilli.

[redacted]

Contre elle il fait métier de pester chaque jour;
Et l'on ne donne emploi, charge, ni bénéfice,
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui?

CÉLIMÈNE.

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

ÉLIANTE.

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMÈNE.

Oui; mais je voudrois bien qu'il ne s'y servît pas;
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait assez de cas de son oncle Damis :
Qu'en dites-vous, madame?

CÉLIMÈNE.

Il est de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme, et d'un air assez sage.

CÉLIMÈNE.

Oui; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.
Il est guindé sans cesse; et, dans tous ses propos,
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile.
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,
Que c'est être savant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
Il se met au-dessus de tous les autres gens.
Aux conversations même il trouve à reprendre;

Ce s[illegible]opos trop bas pour y daigner descendre ;
Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Dieu me damne, voilà son portrait véritable.

CLITANDRE, *à Célimène*.

Pour bien peindre les gens vo[illegible]s admirable.

ALC[illegible]

Allons, ferme, poussez, mes b[illegible]mis de cour[1] ;
Vous n'en épargnez point, et chac[illegible] a son tour :
Cependant aucun d'eux à vos yeux [illegible]ne se montre,
Qu'on ne vous voie, en hâte, alle[illegible] sa rencontre,
Lui présenter la main, et d'un bais[illegible]r flatteur
Appuyer les serments d'être son serviteur.

CLITANDRE.

Pourquoi s'en prendre à nous? Si ce qu'on dit vous blesse,
Il faut que le reproche à madame s'adresse.

ALCESTE.

Non, morbleu ! c'est à vous; et vos ris complaisants
Tirent de son esprit tous ces traits médisants.
Son humeur satirique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de votre flatterie;
Et son cœur à railler trouveroit moins d'appas,
S'il avoit observé qu'on ne l'applaudît pas [2].
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre

[1] Alceste n'a rien dit jusqu'ici, mais son silence a parlé pour lui. Il étoit en scène, en situation plus qu'aucun autre personnage. Les spirituelles épigrammes de Célimène ne détournoient pas l'attention de dessus lui ; on attendoit à chaque instant qu'il éclatât. Il vient d'éclater, et son indignation, dont sans doute l'expression est plus véhémente que ne le permettent les bienséances de la société, est pourtant si bien fondée que tous les spectateurs y applaudissent : l'honnêteté publique se met de moitié avec lui dans cette guerre qu'il fait aux *bons amis de cour*. (A.)

[2] Que d'amour! que d'illusions dans ces reproches ! Toutes les vertus de Célimène sont à elle ; tous ses défauts lui viennent des autres. Remarquez cependant qu'Alceste ne peut l'excuser sans se livrer à la satire la plus violente ! C'est ainsi qu'il reste dans son caractère même en ne cédant qu'à sa passion.

Des vices où l'on voit les humains se répandre [1].

PHILINTE.

Mais pourquoi pour ces gens un intérêt si grand,
Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend ?

[1] C'est à de pareils traits que les contemporains crurent reconnoître le duc de Montausier. Suivant l'abbé d'Olivet, Cottin et Ménage, au sortir de la première représentation du *Misanthrope*, coururent sonner le tocsin à l'hôtel de Rambouillet, et accusèrent Molière de jouer ouvertement le duc de Montausier *. Il est probable qu'un passage fort remarquable du roman de *Cyrus* fit naître cette pensée, et servit ensuite à la propager. En effet, on trouve dans cet ouvrage (sous le nom de Mégabate) un portrait du duc de Montausier, qui ressemble quelquefois à celui d'Alceste : « Mégabate, y est-il dit, *quoique d'un naturel fort vio-* « *lent, est pourtant souverainement équitable;* et je suis fermement persuadé « que rien ne peut lui faire faire une chose qu'il croiroit choquer la justice. *Comme* « *il est fort juste, il est ennemi déclaré de la flatterie. Il ne peut louer ce qu'il* « *ne croit point digne de louanges*, ET NE PEUT ABAISSER SON AME A DIRE CE QU'IL « NE CROIT PAS, aimant beaucoup mieux passer pour sévère auprès de ceux qui ne « connoissent point la véritable vertu, que de s'exposer à passer pour flatteur. Je « suis même persuadé que s'il eût été amoureux de quelque dame qui eût eu quel- « ques légers défauts, ou en sa beauté, ou en son esprit, ou en son humeur, *toute* « *la violence de sa passion n'eût pu l'obliger à trahir ses sentiments.* En effet, « je crois que s'il eût eu une maîtresse pâle, il n'eût jamais pu dire qu'elle eût été « blanche. S'il en eût eu une mélancolique, il n'eût pu dire, pour adoucir la chose, « qu'elle eût été sérieuse. Aussi ceux qui cherchent le plus à reprendre en lui *ne* « *l'accusent que de soutenir ses opinions avec trop de chaleur, et d'être si dif-* « *ficile que les moindres imperfections le choquent.* Cela est causé par la parfaite « connoissance qu'il a des choses. *Il faut souffrir sa critique comme un effet de* « *sa justice.* Mais il faut dire encore que Mégabate écrit bien en vers ** et en prose, « et que personne ne parle plus fortement ni plus agréablement que lui *quand il* « *est avec des gens qui lui plaisent, et qui ne l'obligent pas à garder le silence* « *froid et sévère qu'il garde avec ceux qui ne lui plaisent pas* ***. » On sait que les romans de mademoiselle de Scudéri avoient alors une si grande vogue que les gens du monde les savoient par cœur, et que les solitaires de Port-Royal eux-mêmes leur ouvrirent *l'entrée de leur désert* ****. Ce passage du grand *Cyrus* suffisoit donc pour accréditer l'erreur qui est venue jusqu'à nous, erreur évidente, puisque toutes les circonstances de position appartiennent au poëte, et non au grand seigneur alors épris d'une précieuse *****, et non d'une coquette. Cependant il est possible que Molière ait saisi dans ce livre quelques traits propres à faire ressortir le caractère du misanthrope. Nous sommes sûrs au moins que *le Cyrus* faisoit partie

* *Histoire de l'Académie françoise*, par l'abbé d'Olivet.

** Il a composé plusieurs morceaux de *la Guirlande de Julie*.

*** *Artamène*, ou *le grand Cyrus*, tome VII, livre I, page 307.

**** Voyez les *Mémoires* de Racine.

***** Julie d'Angennes, fille de madame de Rambouillet.



CÉLIMÈNE.

Et ne faut-il pas bien que monsieur contredise ?
A la commune voix veut-on qu'il se réduise,
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux ?
Le [illegible] d'autrui n'est jamais pour lui plaire :
Il pr[illegible] to[illegible] contraire,
Et pen[illegible] paroître un ho[illegible] commun,
Si l'on [illegible] quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour [illegible] tant de charmes,
Qu'il prend [illegible] lui-même assez souvent les armes ;
Et ses vrais se[illegible] us par lui,
Aussitôt qu'il les [illegible] ns la bouc[illegible] d'autrui.

ALCESTE.

Les rieurs sont pour vous, mad[illegible], c'est tout dire ;
Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

PHILINTE.

Mais il est véritable aussi que votre esprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit ;
Et que, par un chagrin que lui-même il avoue,
Il ne sauroit souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.

ALCESTE.

C'est que jamais, morbleu ! les hommes n'ont raison,
Que le chagrin contre eux est toujours de saison,
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
Loueurs impertinents, ou censeurs téméraires.

CÉLIMÈNE.

Mais...

ALCESTE.

Non, madame, non, quand j'en devrois mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir ;
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre ame

de sa bibliothèque, et même qu'il le parcourut à cette époque ; car il ne tarda pas à en tirer le sujet de sa charmante pastorale de *Mélicerte*.

Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme [1].

CLITANDRE.

Pour moi, je ne sais pas; mais j'avouerai tout haut
Que j'ai cru jusqu'ici madame sans défaut.

ACASTE.

De graces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

ALCESTE.

Ils frappent tous la mienne; et, loin de m'en cacher,
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte;
A ne rien pardonner le pur amour éclate;
Et je bannirois, moi, tous ces lâches amants
Que je verrois soumis à tous mes sentiments,
Et dont, à tous propos, les molles complaisances
Donneroient de l'encens à mes extravagances [2].

CÉLIMÈNE.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs,
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
A bien injurier les personnes qu'on aime.

ÉLIANTE.

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,

[1] Molière n'a point employé sans dessein ce *on* que les commentateurs ont pris pour une faute. Il faut se souvenir que, dès la première scène du premier acte, Philinte a blâmé dans Célimène le défaut qu'il semble tolérer maintenant. Célimène, disoit-il,

> De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
> Semble si fort donner dans les mœurs d'à présent.

C'est donc un reproche indirect qu'Alceste adresse à son ami. C'est au jeu de l'acteur à faire sentir l'intention du poëte.

[2] La sévérité d'Alceste est celle du véritable amour; elle cache la plus tendre indulgence. Il connoît les défauts de Célimène, il ne cesse pas de l'aimer; et lorsque, plus tard, délaissée de ses amants, elle se verra accablée de leurs outrages, Alceste seul ne l'abandonnera pas, et seul il voudra lui pardonner. Son amour ne demande que de l'amour! Qu'il soit aimé, il oubliera tout le reste. Au contraire, l'amour qu'Éliante va peindre ne vit que d'illusions, et souvent s'éteint avec elles.

E[illegible]s amants vanter toujours leur choix.
Jamai[illegible]ur passion n'y voit rien de blâmable,
[illegible]t aimé tout leur devient aimable;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y [illegible]onner de favorables noms.
La pâle [illegible] jasmin en blancheur comparable;
La noire [illegible]lorable;
La ma[illegible] de la taille e[illegible]rté;
La grasse est, dans son port, [illegible] de majesté;
La malpropre sur [illegible]aits chargée,
Est mise s[illegible]ligée;
La géante paroît une déesse a[illegible]ux;
La naine, un abrégé des merv[illegible] des cieux;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'u[illegible]e couronne;
La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur;
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant, dont l'ardeur est extrême,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime [1].

ALCESTE.

Et moi, je soutiens, moi...

CÉLIMÈNE.

Brisons là ce discours,
Et dans la galerie allons faire deux tours [2].
Quoi! vous vous en allez, messieurs?

CLITANDRE ET ACASTE.

Non pas, madame.

ALCESTE.

La peur de leur départ occupe fort votre ame.
Sortez quand vous voudrez, messieurs; mais j'avertis
Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

[1] Ce morceau charmant est tout ce qui nous reste d'une traduction de Lucrèce en prose et en vers, que Molière avoit achevée, et dont il brûla le manuscrit.

[2] Célimène, malgré toute son adresse, n'a pu éviter une contestation fâcheuse. C'est ainsi qu'une coquette est obligée d'acheter, le plus souvent par des humiliations, les hommages qu'elle arrache plutôt à la vanité qu'au cœur de ses amants.

ACASTE.

A moins de voir madame en être importunée,
Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE.

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché,
Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

CÉLIMÈNE, *à Alceste.*

C'est pour rire, je crois.

ALCESTE.

Non, en aucune sorte.
Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte.

SCÈNE VI.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE, *à Alceste.*

Monsieur, un homme est là qui voudroit vous parler
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE.

Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

BASQUE.

Il porte une jaquette à grand' basques plissées,
Avec du dor dessus [1].

CÉLIMÈNE, *à Alceste.*

Allez voir ce que c'est,
Ou bien faites-le entrer.

[1] C'est ici la peinture de l'uniforme d'usage pour les exempts des maréchaux. Aujourd'hui ce détail devient superflu, puisqu'un seul bâton à pomme d'ivoire distingue celui qui est chargé de ce rôle. (B.) — Les innovations dans le costume ont amené peu à peu sur le théâtre françois les mélanges les plus bizarres. C'est ainsi que les vieilles femmes portent les paniers de la régence; les jeunes, le costume de nos jours; et les hommes, celui de Louis XV. Les courtisans du grand siècle ne paroissent donc plus sur notre scène. MM. de Saint-Aignan, de Lauzun, et de Guiche, ont perdu, avec leurs rubans, une partie de leurs graces; ils représentent toujours la vanité, l'orgueil, la fatuité, mais ce ne sont plus les représentants de la cour de Louis XIV. (Voyez *les notes du cinquième acte.*)

SCÈNE VII.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE, UN GARDE DE LA MARÉCHAUSSÉE.

ALCESTE, *allant au-devant du garde.*

Qu'est-ce donc qu'il vous plaît?
Venez, monsieur.

LE GARDE.

Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESTE.

Vous pouvez parler haut, monsieur, pour m'en instruire.

LE GARDE.

Messieurs les maréchaux, dont j'ai commandement,
Vous mandent de venir les trouver promptement,
Monsieur.

ALCESTE.

Qui? moi, monsieur?

LE GARDE.

Vous-même.

ALCESTE.

Et pourquoi faire?

PHILINTE, *à Alceste.*

C'est d'Oronte et de vous la ridicule affaire.

CÉLIMÈNE, *à Philinte.*

Comment?

PHILINTE.

Oronte et lui se sont tantôt bravés
Sur certains petits vers, qu'il n'a pas approuvés;
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance [1].

[1] L'auteur fait assez sentir ici que Philinte, seul témoin de la querelle d'Oronte et d'Alceste, a pris soin d'en prévenir les suites. Le tribunal des maréchaux de France connoissoit alors des affaires d'honneur; il régloit les réparations suivant la gravité des offenses, et, pour garantie de ses jugements, il exigeoit la parole des deux adversaires.

ALCESTE.

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance.

PHILINTE.

Mais il faut suivre l'ordre : allons, disposez-vous.

ALCESTE.

Quel accommodement veut-on faire entre nous?
La voix de ces messieurs me condamnera-t-elle
A trouver bons les vers qui font notre querelle?
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchants.

PHILINTE.

Mais d'un plus doux esprit...

ALCESTE.

Je n'en démordrai point, les vers sont exécrables.

PHILINTE.

Vous devez faire voir des sentiments traitables.
Allons, venez.

ALCESTE.

J'irai, mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

PHILINTE.

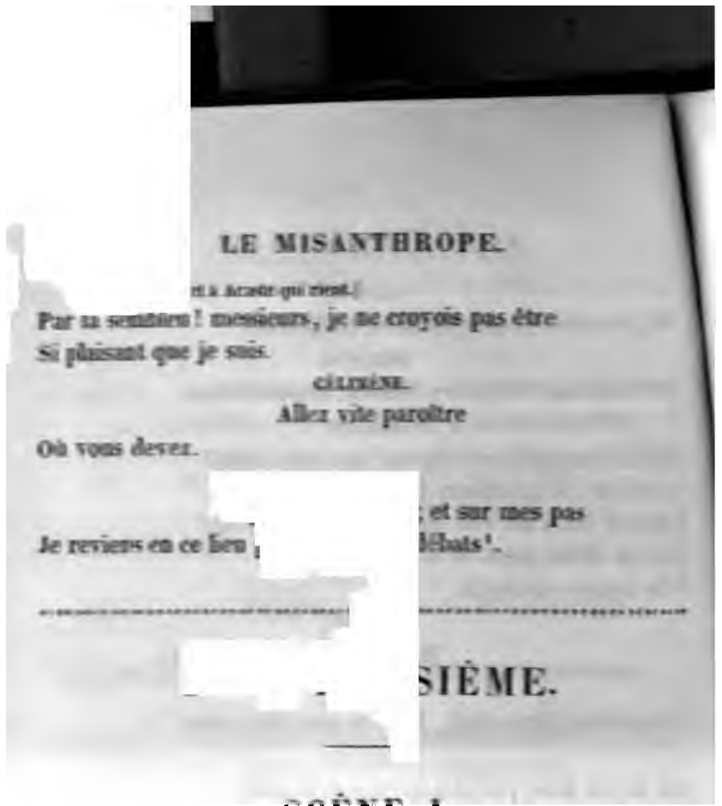
Allons vous faire voir.

ALCESTE.

Hors qu'un commandement exprès du roi me vienne
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Je soutiendrai toujours, morbleu! qu'ils sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits[1].

[1] Molière engageoit un jour Boileau à épargner Chapelain dans ses satires, sous prétexte que ce poëte étoit fort aimé de Colbert et du roi lui-même. « Oh! le roi et M. de « Colbert feront ce qu'il leur plaira, répondit Boileau avec humeur; mais à moins « que le roi ne m'ordonne expressément de trouver bons les vers de Chapelain, « je soutiendrai toujours qu'un homme, après avoir fait *la Pucelle*, mérite d'être « pendu. » Molière se mit à rire de cette saillie, et l'employa plus tard dans le second acte du *Misanthrope*[*].

[*] Note manuscrite de Brossette, dans les *Mélanges* de Cizeron Rival, p. 21.



...et à Acaste qui rient.)

Par la sambleu ! messieurs, je ne croyois pas être
Si plaisant que je suis.

CÉLIMÈNE.

Allez vite paroître
Où vous devez.

... ; et sur mes pas
Je reviens en ce lieu, ... débats¹.

...SIÈME.

SCÈNE I.

CLITANDRE, ACASTE.

CLITANDRE.

Cher marquis, je te vois l'ame bien satisfaite;
Toute chose t'égaie, et rien ne t'inquiète.

¹ Cet acte n'est point inférieur au premier; et, quoique la fameuse scène du cercle ralentisse l'action, ce ne sauroit être le motif d'un reproche grave, car elle n'est pas seulement un tableau de mœurs, elle est encore un développement utile des caractères. Le salon de Célimène nous offre d'ailleurs un autre genre d'intérêt: nous en reconnoissons chaque personnage. C'est Molière jouant ses propres foiblesses, c'est sa femme avec ses graces et sa légèreté; ce sont MM. de Guiche et de Lauzun avec leurs aimables travers; enfin, c'est le ton du monde et de la cour. Philinte et Éliante apparoissent comme des modèles à suivre, tandis que la coquette fait passer sous nos yeux une galerie de portraits dont tous les ridicules sont à éviter. Cette scène est donc pour la multitude une peinture naïve du monde et de ses vices; et pour celui qui sait l'étudier, une école de bienséance et de vertu. On y remarque surtout une admirable variété de style. Chaque personnage a celui qui convient à son humeur, depuis le style fin et délicat de l'épigramme jusqu'au style vigoureux de la satire, depuis le style simple et naturel de la comédie jusqu'au style véhément de la passion. Molière prend tous les tons, emploie toutes les couleurs, et il sait toujours les employer à propos.

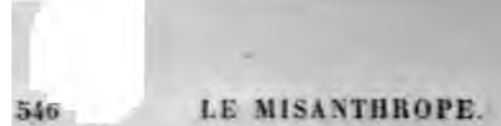
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands sujets de paroître joyeux?

ACASTE.

Parbleu! je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'ame chagrine.
J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison;
Et je crois, par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.
Pour le cœur, dont surtout nous devons faire cas,
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas;
Et l'on m'a vu pousser dans le monde une affaire
D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.
Pour de l'esprit, j'en ai, sans doute; et du bon goût,
A juger sans étude et raisonner de tout;
A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,
Figure de savant sur les bancs du théâtre[1];
Y décider en chef, et faire du fracas
A tous les beaux endroits qui méritent des has!
Je suis assez adroit; j'ai bon air, bonne mine,
Les dents belles surtout, et la taille fort fine.
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,
Qu'on seroit mal venu de me le disputer.

[1] Les jeunes seigneurs se plaçoient autrefois sur le théâtre, et ce voisinage, loin de gêner Molière, le forçoit sans doute à donner plus de vérité à ses peintures. Ainsi le public avoit le plaisir de contempler en même temps et les originaux et les copies. C'est ce que de Visé a remarqué lui-même dans sa *Vengeance des Marquis* : « En vérité, dit-il, c'est une jolie chose qu'un marquis. L'on m'en a montré « plusieurs qui étoient auprès de celui qui les contrefaisoit, et je ne pouvois m'ima- « giner comment il (Molière) osoit se moquer d'eux *. » Un pareil voisinage dut amener souvent les scènes les plus comiques **, mais il nuisoit à l'illusion et à la dignité du théâtre; et la suppression des places d'avant-scène, qui eut lieu seulement au mois d'avril 1759, fut un véritable bienfait. Collé raconte dans ses mémoires que M. de Lauraguais engagea les comédiens à cette réforme, en se chargeant de tous les frais qui en furent la suite ***.

* *Vengeance des Marquis*, scène III, p. 107 des *Diversités galantes* de de Visé.
** Voyez à ce sujet la dernière note des *Fâcheux*, tome I, p. 515.
*** *Mémoires* de Collé, tome II, p. 274.



Je me vois dans l'estime autant qu'on y puisse être,
Fort aimé du beau sexe, et bien auprès du maître.
Je crois qu'avec cela, mon cher marquis, je croi
Qu'on peut, par tout pays, être content de soi[1].

CLITANDRE.

Oui. Mais, trouvant ailleurs des conquêtes faciles,
Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles?

ACASTE.

Moi? Parbleu! je ne suis de taille ni d'humeur
A pouvoir d'une belle essuyer la froideur.
C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
A brûler constamment pour des beautés sévères,
A languir à leurs pieds et souffrir leurs rigueurs,
A chercher le secours des soupirs et des pleurs,
Et tâcher, par des soins d'une très longue suite,
D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.
Mais les gens de mon air, marquis, ne sont pas faits
Pour aimer à crédit et faire tous les frais.
Quelque rare que soit le mérite des belles,
Je pense, Dieu merci, qu'on vaut son prix comme elles;
Que, pour se faire honneur d'un cœur comme le mien,
Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien;
Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,
Il faut qu'à frais communs se fassent les avances[2].

[1] C'est une chose fort piquante de rapprocher le portrait qu'Acaste trace ici de lui-même avec le portrait du duc de Lauzun, tracé par un contemporain. « Le duc « de Lauzun étoit un petit homme blondasse, *bien fait dans sa taille*, de physio- « nomie haute, pleine d'esprit qui imposoit. *Sans lettres, sans aucun ornement,* « *ni agrément dans l'esprit.* Méchant et malin par nature, encore plus par la ja- « lousie et par l'ambition. *Extrêmement brave, et aussi extrêmement hardi*; « courtisan *également insolent*, *moqueur*, et bas. Redouté de tous à la cour, et « plein de traits cruels et pleins de sel qui n'épargnoient personne *. » Il nous semble que Molière a rendu d'une manière fort heureuse tous les traits de ce caractère. Il en a fait le type des fats, et l'on peut dire à sa louange qu'il jugeoit M. de Lauzun dans tout l'éclat de sa faveur comme d'autres l'ont jugé après sa disgrace.

[2] Telles étoient précisément les maximes de M. de Lauzun. Mademoiselle de

* *Mémoires de Saint-Simon*, tome X, p. 88.

CLITANDRE.

Tu penses donc, marquis, être fort bien ici?

ACASTE.

J'ai quelque lieu, marquis, de le penser ainsi.

CLITANDRE.

Crois-moi, détache-toi de cette erreur extrême :
Tu te flattes, mon cher, et t'aveugles toi-même.

ACASTE.

Il est vrai, je me flatte et m'aveugle en effet.

CLITANDRE.

Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait?

ACASTE.

Je me flatte.

CLITANDRE.

Sur quoi fonder tes conjectures?

ACASTE.

Je m'aveugle.

CLITANDRE.

En as-tu des preuves qui soient sûres?

ACASTE.

Je m'abuse, te dis-je.

CLITANDRE.

Est-ce que de ses vœux
Célimène t'a fait quelques secrets aveux?

ACASTE.

Non, je suis maltraité.

CLITANDRE.

Réponds-moi, je te prie.

ACASTE.

Je n'ai que des rebuts.

Montpensier a pris soin de nous raconter elle-même dans quel embarras la jetèrent le manége et la fatuité de ce *petit gentilhomme*, qui, voyant l'amour de cette grande princesse comme un hommage dû à son mérite, ne s'étonnoit point de sa fortune, et *vouloit qu'à frais communs se fissent les avances*. Molière a été si vrai dans la peinture de ce personnage, qu'en lisant les mémoires du temps, on croit toujours reconnoître Acaste sous les traits de M. de Lauzun.



CLITANDRE.

Laissons la raillerie,
Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.

ACASTE.

Je suis le misérable, et toi le fortuné;
On a pour ma personne une aversion grande,
Et quelqu'un de ces jours il je me pende.

CLI

Oh! çà, veux-tu, marquis, pour au ster nos vœux,
Que nous tombions d'accord d'un hose tous deux?
Que, qui pourra montrer une marque certaine
D'avoir meilleure part au cœur de Célimène,
L'autre ici fera place au vainqueur prétendu[1],
Et le délivrera d'un rival assidu?

ACASTE.

Ah! parbleu! tu me plais avec un tel langage,
Et, du bon de mon cœur, à cela je m'engage[2].
Mais, chut.

[1] Personne ne blâme l'indiscrétion de Clitandre, parcequ'elle résulte moins de sa fatuité que de la coquetterie de Célimène. Cette indiscrétion amène d'ailleurs de la manière la plus naturelle, comme l'a remarqué de Visé, la punition de la coquette et le dénoûment de la pièce. Tout se lie dans cet ouvrage : plus on l'approfondit, et plus on admire ce rare génie qui, dans le tableau des ridicules de son siècle, a préparé des leçons pour le nôtre, et qui, en traçant les portraits de ses rivaux, a su peindre les hommes de tous les temps.

[2] Molière met ici en présence les deux amants de sa femme. On les voit dans cette scène tels que les contemporains les représentent : M. de Guiche aimé pour sa beauté ; M. de Lauzun, sans autre mérite que son orgueil qui lui persuade que rien ne doit lui résister, et ne daignant ni s'inquiéter de ses rivaux, ni même les apercevoir. Cette indifférence, qui repose tout entière sur la bonne opinion qu'on a de soi, est un des traits qui entre le plus avant dans le caractère du fat. Aussi ces deux personnages sont-ils demeurés les types de la fatuité qu'ils représentent dans toutes ses nuances. Ces portraits des marquis ridicules produisirent un effet surprenant. De Visé raconte qu'étant au spectacle à la représentation de *l'Impromptu de Versailles*, il y avoit auprès de lui une jeune fille qui disoit qu'on vouloit lui faire épouser un marquis, mais que depuis qu'elle les avoit vu jouer elle n'en vouloit point. Ils sont toutefois bien mignons et bien propres, ajoute de Visé; et il faut qu'elle soit bien dégoûtée, car enfin c'est une jolie chose qu'un marquis *.

* Voyez *la Vengeance des Marquis*, scène III, p. 107.

[redacted]

SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE.

CÉLIMÈNE.

Encore ici?

CLITANDRE.

L'amour retient nos pas.

CÉLIMÈNE.

Je viens d'ouïr entrer un carrosse là-bas.
Savez-vous qui c'est?

CLITANDRE.

Non.

SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE, BASQUE.

BASQUE.

Arsinoé, madame,
Monte ici pour vous voir.

CÉLIMÈNE.

Que me veut cette femme?

BASQUE.

Éliante là-bas est à l'entretenir.

CÉLIMÈNE.

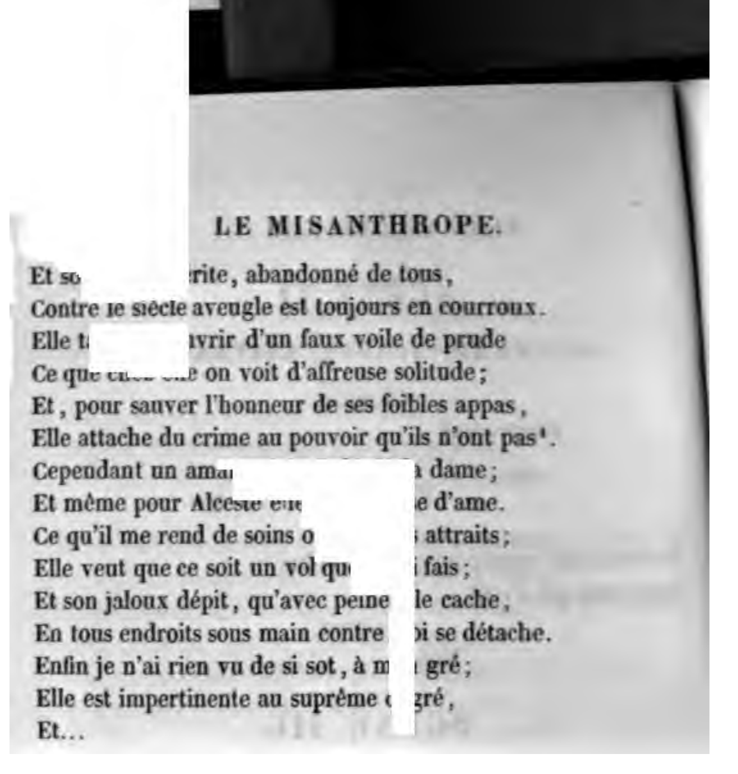
De quoi s'avise-t-elle, et qui la fait venir?

ACASTE.

Pour prude consommée en tous lieux elle passe;
Et l'ardeur de son zèle...

CÉLIMÈNE.

Oui, oui, franche grimace.
Dans l'ame elle est du monde; et ses soins tentent tout
Pour accrocher quelqu'un, sans en venir à bout.
Elle ne sauroit voir qu'avec un œil d'envie
Les amants déclarés dont une autre est suivie;



Et so… rite, abandonné de tous,
Contre le siècle aveugle est toujours en courroux.
Elle t… ivrir d'un faux voile de prude
Ce que … on voit d'affreuse solitude;
Et, pour sauver l'honneur de ses foibles appas,
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas[1].
Cependant un ama… dame;
Et même pour Alceste … e d'ame.
Ce qu'il me rend de soins o… attraits;
Elle veut que ce soit un vol qu… fais;
Et son jaloux dépit, qu'avec peine … le cache,
En tous endroits sous main contre … i se détache.
Enfin je n'ai rien vu de si sot, à m… gré;
Elle est impertinente au suprême … gré,
Et…

SCÈNE IV.

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE, CLITANDRE, ACASTE.

CÉLIMÈNE.

Ah! quel heureux sort en ce lieu vous amène[2]?
Madame, sans mentir, j'étois de vous en peine.

ARSINOÉ.

Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir.

[1] Rien de plus piquant que ce portrait de la prude tracé par une coquette. Les coquettes et les prudes sont animées par les mêmes passions, la médisance, l'envie, et la vanité; on peut dire même que, sous des habits et à des âges différents, elles jouent dans le monde exactement le même rôle. Aussi sont-elles en guerre perpétuelle, et ne se pardonnent-elles jamais rien. Molière a saisi, en grand maître, les consonnances et les oppositions de ces deux caractères; et il en a fait ressortir, dans la scène suivante, une excellente leçon de morale. Ainsi, ce profond observateur sait peindre toutes les nuances des passions; et les coquettes et les prudes, en lisant cette scène, doivent être étonnées d'elles-mêmes.

[2] Cette situation est comique par le contraste des jugements que les gens du monde portent les uns des autres, et des politesses qu'ils se font. Célimène n'est point fausse: ses exclamations ne servent de voile, ni au mépris, ni à l'indifférence. Elle est polie, elle suit l'usage du monde.

CÉLIMÈNE.

Ah! mon Dieu, que je suis contente de vous voir!
(Clitandre et Acaste sortent en riant.)

SCÈNE V.

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE.

ARSINOÉ.

Leur départ ne pouvoit plus à propos se faire[1].

CÉLIMÈNE.

Voulons-nous nous asseoir?

ARSINOÉ.

Il n'est pas nécessaire.
Madame, l'amitié doit surtout éclater
Aux choses qui le plus nous peuvent importer;
Et comme il n'en est point de plus grande importance
Que celles de l'honneur et de la bienséance,
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.
Hier j'étois chez des gens de vertu singulière,
Où sur vous du discours on tourna la matière;
Et là, votre conduite avec ses grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
Cette foule de gens dont vous souffrez visite,
Votre galanterie, et les bruits qu'elle excite,
Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'auroit fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre;
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre;
Je vous excusai fort sur votre intention,
Et voulus de votre ame être la caution.

[1] Une femme, qui n'a pas renoncé à la société est vivement blessée lorsqu'elle reconnoît que sa présence est importune, et fait évanouir la joie. La réflexion d'Arsinoé sur le départ des deux jeunes seigneurs montre qu'intérieurement elle éprouve l'amertume de ce dépit. C'est pour elle comme un aveu qu'elle feint de quitter le monde qui la quitte.

Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie
Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie;
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
Que l'air dont vous vivez vous faisoit un peu tort;
Qu'il prenoit dans le monde une méchante face;
Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse;
Et que, si vous vouliez, tous vos déportements
Pourroient moins donner prise aux mauvais jugements.
Non que j'y croie au fond l'honnêteté blessée :
Me préserve le ciel d'en avoir la pensée!
Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.
Madame, je vous crois l'ame trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

CÉLIMÈNE.

Madame, j'ai beaucoup de graces à vous rendre.
Un tel avis m'oblige; et, loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnoître à l'instant la faveur,
Par un avis aussi qui touche votre honneur;
Et comme je vous vois vous montrer mon amie,
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,
Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faisois visite,
Je trouvai quelques gens d'un très rare mérite,
Qui, parlant des vrais soins d'une ame qui vit bien,
Firent tomber sur vous, madame, l'entretien.
Là, votre pruderie et vos éclats de zèle
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle;
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,

Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
Vos fréquentes leçons et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures;
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.
A quoi bon, disoient-ils, cette mine modeste,
Et ce sage dehors que dément tout le reste?
Elle est à bien prier exacte au dernier point;
Mais elle bat ses gens, et ne les paye point.
Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle;
Mais elle met du blanc, et veut paroître belle.
Elle fait des tableaux couvrir les nudités;
Mais elle a de l'amour pour les réalités.
Pour moi, contre chacun je pris votre défense,
Et leur assurai fort que c'étoit médisance;
Mais tous les sentiments combattirent le mien,
Et leur conclusion fut que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps
Avant que de songer à condamner les gens;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,
A ceux à qui le ciel en a commis le soin.
Madame, je vous crois aussi trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts[1].

[1] Cette réplique de Célimène est un modèle de récrimination satirique : on ne peut pas mieux repousser l'offense par l'offense, et payer, comme on dit, une personne en même monnoie. Célimène a son histoire toute prête et ses garants tout trouvés, pour opposer à ceux d'Arsinoé. Celle-ci a cité des gens *de vertu singulière*; celle-là cite des gens *d'un très rare mérite*. Chacune d'elles a essayé de défendre son amie, mais a eu le chagrin de ne pouvoir faire adoucir la rigueur



ARSINOÉ.

A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,
Je ne m'attendois pas à cette repartie,
Madame; et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

CÉLIMÈNE.

Au contraire, madame; et, si [illegible]étoit sage,
Ces avis mutuels seroient mis en [illegible]ge.
On détruiroit par-là, traitant de bo[illegible]ne foi,
Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle
Nous ne continuions cet office fidèl[illegible],
Et ne prenions grand soin de nou[illegible] dire, entre nous,
Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

ARSINOÉ.

Ah! madame, de vous je ne puis rien entendre;
C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

CÉLIMÈNE.

Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout;
Et chacun a raison, suivant l'âge ou le goût.
Il est une saison pour la galanterie,
Il en est une aussi propre à la pruderie.
On peut, par politique, en prendre le parti,
Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti;
Cela sert à couvrir de fâcheuses disgraces.
Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces;
L'âge amènera tout; et ce n'est pas le temps,
Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans [1].

de la sentence. Enfin, le discours de la coquette est, d'un bout à l'autre, calqué sur celui de la prude avec une fidélité tout-à-fait piquante. La répétition faite par Célimène des quatre vers qui terminent le couplet d'Arsinoé met le comble à la malignité et au mordant de sa repartie. (A.) — Quiconque lit doit sentir ces beautés, lesquelles même, toutes grandes qu'elles sont, ne seroient rien sans le style. Cette pièce est, de toutes les pièces de Molière, la plus fortement écrite. (V.)

[1] En effet, la pruderie est, pour ainsi dire, l'unique avenir d'une coquette. Célimène semble le pressentir; mais, éblouie par les adorations de ses amants,

ARSINOÉ.

Certes, vous vous targuez d'un bien foible avantage,
Et vous faites sonner terriblement votre âge[1].
Ce que de plus que vous on en pourroit avoir
N'est pas un si grand cas pour s'en tant prévaloir[2];
Et je ne sais pourquoi votre ame ainsi s'emporte,
Madame, à me pousser de cette étrange sorte.

CÉLIMÈNE.

Et moi, je ne sais pas, madame, aussi pourquoi
On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.
Faut-il de vos chagrins sans cesse à moi vous prendre?
Et puis-je mais des soins qu'on ne va pas vous rendre?
Si ma personne aux gens inspire de l'amour,
Et si l'on continue à m'offrir chaque jour
Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on m'ôte,
Je n'y saurois que faire, et ce n'est pas ma faute;
Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas
Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas[3].

ARSINOÉ.

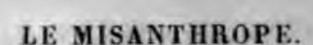
Hélas! et croyez-vous que l'on se mette en peine
De ce nombre d'amants dont vous faites la vaine,
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger
A quel prix aujourd'hui l'on peut les engager?
Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que votre seul mérite attire cette foule?

cet avenir lui semble trop éloigné pour qu'elle puisse le croire redoutable. Cette scène est une des plus morales de l'ouvrage.

[1] Cette métaphore expressive, tirée du bruit de la cloche, se trouve aussi dans La Fontaine. Faire sonner son âge, c'est avertir tout le monde qu'on est jeune, comme une cloche avertit d'un grand événement.

[2] *N'est pas un si grand cas*, pour dire, n'est pas une si grande chose. Cette locution, qui se trouve dans le Dictionnaire de l'Académie, édition de 1694, n'est plus d'aucun usage. (A.)

[3] Célimène se retranche derrière la vanité pour repousser les traits de sa rivale. Elle l'attaque, en femme instruite de ce qui peut blesser le plus profondément une femme: son triomphe passager sera la cause de sa perte, car elle éveille une haine qui doit être irréconciliable. C'est ainsi que Molière lie cette scène à l'action générale, dont elle va hâter la marche et préparer le dénoûment.



Qu[illegible] ne l[illegible]llent pour vous que d'un honnête amour,
E[illegible] que pour vos vertus ils vous font tous la cour?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites;
Le monde n'est point dupe; et j'en vois qui sont faites
A pouvoir inspirer de tendres sentiments,
Qui chez elles pourtant ne fixent point d'amants:
Et de là nous pouvons tir[illegible]nséquences
Qu'on n'[illegible]t leu[illegible] sans de grandes avances;
Qu'aucun, po[illegible]x ye[illegible] n'est notre soupirant,
Et qu'il fa[illegible] qu'on nous rend.
Ne vous e[illegible] donc pa[illegible]e [illegible]grande gloire,
Pour le[illegible]s l[illegible] d'un[illegible]le victoire [1];
Et corrigez un peu r[illegible] il [illegible]s appas,
De traiter pour cela les gens d[illegible]ut en bas.
Si nos yeux envioient les conqu[illegible]s des vôtres,
Je pense qu'on pourroit faire comme les autres,
Ne se point ménager, et vous faire bien voir
Que l'on a des amants quand on en veut avoir.

CÉLIMÈNE.

Ayez-en donc, madame, et voyons cette affaire;
Par ce rare secret efforcez-vous de plaire;
Et sans...

ARSINOÉ.

Brisons, madame, un pareil entretien,
Il pousseroit trop loin votre esprit et le mien;
Et j'aurois pris déja le congé qu'il faut prendre,
Si mon carrosse encor ne m'obligeoit d'attendre.

CÉLIMÈNE.

Autant qu'il vous plaira vous pouvez arrêter,
Madame; et là-dessus rien ne doit vous hâter.
Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie;

[1] Ce mot de *brillants* étoit autrefois d'un usage plus étendu qu'aujourd'hui; on disoit, *il y a bien des brillants, de grands brillants dans ce poëme*: ces exemples sont tirés du Dictionnaire de l'Académie, édition de 1694. (A.)

Et monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir [1].

SCÈNE VI.

ALCESTE, CÉLIMÈNE, ARSINOÉ.

CÉLIMÈNE.

Alceste, il faut que j'aille écrire un mot de lettre,
Que, sans me faire tort, je ne saurois remettre [2].
Soyez avec madame; elle aura la bonté
D'excuser aisément mon incivilité.

SCÈNE VII.

ALCESTE, ARSINOÉ.

ARSINOÉ.

Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,
Attendant un moment que mon carrosse vienne;
Et jamais tous ses soins ne pouvoient m'offrir rien
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.

[1] Dès les premières représentations, cette scène obtint le plus grand succès; on l'applaudit comme la meilleure de l'ouvrage: elle est du moins une des plus morales et des plus étonnantes. Le caractère de la prude et celui de la coquette s'y montrent à plein, prenant naissance des mêmes vices, et modifiés seulement par l'âge et les circonstances. Arsinoé y fait voir tant d'aigreur et d'envie, qu'en l'écoutant on est tenté de prendre le parti de Célimène. Celle-ci paroît à son tour si brillante de vanité et de malice, elle sait si bien repousser l'injure par l'insulte, que les spectateurs finissent par desirer la punition de tant d'impertinences, et l'humiliation de tant d'orgueil. Un commentateur a dit que cette scène *n'étoit nullement essentielle à l'action*. Il falloit, au contraire, admirer l'art avec lequel l'auteur a su faire une scène de mœurs et de caractère d'une scène qui tient si éminemment au sujet; car elle motive la vengeance d'Arsinoé, et cette vengeance remplit le reste de la pièce, dont elle amène le dénoûment.

[2] Il y auroit peu d'art, dans toute autre circonstance, à faire sortir un personnage, sous le prétexte en l'air d'aller écrire une lettre dont il n'a pas encore été, dont il ne doit plus être question; mais il est naturel que Célimène saisisse le plus léger prétexte pour quitter une femme dont la présence lui est insupportable; et puis écrire des billets fait une grande partie des occupations d'une coquette. (A.)



En vérité, les gens d'un mérite sublime
Entraînent de chacun et l'amour et l'estime ;
Et le vôtre, sans doute, a des charmes secrets
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts[1].
Je voudrois que la cour, par un regard propice,
A ce que vous valez rendît plus de justice.
Vous avez à vous plaindre ; s en courroux
Quand je vois chaque jour q fait rien pour vous.

AL

Moi, madame ? Et sur quoi p -je en rien prétendre ?
Quel service à l'état est-ce qu'o a vu rendre ?
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, d rillant de soi,
Pour me plaindre à la cour qu'on n fait rien pour moi ?

ARSINO

Tous ceux sur qui la cour jette des yeux propices
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.
Il faut l'occasion ainsi que le pouvoir ;
Et le mérite enfin que vous nous faites voir
Devroit...

ALCESTE.

Mon Dieu ! laissons mon mérite, de grace :
De quoi voulez-vous là que la cour s'embarrasse ?
Elle auroit fort à faire, et ses soins seroient grands
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

ARSINOÉ.

Un mérite éclatant se déterre lui-même.
Du vôtre en bien des lieux on fait un cas extrême ;
Et vous saurez de moi qu'en deux fort bons endroits
Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids.

[1] Arsinoé s'avance beaucoup pour une prude ; mais on doit considérer qu'encore tout émue de sa lutte, elle est à la fois poussée par sa haine pour Célimène, par son amour pour Alceste, et par son ardeur pour la vengeance. Aussi voyez avec quel art elle cherche à s'insinuer dans le cœur d'Alceste, à flatter son amour-propre, à entrer dans ses mécontentements, et à exciter son ambition : elle cherche son côté vulnérable, elle ne le trouvera qu'en parlant de sa rivale.

ALCESTE.

Hé! madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le siècle par-là n'a rien qu'on ne confonde.
Tout est d'un grand mérite également doué;
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué :
D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
Et mon valet de chambre est mis dans la gazette.

ARSINOÉ.

Pour moi, je voudrois bien que, pour vous montrer mieux,
Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines,
On peut, pour vous servir, remuer des machines;
Et j'ai des gens en main que j'emploierai pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

ALCESTE.

Et que voudriez-vous, madame, que j'y fisse?
L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse;
Le ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Une ame compatible avec l'air de la cour.
Je ne me trouve point les vertus nécessaires
Pour y bien réussir, et faire mes affaires.
Être franc et sincère est mon plus grand talent;
Je ne sais point jouer les hommes en parlant;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense
Doit faire en ce pays fort peu de résidence[1].
Hors de la cour, sans doute, on n'a pas cet appui

[1] C'est une chose fort remarquable que les études de La Bruyère sur Molière. Souvent il n'a fait que développer en prose la pensée du poëte, comme on peut le voir dans le morceau suivant : « Le reproche, en un sens, le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il ne sait pas la cour : il n'y a sorte de vertus qu'on ne rassemble en lui par ce seul mot. Un homme qui sait la cour est maître de son geste, de ses yeux, et de son visage : il est profond, impénétrable; il dissimule les mauvais offices, sourit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit contre ses sentiments. Tout ce grand raffinement n'est qu'un vice que l'on appelle fausseté; quelquefois aussi inutile au courtisan, pour sa fortune, que la franchise, la sincérité, et la vertu. » (LA BRUYÈRE, chap. VIII, *de la Cour*; t. I, p. 223; Paris, Lefèvre, 1824.)



Et [illegible]tres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui;
Mais [illegible] pas aussi, perdant ces avantages,
Le [illegible]le jouer de fort sots personnages:
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à louer les vers de messieurs tels,
A donner de l'encens à madame une telle,
Et de nos francs marq[illegible] cervelle.

[illegible]

Laissons, puisqu'il vous pla[illegible]hapitre de cour:
Mais il faut que mon cœur vou[illegible]igne en votre amour;
Et, pour vous découvrir là-dessu[illegible] mes pensées,
Je souhaiterois fort vos ardeurs [illegible]eux placées.
Vous méritez, sans doute, un s[illegible] beaucoup plus doux,
Et celle qui vous charme est indig[illegible]e de vous.

ALCEST[illegible].

Mais en disant cela, songez-vous, je vous prie,
Que cette personne est, madame, votre amie?

ARSINOÉ.

Oui. Mais ma conscience est blessée en effet
De souffrir plus long-temps le tort que l'on vous fait.
L'état où je vous vois afflige trop mon ame,
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme.

ALCESTE.

C'est me montrer, madame, un tendre mouvement;
Et de pareils avis obligent un amant.

ARSINOÉ.

Oui, toute mon amie, elle est et je la nomme
Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme[1];
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALCESTE.

Cela se peut, madame, on ne voit pas les cœurs;
Mais votre charité se seroit bien passée
De jeter dans le mien une telle pensée.

[1] Le terme propre est, *je la déclare*. On ne peut nommer qu'un nom: *je le nomme grand, vertueux, barbare; je le déclare indigne de mon amitié*. (V.)

[redacted]

ARSINOÉ.

Si vous ne voulez pas être désabusé,
Il faut ne vous rien dire; il est assez aisé.

ALCESTE.

Non. Mais sur ce sujet, quoi que l'on nous expose,
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose;
Et je voudrois, pour moi, qu'on ne me fît savoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARSINOÉ.

Hé bien! c'est assez dit; et sur cette matière
Vous allez recevoir une pleine lumière.
Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi.
Donnez-moi seulement la main jusque chez moi;
Là, je vous ferai voir une preuve fidèle
De l'infidélité du cœur de votre belle[1];
Et, si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
On pourra vous offrir de quoi vous consoler[2].

[1] Ce jeu de mots qu'on a justement désapprouvé dans Molière, ne lui appartient pas. On le trouve dans *les Larmes de saint Pierre*, poëme du Tansillo, imité par Malherbe :

> Fait, de tous les assauts que la rage peut faire,
> Une fidèle preuve à l'infidélité.

Corneille, après Malherbe, avoit dit dans *Cinna* :

> Rends un sang infidèle à l'infidélité.

Le goût des *concetti*, puisé dans la poésie italienne, exerçoit encore son influence sur les esprits les plus vigoureux. (A.)

[2] Quoique le commencement de cet acte ne soit pas animé par la présence d'Alceste, il est plein du plus vif intérêt. Le talent de l'écrivain et le génie de l'observateur s'y font sentir à chaque page. Le premier, dans la perfection d'un style qui admet toutes les nuances, et se prête à tous les tons; le second, dans le développement des caractères qui se présentent à la fois sous un aspect comique et moral : toutes les combinaisons de l'art disparoissent, et chaque personnage semble n'agir que par l'effet naturel de ses passions. Cet effet est si bien préparé, qu'il suffit à l'auteur de laisser agir les caractères pour que chacun recueille le fruit de ses œuvres. Ainsi les fats se tournent eux-mêmes en ridicule, la prude se dévoile, et la coquette court à sa perte. L'honnête homme, il est vrai, porte la peine de sa foiblesse; mais combien il eût été plus à plaindre, si Célimène eût comblé tous ses vœux! Une lecture attentive de ce troisième acte suffiroit pour former notre expé-

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Non, l'on n'a point vu d'ame à manier si dure,
Ni d'accommodement plus pénible à conclure :
En vain de tous côtés on l'a voulu tourner,
Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner ;
Et jamais différend si bizarre, je pense,
N'avoit de ces messieurs occupé la prudence.
« Non, messieurs, disoit-il, je ne me dédis point,
« Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
« De quoi s'offense-t-il ? et que veut-il me dire ?
« Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire ?
« Que lui fait mon avis, qu'il a pris de travers ?
« On peut être honnête homme, et faire mal des vers :
« Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières.
« Je le tiens galant homme en toutes les manières,
« Homme de qualité, de mérite, et de cœur,
« Tout ce qu'il vous plaira ; mais fort méchant auteur.
« Je louerai, si l'on veut, son train et sa dépense,
« Son adresse à cheval, aux armes, à la danse ;
« Mais, pour louer ses vers, je suis son serviteur [1] ;

rience, éclairer notre jugement, et nous apprendre l'art si difficile d'observer les hommes.

[1] Ceci achève le portrait d'Oronte, ou pour mieux dire celui du duc de Saint-Aignan, si bien commencé dans la scène du sonnet.

[redacted]

« Et, lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,
« On ne doit de rimer avoir aucune envie,
« Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie [1]. »
Enfin, toute la grace et l'accommodement
Où s'est avec effort plié son sentiment,
C'est de dire, croyant adoucir bien son style :
« Monsieur, je suis fâché d'être si difficile;
« Et, pour l'amour de vous, je voudrois, de bon cœur,
« Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur. »
Et, dans une embrassade, on leur a, pour conclure,
Fait vite envelopper toute la procédure.

ÉLIANTE.

Dans ses façons d'agir il est fort singulier;
Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier;
Et la sincérité dont son ame se pique
A quelque chose en soi de noble et d'héroïque.
C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,
Et je la voudrois voir partout comme chez lui.

PHILINTE.

Pour moi, plus je le vois, plus surtout je m'étonne
De cette passion où son cœur s'abandonne.
De l'humeur dont le ciel a voulu le former,
Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer;
Et je sais moins encor comment votre cousine
Peut être la personne où son penchant l'incline.

ÉLIANTE.

Cela fait assez voir que l'amour, dans les cœurs,
N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs;
Et toutes ces raisons de douces sympathies,

[1] Cizeron Rival raconte qu'un jeune magistrat étant venu consulter Malherbe sur des vers de sa façon, le poëte écouta long-temps sa lecture en silence; mais enfin il se lève, fait des gestes convulsifs, et demande à l'auteur *s'il a eu l'alternative de faire ces vers ou d'être pendu : à moins de cela*, ajoute-t-il, vous ne devez pas exposer votre réputation en produisant une pièce si ridicule. (*Mélanges de Cizeron Rival*, page 129.)

Dans cet exemple-ci, se trouvent démenties [1].

PHILINTE.

Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on peut voir?

ÉLIANTE.

C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de savoir.
Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime?
Son cœur, de ce qu'il sent n'es[illegible] bien sûr lui-même;
Il aime quelquefois sans qu'il l[illegible]e bien,
Et croit aimer aussi, parfois qu[illegible] en est rien [2].

[1] La *sympathie* étoit alo[illegible]; on s'en servoit à la cour, à la ville, pour expliquer les effets de la [illegible]oires de mademoiselle de Montpensier offrent un exemple fort singulier de cette [illegible]pèce de superstition : alarmée de la passion qu'elle éprouvoit p[illegible]uzun, cette princesse imagina d'envoyer acheter toutes les [illegible], espérant trouver dans ce poëte de bonnes raisons pour excu[illegible]iblesse. [illegible]ffet, à peine eut-elle feuilleté quelques volumes, que ses agitations se calmèrent en lisant les vers suivants sur les effets irrésistibles de la sympathie :

Quand les ordres du ciel nous ont faits l'un pour l'autre,
Lyse, c'est un amour bientôt fait que le nôtre;
Sa main entre les cœurs par un secret pouvoir
Sème l'intelligence avant que de se voir;
Il prépare si bien l'amant et la maîtresse,
Que leur ame au seul nom s'émeut et s'intéresse.
On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment;
Tout ce qu'on s'entre-dit persuade aisément;
Et, sans s'inquiéter de mille points frivoles,
La foi semble courir au-devant des paroles;
La langue en peu de mots en explique beaucoup;
Les yeux, plus éloquents, font tout voir tout d'un coup;
Et de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent*.

« Après tout ce que j'ai dit de mes agitations, ajoute mademoiselle de Montpensier, il me semble que rien ne convenoit mieux à mon état que ces vers, *qui ont un sens moral lorsqu'on les regarde du côté de Dieu*, et qui en ont un galant pour les cœurs capables de s'en occuper. » (*Mémoires de mademoiselle de Montpensier*, tome V, page 275.)

[2] Ces vers, pleins d'une aimable indulgence, sont admirablement placés dans la bouche d'Éliante. On sent qu'ils expriment les sentiments mêmes de Molière, qui, toujours amoureux de sa femme, cherchoit toujours à se faire illusion. « Il mettoit, comme il le dit lui-même, sur le desir général qu'ont toutes les femmes de plaire, l'accueil qu'elle faisoit à ses amants; et sur l'inconsidération de son âge, la jalousie qu'elle lui avoit inspirée au sujet du comte de Guiche. » Ainsi

* *Suite du Menteur*, acte IV, scène I.

[redacted]

PHILINTE.

Je crois que notre ami, près de cette cousine,
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine;
Et, s'il avoit mon cœur, à dire vérité,
Il tourneroit ses vœux tout d'un autre côté;
Et, par un choix plus juste, on le verroit, madame,
Profiter des bontés que lui montre votre ame.

ÉLIANTE.

Pour moi, je n'en fais point de façons, et je croi
Qu'on doit, sur de tels points, être de bonne foi.
Je ne m'oppose point à toute sa tendresse;
Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse;
Et, si c'étoit qu'à moi la chose pût tenir,
Moi-même à ce qu'il aime on me verroit l'unir.
Mais si dans un tel choix, comme tout se peut faire,
Son amour éprouvoit quelque destin contraire,
S'il falloit que d'un autre on couronnât les feux,
Je pourrois me résoudre à recevoir ses vœux [1];
Et le refus souffert en pareille occurrence
Ne m'y feroit trouver aucune répugnance.

PHILINTE.

Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas,

Molière a le talent de fondre dans chaque caractère les pensées qui l'agitoient ou le consoloient tour-à-tour; et ce qui étoit une illusion de son amour devient un trait de bonté dans la bouche d'Éliante.

[1] Nous avons dit que le caractère d'Éliante étoit calqué sur celui de mademoiselle de Brie, qui avoit plus de bonté que de chaleur d'ame, et plus d'abandon que de délicatesse. L'égalité de son humeur et son peu d'exigence avoient attaché Molière; il revenoit toujours à elle, et il l'aimoit pour se consoler, sans en être jaloux, sans se mettre en peine d'en être aimé. On sent que, pour opposer le caractère d'Éliante à celui de la coquette, il a fallu beaucoup l'élever: Molière y est parvenu, en ajoutant à sa douceur naturelle beaucoup de franchise et de raison, et surtout en l'honorant de l'estime d'un honnête homme. Car les sentiments tranquilles de Philinte pour Éliante ne s'élèvent point au-dessus de l'estime; et c'est, il faut le remarquer, par cette heureuse combinaison de l'art que Molière a sauvé l'inconvenance de deux personnages toujours prêts à s'offrir en pis-aller. Donnez un peu de mouvement au cœur d'Éliante et de Philinte, et ces deux rôles seront insupportables.

SCÈNE II.

ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE.

ALCESTE.

Ah! faites-moi raison, madame, d'une offense
Qui vient de triompher de toute ma constance.

ÉLIANTE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous qui vous puisse émouvoir?

ALCESTE.

J'ai ce que, sans mourir, je ne puis concevoir;
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accableroit pas comme cette aventure.
C'en est fait... Mon amour... Je ne saurois parler.

ÉLIANTE.

Que votre esprit un peu tâche à se rappeler [1].

ALCESTE.

O juste ciel! faut-il qu'on joigne à tant de graces
Les vices odieux des ames les plus basses.

ÉLIANTE.

Mais encor, qui vous peut...?

ALCESTE.

Ah! tout est ruiné;
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné.
Célimène... (eût-on pu croire cette nouvelle?)
Célimène me trompe, et n'est qu'une infidèle.

ÉLIANTE.

Avez-vous, pour le croire, un juste fondement?

PHILINTE.

Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement;
Et votre esprit jaloux prend parfois des chimères...

[1] Molière a emprunté ce vers et les cinq précédents à sa comédie de *Don Garcie de Navarre*. La scène suivante, l'une des plus belles du *Misanthrope*, est également empruntée à la même pièce.



ALCESTE.

Ah! morbleu! mêlez-vous, monsieur, de vos affaires.
(à Éliante.)
C'est de sa trahison n'être que trop certain,
Que l'avoir, dans ma poche, écrite de sa main.
Oui, madame, une lettre écrite pour Oronte
A produit à mes yeux [illegible]t sa honte;
Oronte, dont j'ai cru qu'[illegible] les soins,
Et que de mes rivaux je redo[illegible] moins.

PHIL[illegible].

Une lettre peut bien tromper par l'apparence,
Et n'est pas quelquefois si coupa[illegible] qu'on pense.

AL[illegible].

Monsieur, encore un coup, lai[illegible]noi, s'il vous plait,
Et ne prenez souci que de votre i[illegible]érêt [1].

ÉLIANTE.

Vous devez modérer vos transports; et l'outrage...

ALCESTE.

Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage;
C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui,
Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.
Vengez-moi d'une ingrate et perfide parente
Qui trahit lâchement une ardeur si constante;
Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

ÉLIANTE.

Moi, vous venger? comment?

[1] Il faut se souvenir que, dès le commencement de la pièce, Philinte a blâmé l'amour d'Alceste pour Célimène, et qu'il lui a dit:

Pour moi, si je n'avois qu'à former des desirs,
Sa cousine Éliante auroit tous mes soupirs.

Si on rapproche les deux scènes, on conviendra qu'au moment où Alceste, trompé par sa maîtresse, vient, dans son dépit, offrir son cœur à Éliante, rien ne doit lui être plus importun que de trouver Philinte sur sa route. Voilà pourquoi il accueille si mal, de la part de Philinte, les observations qu'il reçoit si doucement de la part d'Éliante. Il faut admirer l'art avec lequel Molière saisit toutes les convenances des passions pour les combiner avec les mouvements du caractère, et le soin qu'il a d'unir par des liens invisibles toutes les parties de son ouvrage.

[redacted]

ALCESTE.

En recevant mon cœur.
Acceptez-le, madame, au lieu de l'infidèle ;
C'est par-là que je puis prendre vengeance d'elle ;
Et je la veux punir par les sincères vœux,
Par le profond amour, les soins respectueux,
Les devoirs empressés et l'assidu service,
Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.

ÉLIANTE.

Je compatis, sans doute, à ce que vous souffrez,
Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez ;
Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense,
Et vous pourrez quitter ce desir de vengeance.
Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force desseins qu'on n'exécute pas :
On a beau voir, pour rompre, une raison puissante,
Une coupable aimée est bientôt innocente ;
Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,
Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant [1].

ALCESTE.

Non, non, madame, non. L'offense est trop mortelle ;
Il n'est point de retour, et je romps avec elle ;
Rien ne sauroit changer le dessein que j'en fais,
Et je me punirois de l'estimer jamais.
La voici. Mon courroux redouble à cette approche.
Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche,
Pleinement la confondre, et vous porter après
Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits.

[1] Éliante ne manque à aucune des convenances de sa position : elle s'exprime avec grace ; elle ne montre ni empressement, ni fierté, ni dépit : elle n'excuse point Célimène ; seulement elle prévoit que, coupable ou non, on lui pardonnera.

[redacted]

SCÈNE III.

CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE, *à part.*

O ciel! de mes transports puis-je être ici le maître?

CÉLIMÈNE, *à part.*

(à Alceste.)

Ouais! Quel est donc le trouble où je vous vois paroître?
Et que me veulent dire, et ces soupirs poussés,
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez?

ALCESTE.

Que toutes les horreurs dont une ame est capable
A vos déloyautés n'ont rien de comparable;
Que le sort, les démons, et le ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

CÉLIMÈNE.

Voilà certainement des douceurs que j'admire [1].

ALCESTE

Ah! ne plaisantez point, il n'est pas temps de rire.
Rougissez bien plutôt, vous en avez raison;
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.
Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame;
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme;
Par ces fréquents soupçons qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux;
Et, malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre:
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.

[1] Célimène est si sûre de l'aveuglement d'Alceste, qu'elle peut se croire à l'abri de toute surprise. Aussi ne témoigne-t-elle ni étonnement, ni indignation de tant d'injures : seulement elle cherche à pénétrer la cause de cette nouvelle boutade, afin de régler sa conduite suivant les circonstances.

Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame est libre à nommer son vainqueur.
Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte,
Si pour moi votre bouche avoit parlé sans feinte;
Et, rejetant mes vœux dès le premier abord,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne sauroit trouver de trop grands châtiments;
Et je puis tout permettre à mes ressentiments.
Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage;
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés;
Je cède aux mouvements d'une juste colère,
Et je ne réponds pas de ce que je puis faire [1].

CÉLIMÈNE.

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement [2]?

ALCESTE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

CÉLIMÈNE.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre [3]!

[1] Cette admirable tirade a été citée par Voltaire comme une preuve que le style de la comédie pouvoit s'élever quelquefois jusqu'à la hauteur de celui de la tragédie.

[2] Célimène reste froide : cette sortie véhémente semble ne pas l'émouvoir : elle observe, elle attend ; il faudra bien qu'Alceste s'explique ; et il y a tant de passion dans les reproches qu'elle vient d'entendre, que déja elle ne le craint plus.

[3] La fureur d'Alceste ne peut plus que décroître. Déja le regret se mêle au reproche, et un certain accent de tendresse amollit les expressions de son courroux. A ces mots, où la haine et l'amour semblent se confondre, *les traîtres ap-*

ALCESTE.

Ah! que ce cœur est double, et sait bien l'art de feindre!
Mais, pour le mettre à bout, j'ai des moyens tout prêts.
Jetez ici les yeux, et connoissez vos traits;
Ce billet découvert suffit pour vous confondre,
Et contre ce témoin on n'a rien à répondre.

CÉLIMÈNE.

Voilà donc le sujet qui vous tro[illegible] l'esprit!

ALCES[illegible]

Vous ne rougissez pas en voyant c[illegible] écrit!

CÉLIMÈN[illegible]

Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse?

ALCESTE.

Quoi! vous joignez ici l'audace à [illegible]rtifice!
Le désavouerez-vous, pour n'avoi[illegible] point de seing?

CÉLIMÈNE.

Pourquoi désavouer un billet de ma main [1]?

pas dont je fus enchanté, Célimène juge qu'il est temps de demander un peu plus positivement à Alceste de quoi il se plaint. (A.)

[1] L'aventure du billet est encore un trait de la vie de Molière. Il avoit tenu dans ses mains les preuves de l'infidélité d'Armande Béjart, et il avoit été crédule et trompé. Cette scène curieuse est rapportée fort en détail dans *la Fameuse Comédienne*. On y voit un abbé de Richelieu se venger comme Arsinoé, en faisant parvenir à Molière un billet doux de sa femme au comte de Guiche. Comme dans *le Misanthrope*, la coquette se joue d'un amour qu'elle ne partage pas; elle fait moins d'efforts pour paroître innocente que son amant n'en fait lui-même pour ne la pas trouver coupable. Enfin Molière, toujours comme dans *le Misanthrope*, avec des preuves de la foiblesse de sa femme, finit, dit son historien, *par être si persuadé de sa vertu et de sa sincérité*, QU'IL LUI FIT MILLE EXCUSES DE SON EMPORTEMENT. La ressemblance ne peut aller plus loin; et l'on est d'autant plus surpris qu'elle n'ait frappé aucun commentateur, que la suite de cette scène a fourni jusqu'au dénoûment de la pièce. En effet, la jeune Armande fut un moment touchée de tant d'indulgence; mais la coquetterie ne tarda pas à l'emporter sur ses bonnes résolutions; et c'est alors que Molière se vit contraint de rompre avec elle. Ainsi des portraits de société, un amour malheureux, des querelles de ménage, et des conversations du monde, tels sont les matériaux avec lesquels Molière éleva ce chef-d'œuvre. Certes il falloit toute la force de son génie pour tirer d'un fonds si mince un intérêt si vif, et de cet ensemble de petites choses un ouvrage dont toutes les combinaisons sont vastes, et des caractères qui resteront comme le type éternel des foiblesses, des vices ou des ridicules qu'ils représentent. (Voyez *la Fameuse Comédienne*, ou *Histoire des intrigues amoureuses de Molière*, page 22.)

ALCESTE.

Et vous pouvez le voir, sans demeurer confuse
Du crime dont vers moi son style vous accuse!

CÉLIMÈNE.

Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE.

Quoi! vous bravez ainsi ce témoin convainquant!
Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte
N'a donc rien qui m'outrage, et qui vous fasse honte?

CÉLIMÈNE.

Oronte! Qui vous dit que la lettre est pour lui?

ALCESTE.

Les gens qui dans mes mains l'ont remise aujourd'hui.
Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre,
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre?
En serez-vous vers moi moins coupable en effet?

CÉLIMÈNE.

Mais si c'est une femme à qui va ce billet,
En quoi vous blesse-t-il, et qu'a-t-il de coupable?

ALCESTE.

Ah! le détour est bon, et l'excuse admirable.
Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à ce trait;
Et me voilà, par-là, convaincu tout-à-fait.
Osez-vous recourir à ces ruses grossières?
Et croyez-vous les gens si privés de lumières?
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air,
Vous voulez soutenir un mensonge si clair;
Et comment vous pourrez tourner pour une femme
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme.
Ajustez, pour couvrir un manquement de foi,
Ce que je m'en vais lire...

CÉLIMÈNE.

Il ne me plait pas, moi [1].

[1] Ce trait est admirable; il exprime tout le pouvoir d'un être froid sur un être passionné. Quelle rapide transition! Il n'a fallu qu'un mot pour changer en sup-

Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire,
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire!

ALCESTE.

Non, non, sans s'emporter, prenez un peu souci
De me justifier les termes que voici.

CÉLIMÈNE.

Non, je n'en veux rien faire; et, dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALCESTE.

De grace, montrez-moi, je serai satisfait,
Qu'on peut, pour une femme, expliquer ce billet.

CÉLIMÈNE.

Non, il est pour Oronte; et je veux qu'on le croie.
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie,
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
Faites, prenez parti; que rien ne vous arrête,
Et ne me rompez pas davantage la tête.

ALCESTE, *à part.*

Ciel! rien de plus cruel peut-il être inventé,
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité!
Quoi! d'un juste courroux je suis ému contre elle,
C'est moi qui me viens plaindre, et c'est moi qu'on querelle!
On pousse ma douleur et mes soupçons à bout,

pliant celui qui menaçoit; mais aussi ce mot a été prononcé à temps; il a surpris Alceste prêt à douter de l'évidence. Les preuves qu'il tient dans sa main perdent toute leur force; et il trouve Célimène innocente, seulement parcequ'il le desiroit. Mais ce qui doit surtout attirer notre attention, c'est l'art avec lequel Molière a su éviter le véritable écueil de cette scène, c'est-à-dire le pathétique. Un autre auteur n'auroit pas manqué de soutenir le ton; c'étoit le moyen d'arracher des larmes à tous les yeux. Quelques mots de plus, et la pièce tomboit dans le drame. Molière, par un trait profond de caractère, nous fait soudain rentrer dans la comédie; il trouve le secret de nous faire rire d'un homme qui est venu rompre avec sa maîtresse, et qui finit par la croire innocente sans qu'elle ait rien fait pour se justifier. Ce trait marque les limites des deux genres, limites si difficiles à reconnoître, qu'elles ont été franchies par tous les auteurs modernes. En effet, si l'auteur tra- sant pousser l'attendrissement aussi loin qu'il le juge à propos, l'auteur c- sait s'arrêter promptement, pour ne laisser voir que le ridicule des passions.

On me laisse tout croire, on fait gloire de tout;
Et cependant mon cœur est encore assez lâche
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris!

(à Célimène.)

Ah! que vous savez bien ici, contre moi-même,
Perfide, vous servir de ma foiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'excès prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable.
Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent;
A vous prêter les mains ma tendresse consent.
Efforcez-vous ici de paroître fidèle,
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.

CÉLIMÈNE.

Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous [1].
Je voudrois bien savoir qui pourroit me contraindre
A descendre pour vous aux bassesses de feindre;
Et pourquoi, si mon cœur penchoit d'autre côté,
Je ne le dirois pas avec sincérité!
Quoi! de mes sentiments l'obligeante assurance
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense?
Auprès d'un tel garant sont-ils de quelque poids?
N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix?
Et, puisque notre cœur fait un effort extrême,

[1] Je ne puis assez m'étonner quand je vois une coquette ramener, sans se justifier, non pas un amant soumis et languissant, mais un homme furieux et misanthrope. Cette scène fait voir ce que peut l'amour sur le cœur de tous les hommes, elle fait connoître en même temps, par une adresse qu'on ne peut assez admirer ce que peuvent les femmes sur leurs amants, *en changeant seulement le ton de leur voix, et en prenant un air qui paroît ensemble et fier et attirant.* (DE VISÉ.) — Ces dernières lignes furent inspirées par la perfection du jeu de mademoiselle Molière, et elles renferment une indication précieuse pour les actrices qui aspirent à marcher sur ses traces.

Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime;
Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,
S'oppose fortement à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle
Doit-il impunément douter de cet oracle?
Et n'est-il pas coupable, en ne s'assurant pas
A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats?
Allez, de tels soupçons méritent ma colère;
Et vous ne valez pas que l'on vous considère.
Je suis sotte, et veux mal à ma simplicité
De conserver encor pour vous quelque bonté;
Je devrois autre part attacher mon estime,
Et vous faire un sujet de plainte légitime.

ALCESTE.

Ah! traîtresse! mon foible est étrange pour vous;
Vous me trompez, sans doute, avec des mots si doux;
Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée;
A votre foi mon ame est tout abandonnée;
Je veux voir jusqu'au bout quel sera votre cœur,
Et si de me trahir il aura la noirceur.

CÉLIMÈNE.

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime [1].

ALCESTE.

Ah! rien n'est comparable à mon amour extrême;
Et, dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
Oui, je voudrois qu'aucun ne vous trouvât aimable,
Que vous fussiez réduite en un sort misérable;
Que le ciel, en naissant, ne vous eût donné rien;
Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien;
Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
[…] pût, d'un pareil sort, réparer l'injustice;
[…] j'eusse la joie et la gloire en ce jour

[1] […]limène n'a détruit aucun des griefs d'Alceste, elle ne s'est point […] changé son rôle de coupable contre celui d'offen-

De vous voir tenir tout des mains de mon amour [1].

CÉLIMÈNE.

C'est me vouloir du bien d'une étrange manière!
Me préserve le ciel que vous ayez matière...
Voici monsieur Dubois plaisamment figuré [2].

sée ; elle est entrée dans la passion de son amant en se montrant tour à tour tendre, fière, imposante, et blessée dans sa délicatesse. A présent elle profite de ses avantages : c'est elle qui accuse, c'est elle qui pardonne, c'est elle qui se plaint de n'être pas aimée. Le triomphe de sa vanité est complet : son accusateur est à ses pieds. Les spectateurs rient, il est vrai, de la crédulité du misanthrope ; mais ils desirent la punition des perfidies de Célimène. Ainsi Molière ne peint le vice que pour le faire mépriser, et dans sa verve comique il ne cesse jamais de se montrer tout à la fois grand observateur et profond moraliste.

[1] Quelle tendre délicatesse dans ces vœux de l'amour! sans doute, en s'exprimant ainsi, l'auteur nourrissoit l'espoir de toucher le cœur de sa femme : car tout ce qu'Alceste auroit voulu faire pour sa maîtresse, Molière l'avoit fait pour Armande Béjart.

[2] L'amour d'Alceste n'est pas un sentiment de convention, une vertu sublime, comme celui qui élève, qui soutient les héros de Corneille ; c'est une foiblesse du cœur, un délire des sens, une erreur involontaire, qui peut séduire et maîtriser les plus sages ; enfin c'est le véritable amour. Voilà ce que Molière semble seul avoir compris au milieu des illusions de son siècle. Aussi est-il bien remarquable que ce n'est qu'après avoir vu représenter *le Misanthrope* que Racine abandonna la galanterie et l'exagération romanesque, pour peindre dans *Andromaque* l'amour terrible et véritable *. Lisez cette pièce, et vous serez surpris de retrouver dans Oreste et dans Pyrrhus tous les transports et toutes les foiblesses du misanthrope. Le pathétique et le comique appartiennent au genre ; mais les mouvements de la passion sont les mêmes dans les deux auteurs, parceque tous deux ont observé et sondé le cœur humain, parceque tous deux ont substitué des beautés éternelles à des beautés de convention : science admirable que l'observation avoit enseignée à Molière, et que l'étude du *Misanthrope* révéla à Racine. Ainsi donc, au lieu de dire que Molière égaloit Racine dans l'art de peindre l'amour, La Harpe auroit dû remarquer que dans cet art si difficile Molière avoit été le maître de Racine. Non seulement l'auteur des *Précieuses*, de *l'Impromptu de Versailles*, et du *Misanthrope*, frappa de toutes parts le ridicule et le faux goût ; mais encore il ramena le siècle et Racine à la nature. — Le dessein général de cette scène est emprunté à *Don Garcie de Navarre* ; mais le caractère de la coquette, l'accident du billet, et l'énergie de la passion d'Alceste, en font une scène nouvelle.

* Racine n'avoit encore donné que *la Thébaïde* et *Alexandre*, pièces dans lesquelles il suivit la manière de Corneille. Un an après le *Misanthrope*, il donna *Andromaque*.

[redacted]

SCÈNE IV.

CÉLIMÈNE, ALCESTE, DUBOIS.

ALCESTE.

Que veut cet équipage et cet air effaré?
Qu'as-tu?

DUBOIS.

Monsieur. .

ALCESTE.

Hé bien?

DUBOIS.

Voici bien des mystères.

ALCESTE.

Qu'est-ce?

DUBOIS.

Nous sommes mal, monsieur, dans nos affaires.

ALCESTE.

Quoi?

DUBOIS.

Parlerai-je haut?

ALCESTE.

Oui, parle, et promptement.

DUBOIS.

N'est-il point là quelqu'un?

ALCESTE.

Ah! que d'amusement!
Veux-tu parler?

DUBOIS.

Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE.

Comment?

DUBOIS.

Il faut d'ici déloger sans trompette.

ALCESTE.

,t pourquoi ?

DUBOIS.

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE.

La cause ?

DUBOIS.

Il faut partir, monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE.

Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage ?

DUBOIS.

Par la raison, monsieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE.

Ah ! je te casserai la tête assurément,
Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement.

DUBOIS.

Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine
Est venu nous laisser, jusque dans la cuisine,
Un papier griffonné d'une telle façon,
Qu'il faudroit, pour le lire, être pis que démon.
C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute ;
Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verroit goutte.

ALCESTE.

Hé bien ! quoi ? Ce papier, qu'a-t-il à démêler,
Traître, avec le départ dont tu viens me parler ?

DUBOIS.

C'est pour vous dire ici, monsieur, qu'une heure ensuite
Un homme, qui souvent vous vient rendre visite,
Est venu vous chercher avec empressement,
Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,
Sachant que je vous sers avec beaucoup de zèle,
De vous dire... Attendez, comme est-ce qu'il s'appelle ?

ALCESTE.

Laisse là son nom, traître, et dis ce qu'il t'a dit.

DUBOIS.

C'est un de vos amis; enfin cela suffit.
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse,
Et que d'être arrêté le sort vous y menace.

ALCESTE.

Mais quoi! n'a-t-il voulu te rien spécifier?

DUBOIS.

Non. Il m'a demandé de l'encre et du papier,
Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je pense,
Du fond de ce mystère avoir la connoissance.

ALCESTE.

Donne-le donc.

CÉLIMÈNE.

Que peut envelopper ceci?

ALCESTE.

Je ne sais; mais j'aspire à m'en voir éclairci.
Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable?

DUBOIS, *après avoir long-temps cherché le billet.*

Ma foi, je l'ai, monsieur, laissé sur votre table.

ALCESTE.

Je ne sais qui me tient.

CÉLIMÈNE.

Ne vous emportez pas,
Et courez démêler un pareil embarras.

ALCESTE.

Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne;
Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour
De vous revoir, madame, avant la fin du jour [1].

[1] La scène d'Alceste avec Dubois est une imitation de la scène d'Éraste et de La Montagne dans *les Fâcheux* [*]; elle termine heureusement et gaîment ce quatrième acte, qui est le plus animé et le plus dramatique de toute la pièce. Nous avons déjà remarqué que la grande scène entre Alceste et Célimène est également tirée de *Don Garcie de Navarre*. Malgré cette double imitation, tout est neuf, tout est naturel dans cet acte admirable : l'action marche, les caractères se développent, le

[*] Acte II, scène III.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

La résolution en est prise, vous dis-je.

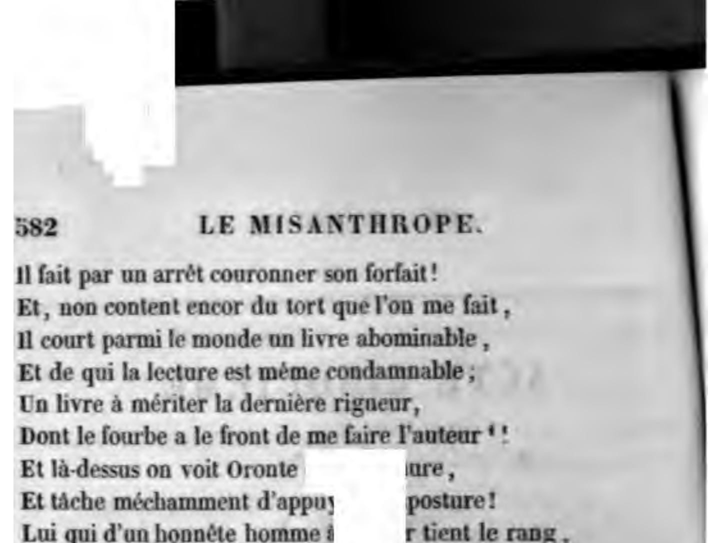
PHILINTE.

Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige...?

ALCESTE.

Non, vous avez beau faire et beau me raisonner,
Rien de ce que je dis ne peut me détourner;
Trop de perversité règne au siècle où nous sommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoi! contre ma partie on voit tout à la fois
L'honneur, la probité, la pudeur et les lois;
On publie en tous lieux l'équité de ma cause;
Sur la foi de mon droit mon ame se repose :
Cependant je me vois trompé par le succès,
J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès!
Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,
Est sorti triomphant d'une fausseté noire!
Toute la bonne foi cède à sa trahison!
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison!
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,
Renverse le bon droit, et tourne la justice!

dénoûment se prépare, et l'auteur entre profondément dans son sujet, puisque les déceptions de l'amour doivent mettre le comble à la misanthropie d'Alceste.



Il fait par un arrêt couronner son forfait!
Et, non content encor du tort que l'on me fait,
Il court parmi le monde un livre abominable,
Et de qui la lecture est même condamnable;
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur [1]!
Et là-dessus on voit Oronte … ure,
Et tâche méchamment d'appu… posture!
Lui qui d'un honnête homme à … r tient le rang,
A qui je n'ai fait rien qu'être sin… et franc,
Qui me vient malgré moi, d'une … eur empressée,
Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée;
Et parceque j'en use avec honnêteté,
Et ne le veux trahir, lui, ni la vérité,
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire!
Le voilà devenu mon plus grand adversaire!
Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,
Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon [2]!
Et les hommes, morbleu! sont faits de cette sorte!
C'est à ces actions que la gloire les porte!
Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,
La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux!
Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge:
Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge.
Puisque entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous [3].

[1] Ce trait est encore personnel à l'auteur. On sait que les hypocrites, épouvantés de l'annonce du *Tartuffe*, firent courir dans Paris un libelle infame qu'ils attribuèrent à Molière. (B.)

[2] Rien n'est plus sérieux que ce tableau de la perversité humaine: mais voyez avec quel art Molière sait redevenir comique, en rattachant tout-à-coup cette satire sanglante à une chose petite et ridicule!

[3] La verge de la satire n'a jamais frappé plus juste ni plus fort. Dans cette belle tirade, Molière versifie comme Boileau; il est énergique comme Bossuet. Toutes les passions d'Alceste passent en nous. On sent qu'il n'a pu s'abaisser aux arguties de la chicane; mais que, poussé par l'injustice, il a dû plaider, non dans ses intérêts, mais dans ceux de la vérité et de la morale. Quel honnête

[redacted]

PHILINTE.

Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous êtes;
Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Ce que votre partie ose vous imputer
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter;
On voit son faux rapport lui-même se détruire,
Et c'est une action qui pourroit bien lui nuire[1].

ALCESTE.

Lui? de semblables tours il ne craint point l'éclat :
Il a permission d'être franc scélérat;
Et, loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
On l'en verra demain en meilleure posture[2].

PHILINTE.

Enfin, il est constant qu'on n'a point trop donné
Au bruit que contre vous sa malice a tourné;
De ce côté déja vous n'avez rien à craindre :
Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous est en justice aisé d'y revenir,

homme, en effet, n'a pu dire une fois dans sa vie: *J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès?* Et voyez comme la haine se hâte d'appuyer cet arrêt inique, en s'appuyant elle-même de la calomnie! Sublime Molière! oui, c'est ainsi que la société fait les hommes. La coupe empoisonnée, voilà le prix qu'ils donnent publiquement à la vertu! ils honorent le vice heureux, et persécutent leurs bienfaiteurs. Mais est-ce une raison pour les fuir? Non. La vertu ne consiste pas à éviter les persécutions, mais à les souffrir; elle ne veut pas que nous quittions les hommes, elle nous ordonne de les servir et de les aimer; enfin elle permet aussi de les punir, comme Molière le fait ici, en développant à plein leur turpitude et leur méchanceté.

[1] On ne sauroit trop le répéter avec La Harpe, Molière n'est jamais fin, il est toujours profond. Que de choses renfermées dans ces quatre derniers vers! c'est toute la morale de la société, et ce doit être aussi toute la philosophie du sage. En effet, celui qui pratique la vertu doit surtout savoir gré aux hommes du mal qu'ils ne lui font pas.

[2] Lorsqu'on lit ces vers, et qu'on regarde autour de soi, on est épouvanté. Il semble que Molière ait tracé par avance le portrait de ces gens vieillis dans les honneurs, dont tout *le monde sait la scandaleuse histoire*, mais qui, à force d'audace et de bassesse, ont acquis le droit d'être de francs scélérats. Le monde, qui les voit croître par la perfidie, s'étonne d'abord, puis applaudit à leur fortune, et les méprise.

[redacted]

Et, de même qu'un cœur d'une vertu profonde...

ALCESTE.

Je sais que vous parlez, monsieur, le mieux du monde;
En beaux raisonnements vous abondez toujours;
Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.
La raison, pour mon bien, veut que je me retire :
Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire;
De ce que je dirois je ne répondrois pas,
Et je me jetterois cent choses sur les bras.
Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimène.
Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène;
Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi;
Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

PHILINTE.

Montons chez Éliante, attendant sa venue.

ALCESTE.

Non : de trop de souci je me sens l'ame émue.
Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin
Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.

PHILINTE.

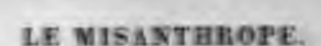
C'est une compagnie étrange pour attendre;
Et je vais obliger Éliante à descendre.

SCÈNE II.

CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE.

ORONTE.

Oui, c'est à vous de voir si, par des nœuds si doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
Il me faut de votre ame une pleine assurance :
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir;
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,



C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende,
De le sacrifier, madame, à mon amour,
Et de chez vous enfin le bannir dès ce jour.

CÉLIMÈNE.

Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,
Vous à qui j'ai tant vu parler de son mérite?

ORONTE.

Madame, il ne faut point ces éclaircissements;
Il s'agit de savoir quels sont vos sentiments.
Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre;
Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE, *sortant du coin où il étoit.*

Oui, monsieur a raison; madame, il faut choisir;
Et sa demande ici s'accorde à mon desir.
Pareille ardeur me presse, et même soin m'amène;
Mon amour veut du vôtre une marque certaine:
Les choses ne sont plus pour traîner en longueur,
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE.

Je ne veux point, monsieur, d'une flamme importune
Troubler aucunement votre bonne fortune.

ALCESTE.

Je ne veux point, monsieur, jaloux ou non jaloux,
Partager de son cœur rien du tout avec vous.

ORONTE.

Si votre amour au mien lui semble préférable...

ALCESTE

Si du moindre penchant elle est pour vous capable[1]...

ORONTE.

Je jure de n'y rien prétendre désormais.

[1] C'est toujours Alceste: l'amertume de son langage fait assez sentir, et le mépris que lui inspire Oronte, et l'humeur qu'il éprouve de se voir un pareil rival. Ce dialogue si précis et si vif est un exemple frappant de l'art de peindre un homme par son langage. Les deux interlocuteurs ont le même desir, expriment les mêmes pensées; et cependant il seroit impossible de mettre les vers d'Alceste dans la bouche d'Oronte, ou ceux d'Oronte dans la bouche d'Alceste, sans dénaturer leur caractère.

[redacted]

ALCESTE.

Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE.

Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

ALCESTE.

Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE.

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE.

Vous n'avez qu'à trancher, et choisir de nous deux.

ORONTE.

Quoi! sur un pareil choix vous semblez être en peine!

ALCESTE.

Quoi! votre ame balance, et paroît incertaine!

CÉLIMÈNE.

Mon Dieu! que cette instance est là hors de saison!
Et que vous témoignez tous deux peu de raison!
Je sais prendre parti sur cette préférence,
Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance:
Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous deux;
Et rien n'est sitôt fait que le choix de nos vœux.
Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte
A prononcer en face un aveu de la sorte:
Je trouve que ces mots, qui sont désobligeants,
Ne se doivent point dire en présence des gens;
Qu'un cœur de son penchant donne assez de lumière,
Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visière;
Et qu'il suffit enfin que de plus doux témoins
Instruisent un amant du malheur de ses soins[1].

[1] *Témoin* est ici pour *témoignage*: c'est une faute, parceque la phrase manque de clarté. Quant aux paroles de Célimène, plus elles sont insinuantes et persuasives, plus on applaudit à la persévérance d'Alceste. L'audace d'une coquette, qui veut encore en imposer à ses amants, excite l'indignation des spectateurs, qui desirent de la voir punie. Si Célimène montroit du trouble ou de l'effroi, les spectateurs pourroient encore prendre pitié d'elle, et le but moral de la pièce seroit manqué.



ORONTE.

Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende ;
J'y consens pour ma part.

ALCESTE.

Et moi, je le demande ;
C'est son éclat surtout qu'ici j'ose exiger,
Et je ne prétends point vous voir rien ménager.
Conserver tout le monde est votre grande étude :
Mais plus d'amusement, et plus d'incertitude ;
Il faut vous expliquer nettement là-dessus,
Ou bien pour un arrêt je prends votre refus ;
Je saurai, de ma part, expliquer ce silence,
Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense.

ORONTE.

Je vous sais fort bon gré, monsieur, de ce courroux,
Et je lui dis ici même chose que vous.

CÉLIMÈNE.

Que vous me fatiguez avec un tel caprice!
Ce que vous demandez a-t-il de la justice?
Et ne vous dis-je pas quel motif me retient?
J'en vais prendre pour juge Éliante qui vient.

SCÈNE III.

ÉLIANTE, PHILINTE, CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE.

CÉLIMÈNE.

Je me vois, ma cousine, ici persécutée
Par des gens dont l'humeur y paroît concertée.
Ils veulent l'un et l'autre, avec même chaleur,
Que je prononce entre eux le choix que fait mon cœur,
Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre.
Dites-moi si jamais cela se fait ainsi.

ÉLIANTE.

N'allez point là-dessus me consulter ici ;
Peut-être y pourriez-vous être mal adressée [1],
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

ORONTE.

Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALCESTE.

Tous vos détours ici seront mal secondés.

ORONTE.

Il faut, il faut parler, et lâcher la balance.

ALCESTE.

Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

ORONTE.

Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

ALCESTE.

Et moi, je vous entends, si vous ne parlez pas [2].

SCÈNE IV.

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ORONTE.

ACASTE, *à Célimène.*

Madame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,
Éclaircir avec vous une petite affaire.

[1] L'embarras de Célimène augmente. Elle croyoit qu'Éliante alloit la tirer d'affaire ; point du tout, elle aggrave sa peine. L'intérêt de cette situation est ménagé et suspendu avec beaucoup d'adresse. (L. B.)

[2] Le spectateur est satisfait de voir enfin la punition de Célimène. Toutes ses ruses ont échoué ; l'explication ne peut plus être remise, on l'attend, on la desire, et cependant le dénoûment reste imprévu. Remarquez que cette scène n'est qu'une suite de l'explication commencée dans la scène v du second acte ; explication reprise et interrompue dans les actes suivants, et toujours renouée par la persévérance du misanthrope. En ce moment la curiosité est au comble : on veut savoir comment Célimène sortira d'embarras : si elle fait un choix, elle manque à son caractère ; si elle n'en fait pas, ses amants lui échappent. Mais toutes les conditions morales et dramatiques seront remplies, et c'est par un coup de maître que l'auteur sortira de cette situation difficile.

CLITANDRE, *à Oronte et à Alceste.*

Fort à propos, messieurs, vous vous trouvez ici;
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOÉ, *à Célimène.*

Madame, vous serez surprise de ma vue;
Mais ce sont ces messieurs qui causent ma venue:
Tous deux ils m'ont trouvée, et se sont plaints à moi[1]
D'un trait à qui mon cœur ne sauroit prêter foi.
J'ai du fond de votre ame une trop haute estime
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime;
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,
Et, l'amitié passant sur de petits discords,
J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie,
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE.

Oui, madame, voyons, d'un esprit adouci,
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.
Cette lettre, par vous, est écrite à Clitandre.

CLITANDRE.

Vous avez, pour Acaste, écrit ce billet tendre.

ACASTE, *à Oronte et à Alceste.*

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,
Et je ne doute pas que sa civilité
A connoître sa main n'ait trop su vous instruire;
Mais ceci vaut assez la peine de le lire.

« Vous êtes un étrange homme, de condamner mon en-
« jouement, et de me reprocher que je n'ai jamais tant de joie
« que lorsque je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien de plus
« injuste; et, si vous ne venez bien vite me demander pardon

[1] Il n'y avoit que Molière qui pût risquer avec succès le retour d'Arsinoé chez Célimène, après la scène d'aigreur qu'elles avoient eue; c'est la charité qui ramène cette prude: elle ne reparoit, dit-elle, que pour voir son amie se justifier du crime dont Acaste et Clitandre, qu'elle vient de rencontrer, prétendent la convaincre. De pareils moyens, lorsqu'ils sont trouvés, paroissent naturels et faciles; ils sont l'effort secret de l'art et du génie. (B.)

« de cette offense, je ne vous la pardonnerai de ma vie. Notre
« grand flandrin de vicomte...

Il devroit être ici.

« Notre grand flandrin de vicomte, par qui vous commencez
« vos plaintes, est un homme qui ne sauroit me revenir; et
« depuis que je l'ai vu, trois quarts d'heure durant, cracher
« dans un puits pour faire des ronds, je n'ai pu jamais prendre
« bonne opinion de lui [1]. Pour le petit marquis...

C'est moi-même, messieurs, sans nulle vanité.

« Pour le petit marquis, qui me tint hier long-temps la main,
« je trouve qu'il n'y a rien de si mince que toute sa personne;
« et ce sont de ces mérites qui n'ont que la cape et l'épée [2]. Pour
« l'homme aux rubans verts...

(A Alceste.)

A vous le dé, monsieur.

« Pour l'homme aux rubans verts [3], il me divertit quelquefois

[1] Molière ne plaçoit aucun trait qu'il n'eût des vues fixes. C'est pourquoi il ne voulut point ôter du *Misanthrope ce grand flandrin de vicomte*, qui crachoit dans un puits pour faire des ronds, que *Madame* (*Henriette d'Angleterre*) lui avoit dit de supprimer. Molière avoit son original, il vouloit le mettre sur le théâtre, et effectivement ce trait peint tout un homme. (*Mém. sur la vie de Molière*, p. lxxxiij.)

[2] Ces traits conviennent parfaitement à M. de Lauzun, qui affectoit, avec les femmes, l'air le plus familier et la galanterie la plus impertinente. Le proverbe que Célimène applique ici au mérite d'Acaste, pour montrer qu'il n'étoit qu'apparent et superficiel, convient également à la personne de M. de Lauzun; car, comme il le disoit lui-même, *étant cadet de Gascogne*, il n'avoit *que la cape et l'épée*.

[3] A cette époque les jeunes seigneurs se paroient comme les dames de nœuds de rubans, et cette parure féminine entroit même dans leur toilette militaire. Mademoiselle de Montpensier a noté, dans ses mémoires, qu'un jour de revue elle fut avertie que M. de Lauzun devoit paroître à la tête de sa compagnie avec *un ruban couleur de rose à sa cravate*; et cette princesse avoue même que, dans le seul desir de contempler ce ruban qui relevoit la bonne mine de M. de Lauzun, elle *prit bien de la peine* à décider la reine à assister à cette revue *. Aujourd'hui, cette brillante toilette qui marque le siècle est négligée par les acteurs

* *Mémoires de mademoiselle de Montpensier*, tome VI, page 138.

« avec ces brusqueries et son chagrin bourru; mais il est cent
« moments où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour
« l'homme à la veste...

(A Oronte.)

Voici votre paquet.

« Et pour l'homme à la veste, qui s'est jeté dans le bel esprit,
« et veut être auteur malgré tout le monde, je ne puis me donner
« la peine d'écouter ce qu'il dit; et sa prose me fatigue autant
« que ses vers. Mettez-vous donc en tête que je ne me divertis
« pas toujours si bien que vous pensez; que je vous trouve à
« dire, plus que je ne voudrois, dans toutes les parties où l'on
« m'entraîne; et que c'est un merveilleux assaisonnement aux
« plaisirs qu'on goûte, que la présence des gens qu'on aime.

CLITANDRE.

Me voici maintenant, moi.

« Votre Clitandre, dont vous me parlez, et qui fait tant le
« doucereux, est le dernier des hommes pour qui j'aurois de
« l'amitié. Il est extravagant de se persuader qu'on l'aime; et

qui jouent les rôles d'Oronte, d'Acaste, et de Clitandre; mais pour que ces mots, *l'homme aux rubans verts*, conservent leur application, Alceste paroît avec un nœud de cette couleur attaché à son épaule. Ainsi le misanthrope, dont l'habit doit être simple et modeste, est le seul qui se présente avec des rubans. Un semblable contre-sens suffiroit pour faire sentir la nécessité de rétablir les costumes. Et que d'avantages précieux on retireroit de ce perfectionnement déja adopté dans la tragédie, et dont les petits théâtres donnent eux-mêmes l'exemple dans *les pièces* de mœurs! Non seulement les chefs-d'œuvre de Molière reprendroient, avec leur véritable caractère, cette harmonie d'ensemble que la bigarrure des habits fait toujours disparoître, mais ils s'offriroient à nous avec tout l'attrait de la nouveauté, et comme des tableaux d'histoire. Et qu'on ne dise pas que la comédie peut négliger ces détails, parceque les ridicules qu'elle peint et les passions qu'elle représente ont une jeunesse éternelle. A cela il suffiroit de répondre que la comédie ne se borne pas à représenter les ridicules de tous les temps, elle peint aussi les ridicules passagers : elle est le tableau vivant des usages, des modes, des mœurs, et des coutumes; elle est, au moins dans les ouvrages de Molière, l'histoire entière d'un siècle. On ne peut donc effacer quelques traits de ces immortels ouvrages sans les affoiblir, sans les dénaturer, sans leur faire perdre un de leurs plus grands avantages, celui de nous conduire à la vérité par le plaisir.

[redacted]

« vous l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour
« être raisonnable, vos sentiments contre les siens; et voyez-moi
« le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en
« être obsédée. »

D'un fort beau caractère on voit là le modèle,
Madame, et vous savez comment cela s'appelle.
Il suffit. Nous allons l'un et l'autre, en tous lieux,
Montrer de votre cœur le portrait glorieux.

ACASTE.

J'aurois de quoi vous dire, et belle est la matière;
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère;
Et je vous ferai voir que les petits marquis
Ont, pour se consoler, des cœurs du plus haut prix [1].

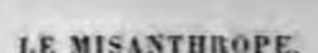
SCÈNE V.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ARSINOÉ, ALCESTE, ORONTE, PHILINTE.

ORONTE.

Quoi! de cette façon je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire!
Et votre cœur, paré de beaux semblants d'amour,
A tout le genre humain se promet tour-à-tour!
Allez, j'étois trop dupe, et je vais ne plus l'être;
Vous me faites un bien, me faisant vous connoître :

[1] On ne pouvoit mieux désigner Lauzun. On sait que mademoiselle de Montpensier, qui en étoit fort éprise, ne lui trouvoit d'autres défauts *que d'avoir trop plu à bien des dames*. En effet, il comptoit parmi ses conquêtes mesdames de Gèvres, de Monaco, et de Montespan. Mademoiselle de Montpensier raconte même « que M. de Lauzun avoit inspiré une vive passion à deux sœurs d'une famille « illustre, qui, ne se trouvant pas assez de bien pour faire sa fortune si elles le « partageoient, tirèrent au sort pour que l'une se fît religieuse, et que l'autre l'é« pousât. Lauzun échut à mademoiselle d'Aumale, qui depuis fut reine de Por« tugal; mais il refusa de l'épouser, sous prétexte que le roi n'approuvoit pas « cette union. » (*Mémoires de Montpensier*, tome VI, page 20.—*Ibid.*, page 83.)



J'y profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.
(à Alceste.)
Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,
Et vous pouvez conclure affaire avec madame.

SCÈN[illegible]I.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, AR[illegible], ALCESTE, PHILINTE.

ARSINOÉ, *à C[illegible]ène.*
Certes, voilà le trait du monde l[illegible]s noir;
Je ne m'en saurois taire, et me sen[illegible] émouvoir.
Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres?
Je ne prends point de part aux intérêts des autres;
(montrant Alceste.)
Mais monsieur, que chez vous fixoit votre bonheur,
Un homme, comme lui, de mérite et d'honneur,
Et qui vous chérissoit avec idolâtrie,
Devoit-il...?

ALCESTE.
Laissez-moi, madame, je vous prie,
Vider mes intérêts moi-même là-dessus;
Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle,
Il n'est point en état de payer ce grand zèle;
Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer,
Si, par un autre choix, je cherche à me venger [1].

ARSINOÉ.
Hé! croyez-vous, monsieur, qu'on ait cette pensée,

[1] Cette sanglante sortie contre Arsinoé n'est pas seulement un trait de l'humeur naturelle au misanthrope, c'est encore un trait d'amour pour Célimène, car il la venge. Alceste est outré d'avoir vu tout le monde se réunir contre sa maîtresse; il est blessé de son humiliation, il s'indigne de tant d'insultes: un amant est jaloux, même du droit que d'autres se donnent de punir celle qu'il aime.

[redacted]

Et que de vous avoir on soit tant empressée?
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,
Si de cette créance il peut s'être flatté.
Le rebut de madame est une marchandise
Dont on auroit grand tort d'être si fort éprise.
Détrompez-vous, de grace, et portez-le moins haut.
Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut.
Vous ferez bien encor de soupirer pour elle,
Et je brûle de voir une union si belle.

SCÈNE VII.

CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

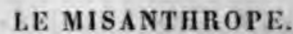
ALCESTE, *à Célimène.*

Hé bien! je me suis tu, malgré ce que je voi,
Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi.
Ai-je pris sur moi-même un assez long empire?
Et puis-je maintenant...?

CÉLIMÈNE.

Oui, vous pouvez tout dire;
Vous en êtes en droit, lorsque vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
J'ai tort, je le confesse; et mon ame confuse
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse.
J'ai des autres ici méprisé le courroux;
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.
Votre ressentiment, sans doute, est raisonnable;
Je sais combien je dois vous paroître coupable,
Que toute chose dit que j'ai pu vous trahir,
Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.
Faites-le, j'y consens[1].

[1] Célimène a senti qu'elle ne pouvoit apaiser ni Acaste, ni Oronte, ni Clitandre; elle a gardé le silence. Mais Alceste l'aime, elle peut encore le tromper, et c'est pour lui qu'elle réserve son repentir.



ALCESTE.

Hé! le puis-je, traîtresse?
Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse?
Et, quoique avec ardeur je veuille vous haïr,
Trouvé-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir?
(à Éliante et à Philinte.)
Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,
Et je vous fais tous deux témoins de ma foiblesse.
Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas encor tout,
Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,
Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme,
Et que dans tous les cœurs il est toujours de l'homme.
(à Célimène.)
Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits;
J'en saurai, dans mon ame, excuser tous les traits,
Et me les couvrirai du nom d'une foiblesse
Où le vice du temps porte votre jeunesse,
Pourvu que votre cœur veuille donner les mains
Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains,
Et que dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,
Vous soyez, sans tarder, résolue à me suivre [1].
C'est par-là seulement que, dans tous les esprits,
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits,
Et qu'après cet éclat qu'un noble cœur abhorre,
Il peut m'être permis de vous aimer encore.

CÉLIMÈNE.

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir,
Et dans votre désert aller m'ensevelir!

ALCESTE.

Et, s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,
Que vous doit importer tout le reste du monde?
Vos desirs avec moi ne sont-ils pas contents?

[1] Cette résolution achève le tableau. Le projet de fuir tous les humains est naturel au misanthrope; mais associer une coquette à ce projet, lui proposer sérieusement de haïr le monde et la société, voilà ce qui ne pouvoit entrer que dans la tête d'Alceste. Ainsi, il quittera le monde sans l'avoir connu.

[redacted]

CÉLIMÈNE.

La solitude effraie une ame de vingt ans.
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds;
Et l'hymen...

ALCESTE.

Non. Mon cœur à présent vous déteste,
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.
Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous,
Allez, je vous refuse; et ce sensible outrage
De vos indignes fers pour jamais me dégage [1].

SCÈNE VIII.

ÉLIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE, *à Éliante.*

Madame, cent vertus ornent votre beauté,
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité;
De vous, depuis long-temps, je fais un cas extrême;
Mais laissez-moi toujours vous estimer de même,
Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,

[1] Ceci est encore une scène de la vie de Molière. En 1664, époque à laquelle il travailloit au *Misanthrope*, il se sépara de sa femme, comme Alceste de Célimène, après lui avoir offert son pardon. Ce pardon fut offert à des conditions moins dures que celles d'Alceste : il s'agissoit non de quitter le monde, cela eût été impossible à Armande Béjart, mais de renoncer à tout commerce de coquetterie. Cette condition ayant été méprisée, la séparation eut lieu comme on la voit ici. Elle dura de 1664 à 1672. Sans doute, la scène si noble et si touchante du *Misanthrope* dut réveiller bien des souvenirs dans l'ame d'Armande chargée du rôle de Célimène, et de Molière qui jouoit Alceste. Il y eut là une vengeance poétique d'amant outragé; il y eut là une représentation d'après nature, où chacun put se rappeler ses propres paroles, et se sentir brûlé de ses propres passions. Mais si la vengeance de Molière respire dans ces derniers vers, on y reconnoît son amour, on sent que cet amour dure encore. Le mépris l'a vengé sans le guérir.

Ne se présente point à l'honneur de vos fers;
Je m'en sens trop indigne, et commence à connoître
Que le ciel, pour ce nœud, ne m'avoit point fait naître;
Que ce seroit pour vous un hommage trop bas,
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valoit pas;
Et qu'enfin...

ÉLIANTE.

Vous pouvez suivre cette pensée:
Ma main de se donner n'est pas embarrassée;
Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,
Qui, si je l'en priois, la pourroit accepter [1].

PHILINTE.

Ah! cet honneur, madame, est toute mon envie,
Et j'y sacrifierois et mon sang et ma vie.

ALCESTE.

Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentements,
L'un pour l'autre, à jamais, garder ces sentiments!
Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir du gouffre où triomphent les vices;
Et chercher, sur la terre, un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

PHILINTE.

Allons, madame, allons employer toute chose
Pour rompre le dessein que son cœur se propose [2].

[1] On a dit que Philinte recevoit la main d'Éliante comme une récompense, parcequ'il étoit l'honnête homme de la pièce. C'est une erreur. Molière n'a eu d'autre dessein que de relever le caractère d'Éliante, par l'estime qu'un si honnête homme a pour elle.

[2] L'Europe regarde cet ouvrage comme le chef-d'œuvre du haut comique. Le sujet du *Misanthrope* a réussi chez toutes les nations long-temps avant Molière et après lui. En effet, il y a peu de choses plus attachantes qu'un homme qui hait le genre humain, dont il a éprouvé les noirceurs, et qui est entouré de flatteurs, dont la complaisance servile fait un contraste avec son inflexibilité. Cette façon de traiter *le Misanthrope* est la plus commune, la plus naturelle, et la plus susceptible du genre comique. Celle dont Molière l'a traitée est bien plus délicate, et, fournissant bien moins, exigeoit beaucoup d'art. Il s'est fait à lui-même un sujet stérile, privé d'action, dénué d'intérêt. Son misanthrope hait les hommes encore plus par humeur que par raison. Il n'y a d'intrigue dans la pièce que ce qu'il en

faut pour faire ressortir les caractères, mais peut-être pas assez pour attacher : en récompense tous ces caractères ont une force, une vérité, et une finesse, que jamais auteur comique n'a connues comme lui. (V.) — Nous remarquerons encore que la pièce se soutient sans valet, sans intrigues, sans machine, par la seule force du caractère d'Alceste, caractère assez singulier pour surprendre, assez beau pour attacher, assez plaisant pour divertir. Voyez aussi l'art avec lequel Molière a su attirer sans efforts les autres personnages autour de celui-ci : la coquette par sa vanité, la prude par ses faux calculs, Philinte et la douce Éliante par leur penchant pour la vertu ; Oronte, Acaste, et Clitandre, par leur amour pour Célimène. C'est ainsi que d'un côté la folle passion d'Alceste le met en contact avec ce que le monde a de plus frivole et de plus brillant, et que de l'autre sa haine si franche des méchants lui donne le cœur de deux véritables amis. Rien n'est donc forcé dans la réunion de tant de personnages divers ; ou pour mieux dire, c'est ici la nature elle-même : car tout se passoit autour de Molière comme dans sa pièce. Quant au dessein de l'ouvrage, l'auteur n'a voulu peindre, ni un homme parfait dans Philinte, ni un homme vertueux dans Alceste, comme l'ont avancé quelques commentateurs, mais bien un misanthrope et un homme du monde, tous deux honnêtes gens, tous deux ayant des défauts : aussi ne nous sont-ils point présentés comme des modèles, et la morale de la pièce ressort, non de la perfection de ces deux caractères, mais du dénoûment, dans lequel chaque personnage reçoit le prix de ses œuvres. En effet, la beauté de la vertu n'est pour la comédie qu'un objet secondaire ; c'est la société qu'elle doit peindre, ce sont ses travers et ses vices qu'elle doit nous montrer, et son but unique est de nous corriger par le ridicule qu'elle y attache. *Le Misanthrope* remplit toutes ces conditions. Et quel plus heureux sujet pouvoit se présenter au génie ! quelles plus heureuses inspirations pouvoient illustrer notre théâtre ! « Un chasseur qui se trouve, en « automne, au lever d'une belle aurore, dans une plaine ou dans une forêt fertile « en gibier, ne se sent pas le cœur plus réjoui que dut l'être l'esprit de Molière, « quand, après avoir fait le plan du *Misanthrope*, il entra dans ce champ vaste où « tous les ridicules du monde venoient se présenter en foule et comme d'eux-« mêmes aux traits qu'il savoit si bien lancer. La belle journée du philosophe « pouvoit-elle manquer d'être l'époque du chef-d'œuvre de notre théâtre * ? »

* Piron, préface de *la Métromanie*

FIN DU MISANTHROPE.



LE MÉDECIN

MALGRÉ LUI,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

1666.

[redacted]

PERSONNAGES.

GÉRONTE, père de Lucinde.
LUCINDE, fille de Géronte.
LÉANDRE, amant de Lucinde.
SGANARELLE, mari de Martine.
MARTINE, femme de Sganarelle.
M. ROBERT, voisin de Sganarelle.
VALÈRE, domestique de Géronte.
LUCAS, mari de Jacqueline.
JACQUELINE, nourrice chez Géronte, et femme de Lucas.
THIBAUT, père de Perrin, } paysans.
PERRIN, }

LE MÉDECIN

MALGRÉ LUI.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une forêt.

SCÈNE I[1].

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

Non, je te dis que je n'en veux rien faire, et que c'est à moi de parler et d'être le maître.

[1] *Le Médecin malgré lui* fut représenté sur le théâtre du Palais-Royal, le 9 août 1666. Le sujet de cette pièce se trouve dans un fabliau du douzième siècle, intitulé *le Vilain mire*, le Paysan médecin. Mais Molière n'a pu puiser à cette source, qui malheureusement lui fut inconnue, le recueil de nos fabliaux n'ayant été publié qu'en 1756. Il est vrai que, dès le règne de Henri III, Fauchet en avoit révélé l'existence; mais son livre ne renferme que cinq ou six contes qui n'ont aucun rapport avec *le Vilain mire*, ou le Médecin de Bray. L'ouvrage de Fauchet, quoique fort précieux, n'a donc rien fourni à Molière. Long-temps ensevelis dans la poussière des bibliothèques, les *Fabliaux* n'étoient cependant pas entièrement oubliés; nos pères en avoient conservé un assez grand nombre qui circuloient encore parmi le peuple, et jusque dans les hameaux, dont ils charmoient les veillées. Il n'est donc pas surprenant qu'on en ait retrouvé plusieurs dans nos vieux sermonaires, tels que Barlette, Menot, Raullin; et dans des traités scientifiques, tels que ceux de Grotius et de Thibaud Auguilbert. Ces savants les avoient appris du peuple, et les rapportoient dans leurs in-folio sans en soupçonner l'origine. On a dit que les ouvrages de ces deux derniers savants avoient fourni à Molière le sujet du *Médecin malgré lui*. Cela est possible, quoique peu probable. Les *Relations* de Grotius et le *Mensa philosophica* d'Auguilbert indiquent à peine en deux ou

MARTINE.

Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie, et que je ne me suis point mariée avec toi pour souffrir tes fredaines.

SGANARELLE.

Oh! la grande fatigue que d'avoir une femme! et qu'Aristote a bien raison, quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon.

MARTINE.

Voyez un peu l'habile homme, avec son benêt d'Aristote.

SGANARELLE.

Oui, habile homme. Trouve-moi un faiseur de fagots qui sache comme moi raisonner des choses, qui ait servi six ans un fameux médecin, et qui ait su dans son jeune âge son rudiment par cœur [1].

MARTINE.

Peste du fou fieffé!

SGANARELLE.

Peste de la carogne!

trois lignes * ce sujet fort difficile à saisir, à travers le fatras qui l'environne. Molière se seroit-il condamné à lire ces lourds traités dont l'étude ne lui promettoit rien? Je ne le crois pas. Et l'auteur d'une Vie de Molière écrite en 1724 me semble plus près de la vérité, lorsqu'en parlant du *Médecin malgré lui*, il raconte « qu'il « tenoit d'une personne fort avancée en âge que Molière avoit pris l'idée de cette « pièce dans une histoire qui réjouit beaucoup Louis XIV, et qu'on disoit arrivée « du temps de François I[er], qui lui-même y avoit joué un rôle. » Voilà, je n'en doute pas, la véritable source où Molière a puisé. Ainsi la destinée des Fabliaux étoit de charmer la cour des rois; et Molière entendit en présence de Louis XIV un conte dont les ménestrels avoient sans doute égayé les loisirs de Philippe-Auguste.

[1] On croit que Sganarelle va faire l'éloge d'Aristote; point du tout, il se loue lui-même de son talent de faire des fagots. Mais ce talent n'est pas le seul qui chatouille sa vanité, et il se rappelle une multitude de circonstances qui préparent naturellement les scènes où, devenu médecin malgré lui, il imitera le langage de son ancien maître.

* « Quædam mulier percussa a viro suo ivit ad castellanum infirmum, dicens virum suum « esse medicum, sed non mederi cuique nisi forte percuteretur: et sic eum fortissime percuti « procuravit. » *Mensa philosophica*, cap. xviii, *de Mulieribus, in fine*, fol. 58.) — « Une femme maltraitée par son mari alla trouver le châtelain malade, et lui dit que son mari étoit médecin; mais qu'il ne guérissoit personne s'il n'étoit battu. C'est ainsi qu'elle trouva le moyen de faire rendre à son mari les coups qu'elle en avoit reçus.

MARTINE.

Que maudits soient l'heure et le jour où je m'avisai d'aller dire oui !

SGANARELLE.

Que maudit soit le bec cornu [1] de notaire qui me fit signer ma ruine !

MARTINE.

C'est bien à toi, vraiment, à te plaindre de cette affaire ! Devrois-tu être un seul moment sans rendre graces au ciel de m'avoir pour ta femme ? et méritois-tu d'épouser une personne comme moi ?

SGANARELLE.

Il est vrai que tu me fis trop d'honneur, et que j'eus lieu de me louer la première nuit de nos noces ! Hé ! morbleu ! ne me fais point parler là-dessus : je dirois de certaines choses...

MARTINE.

Quoi ? que dirois-tu ?

SGANARELLE.

Baste, laissons là ce chapitre. Il suffit que nous savons ce que nous savons, et que tu fus bien heureuse de me trouver.

MARTINE.

Qu'appelles-tu bien heureuse de te trouver ! Un homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître, qui me mange tout ce que j'ai !...

SGANARELLE.

Tu as menti : j'en bois une partie.

MARTINE.

Qui me vend, pièce à pièce, tout ce qui est dans le logis !...

SGANARELLE.

C'est vivre de ménage.

MARTINE.

Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avois !...

[1] *Bec cornu* est une imitation du mot italien *becco*, qui signifie *bouc*. (B.)—Les vieux conteurs emploient quelquefois ces deux mots réunis dans le sens de *cornard*.

SGANARELLE.

Tu t'en lèveras plus matin.

MARTINE.

Enfin, qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison...

SGANARELLE.

On en déménage plus aisément.

M[illegible].

Et qui, du matin jusqu'au [illegible], ne fait que jouer et que boire!

SGANARELLE.

C'est pour ne me point ennuyer.

MARTINE.

Et que veux-tu, pendant ce temps, que je fasse avec ma famille?

SGANARELLE.

Tout ce qu'il te plaira.

MARTINE.

J'ai quatre pauvres petits enfants sur les bras...

SGANARELLE.

Mets-les à terre.

MARTINE.

Qui me demandent à toute heure du pain.

SGANARELLE.

Donne-leur le fouet : quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit soûl dans ma maison.

MARTINE.

Et tu prétends, ivrogne, que les choses aillent toujours de même?

SGANARELLE.

Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

MARTINE.

Que j'endure éternellement tes insolences et tes débauches?

SGANARELLE.

Ne nous emportons point, ma femme [1].

[1] Dialogue plein de verve et de comique. On oublie qu'on est au théâtre, et on

MARTINE.

Et que je ne sache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir?

SGANARELLE.

Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'ame endurante, et que j'ai le bras assez bon.

MARTINE.

Je me moque de tes menaces.

SGANARELLE.

Ma petite femme, ma mie, votre peau vous démange, à votre ordinaire.

MARTINE.

Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

SGANARELLE.

Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose [1].

MARTINE.

Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles?

SGANARELLE.

Doux objet de mes vœux, je vous frotterai les oreilles.

MARTINE.

Ivrogne que tu es!

SGANARELLE.

Je vous battrai.

MARTINE.

Sac à vin!

SGANARELLE.

Je vous rosserai.

MARTINE.

Infame!

assiste à une dispute du véritable Sganarelle. Tout est vrai, simple, et tiré du fond des caractères; en un mot, ce n'est pas Molière qui parle, c'est la passion de chaque interlocuteur; en sorte qu'en lisant ses œuvres on croit encore étudier la nature.

[1] Ceci est encore un dicton populaire; on le trouve dans la *comédie des Proverbes*, d'Adrien de Montluc: « Si tu m'importunes davantage, tu me déroberas « un soufflet. » (A.)



SGANARELLE.

Je vous étrillerai.

MARTINE.

Traître! insolent! trompeur! lâche! coquin! pendard! gueux! bélître! fripon! maraud! voleur!...

SGANARELLE.

Ah! vous en voulez donc!

(Sganarelle prend un bâton et bat sa femme.)

MARTINE, *criant.*

Ah! ah! ah! ah!

SGANARELLE.

Voilà le vrai moyen de vous apaiser [1].

SCÈNE II.

M. ROBERT, SGANARELLE, MARTINE.

M. ROBERT.

Holà! holà! holà! Fi! Qu'est ceci? Quelle infamie! Peste soit le coquin, de battre ainsi sa femme!

MARTINE, *à M. Robert.*

Et je veux qu'il me batte, moi.

[1] Peintre de la cour et de la ville, Molière fait poser les hommes de son siècle pour représenter les hommes de tous les temps. Partout où il aperçoit un trait caractéristique, il s'en saisit; et si les courtisans de Louis XIV lui servent de modèles dans *le Misanthrope*, c'est dans la boutique d'un perruquier de la cour du Palais qu'il étudie les portraits de Martine et de Sganarelle. En effet, l'original de Sganarelle est ce perruquier l'Amour que Boileau célébra depuis dans *le Lutrin* (en 1674). L'éditeur des Œuvres de Boileau, publiées en 1713, révéla le premier cette particularité. Il ajoute que Molière traça cette première scène sur ce que lui en avoit dit Boileau, circonstance confirmée par Ménage * et par Brossette lui-même: « Didier l'Amour, perruquier qui demeuroit dans la cour du Palais, dit « Brossette, et dont la boutique étoit sous l'escalier de la Sainte-Chapelle, étoit un « gros et grand homme d'assez bon air, vigoureux, et bien fait. Il avoit été marié « deux fois; sa première femme étoit extrêmement emportée....... Molière a peint « le caractère de l'un et de l'autre dans son *Médecin malgré lui.* »

* *Menagiana*, tom. III, p. 17, édit. de 1729.

[redacted]

M. ROBERT.

Ah ! j'y consens de tout mon cœur.

MARTINE.

De quoi vous mêlez-vous ?

M. ROBERT.

J'ai tort.

MARTINE.

Est-ce là votre affaire ?

M. ROBERT.

Vous avez raison.

MARTINE.

Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes !

M. ROBERT.

Je me rétracte.

MARTINE.

Qu'avez-vous à voir là-dessus ?

M. ROBERT.

Rien.

MARTINE.

Est-ce à vous d'y mettre le nez ?

M. ROBERT.

Non.

MARTINE.

Mêlez-vous de vos affaires.

M. ROBERT.

Je ne dis plus mot.

MARTINE.

Il me plait d'être battue [1].

[1] Cette scène, fondée sur un sentiment naturel, est pleine de vérité. La presence d'un étranger dans une querelle de ménage blesse toujours l'amour-propre, parcequ'elle donne à l'injure une importance qu'on n'y attache pas soi-même. Ce sentiment d'orgueil ou de dignité qui existe dans toutes les classes se fait sentir ici d'une manière fort piquante. Il y a un instant Martine appeloit du secours, maintenant c'est elle qui a voulu être battue ; elle sauve son amour-propre en faisant un affront à celui qui vient la secourir.

M. ROBERT.

D'accord.

MARTINE.

Ce n'est pas à vos dépens.

M. ROBERT.

Il est vrai.

MARTINE.

Et vous êtes un sot de venir vous fourrer où vous n'avez que faire.

(Elle lui donne un soufflet.)

M. ROBERT, *à Sganarelle.*

Compère, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites, rossez, battez comme il faut votre femme; je vous aiderai, si vous le voulez.

SGANARELLE.

Il ne me plaît pas, moi.

M. ROBERT.

Ah! c'est une autre chose.

SGANARELLE.

Je la veux battre, si je le veux; et ne la veux pas battre, si je ne le veux pas.

M. ROBERT.

Fort bien.

SGANARELLE.

C'est ma femme, et non pas la vôtre.

M. ROBERT.

Sans doute.

SGANARELLE.

Vous n'avez rien à me commander.

M. ROBERT.

D'accord.

SGANARELLE.

Je n'ai que faire de votre aide.

M. ROBERT.

Très volontiers.

SGANARELLE.

Et vous êtes un impertinent de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre et le doigt il ne faut point mettre l'écorce[1].

(Il bat M. Robert, et le chasse.)

[1] C'est une charmante scène épisodique que cette scène entre M. Robert, Sganarelle, et Martine. Détachée, elle formeroit une espèce d'apologue; l'action est complète, et la moralité même est exprimée. (A.) — Il est probable qu'une scène du mystère de saint Christophe a fourni à Molière l'idée de celle-ci. Dans cette pièce, Darius, roi de Lycie, envoie un messager à plusieurs princes ses confédérés. Le messager s'égare dans une forêt, et demande sa route à un paysan nommé *Landureau*.

LE MESSAGER.

Hau! bon homme.

LANDUREAU.

Il n'y est pas.

LE MESSAGER.

Où va ce chemin, mon ami?

LANDUREAU.

Il ne va pas, ne demy. Oncques il n'alla nulle part.

LE MESSAGER.

Mais où tire-t-il?

LANDUREAU.

Il n'a point d'arc ni de flèches.

LE MESSAGER.

Quelle rêverie! Est-ce là le chemin de Syrie?

LANDUREAU.

Nenni, c'est le chemin publique.

LE MESSAGER.

Voici un propos bien oblique. Dis-moi, qui suivroit le chemin, où iroit-on?

LANDUREAU.

Si le chemin alloit devant, vous le suivriez bien un espace. Mais il ne bouge de sa place.

Ces plaisanteries sont assez dans le genre d'esprit de Sganarelle. Bientôt la femme du paysan se fâche de lui voir interrompre son travail. Elle bat son mari; le messager veut apaiser la querelle, et il est battu par le mari et par la femme. Telle est la scène du mystère de saint Christophe qui a peut-être inspiré Molière. Ce mystère porte le titre suivant: « Sensuyt la Vie de sainct Christofle, elegamment « composée en rime françoise et par personnages, par maistre Chevalet, jadis « souverain maistre en telle compositure, nouvellement imprimee. » Voyez la page 16.



SCÈNE III.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

Oh çà ! faisons la paix nous deux. Touche là.

MARTINE.

Oui, après m'avoir ainsi battue !

SGANARELLE.

Cela n'est rien. Touche.

MARTINE.

Je ne veux pas.

SGANARELLE.

Hé ?

MARTINE.

Non.

SGANARELLE.

Ma petite femme !

MARTINE.

Point.

SGANARELLE.

Allons, te dis-je.

MARTINE.

Je n'en ferai rien.

SGANARELLE.

Viens, viens, viens.

MARTINE.

Non ; je veux être en colère.

SGANARELLE.

Fi ! c'est une bagatelle. Allons, allons.

MARTINE.

Laisse-moi là.

SGANARELLE.

Touche, te dis-je.

MARTINE.

Tu m'as trop maltraitée.

SGANARELLE.

Hé bien ! va, je te demande pardon ; mets là ta main.

MARTINE.

Je te le pardonne ; (*bas, à part.*) mais tu le paieras.

SGANARELLE.

Tu es une folle de prendre garde à cela : ce sont petites choses qui sont de temps en temps nécessaires dans l'amitié ; et cinq ou six coups de bâton, entre gens qui s'aiment, ne font que ragaillardir l'affection [1]. Va, je m'en vais au bois, et je te promets aujourd'hui plus d'un cent de fagots [2].

SCÈNE IV.

MARTINE.

Va, quelque mine que je fasse, je n'oublierai pas mon ressentiment ; et je brûle en moi-même de trouver les moyens de te punir des coups que tu m'as donnés. Je sais bien qu'une femme a toujours dans les mains de quoi se venger d'un mari : mais c'est une punition trop délicate pour mon pendard : je veux une vengeance qui se fasse un peu mieux sentir ; et ce n'est pas contentement pour l'injure que j'ai reçue.

[1] Les mêmes sentiments existent dans toutes les classes de la société, seulement leur expression est différente. Ici, par exemple, la plaisanterie de Sganarelle rappelle un vers charmant de Térence, dont elle est comme la parodie :

Amantium iræ amoris redintegratio est.
Les querelles des amants sont un renouvellement d'amour.
Andrienne, acte III, scène III.

[2] Sganarelle s'est vengé, il n'y songe plus. Martine, au contraire, conserve la rancune que donne l'impuissance. Les mauvais traitements qu'elle n'a pu éviter viennent de lui apprendre à opposer la ruse à la force, et sa vengeance est le sujet de la pièce.

[redacted]

SCÈNE V.

VALÈRE, LUCAS, MARTINE.

LUCAS, *à Valère, sans voir Martine.*

Parguienne! j'avons pris là tous deux une guèble de commission; et je ne sais pas, moi, ce que je pensons attraper [1].

VALÈRE, *à Lucas, sans voir Martine.*

Que veux-tu, mon pauvre nourricier? il faut bien obéir à notre maître : et puis, nous avons intérêt, l'un et l'autre, à la santé de sa fille, notre maîtresse; et sans doute son mariage, différé par sa maladie, nous vaudra quelque récompense. Horace, qui est libéral, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir sur sa personne; et, quoiqu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu sais bien que son père n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre [2].

[1] « Vous ne voyez pas, disoit Boileau, que Plaute ni ses confrères estropient la « langue en faisant parler des villageois *. Il leur fait tenir des discours propor- « tionnés à leur état, sans qu'il en coûte rien à la pureté de l'idiome. Otez cela à « Molière, je ne lui connois point de supérieur pour l'esprit et pour le naturel : ce « grand homme l'emporte beaucoup sur Corneille, sur Racine, et sur moi. » La délicatesse de Boileau sur ce point nous paroît exagérée ; et sans doute il n'est pas moins permis au poëte de donner au paysan son langage grossier, qu'au peintre de le représenter avec ses vêtements rustiques. Il seroit impossible de conserver à un homme de la campagne la tournure naïve et plaisante de ses idées, si on ne lui conservoit son langage ; et de toutes les bonnes scènes villageoises qui sont sur nos théâtres, il n'y en a pas une qui ne perdît presque tout son mérite à se montrer avec un style exact et châtié. Dans nos églogues, où nous donnons aux habitants de la campagne des mœurs de convention, nous sommes aussi scrupuleux que les Latins. Ainsi Corydon chez Fontenelle parle aussi bien qu'un académicien. Mais quand l'ouvrier, le laboureur, ou le jardinier, doivent paroître ce qu'ils sont véritablement, pourquoi ne s'énonceroient-ils pas de la manière qui leur est propre? (B.)

[2] Dans la liste des personnages, Valère est qualifié de *domestique* de Géronte. Ce mot vient du latin *domus*, maison, famille, et signifie qui est de la maison, qui est de la famille. On lui a laissé cette acception dans ces phrases : *la vie domestique, le bonheur domestique ;* c'est-à-dire la vie de famille, le bonheur de la famille. Il est probable que Valère est attaché à Géronte en qualité d'intendant ou de secrétaire. (Voyez les notes de *l'Avare*, acte I, scène I.)

* Plaute n'a point mis de villageois sur la scène ; le rustre du *Truculentus* est un personnage dans le genre de George Dandin, et son langage ne devoit pas être celui de la campagne.

[redacted]

MARTINE, *rêvant à part, se croyant seule.*

Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger?

LUCAS, *à Valère.*

Mais quelle fantaisie s'est-il boutée là [1] dans la tête, puisque les médecins y avont tous pardu leur latin?

VALÈRE, *à Lucas.*

On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord; et souvent en de simples lieux...

MARTINE, *se croyant toujours seule.*

Oui, il faut que je m'en venge à quelque prix que ce soit. Ces coups de bâton me reviennent au cœur, je ne les saurois digérer; et... (*heurtant Valère et Lucas.*) Ah! messieurs, je vous demande pardon; je ne vous voyois pas, et cherchois dans ma tête quelque chose qui m'embarrasse.

VALÈRE.

Chacun a ses soins dans le monde, et nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

MARTINE.

Seroit-ce quelque chose où je vous puisse aider?

VALÈRE.

Cela se pourroit faire; et nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque médecin particulier qui pût donner quelque soulagement à la fille de notre maître, attaquée d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs médecins ont déja épuisé toute leur science après elle: mais on trouve parfois des gens avec des secrets admirables, de certains remèdes particuliers, qui font le plus souvent ce que les autres n'ont su faire; et c'est là ce que nous cherchons.

[1] *Bouter*, mettre, pousser, faire aller. Ce mot est passé de la ville au village. Il étoit françois au quinzième siècle. Gringore l'a employé fort heureusement dans ce joli vers des menus propos de *Mère sotte* :

Amour ne va qu'ainsi comme on le boute.

Bouter n'est plus d'usage aujourd'hui que dans les composés *boute-feu*, *boute-en-train*, *boute-selle*, etc.

MARTINE, *bas, à part.*

Ah! que le ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendard! (*haut.*) Vous ne pouviez jamais vous mieux adresser pour rencontrer ce que vous cherchez; et nous avons un homme, le plus merveilleux homme du monde pour les maladies désespérées.

VALÈRE.

Hé! de grace, où pouvons-nous le rencontrer?

MARTINE.

Vous le trouverez maintenant vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuse à couper du bois.

LUCAS.

Un médecin qui coupe du bois!

VALÈRE.

Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez-vous dire?

MARTINE.

Non; c'est un homme extraordinaire qui se plaît à cela, fantasque, bizarre, quinteux, et que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il va vêtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paroître ignorant, tient sa science renfermée, et ne fuit rien tant tous les jours que d'exercer les merveilleux talents qu'il a eus du ciel pour la médecine.

VALÈRE.

C'est une chose admirable que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science.

MARTINE.

La folie de celui-ci est plus grande qu'on ne peut croire, car elle va parfois jusqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de sa capacité; et je vous donne avis que vous n'en viendrez pas à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il est médecin, s'il se le met en fantaisie, que vous ne preniez chacun un bâton, et ne le réduisiez, à force de coups, à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons quand nous avons besoin de lui.

VALÈRE.

Voilà une étrange folie !

MARTINE.

Il est vrai ; mais, après cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.

VALÈRE.

Comment s'appelle-t-il?

MARTINE.

Il s'appelle Sganarelle. Mais il est aisé à connoître : c'est un homme qui a une large barbe noire, et qui porte une fraise, avec un habit jaune et vert.

LUCAS.

Un habit jaune et vart ! C'est donc le médecin des parroquets ?

VALÈRE.

Mais est-il bien vrai qu'il soit si habile que vous le dites ?

MARTINE.

Comment ! c'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres médecins : on la tenoit morte il avoit déja six heures, et l'on se disposoit à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vue, une petite goutte de je ne sais quoi dans la bouche ; et, dans le même instant, elle se leva de son lit, et se mit aussitôt à se promener dans sa chambre comme si de rien n'eût été.

LUCAS.

Ah !

VALÈRE.

Il falloit que ce fût quelque goutte d'or potable.

MARTINE.

Cela pourroit bien être. Il n'y a pas trois semaines encore qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, et se brisa sur le pavé la tête, les bras, et les jambes. On n'y eut pas plus tôt amené notre homme, qu'il le frotta par tout le

corps d'un certain onguent qu'il sait faire; et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds, et courut jouer à la fossette[1].

LUCAS.

Ah!

VALÈRE.

Il faut que cet homme-là ait la médecine universelle.

MARTINE.

Qui en doute?

LUCAS.

Tétigué! vlà justement l'homme qu'il nous faut. Allons vite le charcher.

VALÈRE.

Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

MARTINE.

Mais souvenez-vous bien au moins de l'avertissement que je vous ai donné.

LUCAS.

Hé! morguenne! laissez-nous faire : s'il ne tient qu'à battre, la vache est à nous.

VALÈRE, *à Lucas.*

Nous sommes bien heureux d'avoir fait cette rencontre; et j'en conçois, pour moi, la meilleure espérance du monde.

SCÈNE VI.

SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS.

SGANARELLE, *chantant derrière le théâtre.*

La, la, la...

VALÈRE.

J'entends quelqu'un qui chante, et qui coupe du bois.

[1] Martine est pour ainsi dire obligée de raconter les cures merveilleuses de celui dont elle vante la science. Mais ces deux histoires, qui semblent n'avoir d'autre but que de monter l'imagination de Lucas et de Valère, sont cependant préparées de manière à produire dans la scène suivante l'effet le plus comique.

SGANARELLE, *entrant sur le théâtre avec une bouteille à sa main, sans apercevoir Valère ni Lucas.*

La, la, la... Ma foi, c'est assez travaillé pour boire un coup. Prenons un peu d'haleine. (*après avoir bu.*) Voilà du bois qui est salé comme tous les diables[1].

(Il chante.)

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux
Vos petits glougloux!
Mais mon sort feroit bien des jaloux,
Si vous étiez toujours remplie.
Ah! bouteille ma mie,
Pourquoi vous videz-vous[2]?

[1] Un *bois salé*, comme on dit un *ragoût salé*, parcequ'on a soif après avoir coupé de l'un, comme après avoir mangé de l'autre: voilà certainement une des figures de mots les plus originales qu'ait enfantées l'imagination populaire, très fertile en tropes de toute espèce; car je ne doute pas que cette expression n'ait été créée par quelque bon ivrogne. L'esprit, le génie même d'un écrivain n'invente pas de ces choses-là. (A.) — Dans les chansons à boire d'Olivier Basselin, poëte du quinzième siècle, qui a enrichi la langue du mot *vaudevire* (dont on a fait *vaudeville*), on trouve une expression fort originale, et qui pourroit bien avoir inspiré celle de Molière. C'est la femme d'Olivier Basselin qui parle:

Mon mari a, que je croy,
Par ma foy,
Le gozier de *chair salée;*
Car il ne peut respirer
Ne durer,
Se sa gorge n'est mouillée.

[2] Il y a une anecdote assez plaisante au sujet de cette chanson. M. Roze, de l'académie françoise, et secrétaire du cabinet du Roi, fit des paroles latines sur cet air, d'abord pour se divertir, et ensuite pour faire une petite malice à Molière, à qui il reprocha, chez M. le duc de Montausier, d'être plagiaire: ce qui donna lieu à une fort vive et plaisante dispute, M. Roze soutenant, en chantant les paroles latines, que Molière les avoit traduites en françois d'une épigramme latine imitée de l'*Anthologie*. Voici les paroles:

Quam dulces,
Amphora amœna,
Quam dulces,
Sunt tuæ voces!
Dum fundis merum in calices,

Allons, morbleu ! il ne faut point engendrer de mélancolie.

VALÈRE, *bas, à Lucas.*

Le voilà lui-même.

LUCAS, *bas, à Valère.*

Je pense que vous dites vrai, et que j'avons bouté le nez dessus.

VALÈRE.

Voyons de près.

SGANARELLE, *embrassant sa bouteille.*

Ah ! ma petite friponne ! que je t'aime, mon petit bouchon[1] !

(Il chante. Apercevant Valère et Lucas qui l'examinent, il baisse la voix.)

Mais mon sort... feroit... bien des... jaloux,
Si...

(Voyant qu'on l'examine de plus près.)

Que diable ! à qui en veulent ces gens-là !

VALÈRE, *à Lucas.*

C'est lui assurément.

LUCAS, *à Valère.*

Le vlà tout craché comme on nous l'a défiguré.

(Sganarelle pose la bouteille à terre ; et Valère se baissant pour le saluer, comme il croit que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'autre côté : Lucas faisant la même chose que Valère, Sganarelle reprend sa bouteille, et la tient contre son estomac, avec divers gestes qui font un jeu de théâtre.)

Utinam semper esses plena !
Ah ! ah ! cara mea lagena,
Vacua cur jaces ?

(Lettre sur Molière, insérée dans le Mercure de France en décembre 1739. Prem. vol., pag. 2914. Cizeron Rival, pag. 22.)

[1] Sganarelle n'est pas précisément un caractère, c'est l'image fidèle et plaisante d'une espèce d'hommes assez commune dans les derniers rangs de la société, de ces hommes possédant un fonds naturel d'esprit et de gaieté ; fertiles en quolibets et en reparties grivoises ; fiers de quelques grands mots mal appris et plus mal employés qui les font admirer de leurs égaux ; docteurs au cabaret et sur la voie publique ; aimant leurs femmes, et leur donnant des coups ; chérissant leurs enfants, et ne leur donnant pas de pain ; travaillant pour boire, et buvant pour oublier leurs peines ; n'ayant ni regret du passé, ni soin du présent, ni souci de l'avenir ; véritables épicuriens populaires, à qui peut-être l'éducation seule a manqué pour figurer, sur une plus digne scène, parmi les beaux esprits et les hommes aimables. (A.)

SGANARELLE, *à part.*

Ils consultent en me regardant. Quel dessein auroient-ils?

VALÈRE.

Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle?

SGANARELLE.

Hé! quoi?

VALÈRE.

Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle.

SGANARELLE, *se tournant vers Valère, puis vers Lucas.*

Oui et non, selon ce que vous lui voulez.

VALÈRE.

Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrons.

SGANARELLE.

En ce cas, c'est moi qui se nomme Sganarelle.

VALÈRE.

Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressés à vous pour ce que nous cherchons; et nous venons implorer votre aide, dont nous avons besoin.

SGANARELLE.

Si c'est quelque chose, messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service.

VALÈRE.

Monsieur, c'est trop de grace que vous nous faites. Mais, monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaît; le soleil pourroit vous incommoder.

LUCAS.

Monsieu, boutez dessus.

SGANARELLE, *à part.*

Voici des gens bien pleins de cérémonie.
(Il se couvre.)

VALÈRE.

Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à



vous; les habiles gens sont toujours recherchés, et nous sommes instruits de votre capacité.

SGANARELLE.

Il est vrai, messieurs, que je suis le premier homme du monde pour faire des fagots[1].

VALÈRE.

Ah! monsieur!...

SGANARELLE.

Je n'y épargne aucune chose, et les fais d'une façon qu'il n'y a rien à dire.

VALÈRE.

Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

SGANARELLE.

Mais aussi je les vends cent dix sous le cent.

VALÈRE.

Ne parlons point de cela, s'il vous plait.

SGANARELLE.

Je vous promets que je ne saurois les donner à moins.

VALÈRE.

Monsieur, nous savons les choses.

SGANARELLE.

Si vous savez les choses, vous savez que je les vends cela.

VALÈRE.

Monsieur, c'est se moquer que...

SGANARELLE.

Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

VALÈRE.

Parlons d'autre façon, de grace.

SGANARELLE.

Vous en pourrez trouver autre part à moins; il y a fagots et fagots: mais pour ceux que je fais...

[1] Ce jeu, on ne peut pas plus comique, est tiré de la situation. On ne sauroit trop le répéter: *Cherchez des situations plaisantes, et vous serez plaisant;* sinon vous vous mettrez inutilement à la torture pour avoir de l'esprit. (L. B.)

VALÈRE.

Hé! monsieur, laissons là ce discours.

SGANARELLE.

Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en falloit un double.

VALÈRE.

Hé! fi!

SGANARELLE.

Non, en conscience; vous en paierez cela. Je vous parle sincèrement, et ne suis pas homme à surfaire.

VALÈRE.

Faut-il, monsieur, qu'une personne comme vous s'amuse à ces grossières feintes, s'abaisse à parler de la sorte! qu'un homme si savant, un fameux médecin, comme vous êtes, veuille se déguiser aux yeux du monde, et tenir enterrés les beaux talents qu'il a!

SGANARELLE, *à part.*

Il est fou.

VALÈRE.

De grace, monsieur, ne dissimulez point avec nous.

SGANARELLE.

Comment?

LUCAS.

Tout ce tripotage ne sart de rian; je savons cen que je savons.

SGANARELLE.

Quoi donc! que me voulez-vous dire? Pour qui me prenez-vous?

VALÈRE.

Pour ce que vous êtes, pour un grand médecin.

SGANARELLE.

Médecin vous-même; je ne le suis point, et je ne l'ai jamais été.

VALÈRE, *bas.*

Voilà sa folie qui le tient. (*haut.*) Monsieur, ne veuillez point

nier les choses davantage ; et n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuses extrémités.

SGANARELLE.

A quoi donc ?

VALÈRE.

A de certaines choses dont nous serions marris.

SGANARELLE.

Parbleu ? venez-en à tout ce qu'il vous plaira ; je ne suis point médecin, et ne sais ce que vous me voulez dire.

VALÈRE, *bas.*

Je vois bien qu'il faut se servir du remède. (*haut.*) Monsieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.

LUCAS.

Hé ! têtigué ! ne lantiponez point davantage, et confessez à la franquette que v's êtes médecin.

SGANARELLE, *à part.*

J'enrage.

VALÈRE.

A quoi bon nier ce qu'on sait ?

LUCAS.

Pourquoi toutes ces fraimes-là ? A quoi est-ce que ça vous sart ?

SGANARELLE.

Messieurs, en un mot autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point médecin.

VALÈRE.

Vous n'êtes point médecin ?

SGANARELLE.

Non.

LUCAS.

V' n'êtes pas médecin ?

SGANARELLE.

Non, vous dis-je.

VALÈRE.

Puisque vous le voulez, il faut s'y résoudre.

(Ils prennent chacun un bâton, et le frappent.

SGANARELLE.

Ah ! ah ! ah ! messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira[1].

VALÈRE.

Pourquoi, monsieur, nous obligez-vous à cette violence ?

LUCAS.

A quoi bon nous bailler la peine de vous battre ?

VALÈRE.

Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

LUCAS.

Par ma figué ! j'en sis fâché, franchement.

SGANARELLE.

Que diable est ceci, messieurs ? De grace, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois médecin ?

VALÈRE.

Quoi ! vous ne vous rendez pas encore, et vous vous défendez d'être médecin ?

SGANARELLE.

Diable emporte si je le suis !

LUCAS.

Il n'est pas vrai qu'ous sayez médecin ?

SGANARELLE.

Non, la peste m'étouffe ! (*Ils recommencent à le battre.*) Ah ! ah ! Hé bien ! messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis médecin, je suis médecin ; apothicaire encore, si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout que de me faire assommer.

VALÈRE.

Ah ! voilà qui va bien, monsieur ; je suis ravi de vous voir raisonnable.

[1] On donne bien des coups de bâton dans cette farce ; à chaque fois ils font naître une situation plus divertissante : ce genre de bouffonnerie est emprunté des Italiens. Sganarelle, fait médecin à coups de bâton, ressemble à Protée, qu'il falloit garrotter pour lui arracher des oracles. L'allégorie de Protée est poétique ; la farce de Sganarelle n'est que risible. (L. B.)



LUCAS.

Vous me boutez la joie au cœur, quand je vous vois parler comme ça.

VALÈRE.

Je vous demande pardon de toute mon ame.

LUCAS.

Je vous demandons excuse de la libarté que j'avons prise.

SGANARELLE, *à part.*

Ouais! seroit-ce bien moi qui me tromperois, et serois-je devenu médecin sans m'en être aperçu?

VALÈRE.

Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes; et vous verrez assurément que vous en serez satisfait.

SGANARELLE.

Mais, messieurs, dites-moi, ne vous trompez-vous point vous-mêmes? Est-il bien assuré que je sois médecin?

LUCAS.

Oui, par ma figué!

SGANARELLE.

Tout de bon?

VALÈRE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Diable emporte si je le savois!

VALÈRE.

Comment! vous êtes le plus habile médecin du monde.

SGANARELLE.

Ah! ah!

LUCAS.

Un médecin qui a gari je ne sais combien de maladies.

SGANARELLE.

Tudieu!

VALÈRE.

Une femme étoit tenue pour morte il y avoit six heures; elle

[redacted]

étoit prête à ensevelir, lorsque, avec une goutte de quelque chose, vous la fîtes revenir et marcher d'abord par la chambre.

SGANARELLE.

Peste!

LUCAS.

Un petit enfant de douze ans se laissit choir du haut d'un clocher, de quoi il eut la tête, les jambes et les bras cassés; et vous, avec je ne sais quel onguent, vous fîtes qu'aussitôt il se relevit sur ses pieds, et s'en fut jouer à la fossette.

SGANARELLE.

Diantre!

VALÈRE.

Enfin, monsieur, vous aurez contentement avec nous, et vous gagnerez ce que vous voudrez en vous laissant conduire où nous prétendons vous mener.

SGANARELLE.

Je gagnerai ce que je voudrai?

VALÈRE.

Oui.

SGANARELLE.

Ah! je suis médecin, sans contredit. Je l'avois oublié; mais je m'en ressouviens. De quoi est-il question? Où faut-il se transporter?

VALÈRE.

Nous vous conduirons. Il est question d'aller voir une fille qui a perdu la parole.

SGANARELLE.

Ma foi, je ne l'ai pas trouvée.

VALÈRE.

(bas à Lucas.) (à Sganarelle.)
Il aime à rire. Allons, monsieur.

SGANARELLE.

Sans une robe de médecin?

VALÈRE.

Nous en prendrons une.

[redacted]

SGANARELLE, *presentant sa bouteille à Valère.*

Tenez cela, vous : voilà où je mets mes juleps.

(puis se tournant vers Lucas en crachant.)

Vous, marchez là-dessus, par ordonnance du médecin.

LUCAS.

Palsanguenne ! v'là un médecin qui me plait ; je pense qu'il réussira, car il est bouffon [1].

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une chambre de la maison de Géronte.

SCÈNE I.

GÉRONTE, VALÈRE, LUCAS, JACQUELINE.

VALÈRE.

Oui, monsieur, je crois que vous serez satisfait ; et nous vous avons amené le plus grand médecin du monde.

LUCAS.

Oh ! morguenne ! il faut tirer l'échelle après ceti-là, et tous les autres ne sont pas daignes de li déchausser ses souliés.

[1] Il est probable que Molière adressoit ces paroles au parterre, par allusion à la froideur avec laquelle on avoit reçu *le Misanthrope*. Quoi qu'il en soit, il y a dans cet acte une force comique bien propre à entraîner les suffrages : peu de personnes pouvoient apprécier *le Misanthrope ;* tout le monde pouvoit s'amuser au *Fagotier*. Dans toutes les scènes qu'on vient de lire, les acteurs parlent leur langage naturel : ils ne disent que ce qui convient à leur profession ; et comme ils ne s'écartent jamais du cercle des idées qui leur sont propres, il en résulte qu'on voit toujours le personnage, et qu'on ne voit jamais l'auteur. Cet éloge est le plus grand peut-être qu'on puisse adresser à un écrivain ; plus on aura d'expérience, plus on en sentira la force ; et de tous ceux qui ont écrit pour le théâtre, Molière est encore aujourd'hui le seul à qui on puisse le donner sans restriction.

VALÈRE.

C'est un homme qui a fait des cures merveilleuses.

LUCAS.

Qui a gari des gens qui étiant morts.

VALÈRE.

Il est un peu capricieux, comme je vous ai dit; et, parfois, il a des moments où son esprit s'échappe, et ne paroît pas ce qu'il est.

LUCAS.

Oui, il aime à bouffonner; et l'an diroit parfois, ne v's en déplaise, qu'il a quelque petit coup de hache à la tête.

VALÈRE.

Mais, dans le fond, il est toute science; et bien souvent il dit des choses tout-à-fait relevées.

LUCAS.

Quand il s'y boute, il parle tout fin drait comme s'il lisoit dans un livre.

VALÈRE.

Sa réputation s'est déja répandue ici; et tout le monde vient à lui [1].

GÉRONTE.

Je meurs d'envie de le voir; faites-le-moi vite venir.

VALÈRE.

Je le vais querir.

SCÈNE II.

GÉRONTE, JACQUELINE, LUCAS.

JACQUELINE.

Par ma fi, monsieu, ceti-ci fera justement ce qu'ant fait les autres. Je pense que ce sera queussi queumi; et la meil-

[1] Ceci prépare la seconde scène du troisième acte, où nous verrons Thibaut et Perrin venir demander des remèdes à Sganarelle. (A.)

leure médeçaine que l'au pourroit bailler à votre fille, ce seroit, selon moi, un biau et bon mari, pour qui alle eût de l'amiquié.

GÉRONTE.

Ouais! nourrice, ma mie, vous vous mêlez de bien des choses!

LUCAS.

Taisez-vous, notre minagère Jacquelaine; ce n'est pas à vous à bouter là votre nez.

JACQUELINE.

Je vous dis et vous douze que tous ces médecins n'y feront rian que de l'iau claire; que votre fille a besoin d'autre chose que de rhibarbe et de séné, et qu'un mari est un emplâtre qui garit tous les maux des filles.

GÉRONTE.

Est-elle en état maintenant qu'on s'en voulût charger, avec l'infirmité qu'elle a? Et lorsque j'ai été dans le dessein de la marier, ne s'est-elle pas opposée à mes volontés?

JACQUELINE.

Je le crois bian; vous l'y vouliez bailler eun homme qu'alle n'aime point. Que ne preniais-vous ce monsieu Liandre, qui li touchoit au cœur? alle auroit été fort obéissante; et je m'en vas gager qu'il l'a prendroit, li, comme alle est, si vous la li vouillais donner.

GÉRONTE.

Ce Léandre n'est pas ce qu'il lui faut; il n'a pas du bien comme l'autre.

JACQUELINE.

Il a eun oncle qui est si riche, dont il est hériquié[1]!

GÉRONTE.

Tous ces biens à venir me semblent autant de chansons. Il n'est rien tel que ce qu'on tient; et l'on court grand risque de s'abuser, lorsque l'on compte sur le bien qu'un autre vous

[1] L'héritage de cet oncle arrive fort à propos à la fin de la pièce pour lever tous les scrupules de Géronte. L'auteur prépare ici le dénoûment, qu'il a emprunté à la *linde* de de Villiers.

garde. La mort n'a pas toujours les oreilles ouvertes aux vœux et aux prières de messieurs les héritiers; et l'on a le temps d'avoir les dents longues, lorsqu'on attend pour vivre le trépas de quelqu'un.

JACQUELINE.

Enfin, j'ai toujours ouï dire qu'en mariage, comme ailleurs, contentement passe richesse. Les pères et les mères ant cette maudite couteume de demander toujours, Qu'a-t-il? et Qu'a-t-elle? et le compère Piarre a marié sa fille Simonette au gros Thomas pour un quarquié de vaigne qu'il avoit davantage que le jeune Robin, où alle avoit bouté son amiquié; et vlà que la pauvre criature en est devenue jaune comme un coin, et n'a point profité tout depuis ce temps-là. C'est un bel exemple pour vous, monsieu. On n'a que son plaisir en ce monde; et j'aimerois mieux bailler à ma fille eun bon mari qui li fût agriable, que toutes les rentes de la Biausse[1].

GÉRONTE.

Peste! madame la nourrice, comme vous dégoisez! Taisez-vous, je vous prie; vous prenez trop de soin, et vous échauffez votre lait.

LUCAS, *frappant, à chaque phrase qu'il dit, sur l'épaule de Géronte.*

Morgué! tais-toi, t'es eune impertinente. Monsieu n'a que faire de tes discours, et il sait ce qu'il a à faire. Mêle-toi de donner à téter à ton enfant, sans tant faire la raisonneuse. Monsieu est le père de sa fille; et il est bon et sage pour voir ce qu'il li faut.

GÉRONTE.

Tout doux! Oh! tout doux!

[1] L'histoire de Simonette et du gros Thomas est fort bien placée là. Raisonnements, exemples, axiomes, tout se trouve dans le plaidoyer de Jacqueline : c'est de la véritable éloquence villageoise. Il n'y a que Martine des *Femmes savantes* qui, dans son grossier langage, ait autant de verve, de chaleur, et de raison. Remarquez d'ailleurs comme chacun est bien dans l'esprit de son personnage! Jacqueline, en sa qualité de femme, devoit plaider la cause des deux amants : Lucas, en sa qualité de mari, doit rabrouer sa femme, et prendre le parti du père. (A.)

GÉRONTE.

Puisque Hippocrate le dit, il le faut faire.

SGANARELLE.

Monsieur le médecin, ayant appris les merveilleuses choses...

GÉRONTE.

A qui parlez-vous, de grace?

SGANARELLE.

A vous.

GÉRONTE.

Je ne suis pas médecin.

SGANARELLE.

Vous n'êtes pas médecin?

GÉRONTE.

Non, vraiment.

SGANARELLE.

Tout de bon?

GÉRONTE.

Tout de bon.

(Sganarelle prend un bâton, et frappe Géronte.)

Ah! ah! ah!

SGANARELLE.

Vous êtes médecin maintenant; je n'ai jamais eu d'autres licences[1].

GÉRONTE, *à Valère.*

Quel diable d'homme m'avez-vous là amené?

VALÈRE.

Je vous ai bien dit que c'étoit un médecin goguenard.

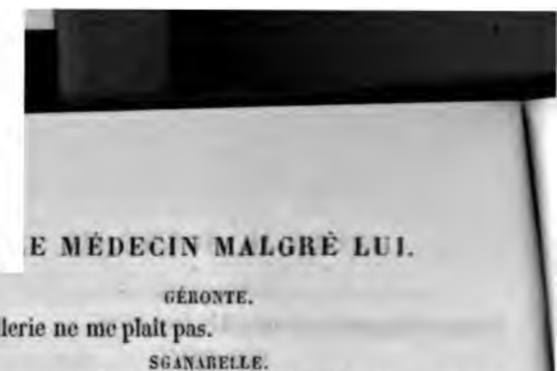
GÉRONTE.

Oui: mais je l'enverrois promener avec ses goguenarderies.

LUCAS.

Ne prenez pas garde à ça, monsieu; ce n'est que pour rire.

[1] Le Sganarelle du *Médecin volant*, farce attribuée à Molière, consent à devenir médecin sur la promesse de deux pistoles. Il dit à son maître: « Venez me donner mes licences, qui sont les deux pistoles promises. » Molière reproduit ici le même trait, mais d'une manière beaucoup plus comique.



GÉRONTE.

Cette raillerie ne me plaît pas.

SGANARELLE.

Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise.

GÉRONTE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

SGANARELLE.

Je suis fâché...

GÉRONTE.

Cela n'est rien.

SGANARELLE.

Des coups de bâton...

GÉRONTE.

Il n'y a pas de mal.

SGANARELLE.

Que j'ai eu l'honneur de vous donner.

GÉRONTE.

Ne parlons plus de cela [1]. Monsieur, j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.

SGANARELLE.

Je suis ravi, monsieur, que votre fille ait besoin de moi; et je souhaiterois de tout mon cœur que vous en eussiez besoin aussi, vous et toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.

GÉRONTE.

Je vous suis obligé de ces sentiments.

SGANARELLE.

Je vous assure que c'est du meilleur de mon ame que je vous parle.

GÉRONTE.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

[1] Ce jeu comique est poussé plus loin encore à la fin des *Fourberies de Scapin*, où il produit l'effet le plus plaisant. Il est difficile de concevoir comment le peintre de la bonne compagnie pouvoit descendre, quand il vouloit, à des charges si gaies et si bouffonnes : c'est un talent qui n'a été donné qu'à Molière.

SGANARELLE.

Comment s'appelle votre fille?

GÉRONTE.

Lucinde.

SGANARELLE.

Lucinde! Ah! beau nom à médicamenter! Lucinde!

GÉRONTE.

Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.

SGANARELLE.

Qui est cette grande femme-là?

GÉRONTE.

C'est la nourrice d'un petit enfant que j'ai.

SCÈNE IV.

SGANARELLE, JACQUELINE, LUCAS.

SGANARELLE, *à part.*

Peste! le joli meuble que voilà! (*haut.*) Ah! nourrice, charmante nourrice, ma médecine est la très humble esclave de votre nourricerie, et je voudrois bien être le petit poupon fortuné qui tétât le lait de vos bonnes graces. (*Il lui porte la main sur le sein.*) Tous mes remèdes, toute ma science, toute ma capacité est à votre service; et...

LUCAS.

Avec votre parmission, monsieu le médecin, laissez là ma femme, je vous prie.

SGANARELLE.

Quoi! elle est votre femme?

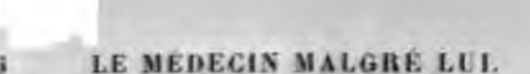
LUCAS.

Oui.

SGANARELLE.

Ah! vraiment je ne savois pas cela, et je m'en réjouis pour l'amour de l'un et de l'autre.

(Il fait semblant de vouloir embrasser Lucas, et embrasse la nourrice.)



LUCAS, *tirant Sganarelle, et se remettant entre lui et sa femme.*

Tout doucement, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Je vous assure que je suis ravi que vous soyez unis ensemble : je la félicite d'avoir un mari comme vous; et je vous félicite, vous, d'avoir une femme si belle, si sage, et si bien faite comme elle est.

(Faisant encore semblant d'embrasser Lucas, qui lui tend les bras, il passe dessous et embrasse encore la nourrice.)

LUCAS, *le tirant encore.*

Hé! tétigué! point tant de compliments, je vous supplie.

SGANARELLE.

Ne voulez-vous pas que je me réjouisse avec vous d'un si bel assemblage?

LUCAS.

Avec moi tant qu'il vous plaira, mais avec ma femme, trève de sarimonie.

SGANARELLE.

Je prends part également au bonheur de tous deux : et si je vous embrasse pour vous témoigner ma joie, je l'embrasse de même pour lui en témoigner aussi.

(Il continue le même jeu.)

LUCAS, *le tirant pour la troisième fois.*

Ah! vartigué, monsieur le médecin, que de lantiponages [1]!

SCÈNE V.

GÉRONTE, SGANARELLE, LUCAS, JACQUELINE.

GÉRONTE.

Monsieur, voici tout-à-l'heure ma fille qu'on va vous amener.

SGANARELLE.

Je l'attends, monsieur, avec toute la médecine.

[1] Mot burlesque et populaire, déjà peu en usage du temps de Molière. *Lantiponer*, c'est chicaner une personne, l'ennuyer, la fatiguer par des longueurs ou des importunités ridicules.

GÉRONTE.

Où est-elle?

SGANARELLE, *se touchant le front.*

Là-dedans.

GÉRONTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Mais, comme je m'intéresse à toute votre famille, il faut que j'essaie un peu le lait de votre nourrice, et que je visite son sein.

(Il s'approche de Jacqueline.)

LUCAS, *le tirant, et lui faisant faire la pirouette.*

Nannain, nannain; je n'avons que faire de ça.

SGANARELLE.

C'est l'office du médecin de voir les tétons des nourrices.

LUCAS.

Il gnia office qui quienne, je sis votre sarviteur.

SGANARELLE.

As-tu bien la hardiesse de t'opposer au médecin? Hors de là.

LUCAS.

Je me moque de ça.

SGANARELLE, *en le regardant de travers.*

Je te donnerai la fièvre.

JACQUELINE, *prenant Lucas par le bras, et lui faisant faire aussi la pirouette.*

Ote-toi de là aussi; est-ce que je ne sis pas assez grande pour me défendre moi-même, s'il me fait queuque chose qui ne soit pas à faire?

LUCAS.

Je ne veux pas qu'il te tâte, moi.

SGANARELLE.

Fi, le vilain, qui est jaloux de sa femme!

GÉRONTE.

Voici ma fille.

SCÈNE VI.

LUCINDE, GÉRONTE, SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS, JACQUELINE.

SGANARELLE.

Est-ce là la malade?

GÉRONTE.

Oui. Je n'ai qu'elle de fille; et j'aurois tous les regrets du monde si elle venoit à mourir.

SGANARELLE.

Qu'elle s'en garde bien! Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin [1].

GÉRONTE.

Allons, un siége.

SGANARELLE, *assis entre Géronte et Lucinde.*

Voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante, et je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderoit assez.

GÉRONTE.

Vous l'avez fait rire, monsieur.

SGANARELLE.

Tant mieux: lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. (*à Lucinde.*) Hé bien! de quoi est-il question? Qu'avez-vous? quel est le mal que vous sentez?

LUCINDE, *portant la main à sa bouche, à sa tête, et sous son menton.*

Han, hi, hon, han.

[1] Ce passage est tiré de la farce du *Médecin volant* :

GORGIBUS.

« Monsieur le médecin, j'ai grand' peur qu'elle ne meure.

SGANARELLE.

« Ah! qu'elle s'en garde bien! Il ne faut pas qu'elle s'amuse à se laisser mourir sans l'ordonnance de la médecine. »

[redacted]

SGANARELLE.

Hé ! que dites-vous ?

LUCINDE *continue les mêmes gestes.*

Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

SGANARELLE.

Quoi ?

LUCINDE.

Han, hi, hon.

SGANARELLE.

Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends point. Quel diable de langage est-ce là ?

GÉRONTE.

Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans que jusques ici on en ait pu savoir la cause ; et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

SGANARELLE.

Et pourquoi ?

GÉRONTE.

Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

SGANARELLE.

Et qui est ce sot-là, qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie ! je me garderois bien de la vouloir guérir.

GÉRONTE.

Enfin, monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.

SGANARELLE.

Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu : ce mal l'oppresse-t-il beaucoup ?

GÉRONTE.

Oui, monsieur.

SGANARELLE.

Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

GÉRONTE.

Fort grandes.

SGANARELLE.

C'est fort bien fait [1]. Va-t-elle où vous savez?

GÉRONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Copieusement?

GÉRONTE.

Je n'entends rien à cela.

SGANARELLE.

La matière est-elle louable?

GÉRONTE.

Je ne me connois pas à ces choses.

SGANARELLE, *à Lucinde.*

Donnez-moi votre bras. (*à Géronte.*) Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.

GÉRONTE.

Hé! oui, monsieur, c'est là son mal; vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGANARELLE.

Ha! ha!

JACQUELINE.

Voyez comme il a deviné sa maladie!

[1] Ésope [*] conte qu'un malade, étant interrogé par son médecin quelle opération il sentoit des médicaments qu'il lui avoit donnés : J'ai fort sué, répondit-il. — Cela est bon, dit le médecin. Une autre fois il lui demanda encore comment il s'étoit porté depuis : J'ai eu un froid extrême, fit-il, et si ai fort tremblé. — Cela est bon, reprit le médecin. A la troisième fois, il lui demanda derechef comment il se portoit : Je me sens, dit-il, enfler et bouffir comme d'hydropisie. — Voilà qui va bien, ajouta le médecin. Venant après à s'enquérir à lui de son état : Certes, mon ami, répondit-il, à force de bien aller, je me meurs [**]. — Molière avoit déja imité cette fable d'Ésope dans *le Médecin volant.* « Sentez-vous de grandes dou-« leurs à la tête et aux reins? dit Sganarelle à Lucile. — Oui, monsieur. — C'est « fort bien fait, répond Sganarelle. »

[*] Fable XLIII, *Ægrotus et medicus.*

[**] *Essais* de Montaigne, liv. II, chap. XXXVII.

SGANARELLE.

Nous autres grands médecins, nous connoissons d'abord les choses. Un ignorant auroit été embarrassé, et vous eût été dire, C'est ceci, c'est cela; mais moi, je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

GÉRONTE.

Oui : mais je voudrois bien que vous me pussiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE.

Il n'est rien de plus aisé ; cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GÉRONTE.

Fort bien. Mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole ?

SGANARELLE.

Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

GÉRONTE.

Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue?

SGANARELLE.

Aristote, là-dessus, dit... de fort belles choses [1].

GÉRONTE.

Je le crois.

SGANARELLE.

Ah ! c'étoit un grand homme !

GÉRONTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Grand homme tout-à-fait; (*levant le bras depuis le coude.*)

[1] Imitation du *Médecin volant* : « Ce grand médecin, au chapitre qu'il a fait *de* « *la nature des animaux*, dit... cent belles choses ; et comme les humeurs qui « ont de la connexité ont beaucoup de rapport (car, par exemple, comme la mé- « lancolie est ennemie de la joie, et qu'il n'est rien de plus contraire à la santé que « la maladie), nous pouvons dire avec ce grand homme que votre fille est fort ma- « lade. »

un homme qui étoit plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres savants nous appelons humeurs peccantes; c'est-à-dire... humeurs peccantes; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire... à... Entendez-vous le latin?

GÉRONTE.

En aucune façon.

SGANARELLE, *se levant brusquement.*

Vous n'entendez point le latin[1]?

GÉRONTE.

Non.

SGANARELLE, *avec enthousiasme.*

Cabricias, arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo, hæc musa, la muse, *bonus, bona, bonum. Deus sanctus, est-ne oratio latinas? Etiam*, oui. *Quare?* pourquoi? *Quia substantivo, et adjectivum, concordat in generi, numerum, et casus* [2].

GÉRONTE.

Ah! que n'ai-je étudié!

JACQUELINE.

L'habile homme que vlà!

LUCAS.

Oui, ça est si biau que je n'y entends goutte.

SGANARELLE.

Or, ces vapeurs dont je vous parle venant à passer, du côté

[1] Un passage de *l'Éloge de la folie* d'Érasme a pu donner à Molière l'idée de cette plaisanterie: « Savez-vous tous le latin, messieurs? dit un prédicateur à son « auditoire. Ceux qui ne le savent pas peuvent dormir un moment. »

[2] Les quatre premiers mots de cette tirade prétendue latine sont des mots forgés qui n'appartiennent à aucune langue. Le reste est une citation estropiée de quelques [illegible]gnes du rudiment de Despautère, et principalement de ce passage: « Deus sanctus, [illegible]ne oratio latina? Etiam. Quare? Quia adjectivum et substantivum concordant [illegible]nere, numero, casu. » (A.)

gauche où est le foie, au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*[1], rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate; et parce que lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement, je vous prie; et parceque lesdites vapeurs ont certaine malignité... écoutez bien ceci, je vous conjure[2].

GÉRONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Ont une certaine malignité qui est causée... soyez attentif, s'il vous plaît.

GÉRONTE.

Je le suis.

SGANARELLE.

Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabandus, nequeis, nequer, potarinum, quipsa milus*[3]. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

JACQUELINE.

Ah! que ça est bian dit, notre homme!

LUCAS.

Que n'ai-je la langue aussi bian pendue!

GÉRONTE.

On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une

[1] *Armyan* n'est d'aucune langue; *nasmus* non plus. Quant à *cubile*, mot hébreu, suivant Sganarelle, il est latin, et signifie *lit* ou *tanière*.

[2] L'attention que demande Sganarelle à mesure qu'il sait moins ce qu'il dit est un trait aussi comique que frappant de vérité. Ce ne sont pas les sages qui demandent à être écoutés, mais les sots ou les ignorants.

[3] Voilà encore six mots forgés qui ne sont pas tous de l'invention de Molière : on trouve les trois premiers dans *la Sœur*, comédie de Rotrou, où ils sont écrits de cette manière, *ossasando, nequei, nequet*. Dans *la Sœur*, ils sont donnés pour mots turcs ; ils ne sont pas plus turcs que latins. (A.)

seule chose qui m'a choqué : c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont ; que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

SGANARELLE.

Oui ; cela étoit autrefois ainsi : mais nous avons changé tout cela [1], et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

GÉRONTE.

C'est ce que je ne savois pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE.

Il n'y a point de mal ; et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

GÉRONTE.

Assurément. Mais, monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie ?

SGANARELLE.

Ce que je crois qu'il faille faire ?

GÉRONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Mon avis est qu'on la remette sur son lit, et qu'on lui fasse prendre pour remède quantité de pain trempé dans du vin.

GÉRONTE.

Pourquoi cela, monsieur ?

SGANARELLE.

Parcequ'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela ?

[1] Cette phrase est devenue proverbe ; on croit qu'elle fait allusion à un événement qui fit alors beaucoup de bruit. « Un de nos docteurs nommé Renier, dit Gui « Patin, ayant obtenu le corps d'un malfaiteur pour faire des opérations de chi- « rurgie, on y a remarqué une chose fort extraordinaire, savoir, le foie du côté « gauche, et la rate du côté droit. Tout le monde a été voir cette particularité. « M. Renier en a fait un petit discours qu'il fera imprimer.

GÉRONTE.

Cela est vrai. Ah ! le grand homme ! Vite, quantité de pain de vin.

SGANARELLE.

Je reviendrai voir sur le soir en quel état elle sera [1].

SCÈNE VII.

GÉRONTE, SGANARELLE, JACQUELINE.

SGANARELLE.

(à Jacqueline.) Doucement, vous. (à Géronte.) Monsieur, voilà une nourrice à laquelle il faut que je fasse quelques petits remèdes.

JACQUELINE.

Qui ? moi ? Je me porte le mieux du monde.

SGANARELLE.

Tant pis, nourrice ; tant pis. Cette grande santé est à craindre, et il ne sera pas mauvais de vous faire quelque petite saignée amiable, de vous donner quelque petit clystère dulcifiant.

GÉRONTE.

Mais, monsieur, voilà une mode que je ne comprends point. Pourquoi s'aller faire saigner quand on n'a point de maladie ?

SGANARELLE.

Il n'importe, la mode en est salutaire ; et, comme on boit pour la soif à venir, il faut aussi se faire saigner pour la maladie à venir [2].

[1] Au milieu des bouffonneries de cette scène, la suprême raison de l'auteur se fait toujours sentir. Sganarelle, comme les docteurs qu'il imite, tire toute son assurance de la sottise de ses auditeurs ; aussi ne ménage-t-il rien : l'ignorance peut tout dire, lorsque la crédulité écoute. Cette scène est un tableau aussi vrai que comique des charlatans de toutes les espèces et de toutes les époques.

[2] C'étoit exactement la médecine du temps, qui ordonnoit sans cesse des purgations ou des saignées de précaution. On voit, dans les Mémoires de Dangeau, que Louis XIV prenoit médecine chaque mois, *pour la maladie à venir*, comme dit Sganarelle. (A.)

[redacted]

JACQUELINE, *en s'en allant.*

Ma fi, je me moque de ça, et je ne veux point faire d
corps une boutique d'apothicaire.

SGANARELLE.

Vous êtes rétive aux remèdes; mais nous saurons vou
mettre à la raison.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

vous donne le bonjour.

GÉRONTE.

Attendez un peu, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Que voulez-vous faire ?

GÉRONTE.

Vous donner de l'argent, monsieur.

SGANARELLE, *tendant sa main par derrière, tandis q Géronte ouvre sa bourse.*

Je n'en prendrai pas, monsieur.

GÉRONTE.

Monsieur...

SGANARELLE.

Point du tout.

GÉRONTE.

Un petit moment.

SGANARELLE.

En aucune façon.

GÉRONTE.

De grace !

SGANARELLE.

moquez.

GÉRONTE.

fait.

SGANARELLE.

Je n'en ferai rien.

GÉRONTE.

Hé !

SGANARELLE.

Ce n'est pas l'argent qui me fait agir [1].

GÉRONTE.

Je le crois.

SGANARELLE, *après avoir pris l'argent.*

Cela est-il de poids ?

GÉRONTE.

Oui, monsieur.

SGANARELLE.

Je ne suis pas un médecin mercenaire.

GÉRONTE.

Je le sais bien.

SGANARELLE.

L'intérêt ne me gouverne point.

GÉRONTE.

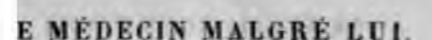
Je n'ai pas cette pensée.

SGANARELLE, *seul, regardant l'argent qu'il a reçu.*

Ma foi, cela ne va pas mal ; et pourvu que...

[1] Trait emprunté à Rabelais. Panurge, ayant consulté le medecin Rondibilis, « s'approcha de luy, et luy mist en main, sans mot dire, quatre nobles à la rose*. « Rondibilis les print très bien, puis luy dist en effroi, comme indigné : Hé ! hé ! « hé ! monsieur, il ne falloit rien. Grand mercy, toutesfois. De meschantes gens « jamais je ne prends rien : rien jamais de gens de bien ne refuse. Je suis tousjours « à vostre commandement. En payant, dist Panurge. Cela s'entend, respondit « Rondibilis. »

* Chaque noble à la rose valoit cent sous.



SCÈNE IX.

LÉANDRE, SGANARELLE.

LÉANDRE.

Monsieur, il y a long-temps que je vous attends; et je viens implorer votre assistance.

SGANARELLE, *lui tâtant le pouls.*

Voilà un pouls qui est fort mauvais.

LÉANDRE.

Je ne suis point malade, monsieur; et ce n'est pas pour cela que je viens à vous.

SGANARELLE.

Si vous n'êtes pas malade, que diable ne le dites-vous donc[1]?

LÉANDRE.

Non. Pour vous dire la chose en deux mots, je m'appelle Léandre, qui suis amoureux de Lucinde, que vous venez de visiter; et comme, par la mauvaise humeur de son père, toute sorte d'accès m'est fermé auprès d'elle, je me hasarde à vous prier de vouloir servir mon amour, et de me donner lieu d'exécuter un stratagème que j'ai trouvé pour lui pouvoir dire deux mots d'où dépendent absolument mon bonheur et ma vie.

SGANARELLE.

Pour qui me prenez-vous? Comment! oser vous adresser à moi pour vous servir dans votre amour, et vouloir ravaler la dignité de médecin à des emplois de cette nature!

LÉANDRE.

Monsieur, ne faites point de bruit.

[1] Il y a beaucoup de malice dans cette plaisanterie; et cependant rien de plus naturel, rien qui ne soit amené par la situation. En lisant Molière, on croit toujours qu'on auroit parlé comme lui. C'est là le grand mérite du dialogue comique; mérite inconnu des successeurs de Molière, qui mettent plus d'esprit que de vérité dans leur style. « Il y en a, dit Montaigne, qui se détournent de leur chemin « un quart de lieue pour courir après un bon mot; c'est aux paroles à servir et à « suivre. »

SGANARELLE, *en le faisant reculer.*

J'en veux faire, moi. Vous êtes un impertinent.

LÉANDRE.

Hé! monsieur, doucement.

SGANARELLE.

Un malavisé.

LÉANDRE.

De grace!

SGANARELLE.

Je vous apprendrai que je ne suis point homme à cela, et que c'est une insolence extrême...

LÉANDRE, *tirant une bourse.*

Monsieur...

SGANARELLE.

De vouloir m'employer... (*recevant la bourse.*) Je ne parle pas pour vous, car vous êtes honnête homme; et je serois ravi de vous rendre service: mais il y a de certains impertinents au monde qui viennent prendre les gens pour ce qu'ils ne sont pas; et je vous avoue que cela me met en colère.

LÉANDRE.

Je vous demande pardon, monsieur, de la liberté que...

SGANARELLE.

Vous vous moquez. De quoi est-il question?

LÉANDRE.

Vous saurez donc, monsieur, que cette maladie que vous voulez guérir est une feinte maladie. Les médecins ont raisonné là-dessus comme il faut; et ils n'ont pas manqué de dire que cela procédoit, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la rate, qui du foie [1]: mais il est certain que l'amour en est la véritable cause, et que Lucinde n'a trouvé cette maladie que pour se délivrer d'un mariage dont elle étoit importunée. Mais, de

[1] *Qui*, répété plusieurs fois pour dire les uns les autres, n'est plus guère en usage. (VAUGELAS.) Il est ici parfaitement placé, puisqu'il fixe toute l'attention sur l'ignorance des médecins.



crainte qu'on ne nous voie ensemble, retirons-nous d'ici; et je vous dirai en marchant ce que je souhaite de vous.

SGANARELLE.

Allons, monsieur : vous m'avez donné pour votre amour une tendresse qui n'est pas concevable; et j'y perdrai toute ma médecine, ou la malade crèvera, ou bien elle sera à vous [1].

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un lieu voisin de la maison de Géronte.

SCÈNE I.

LÉANDRE, SGANARELLE.

LÉANDRE.

Il me semble que je ne suis pas mal ainsi pour un apothicaire; et, comme le père ne m'a guère vu, ce changement d'habit et de perruque est assez capable, je crois, de me déguiser à ses yeux.

SGANARELLE.

Sans doute.

LÉANDRE.

Tout ce que je souhaiterois seroit de savoir cinq ou six grands mots de médecine, pour parer mon discours et me donner l'air d'h[illegible] le homme.

…arfaitement conduit. La verve et la gaieté de Sganarelle nous em[illegible] peu d'intérêt de l'action; il remplit la scène, et semble s'amu…ant. Ce rôle est un de ceux qui faisoient dire à Boileau que les [illegible] de Molière renfermoient des détails précieux qu'on cherche… les plus belles pièces des autres auteurs comiques.

SGANARELLE.

Allez, allez, tout cela n'est pas nécessaire; il suffit de l'habit: et je n'en sais pas plus que vous.

LÉANDRE.

Comment!

SGANARELLE.

Diable emporte si j'entends rien en médecine! Vous êtes honnête homme, et je veux bien me confier à vous comme vous vous confiez à moi.

LÉANDRE.

Quoi! vous n'êtes pas effectivement...

SGANARELLE.

Non, vous dis-je; ils m'ont fait médecin malgré mes dents. Je ne m'étois jamais mêlé d'être si savant que cela; et toutes mes études n'ont été que jusqu'en sixième. Je ne sais point sur quoi cette imagination leur est venue; mais quand j'ai vu qu'à toute force ils vouloient que je fusse médecin, je me suis résolu de l'être aux dépens de qui il appartiendra. Cependant vous ne sauriez croire comment l'erreur s'est répandue, et de quelle façon chacun est endiablé à me croire habile homme. On me vient chercher de tous côtés; et, si les choses vont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la médecine. Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous; car, soit qu'on fasse bien, ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos; et nous taillons comme il nous plaît sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier, en faisant des souliers, ne sauroit gâter un morceau de cuir qu'il n'en paie les pots cassés; mais ici l'on peut gâter un homme sans qu'il en coûte rien [1]. Les bévues ne sont point pour nous, et c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin le bon de cette profession est qu'il y a parmi

[1] Molière ne se contente pas de plaisanter, il raisonne, et son raisonnement pour être comique n'en est pas moins irrésistible. Cette comparaison lui appartient; c'est un coup de pinceau vigoureux qu'il ajoute au passage de Cervantes, dont celui-ci n'est qu'une imitation. (Voyez la note suivante.)



SGANARELLE.

Il faut voir de quoi est-ce qu'elle est malade.

THIBAUT.

Alle est malade d'hypocrisie, monsieu.

SGANARELLE.

D'hypocrisie?

THIBAUT.

Oui, c'est-à-dire qu'alle est enflée partout; et l'an dit que c'est quantité de sériosités qu'alle a dans le corps, et que son foie, son ventre, ou sa rate, comme vous voudrois l'appeler, au glieu de faire du sang, ne fait plus que de l'iau. Alle a, de deux jours l'un, la fièvre quotiguienne, avec des lassitudes et des douleurs dans les mufles des jambes. On entend dans sa gorge des fleumes qui sont tout prêts à l'étouffer; et parfois il li prend des syncoles et des conversions, que je crayons qu'alle est passée. J'avons dans notre village un apothicaire, révérence parler, qui li a donné je ne sais combien d'histoires; et il m'en coûte plus d'eune douzaine de bons écus en lavements, ne v's en déplaise, en aposthumes qu'on li a fait prendre, en infections de jacinthe, et en portions cordales. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a été que de l'onguent mitonmitaine. Il veloit li bailler d'eune certaine drogue que l'on appelle du vin amétile; mais j'ai-z-eu peur franchement que ça l'envoyît *a patres;* et l'an dit que ces gros médecins tuont je ne sais combien de monde avec cette invention-là.

SGANARELLE, *tendant toujours la main.*

Venons au fait, mon ami, venons au fait.

THIBAUT.

Le fait est, monsieu, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions.

SGANARELLE.

Je ne vous entends point du tout.

PERRIN.

Monsieu, ma mère est malade; et v'là deux écus que je vous apportons pour nous bailler queuque remède.

[redacted]

SGANARELLE.

Ah! je vous entends, vous[1]. Voilà un garçon qui parle clairement, et qui s'explique comme il faut. Vous dites que votre mere est malade d'hydropisie, qu'elle est enflée par tout le corps, qu'elle a la fièvre, avec des douleurs dans les jambes, et qu'il lui prend parfois des syncopes et des convulsions, c'est-à-dire des évanouissements?

PERRIN.

Hé! oui, monsieu, c'est justement ça.

SGANARELLE.

J'ai compris d'abord vos paroles. Vous avez un père qui ne sait ce qu'il dit. Maintenant vous me demandez un remède?

PERRIN.

Oui, monsieu.

SGANARELLE.

Un remède pour la guérir[2]?

PERRIN.

C'est comme je l'entendons.

SGANARELLE.

Tenez, voilà un morceau de fromage qu'il faut que vous lui fassiez prendre.

PERRIN.

Du fromage, monsieu?

SGANARELLE.

Oui; c'est un fromage préparé, où il entre de l'or, du corail et des perles, et quantité d'autres choses précieuses.

[1] Molière met ici en action une vérité morale que Montaigne avoit très bien développée. « Vous exposez simplement une cause à l'avocat, il vous respond chancelant et douteux; vous sentez qu'il lui est indifferent de prendre l'un ou l'autre « parti. L'avez-vous bien payé, il descouvre une nouvelle lumiere, il croit vostre « cause bonne et indubitable. » Sans doute ce passage est revenu à la mémoire de Molière lorsqu'il écrivoit cette scène.

[2] Les farces d'Aristophane, de Plaute, de Regnard, et de Dancourt, n'offrent peut être pas un trait qui soit en même temps aussi comique et aussi naturel; toute la vanité de la science est renfermée dans ce mot.

PERRIN.

Monsieu, je vous sommes bien obligés; et j'allons li faire prendre ça tout-à-l'heure.

SGANARELLE.

Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez [1].

SCÈNE III.

(Le théâtre change, et représente, comme au second acte, une chambre de la maison de Géronte.)

JACQUELINE, SGANARELLE; LUCAS, *dans le fond du théâtre.*

SGANARELLE.

Voici la belle nourrice. Ah! nourrice de mon cœur, je suis ravi de cette rencontre; et votre vue est la rhubarbe, la casse, et le séné, qui purgent toute la mélancolie de mon ame.

JACQUELINE.

Par ma figué, monsieu le médecin, ça est trop bian dit pour moi, et je n'entends rian à tout votre latin.

SGANARELLE.

Devenez malade, nourrice, je vous prie; devenez malade pour l'amour de moi. J'aurois toutes les joies du monde de vous guérir.

JACQUELINE.

Je sis votre sarvante; j'aime bian mieux qu'an ne me garisse pas.

SGANARELLE.

Que je vous plains, belle nourrice, d'avoir un mari jaloux et fâcheux comme celui que vous avez!

[1] Quel fonds prodigieux de plaisanteries toujours vives, toujours neuves, toujours inattendues! Dans les autres poëtes, les scènes vraiment comiques viennent de loin en loin; dans Molière, elles se succèdent sans interruption; rien ne languit, rien n'annonce la fatigue ou l'absence d'idées; il vous conduit en riant vers le but qu'il se propose, et son génie féconde les sujets les plus arides. Les comédiens passent cette scène à la représentation; cela ne m'étonne pas: quel est aujourd'hui le comédien qui entend Molière?

JACQUELINE.

Que velez-vous, monsieu? C'est pour la pénitence de mes fautes; et là où la chèvre est liée, il faut bian qu'alle y broute.

SGANARELLE.

Comment! un rustre comme cela! un homme qui vous observe toujours, et ne veut pas que personne vous parle!

JACQUELINE.

Hélas! vous n'avez rian vu encore; et ce n'est qu'un petit échantillon de sa mauvaise humeur.

SGANARELLE.

Est-il possible? et qu'un homme ait l'ame assez basse pour maltraiter une personne comme vous? Ah! que j'en sais, belle nourrice, et qui ne sont pas loin d'ici, qui se tiendroient heureux de baiser seulement les petits bouts de vos petons! Pourquoi faut-il qu'une personne si bien faite soit tombée en de telles mains! et qu'un franc animal, un brutal, un stupide, un sot... pardonnez-moi, nourrice, si je parle ainsi de votre mari...

JACQUELINE.

Hé! monsieu, je sais bian qu'il mérite tous ces noms-là.

SGANARELLE.

Oui, sans doute, nourrice, il les mérite; et il mériteroit encore que vous lui missiez quelque chose sur la tête, pour le punir des soupçons qu'il a.

JACQUELINE.

Il est bian vrai que si je n'avois devant les yeux que son intérêt, il pourroit m'obliger à queuque étrange chose.

SGANARELLE.

Ma foi, vous ne feriez pas mal de vous venger de lui avec quelqu'un. C'est un homme, je vous le dis, qui mérite bien cela; et, si j'étois assez heureux, belle nourrice, pour être choisi pour...

(Dans le temps que Sganarelle tend les bras pour embrasser Jacqueline, Lucas passe sa tête par-dessous, et se met entre eux deux. Sganarelle et Jacqueline regardent Lucas, et sortent chacun de leur côté.)

[redacted]

SCÈNE IV.

GÉRONTE, LUCAS.

GÉRONTE.

Holà ! Lucas, n'as-tu point vu ici notre médecin ?

LUCAS.

Et oui, de par tous les diantres, je l'ai vu, et ma femme aussi.

GÉRONTE.

Où est-ce donc qu'il peut être ?

LUCAS.

Je ne sais ; mais je voudrois qu'il fût à tous les guèbles.

GÉRONTE.

Va-t'en voir un peu ce que fait ma fille.

SCÈNE V.

SGANARELLE, LÉANDRE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

Ah ! monsieur, je demandois où vous étiez.

SGANARELLE.

Je m'étois amusé dans votre cour à expulser le superflu de la boisson [1]. Comment se porte la malade ?

GÉRONTE.

Un peu plus mal depuis votre remède.

SGANARELLE.

Tant mieux ; c'est signe qu'il opère.

GÉRONTE.

Oui ; mais en opérant je crains qu'il ne l'étouffe.

[1] Molière ne seroit pas descendu si bas, s'il n'avoit eu pour spectateurs que des Louis XIV, des Condés, des Turenne, des La Rochefoucauld, des Montausier, des Beauvilliers, des dames de Montespan et de Thiange. Il étoit obligé de travailler pour le peuple de Paris, qui aimoit la grosse joie. (V.)

SGANARELLE.

Ne vous mettez pas en peine ; j'ai des remèdes qui se moquent de tout, et je l'attends à l'agonie.

GÉRONTE, *montrant Léandre.*

Qui est cet homme-là que vous amenez ?

SGANARELLE, *faisant des signes avec la main pour montrer que c'est un apothicaire.*

C'est...

GÉRONTE.

Quoi ?

SGANARELLE.

Celui...

GÉRONTE.

Hé !

SGANARELLE.

Qui...

GÉRONTE.

Je vous entends.

SGANARELLE.

Votre fille en aura besoin.

SCÈNE VI.

LUCINDE, GÉRONTE, LÉANDRE, JACQUELINE, SGANARELLE.

JACQUELINE.

Monsieu, vlà votre fille qui veut un peu marcher.

SGANARELLE.

Cela lui fera du bien. Allez-vous-en, monsieur l'apothicaire, tâter un peu son pouls, afin que je raisonne tantôt avec vous de sa maladie.

(Sganarelle tire Géronte dans un coin du théâtre, et lui passe un bras sur les épaules pour l'empêcher de tourner la tête du côté où sont Léandre et Lucinde [1].)

[1] Léandre, déguisé en apothicaire pour parler à Lucinde, est dans la même situation

Monsieur, c'est une grande et subtile question entre les d(teurs, de savoir si les femmes sont plus faciles à guérir que hommes. Je vous prie d'écouter ceci, s'il vous plaît. Les u disent que non, les autres disent que oui : et moi je dis qu'(et non ; d'autant que l'incongruité des humeurs opaques, qui rencontrent au tempérament naturel des femmes, étant ca que la partie brutale veut toujours prendre empire sur la sen tive, on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du m(vement oblique du cercle de la lune ; et comme le soleil, ç darde ses rayons sur la concavité de la terre, trouve...

LUCINDE, *à Léandre.*

Non, je ne suis point du tout capable de changer de sen ment.

GÉRONTE.

Voilà ma fille qui parle ! O grande vertu du remède ! ô a mirable médecin ! Que je vous suis obligé, monsieur, de ce guérison merveilleuse ! et que puis-je faire pour vous après tel service ?

SGANARELLE, *se promenant sur le théâtre, et s'éventant a son chapeau.*

Voilà une maladie qui m'a bien donné de la peine !

LUCINDE.

Oui, mon père, j'ai recouvré la parole ; mais je l'ai rec(vrée pour vous dire que je n'aurai jamais d'autre époux q Léandre, et que c'est inutilement que vous voulez me donı Horace.

GÉRONTE.

Mais...

LUCINDE.

Rien n'est capable d'ébranler la résolution que j'ai prise.

GÉRONTE.

Quoi !...

que le Clitandre de *l'Amour médecin*. Le jeu de Sganarelle, qui empêche Géro d'entendre l'entretien des deux amants, est le même que celui d'Hali dans *le cilien*, ou *l'Amour peintre*. Molière excelle à varier la situation par des détails d comique toujours nouveau.

LUCINDE.

Vous m'opposerez en vain de belles raisons.

GÉRONTE.

Si...

LUCINDE.

Tous vos discours ne serviront de rien.

GÉRONTE.

Je...

LUCINDE.

C'est une chose où je suis déterminée.

GÉRONTE.

Mais...

LUCINDE.

Il n'est puissance paternelle qui me puisse obliger à me marier malgré moi.

GÉRONTE.

J'ai...

LUCINDE.

Vous avez beau faire tous vos efforts.

GÉRONTE.

Il...

LUCINDE.

Mon cœur ne sauroit se soumettre à cette tyrannie.

GÉRONTE.

La...

LUCINDE.

Et je me jetterai plutôt dans un couvent que d'épouser un homme que je n'aime point.

GÉRONTE.

Mais...

LUCINDE, *avec vivacité.*

Non. En aucune façon. Point d'affaires. Vous perdez le temps. Je n'en ferai rien. Cela est résolu.

GÉRONTE.

Ah! quelle impétuosité de paroles! Il n'y a pas moyen d'y

résister. (*à Sganarelle.*) Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette.

SGANARELLE.

C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service est de vous rendre sourd, si vous voulez[1].

GÉRONTE.

Je vous remercie. (*à Lucinde.*) Penses-tu donc...

LUCINDE.

Non, toutes vos raisons ne gagneront rien sur mon ame.

GÉRONTE.

Tu épouseras Horace dès ce soir.

LUCINDE.

J'épouserai plutôt la mort.

SGANARELLE, *à Géronte.*

Mon Dieu! arrêtez-vous, laissez-moi médicamenter cette affaire; c'est une maladie qui la tient, et je sais le remède qu'il y faut apporter.

GÉRONTE.

Seroit-il possible, monsieur, que vous pussiez aussi guérir cette maladie d'esprit?

SGANARELLE.

Oui; laissez-moi faire, j'ai des remèdes pour tout; et notre apothicaire nous servira pour cette cure. (*à Léandre.*) Un mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Léandre est tout-à-fait contraire aux volontés du père; qu'il n'y a point de temps à

[1] Tout ce jeu de Lucinde et l'excellente plaisanterie de Sganarelle sont pris du passage suivant de Rabelais : « Je ne vous avois oncques puis veu que jouastes à « Montpellier avec nos antiques amys la morale et comedie de celui qui avoit es- « pousé une femme muette. Le bon mari voulut qu'elle parlast. Elle parla par l'art « du médecin et du chirurgien, qui lui couperent une encyliglotte qu'elle avoit « sous la langue. La parole recouvrée, elle parla tant et tant que son mari retourna « au medecin, pour remede de la faire taire. Le medecin respondit, en son art, « bien avoir des remedes pour faire parler les femmes, n'en avoir pour les faire « taire. Remede unique estre surdité du mary contre cestuy interminable parle- « ment de femme. Le paillard devint sourd, par ne sçais quels charmes qu'ils fei- « rent. Puis le medecin demandant son salaire, le mary respondit qu'il estoit vrai- « ment sourd, et qu'il n'entendoit sa demande. Je ne ris oncques tant que je fis à « ce patelinage. »

[redacted]

perdre ; que les humeurs sont fort aigries ; et qu'il est nécessaire de trouver promptement un remède à ce mal, qui pourroit empirer par le retardement. Pour moi, je n'y en vois qu'un seul, qui est une prise de fuite purgative, que vous mêlerez comme il faut avec deux dragmes de matrimonium en pilules. Peut-être fera-t-elle quelque difficulté à prendre ce remède : mais, comme vous êtes habile homme dans votre métier, c'est à vous de l'y résoudre, et de lui faire avaler la chose du mieux que vous pourrez. Allez-vous-en lui faire faire un petit tour de jardin, afin de préparer les humeurs, tandis que j'entretiendrai ici son père ; mais surtout ne perdez point de temps. Au remède, vite ! au remède spécifique !

SCÈNE VII.

GÉRONTE, SGANARELLE.

GÉRONTE.

Quelles drogues, monsieur, sont celles que vous venez de dire ? il me semble que je ne les ai jamais ouï nommer.

SGANARELLE.

Ce sont drogues dont on se sert dans les nécessités urgentes.

GÉRONTE.

Avez-vous jamais vu une insolence pareille à la sienne ?

SGANARELLE.

Les filles sont quelquefois un peu têtues.

GÉRONTE.

Vous ne sauriez croire comme elle est affolée de ce Léandre.

SGANARELLE.

La chaleur du sang fait cela dans les jeunes esprits.

GÉRONTE.

Pour moi, dès que j'ai eu découvert la violence de cet amour, j'ai su tenir toujours ma fille renfermée.

[redacted]

SGANARELLE.

Vous avez fait sagement[1].

GÉRONTE.

Et j'ai bien empêché qu'ils n'aient eu communication ensemble.

SGANARELLE.

Fort bien.

GÉRONTE.

Il seroit arrivé quelque folie, si j'avois souffert qu'ils se fussent vus.

SGANARELLE.

Sans doute.

GÉRONTE.

Et je crois qu'elle auroit été fille à s'en aller avec lui.

SGANARELLE.

C'est prudemment raisonné.

GÉRONTE.

On m'avertit qu'il fait tous ses efforts pour lui parler.

SGANARELLE.

Quel drôle!

GÉRONTE.

Mais il perdra son temps.

SGANARELLE.

Ah! ah!

[1] Cette scène est d'un comique excellent ; elle a pu être inspirée à Molière par le passage suivant des *Adelphes* de Térence. (Act. III, sc. IV.)

SYRUS.

Tu, quantus quantus, nihil nisi sapientia es ; ...... Sineres verò illum tu tuum Facere hæc?

DEMEA.

Sinerem illum? aut non sex totis mensibus Prius olfecissem, quam ille quidquam cœperit?

SYRUS.

Vigilantiam tuam tu mihi narras?

SYRUS.

Vous, des pieds à la tête vous êtes tout sagesse...... Laisseriez-vous votre fils faire de telles sottises?

DEMEA.

Laisser faire, moi? J'aurois tout deviné six mois avant qu'il eût rien tenté de semblable.

SYRUS.

A qui le dites-vous? ne connois-je pas votre vigilance

GÉRONTE.

Et j'empêcherai bien qu'il ne la voie.

SGANARELLE.

Il n'a pas affaire à un sot, et vous savez des rubriques qu'il ne sait pas. Plus fin que vous n'est pas bête.

SCÈNE VIII.

LUCAS, GÉRONTE, SGANARELLE.

LUCAS.

Ah! palsanguenne, monsieu, vaici bian du tintamarre; votre fille s'en est enfuie avec son Liandre. C'étoit lui qui étoit l'apothicaire; et vlà monsieu le médecin qui a fait cette belle opération-là.

GÉRONTE.

Comment! m'assassiner de la façon! Allons, un commissaire, et qu'on empêche qu'il ne sorte. Ah! traître, je vous ferai punir par la justice.

LUCAS.

Ah! par ma fi, monsieu le médecin, vous serez pendu : ne bougez de là seulement.

SCÈNE IX.

MARTINE, SGANARELLE, LUCAS.

MARTINE, *à Lucas.*

Ah! mon Dieu! que j'ai eu de peine à trouver ce logis! Dites-moi un peu des nouvelles du médecin que je vous ai donné.

LUCAS.

Le vlà qui va être pendu.

MARTINE.

Quoi! mon mari pendu! Hélas! et qu'a-t-il fait pour cela?

LUCAS.

Il a fait enlever la fille de notre maître.

MARTINE.

Hélas! mon cher mari, est-il bien vrai qu'on te va pendre?

SGANARELLE.

Tu vois. Ah!

MARTINE.

Faut-il que tu te laisses mourir en présence de tant de gens?

SGANARELLE.

Que veux-tu que j'y fasse?

MARTINE.

Encore, si tu avois achevé de couper notre bois, je prendrois quelque consolation.

SGANARELLE.

Retire-toi de là, tu me fends le cœur[1]!

MARTINE.

Non, je veux demeurer pour t'encourager à la mort; et je ne te quitterai point que je ne t'aie vu pendu.

SCÈNE X.

GÉRONTE, SGANARELLE, MARTINE.

GÉRONTE, *à Sganarelle.*

Le commissaire viendra bientôt, et l'on s'en va vous mettre en lieu où l'on me répondra de vous.

SGANARELLE, *à genoux.*

Hélas! cela ne se peut-il point changer en quelques coups de bâton?

GÉRONTE.

Non, non; la justice en ordonnera. Mais que vois-je?

[1] Le besoin de vivre fait que toute la sensibilité des gens du peuple repose sur l'intérêt personnel. Aussi Sganarelle, loin de s'offenser des regrets de Martine, entre dans sa peine, et c'est l'accord de leur sentiment qui rend cette situation si comique. Les moindres plaisanteries de Molière ont toujours pour base une observation vraie, un sentiment naturel.

SCÈNE XI.

GÉRONTE, LÉANDRE, LUCINDE, SGANARELLE, LUCAS, MARTINE.

LÉANDRE.

Monsieur, je v[illegible]aroît[illegible] Léandre à vos yeux, et remettre Lucinde en v[illegible] pouvoi[illegible]. Nous avons eu dessein de prendre la fuite nous [illegible], et de nous aller marier ensemble; mais cette entreprise a fait place à un procédé plus honnête. Je ne prétends point vous voler votre [illegible]lle, et ce n'est que de votre main que je veux la recevoir. Ce [illegible] je vous dirai, monsieur, c'est que je viens tout-à-l'heure d[illegible] recevoir des lettres par où j'apprends que mon oncle est mort, et que je suis héritier de tous ses biens[1].

GÉRONTE.

Monsieur, votre vertu m'est tout-à-fait considérable, et je vous donne ma fille avec la plus grande joie du monde.

SGANARELLE, *à part.*

La médecine l'a échappé belle!

MARTINE.

Puisque tu ne seras point pendu, rends-moi grace d'être médecin, car c'est moi qui t'ai procuré cet honneur.

SGANARELLE.

Oui! c'est toi qui m'as procuré je ne sais combien de coups de bâton.

LÉANDRE, *à Sganarelle.*

L'effet en est trop beau pour en garder du ressentiment.

SGANARELLE.

Soit. (*à Martine.*) Je te pardonne ces coups de bâton en faveur de la dignité où tu m'as élevé : mais prépare-toi désormais

[1] Ce changement inopiné dans la fortune de Léandre forme aussi le dénoûment de *la Zélinde* de de Villiers. Ainsi Molière n'a pas dédaigné de puiser même dans les satires que ses ennemis dirigeoient contre lui. (B.) — Voyez sur *la Zélinde* le commentaire de *l'École des Femmes.*

à vivre dans un grand respect avec un homme de ma conséquence, et songe que la colère d'un médecin est plus à craindre qu'on ne peut croire[1].

[1] *Le Médecin malgré lui* est dans son genre une des plus heureuses plaisanteries qui soient sorties des mains de Molière. La gaieté la plus franche, la plus vive et la plus spirituelle, y est soutenue d'un bout à l'autre, et c'est une des folies charmantes qu'on revoit tous les jours avec le plaisir le plus vif. Quoique écrite en prose, elle abonde en traits qui ont fait proverbe, et qui se replacent sans cesse dans la conversation. (B.)—Le sujet du *Médecin malgré lui*, tel qu'il est traité dans le fabliau original, présente plusieurs situations fort comiques, et qui font regretter que Molière n'ait pu puiser à cette source. La scène suivante manque à sa pièce, et je ne doute pas qu'il n'eût trouvé le moyen de l'y introduire, et d'en doubler le mérite : « La guérison miraculeuse de la fille du roi ayant fait accourir plus de quatre- « vingts malades, le monarque dit au *villain mari* : Maître, je vous recommande « ces gens-là, guérissez-les tout de suite, et que je les renvoie chez eux. Sire, ré- « pondit le villain, à moins que Dieu ne s'en charge avec moi, cela ne m'est pas « possible; il y en a trop. Qu'on fasse venir les sergents, dit le prince. Le malheu- « reux, à leur approche, se mit à trembler de tous ses membres, et promit de « guérir tout le monde, jusqu'à la dernière servante. Il pria donc le roi de vouloir « bien sortir de la salle, ainsi que tous ceux qui se portoient bien. Resté avec les « seuls malades, il les arrangea tous autour de la cheminée, dans laquelle il fit faire « un feu d'enfer, et leur parla ainsi : Mes amis, ce n'est pas une petite besogne que « de rendre la santé à tant de monde, et surtout aussi promptement que vous le « desirez. Je n'y sais qu'un moyen. c'est de choisir le plus malade d'entre vous, « de le jeter dans le feu, et, quand il sera consumé, de prendre ses cendres pour « les faire avaler aux autres. Le remède est violent, j'en conviens; mais il est sûr, « et je réponds après cela de votre guérison sur ma tête. A ces mots ils se regardè- « rent les uns les autres, comme pour s'assurer de leur état respectif. Mais dans « toute la bande il n'y avoit personne étique ou enflé qui, pour la Normandie en- « tière, eût voulu convenir alors que sa maladie étoit grave.

« Le guérisseur s'adressant au premier du cercle : Tu me parois pâle et foible, « lui dit-il; je crois que c'est toi qui es le plus mal. Moi, sire, point du tout, ré- « pondit l'autre; je me sens beaucoup soulagé dans ce moment, et je ne me suis « jamais si bien porté. — Comment, coquin, tu te portes bien! et que fais-tu donc « ici? Et mon homme aussitôt d'ouvrir la porte et de se sauver. Le roi étoit en de- « hors, attendant l'événement, et prêt à faire bâtonner le villain, s'il ne guérissoit « pas. Il voit sortir un malade : Es-tu guéri? lui dit-il. — Oui, sire. L'instant d'a- « près, un second paroît : — Et toi? — Je le suis aussi. — Enfin, que vous dirai- « je? Il n'y eut personne, jeune ou vieux, femme ou pucelle, qui voulût consentir « à faire des cendres; et tous sortirent, se prétendant guéris. »

FIN DU MÉDECIN MALGRÉ LUI.



[redacted]

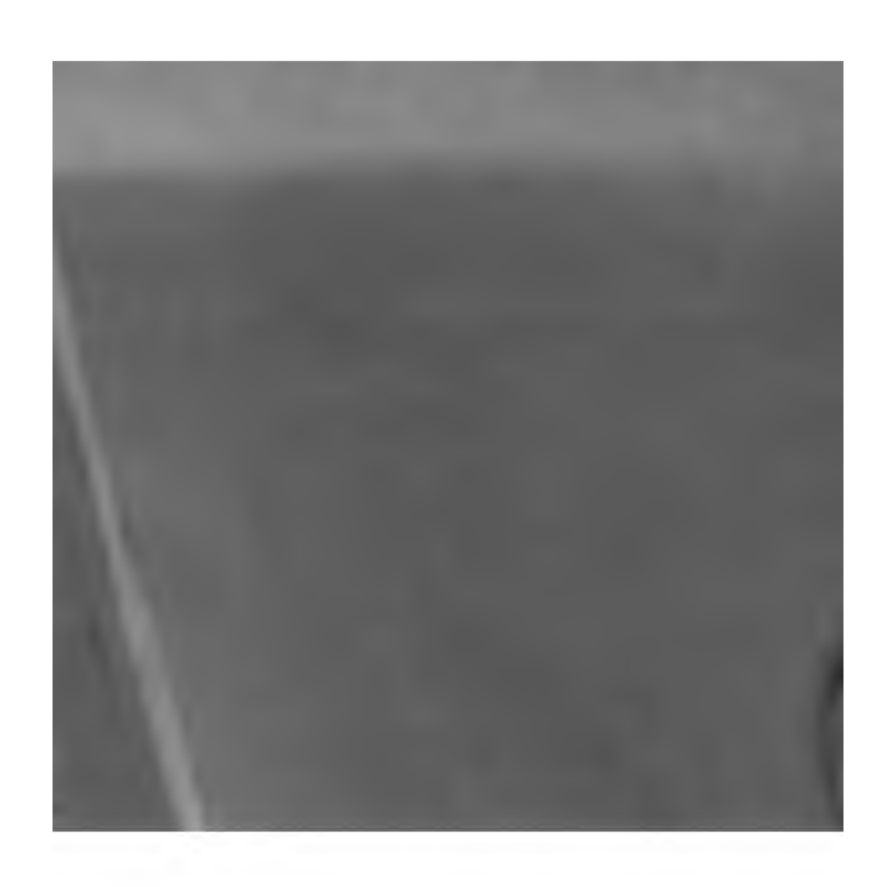
TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.










JAN 1 4 1936

